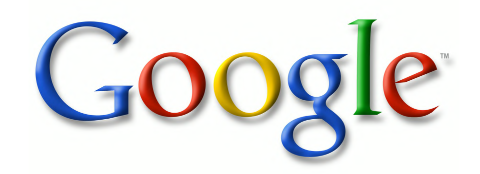




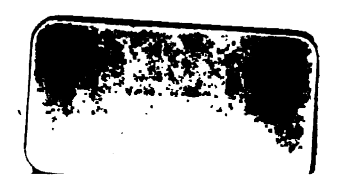


ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

III.



ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

III.

OEUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

INSTRUCTIONS, LETTRES PASTORALES ET DISCOURS PUBLIÉS A CAMBRAI

SUR LES PRINCIPAUX OBJETS DE LA SOLLICITUDE PASTORALE.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, augmentée d'un Discours sur la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et d'une notice biographique par l'abbé CAPELLE.

TOME TROISIÈME.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCL.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·



INSTRUCTIONS,

LETTRES PASTORALES, ETC.

LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION

DE LA PRISE DE POSSESSION DE SON SIÉGE MÉTROPOLITAIN.

FÉVRIER 1842.

En abordant le seuil de l'antique et illustre Eglise que la divine Providence nous appelle à gouverner, notre premier besoin, N. T. C. F., est d'épancher dans vos cœurs la surabondance des émotions qui remplissent le nôtre. Agité de regrets et d'espérances, en proie aux souvenirs du passé et aux sollicitudes de l'avenir, partagé entre les justes alarmes que

nous inspire notre médiocrité et une légitime confiance dans la protection du Dieu qui nous envoie, c'est déjà pour ce cœur combattu une consolation et comme un doux rafraîchissement que de se dilater, de s'ouvrir à vous, de se répandre en votre présence dans la communication de ses sentiments les plus intimes. Nous vous devons la vérité sur nous-même, comme sur toutes choses, et quand nous vous aurons fait lire dans notre âme, il nous sera plus facile peut-être de nous entendre, de nous convenir, et d'établir entre nous ces rapports d'affection et de bienveillance mutuelle, qui rendent la houlette pastorale si légère à la main qui la porte et aux brebis qu'elle conduit.

Laissez-nous donc d'abord, N. T. C. F., tourner une dernière fois nos regards sur cette première Epouse qui nous fut constamment si douce et si dévouée, depuis le jour où nous lui fûmes fiancé jusqu'à celui d'une séparation déchirante ! Laissez-nous dire un dernier adieu à ce peuple de Pasteurs et de Fidèles, qui *tous entendaient notre voix et que nous appelions tous par leurs noms*[1]; à ces *chères montagnes* que nous aimions tant à parcourir en *évangélisant la paix*, où nous recueillions plus de consolations encore que notre main n'y répandait de bénédictions; à cette terre aimée du Ciel, riche des trésors de la foi, du zèle, de la charité, où nous avions trouvé une seconde patrie, et à laquelle nous

[1] Vocat eos nominatim et vocem ejus audiunt. JOAN. X. 3.

avions voué notre vie, avec l'espoir qu'elle offrirait un repos à notre cendre au milieu de nos enfants et de nos frères. Vous nous pardonnerez ce retour vers des années de bonheur évanoui; vous ne vous offenserez pas de ces larmes versées sur une rupture encore saignante! Serions-noûs digne de cet amour que nous nous promettons d'obtenir de vous, après que nous l'aurons mérité, si nous voyions sans douleur se briser des liens que tout concourait à nous rendre aussi chers que sacrés, si nous ne possédions à quelque degré cette première qualité de tout Prêtre et de tout Pontife, Vicaire de la tendresse d'un Dieu pour les hommes, un cœur de pasteur et de père, des entrailles humaines et sensibles, ouvertes à toutes les impressions et à tous les attendrissements d'une charité affectueuse et expansive?

Vous surtout, N. T. C. F., qui savez si bien aimer vos Pasteurs, voudriez-vous nous envier la douceur de pleurer notre ancien troupeau? Sommes-nous jaloux du tribut de deuil et d'affection filiale que vous avez payé à la perte douloureuse de votre vénérable Evêque? Ah! loin de nous en attrister, nous en avons entendu le récit avec joie, nous en avons conçu un heureux présage des fruits que vos chrétiennes dispositions réservaient à notre ministère. Nous nous y sommes associé en lisant le pieux hommage déposé sur la tombe de l'illustre défunt par l'un de ses plus dignes Prêtres. Quelle vie fut en effet mieux remplie que la sienne, moins encore

par le nombre des années qui s'ajoutaient comne une couronne de plus à celle de ses mérites et de ses nobles vertus, que par les œuvres et les travaux qui les ont fécondées? Si vous en retranchez la première page, qu'il a du reste déchirée lui-même, quelle histoire plus pleine que celle d'un pontificat de près d'un demi-siècle, saintement employé à relever les ruines, à combler les vides du sanctuaire, à doter une grande église d'établissements et d'institutions florissantes? Qui sut appliquer d'une main plus ferme et plus sage les règles de la subordination et de la discipline, et concilier à l'autorité du commandement plus de respect par l'ascendant du caractère et la supériorité du savoir? Qui fit régner plus d'ordre et de régularité dans tous les détails de l'administration? Mais que peuvent ajouter à sa louange nos faibles paroles, après le panégyrique éloquent des regrets de tout un clergé et de tout un peuple, et la touchante oraison funèbre des larmes et des bénédictions du pauvre?

Ces souvenirs de deuil, qui présentent à nos regards attristés un siége vide dans la Maison de Dieu, nous ramènent à l'idée décourageante que nous sommes destiné à l'occuper. Nous n'usons point d'une formule d'usage et d'un vain artifice de paroles, nous n'employons point une précaution de pure modestie, en vous confessant, N. T. C. F., l'impression d'effroi dont nous sommes saisi, quand nous envisageons la disproportion de notre faiblesse à cette chaire émi-

nente où elle doit monter et se soutenir. Nous n'avons pas eu besoin d'une longue étude ni de curieuses informations pour connaître l'importance d'une province que toute la France s'accorde à placer au premier rang de ses divisions territoriales les plus prospères et les plus avancées, qui est elle-même et à elle seule une France abrégée, par la concentration, dans un rayon restreint, de tous les éléments de force, de richesse, de grandeur, qui font de notre belle patrie la première des nations civilisées. Qui n'a pas ouï parler de sa population égale à celle d'un royaume, du nombre de ses villes et de ses places fortifiées, de la fertilité de son sol, du génie de ses habitants propre à tous les genres d'entreprises, de la multitude de ses grands hommes, illustrés dans toutes les carrières ouvertes à l'activité humaine? Miracles d'industrie, prodiges d'agriculture, manufactures et fabriques multipliées comme les cours d'eau qui l'arrosent, la terre et les mers tributaires d'un commerce immense, routes et canaux faisant circuler l'abondance dans toutes les portions du territoire, écoles savantes et populaires répandant la lumière à tous les degrés de l'échelle des intelligences, siéges mémorables, glorieux champs de batailles, ruines héroïques, plages fameuses où tant de fois se déployèrent avec la flamme de notre pavillon les ailes de la victoire, est-il un progrès qu'elle n'ait réalisé? Est-il une branche du grand arbre de la civilisation qu'elle n'ait fait fleurir et fructifier? Est-il, en fait

de gloire historique, militaire, artistique, littéraire, scientifique, une distinction qu'elle ne soit en droit de revendiquer?

Et cette charge déjà si redoutable de conduire un grand peuple dans les voies de la justice et de la vérité, et qui demande dans celui qui en porte le poids tant de sagesse et d'intelligence, pour accorder les besoins éternels de toute société avec les exigences nouvelles de la nôtre, voici qu'elle présente un écueil de plus, par le degré même d'élévation où elle vient de se placer, en recouvrant son ancienne prééminence! Certes, elle est noble et digne la pensée qui a rendu à l'Eglise de Cambrai son premier lustre, qui a voulu honorer la Religion, la vertu, l'humanité, en honorant le siége immortalisé par l'un de leurs plus saints et de leurs plus éloquents interprètes! Elle a trouvé de l'écho dans tous les cœurs chrétiens, dans tous les esprits élevés, dans toutes les âmes sensibles. Le monde et l'Eglise, le peuple comme les classes éclairées, les amis des lettres comme les admirateurs de nos gloires nationales, l'ont accueillie avec de sincères suffrages. Elle n'a pas eu du moins de contradicteurs parmi vous, N. T. C. F. : car nous savons de quelle joie unanime se sont émus vos cœurs, votre foi, votre patriotisme, à la nouvelle que le nom de Fénelon, nom si grand à la fois et si populaire, avait enfin reconquis sa Métropole. Mais tandis que, comme Chrétiens, comme Français, comme citoyens de la

province privilégiée qui a vu briller une si pure et si douce lumière, vous vous félicitez de cette restauration désirée, et faites monter les accents d'une pieuse reconnaissance vers l'Auteur de tout bien, avec d'humbles prières pour la conservation du Chef de l'Eglise et du Chef de l'Etat, qui l'ont conçue et accomplie par une même inspiration, nous, *le moindre du collége de nos frères dans l'Apostolat, qui ne sommes pas même digne d'être appelé Apôtre* [1], et qui devons néanmoins recueillir cet héritage de souvenirs au moment où ils se réveillent avec un rajeunissement de gloire, que pouvons-nous faire dans notre détresse, que trembler de tous nos membres, couvrir de nos deux mains la rougeur de notre front, et nous réfugier dans notre néant avec un abaissement si profond que Dieu prenne pitié de notre faiblesse?

Oui, N. T. C. F., c'est dans notre infirmité même que nous plaçons notre confiance, certain par les enseignements de la foi que telle est la conduite, et, s'il est permis d'user de cette expression, la politique de Dieu, d'employer au service de ses desseins les éléments les plus faibles, les instruments les plus humbles, tant pour marquer sa puissance en *faisant quelque chose de ce qui n'est pas, qu'afin qu'aucune chair mortelle ne s'avise de se glorifier en sa présence* [2]. Nous la plaçons dans

[1] Ego enim sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus. 1. COR. XV. 9.

[2] Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. 1. COR. II. 29.

la légitimité de notre mission, que nous n'avons ni ambitionnée ni recherchée, mais acceptée avec crainte, après de longues hésitations; dans cette disposition de grace et de foi, et peut-être aussi de raison et de caractère dont nous ne nous sommes jamais écarté, de laisser gouverner notre vie au souffle de la Providence, et de nous interdire même un désir, fût-il secret et connu de nous seul, si ce désir eût pu en changer ou en déterminer le cours. Nous la plaçons encore dans la conscience de votre dévouement à la cause catholique, de votre amour pour l'Eglise, de votre filiale soumission à son auguste Chef, le Pontife romain. A défaut des vertus et des talents qui nous manquent, nous aurons du moins ce trait de ressemblance avec l'immortel archevêque, plus grand encore par l'humble aveu de son erreur que par l'éclat de son génie, de ne point nourrir dans notre cœur de sentiment plus fort et plus doux que celui qui nous lie à la Chaire apostolique : et, comme saint Augustin déclarait *qu'il ne croirait point à l'Évangile s'il n'y était déterminé par l'autorité de l'Église* [1], nous aimons à proclamer que nous ne croyons à l'Eglise, que l'Eglise elle-même n'existe à nos yeux que par l'éminente et principale autorité de ce Siége élevé qui donne à ce grand corps une tête, un cœur, une voix : une tête, pour en rassembler et en maintenir tous

[1] Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas. S. AUG.

les membres dans l'unité; un cœur d'où s'épanchent sur lui des flots intarissables de lumière, d'amour et de vie; une voix entendue de toute la terre, et dominant toutes les disputes des écoles et tous les tumultes des opinions privées.

Nous la plaçons enfin, N. T. C. F., cette confiance, dans *les choses glorieuses qui nous ont été dites* de votre pieuse fidélité à garder le saint dépôt de doctrine et de traditions que vous avez reçu de vos pères. Combien notre cœur s'est édifié et réjoui d'apprendre que ces nobles terres de Flandre, du Cambrésis, du Hainaut, où la vérité chrétienne avait jeté, dès les temps les plus reculés, de si profondes racines, se couvrent encore des mêmes fruits qui leur valurent, à toutes les époques, une si pure renommée de ferveur catholique, que la charité, compagne inséparable de la vraie foi, y multiplie, sous toutes les formes, avec une inépuisable fécondité, toutes les institutions propres à éclairer les ignorances, à guérir les vices, à soulager les misères de la triste humanité; que le luxe de vos arts et les conquêtes de votre industrie, pas plus que les vicissitudes politiques, n'ont refroidi en vous ce sang évangélique, n'ont altéré cette constitution morale, ce tempérament chrétien, santé des âmes et véritable force d'un peuple, et qu'enfin nous retrouverions parmi vous, au milieu des perfectionnements et des prospérités de la vie matérielle, cette simplicité de mœurs, ce culte du foyer domestique, ces

coutumes hospitalières, ces habitudes religieuses, ce respect des choses divines et du ministère sacré qui embellissent et honorent l'heureuse contrée où nous avons coulé onze années de douceur et de paix !

Qu'il est beau le fruit de la civilisation, quand il se développe sous la sainte influence des croyances et des mœurs, quand il mûrit et se colore au soleil de la foi ! La Religion, qui le fait éclore, peut seule aussi le préserver de la corruption. Avancez hardiment dans la haute mer des exploitations et des découvertes qui peuvent ajouter au bien-être et même aux agréments et à la parure de la condition humaine. Déployez vos voiles à toutes les inspirations du génie, à tous les vents de la fortune. Mais, si vous ne voulez pas que votre esquif, emporté par les courants, ou brisé sur les écueils, disparaisse dans des abîmes, ayez la main au gouvernail en regardant le ciel !

Encouragé, N. T. C. F., dès l'entrée de la carrière, par ces honorables témoignages rendus à votre caractère, à vos principes, à vos sentiments, nous vous promettons de notre part tout le dévouement d'une âme de Pasteur et de père. Dès ce jour, *tout ce qui est à nous est à vous*[1]. Non-seulement nous vous donnons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, nos pensées, nos affections, notre temps, notre repos, nos sueurs du jour et nos veilles de la nuit, tout ce que nous possédons de forces, de

[1] Mea omnia tua sunt. JOAN. XVII. 10.

santé, de vie jusqu'à son dernier souffle; *mais nous nous donnons nous-même pour vos âmes* [1], ne voulant plus nous appartenir, mais nous mettre tout entier dans la dépendance de vos services et de vos usages. Notre premier devoir est de connaître notre troupeau; nous le remplirons en visitant une à une toutes vos Paroisses, même les plus isolées, si le Seigneur daigne accorder cette consolation à notre ministère. Vous nous rappellerez les plus doux souvenirs de notre première mission évangélique, courses apostoliques, saintes visites pastorales que tant de vœux précèdent, que tant de bénédictions accompagnent! Parcourir vos villes et vos campagnes en vous annonçant la bonne Nouvelle et vous apportant la paix, étendre nos mains sur vos enfants et leur communiquer les dons du Saint-Esprit, recueillir de leurs bouches innocentes la preuve qu'ils sont instruits de la loi du Seigneur, bénir vos personnes, vos maisons, vos ateliers, vos cultures; prier avec vous sur la tombe de vos pères; veiller par nous-même à la beauté de la maison de Dieu et à la dignité du Culte saint; aller à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël, et leur faire entendre notre voix pour les ramener au bercail, est-ce un travail? non, c'est une douceur pour qui aime les âmes, ou, comme le dit saint Augustin, avec autant de vérité que de grace, *s'il y a travail, ce travail*

[1] Ego autem libentissimè impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. 2. COR. XII. 15.

n'est senti que par l'attrait qui le rend aimable [1].

Connaître ses brebis n'est pas le seul devoir du bon Pasteur. Il doit les nourrir du pain de la doctrine, les abreuver aux sources pures de la vérité, panser leurs plaies, les défendre de la dent meurtrière des loups affamés *qui rôdent sans cesse autour d'elles pour les dévorer*. Vous nous seconderez dans l'accomplissement de cette grande tâche, dans cette vigilance de tous les jours et de toutes les heures, nos très-chers Coopérateurs, suppléants de notre insuffisance, dignes auxiliaires de notre Apostolat! Qu'il tarde à notre impatience de vous voir, de vous presser sur notre cœur, de vous donner le saint baiser dans la charité du divin Maître, vénérables chanoines, zélés pasteurs des paroisses, pieux et habiles instituteurs de la jeunesse cléricale, aumôniers de nos prisons, de nos hospices, de nos saints monastères, vous tous qui composez cette glorieuse milice où nous devons soutenir au premier rang les combats du Seigneur! Que nous serons heureux de marcher à votre tête aux conquêtes pacifiques du Royaume de Dieu! Que nous serons fort au milieu de vos colonnes serrées où figurent encore de généreux Confesseurs, respectables débris échappés aux tourmentes des persécutions, qui nous apprennent, par leur exemple, comment un prêtre, dévoué à la cause de la foi, doit savoir combattre et souffrir pour

[1] Ubi amatur, non laboratur, vel si laboratur, labor amatur. S. AUG.

elle ! L'union fera notre force comme elle sera notre consolation et notre gloire. Divisés, nous ne pourrions résister au choc des erreurs et des passions. Reliés par la volonté, par l'intelligence, par une commune direction, aucune violence, aucune manœuvre ennemie *ne pourra rompre ce triple faisceau*[1]. Si, dans cette déplorable confusion de principes, cette anarchie d'idées, ce pêle-mêle d'opinions qui met en question toutes les notions de pouvoir et de devoirs, et relâche tous les liens de la subordination, le Corps ecclésiastique est presque le seul qui soit resté debout, comme un dernier rempart de la société battue en ruines, ce n'est pas à ses richesses, à son crédit, à sa puissance qu'il doit de n'avoir pas été entamé, mais à sa forte constitution, à sa discipline, à sa hiérarchie. Resserrons de plus en plus les liens de cette unité, pour notre propre sûreté comme pour l'exemple de tous, à mesure que les passions écumantes blanchissent plus impatiemment le frein des lois, des institutions et des mœurs. Gardons que cet esprit d'innovation et d'indépendance dont on ne sait d'où il vient ni où il va, s'il est dans le sang ou dans l'air, mais qui promène partout ses tristes inquiétudes, ne pénètre par quelque brèche jusque dans le sanctuaire. Prêtons-nous mutuellement l'appui, nous, de notre autorité, vous, de votre fidèle coopération. Cette autorité remise en nos mains par J.-C.

[1] Funiculus triplex difficilè rumpitur. ECCL. IV. 12.

n'est pas plus notre prérogative que la vôtre, mais un patrimoine commun que nous avons tous un intérêt égal à respecter et à défendre. Séparées de nous, vos branches stériles ne pourraient porter aucun fruit. Privé de votre concours, nous n'aurions ni une voix assez forte pour nous faire entendre de tout un peuple, ni des bras assez longs pour agir sur tous les points d'un vaste territoire. Joignons donc nos mains et nos volontés. Qu'une même pensée, un même sentiment nous anime, marchons comme un seul homme par un même mouvement, et que l'impulsion partie de la Chaire principale se répète à tous les rayons et se prolonge du centre à toutes les extrémités.

Ce n'est pas, du reste, nos très-chers Coopérateurs, par la domination, mais par l'amour que nous voulons faire régner sur vous notre autorité. A Cambrai, comme à Rodez, notre bonheur sera d'aimer nos Prêtres; notre gloire, de les honorer; notre triomphe, de nous voir entourer de leur confiance et de leur affection comme d'une couronne. Venez donc, *notre cœur s'ouvre vers vous, vous n'y serez pas à l'étroit; mais que le vôtre se dilate aussi*[1], afin que notre joie soit parfaite. Ces rapports si doux d'un père avec ses enfants, nous mettrons tous nos soins à les rendre aussi

[1] Os nostrum patet ad vos... cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis : angustiamini autem in visceribus vestris. II. COR. VI. 11 et 12.

fréquents que faciles. Nous les consacrerons dans nos Retraites ecclésiastiques, pieuses assemblées de famille, où, tout en recueillant nos pensées dans la méditation des années éternelles, et nous retrempant dans l'esprit et la première grace de notre vocation, nous règlerons de concert les points de discipline et d'administration qui intéressent la dignité de notre vie et le bon régime des Eglises, et nous nous entendrons sur les moyens à employer pour féconder notre ministère auprès des peuples. Nous les provoquerons nous-même dans nos Visites pastorales, qui nous offriront à chaque pas l'occasion d'encourager vos efforts, d'admirer les œuvres de votre zèle, de recommander votre caractère et vos vertus au respect et à la reconnaissance de vos fidèles Paroissiens. Nous aimerons à les voir se multiplier dans notre propre résidence, où un libre accès vous sera toujours ouvert jusqu'à notre personne, où vous serez reçus comme les fils de notre maison. Là, dans les épanchements de ces entretiens intimes, où *la bouche parle de l'abondance du cœur*, nous écouterons vos doléances, nous répondrons à vos difficultés, nous conseillerons vos doutes, nous compatirons à vos peines; et si nous ne réussissons pas toujours à adoucir toutes vos amertumes, vous emporterez du moins la consolation de les avoir versées dans le sein d'un père qui les comprend et les partage. Les contradictions, vous le savez, sont un apanage inséparable de nos fonctions.

Nous en écarterons cependant les plus fâcheuses de devant nos pas, si nous savons nous montrer constamment les hommes de Dieu et les hommes des peuples, *des hommes de piété et de miséricorde*, *forts dans la foi*[1] et charitables dans les œuvres; *rendant l'honneur à qui l'honneur, et le tribut à qui le tribut*[2], mais demeurant étrangers à ces questions irritantes qui divisent si tristement les hommes, ou n'y intervenant que pour y mêler ces *douces paroles qui brisent les colères*, et ouvrant évangéliquement à tous, pour les sauver tous, nos bras et nos cœurs, comme à des frères bien-aimés.

Vous n'aurez pas une moindre part dans nos prévoyances et nos affections paternelles, précieuses pépinières Lévitiques, sur qui reposent les plus chères espérances de notre Eglise, pour la perpétuité de son sacerdoce et la succession du ministère évangélique, saintes écoles de jeunes Prophètes qui vous nourrissez au désert de la méditation de la loi, en attendant que l'Esprit souffle sur vous et vous mette sa parole dans la bouche. Faire fleurir le goût des bonnes études avec l'*émulation des dons plus parfaits de la piété*[3]; élever et fortifier l'enseignement, en compléter les cours, en élargir le cercle, en surveiller les progrès, les maintenir au niveau

[1] Viri misericordiarum quorum pietates non defuerunt. ECCL. XLIV. 10.

[2] Cui honorem, honorem; cui vectigal, vectigal. ROM. XIII. 7.

[3] Æmulamini charismata meliora. I. COR. XII. 30.

des résultats obtenus dans les meilleures écoles ecclésiastiques, tel sera le but constant de nos efforts, s'il ne convient pas mieux de dire que nous trouverons dans ces soins nos plus doux délassements, une agréable diversion aux sollicitudes plus pesantes de notre charge pastorale. Non pas, à Dieu ne plaise, que nous nous exagérions le prix de la science en général, *dont l'ambitieuse enflure ne vaut pas la simple fleur de la charité qui édifie*[1], et moins encore de cette variété d'études, de cette universalité de connaissances qui perdent nécessairement en profondeur ce qu'elles gagnent en surface. Mais à notre époque de culture et d'activité intellectuelle, où l'instruction pénètre dans tous les rangs, où toutes les intelligences veulent goûter au fruit de la science, où le talent est la première des puissances, après toutefois celle de l'or, le Clergé ne saurait, à notre avis, se placer en dehors de ce mouvement universel des esprits, sans perdre une partie de cette influence qu'il ne peut manquer d'obtenir, en se présentant au monde avec la double recommandation du savoir et de la vertu.

Pourrions-nous vous oublier, fervêntes Communautés de tous les instituts et de tous les dévouements que la bénédiction de Dieu a multipliées dans ce grand diocèse comme les étoiles du ciel; respectables Frères de nos écoles chrétiennes, dont la sublime ignorance, *poür n'avoir point appris les lettres*

[1] Scientia inflat, charitas verò ædificat. I COR. VIII. 1.

humaines, n'en est entrée que plus avant dans les puissances et les profondeurs de Dieu[1], dans la science suréminente du Mystère de J.-C., modestes Instituteurs du peuple, qui *donnez l'intelligence aux petits, rendez leurs langues disertes, et savez tirer de leur bouche la plus parfaite louange que Dieu puisse recevoir de sa créature;* vierges admirables, nos très-chères Filles en Jésus-Christ, qui, dans le cloître, hosties d'expiation, conjurez les foudres allumées par les crimes de la terre, et dans le monde, servantes de tous les besoins et de toutes les douleurs, instruisez la jeunesse, consolez la veuve, accueillez l'orphelin, visitez le prisonnier, veillez au chevet du mourant, et faites triompher la vérité de l'Evangile par les prodiges de votre charité! Que de reconnaissance ne vous devons-nous pas pour les soins généreux que vous prodiguez à la portion la plus chère et la plus intéressante de notre troupeau, les pauvres, les enfants, les malades, les vieillards, tout ce qui souffre et pleure dans cette vallée d'épreuves, dans cette terre d'exil! Le Ciel seul a des récompenses égales à l'héroïsme de vos œuvres. Si toutefois un pieux témoignage de votre premier Pasteur peut vous toucher, comptez sur son affection et sur son appui; croyez à sa gratitude pour vos services, à son admiration sincère pour vos vertus, et recevez-en le gage dans la bénédiction

[1] Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini. Ps. LXX. 17.

que notre cœur vous envoie, avec l'espoir qu'elle nous reviendra riche des trésors de graces puisés dans la communion de vos mérites et de vos prières.

Nous n'aurions point donné cours, N. T. C. F., à tous nos épanchements, si nous ne nous félicitions ici des heureux rapports que nous aurons à entretenir avec les dignes dépositaires de l'autorité à qui sont confiés, dans les diverses branches des services publics, les intérêts de ce beau département, et qui nous présentent des noms dont s'honorent à la fois l'Administration, la Magistrature, notre brave Armée et sa brillante émule, votre belle Garde nationale. Nous nous ferons un devoir de les prévenir en toutes circonstances par les témoignages de déférence et d'honneur, dus à leur noble caractère comme à leur position élevée. Chaque fonction sociale concourant au bien général par des voies différentes, et s'exerçant, dans sa sphère particulière, avec une libre activité, la nature toute spirituelle de la nôtre a des limites que nous saurons toujours respecter. Si cependant, dans ces questions mixtes qui touchent au perfectionnement moral ou au soulagement des besoins matériels des membres égarés ou souffrants de la grande famille humaine, notre coopération était jugée utile, cette coopération est acquise d'avance à toute inspiration charitable, à toute pensée généreuse, nous promettant aussi de trouver bienveillance et faveur dans les hautes influences dont le suffrage peut contribuer si effica-

cement au développement et à la prospérité de nos établissements diocésains.

Mais en vain, N. T. C. F., aurions-nous à notre disposition tous les éléments de succès pour la construction de l'édifice spirituel que nous devons élever dans vos âmes, si Dieu lui-même ne met la main à cet ouvrage. *Celui qui plante et qui arrose ne peut rien*[1], eût-il à cultiver le sol le plus riche et le plus fertile. Adressons-nous donc à *Celui qui seul donne l'accroissement. O Dieu, qui nous avez choisi, malgré notre indignité, pour gouverner votre peuple, du haut des célestes demeures où elle habite, faites descendre sur nous votre sagesse, afin qu'elle nous assiste et nous conseille, qu'elle travaille avec nous et nous inspire toujours le sentiment et le zèle de ce qui est agréable à vos yeux*[2]. Et pour que notre humble prière trouve grace devant vous, qu'elle monte jusqu'à votre trône sublime, portée par la main des Anges protecteurs de cette Eglise; par les saints évêques qui l'ont fondée, illustrée de leurs miracles et de leurs vertus, fécondée de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang; par tous les Martyrs, les Vierges, les glorieux Confesseurs que son sein généreux a enfantés dans la paix des solitudes, dans les tribu-

[1] Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat, Deus. I. COR. III. 7.

[2] Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam... ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te. SAP. IX. 4. 10.

lations du siècle, sous le fer des persécutions. Daignez surtout vous montrer ici notre médiatrice, auguste Marie, dont nous voyons avec tant de confiance la triomphante image, élevée jusqu'aux nues, couvrir d'une sûre protection notre première Eglise, et que nous avons la joie de saluer comme Patronne de notre heureuse Métropole ! Parlez au cœur de votre Fils qui vous écoute toujours ; demandez à ce Prince des pasteurs de verser d'abord sur nous-même, dans une mesure pleine et surabondante, cette bénédiction que nous apportons en son nom à ses fidèles serviteurs, ou plutôt de bénir lui-même et le Pasteur et le troupeau, en sorte que, toujours unis dans la vérité, et consommés ensemble dans la charité, ils soient tous enfin couronnés dans la gloire !

LETTRE PASTORALE

POUR LE

JUBILÉ EN FAVEUR DE L'ÉGLISE D'ESPAGNE.

JUIN 1842.

L'ÉGLISE, N. T. C. F., cette céleste voyageuse, cette illustre étrangère, continue sous nos yeux son pèlerinage avec les mêmes alternatives de deuil et de joie, de victoires et de périls, de revers et de gloire qui, du pied du Calvaire d'où elle s'est élancée pour fournir sa course, ont marqué constamment sa marche à travers le monde et les siècles. Là elle combat, ici elle souffre, ailleurs elle triomphe. Tandis que le glaive de la persécution moissonne ses apôtres et ses néophytes dans les nouvelles chrétientés de l'Orient, elle se voit attaquée sur ses anciens domaines, *chez les concitoyens des Saints, chez les domestiques de la Foi*[1], dans sa discipline, dans sa hiérarchie, dans sa constitution divine,

[1] Cives Sanctorum et domestici Dei. EPH. II. 19.

dans cette indépendance qu'elle s'est acquise par son sang, qu'elle a consacrée par ses services et ses bienfaits.

Tel est le déplorable état de la malheureuse Espagne. Ce royaume, jadis si fier du beau nom de catholique, qui a doublé l'empire de l'Eglise, en lui donnant par ses conquêtes un monde nouveau, comme pour la dédommager des pertes qu'elle essuyait dans le nord de l'Europe; cette terre héroïque des Pélage, des Alphonse, des Ferdinand, qui a combattu près de huit cents ans pour la défense de ses autels, et s'est montrée le boulevard de la civilisation chrétienne dans l'Occident contre l'invasion de la barbarie musulmane; cette Eglise si longtemps pure de schisme et d'hérésie, si jalouse de l'intégrité de sa foi qu'aucune nouveauté n'a pu souiller sa robe virginale, cette même Eglise, en ce moment aux abois, en proie aux plus douloureux déchirements, est menacée de voir rompre les derniers et faibles liens qui l'attachent encore au centre de l'Unité, à cette chaire de Pierre, *hors de laquelle celui qui recueille dissipe, et celui qui mange la Pâque est un infidèle* [1].

Ce n'est point une nouvelle que nous vous apprenons, N. T. C. F., nous ne faisons que vous exposer ce que redisent les mille bouches de la publicité. Emu d'un si grand péril, le Saint-Père, pour le conjurer, a ordonné aux Evêques d'Italie, d'ins-

[1] S. Jérôme.

tituer des Prières publiques auxquelles Sa Sainteté a daigné attacher une Indulgence plénière en forme de Jubilé, invitant tous ses frères dans l'Apostolat répandus sur tous les points de l'univers chrétien, à faire prier aux mêmes fins, avec l'attrait des mêmes faveurs spirituelles. Pouvions-nous être sourd à ce cri de détresse parti de la montagne de Sion, d'où l'auguste Conducteur du peuple de Dieu a l'œil toujours ouvert sur le camp d'Israël pour signaler les surprises qui menacent sa sûreté? Pouvions-nous ne pas répondre à une invitation qui nous propose une bonne œuvre à faire et une récompense à mériter? L'Episcopat tout entier, uni à son chef, n'est-il pas solidaire dans la défense des intérêts communs de la foi, et toutes les Eglises ne sont-elles pas tributaires les unes des autres dans une cause aussi sainte que celle de l'Unité?

Aussi, N. T. C. F., avons-nous vivement regretté que les sollicitudes sans nombre d'un nouvel établissement ne nous aient pas permis de vous faire jouir plus tôt du bonheur de prier pour vos frères, et des graces promises à vos pieuses supplications. La Prière donc et l'Indulgence, nous saisissons le premier moment libre pour vous demander l'une et vous proposer l'autre. Quelle susceptibilité si chatouilleuse pourrait repousser une indulgence et s'alarmer d'une prière? Repousser l'Indulgence? mais ce serait contredire le penchant le plus doux du cœur de l'homme, le besoin le plus inhérent à sa

nature faible et indigente. S'alarmer d'une prière, de toutes les armes assurément la plus inoffensive? Le chrétien fidèle qui croit à son efficacité, sait qu'elle ne fait jamais de mal, qu'elle est au contraire une source de biens, et le premier canal de la grace. Mais celui qui doute de sa vertu, ou qui la nie, que peut-il en craindre de fâcheux? ne voit-il pas que par une étrange contradiction qui le ramènerait à la foi, s'il y prenait garde, en s'effrayant d'une prière, il en confesse, il en proclame la puissance?

Elle est puissante en effet la prière; elle est même la première des puissances, quoique son action échappe à nos regards distraits ou indifférents. Elle a fait *fuir la mer* devant ses mains étendues : à sa voix souveraine, *elle a fait remonter les fleuves vers leurs sources*[1]. Elle peut reproduire dans l'ordre moral les mêmes prodiges, refouler dans le puits de l'abîme les noires vapeurs qui s'en exhalent pour obscurcir la vérité, y faire rentrer les pensées sacriléges, les projets sinistres, suspendre le cours des passions frémissantes, ôter, en l'enchaînant, au génie du mal le pouvoir de nuire. Voilà ce que nous demanderons à Dieu pour la catholique Espagne, non dans un intérêt d'opinion ou pour le triomphe de tel système de gouvernement, de tel ordre ou de telle forme politique, mais dans l'intérêt et pour le triomphe de cet ordre plus élevé,

[1] Mare vidit et fugit, Jordanis conversus est retrorsùm. PS. CXIII. 3.

de ce royaume de Dieu et de ce royaume des âmes dont une main divine a réglé elle-même la forme et la constitution, et auquel une main humaine ne peut toucher sans arrêter dans leur cours les sources du salut; et la prière que nous ferons monter au Ciel en faveur de cette Eglise désolée, voisine et sœur de la nôtre, et naguère sa généreuse amie dans les mêmes difficultés des temps, notre prière libre comme notre parole, loin d'agiter les esprits et de troubler l'ordre public, comme de feintes terreurs voudraient le persuader, sera bien plutôt un témoignage solennel et une éclatante reconnaissance de la paix dont nous jouissons.

Et cependant, N. T. C. F., que de tristes réflexions ne font pas naître *ces frémissements des peuples, ces luttes toujours renaissantes des nations contre le Christ et son Eglise*[1]*?* Quoi! serait-il donc vrai que les sociétés, pas plus que les individus, ne s'instruisent et ne se guérissent par l'expérience? Depuis tantôt six mille ans, l'homme, trompé dans ses espérances de bonheur demandé à la fortune, aux honneurs, aux plaisirs, à la curiosité du savoir, s'est pris à s'écrier douloureusement, quand il a possédé tous ces biens: N'est-ce donc que cela? Après Salomon, qui avait épuisé à lui seul la coupe pleine et variée de toutes les jouissances humaines, les Salomons de tous les pays et de toutes les époques, les Salomons de la volupté, les Salomons de la

[1] Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania? PS. II. 1.

science, de la gloire, de l'opulence, ont répété, dans leur désenchantement, ce cri amer : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité et affliction d'esprit* [1]; et, malgré les signaux d'alarme semés par les précédentes générations sur toutes les eaux qu'a sillonnées leur navire, chaque génération nouvelle, confiante dans une meilleure fortune, pousse imprudemment son esquif vers les mêmes rivages où les premiers navigateurs n'ont trouvé que des écueils.

Ainsi, depuis l'établissement de l'Eglise, tout peuple qui s'est séparé de l'unité catholique, s'est séparé de la vie, de la lumière et de l'amour. L'Asie s'est couverte de ténèbres; la Grèce, l'Egypte et l'Afrique soulèvent à peine le joug que des siècles de barbarie font peser sur elles. Ailleurs, des prospérités plus apparentes que réelles déguisent mal la plaie causée par la rupture; plaie douloureuse, profonde, sentie et avouée par ceux-là même qui ont le plus d'intérêt à la nier, qui se révèle dans le paupérisme, dans l'ignorance et la corruption des masses, dans les efforts même tentés par une savante civilisation pour la couvrir et la dissimuler. C'est que toutes les vérités se touchent, et qu'une erreur dans la foi entraîne nécessairement un désordre dans les intelligences et, par suite, dans l'application des idées aux faits sociaux.

Les nations qui devraient être plus sages que les hommes, parce que leur vie est plus longue, s'é-

[1] Vanitas vanitatum, et omnia vanitas et afflictio spiritûs. ECCL. I. 2.

claireront-elles à la lueur de ces sinistres avertissements? Tant d'exemples retentissants et de leçons sévères leur apprendront-ils enfin que toute branche qui se détache de la tige se dessèche, que tout membre retranché du corps se corrompt, que toucher à l'arche sainte, c'est blesser au cœur la société? Hélas! nous les voyons recommencer les mêmes erreurs, sans se donner même la peine de les rajeunir par une couleur de nouveauté. Certes, l'épreuve encore récente de nos fautes et de nos malheurs n'était guère de nature à encourager l'imitation, une prétendue Eglise constitutionnelle, fondée dans le sang et s'écroulant dans la boue. Et voilà pourtant la perspective offerte à l'Eglise d'Espagne comme le beau idéal de sa régénération!

Mais tandis que, par de ferventes et d'unanimes prières, vous détournerez d'elle, N. T. C. F., le fléau du schisme, continuez votre généreuse assistance à ceux de ses enfants, que le vent des révolutions a forcés de chercher un refuge au milieu de nous. Prière et charité, deux aimables sœurs, deux inséparables compagnes qui se donnent la main et se perfectionnent l'une par l'autre! que vos pieuses libéralités aillent au-devant du malheur, sans distinction de camp ou de bannière. Ils sont vos frères, ils sont proscrits, ils ont eu foi à cette vieille renommée de terre hospitalière dont la France s'honore. Montrez-vous secourables à leur infortune, comme ils recueillirent eux-mêmes nos tristes débris

dispersés par les mêmes orages. Vous les avez déjà rafraîchis de la rosée de vos offrandes, sur l'appel qui vous fut fait par l'administration qui nous a précédé; mais le saint trésor est épuisé. Nous ne demandons pas que vous concentriez dans nos mains les nouveaux tributs de votre générosité; nous désirons seulement que des collectes soient faites partout où le besoin appelle le secours. C'est une œuvre que nous recommandons à nos chers Coopérateurs, à toutes les âmes compatissantes, laissant à leur discrétion le soin d'organiser, selon l'exigence des lieux et l'opportunité des temps, la dispensation des deniers de la miséricorde. Ainsi vous acquitterez, N. T. C. F., par la prière et par l'aumône la double dette de la charité, et vous mériterez une part plus abondante aux graces spirituelles dont le trésor vous est ouvert par celui à qui ont été remises les clefs du royaume des cieux.

LETTRE PASTORALE

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE,

A L'OCCASION

DE LA RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE.

JUILLET 1842.

Vous n'apprendrez pas, nos très-chers Coopérateurs, avec moins de bonheur que nous n'en éprouvons à vous l'annoncer, la prochaine ouverture de cette Retraite Pastorale, objet de vos vœux et des nôtres, premier anneau d'une chaîne d'Exercices spirituels qui ne doit plus s'interrompre, saint repos après les combats du Seigneur et les fatigues de l'Apostolat, douce réunion des frères *assemblés dans la même maison avec un cœur unanime*, sous la conduite du chef ou plutôt du père que Dieu a préposé au gouvernement de la famille, *bienheureuse solitude*, comme le chante saint Bernard, où *l'air est plus pur, le Ciel plus ouvert*, la lumière plus vive, la grace plus voisine et plus abondante,

Dieu plus sensible au cœur, et le cœur plus disposé aux émotions de la foi et aux attendrissements de la piété; bain fortifiant, salutaire rafraîchissement où se retrempent les âmes, où les conducteurs des peuples, ces *aigles spirituels*, sentent se renouveler la vigueur et les forces de leur jeunesse; école céleste où tous les saints Prêtres, tous les dignes Pasteurs, tous les hommes vraiment apostoliques se sont formés à l'exercice des vertus qui nous rendent agréables à Dieu et utiles aux hommes : car voilà bien, nos très-chers Coopérateurs, les avantages que nous présente la Retraite, considérée dans ses rapports à notre caractère saint et à notre auguste ministère.

La Retraite est un repos. C'est l'idée que nous en donne l'Evangile, comme il nous en offre aussi le premier modèle. Jésus voit accourir à lui ses Apôtres, empressés de lui *raconter les choses qu'ils ont accomplies, les vérités qu'ils ont enseignées en son nom*. Qui ne s'attend qu'il va louer leur zèle, encourager la jeune ardeur de leur Apostolat? Non. *Venez*, leur dit-il, retirez-vous *à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous pour un peu de temps*. — Mais leurs occupations sont saintes, leurs travaux bénis; ils ont fait les œuvres de Dieu, ils ont prêché sa parole! — N'importe. *Venite seorsùm in desertum locum, et requiescite pusillum* [1]. — Mais voici une foule *d'allants et de venants* qui les presse, avide de les entendre et de recueillir les graces qui

[1] MARC. VI. 30-31-32.

coulent de leurs mains. — Oui, mais cet empressement même, d'ailleurs si consolant, leur est contraire : *il leur laisse à peine le loisir de pourvoir à leurs propres besoins*, de se nourrir de cette manne cachée qui ne se trouve que dans le recueillement de la prière. Et, *traversant avec eux la mer sur une barque*, le divin Maître *les conduit dans la solitude*, pour qu'ils y goûtent quelque repos. *Venite seorsùm in desertum locum, et requiescite pusillum.*

Douce invitation, touchante parole! Est-il un cœur de Prêtre, de Pasteur, à qui le Sauveur ne la redise aujourd'hui comme autrefois à ses Disciples? Nous osons la répéter après lui, en vous invitant au saint repos de la Retraite. Mais qu'il vaut mieux le laisser parler lui-même et vous dire au dedans, avec cette onction pénétrante qui ravit le cœur de l'Epouse, quand elle entend la voix de l'Epoux! « Dérobez-vous pour un temps à cette foule » importune, à ces soins multipliés qui vous divisent » d'avec vous-mêmes; quittez cette mer agitée où » vos bras se fatiguent à jeter le filet, et trop sou- » vent, hélas! pour une pêche infructueuse. Ramenez » votre barque au rivage : *Comme il est un temps » pour le travail, il en est un pour le repos*, et » le repos n'est qu'au désert. *Venite seorsùm in » desertum locum, et requiescite pusillum.* » Avons-nous même besoin que Jésus nous invite à nous retirer avec lui loin des bruits de la terre ; et quand

sa voix se tairait, n'y serions-nous pas attirés par le cri de notre cœur? Toutes les âmes élevées et sensibles sentent en elles un goût de retraite, un attrait de solitude. Mais nous, *qui portons tous le poids de la chaleur et du jour*, nous qui, engagés dans une arène où nous devons toujours combattre, employés à la culture d'un champ toujours plus hérissé de ronces et d'épines, avons tant à gémir de la stérilité de nos sueurs, de l'inutilité de nos efforts; nous que tant de mécomptes déconcertent, que tant d'injustices éprouvent, que tant de dégoûts et d'amertumes abreuvent, pourrions-nous ne pas soupirer après un abri tranquille, où, pour quelques jours du moins, nos âmes abattues se reposent, nos cœurs attristés se consolent, nos esprits découragés se raniment, nos forces épuisées se renouvellent? Eh! quel est le Pasteur, succombant aux sollicitudes du zèle et aux souffrances d'un Ministère sans consolations, qui ne se soit écrié mille fois avec le Prophète : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je prendrai mon vol et je me reposerai?* Vienne, vienne l'heure des saints exercices, et *je précipiterai ma fuite et je goûterai enfin la douceur d'habiter la solitude*[1]!

La Retraite est une lumière. En dehors de ce monde sensible, animé, coloré, passionné, de cette région des images, du mouvement et du phénomène

[1] Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. PS. LIV. VII.

où l'homme extérieur applique et répand son action, il est tout un monde intérieur que trop souvent ses yeux, troublés par la fascination des objets visibles, n'aperçoivent pas. C'est le monde des pensées, des affections qui influent sur nos œuvres, des motifs qui les inspirent, des intentions secrètes qui les dirigent, des ressorts cachés qui les produisent. Au milieu des empressements et des préoccupations de la vie extérieure, il est rare que l'on descende dans cette partie retirée de l'âme, ou, si l'on y descend quelquefois, on s'y arrête trop peu pour y voir clair : car l'obscurité règne à ces profondeurs que peut seul éclairer le flambeau d'une longue récollection et d'un examen réfléchi. S'il est permis d'employer cette comparaison, il en est de notre cœur, quant à ses opérations et au principe dont elles émanent, comme de ces ingénieux procédés, de ces merveilleuses machines appliquées par l'art et la science modernes aux besoins de l'industrie. Une observation rapide et superficielle saisit les résultats du mécanisme, mais les rapports des divers rouages avec le moteur qui les met en jeu lui échappent. Ainsi nous nous arrêtons aux surfaces, et le fonds le plus intime de notre être nous reste inconnu; nous donnons notre attention au corps de nos œuvres et non à l'esprit qui doit les animer; nous regardons aux branches, et nous ne touchons pas à la racine; nous décorons les dehors du temple, et nous négligeons le sanctuaire. De là, que d'imperfections dans

nos vertus, que de souillures dans nos actions, en apparence même les plus méritoires et les plus saintes ! Que de paille mêlée avec le bon grain ! Que d'or obscurci par un alliage impur !

Or la Retraite fait pénétrer dans ces secrets replis de notre cœur un jour non moins humiliant pour notre orgueil, que favorable à l'amendement de nos faiblesses. *Elle est cette lampe qui nous guide dans la visite de Jérusalem pour en scruter les détours et les issues les plus cachées*[1]. Elle est le miroir où se peignent nos traits, non plus avec ces couleurs flatteuses que leur prêtent notre amour-propre ou les louanges des hommes, mais dans la triste réalité de leur nature. Miroir de vérité où nous ne pouvons nous considérer attentivement sans être mécontents de nous-mêmes, et sans nous sentir excités, par suite de ce déplaisir, à régler notre intérieur, à réformer nos voies, à redresser nos sentiers, à corriger ces difformités dont la vue a blessé nos regards.

La Retraite est une force. Chose étonnante, nos très-chers Coopérateurs, et pourtant véritable, c'est la vie de Retraite qui prédispose le mieux les hommes à la vie d'action. C'est elle qui trempe les âmes et les façonne pour les grandes choses. Exposées trop habituellement au grand air, elles s'amollissent et se corrompent comme ces plantes qui languissent et se dessèchent aux premiers feux du jour, parce que leurs racines n'ont pas pénétré assez avant

[1] Scrutabor Jerusalem in lucernis. SOPH. I. 12.

dans le sein de la terre. Elevées au contraire dans une atmosphère de méditation et de silence, elles s'y nourrissent d'une sève plus généreuse, et y acquièrent ce degré de fermentation qui les préserve de la corruption et de l'affadissement. Aussi, l'une des Ecoles les plus vantées de la philosophie antique, assujettissait ses adeptes à une longue épreuve de silence et de séparation du monde, avant de leur reconnaître le droit de parler aux hommes le langage de la sagesse. C'est encore le goût et l'amour de la Retraite qui fait notre sûreté au milieu des dangers du monde. Comme l'a dit admirablement l'auteur de l'Imitation : *Celui-là seul se produit au grand jour sans péril pour sa vertu, qui s'y dérobe volontiers, et pour qui la solitude a des charmes*[1]. Dans cette guerre que l'homme de Dieu doit soutenir au milieu du monde, où tant d'exemples entraînent, où tant de fausses maximes sont glorifiées, où le génie du mal trouve déjà tant de secrètes intelligences dans notre faible cœur, si l'on ne s'aguerrit par la fuite, on est inhabile au combat. Se risquer dans cette arène périlleuse sans ces habitudes de vigilance et de réflexion que donne la Retraite, c'est courir témérairement les chances d'une lutte inégale où nous serons infailliblement vaincus.

Nécessaire à l'éducation de l'âme et à la sûreté de nos communications avec le monde, la Retraite

[1] Nemo securè prodit, nisi qui libenter latet. IMIT.

ne l'est pas moins pour donner de l'efficacité à notre parole, et l'empreindre, si j'ose le dire, de ce caractère d'inspiration sans lequel elle ne portera jamais de grands fruits. Les Prophètes sortaient de la Retraite quand ils dénonçaient aux peuples et aux rois les colères du Seigneur, quand leurs vives apostrophes, le *tu es ille vir*, retentissaient comme un tonnerre au fond des consciences coupables et leur arrachaient cet aveu qui les justifie : *peccavi*, j'ai péché ! Jean-Baptiste passa par le désert pour prêcher le Baptême et la Pénitence; et les peuples accouraient à lui se frappant la poitrine; et toutes les eaux du Jourdain suffisaient à peine à laver les souillures des multitudes, qui se pressaient sous la main du saint Précurseur. Le Sauveur lui-même crut devoir consacrer par son exemple ces traditions apostoliques. Nous le voyons préluder à sa mission par sa Retraite au désert, et dans le cours de ses prédications *se retirer seul sur la montagne pour prier* [1]. Il soumet ses disciples à la même épreuve et ne les envoie à la conquête du monde qu'après qu'ils ont passé des jours de paix et de recueillement dans le secret du Cénacle.

Que si, dans la suite des siècles, des hommes puissants en œuvres et en paroles, signalent leur apostolat par de grandes et nombreuses conversions, entraînant au pied de leurs chaires et de leurs tribunaux les populations émues, vous ne pouvez ex-

[1] Ascendit in montem solus orare. MATTH. XIV. 23.

pliquer leurs succès prodigieux par la persuasion de leurs discours ordinairement simples et souvent même dénués de toute éloquence, mais par la vertu de la Retraite qu'ils aimaient, de la Retraite dont ils ne sortaient que pour les besoins du service de Dieu et du service des peuples, de la Retraite où ils se hâtaient de rentrer dès que leur tâche était accomplie. Et, lorsque les anciens solitaires, dans les périls de la Foi, quittaient leurs antres et leurs rochers pour rendre témoignage à la vérité chrétienne, au sein des Conciles et jusque dans les palais des empereurs, leur parole pleine de cette force et de cette autorité que donne une vie étrangère au monde, était écoutée avec une déférence et un respect que n'obtenaient pas toujours les docteurs les plus renommés. On se plaint de la stérilité du ministère évangélique. Les meilleurs esprits se partagent sur les causes qu'il convient de lui assigner. Pour moi, je n'en veux point admettre d'autre que cette absence d'esprit de Retraite qui laisse un vide si déplorable dans les ouvriers de la parole sainte, depuis la destruction de ces vénérables solitudes d'où ils se montraient autrefois à la terre comme des apparitions célestes. Viennent des hommes animés de cet esprit et exercés à cette forte discipline comme les Bernard, les Vincent-Ferrier, les Dominique, les François Xavier, et la parole dans leur bouche inspirée renouvellera les miracles des anciens jours.

Oui, nos très-chers Coopérateurs, le désert a une

grace merveilleuse pour faire goûter aux hommes les vérités sévères de l'Evangile. C'est là que se fait entendre la voix de celui qui crie : *Parate viam Domini, rectas facite semitas Dei nostri*[1]. *La voix du Seigneur*, dit le Prophète, *brise les cèdres superbes* par la bouche de ses envoyés[2] ; mais c'est à la condition qu'ils se seront laissés eux-mêmes remuer, ébranler, par cette voix tonnante, dans les profondeurs de la solitude. Le grand air, l'air du monde a quelque chose d'ouvert et de souriant qui ne va pas à l'homme de Dieu. Pour qu'il se produise avec fruit, avec cette autorité qui dompte les cœurs les plus rebelles et ne leur laisse aucun prétexte de contradiction, il faut qu'il apparaisse aux yeux des mortels comme un homme envoyé du Ciel et revenant de l'audience de Dieu dont il est l'ambassadeur, comme Elie descendant des sommets de l'Horeb et du Carmel, ou comme Moïse sortant de la nuée mystérieuse où il a vu le Seigneur, et portant encore sur son front et dans ses yeux l'empreinte rayonnante de l'Etre dont il s'est approché. Si on le voit passer des dissipations mondaines aux œuvres du zèle et de la foi, monter à l'autel ou dans la chaire de vérité, s'asseoir au sacré tribunal l'esprit encore troublé des images du siècle et le cœur plein de ses vanités, on n'est plus saisi de cette impression

[1] MATTH. III. 3.

[2] Vox Domini concutientis desertum, vox Domini confringentis cedros. PS. XXVIII. 8.

de religieuse frayeur qui doit préparer le succès de ses fonctions, et chacun peut se croire le droit de lui jeter à la face, quoique dans un sens détourné, les paroles d'amère dérision, que le Seigneur adressait au premier prévaricateur : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est*[1] : voici que notre chef, notre père, notre guide dans les voies de la vie, est devenu semblable à nous, adoptant nos usages, nos mœurs, nos maximes, et ne retenant de la gravité et des bienséances de son caractère que le sérieux nécessaire à une vaine représentation !

Nous ne pouvons, nos très-chers Coopérateurs, que toucher rapidement et, pour ainsi dire, effleurer dans cette courte instruction un sujet qui demanderait des volumes. Nous ne vous avons parlé jusqu'ici que des avantages de la Retraite considérée en elle-même et au point de vue de notre perfection ; que n'aurions-nous pas à vous dire, si le temps nous le permettait, de la grace et de la vertu particulière attachées aux Retraites ecclésiastiques, telles qu'elles sont pratiquées aujourd'hui, avec un zèle si admirable et des fruits si consolants par tous les Clergés des divers diocèses de France. Une Retraite ecclésiastique, c'est le collége des Apôtres assemblé sous la présidence de J.-C. représenté par le Premier pasteur. C'est la réunion des Disciples au Cénacle, persévérant dans une prière unanime et préparant leurs cœurs aux effusions de cet esprit de

[1] GEN. II. 22.

lumière et d'amour qui devait les changer en des hommes de feu. C'est la reproduction, sous une forme différente, mais dans la même pensée et dans le même but, de ces saints et vénérables synodes convoqués annuellement par l'Evêque, jusqu'à la fin du dernier siècle, où chacun apportait son tribut de savoir, de zèle, d'expérience, ses vœux d'amélioration et de réforme, et où tous recevaient les avis, les instructions, les règles de discipline qui importaient à l'honneur du Clergé, à l'administration des Sacrements, au gouvernement des Eglises. Une Retraite ecclésiastique, ce n'est pas une simple grace, c'est la grace des graces, ou pour mieux dire c'est l'assemblage et le concours de toutes les graces à la fois. Grace de la prière, mais d'une prière commune, toujours si puissante sur le cœur de Dieu. Grace de la parole divine, mais d'une parole toute relative à nos devoirs, toute appropriée à nos besoins. Grace d'édification d'autant plus encourageante pour la vertu, qu'elle nous est offerte par des émules engagés dans la même carrière. Grace de consolation. En est-il de plus douce au monde qu'une réunion de famille, une communauté de frères charmés de se revoir après une longue absence, heureux de se retrouver dans la maison paternelle avec les souvenirs des premiers temps, d'échanger des témoignages de bienveillance mutuelle, de se raconter, comme des passagers rentrés au port, leurs diverses fortunes dans le cours d'une navigation pleine d'é-

preuves et de périls, et de se prémunir les uns les autres, par de sages conseils, contre les dangers du naufrage, avant de remettre à la voile sur une mer semée d'écueils. Grace enfin d'unité de direction dans la conduite des âmes, dans le régime des paroisses, dans la pratique des choses saintes, dans les services variés et les difficultés souvent très-délicates et très-épineuses du Ministère pastoral. Unité si désirable pour le bon ordre des Eglises, l'édification des peuples et pour notre propre sûreté, mais qu'il est presqu'impossible d'obtenir dans la dispersion des Pasteurs sur un vaste territoire, si les règles et les éléments ne leur sont transmis par le Chef de tout le troupeau, non plus avec l'*encre et le papier* qui ne peuvent tout dire et qui ne s'interprêtent pas eux-mêmes, mais immédiatement, mais de la main à la main, et, comme parle saint Jean, *de la bouche à la bouche*[1] !

Pour nous, nos très-chers Coopérateurs, si nous en exceptons nos visites pastorales, que vos empressements et les pieuses démonstrations de vos peuples nous rendent si douces et si encourageantes, au milieu des sollicitudes qui nous pressent et sous le fardeau de responsabilité que notre charge pastorale fait peser sur nous, notre esprit souvent accablé ne trouve quelque repos que dans la perspective de la Retraite ecclésiastique. La Visite et la Re-

[1] Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum; spero enim me futurum apud vos et os ad os loqui. 2. JOAN. XII.

traite surtout, voilà les deux appuis que nous prête la miséricordieuse bonté de Dieu pour soutenir notre faiblesse; aussi, ne saurions-nous assez vous dire avec l'Apôtre : *Combien nous souhaitons de vous voir, combien nous vous désirons tous dans les entrailles de Jésus-Christ*[1]. Oui, c'eût été le vœu de notre cœur de convoquer à ces saints exercices tout le collége de nos prêtres, et de ne faire aucun partage, aucune différence, là où notre amour ne distingue point. La joie que nous éprouverons de voir réunie autour de notre personne la moitié de notre cher et vénérable clergé, ne nous fera que plus vivement sentir le regret d'être séparé de l'autre. Mais pouvions-nous, sans préjudice des âmes, laisser, même pour un temps très-court, toutes les paroisses veuves à la fois de leurs Pasteurs? Et quant à deux Retraites successives, entre lesquelles se partagerait la tribu sainte, nous ne prétendons pas en contester les avantages; mais sans parler de la difficulté de trouver des prédicateurs qui puissent accepter cette grande tâche, une assez longue expérience nous a prouvé que des exercices annuels opèrent des fruits non moins certains et non moins abondants qu'une double Retraite répétée à de plus longs intervalles. Cette succession périodique, qui ramène chaque année une Retraite où vient se retremper la moitié du Clergé, fournit incessamment au feu sacré un aliment qui l'empêche de s'éteindre. Les heureux pri-

[1] Quomodò cupiam omnes vos in visceribus Jesu. PHILIP. 1. 8.

vilégiés de ce Cénacle, pleins de l'esprit de Dieu, le communiquent à leurs frères au sortir de l'assemblée sainte, et ceux-ci, renouvelés à leur tour par les mêmes exercices, en reportent tout autour d'eux la bonne odeur et les salutaires impressions. Ainsi le cours des graces se continue sans interruption. Une source de sanctification est toujours ouverte au milieu de Jérusalem, et le zèle de la perfection, qui tend sans cesse à se refroidir, est incessamment entretenu.

Nous n'aurions pas moins désiré, nos très-chers Coopérateurs, de vous épargner un déplacement onéreux, surtout à ceux d'entre vous qui vivent éloignés de notre résidence. Si nous n'avons pu admettre des dispositions qui amèneraient successivement la Retraite sur les points de notre diocèse le plus à votre portée, ce n'est pas notre dignité, nos propres convenances, la crainte d'un dérangement que nous avons consultées. Que volontiers nous vous aurions abrégé les distances en vous prévenant, en allant chercher les âmes de nos frères ! Mais en nous portant au-devant de vous, nous ne pourrions nous faire suivre de nos archives, de notre chancellerie, de toute notre administration personnelle et matérielle que réclament les besoins de la Retraite, et moins encore de ces vastes locaux nécessaires pour recevoir vos nombreuses phalanges. Il nous a donc fallu fixer près de nous le lieu des saints exercices. Ah ! vous ne regarderez point à des distances qui ne

sont pas comparables à celles que doivent franchir avec de tout autres difficultés les prêtres employés au service des âmes dans ces contrées ardues, où la marche est brisée à chaque pas par les torrents et l'escarpement des montagnes. Peut-être aussi est-il convenable de réserver à l'Eglise Mère l'honneur de recevoir dans son sein toutes les Eglises secondaires dans la personne de leurs Pasteurs. N'y a-t-il pas aussi une douceur, une grace toute particulière à faire Retraite dans cet asile saint du Séminaire, où se sont développés les premiers germes de notre vocation; à prier sous ces voûtes qui entendirent nos serments; à pleurer devant ces autels où, dans les transports d'une tendre ferveur, nous promîmes tant de fois à Dieu une inviolable fidélité? Ah! les murs même de l'édifice sacré, témoins de nos premiers engagements, prendraient une voix, à défaut de prédicateur [1], *pour nous avertir de ressusciter en nous la grace qui nous fut conférée par l'imposition des mains* [2]*!* Le Séminaire n'a-t-il pas pour le Prêtre tout le charme que réveillent les souvenirs du berceau et du foyer paternel? N'est-ce pas sous cet abri protecteur qu'il a pris naissance, qu'il a grandi, qu'il s'est élevé de degré en degré jusqu'aux honneurs du sacerdoce? L'air que nous y respirons n'est-il pas comme l'air natal, remède souverain

[1] Lapis de pariete clamabit. HABAC. II. 11.

[2] Admoneo te ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum. 2. TIMOTH. IV. 16.

pour rétablir les santés affaiblies, redonner à la vie un sang nouveau et rajeunir toutes les puissances de notre être !

Vous remarquerez avec peine sans doute, nos très-chers Coopérateurs, le cercle trop restreint des jours consacrés à notre Retraite. Ce n'est pas sans regret, nous l'avouons, que nous nous sommes résigné nous-même à ce sacrifice. A l'exemple de ce qui s'observe presque généralement dans les autres diocèses, nous aurions voulu ne tenir aucun compte de l'obstacle que présente la solennité du dimanche à la continuité des saints exercices. Mais dans ce premier essai des Retraites pastorales, nous avons dû ménager la susceptibilité des peuples qui s'étonneraient peut-être de l'absence de leurs prêtres, même pour une cause aussi légitime, dans un jour où ils supposent leur présence indispensable. Quand ils comprendront mieux les motifs et la fin de cette pieuse institution, quand ils sauront *qu'il leur est expédient que le Pasteur les quitte*[1], afin qu'en se sanctifiant lui-même dans la solitude, il se rende plus propre à sanctifier le troupeau, ils entreront d'eux-mêmes dans les sentiments des populations les plus catholiques de France, lesquelles préfèrent courir le risque d'être privées une fois de l'office divin, que de perdre leur part à cette moisson de graces et de mérites que nous ne recueillons pas ici pour nous seuls. Nous comptons sur votre zèle pour

[1] Expedit vobis ut ego vadam. JOAN. XVI. 7.

éclairer à cet égard la conscience et édifier la piété de vos fidèles paroissiens. Nous attendrons votre avis avant de heurter un préjugé respectable dans son principe. Mais nous ne croirons avoir établi solidement et fructueusement nos Retraites pastorales qu'au moment où nous pourrons leur donner cette plénitude de jours qui leur est assignée par l'usage et par l'autorité des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Et cependant efforçons-nous, nos très-chers Coopérateurs, de racheter par la ferveur de nos dispositions ce qui nous manque du côté du temps; et puisse la divine grace, *cette habile ouvrière*, comme l'appelle Bossuet, hâter la consommation de son œuvre avec cette diligence qui supplée la brièveté et l'insuffisance des heures!

MANDEMENT

POUR LA

PUBLICATION DU CATÉCHISME DIOCÉSAIN.

DÉCEMBRE 1842.

Nous n'avons pas besoin de vous dire, nos très-chers Coopérateurs, que le présent Catéchisme ne diffère en rien, quant au fond de l'enseignement, de celui qui fut donné en 1814 par notre vénérable prédécesseur. Qui ne sait que ces premiers rudiments de la doctrine chrétienne, variés presque à l'infini dans leurs formules, sont identiques dans la substance, laquelle n'est autre que la substance même de la foi, toujours et partout immuable?

Et pour ce qui est de la forme elle-même, vous l'auriez trouvée fidèlement reproduite, sauf quelques amendements reconnus nécessaires, si des circonstances plus fortes que notre volonté ne nous eussent contraint d'abandonner un projet qui avait eu déjà un commencement d'exécution. Vous ju-

gerez de la sincérité de nos regrets et de nos intentions à cet égard, par le soin religieux que nous avons apporté à conserver, de l'ancien Catéchisme, la partie du texte empruntée aux sources où nous avons puisé nous-même notre rédaction.

Mais pourquoi une nouvelle publication du Catéchisme? Certes, nos très-chers Coopérateurs, nous aurions reculé devant une tâche que nous avons toujours considérée comme des plus difficiles et des plus délicates, si le double motif de la conservation d'un droit et de l'accomplissement d'un devoir ne nous eût déterminé à l'entreprendre.

C'est en effet notre droit, nos très-chers Coopérateurs, que l'enseignement divin dérive librement et directement de notre autorité comme de sa source[1]; et c'était notre devoir de répondre au vœu que vous nous avez manifesté touchant la révision du Catéchisme diocésain.

Après ce court et simple exposé des motifs qui ont amené la présente publication, il nous reste, nos très-chers Coopérateurs, à vous rendre compte de notre travail.

Brièveté, clarté, précision, simplicité, tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, en supprimant toute question moins nécessaire, ou moins importante; en présentant les matières dans leur ordre le plus naturel; en donnant aux demandes et aux réponses cette suite et cette liaison qui les fait

[1] L'ancien Catéchisme était devenu propriété particulière.

s'appeler les unes les autres comme les anneaux d'une même chaîne. Nous ne nous sommes pas attaché avec moins d'attention à écarter les termes abstraits, pour n'employer que les expressions les plus accessibles à l'intelligence du jeune âge. Enfin nous avons répété chaque demande dans la réponse, afin qu'une proposition complète reste gravée dans l'esprit de l'enfant, indépendamment de la question qui la précède et la provoque.

Voilà pour la pensée qui a présidé à la rédaction du texte. Disons maintenant un mot de ce que nous avons cru ajouter comme complément de l'instruction chrétienne. Car nous devons le confesser ici, nos très-chers Coopérateurs, notre rédaction, plus courte que celle de l'ancien Catéchisme, dans l'exposition de la doctrine, est néanmoins plus étendue, à raison des accessoires dont nous l'avons accompagnée. Nous aimions à le redire aux zélés coadjuteurs de notre premier Apostolat, et cette parole ne sera pas accueillie par vous avec moins de faveur : « La Religion » est une histoire, enseignez-la historiquement. » C'est le moyen le plus sûr de rendre cette étude » facile, intéressante, aimable, et d'en laisser des » souvenirs durables, des traces profondes dans la » mémoire de vos jeunes disciples. »

Aussi notre premier soin a été d'ouvrir notre cours de doctrine élémentaire par sa préface naturelle, un abrégé de l'histoire sainte, toute cette admirable suite de la Religion, son plus beau titre

de gloire, qui n'a pas besoin de se justifier, *parce qu'elle est à elle-même sa preuve*[1]; cette magnifique généalogie, unique au monde, qui l'a fait remonter par une chaîne continue, de nos jours jusqu'à l'Evangile, et de l'Evangile à la Synagogue, et de la Synagogue aux Patriarches, et des Patriarches jusqu'à la naissance des temps, et de là jusqu'au sein de Dieu, jusqu'à *ce commencement ineffable où Dieu seul était avec son Verbe et son Esprit*[2]. Nous désirons que cet abrégé soit mis de bonne heure sous les yeux des enfants, qu'il soit proposé comme un encouragement et une récompense à l'émulation de leur mémoire, et nous nous en reposons avec confiance sur le zèle intelligent de nos pieux Catéchistes.

Toujours inspiré par le même désir de rendre la vérité plus sensible par le rapprochement des faits et l'application des évènements, nous avons placé en tête de chaque leçon une indication sommaire des principaux traits de la Bible et de l'Evangile qui se rapportent au sujet traité dans le texte, et qui ne demandent qu'à être racontés avec quelques développements pour captiver l'attention et émouvoir la sensibilité de votre intéressant auditoire. Le précepte est sec de sa nature : les idées purement intellectuelles ne pénètrent qu'avec effort dans nos esprits. Mais que les faits leur donnent un corps; mais éclairez-les par les exemples, colorez-les par les

[1] PS. XVIII. [2] JOAN. I.

images, animez-les par les récits, vérités et devoirs, tout devient alors lumière, sentiment, persuasion. L'homme oublie toutes les sciences, dès qu'il cesse quelque temps de les cultiver. Il oublie les langues, les mathématiques; il oublie les abstractions métaphysiques, il oublie tout, avant d'oublier l'histoire, apprise surtout dès le premier âge.

Il ne nous a pas paru moins expédient d'indiquer les témoignages des saintes Ecritures et de la tradition qui viennent à l'appui des divers points de doctrine; en sorte que chaque article de dogme, de morale, de discipline, trouve sa preuve au bas de la page même où cet article est affirmé. Aujourd'hui plus qu'à nulle autre époque, il importe que le Chrétien puisse réaliser le vœu exprimé dès les premiers temps par le prince des Apôtres et le docteur des nations, en se montrant toujours prêt à *donner raison de son obéissance à la foi* et à *produire le témoignage de l'immortelle espérance qui repose dans son cœur*[1]. La contradiction à la vérité catholique est partout. Elle est dans la hardiesse des pensées que n'enchaîne plus aucun frein, qui ne s'arrête plus devant aucune borne. Elle est dans la licence des discours, *qui s'étend de proche en proche comme une gangrène*. Elle est dans la profusion des écrits que multiplie une presse irreligieuse, que colporte une propagande hérétique pour la ruine des enfants de Dieu. Avec le secours que nous lui

[1] ROM. XII. 1. — I. PETR. III. 15.

offrons, le Catéchiste aura sous la main un moyen prompt et facile de confirmer par l'autorité des livres saints les enseignements de l'Eglise, et le simple fidèle lui-même, pressé par les attaques du mécréant et du sectaire, n'aura qu'à ouvrir cet arsenal de textes sacrés pour s'y revêtir de cette armure complète et invincible *qui repousse*, comme parle saint Paul, *tous les traits de l'ennemi.*

Plusieurs Catéchismes, se résumant en trois parties, le dogme, la morale et les sacrements, laissent regretter l'absence d'une instruction spéciale sur les cérémonies et les fêtes de l'Eglise. Nous avons rempli cette lacune en consacrant une quatrième partie supplémentaire à l'explication de ces détails d'un usage pratique et presque journalier. Les coutumes les plus saintes, les rites les plus respectables, ne sont plus aux yeux des fidèles qu'une lettre morte, et un spectacle sans instruction et sans moralité, s'ils n'en connaissent l'origine, s'ils n'en comprennent le motif, l'esprit, le sens mystérieux, s'ils ne savent enfin découvrir la réalité sous le symbole. Et quant à nos fêtes et à nos solennités, que chaque année ramène dans son cours avec une pompe à la fois si majestueuse et si touchante, par quelles impressions plus saisissantes que les émotions qu'elles font naître, la Religion peut-elle affermir, peut-elle étendre son empire sur l'esprit des peuples? Semées avec une sage économie sur les routes de l'année, mariées par de saintes et intelligentes harmonies aux

révolutions du ciel et aux aspects variés des saisons, aux époques des diverses cultures et des travaux champêtres, comme des concours de peuple dans ces centres d'activité où se traitent les affaires, où s'échangent les tributs du commerce et de l'industrie, elles font intervenir dans ces choses du temps les graves pensées de l'éternité. Elles placent sur les lèvres des noms bénis qui sanctifient; elles forcent la bouche de l'impie qui blasphème à parler, quelquefois du moins, s'il veut être entendu, un langage chrétien. Chose admirable! la Religion qui s'était emparée de notre esprit par la foi, de notre cœur par la charité, avait encore pénétré notre vie tout entière et s'était implantée jusque dans les entrailles de nos sociétés modernes, en marquant de son empreinte nos usages, notre langue, nos institutions et nos mœurs. Par elle nous mesurions les temps, nous distinguions les jours, nous réglions les heures du travail et du repos, et toute notre existence, par avance à moitié dans le Ciel, était une fête et un enchantement perpétuels. Hélas! notre foi s'est presque éteinte, notre charité s'est refroidie. Sauvons du moins ce qui nous reste des saintes traditions de nos pères! Cette fidélité nous vaudra peut-être le retour à leur piété sincère et à leurs évangéliques vertus.

Le *Petit Catéchisme* ne sera plus désormais qu'une introduction à l'étude du *Grand Catéchisme* de première communion et de persévérance. C'est

le vestibule et, pour ainsi parler, l'abécédaire de la science divine, la première leçon que doit bégayer l'enfance, le premier tribut de louange que sa langue innocente doit payer au Dieu bon, qui a montré pour ce bel âge une tendresse de préférence. Nous n'entendons pas cependant établir respectivement, à l'usage du grand et du petit Catéchisme, une règle tellement inflexible que le premier, y compris la partie des fêtes, doive être appris nécessairement et sans exception par tous les jeunes conviés au banquet Eucharistique, et que le second ne puisse quelquefois être jugé suffisant pour ceux d'entr'eux chez qui vous aurez remarqué un esprit plus lent et une mémoire moins heureuse. Nous laissons, nos très-chers Coopérateurs, ce discernement *dans la main de votre conseil* et à la discrétion de votre sagesse, laquelle saura distinguer, selon la mesure du temps et la portée des intelligences, à qui elle doit *rompre le pain des forts* ou *donner le lait des enfants*.

Nous ne dirons un mot des prières du matin et du soir que pour en recommander l'usage exclusif et littéral à tous nos fidèles diocésains. Ce point ne paraîtra pas sans importance, si l'on considère les graves altérations que peuvent introduire dans les croyances des méthodes arbitraires de prier qui n'auraient d'autre règle et d'autre sanction que le caprice d'un esprit curieux de nouveautés, ou les inspirations d'une crédulité superstitieuse et d'une

dévotion mal éclairée. Se conformer avec simplicité de cœur au formulaire consacré par l'autorité compétente emporte d'ailleurs avec soi un mérite d'obéissance et de fidélité que Dieu ne laissera pas sans récompense. Ne peut-on pas dire aussi qu'une grace particulière est attachée à prier, avec nos frères et comme nos frères, le même Père que nous avons au Ciel? Et pourquoi ne saisirions-nous pas cette occasion, puisqu'elle se présente d'elle-même, de proposer à l'émulation des maisons chrétiennes cette pratique de la prière commune, autrefois générale, aujourd'hui presque abandonnée, qui réunissait deux fois le jour tous les membres d'une même famille dans une même adoration et une même action de graces? S'il est un spectacle sous le ciel digne de fixer les complaisances de Dieu et d'attirer ses bénédictions suprêmes, n'est-ce pas celui que présente un père, une mère au milieu d'une couronne d'enfants et de serviteurs, saintement recueillis en la présence du Seigneur, et faisant monter, matin et soir, jusqu'à son trône, de pieux accents partis d'un cœur et d'une bouche unanimes! On parle chaque jour dans le monde de maisons puissantes renversées, de familles opulentes réduites à l'indigence. Celles qui ressemblent au tableau que nous venons de tracer sont assises sur le roc, et *leurs enfants n'ont jamais été vus demandant leur pain* [1].

[1] PS. XXXVI. 25.

Chanter les louanges de Dieu, c'est aussi prier, et c'est pour encourager ce pieux exercice que nous avons fait choix d'un certain nombre de cantiques à la gloire du Sauveur et de sa sainte Mère. Heureuse la jeunesse chrétienne, si l'habitude contractée de bonne heure de moduler les hymnes de Sion lui inspire une vertueuse aversion pour les chants dissolus de Babylone !

En signalant à votre attention les règles de conduite placées à la suite de chaque leçon, comme sa conclusion morale et son corollaire pratique, nous vous aurons fait connaître toute la suite et tout le dessein de notre rédaction.

Maintenant, nos très-chers Coopérateurs, en faisant autrement, aurons-nous fait mieux? Nous n'osons l'espérer que parce que nous avons pu consulter un plus grand nombre de modèles et que dans ce genre de publications il y a toujours avantage à venir après les autres. Nous n'aurons du moins épargné ni soins ni recherches pour rendre notre œuvre moins imparfaite. Ce travail tel quel, nous le soumettons d'abord de plein droit et par un sentiment de cœur à l'autorité de notre Mère la sainte Église, et à celle de nos juges naturels, nos vénérables frères dans l'Episcopat, désavouant et rétractant d'avance toute proposition ou expression répréhensible au point de vue de l'orthodoxie, qui contre notre intention aurait pu nous échapper. Nous le recommandons ensuite aux pères et mères

de famille, aux instituteurs et institutrices de la jeunesse, et à vous tous, nos très-chers Coopérateurs, qui en êtes les premiers et les plus sûrs interprètes. Trois écoles sont ouvertes à l'enfance, l'Ecole Domestique, l'Ecole Publique, l'Ecole Pastorale. Quelle abondance d'instruction religieuse dans un peuple! et de là, quelle amélioration dans les mœurs publiques et privées, et de là encore que de trésors de félicités et de paix, pour les individus comme pour les familles et la société, si les jeunes générations, en traversant ces Ecoles, sont pieusement abreuvées aux sources pures de la Loi de vérité et d'amour! Parents chrétiens, il dépend de vous de faire à la Religion, à la vertu, à la patrie, ce glorieux et consolant avenir. Que vos enfants, ces chers objets de vos affections, soient d'abord, dès l'âge le plus tendre, initiés par vos leçons, par vos exemples surtout, à la connaissance de la vérité et à la pratique des devoirs. Confiez ensuite ces plantes délicates à des maîtres consciencieux, et que ces premiers germes de culture morale et intellectuelle se développent et s'épanouissent aux rayons plus dilatés de l'enseignement public. Que les instructions du Pasteur viennent enfin sanctifier par l'autorité de son caractère et la grace de sa mission divine les leçons de la famille et de l'école, et, en assurant le bonheur de vos enfants pour la vie présente et pour la vie future, vous aurez aussi assuré le vôtre.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

DE L'AN DE GRACE 1843.

SUR LA VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS

PROPOSÉE COMME LE MODÈLE DE LA NÔTRE.

Nous avons pris quelquefois occasion, N. T. C. F., de la circonstance du Carême, où un saint et antique usage veut que la voix du premier Pasteur se fasse entendre à tout le troupeau, pour signaler avec les couleurs qui leur sont propres, quelques-unes de nos plaies sociales les plus corrosives et les plus alarmantes, telles que les progrès toujours croissants de l'intempérance qui tue les corps, et la circulation toujours plus active des écrits pervers qui empoisonnent les âmes. Nous ne renonçons pas à en toucher quelques autres, et certes, les sujets ne manqueront pas à notre zèle : la scandaleuse profanation du grand jour de la prière et du repos ; les appétits grossiers des jouissances terrestres prévalant sur les

nobles instincts d'une intelligence faite à l'image de Dieu; les unions contractées sans la bénédiction du Ciel, infectant les générations dans leur source, en attendant que leur ruine se consomme par une éducation sans principes, sans règles, dépourvue de lumière, d'autorité, surtout de l'autorité des exemples. Mais nous voulons aujourd'hui reposer vos regards sur un spectacle plus doux et plus pur. Comme il est deux moyens de persuader aux hommes la vertu, la peinture de ses charmes, ou le contraste du vice avec la sainte image du beau et du vrai, gravée au fond de nos cœurs par la main de Dieu même; deux voies s'ouvrent aussi pour la réforme et l'amélioration des mœurs publiques. La plus courte et la plus directe est le tableau d'une société modèle. C'est ce modèle que nous voulons placer sous vos yeux, N. T. C. F. Nous n'irons point le demander aux fictions des poètes, ni aux théories des philosophes. Nous le prendrons où Dieu l'a montré une fois pour l'instruction de tous les temps et de tous les peuples, au berceau du Christianisme; et nous vous dirons avec l'Apôtre : *Souvenez-vous de vos pères qui vous ont transmis la parole de Dieu et, considérant les grands exemples de sagesse qu'ils vous ont laissés, soyez les imitateurs de leur foi, comme vous en êtes les héritiers* [1].

[1] Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. HEB. XIII. 7.

Qui n'a pas donné des éloges à la vie des premiers Chrétiens? quelles plumes, je dirai même les plus hostiles au Christianisme, ne se sont pas plu à payer un tribut d'hommages aux vertus des premiers siècles? C'est là que les détracteurs de notre Religion sainte nous ramènent sans cesse pour nous dire que l'Eglise a vieilli, que l'Evangile est usé, et qu'on ne lui voit plus porter ces fruits si beaux qui honorèrent sa tige naissante. C'est aussi là que nous voulons aujourd'hui vous ramener, N. T. C. F., mais dans une intention bien différente. Et combien ce tableau des mœurs les plus aimables et les plus pures doit intéresser nos cœurs, et distraire délicieusement nos regards de ces scènes de désordre et de corruption, que la malice des temps a substituées à l'innocence primitive! Nous y verrons tout ce que la Religion sait faire pour la vertu et le bonheur des hommes, quand elle trouve des cœurs dociles à ses inspirations, et qu'elle n'est pas contrariée dans ses influences par les passions humaines. Nous apprendrons ainsi à la bénir et à l'aimer davantage. Nous gémirons sur la triste contradiction de nos mœurs nouvelles avec ces mœurs évangéliques, et peut-être qu'à force d'admiration et de regrets, nous sentirons s'allumer en nous la généreuse flamme d'une sainte émulation.

La vie des premiers Chrétiens, N. T. C. F., telle qu'elle se maintint dans les temps apostoliques, et avec plus de perfection encore dans l'Eglise de Jé-

rusalem, le type et la forme originelle de toutes ces Églises ou assemblées de fidèles, que l'on voit éclore rapidement en Grèce, en Asie, dans les Gaules, et jusque dans les régions les plus barbares; la vie, dis-je, de ces fervents Chrétiens, nos pères et nos modèles, peut être envisagée sous trois aspects, selon qu'elle se rapporte à Dieu, à leurs frères en Jésus-Christ, ou aux étrangers, qui ne faisaient point encore partie de leur communion sainte. Ce cadre nous a paru d'autant plus naturel, qu'il embrasse tout ce que leur vie intérieure ou leur vie active, leur vie de foi ou leur vie de charité peut nous offrir de plus exemplaire, et qu'il nous est d'ailleurs indiqué par les livres saints. Car ici, N. T. C. F., nous ne dirons rien de nous-mêmes; nous ne nous livrerons point au plaisir de tracer des peintures de fantaisie, et quoiqu'il fût difficile à l'imagination elle-même, de créer des tableaux, qui ne soient effacés par la réalité de ces heureux temps, et de supposer quelque chose de pur, d'aimable, de parfait, qui ne se trouve dans le simple récit de l'histoire, nous ne parlerons que sur les documents que nous ont laissés des témoins irréprochables. C'est dans les Actes des Apôtres que se lisent ces récits pleins de charmes. Nous les suivrons fidèlement, sans y mêler nos propres pensées; nous ne ferons que recueillir les traits épars, qui se rapportent à notre sujet, les rapprocher, les assembler, les développer, et en tirer les inductions qui nous paraî-

trent les plus propres à vous édifier et à vous instruire.

Et d'abord, qu'étaient les premiers Chrétiens à l'égard de Dieu et des choses saintes? Ils *persévéraient*, dit l'écrivain sacré, *d'une volonté unanime, dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du Pain, et dans des oraisons ferventes* [1]. Nous voyons ici tout ce qui constitue le culte religieux, intérieur et extérieur, tout ce qui fait le principe, l'aliment et le secours de la vie chrétienne, la foi, les sacrements et la prière. La foi : *erant perseverantes in doctrinâ apostolorum*. Cette foi, qu'ils avaient ouïe de la bouche des Apôtres, ils la considéraient comme un dépôt sacré, qu'ils devaient conserver dans son intégrité, qu'ils devaient transmettre sans altération, telle qu'ils l'avaient reçue. Ils ne l'avaient pas embrassée comme une parole humaine, qu'ils pouvaient interpréter à leur gré; ils ne s'arrogeaient pas le droit de la juger, de la modifier, de la mutiler, d'y ajouter ou d'en retrancher, même pour la rajeunir ou la transformer, comme on parle de nos jours; d'en prendre ou d'en rejeter ce qui souriait ou ce qui avait le tort de déplaire à leur sens particulier. Ils y persévéraient, *erant perseverantes*, non pour un jour, non pour un temps et selon les temps, mais comme on se repose dans la vérité connue, hors de laquelle l'esprit satisfait n'a plus rien à désirer ni à rechercher.

[1] ACT. II. 42.

Ah! N. T. C. F., que cette persévérance condamne l'inconstance de nos voies, et cette éternelle mobilité de nos pensées, de nos impressions, de nos croyances, et ces alternatives de doute et de foi, d'hommages à la verité et de concessions à l'erreur, et cette absence de suite et de fermeté dans nos résolutions, et ces déplorables apostasies, et ces brusques revirements de prétendues convictions religieuses qu'un orgueil intéressé, par une poétique inventée à son usage, ose nous présenter comme le cachet des génies hors de ligne! Vous aussi, vous avez reçu la doctrine des Apôtres, vous en avez été nourris dès votre enfance. A plus d'une époque mémorable, elle vous a été annoncée, et vous l'avez accueillie avec la ferveur et l'enthousiasme des premiers temps. Combien d'entre vous alors la trouvaient belle, admirable, juraient de vivre et de mourir pour elle, qui l'ont depuis lâchement abandonnée, et la persécutent peut-être! S'ils ont changé, est-ce donc qu'ils sont devenus plus sages? Je fais cette question à leur conscience, et c'est leur conscience qui répondra : mais je répète que les premiers Chrétiens persévéraient: *erant perseverantes.*

Qu'est-ce à dire encore qu'ils persévéraient? C'est-à-dire qu'ils ne se contentaient pas d'avoir reçu la vraie doctrine, mais qu'ils s'appliquaient à s'en instruire toujours davantage par leur assiduité à entendre la parole de leurs pasteurs; c'est-à-dire qu'ils aimaient à s'en nourrir dans leurs cœurs par la mé-

ditation, et qu'ils y persévéraient surtout par le religieux accomplissement de tous les devoirs qu'elle prescrit, de toutes les perfections qu'elle conseille. Et quand les secours extérieurs venaient à leur manquer, aux jours des persécutions qui enchaînaient la parole dans la bouche de ses ministres, ils ne se manquaient pas à eux-mêmes. Nuit et jour, ils lisaient et relisaient le livre de la Loi. Ce livre divin ne quittait point leurs mains, ne s'éloignait point de leurs yeux avides d'y puiser les remèdes de l'âme, et les règles de la vie. C'était le compagnon fidèle de leurs voyages, l'ami de leur solitude, le trésor de leur pauvreté, la consolation de leur prison et de leurs chaînes. Ils l'appelaient le *Livre*, le livre par excellence, et ils ne voulaient point en connaître d'autres. Aujourd'hui que la fureur des livres emporte tous les esprits, que j'aime à entendre les sages et raisonnables paroles, que l'un d'eux adressait à ses frères : « Gardez-vous, » leur disait-il [1], de la multitude des livres profanes; » et que vous manque-t-il dans la loi de Dieu de » tout ce qui peut intéresser votre esprit et orner » votre raison? Si vous voulez de l'histoire, vous » avez le livre des Juges et des Rois. Si vous cher- » chez de la poésie et de la philosophie, vous avez » les Prophètes et les écrits de Salomon, et quelle » poésie, quelle philosophie, peuvent se comparer » à celles-là! Nous y trouvons plus de vérité et de

[1] CONSTITUT. APOST. I. 4.

» sagesse que dans les poètes et les philosophes,
» parce que ce sont ici les paroles de Dieu même
» qui est le seul sage. Si vous aimez les cantiques,
» vous avez les Psaumes; si vous êtes curieux de
» science et d'antiquités, vous avez la Genèse; mais
» la loi de votre Dieu fait mieux encore que d'é-
» clairer vos esprits, elle forme en vous l'homme
» moral, elle y féconde l'Etre surnaturel et divin. »

Ils persévéraient donc dans la sainte doctrine; mais ils y persévéraient d'un cœur unanime : *erant perseverantes unanimiter*. Je veux dire qu'ils s'accordaient tous ensemble sur les mêmes points de la foi; qu'ils fuyaient avec horreur toute nouveauté profane, toute confusion du langage et des idées, toute apparence de scission et de rupture; que la même autorité trouvait dans chacun d'eux la même obéissance, et qu'ils regardaient la vérité chrétienne comme un tout si bien lié, qu'on ne pourrait en détacher la moindre partie, sans déranger toute l'économie de l'ensemble.

Ils persévéraient enfin dans la doctrine des Apôtres : *erant perseverantes in doctrinâ apostolorum*, non pas parce que c'était une doctrine quelconque, un enseignement comme un autre, comme on voit accourir et se grouper autour du premier parleur de morale, qui se dresse une tribune, une foule ardente, passionnée, avide d'émotions et d'idées nouvelles; mais parce que c'était la doctrine des apôtres, et par conséquent la doctrine même de

Jésus-Christ. Plusieurs avaient été instruits immédiatement par le Sauveur lui-même : mais l'Esprit saint a mieux aimé dire qu'ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, pour marquer le respect que l'on doit à la tradition aussi bien qu'à la révélation écrite elle-même. Tout autre enseignement leur paraissait une erreur; tous autres docteurs, des docteurs de mensonge; toute autre chaire, une chaire de pestilence. Un ange même serait descendu du ciel, qu'ils l'auraient regardé comme un ange de Satan, s'il leur eût annoncé un autre Evangile que celui que les Apôtres leur avaient prêché. Leur curiosité vague et inquiète n'allait pas interroger l'un après l'autre mille systèmes, essayer mille nouveautés, chercher bien loin la vérité qui était près d'eux, qu'ils avaient sous la main, et reprendre, pour ainsi dire, en sous-œuvre, un enseignement qui leur était donné complet et parachevé. *Erant perseverantes*. Aussi, N. T. C. F., comme ils étaient heureux de cette persévérance dans leur sainte foi! avec quelle joie, quel abandon délicieux leur âme se reposait dans ce doux asile de la vérité! Le repos de la foi importe plus qu'on ne pense au repos et au bonheur de la vie. On est heureux d'avoir des idées arrêtées et de savoir à quoi s'en tenir sur ces questions terribles d'où dépend un avenir éternel. Les passions sans doute troublent l'existence; mais quoiqu'en ait dit le sceptique Montaigne, qui prétendait trouver de la douceur *à dormir sur l'oreiller*

du doute, nous ne pensons pas qu'il y ait d'épines plus cruelles que celles qui déchirent le cœur infortuné, incertain de ce qu'il doit croire, de ce qu'il doit espérer, et de ce qu'il doit craindre.

Hélas! N. T. C. F., laissez-nous le redire encore, parce que telle est aujourd'hui notre grande plaie, la plaie désespérée de ces derniers temps; nous ne savons pas, comme nos pères, persévérer dans la foi. Les uns, et ce sont les savants et les habiles, en sont encore à chercher quand tout est découvert, à attendre quand tout est venu, à recommencer quand tout est fini. On dirait que pour eux l'Evangile est non avenu, ou qu'après une telle lumière on peut espérer une autre lumière. Cette vérité trouvée depuis dix-huit siècles, on ne veut plus la demander à la Religion; on la demande à toutes les théories, à toutes les sectes, à toutes les conceptions bizarres, à tous les délires de l'orgueil humain. Les autres, indifférents non par système, mais par l'oubli des règles, et l'ignorance des principes qui les livre sans défense à la merci du premier sophisme et du premier paradoxe, ne savent guère ni ce qu'ils croient, ni s'ils doivent croire quelque chose. Ils se laisseraient volontiers persuader que tous les cultes sont également bons, et ne se distinguent que par des nuances légères, des différences à peine sensibles, et d'ailleurs nullement importantes; et, vous faisant bon marché de leur religion, et de ses titres, et de ses preuves, et de ses divins caractères, ils sont tout

prêts à vous dire, si vous voulez l'entendre, que si la doctrine de la Messe est bonne, la morale du Prêche est bonne aussi, peut-être même un peu meilleure, attendu sans doute qu'ils se croient obligés de faire les honneurs de leur propre croyance, si toutefois ils ont une croyance. Ainsi se déchire, N. T. C. F., et se brise en morceaux cette unité dans une même foi qui fait la force et la durée des sociétés humaines. Ainsi les doctrines ou plutôt les opinions religieuses vont toujours se divisant et se subdivisant en une infinité de fractions, jusqu'à ce qu'elles parviennent enfin à s'individualiser, au grand scandale de la saine raison, mais à la grande satisfaction de nos nouveaux docteurs, qui voient dans cette décadence intellectuelle et morale un perfectionnement; dans cet affaiblissement de la raison publique, un progrès; dans cet abus révoltant de la pensée, le légitime et noble exercice des facultés humaines, le droit imprescriptible d'une intelligence libre et fière, et désormais émancipée; et l'avenir nous apprendra si le lien nécessaire des esprits peut ainsi se dissoudre, sans que la société elle-même tombe en dissolution.

Mais reprenons, N. T. C. F., la suite de la vie des premiers fidèles. Il ne leur suffisait pas de se nourrir de la foi, du pain de la parole et de la doctrine. Ils savaient que Jésus-Christ leur avait laissé un pain plus substantiel, un pain vivant et qui donne la vie, le pain vraiment descendu du ciel, ce pain dont il

avait dit : *Ceci est mon corps*[1], et qu'il leur avait commandé de rompre en mémoire de lui; et c'est en ce sens que nous devons entendre cette autre persévérance dans la fraction du pain dont il est souvent parlé dans l'Écriture : *erant perseverantes in communicatione fractionis panis.* Oui, N. T. C. F., on a beau se dire chrétien et catholique, être assidu à la prière, à la parole sainte, et remplir d'ailleurs tous les autres devoirs de la Religion, si l'on ne mange ce pain, on est dans la mort. Le Sauveur l'a dit lui-même : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous*[2]. *Ils prenaient donc avec joie et dans la simplicité de leur cœur cette divine nourriture.* Le temple, toujours fréquenté par les Juifs, ne leur offrant pas assez de liberté pour la célébration des saints Mystères, ils allaient rompant le Pain Eucharistique de maisons en maisons, vrais sanctuaires de paix et d'innocence. Ce Pain céleste avait toujours pour eux la même suavité; c'était leur pain de chaque jour, la manne que chaque matin ils allaient cueillir : leur vie entière était une communion perpétuelle, et ils n'avaient pas de plus sensible déplaisir que de s'en voir privés. Et ce n'était pas seulement un petit nombre d'âmes privilégiées, un choix de fidèles plus maîtres de leur temps et d'eux-mêmes, plus

[1] MATTH. XXVI. 26.

[2] Nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. JOAN. VI. 54.

affranchis de soins et de sollicitudes; c'était la multitude des croyants, sans distinction de sexe, d'état, de condition sociale, qui était admise à cette communion quotidienne [1].

Quel temps, N. T. C. F., que celui où chaque maison était une église, où chaque cœur d'homme était un tabernacle vivant de la Divinité! Quand on songe d'une part à la pureté d'âme que demande ce mystère, et de l'autre aux graces qui l'accompagnent, aux vertus qu'il fait naître, qu'il nourrit et féconde, on sent assez tout ce qu'il devait y avoir d'innocence dans la vie de fervents chrétiens qui communiaient tous les jours, dans une vie pour ainsi dire toute Eucharistique et toute divine. Il ne faut plus demander si toutes les vertus fleurissaient dans une société pleine de Dieu, dont chaque membre pouvait dire avec vérité, *qu'il ne vivait plus, mais que c'était Jésus-Christ qui vivait en lui* [2]. Il ne faut plus s'étonner de leur humilité, de leur désintéressement, de la vivacité de leur foi, de leur constance dans les tribulations de la vie, et dans les combats du martyre. Figurez-vous une terre fortunée, favorisée des regards du ciel, sans cesse humectée d'une pluie douce, et pénétrée d'une chaleur féconde; que de parfums s'exhalent de son sein! que de fleurs, que de fruits la couronnent! C'est ainsi

[1] Frangentes circa domos panem, sumebant cibum cum exsultatione et simplicitate cordis. ACT. II. 4. 6.

[2] Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus. GALAT. II. 20.

que je me représente cette Eglise heureuse, tirant toujours une nouvelle sève, une nouvelle abondance de trésors spirituels, et exprimant, si je puis parler ainsi, la fleur et la plus pure substance des vertus, des eaux vivifiantes qui coulent des fontaines des Sacrements. Aussi le mal y était presque ignoré. Au lieu que parmi nous ce sont les vertus qui sont rares, l'exception était alors dans le péché, et l'on en concevait une horreur, je dirai même une frayeur si vive, que la mort soudaine dont furent frappés Saphire et Ananie, pour un simple mensonge, étonna moins les assistants que le mensonge lui-même.

Mais que faisons-nous ici, N. T. C. F., et où nous emporte notre admiration pour cet âge d'or du christianisme? voulons-nous donc vous exhorter à communier tous les jours? Ah! plût au Ciel que vous en fussiez dignes! la face de la terre serait bientôt renouvelée, et nous aurions la joie de voir renaître dans tout leur éclat la gloire et la beauté des premiers jours. Mais si tant de bonheur n'est pas donné à notre imperfection, s'il est refusé même à nos espérances, je veux du moins que vous en ayez le désir, que vous soyez touchés d'une douleur véritable en pensant que vos péchés, vos dissipations, votre vie molle et sensuelle ne vous permettent pas de continuer ces belles traditions de vos pères; je veux du moins affermir et encourager, je veux consoler et réjouir ces âmes justes, et grace au Ciel

encore nombreuses, que nous voyons avec une satisfaction si douce, s'asseoir fréquemment à la table Eucharistique, et qui, dans ces jours de dépérissement et de langueur, nous retracent encore une image de la ferveur primitive. Je veux confondre, mais pour leur amendement et leur pénitence, cette sorte de demi-chrétiens, qui ne contestent pas, si vous le voulez, sur les dogmes de la foi, mais qui se montrent plus difficiles et prétendent composer sur les pratiques qu'elle impose; qui chérissent, disent-ils, et de toute leur âme, la Religion, mais qui la voudraient sans rites, sans cérémonies, sans tout ce cortége d'observances qui l'accompagne. Comme si Jésus-Christ n'avait pas placé dans les Sacrements toute la force et toute la vertu de la vie chrétienne! comme si la foi pouvait être sincère, sans jamais se manifester et se produire par des actes analogues, et qu'elle pût se soutenir toute seule sans les secours qu'il a plu à la bonté de Dieu de lui donner! comme si la participation aux mêmes rites sacrés n'était pas, aussi bien que la foi, un lien qui doit unir les enfants de Dieu, lien plus ferme et plus étroit encore que le premier, parce qu'il est apparent et sensible! *Erant perseverantes in communicatione fractionis panis.*

Enfin, N. T. C. F., troisième et dernier mérite de la vie des premiers Chrétiens en ce qui touche le service de Dieu; ils persévéraient dans la prière. Je me trompe, j'ai traduit mal, il faut dire dans les

prières, car ils en avaient plus d'une : *erant perseverantes in orationibus*. Hélas! N. T. C. F., nous croyons prier, parce que nous récitons assez fidèlement le matin et le soir les formules d'usage, et que peut-être, à certains jours, dans certaines nécessités, nous recourons plus souvent au Seigneur. Je ne recherche point en ce moment si ces prières sont accompagnées de toutes les conditions que la piété réclame, si trop souvent la précipitation des paroles, la dissipation de l'esprit, l'aridité du cœur, l'indévotion du maintien, la routine surtout, cette rouille funeste qui ternit l'éclat et altère la bonté de nos œuvres les plus saintes ; je n'examine pas, dis-je, si quelqu'un de ces défauts n'ôte pas à nos prières tout le mérite qu'elles peuvent avoir devant Dieu. Je suppose qu'elles sont faites avec recueillement, avec foi, et animées d'une dévotion sincère. Prier ainsi, c'est bien accomplir, si l'on veut, la rigueur du précepte, mais ce n'est pas avoir l'esprit de la prière, ce cœur habituellement tourné vers Dieu, et toujours ouvert du côté du ciel pour en aspirer les influences ; ce n'est pas cette prière assidue et persévérante qui consiste moins dans l'exercice actuel de la prière, que dans un goût, un attrait, un désir de prier, dans une disposition constante de l'âme à se mettre en communication avec son Dieu.

Or, telle était, N. T. C. F., la perfection des premiers fidèles. Déjà nourris de Dieu par la foi et

par l'Eucharistie, ils s'en nourrissaient encore par une prière qui ne tarissait point dans leurs bouches, et qui sortait d'elle-même comme un fleuve abondant de la source inépuisable de leurs cœurs. Nous les voyions prier dans le Temple et sous le portique de Salomon, où ils avaient coutume de s'assembler. Ils priaient encore dans leurs maisons, que je nommerais maintenant des oratoires, si tout-à-l'heure je ne les avais appelées des sanctuaires. Chaque père de famille était un pasteur, chaque mère un apôtre qui animaient de leurs exemples et de leurs instructions la prière domestique. Ils priaient seuls, ils priaient plus volontiers en commun, pour avoir, selon sa promesse, Jésus-Christ au milieu d'eux. Ils priaient aux différentes heures qui partagent le jour; ils se relevaient tour-à-tour au milieu de la nuit pour ne pas laisser d'interruption dans le sacrifice de la louange, et de là nous est venu l'usage des heures canoniales, que l'Eglise fait observer encore aujourd'hui par ses Ministres. Commençaient-ils un voyage, une affaire, un ouvrage de l'esprit ou de la main, c'était toujours sous les auspices de la prière. La prière sanctifiait leurs veilles, leurs repas, leurs études, leurs relations de bienséance ou d'amitié; tout, jusqu'aux salutations qu'ils se faisaient dans leurs lettres, était une prière. Témoins nos rituels, où se conservent les vestiges de ces pieuses pratiques dans les bénédictions nombreuses qu'ils renferment pour les choses les plus usuelles

de la vie. Et, comme s'ils eussent voulu remplir à la lettre le précepte de prier toujours, ils se servaient sans cesse du signe de la croix, comme d'une bénédiction et d'une prière abrégée pour leurs actions les plus ordinaires.

Voilà, N. T. C. F., quelle était la vie des premiers fidèles dans ses rapports avec Dieu. Cette vie, je le sais, a peu d'apparence aux yeux du monde; peut-être même que la peinture de ces mœurs naïves et vertueuses, mais uniformes et paisibles, vous paraît monotone, et n'intéresse que faiblement votre cœur. Et, en effet, pour des âmes éprises des chimères mondaines, quel intérêt peut s'attacher à des hommes qui parlent peu, s'agitent moins encore, dont toute l'activité se concentre au dedans, et qui ne savent qu'être chrétiens? Et pourtant qu'elle est belle, qu'elle est admirable, cette vie toute surnaturelle, qui se nourrit de Dieu, de sa parole, de ses mystères, des communications les plus intimes avec l'Auteur même de la vie! Qu'elle est riche et abondante en la présence de Dieu qui regarde le cœur, qui ne s'arrête pas à l'éclat des œuvres, mais à leur prix, à leur mérite apparent, mais à leur valeur réelle, à l'importance qu'y attachent les jugements humains, mais à la pureté des intentions, à la perfection des motifs qui les produisent! Et qu'importent toutes ces agitations et tous ces mouvements, que le monde se donne pour se mettre en scène et s'enivrer des applaudissements de la multitude? Qu'est-ce que tout

cela, je vous prie, que du vent et de la fumée? Ne vaut-il pas mieux faire moins de bruit et plus de bien; ne pas graver son nom dans les fastes de la renommée, mais l'écrire dans le Livre du ciel? Hélas! N. T. C. F., on ne peut pas dire que nous ne fassions quelques bonnes œuvres, et que notre vie soit tout-à-fait inutile; mais le mal et le grand mal, c'est que nous comptons Dieu pour peu de chose, qu'il n'est pour rien dans nos pensées, dans nos conseils, dans nos projets, dans nos entreprises, et qu'ainsi tout ce que nous faisons de louable, manque de ce principe qui donne à nos actions une bonté surnaturelle, et les rend dignes d'une éternelle récompense. Au reste, gardons-nous de croire que cette vie si sainte des premiers Chrétiens fût une vie oisive. Jusqu'ici, vous ne les avez vus que dans leur commerce avec le Ciel, dans le repos intime de la contemplation. Attendez que je vous les aie montrés dans les dévouements de leur zèle, dans les miracles de leur charité, et vous jugerez alors si toutes les vertus qui embellissent et consolent la terre peuvent avoir un principe plus actif et plus fécond, une inspiration plus élevée, un mobile plus puissant que cette foi qui nous vient des cieux.

En essayant, N. T. C. F., de peindre la vie extérieure des premiers Chrétiens, c'est moins le tableau de leurs combats et des triomphes de leurs martyres que nous voulons vous présenter, que celui des doux liens qui les unissaient entr'eux, et des

vertus aimables qui leur gagnaient le cœur des infidèles. Il ne faut pas perdre de vue que notre sujet s'arrête à l'Eglise de Jérusalem ; que nous ne faisons ici que commenter l'une des plus belles pages du livre des Actes, et que notre but principal est d'arrêter vos religieuses attentions sur la société la plus parfaite et la plus heureuse que l'imagination puisse concevoir. Ce ne sera pas notre faute, si l'éloge de la Religion revient souvent dans cette instruction, si cette instruction elle-même peut ne paraître qu'une apologie du Christianisme, et si dans l'examen des œuvres de la philosophie et de celles de la Foi, la comparaison n'est pas à l'avantage de la première, puisqu'il s'agit de célébrer le plus glorieux triomphe de la Religion dans l'accomplissement du plus beau de ses ouvrages.

Considérons d'abord les premiers Chrétiens dans leurs rapports intimes, dans leurs relations mutuelles. Nous avons déjà indiqué qu'ils avaient des habitations séparées, et toutefois l'Ecriture nous dit qu'ils étaient tous ensemble dans une égalité parfaite, dans une fraternité touchante, comme s'ils eussent habité sous un même toit, et n'eussent composé qu'une même famille : *Omnes qui credebant erant pariter*[1]. Leur vertu n'avait donc rien de dur et de farouche ; ils ne fuyaient point la compagnie de leurs semblables ; au contraire ils aimaient à se rapprocher dans des réunions pieuses ; leur bonheur

[1] ACT. II. 44.

était de se voir, de converser ensemble, de s'assister dans leurs besoins, d'entourer d'une couronne de frères l'innocent et simple banquet connu sous le nom d'Agapes, persuadés que rien ne protége et n'encourage mieux la vertu que le commerce des hommes vertueux. Voilà le modèle des assemblées aimables et chrétiennes, aujourd'hui trop rares, qui sauvent l'innocence de tant d'écueils et la préservent de tant de maux! C'est là que se forme et s'entretient une noble rivalité de vertus, une louable émulation de bien dire et de bien faire, et que la confiance, la modestie, la charité donnent du charme à tous les discours et de la grace à toutes les actions.

Cette égalité si enviée, cette fraternité si vantée, qui a fait couler des torrents de sang, quand elle a été interprétée par une philosophie aveugle et brutale, voulez-vous la voir dans sa beauté native, telle qu'elle a été conçue et réalisée par une Religion amie des hommes? Jetez les yeux sur les premiers nés de l'Eglise. Dire qu'ils vivaient ensemble comme des frères, ce n'est plus dire assez, depuis que la famille elle-même soumise comme tout le reste à l'action dissolvante de principes destructeurs, ne nous présente plus cet accord et cette harmonie que supposent un nom si doux et des relations si intimes. Hélas! non-seulement aujourd'hui les Chrétiens ne sont plus des frères, les frères eux-mêmes se traitent souvent en ennemis. Mais représentez-vous une famille, telle que peut la former la nature perfectionnée

par la religion, et vous aurez une idée de la fraternité des premiers Chrétiens. La grace de l'Evangile, qui s'était répandue sur eux, les avait mêlés et fondus ensemble, en effaçant toutes les distinctions qui séparent les hommes. Un nouvel être, une seconde nature leur avait été donnée mille fois meilleure que la première. Ils étaient entrés comme dans un monde nouveau, qui ne ressemblait en rien à l'ancien monde. Là, dans ce monde de nouvelle création, dans cette heureuse patrie plus rapprochée du ciel que de la terre, tous les biens étaient mis en commun : *Habebant omnia communia*. Ils ne connaissaient pas *le tien et le mien, cette parole froide*, dit saint Jean Chrysostôme, que la dureté de nos cœurs a introduite dans le langage, *cette cause de tous les maux, ce principe de toutes les divisions qui désolent la terre* [1]. Nul d'entr'eux ne s'appropriait rien de ce qu'il possédait; *mais si quelques-uns avaient des terres ou des maisons, ils les vendaient, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, qui le faisaient distribuer à chacun selon son besoin* [2].

Loin de moi la pensée de vous proposer cette vie commune comme un exemple imitable, et de

[1] Non erat inter illos, meum, tuum, frigidum illud verbum, quidquid est malorum invehens, innumeraque gignens bella.

[2] Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant et ponebant ante pedes apostolorum. Dividebatur autem singulis, prout cuique opus erat. ACT. IV. 34 et 35.

confondre ainsi les circonstances et les temps ! car, bien que saint Jean Chrysostôme semble y inviter les fidèles de son Eglise, il est permis de voir dans cette invitation un regret, un désir, plutôt qu'une espérance. Cette théorie, toute belle qu'elle est, pouvait convenir à une communauté naissante et peu nombreuse encore. Elle est inapplicable dans une société qui embrasse toute la terre; et quand on parlait naguère de ramener l'Eglise à son esprit primitif, à la simplicité des temps apostoliques, on assaisonnait lâchement d'une ironie sacrilège l'avidité mal déguisée de la dépouiller et de s'emparer du patrimoine des pauvres. Mais s'il est impossible de ramener parmi nous cette communauté des biens, cette égalité des fortunes, s'il serait même dangereux de le tenter, ne peut-il pas nous être permis de l'envisager avec admiration ? Quelle gloire pour le Christianisme d'avoir réalisé sans effort, j'ai presque dit sans dessein, et comme par un effet naturel et une suite nécessaire de sa bienheureuse influence, les brillantes chimères des anciens philosophes, et cette république que Platon avait rêvée, et de les avoir réalisées dans leur perfection idéale, sans y rien mêler de ces exagérations immorales dont les faux sages avaient souillé ces créations de leur génie !

Car, N. T. C. F., c'est la triste condition des plus beaux ouvrages de l'homme, de se démentir par quelqu'imperfection qui trahit le vice de leur

origine. Quand la philosophie toute seule aura conçu quelque pensée grande et utile, attendez-vous à y trouver ou un défaut ou un excès qui en rend l'exécution dangereuse ou impossible. S'il lui arrive quelquefois de ne pas énerver les vertus, elle les exagère alors et les pousse à l'extrême. Quand elle ne flatte pas la nature, elle la contredit et la violente. Comme elle n'a pas la mesure de Dieu, elle n'a pas non plus la mesure de l'homme. Ainsi Platon, en effaçant la distinction des fortunes, voulait faire disparaître aussi la distinction des familles, et supprimer ces noms de sœur, de frère, de mère et d'époux, qui répondent à des sentiments inhérents au cœur de l'homme : prétention aussi raisonnable à l'égard de l'ordre moral, que le serait celle de changer les lois qui régissent le monde matériel. Mais quand bien même son œuvre eût été parfaite, il aurait pu l'imaginer, il pouvait l'écrire sur des tablettes mortes, il ne lui était pas donné de la faire vivre. Les législateurs et les philosophes n'ont que des peines pour contraindre les hommes, ou des raisonnements pour les persuader; et les raisonnements, comme la violence, sont impuissants à fonder des œuvres qui reposent sur le Sacrifice. D'autres sages, venus plus tard, ont aussi conçu des plans de communauté, de partage égal de tous les biens, et ceux-là, plus hardis que leurs devanciers, ont risqué de faire au corps social l'application immédiate et brûlante de leur système, quelque doulou-

reuse que dût lui en être l'épreuve. On connaît assez le résultat de leurs essais, bien qu'il n'ait pas découragé de nouveaux adeptes, qui, hier encore, se proposaient sérieusement de reprendre en sous-œuvre, avec accompagnement d'extravagance et de turpitudes, la réalisation de ces décevantes chimères. Les premiers avaient pourtant la force au service de leur volonté. Que leur manquait-il donc pour réussir? une puissance que rien ne remplace, ce levier qui a son point d'appui dans le ciel, la foi qui seule fait des miracles, et la grace qui seule change les cœurs. Avec des philosophes et des légistes on aura des lois agraires, des institutions forcées et violentes, qui n'auront d'autre effet que de faire trembler un moment la terre. Il n'y a que la Religion qui puisse désintéresser l'homme, et le guérir de ses attaches extrêmes aux biens de la vie, en apitoyant son cœur sur les misères de ses semblables, et en exaltant son âme par l'espérance des biens plus solides et plus dignes d'un être, promis à l'immortalité.

Les pauvres étaient donc inconnus dans l'heureuse société des premiers Chrétiens : *Neque quisquam egens erat inter illos*[1]. Nous sommes aujourd'hui inondés de leur multitude, et il faut rendre justice à la philanthropie, qu'elle s'épuise en projets pour en diminuer le nombre. Cette plaie toujours croissante épouvante nos économistes qui s'évertuent

[1] ACT. IV. 34.

à y apporter du remède. Chacun arrive avec son spécifique ou son palliatif. Ceux-là se proposent de séquestrer les indigents, ceux-ci d'en former des colonies, d'autres d'interdire le mariage aux prolétaires. On imagine mille expédients pour leur donner de l'ouvrage et du pain, pour organiser enfin le travail, c'est le langage consacré, et réglementer la bienfaisance. Nous n'avons pas à nous prononcer sur le mérite de ces conceptions et l'opportunité de ces mesures. Mais au temps dont nous parlons, les moyens étaient plus simples et plus efficaces. L'abondance du riche suppléait la disette du pauvre; et si les ressources locales devenaient insuffisantes, des collecteurs étaient envoyés dans les provinces, et les aumônes recueillies se partageaient également entre les Saints de Jérusalem. Ainsi toutes les églises étaient redevables et tributaires l'une de l'autre. Ainsi se répandait non en paroles fastueuses, mais en secours effectifs et en effusions généreuses, cette charité universelle, ou cette humanité cosmopolite, si on aime mieux l'appeler ainsi, à qui nulle créature humaine n'est étrangère, et qui voit des frères dans tous les êtres qui souffrent, cette véritable philanthropie que la sagesse mondaine veut contrefaire, mais que l'Evangile seul inspire et fait pratiquer. Ainsi étaient effacées, autant qu'elles pouvaient l'être, les distinctions de la condition et de la fortune que la divine Providence n'a permises que pour donner de l'exercice à la plus belle des vertus,

et procurer aux riches le bonheur si délicat et si pur de faire celui de leurs semblables.

Sans doute, N. T. C. F., nous ne pouvons plus espérer le retour de ces heureux temps. Maintenant que l'Eglise s'est étendue, qu'elle remplit l'univers, qu'après avoir été reçue dans le monde, elle a fini par recevoir dans son sein le monde lui-même, cet esprit de désappropriation, ces prodiges de détachement, d'abnégation, ce trésor commun, ouvert à tous les besoins, et où vient se déposer le prix de chaque fortune particulière, toutes ces merveilles ne peuvent plus se renouveler, et il n'y aurait pas moins d'injustice, de la part des ennemis du Christianisme, à invoquer contre le présent les souvenirs d'un passé qui ne peut revivre, qu'il y en aurait à méconnaître la gloire unique et singulière que reflètent sur la Religion ces mêmes souvenirs. Si j'ai peine à quitter ces tableaux, c'est qu'ils plaisent à mon cœur, et que je suis assuré qu'ils intéressent les vôtres. Et toutefois, N. T. C. F., nous contenterons-nous d'admirer? et après avoir admiré, si nous ne pouvons atteindre à la perfection de notre modèle, n'essayerons-nous pas du moins de nous en rapprocher? Qui nous empêcherait de prêter l'appui de notre faveur et de notre crédit, d'apporter le concours de nos lumières et de nos largesses à ces associations charitables de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Joseph, de Saint-Régis, admirables créations de l'esprit catholique, qui méritent tant d'en-

couragements, et qui nous retracent dans de si justes proportions, quoique sur une moindre échelle, le plan de la première agrégation chrétienne? Qui nous empêcherait encore, sans nous dessaisir de la propriété, de rendre les biens communs par la communication des fruits? Après que cette source a suffisamment abreuvé vos héritages, pourquoi ne la laisseriez-vous pas s'ouvrir un passage pour aller, selon son cours et sa pente naturelle, porter ses trésors à des voisins moins favorisés? Ah! l'on ne vous demande pas que vous vendiez vos biens; on ne vous demande que la portion des fruits que vous ne pouvez consommer. On ne vous dit pas d'en apporter le prix aux pieds des Apôtres; vous avez près de vous les pauvres non moins dignes peut-être que les Apôtres, puisque Jésus-Christ est caché sous leur humble apparence. Il ne s'agit plus de verser vos offrandes dans un trésor commun; le trésor commun, c'est la charité, fonds riche, fonds inépuisable, qui n'a jamais manqué depuis qu'une loi d'amour a été annoncée aux hommes. Ce trésor où il faut verser votre surabondance, c'est le sein des pauvres où vous puiserez en échange les trésors de la grace, et les richesses de la gloire.

Est-il donc si difficile d'ouvrir la main pour donner à celui qui l'ouvre pour recevoir? Voyez ce malheureux qui n'a pas le nécessaire, abandonnez-lui votre superflu. Que celui qui possède, donne à celui qui n'a rien; que celui qui a deux

tuniques, en remette une à celui qui est nu. Riches, attendrissez-vous.... Mon Dieu ! donnez-leur des entrailles de miséricorde.... ouvrez ces trésors qui depuis si longtemps n'ont point vu la lumière ; apprenez à connaître le bonheur de donner la vie. Femmes, retranchez ces superfluités ruineuses. Piquez-vous moins de sensibilité, et devenez plus charitables. Vous aurez une parure de moins, mais vous aurez un mérite, une grace de plus, un sentiment délicieux qui inondera votre âme de joie, une satisfaction mille fois plus douce que toutes les jouissances de la vanité. Vous serez moins parées, mais vous serez plus belles, car la femme miséricordieuse est ornée de ses charités comme d'une parure de diamants. Retranchez, retranchez ce luxe qui, quoi qu'on en dise, ne multiplie et ne fait abonder que la misère. Donnez du pain à ces infortunés, qui ne vous furent point importuns, tant qu'ils purent en gagner à la sueur de leur visage, mais à qui les bras tombent enfin de défaillance et de vieillesse. Donnez du lait à ces innocentes créatures, qui n'en trouvent plus au sein maternel tari par le besoin et la souffrance. Donnez du travail et des conseils à ces jeunes orphelines, qui sont placées entre la vertu et la faim, dans l'affreuse alternative du désespoir et du crime. Voilà, N. T. C. F., la communauté des biens que je vous prêche. C'est ainsi que nous suivrons, quoique de loin, les traces de

nos pères, et que cette fraternité chrétienne, cette égalité évangélique, qui fit la gloire des premiers siècles, fera aussi la gloire du nôtre. Trouvez-vous encore cette morale trop élevée et trop parfaite? Oh! non, sans doute, N. T. C. F., vous ne seriez plus des chrétiens, vous ne seriez plus même des hommes; votre cœur me répond que je vous ai bien jugés, quand je vous ai crus sensibles.

Mais la communauté des biens ne vaut pas celle des cœurs. Or, les premiers fidèles avaient mis leurs cœurs en commun, aussi bien que leurs trésors, ou plutôt la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme : *multitudinis credentium erat cor unum et anima una;* en sorte que ce grand corps, composé d'un si grand nombre de membres différents d'origine, de condition, de caractère, paraissait mû par une seule et même volonté. Nous lisons quelque part dans l'Ecriture cette expression singulière, qu'avant la dispersion des hommes, *la terre n'avait qu'une seule lèvre* [1], pour marquer qu'ils parlaient tous la même langue. Mais un seul cœur et une seule âme indiquent une union bien plus étroite et bien plus tendre, puisqu'elle n'est plus seulement ici dans la parole et la conformité du langage, mais dans la correspondance des affections et des pensées. Heureuse et désirable union! Et qui ne s'écrierait ici

[1] Erat autem terra labii unius. GEN. XI. 1.

avec le Roi-prophète, qui semble avoir voulu chanter ces beaux jours, qu'il voyait briller de loin à travers les ombres de l'avenir? *Qu'y a-t-il de meilleur et de plus doux que de vivre comme des frères dans une parfaite unanimité de sentiments*[1]? Un cœur et une âme! Voilà bien les disciples de Jésus-Christ, de ce Dieu de charité, qui leur recommandait d'être un, comme il est un avec son Père, qui voulait qu'on les reconnût à ce signe, qui leur faisait dire par ses Apôtres : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, parce que la charité est de Dieu*[2]; et ailleurs : *Si vous pouvez me donner quelque consolation en Jésus-Christ, s'il est quelque société d'esprit entre nous, si vous avez des entrailles de compassion, accomplissez ma joie, et n'ayez tous qu'un même sentiment, une même charité, une même âme, les mêmes maximes, ne faisant rien par jalousie, par vaine gloire, mais regardant plutôt l'intérêt des autres que votre propre intérêt*[3]. Et encore, car je ne me lasse pas de réciter de si douces paroles : *Que toute amertume*,

[1] Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum! PS. CXXXII. 1.

[2] Carissimi, diligamus nos invicem, quià caritas ex Deo est. I. JOAN. IV. 7.

[3] Si qua ergo consolatio in Christo, si quod solatium caritatis, si qua societas spiritûs, si qua viscera miserationis, implete gaudium meum ut idem sapiatis, eamdem caritatem habentes, unanimes, idipsum sentientes, nihil per contentionem neque per inanem gloriam... non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum. PHILIP. II. 1-2-3-4.

toute colère, toute clameur, toute malice, soit bannie de votre société; soyez-vous indulgents et tendres les uns aux autres, vous pardonnant vos offenses comme Dieu vous les a pardonnées[1].

Un cœur et une âme! Ainsi un membre ne pouvait souffrir que tous les membres ne souffrissent avec lui; un frère ne pouvait avoir une gloire ou une joie, qu'elle ne fût partagée par tous les autres. Ainsi étaient étouffés la semence des procès et le germe funeste des dissensions. S'il s'élevait un litige, il était bientôt accòrdé par des arbitres. Ces fervents chrétiens regardaient comme une honte de plaider contre leurs frères, et de porter leur cause devant des tribunaux profanes. Ils entendaient saint Paul qui leur criait: *Eh! n'avez-vous pas parmi vous des sages, des hommes de paix, qui puissent concilier vos différends? Que ne souffrez-vous l'injure et la fraude, plutôt que d'en appeler aux juges du dehors*[2]!

Un cœur et une âme! que cette parole est aimable, qu'elle est touchante! O charité! que tu sais bien attendrir le langage et lui prêter un charme qui n'appartient qu'à toi! Ce n'est pas de la passion; c'est quelque chose de plus pur, de plus

[1] Omnis amaritudo, et ira, et clamor tollatur à vobis cum omni malitià.... Estote autem invicem, benigni, misericordes, donantes invicem sicut et Deus in Christo donavit vobis. EPH. IV. 31-32.

[2] Sic non est inter vos sapiens quisquam qui possit judicare inter fratrem suum? Quare non magis injuriam accipitis, quare non magis fraudem patimini. COR. VI. 5 et 7.

fort et de plus vrai ; c'est plus que de la nature ; c'est un mélange de la nature et de la grace, du Dieu et de l'homme ; c'est un sentiment nouveau, créé par l'Evangile, qui pour se produire, s'est fait des expressions nouvelles. Parcourez les monuments qui nous restent de ces temps anciens. Relisez les écrits des Apôtres, les lettres des Ignace, des Polycarpe, des premiers Confesseurs de la foi. Vous y trouverez une onction, une supériorité de tendresse, je ne sais quelles effusions d'un cœur répandu que vous chercherez vainement dans les discours les plus animés des autres hommes. Et pour nous borner à un seul exemple, écoutez avec quelle grace saint Paul recommande à Philémon son cher Onésime, d'abord esclave, mais affranchi par l'Evangile ; car n'oublions pas, N. T. C. F., que c'est de l'Evangile que date l'ère de la véritable liberté. Saint Paul était le maître, il pouvait commander à Philémon, il aime mieux le prier. « Je vous » supplie pour mon fils Onésime, que j'ai engen- » dré dans mes liens ; je vous le renvoie avec » prière de le recevoir comme mes entrailles ; non » plus comme un esclave, mais comme l'un de nos » frères, qui m'est singulièrement cher, et qui » doit vous l'être aussi. Que s'il vous a fait quelque » tort, mettez-le sur mon compte. Moi Paul, je » l'écris de ma propre main ; je vous le rendrai, » pour ne pas dire que vous vous devez vous-même » à moi. Ah ! mon frère, faites-moi recueillir ce

» fruit de votre amitié; donnez à mon cœur cette » joie en Jésus-Christ [1]. » Quelle âme, quelles expressions, quelle délicatesse de sentiments et de langage, et combien en ce temps-là on savait aimer? Et d'où sortent ces paroles si tendres? Est-ce des entrailles de l'homme? Oui, mais de l'homme régénéré, sanctifié par la grace de Jésus-Christ. O charité, charité, que tu es belle encore une fois! Qu'ils viennent, qu'ils essaient de dire quelque chose après que tu as parlé, ceux qui prétendent faire mieux que toi, et qui veulent te ravir jusqu'à ton nom sublime, ou plutôt qu'ils confessent que rien n'est comparable à ton langage, parce que rien n'égale la générosité des sentiments que tu inspires!

Un cœur et une âme! Ah! N. T. C. F., jusqu'ici vous avez pu vous excuser, quand je vous proposais les grands exemples des premiers Chrétiens. Et, en effet, quoi que vous fassiez, vous ne rétablirez point l'égalité primitive. Quand vous distribueriez tous vos biens en aumônes, vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous. Mais il ne tient qu'à vous de n'avoir plus d'ennemis, de chérir tous vos frères comme d'autres vous-mêmes, de vous mon-

[1] Obsecro te pro meo filio quem genui in vinculis Onesimo.... quem remisi tibi. Tu autem illum ut mea viscera suscipe.... Jam non ut servum, sed pro servo carissimum fratrem maxime mihi. Quantò autem magis tibi... Si ergò habes me socium, suscipe illum sicut me. Si autem aliquid nocuit tibi aut debet, hoc mihi imputa. Ego Paulus scripsi meâ manu: ego reddam ut non dicam tibi quod et te ipsum mihi debes. Ita frater. Ego te fruar in Domino. Refice viscera mea in Domino. PHILEM.

trer les enfants d'un même père, les membres d'une même famille, les héritiers des mêmes promesses. Vous n'avez plus ici de prétexte à alléguer, ni la différence des temps, ni la différence des mœurs. La charité est de tous les temps, et le jour où elle ne serait plus dans nos mœurs, il faudrait désespérer de la société elle-même. Rapprochez donc vos cœurs; et pourquoi seriez-vous divisés? et pourquoi feriez-vous des exceptions, quand la charité n'en admet pas? Que vous servent ces dissensions et ces discordes, qu'à remplir vos jours d'amertume, à troubler le commerce de la vie, à contraindre douloureusement cet attrait qui porte l'homme à aimer son semblable? Venez, venez, laissez-vous attendrir; je veux que vos cœurs se mêlent et s'embrassent dans les ardeurs d'une charité fraternelle; qu'ils s'assemblent comme en un faisceau dans une intime union avec le cœur de votre Dieu, afin qu'on puisse dire de vous comme des premiers fidèles, que vous n'avez tous ensemble qu'un seul cœur et une seule âme. *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.*

Disons cependant un mot de ce qu'ils étaient à l'égard des infidèles. *Ils avaient grace devant tout le peuple*, attiré par la bonne odeur de Jésus-Christ. Ils le charmaient par le spectacle de leur union, de leur douceur, de toutes ces vertus que le monde pardonne, qu'il prend même plaisir à louer, quand il n'est pas agité d'une passion contraire. *Habebant*

gratiam ad omnem plebem. Et qui pourrait ne pas approuver une vie si sainte? qui pourrait ne pas aimer, ne pas admirer des hommes qui vivent ainsi? Aussi ce peuple, tout infidèle qu'il était, n'avait pas assez de louanges pour bénir et célébrer une voie qui condamnait la sienne. *Voyez*, disaient-ils, *en se montrant les Chrétiens*, *voyez comme ils s'aiment; non-seulement ils nourrissent leurs pauvres, ils nourrissent encore les nôtres, que notre indifférence abandonne! Magnificabat eos populus*. Saisis de ce respect involontaire, de cette crainte religieuse que la vue de l'homme de bien impose même au méchant, ils n'osaient se joindre au troupeau fidèle, et marquaient ainsi la distance qui sépare les ténèbres de la lumière. Mais chaque jour se détachaient de cette multitude des esprits plus droits, des cœurs plus sincères, qui, touchés des exemples des Saints et aidés de leurs prières, venaient grossir le nombre des croyants, ne pensant pas qu'une Religion qui élève l'homme à une perfection si haute, pût ne pas être la Religion du vrai Dieu. Ce n'est pas qu'un faux zèle, des imputations calomnieuses, l'envie qui s'attache à la vertu, ne soulevât quelquefois contre eux cette tourbe capricieuse et remuante qui s'éveille en grondant, comme l'Océan de son repos, au premier appel du désordre. Souvent ils étaient emportés et disparaissaient dans ces tumultes populaires. Mais ce n'était point qu'on eût à leur reprocher d'autre crime que leur nom

de Chrétiens. Ils payaient le tribut à César, ils acquittaient fidèlement la dette de la milice. C'était une tempête suscitée par l'enfer, ou plutôt une disposition de la Providence qui voulait montrer au monde comment ces âmes généreuses savaient souffrir et pardonner. Chose admirable! du milieu même de ses tourments, sous les coups de l'orage qui éclatait sur lui, la constance d'un Etienne allait toucher le cœur d'un Saul, qui devenait lui-même un ardent zélateur de la foi chrétienne. *Hinc augebatur quotidiè multitudo credentium.*

Hélas! N. T. C. F., plus heureux en apparence que les premiers disciples qui vivaient au milieu des infidèles, nous vivons, nous, au milieu des Chrétiens; et dans cette société catholique à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, nous ne devrions compter que des frères. Et pourtant il est triste, mais il est vrai de dire qu'elle se trouve comme divisée en deux parts bien distinctes. La séparation de ces deux cités, dont saint Augustin nous a tracé les caractères, n'a jamais été marquée peut-être d'une ligne plus tranchée que de nos jours. L'une, conservant la foi antique, hors de laquelle il n'est point de salut, ni pour le siècle présent, ni pour le siècle futur; l'autre, invoquant des idées nouvelles, rêvant un avenir enchanté, qui doit placer le ciel sur la terre, appelant sous le nom de transformation et de progrès des innovations hardies. L'une, soumise à l'autorité de l'Eglise et à la tra-

dition de tous les siècles ; l'autre, n'accordant d'autorité qu'à la raison qu'elle divinise, et ne reconnaissant de lumières à d'autre siècle que le sien. Nous sommes répandus au milieu de cette société ainsi divisée en elle-même, et il ne dépend pas de nous de nous en séparer ; *autrement*, comme dit l'Apôtre, *il nous faudrait sortir de ce monde* [1]. Cette division funeste est partout. Elle est entrée jusque dans la famille, où l'on voit le père séparé d'avec le fils, la femme d'avec l'époux, la sœur d'avec le frère, dans les choses qui touchent le plus essentiellement à l'affaire capitale de tout homme venu en ce monde. Passagers dans le même navire, il nous faut cependant nous accorder ensemble pour accomplir moins péniblement cette courte, mais difficile traversée de la vie. Que faire alors, N. T. C. F.? Ce que faisaient les premiers Chrétiens. Garder sa foi et garder aussi la charité ; défendre la vérité et ne point altérer la paix ; détester les erreurs, plaindre et chérir ceux qui s'égarent, les attirer à nous par nos exemples, les gagner à Dieu par la persuasion de notre douceur, les forcer de reconnaître que la Religion est le mobile le plus influent des sentiments qui lient les hommes, que c'est elle qui donne la grace, la sagesse, les vertus aimables et dévouées, et qu'en elle seule se trouve tout ce qui fait la paix et le bonheur de la vie sociale et de la vie domestique.

[1] Alioquin debueratis de hoc mundo exiisse. I. COR. V. 10.

Nous avons achevé, N. T. C. F., de vous peindre la vie heureuse et innocente des premiers Chrétiens. Si elle vous a paru moins belle que nous avions osé vous le promettre, la faute n'en est point au sujet, mais au panégyriste, qui n'a pas su donner leur couleur à des tableaux pleins d'intérêt et de charme. Vous avez vu ce qu'étaient vos pères à l'égard de Dieu, dans l'unité d'une même foi, dans la participation au même mystère d'amour, dans le recueillement de l'adoration et de la prière; ce qu'ils étaient envers leurs frères par la communauté des biens et l'union des cœurs; ce qu'ils étaient aux étrangers par l'édification et l'ascendant de leurs exemples. Et maintenant, soyez fiers, en envisageant la gloire de votre origine, en considérant, comme parle le Prophète, *la pierre d'où vous avez été tirés* [1], pour édifier le corps mystique de J.-C. Soyez fiers et levez la tête, parce que cette Religion, qui a fait des miracles à son berceau, ne s'épuise point par sa fécondité, et peut encore enfanter des prodiges.

Non, non, N. T. C. F., que le culte d'admiration que nous vouons à ces beaux siècles ne nous rende point injustes envers le nôtre. Il est, il est encore des âmes dignes des anciens jours. Nous en voyons dans le cloître, où fleurit dans toute sa pureté la perfection de l'Evangile. Nous en voyons même dans le monde, qui continuent glorieusement la

[1] Attendite ad petram undè excisi estis. IS. LI. 1.

chaîne des vertus et des traditions apostoliques. Réjouissez-vous donc d'appartenir à cette Eglise qui seule fait les Saints, parce que seule elle est sainte; mais en discernant avec sagesse ce qu'il nous est donné seulement d'admirer, ne perdons pas de vue ce qui peut être ici l'objet de notre imitation fidèle. Ce grand spectacle d'un peuple de frères, que le monde n'a vu qu'une fois, nous n'avons pas la prétention que notre faible parole le renouvelle. Ce n'est point un royaume, une province, des populations entières que nous appelons à l'imitation de la vie commune des premiers Chrétiens. Mais ne pourrions-nous pas espérer d'en voir se reproduire quelques traits parmi les fidèles de notre Eglise, ou, si cette espérance dont l'accomplissement comblerait tous nos vœux était encore trop ambitieuse, ah! nous nous estimerions heureux et surabondamment payé de nos efforts, si une seule paroisse, si quelques familles, touchées d'un saint zèle, essayaient de régler leur vie sur ce modèle admirable et cette forme exemplaire qui vient d'être offerte à vos regards. Courage, N. T. C. F., *voici venir le temps favorable, voici venir les jours du salut* [1]. Qui peut assigner des bornes à la puissance de la grace sur les âmes de bonne volonté? Mais quelle que soit la bénédiction que le Ciel réserve à notre prière et à nos exhortations, nous ne cesserons de redire à tous ces paroles du prince des Apôtres, auxquelles se réduit

[1] Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. II. COR. VI. 2.

toute la substance de la vie chrétienne, et qui renferment toute la moralité pratique que vous devez tirer de cette instruction : Craignez Dieu, *Deum timete*[1]; aimez vos frères, *fraternitatem diligite*, rendez à tous, pour les gagner tous, des témoignages d'honneur et d'affection; oui à tous, même aux étrangers, même aux infidèles, même aux déserteurs de nos mystères, même aux transfuges et aux ennemis de notre sainte Foi. *Omnes honorate; car c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ*[2].

[1] I PET. II. 17. [2] Et sic adimplebitis legem Christi. GAL. VI. 2.

LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION

DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LA GUADELOUPE.

MARS 1843.

Dieu juste, N. T. C. F., mais toujours bon, même dans ses colères, nous instruit et nous corrige dans ces derniers temps, à la manière des temps antiques, en *multipliant coup sur coup les prodiges dans le ciel et les prodiges sur la terre*[1]. Et il faut bien, en effet, qu'il parle à nos yeux, qu'il tonne à nos oreilles, lorsque devenus tout entiers sens et matière, nous ne savons plus l'appréhender par la foi et le goûter par l'amour ! Tant de calamités qui se répondent du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, du Rhône à la Seine, de la Martinique à la Guadeloupe, sont-elles autre chose que l'écho de nos péchés[2], ou plutôt de la justice de Dieu,

[1] Et dabo prodigia sursùm et prodigia seorsùm. — ACT. APOST. II. 19.
[2] Peccata nostra responderunt nobis. ISA. LIX. 12.

qui envoie le châtiment pour réponse à l'iniquité? Quand ce n'est pas l'air infecté qui nous consume par d'invisibles et inévitables poisons, ce sont les fleuves qui débordent; quand ce ne sont pas nos princes qui tombent, ce sont nos citoyens qui périssent. Quand le flot populaire cesse de gronder, ce sont les éléments qui se déchaînent; quand ce n'est pas la flamme qui enveloppe nos chars et nos machines dans ses tourbillons, c'est la terre qui tremble, qui chancelle comme un homme ivre [1], ce sont les collines et les montagnes qui bondissent comme les béliers [2], ébranlées dans leurs racines profondes par le vent impétueux du Seigneur; et toujours et partout, c'est l'épouvante, la pâle faim, la désolation et la mort.

Mais dans cette grande catastrophe que nous déplorons, tous les fléaux à la fois semblent s'être donné rendez-vous sur un seul point pour y consommer la ruine. Nous n'essaierons pas, N. T. C. F., pour vous émouvoir, de peindre cette scène de destruction et d'horreur. Qu'ajouteraient nos faibles paroles à cette stupeur dont vos imaginations ont été si soudainement frappées? Quel est le cœur chrétien, le cœur français, le cœur simplement sensible, quelles sont les entrailles humaines, où n'ait pas retenti le contre-coup de cette violente commotion, de ce choc terrible, qui vient d'engloutir une opulente cité, et de *secouer comme un vêtement léger*,

[1] Agitabitur terra sicut ebrius. ISA. XXIV. 20. [2] PS. CXIII. 4.

c'est l'expression d'un prophète, toute une colonie florissante? Ah! notre indifférence pour Dieu, pour notre âme, pour nos immortelles destinées, ce n'est pas du sommeil, c'est de la mort, si elle ne se réveille à ces éclats répétés de la foudre. Des milliers de victimes surprises dans les affaires, dans les plaisirs, dans les sollicitudes de la veille et du lendemain, dans le crime peut-être, et précipitées toutes palpitantes dans des abîmes entr'ouverts; les morts plus heureux que ceux qui survivent, si Dieu, au-delà de cette tempête, sur le rivage éternel, ne les attendait pour les juger; un feu dont on ne saurait dire de quelle fournaise il a jailli, ni à quel souffle il s'est allumé, achevant de dévorer, avec une émulation jalouse, ce que la tourmente a épargné; les rivières taries, ou se creusant un lit nouveau, l'aspect du sol changé, des vallées, où s'élevaient des montagnes, et des montagnes où descendaient des vallées; l'œil étonné de ne plus retrouver aux mêmes plages, les sites et les horizons connus; tout le luxe de la plus riche végétation balayé de leur surface avec les créations de l'industrie; les fruits amassés par des années d'économie et les espérances d'une récolte prochaine anéantis; une population rare, errante, mutilée, comme sur un champ de bataille après une mêlée sanglante, sans pain, sans vêtements, sans asile; des débris de créatures humaines, des visages pâles de souffrance et de terreur, comme ceux qu'on verra au dernier jour, le front encore

couvert de la poudre du sépulcre : quelles leçons, N. T. C. F., pour les oreilles qui savent entendre! Mais aussi, quelles excitations pour les cœurs qui savent sentir! En faut-il davantage que ce simple récit pour mettre en émoi votre religion, votre humanité, votre patriotisme, toutes vos sympathies de Chrétiens et de Français? Car ce sont des frères qui de loin poussent vers vous des cris déchirants, qui de loin tendent vers vous des mains suppliantes; ce sont les enfants de la Mère commune, la sainte Eglise, les enfants de la Mère-patrie, la noble France.

Aussi, au premier bruit du désastre, toutes les âmes se sont émues, toutes les mains se sont ouvertes. Au gré de leur généreuse impatience, ni les vents ne sont assez vites, ni les ailes de nos bateaux à vapeur assez agiles pour franchir l'espace qui nous sépare de ces infortunés. Vous voudrez, N. T. C. F., vous associer à ce mouvement si honorable pour notre nature, et en particulier pour notre caractère national, à cet élan de commisération, à ces effusions de bienfaisance spontanée et unanime, la dernière, il est vrai, de nos vertus, mais qui nous empêche de désespérer de notre retour à toutes les autres! Vous le voudrez surtout, vous, nos bien-aimés Coopérateurs, gardiens de ce feu de l'amour que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et en qui cette flamme sacrée brûlera toujours comme dans son foyer, alors même

qu'elle viendrait à s'éteindre dans tous les cœurs.

Mais tandis que, par vos exemples, vos exhortations, et toutes les industries d'un saint zèle, vous solliciterez l'or du riche et l'obole du pauvre, en faveur de ceux qui *conservent un reste de vie, qui sont laissés comme les reliques* d'un peuple décimé, n'oublions pas ceux que la mort a saisis, pour ainsi dire, tout vifs, pour les jeter devant le tribunal du juste Juge. Offrez pour eux d'humbles supplications. Votre regret, je le sais, en secourant les vivants, est de ne pouvoir rendre la vie aux morts. Mais vous pouvez faire plus pour eux que de renouer la trame d'une existence fragile, qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard ils auraient vu s'user et se dissoudre. Vos suffrages peuvent payer leur rançon et les mettre en possession d'un bonheur et d'une gloire immortelle. La prière et l'aumône; l'une qui sauve les corps, l'autre qui sauve les âmes; voilà les deux bras mis au service de la charité, qui étreignent toute la société des enfants de Dieu dans la communion de tous les biens de la nature et de la grace, du temps et de l'éternité. Nous vous les demandons l'une et l'autre, nos très-chers Diocésains, pour des frères malheureux, au nom du Dieu *qui frappe et qui guérit, qui perd et qui ressuscite.*

LETTRE PASTORALE

SUR LA FONDATION ET L'ORGANISATION

DE L'ŒUVRE DE SAINT-CHARLES,

EN FAVEUR

DES PRÊTRES AGÉS OU INFIRMES ET DES PRÊTRES AUXILIAIRES.

SEPTEMBRE 1848.

Du jour, N. T. C. F., où nous avons pris en main le gouvernement de notre nouvelle Eglise, une de nos premières et de nos plus chères sollicitudes s'est portée sur ces Prêtres vénérables chargés de mérites et d'années, qui, *après avoir combattu comme de généreux soldats les combats du Seigneur*, se voient forcés par l'âge ou les infirmités de quitter les rangs de la milice sainte, sans savoir souvent où reposer leur tête, où trouver pour eux-mêmes ce pain de chaque jour que, dans des temps plus heureux, ils partageaient avec le pauvre. C'est dans la vue de pourvoir à leur subsistance et de leur procurer un saint et honorable repos que, lors de la pre-

mière retraite ecclésiastique, nous avons ouvert une Souscription qu'à notre exemple tous les membres du Clergé se sont empressés de remplir.

Une seconde pensée, qui ne nous préoccupait pas moins vivement et qui venait naturellement compléter la première, était d'avoir sous notre main un noyau de Prêtres dévoués, toujours prêts à porter le secours là où le besoin les appellerait, dans un Diocèse où le personnel du Clergé actif est si généralement disproportionné à la population toujours croissante des paroisses. De généreux fidèles, sans autre invitation de notre part que la connaissance qu'ils ont eue de notre désir, nous ont fourni les moyens de poser la première pierre de l'édifice.

Ainsi encouragé par le pieux concours de nos bien-aimés Coopérateurs et de nos fidèles Diocésains, dans la poursuite du double but que nous avions à cœur d'atteindre, pour réaliser les fruits que nous nous en promettons, nous avons dû commencer par asseoir les bases d'une bonne et sage organisation. L'unité étant chose infiniment désirable en fait d'administration comme dans tout le reste, nous avons cru devoir rapprocher les deux œuvres, tant celle des Prêtres retirés des fonctions saintes que celle des Prêtres auxiliaires, et les comprendre l'une et l'autre sous l'unique et commune dénomination d'OEUVRE DE SAINT CHARLES, sainte et puissante invocation, qui nous rappelle les vertus et nous promet la protection d'un des plus grands mo-

dèles des Prêtres et des Pasteurs! Et le principe de l'unité était ici indiqué par la nature même des deux institutions qui, par des voies différentes, concourent à la même fin, une coopération temporaire n'étant pas moins nécessaire aux Pasteurs qui succombent sous le poids de leur charge, qu'une subvention annuelle à ceux qui sont contraints de la déposer. Avons-nous besoin d'ajouter que porter à ceux-là le secours de la Parole et du saint Tribunal, et assurer à ceux-ci le soutien de leurs vieux jours, c'est venir en aide au troupeau lui-même, qui, dans l'un comme dans l'autre cas, se ressent toujours douloureusement de l'état de souffrance ou d'accablement du Pasteur!

Quant au mode à adopter dans l'application des secours aux Prêtres démissionnaires, les opinions pouvaient se partager entre la répartition qui en serait faite à chacun d'eux dans la résidence qu'il se serait choisie, ou la fondation d'une maison de retraite ouverte à tous ces nobles vétérans du Sacerdoce de Jésus-Christ. Nous n'avons voulu nous prononcer pour aucun système exclusif. De tous ces anciens du Sanctuaire, il n'en est pas un seul (le zèle qui les anime pour leur perfection nous en donne la confiance), il n'en est pas un seul qui n'eût aimé à se retirer à l'ombre du Tabernacle, y méditer en paix les vérités éternelles, s'édifier dans la société et les entretiens de pieux confrères, et s'endormir du sommeil du Juste, au milieu de leurs

prières et de leurs sacrifices. *Doux abri contre les orages*, port tranquille où l'on n'entend plus que de loin mugir les tempêtes du monde, *ombrage rafraîchissant après les ardeurs du midi*[1], repos béni après une vie de contradictions et de labeurs, heureuse station sur la fin d'un long et pénible voyage, et déjà plus voisine du ciel que de la terre, beau crépuscule d'un jour plein devant Dieu et devant les hommes, et d'où le regard moins distrait et plus ferme peut distinguer déjà les premiers rayons d'une aurore sans fin; oui, vous êtes dans les vœux de tous, mais tous ne peuvent se promettre également de goûter vos douceurs! Plusieurs en sont empêchés par une santé qui, pour se renouveler et refleurir, demande l'air natal, ou par des infirmités d'une nature telle que les soins et le traitement qu'elles réclament ne peuvent que difficilement se concilier avec la règle d'une vie de communauté. D'autres, par un sentiment puisé aux sources les plus respectables, veulent laisser à des parents chéris la pieuse consolation de soulager leur vieillesse. Il a donc été statué que, sans autre préférence ou distinction que celle des besoins, les secours annuels seraient alloués aux prêtres retirés qui demanderont à les recevoir dans leur propre domicile, et qu'une modeste, mais toujours digne hospitalité serait offerte dans la maison de Saint-Charles à ceux qui se prononceront pour la vie commune.

[1] Spes à turbine, umbraculum ab æstu. IS. XXV. 4.

Mais, voulant assurer à notre Œuvre des garanties de stabilité et de perpétuité, et ne nous interdire aucun moyen de multiplier et d'accroître ses ressources, nous avons jugé opportun, sur la trace de plusieurs de nos vénérables collègues, de solliciter pour elle une sanction et une reconnaissance légale. Nous en avons, en conséquence, présenté les Statuts à l'approbation du gouvernement. Cette initiative, d'abord encouragée, puis accueillie avec bienveillance, a été bientôt couronnée d'un plein succès. Nos Statuts approuvés dans les termes mêmes qui les formulent, une commission administrative ecclésiastique agréée, telle que nous l'avons proposée, pour veiller avec Nous et sous notre présidence aux intérêts de l'*Œuvre*, l'autorisation d'acquérir un local qui serve en même temps de résidence aux Prêtres retirés et aux Prêtres auxiliaires, confèrent à cette fondation tous les droits et toutes les prérogatives attachés aux Etablissements d'utilité publique. Dès ce moment, l'Institution de Saint-Charles est habile à posséder, à recevoir des libéralités par donation ou testament, à faire, en un mot, tous actes civils, en se conformant aux lois et instructions qui régissent la matière. Votre religion, N. T. C. F., votre charité, vos sympathies pour des souffrances et des besoins les plus dignes d'intéresser des cœurs chrétiens, peuvent donc désormais s'exercer librement par toutes les voies connues de la bienfaisance, et avec la consolante

certitude que vos intentions seront toujours religieusement respectées.

C'est à ces sentiments élevés que nous venons aujourd'hui faire un appel public, vous conjurant, N. T. C. F., de nous aider à consommer une entreprise dont Dieu a daigné bénir les premiers essais. Un jour, l'Œuvre de Saint-Charles se soutiendra toute seule et marchera d'elle-même, Avec le temps, de nombreuses libéralités lui viendront de toutes mains. Des Prêtres pieux, de zélés fidèles voudront lui donner un souvenir dans leurs dernières volontés. Mais si l'avenir est riche d'espérances, la situation présente se résume dans les plus minces proportions. Nous n'avons garde, à Dieu ne plaise, de nous en plaindre ou de nous en affliger. Tout ce qui a grandi dans le monde et dans l'Eglise a eu d'abord d'obscurs et faibles commencements. Mais faut-il cependant commencer, et en tout, vous le savez, c'est le commencement qui est coûteux et difficile. A la vérité, grace à une généreuse spontanéité (et que les charitables donateurs en reçoivent ici le tribut de notre vive gratitude), à la vérité, nous avons recueilli des offrandes suffisantes pour acheter un terrain, pour faire face peut-être à une partie des frais de construction ou du prix d'acquisition d'une maison de retraite. Mais eussions-nous même sous la main une habitation convenable, à combien d'autres nécessités n'avons-nous pas à pourvoir? Une maison, il faut la meubler, il faut

l'approprier à sa destination spéciale. Il faut de plus trouver dans une première dotation les moyens de subvenir aux besoins des Prêtres du dedans et du dehors admis au bénéfice de l'Œuvre.

Or, au milieu de toutes ces sollicitudes qui nous pressent, où sera notre recours, si ce n'est à vous? Nous aurions pu sans doute nous prévaloir de la disposition légale qui assigne au soulagement des Prêtres démissionnaires le sixième des produits de la location des chaises dans les églises. Mais prélever un tribut aussi onéreux sur des fabriques qui, pour la plupart, n'ont pas même le nécessaire, dépouiller l'autel, le tabernacle, les mystères de Jésus-Christ déjà si nus et d'un appareil si triste, pour vêtir et nourrir ses Prêtres, nous n'en avons pas eu le courage; et certes, ce ne seront pas ces Prêtres vénérables qui n us en feront un reproche, eux dont la piété a tant de fois gémi sur le déplorable dénuement de nos temples, dans les choses qui touchent de plus près à la dignité, à la simple décence du culte divin? C'est donc à vous, pierres vivantes et animées de la maison de Dieu, et non à ces ruines désolées de nos églises, autrefois si somptueuses et si magnifiques, que s'adresse notre parole : ce sont des souscriptions que nous demandons aux riches; c'est une participation, si légère qu'elle soit, que nous demandons à tous dans la quête générale que nous prescrivons à cette fin, en sorte que nul ne soit privé du mérite de contribuer au

rafraîchissement des entrailles des *Saints*, c'est le langage de l'Apôtre; oui à tous, à la veuve son denier, au pauvre son obole, non-seulement parce que les petits forment la grande majorité de la communauté chrétienne, et que leurs dons rachètent leur médiocrité par le nombre, mais parce que le suprême discernement de Dieu les agrée, les bénit de préférence, et se plaît à les faire fructifier. Depuis que la pauvreté de J.-C. a enrichi le monde, on peut dire que tout ce qui s'est fait de grand dans l'Eglise a été l'ouvrage des pauvres. Ce sont les pauvres, au moyen-âge, qui, par l'association de leurs bras puissants et de leurs faibles épargnes, élevaient jusqu'au ciel les monuments de notre Foi; ce sont encore les pauvres qui, avec les cinq centimes hebdomadaires, en font arriver aujourd'hui les bienfaits aux extrémités du monde!

Maintenant, pour achever de vous ouvrir le cœur et la main, voulez-vous que nous vous fassions considérer plus attentivement les causes et la nature des besoins pour lesquels nous réclamons de vous, comme une dette sacrée, une pieuse et filiale assistance? De quoi s'agit-il, N. T. C. F.? il s'agit de venir en aide à de saints ouvriers de la vigne du Seigneur, vigne qu'ils ont longtemps arrosée de leurs sueurs et de leurs larmes, et qui succombent enfin sous le poids de la chaleur du jour, plus encore que sous le poids des années; à de bons et fidèles serviteurs, qui vous demandent au

soir de la vie, pour prix de leur longue et laborieuse journée, non les jouissances du luxe et les douceurs de l'abondance, mais cette honnête médiocrité, cette *juste suffisance* dont saint Paul *veut que le ministre de Dieu se contente* [1], des vêtements pour couvrir leurs membres, une nourriture frugale pour alimenter le souffle de vie qui leur reste ; à des pères tendres, à des amis dévoués que la nuit et le jour, dans les ardeurs de l'été comme dans la saison des frimas, vous avez trouvés toujours prêts à dépenser leur temps, leur parole, leur jeunesse et leurs forces, à se dépenser eux-mêmes au service de vos vieillards, de vos malades, de vos enfants, qui ont béni votre berceau, sanctifié votre union, instruit votre jeune âge, conseillé votre inexpérience, et qui ne pouvant plus vous être utiles, par une dernière immolation, sacrifiant leur bien-être à leur conscience, se retirent du milieu de vous, non sans jeter sur leur bien-aimé troupeau des yeux mouillés de pleurs ; à des Prêtres de Jésus-Christ qui chaque jour feront mémoire de vous dans leurs sacrifices, et qui n'oublieront les fils de leur tendresse, quand ils verront face à face cet Agneau de Dieu qu'ils ont offert tant de fois pour vous à l'autel sous les voiles mystiques.

Ah ! N. T. C. F., c'est en courant après vos âmes par des chemins difficiles, que leurs pieds se sont fatigués ; c'est la sollicitude de votre bonheur, de

[1] Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus. 1 TIM. VI. 8.

votre salut, de votre avenir éternel, qui a fait blanchir leurs cheveux avant le temps; ce sont leurs nuits sans sommeil qui ont hâté leur caducité; c'est dans ces presbytères humides où ils s'emprisonnaient pour l'amour de vous; c'est dans ces confessionnaux privés d'air et de lumière, où ils passaient tant d'heures à vous entendre, à vous exhorter, à vous consoler, qu'ils ont contracté ces infirmités précoces qui ont avancé pour eux le triste hiver de la vieillesse. Si, moins charitables et plus prévoyants, ils eussent fait des épargnes pour les jours de la détresse, nous ne vous importunerions pas aujourd'hui du cri de leur souffrance. Mais l'épargne est-elle possible à qui n'a que le strict nécessaire? Puis, vous le savez, l'indigence ne vint jamais en vain frapper à leur porte. Ils ont mieux aimé, selon le conseil de l'Evangile, donner que recevoir, distribuer qu'amasser, vivant au jour le jour, sans les inquiétudes du lendemain, et se reposant de l'avenir sur la providence de Dieu, et peut-être aussi sur votre reconnaissance. Seront-ils punis pour ce généreux abandon d'eux-mêmes, pour cet acte, ou plutôt pour cette habitude de désintéressement sublime? ou bien auraient-ils trop présumé de la sensibilité de vos cœurs?

De quoi s'agit-il encore? Il s'agit d'assurer un entretien modeste à ces hommes évangéliques *que nous envoyons devant nous deux à deux*[1], comme

[1] Misit illos binos antè faciem suam. LUC. X. 1.

autrefois le Sauveur ses disciples, dans les villes et les bourgades de la Judée, pour prêcher le royaume de Dieu, préparer les voies du Seigneur et rendre droits ses sentiers; que vos Pasteurs appellent à l'envi comme de précieux auxiliaires, de fidèles coopérateurs de leurs laborieuses fonctions; que vos populations accueillent avec joie, comme des anges du ciel, quand ils viennent vous annoncer la nouvelle du salut, que vos regrets et vos bénédictions accompagnent lorsqu'ils s'éloignent de vos campagnes régénérées, fertilisées par la rosée de leur parole, qui n'ont pas d'ailleurs à remonter bien haut dans les souvenirs du passé et les traditions du pays pour se renouer à la chaîne des anciens Prêtres de la Mission encore présente à la mémoire de vos vieillards [1]. Nés sur votre sol, enfants de la même patrie, ayant déjà fait auprès de vous l'apprentissage du zèle comme Curés et Vicaires de vos paroisses, ils ne peuvent donner le plus léger prétexte de suspicion aux esprits les plus ombrageux. Vous avez pu déjà les reconnaître à leurs fruits, les juger par leurs œuvres. Dites s'ils vous ont surchargés, si, en échange des biens qu'ils vous apportaient, la santé de l'âme, les joies de la conscience, les saintes voluptés de la vertu, ils vous ont demandé autre chose que la persévérance dans les voies meilleures où la grace vous a fait entrer! Dites s'ils ont enseigné une

[1] Voir la lettre de Monseigneur de Rohan dans les Archives du Secrétariat.

autre doctrine que celle qui a sauvé le monde et qui seule encore peut le préserver de la corruption; aux enfants le respect et l'amour filial, aux époux le support et la confiance mutuelle, aux serviteurs la fidélité, aux maîtres la bonté et la justice, aux pauvres la résignation, aux riches la miséricorde, à tous la soumission à la loi de Dieu et à la loi de César, non par l'esprit de la crainte, mais par le sentiment de la conscience!

A Dieu ne plaise que de faux ménagements enchaînent notre langue, et retiennent sur nos lèvres la vérité captive! Proclamons-le donc hautement. Qu'un ensemble et une suite d'exercices religieux, que des prédications plus fréquentes, de quelque nom qu'on veuille les appeler, rendues plus attrayantes par la curiosité d'entendre une voix éloquente ou populaire, dispensées toutefois avec discrétion et mesure (et l'on peut à cet égard s'en reposer sur la sagesse des évêques, plus justes appréciateurs que qui que ce soit du tempérament qu'il convient d'apporter dans tout ce qui s'écarte de l'ordre commun); que ces exercices, disons-nous, soient utiles, nécessaires même quelquefois à la réforme des mœurs privées ou publiques, à l'instruction et à la moralité des peuples; quel homme, je ne dis pas chrétien, mais simplement sérieux et sincère en a jamais douté? Du reste, il y a plus ici que l'ordre et la convenance naturelle, il y a l'ordre surnaturel et divin. A côté du ministère ordinaire, si saint, si respec-

table, mais hélas trop souvent infructueux, la nécessité d'un ministère extraordinaire s'est toujours manifestée dans les conseils et la divine économie de la Providence. L'institution du sacerdoce d'Aaron chez le peuple de Dieu n'empêchait pas la vocation et la mission des Prophètes. Le zèle apostolique dans l'Eglise de Jésus-Christ s'est toujours conservé, s'est constamment exercé aux lieux mêmes où le ministère pastoral fonctionnait avec le plus de régularité; et, c'est une liste assez glorieuse que celle qui s'ouvre par les Bernard et les François d'Assise, qui se continue par les Vincent Ferrier, les Vincent de Paul, les François de Sales, les Fénelon, les Brydaine, et qui doit se remplir encore de noms bénis jusqu'à la fin des siècles!

Et il faut qu'il en soit ainsi, N. T. C. F. Il le faut pour la liberté des consciences, qui, par une crainte bien mal fondée, mais si naturelle à la faiblesse humaine, n'osent quelquefois s'ouvrir au pasteur connu, au pasteur de tous les jours et de toutes les heures, et qui, par suite de cette mauvaise honte, se nourrissent de sacrilèges, ou s'endorment dans l'abandon et l'oubli des devoirs. Il le faut pour offrir une occasion de retour à tant d'âmes pusillanimes ou combattues qui la désirent au fond du cœur, mais qui attendent pour se déterminer que la barrière du respect humain soit tombée devant une manifestation éclatante et unanime. Il le faut, dans certaines circonstances, pour redonner la vie divine, la vie

contraindre. Vos pieuses largesses nous épargneront, à nous cette violence, à vous cette importunité, comme elles vous assureront de nouveaux droits à notre affection, à notre dévouement et à notre reconnaissance.

INSTRUCTION PASTORALE

SUR

L'IMPORTANCE DE LA CÉLÉBRATION RELIGIEUSE DU MARIAGE

ET SON INFLUENCE SUR L'ORDRE DOMESTIQUE ET SOCIALE,

JANVIER 1844.

Au nombre des plaies qui menacent d'infecter et de ronger ce qui reste encore de parties vives et saines dans le corps social, il en est une, N. T. C. F., qui mérite toute l'attention du moraliste chrétien, bien qu'elle ait été moins aperçue peut-être, à raison de sa nature purement spirituelle, par les hommes sérieux et soucieux de l'avenir qu'alarme l'état d'une société travaillée de souffrances et grosse de périls. Nous voulons parler de la profonde altération qu'a subie chez nous, dans ces derniers temps, au point de vue religieux, l'engagement le plus solennel et le plus important de la vie, le lien sacré du Mariage. Puissions-nous, en signalant le désordre, convaincre tous les esprits de sa gravité, provoquer chez les uns de sages réflexions, et exciter

chez les autres de salutaires remords et d'efficaces repentirs !

Les générations humaines sortent du Mariage comme des ruisseaux de leur source. Selon que cette source sera pure ou corrompue, tous les courants qui en dérivent réfléchiront sa limpidité, ou participeront à sa souillure. Or, à quelle influence appartient-il de purifier, de sanctifier la source des générations? La Religion, la conscience, la raison, le sentiment intime, la voix de tous les peuples a nommé Dieu, le Père de tous les êtres, le Principe de toute fécondité, qui seul possède la plénitude de la vie, et, de son sein où incessamment elle afflue, en épanche incessamment sur toute créature les flots intarissables. *C'est de lui* [1], comme le dit excellemment l'Apôtre saint Paul, *que toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre:* au ciel, par l'éternelle et inénarrable génération de son Verbe; sur la terre, par l'insufflation de l'esprit de vie aux enfants des hommes, en sorte que nul ne peut régulièrement être père, et s'attribuer sans usurpation ce nom sacré, si une vertu divine ne le rattache à ce premier anneau de la chaîne des familles humaines. Vérité aussi honorable que consolante pour l'humanité, et que le peuple exprime admirablement dans un naïf langage, lorsqu'il dit que les Mariages sont écrits dans le ciel!

Aussi, N. T. C. F., quand le premier couple fut

[1] Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terrâ nominatur. EPH. III. 15.

sorti des mains du Créateur, le voyons-nous uni par la même main qui venait de le former. Jamais l'intervention de la Divinité dans les affaires humaines ne se manifesta avec plus de solennité et plus de grandeur. C'est Dieu lui-même qui présente une compagne à l'homme, Lui qui de sa propre bouche enseigne aux premiers époux les conditions et les devoirs du nœud qui les assemble, Lui qui, versant sur eux sa vertu féconde, *les bénit pour croître et se multiplier sur la terre* [1]. Pourquoi cette majesté de scène et de langage, pourquoi cet appareil qu'il n'a point déployé en intimant aux autres êtres vivants le même ordre de croître et de multiplier, si le Mariage n'est qu'une association naturelle où la Religion n'a rien à voir, une association civile où tout est réglé par les lois humaines, une association purement brutale, telle qu'elle s'établit entre les animaux privés d'intelligence ?

De cette première bénédiction, immédiatement donnée de Dieu aux représentants de la race humaine, tous les peuples conclurent la nécessité de l'intervention divine dans l'engagement des Noces, non-seulement comme témoin et garantie des promesses, mais comme sanction et consécration du lien. A cet âge du monde qui vit fleurir ces vénérables patriarches dont le front rayonnait de la double

[1] Non est bonum esse hominem solum; faciamus ei adjutorium simile sibi... et adduxit eam ad Adam. Benedixitque illis Deus, et dixit : Crescite et multiplicamini, et replete terram. GEN. passim.

majesté du Roi et du Pontife, c'était le père de famille qui, au nom du Dieu tout-puissant, bénissait l'union de ses fils. Dans ces anciennes mœurs, tout empreintes de foi, toutes parfumées de piété, tout jusqu'aux moindres circonstances nous montre avec un charme inexprimable la pensée, le sentiment, l'action de Dieu présente aux solennités nuptiales. C'est en s'abandonnant au choix qui lui serait indiqué par la Providence, que le fidèle Eliézer reconnaît *la compagne que Dieu a destinée au fils de son seigneur* [1]. Quelquefois c'est au ministère d'un Ange que le Ciel confie le soin d'accorder des époux selon son cœur. Arrêtons-nous devant ce tableau, aux couleurs si suaves, du jeune Tobie demandant la main de la fille de Raguel. Les deux fiancés se préparent à leur union par la prière : *Car nous sommes, disent-ils, les enfants des Saints, et il ne convient pas que nous nous donnions l'un à l'autre, comme les nations qui ne connaissent point Dieu* [2]. Cependant Raguel, prenant la main droite de Sara, la place dans la main droite de Tobie; et, levant les yeux au ciel, où sont déjà montés ses vœux et ses larmes, il prononce sur l'heureux couple cette invocation qui a paru à l'Eglise si belle et si sainte qu'elle a voulu l'adopter pour

[1] Ipsa est mulier quam præparavit Dominus filio Domini mei. GEN. XXIV. 44.

[2] Filii quippè Sanctorum sumus, et non possumus ità conjungi sicut gentes quæ ignorant Deum. TOB. VIII. 5.

formule de la Bénédiction nuptiale de ses enfants : « *Que le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob soit avec vous et qu'il vous unisse lui-même, et que répandant en vous sa bénédiction dans une pleine mesure, il vous fasse recueillir tous les fruits qu'elle vous promet*[1] ! »

La trace de ces vénérables traditions, si précieusement conservées chez le peuple de Dieu, se retrouve jusque dans les ténèbres de la Gentilité. Par suite de la division des langues et de la dispersion des enfants des hommes, les vérités furent diminuées, les souvenirs des anciens jours s'altérèrent, les peuples s'en allèrent, marchant chacun dans sa voie; mais toujours et partout, chez les nations civilisées comme parmi les tribus sauvages, descendues même au plus bas degré de l'échelle de la civilisation, la loi des Noces fut consacrée et légitimée par la Religion. Sans doute des rites superstitieux, des pratiques plus ou moins grossières ou bizarres se mêlèrent à ce débris des croyances primitives. Là, comme dans les cérémonies de la naissance et des funérailles, comme dans tous les grands faits et les idées générales de l'ordre surnaturel, l'ignorance et les passions des hommes dégradèrent l'institution de Dieu. Mais la prière, mais l'expiation, mais les sacrifices, mais l'invocation d'une puissance supé-

[1] Et apprehendens dexteram filiæ suæ dextræ Tobiæ tradidit, dicens : Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob vobiscum sit et ipse conjungat vos, impleatque benedictionem suam in vobis. TOB. VII. 15.

rieure à l'homme, présidèrent constamment, sous une forme ou sous une autre, à l'établissement d'une nouvelle famille.

Le Christianisme, perfection de la nature et de la Loi, a élevé plus haut encore ce contrat déjà si respectable, en lui conférant l'éminente dignité d'un Sacrement. Il n'est plus seulement le *sujet* de la grace céleste, mais il en est le canal et l'instrument; il la produit lui-même par la vertu qui lui est inhérente, il devient chose toute sainte et toute divine, à l'égal de nos plus augustes et de nos plus redoutables mystères. Le Sauveur indique assez le caractère de grandeur et de sainteté imprimé désormais au Mariage, lorsque rappelant et sanctionnant de son autorité les paroles qui consacrent sa première institution : *L'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une même chair* [1]; il ajoute : *Que l'homme ne se sépare donc pas de ce que Dieu même a uni* [2]. Vous l'entendez, N. T. C. F., *ce que Dieu a uni*, toujours Dieu en tête du Mariage, comme premier Principe; Dieu et non l'homme, Dieu et non le magistrat, Dieu et non le caprice de la passion; et voilà l'unique raison et la seule garantie de l'indissolubilité du lien. Ce qui, pour le remarquer en passant, prouve l'étrange distraction, pour ne pas dire l'énorme contradiction où

[1] Dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne unâ. GEN. II. 24.

[2] Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet. MATTH. XIX. 5-6.

tomberait le législateur qui maintiendrait le Mariage indissoluble, tout en le rabaissant au niveau d'une institution civile, comme si la loi suppléait la grace, comme si une formule donnait la vertu, comme si l'homme tout seul pouvait imposer un joug qui n'a pu être porté par aucune nation, avant qu'il eût été adouci par la persuasion de l'Evangile !

Voulant confirmer ses enseignements par un exemple mémorable, Jésus-Christ ne dédaigne pas de paraître aux Noces, pour les sanctifier, et apprendre à ceux qui croiront en lui qu'à l'avenir tout couple qui voudra être béni devra invoquer son nom et se placer sous ses yeux et en sa présence. L'Apôtre saint Paul, qui semble avoir été spécialement chargé de la mission de promulguer parmi les nations cette nouvelle dignité du Mariage, n'hésite pas à l'appeler un grand *Sacrement* [1]; mais de peur qu'on se méprenne sur sa pensée, et pour lever toute équivoque, il reprend lui-même sa proposition, dont il fixe le sens, en se hâtant d'ajouter que le Mariage ne revêt ce caractère élevé, qu'autant *qu'il est contracté en Jésus-Christ et dans son Eglise*. Gardant une sage mesure entre des excès opposés, il lui reconnaît sa fin matérielle, qui est de propager la race humaine par la génération terrestre, et réfute ainsi d'avance l'exagération des Manichéens, qui, en haine de la chair, condamnaient le Mariage comme l'œuvre du principe mauvais ; mais, en même

[1] Sacramentum hoc magnum est; ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. EPH. V. 32.

temps, il le spiritualise en quelque sorte pour la confusion de ceux qui n'y cherchent que la satisfaction *de leurs désirs passionnés*[1]. Il y voit une représentation fidèle de ce que la Religion nous offre de plus sublime et de plus aimable dans ses mystères, une figure sensible de l'alliance sainte, pure, immaculée qui unit le Sauveur à son Eglise, avec toutes les idées de soumission et d'amour, de déférence et de protection, de confiance et de dévouement que réveille un rapprochement si glorieux, une comparaison si touchante. Dans cette forme élevée et en quelque sorte transfigurée où il se plaît à le considérer, la langue ne lui fournit plus de termes assez pompeux pour caractériser le Mariage. *C'est une société digne de tout honneur; c'est une couche ornée de pureté et d'innocence*[2]; mais toujours, prenez-y garde, sous cette réserve expresse, que *le lien sera formé dans le Seigneur*[3]. Tous les Pères et tous les Docteurs de l'Eglise n'ont pas ici d'autres sentiments ni un autre langage; et, pour n'en citer qu'un seul entre tant d'autres témoignages, écoutons Tertullien, qui semble s'être inspiré de la pensée du grand Apôtre, quand il célèbre en termes si magnifiques les grandeurs du Mariage chrétien : « Comment ma bouche, s'écrie-t-il, pourra-t-elle suffire à raconter la gloire et le bonheur de cette alliance sainte dont l'Eglise serre les nœuds, que

[1] Non in passione desiderii. I TIM. IV.

[2] Honorabile connubium in omnibus, thorus immaculatus. HEB. XIII, 4.

[3] Cui vult nubat, tantùm in Domino. I COR. VII. 39.

l'oblation du sacrifice confirme, que le sceau de la bénédiction consacre, que les Anges publient comme témoins, que le Père céleste ratifie d'en haut[1] ? » Dans ces belles paroles vous entendez saint Basile, saint Cyrille, saint Ambroise, saint Epiphane, saint Augustin; vous entendez, N. T. C. F., toute la tradition ecclésiastique.

Longtemps ces hautes idées dominèrent les esprits et réglèrent les habitudes des enfants de l'Eglise. Il n'y a pas encore un siècle, aucun membre de la société catholique n'aurait osé se poser chef d'une famille, nous ne disons pas sans avoir reçu la Bénédiction sacramentelle, ce qui eût été marquer son front d'une tache d'infamie; mais sans s'être préparé à cette importante cérémonie par de longues épreuves et purifications pénitentielles, dans la crainte qu'à la place de la Bénédiction il n'encourût pour lui-même et pour les siens la malédiction divine. Aujourd'hui, il est sans doute, nous aimons à le reconnaître, d'honorables exceptions qui protestent contre la prescription du scandale. Nous les trouvons dans ces familles, de plus en plus rares, où s'est religieusement conservé l'héritage de l'antique foi et des anciennes mœurs. Il n'est pas même sans exemple de voir des hommes jusque-là dissipés, et d'une manière de se comporter plus que légère en fait de Religion, prendre, à l'époque d'un

[1] Undè sufficiamus ad enarrandam felicitatem hujus Matrimonii quod Ecclesia conciliat, oblatio confirmat, benedictio obsignat, angeli renuntiant, Pater cœlestis ratum habet. TERTULL. *liv.* II, *ad uxorem.*

engagement qui doit fixer leur destinée, des sentiments plus sérieux, et apporter à la réception du Sacrement des dispositions consolantes.

Mais la part du bien une fois faite, et cette part, vous le voyez, N. T. C. F., est petite, qui pourra sonder la profondeur, mesurer l'étendue du mal? Pour quelques-uns qui comprennent les saintes terreurs d'un lien sacré, combien en acceptent aveuglément l'effrayante responsabilité? Chez la plupart des fiancés, les pensées du Ciel sont-elles pour quelque chose dans les préoccupations qui les assiégent. On pèse tout, la fortune, la condition, la beauté, les talents, la santé, le crédit, la jeunesse, les espérances. On prévoit tout, les prospérités ou les revers, les accidents heureux ou la ruine, oui tout, même la survie, même le deuil, même le veuvage et le douaire; car la mort vient toujours offusquer de son ombre les joies de l'hyménée; et si grande est la fragilité de notre nature, qu'il faut que le trépas ramène ses images funèbres jusque dans les stipulations qui ont pour but la transmission de la flamme de la vie! Mais porter en haut ses pensées, purifier son cœur, se rendre le Ciel favorable, c'est la dernière des choses à quoi l'on songe, si l'on daigne même y songer. Intérêt, calcul, ambition, égoïsme, ajoutez, si vous voulez, la passion qui suppose du moins des sentiments dévoués, mais qui n'est plus dans le positif de nos mœurs, et, si vous le voulez encore, l'attrait des sens, quoi-

qu'il ne touche plus guère une jeunesse sans illusions et usée de bonne heure dans tous les excès, voilà le fond des Mariages. La Religion n'y entre plus que pour la forme, et n'y figure plus, si l'on ose ainsi parler, que pour *mémoire*. On se présente au Prêtre, il est vrai; mais moins pour confesser ses fautes et en obtenir le pardon, que pour accomplir une dernière formalité. On se présente à l'Autel, non qu'on lui reconnaisse aucune vertu, ou qu'on en attende aucune grace, mais par respect pour les bienséances et parce que tel est encore dans un monde décent l'usage reçu. Cependant le Prêtre reçoit le serment des époux; les paroles sacramentelles sont prononcées, la cérémonie s'achève, et le couple infortuné sort du temple, ne se doutant pas qu'il emporte dans son sein un trésor de colère, une bénédiction profanée se tournant en anathème!

C'est une chose horrible à penser, N. T. C. F., et effroyable à dire, mais malheureusement confirmée par une expérience de tous les jours, que la plupart des unions sont ainsi cimentées par le sceau du sacrilége, si ce n'est toujours du fait des deux parties contractantes, du moins de l'une d'elles. Car nous ne voulons rien exagérer. La justice nous fait un devoir de reconnaître qu'en général le sexe le plus faible se montre ici le plus fort, le plus sage, le plus religieux, et que, grâce à une éducation plus chrétienne, à une nature plus sensible aux choses de la foi et de la piété, les jeunes fiancées

apportent à l'autel une pureté de conscience, une ferveur de religion dignes d'attirer la faveur céleste. Mais la Bénédiction dans ce cas est personnelle comme le mérite, et le Sacrement n'en demeure pas moins profané par l'indignité de l'un des conjoints, soit que la grace en soit attachée au ministère du Prêtre, soit que les époux se la confèrent l'un à l'autre par leurs promesses mutuelles.

Or, avez-vous réfléchi, N. T. C. F., aux conséquences d'une union contractée sous d'aussi funestes auspices? Sans prétendre attribuer à ce premier abus de la grace du Sacrement, comme à leur cause unique, tous les désordres et tous les malheurs qui souillent et désolent les familles, et par suite la société, ne peut-on pas lui en rapporter la grande part? Y aurait-il de la témérité à voir les conséquences d'une première profanation, dans les hontes qui déshonorent la sainteté du nœud nuptial, dans ces calculs homicides et ces systèmes abominables qui éteignent les générations dans leur germe, et s'attaquent directement à l'institution de Dieu, en contrariant et dénaturant ses fins; dans ces éclats déplorables d'antipathie, de jalousie, d'infidélité, qui servent d'aliment à la malignité publique et vont quelquefois faire pâlir la justice jusque sur ses tribunaux? N'est-ce pas du même principe que sortent ces querelles, ces chagrins domestiques qui changent le toit conjugal en un enfer anticipé, et fournissent à nos romanciers et aux prétendus réformateurs de

notre ordre social, un texte inépuisable pour blasphémer et maudire une chaîne autrefois si respectée ?

Mais c'est surtout dans leurs enfants que des époux prévaricateurs portent la peine de leur sacrilége violation d'un précepte divin. *On ne se joue pas impunément de Dieu* [1], on n'abuse pas impunément de ses graces. Qui est-ce qui peut bénir ce qu'il a maudit? Qui fera naître d'honorables rejetons d'une racine empoisonnée [2]? *Qui rendra pur un germe conçu d'une semence impure? Cueille-t-on des grappes de raisin sur des épines, et le fruit du figuier sur la ronce sauvage* [3]? Et si Dieu, en considération de la foi de la plupart des mères, leur accorde généralement des filles formées à leur image, ne peut-on pas considérer comme un juste châtiment de l'impiété des pères, les amertumes dont l'inconduite de leurs fils abreuve leur vieillesse? Loin de nous la pensée de calomnier notre siècle! Nous n'irons pas jusqu'à dire avec ce poète romain que l'âge de nos aïeux, plus coupable que celui de de leurs ancêtres, a porté dans l'âge présent un excès de corruption que doit encore accroître la génération qui va suivre. Mais si nous avouons que chaque jour ce qui est bon s'améliore, on ne nous

[1] Deus non irridetur. GALAT. VI. 7.

[2] Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? JOB. XIV. 4.

[3] Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus? MATTH. VII. 16.

contestera pas que ce qui est mauvais devient pire dans les doctrines comme dans les mœurs, dans les idées comme dans les faits qui les réalisent.

Et pourquoi n'expliquerions-nous pas cet abâtardissement et cette dégénérescence du moins partielle de l'humanité par l'impureté de la source d'où elle émane? Objectera-t-on que ce sont là des considérations mystiques, dont l'objet exclusivement religieux ne peut exercer aucune action sur le monde réel? Voudrait-on nier les relations, les affinités de l'ordre spirituel et de l'ordre naturel? Ou bien le suprême Législateur, contrairement à sa parole répétée à toutes les pages de ses Ecritures, et contrairement aussi au dessein d'unité qui se révèle dans toutes ses œuvres, aurait-il institué deux ordres tellement distincts et indépendants, qu'ils fussent affranchis de toute solidarité l'un à l'égard de l'autre? Ou bien encore le Dieu de la création, de la conservation et de la propagation de l'espèce humaine, serait-il autre que le Dieu de l'Evangile? Le Mariage a ses tribulations qui ne se peuvent porter, ses devoirs qui ne se peuvent remplir, ses dangers qui ne se peuvent éviter sans la grace. Il impose surtout cette grande tâche de l'éducation des enfants, qui demande des secours particuliers du Ciel. Jésus-Christ a attaché cette grace et ces secours à la digne réception du Sacrement. Si le Sacrement est outragé, faut-il s'étonner que cette même grace et ces mêmes secours faisant défaut aux époux prévaricateurs,

ceux-ci moissonnent la malédiction qu'ils ont semée, au lieu de recueillir la bénédiction qui leur était offerte et qu'ils ont foulée aux pieds?

Sans doute l'appréciation sensible et visible des suites heureuses ou funestes d'un Mariage béni ou profané échappe à nos creusets d'analyse, à nos précédés d'expérimentation, à nos instruments d'optique; mais elle n'échappe pas aux yeux illuminés de la foi, je dirai même au regard exercé, aux études consciencieuses d'une raison forte et élevée qui sait se placer assez haut pour embrasser l'enchaînement des effets et des causes.

Les Moralistes, les Philosophes, les grands Médecins eux-mêmes, auxquels on ne saurait se refuser à reconnaître un rare talent d'observation, et qui parlent et écrivent souvent en moralistes et en philosophes, ont constaté l'influence des mœurs honnêtes, des sentiments vertueux, des habitudes innocentes de l'âme dans les époux, sur le caractère moral et même la constitution physique des enfants. C'est par l'absence ou la présence des mêmes habitudes dans les pères et les mères qu'ils ont expliqué la perfection ou la difformité de l'âme et du corps des fruits conçus sous l'empire de ces diverses dispositions. La transmission des penchants avec le sang n'est-elle pas un fait acquis à la science comme à la morale, et la langue elle-même, expression de la raison générale et par conséquent de la vérité, ne vient-elle pas prêter son appui à cette observa-

tion, quand elle parle *d'enfants bien nés, d'enfants de Bénédiction*, pour les opposer à ceux dont la nature vicieuse semble annoncer la présence d'une puissance malfaisante?

Or, si les influences morales ont cette portée, ne faut-il pas reconnaître aussi celle des influences divines? Si l'action providentielle de Dieu s'exerce quelque part, c'est bien sans doute dans la fonction qui a pour but de perpétuer la plus noble de ses créatures, la plus digne image de lui-même. La résistance qu'il rencontre alors dans un cœur rebelle à sa grace, fermé à son amour, doit donc entraîner avec soi les plus sérieuses conséquences. Il en est de la profanation du Mariage comme de ces germes destinés à la reproduction des plantes, qui enfanteraient des produits monstrueux s'ils s'écartaient de la loi qui leur a été donnée par l'Auteur de la nature. On a beau vouloir s'isoler de Dieu et se soustraire à son empire. Vains efforts! on le retrouve partout et toujours. C'est lui surtout qui *préside à la naissance de l'homme*, ou plutôt qui *la forme et la pétrit* de ses mains, selon la belle expression de la mère des Machabées : *Car j'ignore*, continue cette femme admirable, en parlant à ses fils, *comment vous êtes apparus dans mon sein: ce n'est point moi, mais le Dieu créateur dont l'assistance se rend présente et sensible à toutes les origines, qui a assemblé vos membres, et les a disposés dans ce bel ordre, lui qui vous a donné le souffle, l'air et la*

vie[1]. Voilà l'opération de Dieu clairement marquée. Mais l'homme, par le désordre d'une volonté libre, peut dénaturer son ouvrage; l'homme, ministre de Dieu pour le bien quand il se conforme à sa loi; l'homme, ministre de Satan pour le mal, lorsqu'il méprise et repousse le concours divin!

A la vue des désordres et des calamités qu'entraîne à sa suite la grace du Mariage descendue sur des sujets indignes, nous croyons entendre une foule de pères et de mères de famille nous demander avec larmes, comme autrefois les Juifs consternés à la première prédication de saint Pierre : *Que ferons-nous* pour détourner de dessus nos têtes la colère de Dieu allumée par cette grande prévarication[2]? Hélas! la grace propre du Sacrement, selon le sentiment le plus commun des théologiens, vous ne la ferez pas revivre, puisque vous ne l'avez pas reçue; car ce n'est pas la recevoir que de la profaner. Mais ce que vous ne pouvez désormais espérer du Sacrement, dont l'effet n'est plus ici seulement suspendu, mais annullé, vous pouvez le demander au repentir. La grace de la pénitence a cette vertu, qu'à un certain degré et dans une certaine mesure elle peut réparer l'abus et racheter la perte de toutes les autres. Nous vous répondrons donc avec le même Apôtre : *Faites*

[1] Nescio qualiter in utero meo apparuistis, neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra ego non ipsa compegi; sed mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem. 2 MACH. VII. 22-23.

[2] Quid faciemus, viri fratres? Pœnitentiam agite. ACT. II. 37-38.

pénitence, priez, gémissez, conjurez le Seigneur de ne pas venger sur les enfants l'iniquité de leurs pères. Dites-lui, comme autrefois à Isaac l'inconsolable Esaü frustré de la bénédiction paternelle : O Dieu ! Père de tous les êtres, Souverain dispensateur de la vie, *n'avez-vous seulement qu'une Bénédiction à me donner* [1], et l'abus que j'ai fait de la première est-il irréparable ? Ah ! prosterné devant vous, je ne *quitterai point* vos pieds sacrés que j'embrasse, que j'arrose de mes larmes, je ne cesserai point de vous importuner du cri de ma prière et de ma douleur, *que vous n'ayez tiré pour moi et pour les miens une seconde bénédiction* du trésor infini de vos miséricordes [2] !

Et vous, N. T. C. F., pour qui ne se sont point encore allumés les flambeaux de l'hyménée, mais qui les voyez briller dans un prochain avenir, avant de serrer des nœuds d'où dépendent pour cette vie et pour l'autre vos propres destinées et celles peut-être de toute une suite de générations, *lavez-vous, purifiez-vous, ôtez le mal de vos pensées* [3]; songez que *si Dieu ne pose lui-même la pierre fondamentale de la famille, c'est en vain que travaillent ceux qui s'emploient à sa construction* [4]. Epargnez-vous, lorsqu'il en est temps encore, les longs regrets, les

[1] Num unam tantùm benedictionem habes, pater? GEN. XXVII. 38.
[2] Non dimittam te, donec benedixeris mihi. GEN. XXXII. 26.
[3] IS. I. 16.
[4] Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. PS. CXXVI. 1.

cuisants mais tardifs remords qui suivent une union formée sous l'influence du péché, et méritez, par la ferveur de votre foi et l'innocence de vos dispositions, que le Dieu sanctificateur, de qui part le rayon de la paternité, sanctionne dans le ciel la Bénédiction que vous recevrez à l'autel des mains de son Ministre.

Après avoir déploré le crime et le malheur d'une Bénédiction nuptiale reçue dans l'état du péché, il nous reste à flétrir un autre genre d'abus qui porte avec soi un caractère plus odieux de malignité, abus rare encore, il est vrai, dans nos fidèles provinces, mais qui tend à s'établir et à se naturaliser sur certains points du territoire, et particulièrement dans les grands foyers de population ouvrière et industrielle. Vous comprenez déjà, N. T. C. F., que nous voulons parler de ces unions formées par le seul lien civil, sans qu'aucune consécration religieuse intervienne dans ce grand acte de la vie humaine et sociale. Tout coupable que puisse être le profanateur du Sacrement de Mariage, il y a du moins dans sa démarche une profession de sa foi, un sentiment de bienséance et de pudeur publique, un hommage extérieur rendu à la Religion, une reconnaissance avouée des droits de Dieu et de son Eglise dans l'engagement des Noces. Si son crime est énorme, ce crime reste un secret entre Dieu et sa conscience jusqu'au grand jour des révélations, et ne jette pas au-dehors une odeur de mort par la contagion du scandale. S'il se sépare du cœur de

l'Eglise, il reste uni à son corps et ne brise pas avec elle par cette rupture éclatante qui ferme en quelque sorte les voies à la réconciliation. Dans un Mariage enfin célébré en face de l'Eglise, si l'une des parties contractantes repousse la grace, la partie fidèle ne la laisse pas remonter tout entière au Ciel.

Mais dans le désordre que nous signalons, vous chercheriez en vain, N. T. C. F., quelqu'une de ces circonstances qui en atténue la gravité. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, il reste sans excuse, comme il est sans exemple dans les plus mauvais jours des sociétés humaines. Quoi! des époux unis sans que le nom de Dieu ait été invoqué sur eux! Quoi! une famille qui commence, sans qu'une pensée du Ciel préside à cette première initiation! et ce spectacle inoui, qui ne s'est point vu dans la corruption païenne, donné par des Chrétiens, en plein soleil de l'Evangile, voilà un de ces phénomènes monstrueux de l'ordre moral, qui ne trouve d'explication que dans un excès d'impiété ou dans un excès d'ignorance! Ce n'est plus seulement insulter à la Religion, c'est se placer en dehors des croyances et des coutumes de tous les peuples, comme des traditions de tous les siècles; c'est descendre au-dessous, non plus de la civilisation, mais de la barbarie et de l'état sauvage; c'est se ravaler au niveau de ces êtres stupides qui naissent, se reproduisent et meurent sans conscience d'eux-mêmes au-dedans, sans regard au-dessus, sans prévoyance au-delà de leur boue.

Pour se relever de cette abjection, on ne manquera pas d'alléguer que les sombres couleurs dont nous chargeons nos tableaux pourraient tout au plus s'appliquer à ces cohabitations scandaleuses justement réprouvées par la morale publique, mais qu'ici toute décence est mise à couvert par la sanction de la loi et l'intervention de l'officier civil. Personne ne professe plus de respect que nous pour la loi, et n'honore plus sincèrement ses agents et ses dépositaires. Mais il ne faut pas donner à cette loi une portée et une extension qu'elle ne se reconnaît pas elle-même. Il ne faut pas attribuer aux Magistrats des prérogatives qu'ils repousseraient eux-mêmes de toute l'énergie de leur loyauté et de leur droiture. Que veut la loi ? Entend-elle suppléer le Sacrement, se substituer à la Religion dans le domaine de la conscience ? Nullement. Elle entend que les promis se retirent devers le Magistrat, qu'ils expriment devant lui leur consentement, et que leur union soit ainsi légalement constatée. Que prétend l'officier civil ? S'attribue-t-il un caractère sacré, une mission divine, se donne-t-il pour ministre de Dieu, investi du droit de dispenser la grace, de bénir au nom du Ciel, de légitimer aux yeux de l'Eglise l'union des époux et la naissance de leurs enfants ? A Dieu ne plaise ! Il se borne à les déclarer unis au nom de la loi, et à reconnaître la validité de cette union quant aux effets civils. En deux mots, l'acte religieux légitime le Mariage de tous les fidèles baptisés, l'acte civil le légalise ; celui-là le sanctifie, celui-ci le constate ;

le premier a son effet dans le for intime de l'âme ; le second, dans le for extérieur. Telle est, au point de vue catholique, la part d'action bien distincte qu'exercent ici l'Eglise et l'Etat. Et dans son amour de la paix, comme pour la sûreté des droits civils de la famille, l'Eglise, en France du moins, contredit si peu à cette part que s'est réservée l'Etat, qu'elle défend à ses Ministres de passer outre à la célébration du Mariage avant que les formalités légales aient été préalablement remplies. Mais en rendant à la loi des hommes ce qui appartient à la loi des hommes, nous n'en proclamerons que plus haut les droits de la Religion, et la question ainsi dégagée des entraves dont on cherchait à l'embarrasser, reste entière devant Dieu et devant la conscience.

Nous insistons sur ces distinctions, N. T. C. F., non que nous les jugions nécessaires aux esprits éclairés, mais parce que toutes évidentes qu'elles sont, elles peuvent souvent n'être par saisies dans leur véritable jour par des personnes simples, qui regardent moins au fond des choses, qu'elles ne se laissent imposer par les apparences. Tertullien a dit quelque part avec une rare finesse d'observation, que l'ennemi du salut, pour mieux séduire les hommes, affecte quelquefois d'emprunter à l'Eglise ses observances, d'imiter ou plutôt de contrefaire ses rites, ses usages et jusqu'aux formules de ses Sacrements. Il cite quelques exemples de cette ruse infernale, et la liste en serait longue si on y ajoutait tous ceux qui ont pu être re-

marqués depuis. Pour faire l'application de cette ingénieuse idée au sujet qui nous occupe, il n'est pas impossible que des hommes sans culture, trompés par la ressemblance de certaines formalités, confondent avec une sorte de bonne foi le Mariage purement civil et le Mariage religieux, et notre devoir était de les instruire en marquant la différence qui sépare l'une et l'autre union. Cette différence va être rendue plus sensible par le tableau de la famille, au point de vue légal et au point de vue chrétien.

Dans le Mariage consacré par la Religion, que de dignité et de grandeur ! La famille y est assise sur ses bases véritables, et chacun des trois termes qui la résument s'y présente avec toute la perfection de ses rapports, dans toute la beauté idéale de son caractère. Père, l'homme nous y apparaît comme le représentant de Dieu, orné du double attribut de sa puissance et de sa bonté. Epoux, *il est le chef de la femme* [1], non pour l'opprimer et l'asservir, mais pour la protéger et la défendre. Il porte sur son *front*, que saint Paul appelle *l'image et la gloire même de Dieu* [2], le sceau du sacerdoce et de la royauté patriarcale; mais cette majesté est tempérée par un rayon plus doux. Son type est Jésus-Christ, Roi de douceur et de clémence. *Il aime son épouse comme Jésus-Christ son Eglise* [3], non pour une grace trompeuse et des

[1] Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ. EPH. V. 23.
[2] Vir imago et gloria Dei est. I COR. XI. 7.
[3] Viri, diligite uxores vestras sicut Christus dilexit Ecclesiam et

attraits qui passent, mais parce qu'elle est sainte et pure, parce qu'elle est belle de cette beauté de l'âme qui ne connaît ni ride, ni tache; il l'aime de cet amour généreux qui va jusqu'à donner sa vie pour l'objet aimé, et en l'*aimant*, *il s'aime lui-même* [1]. Selon l'esprit de la première institution, la femme *lui est donnée comme une aide semblable à lui* [2], *elle est l'os de ses os et la chair de sa chair* [3], une moitié de lui-même, pour nous servir d'une expression que le Christianisme a rendue populaire, mais qui n'a de vérité que dans le Mariage conforme à sa loi. Elle marche l'égale et la compagne de l'homme, comme la grace à côté de la force et la tendresse auprès de l'autorité du commandement. Mais l'Evangile l'élève à un rang plus glorieux encore. Son type est l'Eglise. Comme l'Eglise, *elle est soumise à son époux*, mais d'une soumission pleine d'abandon et de confiance, *parce que c'est le Seigneur lui-même qu'elle considère dans sa personne* [4]. Comme l'Eglise sa fécondité fait sa gloire; et comme elle aussi, *si elle persévère dans la foi et dans l'amour, elle sera sauvée par la génération de ses fils* [5], que ses leçons

seipsum tradidit pro eâ, ut exhiberet ipse sibi Ecclesiam non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, ut sit sancta et immaculata. EPH. V. 25.

[1] Qui uxorem suam diligit, seipsum diligit. EPH. V. 28.

[2] Faciamus ei adjutorium simile sibi. GEN. II. 18.

[3] Hoc nunc, os de ossibus meis et caro de carne meâ, quoniam de viro sumpta est. GEN. II. 23.

[4] Mulieres subditæ sint viris suis sicut Domino. EPH. V. 22.

[5] Salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide et dilectione. I TIMOTH. II. 15.

et ses exemples font naître chaque jour à la vie divine, mille fois plus précieuse que cette vie terrestre qu'ils ont puisée dans son sein. Aussi le Prophète nous la représente comme une *vigne abondante qui étend ses rameaux sur les flancs de la maison de l'époux*[1]. Il voit *ses rejetons fleurir comme de jeunes plants d'oliviers, qui entourent d'une couronne bénie la table et le foyer domestiques*[2]. *Nés de Dieu, plus que de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme*[3], leurs heureux parents les contemplent avec respect comme des anges voilés d'une enveloppe mortelle ; ils les couvrent de leur vigilance comme un dépôt dont ils auront à rendre compte au Dieu qui le leur a confié ; et, leur laissant un héritage de vertus, ils trouvent eux-mêmes dans la reconnaissance filiale, pour récompense de leurs soins pieux, l'honneur de leurs cheveux blancs et la consolation de leurs vieux jours.

L'Union que la bénédiction de Dieu n'a pas sanctifiée, que l'onction de la grace n'a pas adoucie, nous présente un spectacle bien différent. Les personnes domestiques, le père, la mère et l'enfant, dépouillés de cette auréole dont la Religion aurait décoré leurs fronts, prennent respectivement la place qu'elles auraient occupée à l'état de civilisation païenne, ou plutôt à l'état de nature, s'il

[1] Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domûs tuæ. PS. CXXVII. 3.

[2] Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. PS. CXXVII. 3.

[3] Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. JOAN. I. 13.

était possible que cette phase eût jamais été traversée par l'humanité. Ici le joug est dur et la chaîne pesante. L'homme n'est plus un père formé sur le modèle de celui que nous avons au ciel, et dont le nom, si doux à la bouche qui le prononce, fait sentir au cœur une émotion plus délicieuse encore. Il n'est point époux dans le sens élevé et mystérieux de la doctrine évangélique. Il est un maître, quand il n'est pas un despote et un tyran. Soit qu'il commande ou qu'il corrige, il ne saurait dire en vertu de quel droit, si ce n'est peut-être de la supériorité de la force, force aveugle et brutale qui n'a de juge, et de règle, et de raison qu'elle-même.

La femme telle que l'avait faite l'Evangile, cette femme vraiment *libre* qu'on affecte de demander à de nouvelles formes sociales, et qui est trouvée depuis dix-huit siècles, depuis le jour où la seconde Eve a coopéré à la rédemption des hommes perdus par la faute de la première, la femme réhabilitée par Jésus-Christ et par sa divine Mère, retombe dans l'esclavage antique, dans cette dégradation commune encore aujourd'hui à la moitié du genre humain, partout où la prédication de la bonne nouvelle ne l'a pas émancipée. Oserait-elle se prévaloir d'un affranchissement auquel elle a volontairement renoncé, en rompant avec la seule société religieuse qui le proclame? En dehors de toutes les situations qui recommandent et honorent son sexe, son abjection est si extrême qu'on ne sait

plus par quels termes la définir ou la nommer. Elle n'a ni le bandeau de la vierge, ni le diadème de l'épouse, ni la dignité de la veuve, si elle survit à la rupture d'un nœud funeste. Qu'est-elle donc, grand Dieu? Elle est servante, servante des volontés d'un maître impérieux, esclave de ses caprices, vil instrument de ses plaisirs. Les joies mêmes, le légitime orgueil de la maternité lui sont refusés. La vue de ses enfants l'importune comme un reproche, la trouble comme un remords. Sa conscience lui crie qu'ils n'auraient pas dû naître. Elle les aime, si vous le voulez, de cet amour que la nature a mis au cœur de toutes les mères dans l'ordre inférieur de la création. Elle ne connaît pas ce sentiment plus épuré que la Religion ajoute à la tendresse maternelle. Les enfants, de leur côté, qui comprennent le vice de leur origine, ne s'attachent aux auteurs de leurs jours que par le besoin qu'ils ont de leur assistance; et, comme les petits de la lionne qui quittent leur repaire pour chercher eux-mêmes leur proie, quand ils ont mis leurs dents et que leurs ongles ont poussé, on voit les tristes fruits d'une alliance réprouvée, dès qu'ils peuvent se passer du soin de la famille, s'éloigner avec indifférence du toit qui les vit naître et grandir; heureux encore, dans leur infortune, les parents délaissés, quand des fils dénaturés ne déchirent pas le sein qui les a nourris!

Eh! où donc ceux-ci auraient-ils appris les devoirs,

auraient-ils puisé les sentiments de la piété filiale? Ils savent que Dieu n'a pour l'union dont ils sont issus que des anathèmes, si toutefois ils ont même entendu parler de Dieu : car leur père et leur mère oseraient-ils bien prononcer devant eux ce nom qui les accuse et les condamne! Et voilà ce qu'il y a ici de déplorable. Le mal ne s'arrête pas aux auteurs du scandale; il étend ses ravages et infiltre ses poisons, comme un nouveau péché d'origine, à toute la suite de leurs descendants, par le vice d'une éducation sans principe de religion et de vertu. Il y a dans l'homme une logique inflexible qui le pousse, presqu'à son insu, à tirer toutes les conséquences pratiques d'un premier acte coupable qu'il a posé. On aura violé une des grandes lois de l'ordre surnaturel et divin. Dès ce moment, rupture complète avec l'Eglise qui a mission de le conserver et de le défendre, d'en proclamer les droits imprescriptibles, d'en faire entendre, avec la menace du châtiment, l'éternelle protestation aux oreilles des prévaricateurs. Mais une expérience de tous les jours nous démontre que la rupture avec l'Eglise entraîne l'abandon de tout acte religieux. Plus de participation aux cérémonies du culte, partant plus de prière, plus d'instruction chrétienne, plus de saines notions de Dieu et des devoirs, mais l'ignorance, la dépravation, des passions sans frein, l'extinction de tout sentiment honnête; au point que si l'exception devenait la règle, si l'abus des Mariages purement

civils encore rare et honteux de lui-même venait à prévaloir et à se généraliser, on verrait bientôt non plus seulement la Religion, mais la société, mais la civilisation elle-même reculer d'horreur et d'effroi devant les flots de corruption sortis de cette source impure, comme devant une nouvelle inondation de Barbares.

Et la déduction de ces conséquences n'a rien d'exagéré. Pour se convaincre de leur triste réalité, on n'a qu'à interroger quelques-uns de ces couples infortunés qui, d'abord égarés dans une voie coupable, sont venus ensuite, touchés d'une grace puissante, demander à l'Autel la sanction de leurs engagements. Ils vous diront qu'aussi longtemps qu'a duré leur criminelle vie, le trouble, la discorde, l'opprobre, le remords, la misère et la ruine ont habité leur demeure; qu'ils n'ont goûté la paix que *du jour où le salut est entré dans leur maison* avec la bénédiction de Dieu [1]; *que tous les biens leur sont venus avec elle* [2]; qu'elle les a fait passer de la servitude à la liberté, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, des horreurs de l'enfer aux béatitudes du Ciel.

Honneur donc à cette société charitable qui, sous l'invocation de saint François-Régis, l'apôtre de cette triste portion de l'humanité, chez qui les misères de l'âme égalent et surpassent même les misères du corps,

[1] Hodiè salus domui huic facta est. LUC. XIX. 9.
[2] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ. SAP. VII. 11.

s'est imposé la tâche si méritoire de réhabiliter les Mariages ! Œuvre vraiment chrétienne, et sociale, et patriotique autant que morale, qui fait plus que réformer l'individu, qui restaure et reconstruit la famille, qui donne à l'homme et à la femme dégradés le caractère et la dignité d'époux, qui rend des enfants à un père, une mère à des enfants, et transforme ainsi en existences honorables des existences flétries ! Et combien n'avons-nous pas à nous féliciter de la voir prospérer et multiplier ses rameaux sur ce sol fécond de notre grand diocèse, où germent comme naturellement et spontanément toutes les idées généreuses ! Oui, nous aimons à la considérer comme l'un des plus beaux fleurons de cette riche couronne de bonnes œuvres qui ceint le front de notre Eglise. Nous l'avons bénie naguère dans une circonstance solennelle, au sein de cette noble cité, la première de notre province, moins encore par son rang et par les flots de population qui se pressent dans ses murs, que par l'initiative du dévouement à toutes les ignorances, à toutes les faiblesses, à toutes les souffrances de l'humanité. Nous la bénissons encore aujourd'hui, comme nous nous associons à ses efforts, en lui prêtant l'appui de notre faible voix. Puisse-t-elle élargir de plus en plus le cercle où s'exerce son action, étendre sa bienfaisante influence à tous les lieux où se révèle la hideuse plaie qu'elle a mission de guérir, multiplier avec ses ressources ses moyens de succès, à mesure que les progrès de la contagion deviennent plus ef-

frayants, obtenir de plus en plus le concours bienveillant de toutes les administrations, comme la faveur de tous les gens de bien, et faire enfin disparaître du milieu de nous un des plus grands désordres qui puisse outrager le Ciel et déshonorer la terre !

Mais il est quelque chose de mieux encore que de réparer le mal, c'est de le prévenir. Ce remède plus efficace que le zèle des Pasteurs et le dévouement des sociétés charitables, pères et mères de famille, il est dans vos mains. Si vous aimez véritablement vos enfants, si vous désirez sincèrement leur bonheur, dès que le temps est venu pour eux de songer à un établissement, interposez votre autorité pour faire respecter la loi de Dieu et de son Eglise. De tout prétendant à la main de votre fille, exigez pour première condition qu'il la conduise à l'Autel. Et à défaut de vos pères et mères, il dépend de vous, jeunes personnes, de purger la société du fléau des unions civiles. Au nom de cette pudeur qui fait l'ornement et la plus belle parure de votre sexe ; au nom de cette piété qui relève en vous tous les autres avantages et qui les complète, repoussez avec horreur l'impie qui vous mépriserait, qui se mépriserait assez lui-même pour vous proposer de l'accepter pour époux, sans appeler sur votre Mariage la bénédiction de Dieu. Déclarez hautement qu'il n'est à vos yeux qu'une entrée légitime dans cet état si saint et si redoutable, la porte du Sacrement.

Et, s'il faut ajouter à ces motifs sacrés des considérations prises de votre intérêt personnel, c'est au

nom de votre honneur, de votre propre estime, au nom de votre bonheur, de celui de votre époux, des êtres innocents qui vous devront le jour, que nous vous adjurons de rejeter des nœuds indignes de vous. Voyez si vous voulez être épouse ou esclave, dans la dignité ou dans l'abjection, si vous voulez que votre mari vous honore, que vos enfants vous respectent, que le monde même vous considère, ou si vous aimez mieux traîner dans l'opprobre et le désespoir une chaîne avilie. Eu égard à l'éducation que reçoivent la plupart des jeunes hommes, au milieu des séductions qui les entourent, et des écueils où trop souvent vient se briser la fragilité de leur foi, on s'explique absolument qu'il puisse s'en trouver quelques-uns qui ne reculent pas devant le scandale d'un Mariage dépourvu de sanction religieuse. De la part d'une vierge, d'une femme chrétienne, cet excès ne se conçoit que là où la règle de la conscience, où la rectitude de l'opinion, où le ressort de l'honneur, où le principe de la décence naturelle et de l'honnêteté publique aurait fléchi. Déplorable abaissement que celui d'une population, s'il en existe, où le dernier rempart d'une vertu faible et chancelante, la honte.... ne retient plus devant une chute profonde ! Mais l'opinion peut redresser son niveau, là même où il aurait baissé ; mais la honte peut encore faire refluer le sang et en reporter les couleurs à des fronts qui ne sauraient plus rougir. Il suffit pour cela de quelques exemples. Femmes, encore une fois, c'est à vous de les donner,

à vous de réhabiliter cette partie si importante des mœurs publiques partout où elle a souffert quelque dommage. La nature vous donna la grace pour adoucir et polir les formes de la société. La Religion vous confie la mission plus haute de la purifier, d'y faire régner le sentiment du devoir, et le respect des saintes lois qui relient l'homme à Dieu et rattachent la terre au ciel.

Nous avons aussi, N. T. C. F., notre mission qui est de chercher ce qui s'est égaré, de sauver ce qui a péri, et nous la remplirons en offrant, pour ce qui nous concerne, toutes facilités de rentrer dans la voie aux époux qui s'en seraient écartés. A l'approche de ces jours de pénitence et d'expiation, qui sont aussi des jours de miséricorde et de pardon, nous avons résolu d'user à leur égard de toute l'indulgence compatible avec les justes et sages prescriptions des règles canoniques. Après avoir élevé la voix pour exterminer le scandale du milieu de notre peuple, avec la sainte liberté de l'Evangile et l'autorité qui appartient au siége éminent où la divine Providence nous a fait monter, nous ne sentons plus dans notre cœur que commisération et tendresse pour les tristes victimes d'un moment d'erreur et d'oubli. Venez donc, couples infortunés, d'autant plus dignes d'intérêt que pour la plupart vous avez péché par faiblesse plus que par malice, par ignorance plus que par impiété, par je ne sais quelle vaine appréhension de formalités gênantes à observer, plus que par un dessein arrêté d'offenser

votre Dieu et d'exposer vos âmes; venez consoler et réjouir l'Église par votre retour, comme vous l'avez contristée par votre défection. Sauf les dispenses réservées au Saint-Siège, vous nous trouverez disposé à vous accorder, sur la demande de nos bien-aimés coopérateurs, et selon l'exigence des cas, toutes les facultés que nous tenons de notre Institution et des concessions apostoliques. *Venez acheter, sans or et sans argent,* la grâce céleste [1], la rédemption de vos âmes, votre paix avec le Ciel, avec votre conscience, avec la société catholique. Refuserez-vous le salut qui vous est offert à des conditions si douces? Allez trouver vos pasteurs, ils vous recevront avec amour; ils n'exigeront de votre bonne volonté que de courtes et légères épreuves; ils vous béniront de leurs larmes autant que de leurs prières, se souvenant qu'ils représentent celui qui n'a pas *foulé le roseau à demi brisé, qui n'a pas éteint la mèche encore fumante* [2].

[1] Venite, emite absque argento vinum et lac. IS. LV. 1.

[2] Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet. MATTH. XII. 20.

MANDEMENT

POUR

LE SAINT TEMPS DE CARÊME

DE L'AN DE GRACE 1844.

Le saint patriarche Jacob se plaignait en ces termes au roi d'Egypte de n'avoir pas égalé les années de ses pères : « *Les jours de mon pélerinage*, » dit-il, *sont de cent trente ans, jours courts et* » *mauvais, et qui n'ont pas atteint le nombre des* » *années mesurées à mes aïeux, comme moi voya-* » *geurs sur la terre*[1]. » Nous avons un plus grand sujet de nous affliger, N. T. C. F., lorsque, comparant notre pénitence à celle des premiers temps, nous mesurons la distance qui nous sépare de la fidélité de nos pères. Que reste-t-il de ces longs jeûnes qui s'étendaient presqu'à la majeure partie de l'année, qui assaisonnaient l'Avent, sanctifiaient

[1] **Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali, et non pervenerunt usque ad dies patrum meorum quibus peregrinati sunt. GEN. XLVII. 9.**

le Carême, consacraient les Vigiles des Saints, bénissaient le retour de chaque saison nouvelle? Que reste-t-il de ces anciennes et sévères observances qui, pour élever l'esprit, fortifier la partie supérieure de l'âme, n'accordaient à un corps de boue et de péché que ce qui lui était strictement nécessaire pour l'empêcher de défaillir? Un petit *nombre de jours*, abrégés encore par les excuses de notre délicatesse et les prétextes de notre lâcheté, et de *jours* que l'on peut appeler *mauvais*, si l'on considère les imperfections sans nombre qui se mêlent à nos légers sacrifices. Je me trompe, N. T. C. F., il reste la Loi, la Loi toujours immuable et toujours retentissante aux oreilles des enfants de l'Eglise. Chaque année, depuis dix-huit siècles, elle est proclamée, intimée et de nouveau promulguée dans toutes les chaires évangéliques. Chaque année, depuis dix-huit siècles, lorsqu'approchent les jours de la Sainte Quarantaine, les Evêques se lèvent, ils montent sur leurs sièges vénérables, et, *donnant à leur voix l'éclat de la trompette*, ils publient ce commandement toujours ancien et toujours nouveau, que répètent les échos de toutes les Eglises du monde : *Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras, et le Carême entièrement!*

A cette solennelle convocation du peuple chrétien aux travaux de la Pénitence, toute la terre autrefois prenait le deuil ; l'Eglise se couvrait de cendres ; les vieillards et les jeunes hommes jeûnaient ; les hommes de labeur comme les hommes de loisir jeû-

naient; toutes les corporations, toutes les magistratures, tous les ordres de l'Etat, les armées elles-mêmes jeûnaient; depuis le roi sur son trône et le savant au milieu de ses études et de ses expériences, jusqu'au laboureur dans sa chaumière et l'artisan dans son atelier, tous jeûnaient. La faiblesse du sexe ne s'en croyait pas dispensée. La faiblesse de l'âge elle-même, pour se former un tempérament catholique, s'exerçait de loin, par de précoces essais, à ces luttes généreuses de l'esprit contre la chair, de la volonté libre et forte contre une nature rebelle qui commande en souveraine, quand de bonne heure on ne lui a pas fait sentir le frein. Aussi, en ces temps-là, les caractères étaient forts, les âmes vigoureusement trempées, et nous n'avons pas ouï dire que les complexions en fussent moins robustes, ou que quelques anneaux aient manqué à la chaîne des années dont se compose la vie ordinaire des hommes. Aujourd'hui, le mot seul d'Abstinence, de Jeûne, de Carême, fait pâlir nos faibles courages, quand il ne provoque pas un sourire dédaigneux sur les lèvres de l'impie. Ce n'est plus vers les moyens d'observer la Loi que se porte l'activité de la pensée, mais sur les détours et les artifices à employer pour en éluder les prescriptions. De là mille prétextes, la santé, les affaires, les usages du monde, les nécessités de la position, arrachent plus qu'ils ne demandent à l'Eglise des dispenses qu'elle accorde moins à la légitimité des

motifs qu'à la dureté des cœurs. De là les exemptions devenues si fréquentes, les adoucissements multipliés dans une telle mesure, que l'exception a pris la place de la règle, et qu'il reste à peine une trace, une ombre, un souvenir de la pénitence quadragésimale, telle qu'elle était pratiquée dans les temps de ferveur et de foi.

Si nous opposons, N. T. C. F., ces glorieux souvenirs du passé aux tristesses du temps présent, ce n'est pas que nous ayons l'intention de revenir sur des concessions qu'un long usage a en quelque sorte autorisées, et de vous imposer un joug que vous n'êtes plus accoutumés à porter. Mais nous ne devons pas vous laisser ignorer, pour la décharge de notre conscience, comme pour la direction de la vôtre, que la Pénitence demeure toujours nécessaire au pécheur pour sa réconciliation avec Dieu, au juste pour sa sanctification et sa ressemblance avec Jésus-Christ; qu'il faut, par conséquent, regagner du côté de la mortification intérieure ce qui manque à votre pénitence corporelle, et vivre du moins de son esprit, si vous avez peur que la lettre ne vous tue. Si donc nous vous dispensons en partie de l'abstinence des viandes, ne vous en estimez que plus étroitement obligés à vous abstenir du mal, c'est-à-dire du péché, l'unique et le souverain mal, et de toutes les occasions qui y conduisent. Si, après avoir pesé dans une balance équitable l'autorité de la Loi et l'insuffisance de vos

forces, vous croyez ne pouvoir jeûner, et que le directeur de votre conscience admette vos excuses, faites jeûner vos passions. Faites jeûner cet orgueil qui s'irrite de la moindre contradiction, qui s'offense et s'emporte si, seul la tête haute, il ne voit tout à ses pieds. Faites jeûner cette ambition qui s'indigne de tout obstacle à l'avancement d'un prétendu mérite, et qui, plus elle s'élève, plus elle aspire à monter, jusqu'à ce qu'elle touche aux régions de la foudre. Faites jeûner cette envie qui vous fait souffrir du bonheur d'autrui, plus que vous ne jouissez de vos propres avantages, cette cupidité effrénée, cette soif ardente de l'or qui, plus elle se désaltère, plus elle s'allume et dévore. Faites jeûner cette mollesse, ces recherches de sensualité plus funestes à la santé que toutes les austérités des anachorètes. Faites jeûner cette intempérance de langue, que l'Apôtre saint Jacques nomme *une université de tous les péchés et de tous les maux* [1], qui n'épargne ni le sacré ni le profane, ni les amis ni les ennemis, qui blesse *comme un glaive aigu* [2] et verse dans la plaie qu'elle a faite le *venin de l'aspic* [3], et qui n'est pas même innocente aux yeux de Dieu, lorsqu'elle n'a pour objet qu'une oiseuse frivolité. Faites jeûner cette curiosité de tout voir, même les scènes les plus immorales et les drames les plus passionnés; de tout en-

[1] Lingua est universitas iniquitatis. JAC. III. 6.

[2] Lingua eorum gladius acutus. PS. LVI. 6.

[3] Venenum aspidum sub labiis eorum. PS. XIII. 5.

tendre, même les récits les plus scandaleux ; de tout savoir, même les mystères les plus révoltants pour la pudeur ; de tout lire, même les romans les plus dégoûtants de cynisme et les libelles les plus calomnieux, même ces feuilletons abominables où sont décernés au vice le plus abject et le plus hideux les honneurs et les couronnes de la vertu !

Ce genre d'abstinence et cette nature de jeûne que nous vous recommandons, N. T. C. F., ont-ils rien qui puisse effrayer votre délicatesse ? La pénitence ainsi transformée n'est-elle pas à la portée de tous ? Vous ne pouvez invoquer ici ni la faiblesse de la complexion, ni l'excès du travail, ni la sollicitude des affaires. Détourner ses yeux de la vanité, fermer ses oreilles aux discours empoisonnés, *mettre une garde à sa bouche, et à ses lèvres une porte de circonspection,* tenir ses mains pures de toute souillure et de toute injustice, éloigner ses pas des sentiers où s'égarent les pécheurs, que voyez-vous dans tout cela qui soit de nature à intéresser la santé la plus délicate, qui ne la repose au contraire et ne la raffermisse ? Que voyez-vous dans tout cela qui puisse compromettre les succès de votre industrie, de votre négoce, de toutes les sueurs diverses au prix desquelles vous achetez la fortune ou le pain de chaque jour, et qui ne les avance plutôt, par le calme que la sagesse donne au dedans et la considération qu'elle procure au dehors ? Peut-on vous proposer une compensation plus bénigne, un supplément plus équitable des observances expiatoires que vous ne

gardez pas ? Eh ! quoi ? les rejetteriez-vous aussi comme des conditions trop dures ? Alors ne dites plus que vous ne pouvez pas pratiquer le jeûne et l'abstinence, dites que vous ne voulez pas être chrétiens.

Mais s'abstenir du mal n'est que la première moitié de la justice chrétienne, selon cette parole du Roi-prophète : *Abstenez-vous du mal et pratiquez le bien*[1]. Vous devez donc aussi suppléer la Pénitence en produisant les œuvres de la foi et de la charité, en accomplissant les actes de toutes les autres vertus, la prière, l'aumône, la douceur, la patience, la résignation. La prière ! *Elle est dans votre cœur* et ne demande qu'à passer sur vos lèvres pour monter de là vers le ciel[2]. Multipliez les vôtres selon la multitude des miséricordes de Dieu, infinies comme vos besoins. L'aumône ! Elle est dans vos mains, et tout autour de vous s'ouvrent d'autres mains pour la recevoir. Multipliez vos charités non-seulement selon la mesure de vos moyens, mais selon la mesure des misères et selon la mesure aussi de vos péchés. La patience, la douceur, la résignation !... Les occasions d'exercer ces vertus viennent d'elles-mêmes, à chaque instant, se présenter au-devant de vous : champ immense où vous n'avez qu'à promener la faux pour recueillir des moissons de mérites ! Vous les trouverez dans les peines du cœur, les infirmités

[1] Declina à malo et fac bonum. PS. XXXVI. 28.
[2] Apud me oratio Deo vitæ meæ. PS. XLI. 12.

du corps, les incommodités des saisons, la perte des amis et des proches, les disgraces de la fortune, les contradictions des hommes. Acceptez-les de la main de Dieu, dans la vue de lui plaire, *de vous rendre conformes à l'image de son Fils* [1]. Et peut-être qu'en considération de votre piété envers Dieu, de votre charité pour vos frères, de votre vigilance sur vous-mêmes, le Seigneur vous pardonnera vos jeûnes mutilés, vos abstinences incomplètes, et les rapines faites à la victime, je veux dire, à cette nature corrompue, que le glaive de la Pénitence devait immoler tout entière sur l'autel du Sacrifice.

[1] Conformes fieri imagini Filii ejus. ROM. VIII. 29.

DISCOURS

POUR

L'INAUGURATION DE LA FONTAINE CENTRALE,

A BAILLEUL (*Nord*).

JUIN 1844.

Voici, N. T. C. F., un beau et grand spectacle! Toute une ville populeuse et florissante s'est éveillée au bruit de l'airain sacré et de brillantes symphonies. Elle s'est parée de ses habits de fête, elle s'est couronnée des ornements de sa gloire; elle a fait éclater les transports de son allégresse, comme au jour des plus augustes solennités. Les populations d'alentour sont accourues avec cette vivacité d'émotions qu'excite l'annonce d'un évènement extraordinaire, se disant l'un à l'autre : Allons jusqu'à Bailleul, afin que nos yeux soient témoins de cette grande œuvre qui s'y est accomplie, et dont la promesse tient depuis si longtemps nos esprits dans une curieuse attente!

Au milieu de cette multitude heureuse, animée,

frémissante d'impatience et de joie, se déploie sur une estrade élevée un élégant pavillon. Là paraissent, revêtus des insignes de l'autorité, vos honorables administrateurs, l'élite des citoyens, et à leur tête l'homme de votre confiance et de votre choix [1], que vos libres et sympathiques suffrages ont porté du fauteuil municipal aux conseils où s'agitent les intérêts, où se balancent les destinées d'un grand peuple ; noble et fraternelle réunion que rehausse encore par sa présence une de nos illustrations militaires les plus glorieuses et les plus pures [2]. Là, l'œil se plaît à distinguer ces hommes de la science, à qui une haute intelligence et de patientes études ont appris le secret de dompter la nature par les savantes combinaisons de l'art, et de faire plier la rigueur de ses résistances sous la puissance plus inflexible encore du génie. Là enfin, dans toute la splendeur de ses pompes saintes, se montre la Religion avec sa bannière et ses flambeaux, et le livre de la prière et le rameau des ablutions, et les vapeurs de l'encens, et ses lévites et ses prêtres, vos pasteurs, vos guides, vos modèles, et nous-même qui sommes si fier aujourd'hui d'en être parmi vous le premier interprète.

Mais pourquoi ce concours, cet appareil inusité, et ces manifestations diverses qui donnent à cette

[1] M. Behaghel, maire de Bailleul, et membre de la chambre des députés.

[2] M. le lieutenant-général Corbineau, pair de France, commandant la 16e division militaire.

réunion l'aspect d'une fête à la fois municipale, populaire et religieuse?

Ah! c'est qu'ici, N. T. C. F., il s'agit d'inaugurer, de bénir un monument dont la commémoration se perpétuera, dont l'anniversaire se célébrera d'âge en âge, pareil à ce souvenir et à ce culte éternels, voués par l'ancien peuple de Dieu *à ces pierres du témoignage qu'élevaient, en mémoire d'une faveur signalée, les mains de la piété et de la reconnaissance*. Votre noble cité, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, assise au sein du sol le plus fertile, riche des trésors de l'agriculture, prospère par l'industrie, dotée de nombreux établissements d'instruction et de charité, renommée pour l'antique loyauté de ses habitants, et plus illustre encore pour sa fidélité à conserver les traditions héréditaires de la foi et de la vertu des temps antiques, semblait n'avoir rien à envier aux villes les plus favorisées du ciel et de la nature, dans la dispensation des avantages dont la possession assure le bien-être et la félicité d'un peuple. Cependant, un des éléments les plus essentiels à la santé, à la vie même de l'homme, une eau abondante et salubre se faisait regretter parmi tant de richesses prodiguées à cette terre de bénédiction.

Maintenant quel sera le Moïse qui frappera l'aride rocher et en fera sortir des torrents d'eau vive? Quel sera l'ange qui découvrira à l'infortunée Agar la source mystérieuse et bienfaisante où cette mère

désolée ira puiser le flot réparateur qui peut rappeler encore l'âme de son fils, déjà errante sur les lèvres desséchées de cet unique et cher objet de sa tendresse? Ne vous étonnez pas, N. T. C. F., que j'invoque ces souvenirs, c'est à dessein et avec attention que je les fais intervenir dans la solennité qui nous rassemble.

Des hommes se sont rencontrés qui ont osé dire dans le délire d'un orgueil insensé : Il ne se fait plus d'autres miracles que ceux de la science appliquée à la matière. Il n'est plus d'autres thaumaturges que le progrès indéfini de l'esprit humain arrachant chaque jour à la nature quelqu'un de ses secrets. Et moi, repoussant une prétention aussi absurde qu'impie, je dis que le même Dieu qui faisait autrefois les miracles est encore l'Auteur des merveilles qui s'opèrent aujourd'hui sous nos yeux. Parce qu'il ne se révèle plus directement comme alors, du moins dans la marche ordinaire de sa providence, par la suspension brusque et soudaine des lois qu'il a données à l'univers, gardons-nous de croire pour cela qu'il soit absent des conseils et des opérations de l'homme. Que le siècle s'applaudisse de ses découvertes et des nouvelles conquêtes qui reculent chaque jour les limites de sa puissance et de son activité, nous y applaudissons avec lui, pourvu qu'il sache et reconnaisse qu'indépendamment des éléments matériels qu'il trouve existants sous sa main, toute initiative, quant à la mise en œuvre, toute inspiration

première, toute illumination de l'intelligence vient de Dieu, et que c'est à ce premier anneau que se rattache l'origine de tout progrès, la pensée mère de toute création. La différence entre les prodiges des anciens jours et les grandes œuvres des temps modernes, n'est au fond que dans les procédés employés par l'économie divine. Au lieu de mettre directement la main dans ses ouvrages et de les faire jaillir au contact immédiat de sa vertu toute-puissante, Dieu laisse agir, sous son regard, la main et l'esprit de l'homme : car l'esprit de l'homme, éclairé du rayon céleste *scrute toutes choses*, dit l'Apôtre, *même les profondeurs de Dieu* [1], à plus forte raison les secrets et les profondeurs de la nature. Et la raison de cette conduite est bien simple. L'homme, régénéré par l'Evangile, n'est plus l'homme de la déchéance *qui se refusait à croire, s'il ne voyait des signes dans le ciel ou sur la terre* [2]. Il n'est plus l'homme de la matière et des sens, qu'il domine au contraire de toute la hauteur d'une pensée *que la vérité a rendue libre* [3].

Dieu se sert de lui comme de son premier ministre. Il lui souffle son esprit, il lui emprunte son action, pour faire de lui, au temps marqué, non le créateur, mais le révélateur de ses desseins et de ses œuvres. Après l'avoir réhabilité lui-même dans ses fins sublimes, il réhabilite, il relève, il affranchit par lui

[1] Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei. I COR. II. 10.
[2] Nisi signa et prodigia videritis, non creditis. JOAN. IV. 48.
[3] Et veritas liberabit vos. JOAN. VIII. 32.

les êtres subalternes du monde inférieur, enveloppé dans la disgrace et la dégradation de son roi. Mais soit qu'il agisse immédiatement par lui-même, soit qu'il emploie un ministère étranger, c'est Dieu, Dieu seul, c'est toujours Dieu, aujourd'hui comme au commencement, qui opère les miracles, les miracles des arts comme ceux de l'industrie, les prodiges du génie comme ceux de la vertu, les merveilles de la grace comme celles de la nature : *Qui facit mirabilia solus*[1].

Qui donc, N. T. C. F., (pour prendre la suite de notre discours au point où nous l'avons interrompu, par une digression qui n'était peut-être pas sans quelque opportunité), qui, dans la disette d'eau qu'elle éprouve, enrichira la ville de Bailleul d'une source saine et abondante, découverte plus précieuse mille fois que ne le serait celle d'une mine d'or? Votre premier Magistrat en conçoit la pensée. Les obstacles paraissent insurmontables. Des projets sont d'abord mis en avant, puis, après un plus mûr examen et des essais infructueux, abandonnés. Une seule chance reste, mais on ne peut la tenter avec quelqu'espoir de réussite, qu'en amenant jusque dans vos murs, à travers les accidents variés d'un sol inégal, des eaux reléguées et comme perdues à de longues distances. Armé de cette volonté persévérante que vous lui connaissez, et qui a déjà fondé parmi vous tant de bonnes et belles œuvres, fort d'un dévouement puisé dans sa

[1] Ps. LXXI. 19.

foi de chrétien et dans son amour du pays, le digne administrateur s'arrête à cette idée féconde. Vouloir fortement est déjà une garantie de succès, parce que les auxiliaires ne manquent jamais à une détermination forte. Votre honorable Maire en trouve d'abord un bien efficace dans la faveur publique, dans le concours empressé des représentants de la cité, et bientôt dans le talent, l'expérience, les connaissances pratiques de cet habile ingénieur, un des plus honorables fils qu'ait portés le sol généreux de notre province, et qui a conquis par un succès, chacun des degrés de la hiérarchie administrative, où il occupe, jeune encore, un rang si élevé.

Rien désormais ne résistera à la puissance combinée d'une conception énergique et du savoir appelé à la réaliser. Faut-il creuser des canaux, percer un sol rebelle, niveler des terrains, soutenir une argile inconsistante? les études sont faites, les plans dressés, les forces et les résistances calculées. La première donnée du problème est trouvée, la source. Elle est rejetée, il est vrai, dans un éloignement qui permet à peine de croire à la possibilité de l'exploiter. N'importe, on renouvellera, s'il le faut, ces *travaux de Romains* qui ont donné leur nom à toute entreprise imposante par la grandeur et les difficultés vaincues; et les eaux prisonnières, étonnées de couler par des routes inconnues, semblables à ces captifs que la victoire amène en triomphe dans la capitale d'un empire, après une brillante campagne,

aux applaudissements de tout un peuple, ces eaux forcées d'obéir à de nouvelles lois épancheront leurs trésors dans vos rues et vos places publiques rafraîchies, circuleront dans vos maisons pour le service de vos tables, fertiliseront vos jardins, abreuveront vos troupeaux, alimenteront vos usines, conjureront l'incendie, animeront enfin et vivifieront votre cité : car rien ne donne du mouvement et de la vie au paysage, de l'agrément et de la parure à l'habitation de l'homme, comme une onde vive et limpide ; soit qu'elle s'élance en jets brillants, soit qu'elle se brise de cascade en cascade en poussière étincelante, soit qu'elle se déroule en nappes azurées, soit qu'elle embrasse mollement de ses replis caressants et de ses méandres capricieux des rives qu'elle a regret à quitter.

Honneur donc, N. T. C. F., à vos zélés et intelligents administrateurs, qui, après avoir conçu un projet si hardi, mais si profitable à la chose publique, n'ont pas reculé devant les hasards de son exécution, et n'ont épargné, pour atteindre le but, ni études, ni sacrifices ! Honneur à la cité qui a su les comprendre, et qui a constamment secondé et soutenu leurs efforts, en se reposant sur leurs lumières et leur dévouement, avec cette loyale confiance sans laquelle les meilleures intentions sont bien vite découragées ! Honneur à l'administration supérieure, qui leur a constamment prêté ce concours bienveillant et généreux, acquis à toute pensée d'a-

mélioration matérielle et morale! Honneur à la main savante qui a dirigé avec tant d'habileté et de bonheur cette belle et difficile opération! Mais surtout, gloire à Dieu, à Dieu, *le Maître souverain des sciences*, comme parle l'Esprit saint : *par qui sont déposées dans l'esprit de l'homme les grandes et fécondes pensées, comme un germe préparé* pour se développer et mûrir; qui non-seulement a crée la lumière et les sources et les vapeurs, mais qui nous révèle encore le secret de les faire servir à nos usages. *Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes*[1]; vérité non moins consolante qu'honorable pour l'humanité et à laquelle vous avez rendu hommage, en voulant que cette grande œuvre fût consacrée par les mains de la Religion.

Et maintenant que la reconnaissance élève dans vos cœurs et dans le cœur des enfants de vos enfants, jusqu'aux générations les plus reculées, un monument plus durable encore que cet édifice de pierres et de ciment, si imposant par sa masse et la solidité de sa construction! Et maintenant, pour emprunter au Roi-prophète la gracieuse image sous laquelle il aime à se représenter l'homme juste, puissiez-vous tous, selon la diversité de vos âges, *et dans le temps propre à chacun, donner les fleurs* de la jeunesse et les fruits de la maturité, comme des arbres plantés près d'une fontaine d'eau vive qui en abreuve les racines

[1] I REG. II. 3.

et en couronne les rameaux d'un éternel feuillage [1] ! car nous devons, N. T. C. F., à la sainteté de notre caractère comme à la ferveur de votre foi, de ne pas clore ce discours sans avoir tiré de la circonstance même qui en a fourni le texte, quelques applications morales, quelques inductions pratiques propres à l'édification de la piété et de la vertu chrétiennes. Que ces bassins, que ces courants, que ces jets abondants d'une eau vivifiante et limpide, qui vont réjouir, fertiliser, embellir votre cité, rappelent à votre pensée, rendent plus chères à votre amour, les eaux de la divine grace dont le saint réservoir est dans vos églises, tout auprès de ce monument, comme pour en réveiller en vous, par ce rapprochement, un souvenir plus présent et plus sensible ! Sources bénies venues aussi de loin, descendues des hauteurs des cieux et des collines éternelles pour arroser les arides vallées de la terre ! *Fontaine, sortie des plaies adorables du Sauveur, où ses élus vont puiser avec joie les flots de lumière, de consolation et de vie* [2] ! eaux sanctifiantes qui nous ont lavés de la tâche d'origine ; eaux de la pénitence, eaux de nos larmes pieuses, piscines sacrées qui emportent nos souillures de chaque jour et cette poussière du monde qui s'attache aux pieds du voyageur ; eaux jaillissantes jusqu'à la vie éternelle [3],

[1] Et erit tanquam lignum, quod plantatum est secùs decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet. PS. I. 3.

[2] Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. IS. XI. 3.

[3] Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. JOAN. IV. 14.

où elles se transforment en rosée de gloire pour les siècles des siècles !

Oui, fidèles de Bailleul, celui qui aura bu de l'eau de vos fontaines, toutes pures et saines qu'elles puissent être, aura *encore soif* : celui qui boira aux sources de Jésus-Christ sera éternellement désaltéré ! O Dieu ! donnez-nous de cette eau merveilleuse, afin que nous n'ayons plus soif que de vous seul, et que nous n'allions plus puiser aux sources impures de Babylone ! ô Dieu ! quand luira le jour où nous sentirons couler dans nos âmes le fleuve de votre intarissable et éternelle paix, où vous nous abreuverez vous-même des torrents de vos ineffables voluptés [1].

Si l'image que nous en offrent ces fontaines est si attrayante, que douce et enivrante sera la réalité ! Ah ! si pour faire dériver les eaux de votre grace jusqu'à nos âmes il y a des vallées à combler et des montagnes à abaisser, s'il faut creuser la terre de notre néant par l'humilité, dompter par le fer et le feu le roc indocile d'une volonté rebelle, nous voilà prêts, Seigneur, à tous les travaux, à tous les efforts de la pénitence, à tous les sacrifices du dévouement et de l'amour ! Qu'une goutte seulement de vos célestes délices vienne rafraîchir nos lèvres, que dévore la soif du bonheur dans le désert brûlant de cette vie, en attendant que nous entrions dans cet immense océan de votre joie qui pour fond a l'infini, et pour rivages, l'éternité ! !

[1] Et torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. XXXV. 9.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

DE L'AN DE GRACE 1845.

SUR LA LOI DU TRAVAIL.

Il est une loi mystérieuse et terrible, N. T. C. F., qui pèse sur tout homme, dès le jour de sa naissance, et qui l'étreint dans ses liens de fer jusqu'au tombeau. Loi primitive, nous la voyons établie presque à l'origine du monde. Loi perpétuelle, elle a survécu aux révolutions des âges et aux révolutions des sociétés, et le temps qui renverse tout sur son passage, qui change et renouvelle incessamment les coutumes, les institutions et les mœurs, l'a laissée debout depuis soixante siècles. Loi universelle, elle fait sentir ses rigueurs à tous les fils d'Adam sans exception d'âge, de sexe, de rang, de condition, de fortune. C'est la Loi du Travail, non du travail libre, mais du travail obligé. Cette Loi qui n'a sa sanction dans aucun code de la terre, que n'explique pas davantage la nature de l'homme essentiellement jaloux de sa liberté, mais

qui est écrite dans la conscience de l'humanité, qui s'impose facilement comme un fait à ceux-là même qui refusent de l'accepter comme un droit, et que promulgue, à chaque heure du jour, sur tous les points du globe, le cri de la souffrance échappé de toutes les poitrines humaines; cette Loi, disons-nous, est un de ces grands problèmes de l'ordre moral, dont les sages de toutes les époques ont cherché curieusement la solution.

Reconnaissons toutefois que la pensée du législateur et du philosophe ne s'en est jamais préoccupée avec plus d'anxiété, et on doit le dire, avec de plus louables intentions, qu'à l'époque présente. L'Industrie, en étonnant le monde moderne par des progrès dont il n'est plus possible d'assigner le terme, révèle en même temps ses dangers par deux symptômes qui ne peuvent échapper à l'attention des esprits les plus vulgaires. D'une part, ses prodigieux développements multiplient les classes ouvrières dans une proportion toujours croissante. De l'autre, par ses brusques déplacements, par la nouveauté et le perfectionnement de ses procédés, par la substitution de ses machines à l'action immédiate de la main de l'homme, et surtout par l'excès de sa production qui en nécessite la suspension subite, ou du moins le ralentissement pour donner à la marchandise le temps de s'écouler, elle est souvent exposée à laisser tout-à-coup sans travail une multitude de bras.

De là, des éventualités nouvelles, imprévues, menaçantes, qui ont éveillé au plus haut degré la sollicitude de tous les hommes appelés par état ou par la vocation du talent à s'occuper des intérêts de la Chose publique. La Politique s'est justement alarmée d'une situation qui peut, à chaque instant, jeter inopinément sur la place publique et mettre, à la solde de l'émeute, des milliers de mécontents. La Philantropie s'est demandé où elle prendrait du pain pour nourrir, dans les crises commerciales et industrielles, des populations affamées. La science économique s'est épuisée en combinaisons et en calculs pour conjurer le péril. Publicistes, moralistes, socialistes, idéologues, chacun a voulu apporter sa théorie. Les unes, rêves brillants, chimères ingénieuses, mais impraticables, mais immorales, sont tombées, moins encore devant les impossibilités de leur application, que devant l'indignation de la pudeur outragée. Les autres, plus rationnelles et plus positives, ont remué tour-à-tour les questions sérieuses, les thèses brûlantes du salaire de l'ouvrier, de l'organisation du travail, des rapports de la consommation aux produits.

Dans la composition de ces systèmes, on devait naturellement s'attendre que la Religion serait consultée et entendue; la Religion, clef de voûte et pierre fondamentale de l'édifice social, elle qui donne le mot de toutes les énigmes, la réponse à toutes les difficultés, la satisfaction à tous les besoins,

le remède à toutes les plaies, et qu'il faut toujours se résoudre à faire prédominer dans toutes les graves discussions qui s'agitent autour de nous, dans l'Éducation comme dans l'Économie, dans le système pénitentiaire comme dans le Paupérisme, sous peine de n'aboutir, après de longs efforts, qu'à des résultats négatifs ou incomplets! Or, de tous les éléments qui pouvaient entrer dans la conception de ces projets d'amélioration et de réforme, la Religion, sauf quelques rares et nobles exceptions [1], est précisément le seul qui ait été oublié, ou la place qui lui a été généralement faite y est si restreinte, qu'elle n'a pu s'y mouvoir et y déployer librement son action; car, ne pas lui attribuer ici le rang qui lui appartient, c'est annuler son influence.

C'est cette omission, N. T. C. F., que nous voulons réparer. Pasteur d'un vaste diocèse que couvrent de leurs ateliers, de leurs usines, de leurs manufactures, l'Agriculture et l'Industrie, ces deux mamelles de la prospérité publique, les classes laborieuses qui forment la grande majorité de notre troupeau ont un droit tout particulier à nos sollicitudes. Le sujet que nous allons traiter ne manque pas d'ailleurs d'à-propos, à l'entrée de la sainte Quarantaine. Ce n'est point s'écarter de la lettre ni de

[1] Les cours d'Économie politique et sociale de M. DE VILLENEUVE, de M. DECOUX, de M. DROZ, de M. ROUSSEAU. L'excellent *Livre de l'Ouvrier*, par M. EGRON.

l'esprit de la loi quadragésimale que de parler de la Loi du Travail, cette grande loi d'expiation, qui courbe sous son joug tous les enfants des hommes. Nous exposerons donc les doctrines catholiques touchant la Loi du Travail, signalant à ce point de vue, chaque fois qu'elles se présenteront sur notre chemin, les idées erronées, les théories vaines et dangereuses semées dans les livres ou dans la société. Nous montrerons comment la Religion, tout en imposant le Travail comme une peine, sait l'honorer, le consacrer, le diviniser en quelque sorte par ses enseignements, l'adoucir par ses consolations et ses promesses, le régler par de sages prescriptions, l'assister, dans la personne de ceux qui en portent le poids, par des secours efficaces puisés au trésor de sa charité, le protéger contre des exigences cupides, le récompenser enfin, et le couronner dans la gloire. Mais il nous faut ici reprendre les choses de plus haut, et établir avant tout l'origine et la première cause de la Loi du Travail, puisque c'est pour être partis d'un principe faux que tant d'esprits, d'ailleurs éminents, se sont égarés sur ce point dans les déductions les plus regrettables.

Dans les doctrines du Christianisme, le dogme du Travail est intimement et inséparablement lié au dogme de la Chute. Ce sont deux faits essentiellement corrélatifs dont l'un se déduit de l'autre comme l'effet de sa cause, et la conséquence, de son principe. Aussi la Religion n'a-t-elle garde d'ac-

cuser de cette dure nécessité les vices ou les abus des institutions sociales. Elle nous la présente comme une disposition de la jurisprudence divine, qui venge et rétablit par le châtiment l'ordre violé par le crime. Une première faute est commise par celui qui tenait, dans la main de son libre arbitre, tout l'avenir de la race humaine. La peine suit immédiatement, c'est la justice; mais cette même peine qui châtie, si elle est acceptée par la résignation, portée par la patience, bénie par l'amour, expie, répare, épure, réhabilite, c'est la miséricorde. Voilà tout l'enseignement catholique sur l'origine du Travail.

Non pas, N. T. C. F., que nous prétendions dire pour cela que si l'homme eût persévéré dans l'état d'innocence, ses jours se fussent écoulés dans les langueurs d'une éternelle oisiveté. Les admirables facultés dont son âme et son corps sont doués se refusent à cette supposition. Non, cette pensée qui étudie les êtres, qui en examine les rapports, qui en analyse et combine les éléments; cette volonté qui déploie une continuelle activité, qui demande sans cesse de nouveaux aliments pour nourrir sa flamme dévorante, et qui n'existe en quelque sorte que par l'action et le mouvement; non, cette structure si harmoniquement organisée, ces sens si subtils et si sûrs, ces membres si remarquables de souplesse et de vigueur, cette main, merveilleux mécanisme, si bien façonnée à soulever des fardeaux, à remuer le sol, à travailler la matière, à polir les

métaux, à commander à la nature; non, encore une fois, toutes ces nobles puissances ne pouvaient rester à l'état de sommeil et d'inertie : supplice pour supplice, les plus rudes labeurs nous paraîtraient plus tolérables qu'un repos absolu, et c'est dans ce sens que Job a pu dire que *l'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour prendre son essor dans les régions de l'air* [1].

Aussi lisons-nous dans nos saints Livres, qu'après avoir créé l'homme, *Dieu l'introduisit*, bien qu'il fût encore tout paré de sa justice et de son innocence, *dans un jardin de délices pour qu'il eût à l'entretenir et à le féconder par la culture* [2]. Mais ces soins de l'homme innocent dans le Paradis terrestre, sollicités par l'attrait et non dictés par la contrainte, auraient été un plaisir et un délassement bien plus qu'un travail : or, nous parlons ici non du Travail volontaire, mais du Travail imposé. Après la chute, il n'est plus question d'un Travail par forme d'agrément et de distraction et comme simples fonctions de facultés qui demandent à se produire et à s'exercer. Il s'agit de déchirer la terre par de violents efforts, *d'en arracher son pain de chaque jour à la sueur de son visage* [3]. Ce n'est plus cette nature facile et complaisante qui

[1] Homo nascitur ad laborem, ut avis ad volatum. JOB. V. 7.

[2] Et posuit eum in Paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum. GEN. II. 15.

[3] In sudore vultûs tui vesceris pane. GEN. III. 19.

ouvre d'elle-même son sein pour en épancher les trésors; c'est un sol indocile et rebelle qui se durcit, qui se hérisse, qui s'arme de ronces et d'épines comme de pointes et de glaives contre celui qui a osé s'armer contre son Créateur, et de qui on ne peut plus rien obtenir, si on ne le dompte par un travail opiniâtre et persévérant. Et la nouvelle et triste condition de l'homme déchu lui est signifiée par sa naissance elle-même. Sa vie s'annonce par des pleurs. Pour naître au jour, il faut qu'il brise les entrailles qui l'ont porté, et dans toutes les langues, l'enfantement douloureux qui donne un homme au monde reçoit le nom ou réveille l'idée de *Travail*.

Ainsi s'expliquent sur le sujet qui nous occupe nos saintes Ecritures, et leur témoignage est ici confirmé par les traditions religieuses de tous les peuples, lesquelles supposent toujours à l'origine des temps un âge d'or que remplace bientôt un âge de fer, en punition du crime des hommes. Une fausse et présomptueuse sagesse en a jugé autrement. Elle s'est révoltée, dans son orgueil, contre l'idée d'une déchéance encourue par l'humanité. A ses yeux, l'homme naît pur de toute souillure; ses sueurs et ses larmes ne sont la peine ni l'expiation d'aucune faute, mais le fait de l'injustice de nos lois, de l'organisation imparfaite ou vicieuse de nos sociétés, de l'abus de la force, de la brutalité de la conquête. Toutes les nations, toutes les religions

se sont entendues, si on veut l'en croire, pour accréditer des fables. Cette fiction de l'âge d'or, inventée par les poëtes et acceptée par la crédulité des peuples enfants, c'est elle, c'est son école qui s'offre de la réaliser, si on lui laisse faire table rase de nos institutions vermoulues, pour y installer ses doctrines et y développer ses harmonies. Dès-lors plus de services imposés, plus de bras mercenaires, mais un travail libre, un travail sans fatigues, un travail transformé en une fête et un enchantement perpétuel, et les arts et l'industrie multipliant sans efforts leurs chefs-d'œuvre et leurs merveilles, au bruit des instruments et des joyeuses acclamations d'un peuple de travailleurs, à peu près comme les murs des cités de la Grèce s'élevaient jadis aux accents de la lyre des Amphion et des Orphée.

Vaines promesses, espérances trompeuses, défis impuissants jetés aux oracles de l'éternelle Vérité! La parole de l'homme arrêterait plutôt le soleil dans sa course, qu'elle ne ferait reculer la parole de Dieu. Le rêve s'est dissipé, et l'humanité s'est retrouvée la même au réveil, si ce n'est peut-être avec un accroissement de souffrances par la connaissance plus raisonnée et le sentiment plus réfléchi de sa misère. Si vous en ôtez la poésie qui les embellit, que reste-t-il au fond de ces utopies, que blasphème, orgueil, cruelle déception? Or, l'orgueil est-il un appareil propre à calmer l'irritation de nos blessures? La soif du voyageur égaré dans les sables

brûlants du désert est-elle apaisée par le mirage perfide qui trompe éternellement son attente? Montrer au prisonnier l'image d'une liberté dont il ne doit pas jouir, lui en vanter les douceurs, n'est-ce pas aggraver le poids de sa chaîne? Et lorsque Satan, renouvelant sa révolte, se dresse sur sa couche de flammes pour blasphémer contre le Ciel, ne le voyez-vous pas bientôt retomber, avec un surcroît d'angoisses et de tortures, sous l'anathème qui l'a foudroyé ?

Ce n'est pas du reste, N. T. C. F., que tout soit illusion dans l'idée d'un certain tempérament, qui ôterait au travail une partie de ses épines et de ses aspérités. Il n'est point d'erreur si folle et si monstrueuse, qui ne renferme quelque germe de vérité. Il est certain que la tâche de l'ouvrier s'est adoucie, et qu'elle tend à s'adoucir de plus en plus au sein de nos sociétés modernes. Mais ce n'est pas à de bizarres et creuses théories que nous devons demander ce bienfait; c'est du Christianisme, de ses enseignements, de son esprit, de ses influences que nous devons l'attendre. Nous aurons bientôt l'occasion de remarquer tout ce que les principes d'humanité, de charité, de respect pour la dignité de l'homme, répandus dans le monde par l'Evangile, peuvent apporter d'heureuses améliorations, de précieux amendements dans la condition des Travailleurs. Ainsi, grace à son esprit de justice et de douceur, l'esclavage antique s'est

transformé peu à peu dans les exigences plus douces du servage ; le servage dans des services volontaires et les honnêtes devoirs d'une domesticité toujours bienveillante. Il est aussi permis de dire que par la vertu du même Sang qui a racheté la nature humaine, il se fait chaque jour comme une sorte de rédemption de la nature matérielle enveloppée dans la disgrace de son roi, et constituée à son égard, par un juste jugement de Dieu, dans un état de contradiction et d'hostilité. Plusieurs passages de nos saints Livres nous autorisent à croire que la pacification opérée dans le Ciel par l'immolation de la grande Victime, s'est étendue aux éléments terrestres. Saint Paul nous parle d'un *enfantement et d'un gémissement douloureux de toute la nature, dans l'attente de la Révélation des enfants de Dieu* [1], qui doit lui rendre aussi sa liberté. A mesure que cette révélation se produit par la diffusion de la lumière de la vraie foi, on voit l'homme reprendre quelque chose de cet empire, qu'il exerçait avant sa chute, sur les êtres de la création, la nature lui opposer moins de résistance, se laisser traiter et manier par lui avec une sorte de docilité complaisante, et lui fournir des armes contre elle-même, en lui faisant trouver, dans l'air, dans la lumière, dans la vapeur et les eaux, des auxiliaires puissants qui abrègent ses fati-

[1] Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. ROM. VIII. 19-22.

gues et centuplent ses forces. *Car c'est contre son gré*, ajoute le même Apôtre, *que la créature est sujette à la vanité;* ce qu'il faut entendre de son inertie et de son antagonisme à l'action de l'homme. *Elle obéit à regret aux ordres que Dieu lui a dictés, pour des fins connues de sa sagesse, et ne demande pas mieux que de s'affranchir de sa corruption et de sa servitude, pour contribuer elle-même à la gloire et à la liberté des fils de l'adoption* [1].

Mais de ce que la Loi du Travail peut être susceptible d'adoucissements progressifs, conclure à l'avènement d'une phase sociale où son joug cessera complètement de peser sur les mortels, où toute sueur sera essuyée des fronts et toute larme des yeux, c'est se repaître de chimères. Le voyage n'est pas le terme, le combat n'est pas le triomphe, le temps de l'épreuve n'est pas celui de la récompense. Et quand, par impossible, on parviendrait, à force de perfectionnements, à retrancher du travail la peine qui en est inséparable, notre courte apparition ici-bas en serait-elle pour cela le dernier mot de nos destinées? Resteraient toujours la douleur et la mort. Or, à moins qu'on ne parvienne à faire descendre du ciel l'immortalité pour la fixer sur la terre, il ne faut pas demander à l'exil les joies de la patrie.

[1] Vanitati enim creatura subjecta est, non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe. Quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. ROM. VIII. 20-21.

Gardons-nous donc, N. T. C. F., de toute exagération, et sans méconnaître les services rendus à l'humanité par la Loi Evangélique, au point de vue social, n'allons pas, à l'exemple de modernes publicistes, réduire aux proportions d'un intérêt purement temporel, interpréter dans le sens étroit d'une régénération toute terrestre, le fait surnaturel, le mystère divin de la Rédemption du monde par le sacrifice de la Croix. Dans les siècles qui nous ont précédés, les apologistes du Christianisme, exclusivement préoccupés des vérités qu'il propose à notre foi et de la règle par laquelle il modère nos passions, ont trop négligé peut-être de faire valoir les améliorations qu'il a introduites dans l'ordre politique et civil, dans les lois, dans les arts, dans les institutions et les mœurs publiques. Le siècle présent a largement réparé cette omission. Science, législation, littérature, poésie, monuments, il n'est aucun aspect sous lequel la Religion chrétienne n'ait été représentée par des orateurs et des peintres éloquents à l'admiration et à la reconnaissance des hommes. Et il devait en être ainsi. A une époque où les croyances dominaient tous les esprits, il suffisait d'en envisager le côté divin. A notre époque de scepticisme, de matérialisme pratique, d'indifférence absolue pour tout ce qui ne touche pas les intérêts du temps, il fallait bien faire pardonner le dogme, en considération des avantages temporels dont il a doté le monde.

Mais ce qu'il faut aussi par-dessus tout éviter, c'est

de compromettre les aperçus les plus justes et les plus vrais, en leur donnant une portée qu'ils n'ont pas; c'est de subordonner le principal à l'accessoire, le but à l'accident; c'est de changer la valeur des termes, et d'altérer, si on l'ose dire, la monnaie courante du langage, en transportant, par exemple, de leur sens spirituel les mots consacrés de salut, de rédemption, de liberté à un sens tout naturel et tout humain; c'est de substituer au règne éternel de Dieu dans le ciel avec ses Saints, je ne sais quel règne temporel du Christ sur la terre avec l'humanité régénérée; c'est enfin de ruiner toute l'économie du Christianisme, la délivrance du péché et de la mort éternelle, la vie de la grace, la vie de la gloire, pour la faire aboutir à un intérêt secondaire, à un fait *humanitaire*, à un pas dans le progrès; et, parce que la doctrine de Jésus-Christ a rendu à l'homme sa dignité, aboli l'esclavage, posé des bornes à la puissance et proclamé les droits de la faiblesse, de ne vouloir plus l'apprécier que dans les termes de cette étroite interprétation : singulière découverte et qui a du moins le mérite de la nouveauté, après dix-neuf siècles qu'a traversés l'Eglise sans se douter de ces belles choses !

Or, telles sont les idées renouvelées de l'erreur des Millénaires, qui percent dans un grand nombre d'écrits et notamment dans les publications d'une école qui se propose de résoudre pacifiquement tous les problèmes de l'organisation présente des sociétés humaines. A entendre ses adeptes, la réalisation du

Christianisme est tout entière dans le progrès et le perfectionnement social : la Rédemption s'accomplit ici-bas ; les plus hautes vertus chrétiennes, la foi, l'espérance et la charité, trouvent leur dernière fin dans ce monde. Le Clergé Catholique est convié à prêter son concours à la poursuite de ces merveilleux résultats, et si on lui permet encore de prêcher la résignation, ce n'est que pour un temps et comme indemnité provisoire, en attendant le jour prochain d'une complète et universelle rénovation. Sans doute, nous verrons avec bonheur sortir des doctrines de l'Evangile toutes conséquences favorables au bien-être matériel des peuples, et nous contribuerons, comme nous l'avons toujours fait, à leur application, avec tous les efforts du zèle. Mais demain comme aujourd'hui, comme hier, comme toujours, nous dirons à nos frères : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*[1]. Nous leur dirons : Homme, lève ta tête, porte ton cœur plus haut que cette terre de boue. La vie présente n'est qu'un passage, une préparation à tes immortelles destinées. Ce n'est pas pour t'épargner les tribulations d'un jour qu'un Dieu est mort pour toi ; c'est pour te conquérir un trône où tu régneras éternellement avec lui !

Nous nous garderons encore avec plus de soin, N. T. C. F., des vaines et dangereuses déclamations

[1] Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. MATTH. VI. 33.

de ces faiseurs de catégories qui, faute d'avoir regardé au fond des choses, ou séduits par le vent de la popularité, sèment entre les frères des germes de fatales divisions et d'odieuses rivalités, comme si la Loi du Travail n'étendait pas son niveau sur toutes les têtes. Imprudents sophistes, vous les voyez, sous couleur de s'apitoyer sur le sort des classes plus spécialement vouées aux travaux de la main, remuer dans les cœurs le vieux levain des plus mauvaises passions, en partageant la société en deux castes, celle des travailleurs et celle des consommateurs, des hommes de labeur et des hommes de loisir : la première, composée de tout ce qu'il y a d'utile, d'honnête, de sain, de vertueux parmi les citoyens ; l'autre, de tout ce qu'il y a d'humeurs impures et vicieuses dans le corps social, d'hommes oisifs, désœuvrés, corrompus, poids inutile sur la terre : ici l'abeille industrieuse, là le frelon parasite : d'un côté, de malheureux opprimés ; de l'autre, de cruels oppresseurs s'engraissant de la substance d'innocentes victimes. Triste remède pourtant aux maux qu'on prétend soulager que d'ajouter à des souffrances déjà trop réelles les tourments de la haine et les poisons de l'envie ! Ah ! qu'il serait plus loyal et plus vrai, plus sage et plus consolant de dire au laboureur, à l'artisan, à l'ouvrier, que tout le travail de l'homme n'est pas dans l'action du bras et l'emploi de l'outil ; que nulle condition, sous le soleil, n'est exempte du tribut

imposé à toute la race humaine, ni la science, ni le pouvoir, ni le rang, ni la fortune; que la culture de l'intelligence a aussi ses sueurs, sueurs non moins pénibles et non moins fécondes que celles dont ils arrosent leur pain de chaque jour; que les études et les connaissances utiles sont aussi un champ semé de ronces et d'épines, que l'esprit doit labourer et dont chaque sillon coûte un douloureux effort; que de tous les travaux celui de la pensée est le plus dévorant peut-être, et que le génie lui-même, de qui naissent les grandes conceptions et les découvertes les plus profitables à l'humanité, est un feu qui consume le mortel qu'il a touché de son rayon! Et, quant à la distinction du rang, de la richesse, des fonctions élevées, est-il besoin d'en énumérer les charges et les dures exigences, tourment d'amasser, soin de conserver, crainte de perdre, veilles prolongées, sombres inquiétudes, incessantes prévoyances, jouissances éternellement ajournées? N'est-ce pas le perpétuel refrain du poète et du philosophe que les noirs soucis assiègent la porte des palais, qu'ils s'agitent autour de la couche de l'opulence, et que le doux et bienfaisant sommeil, qui visite avec amour les membres fatigués du mercenaire et lui verse l'oubli de ses peines, s'éloigne de ces fronts brûlants où bouillonne avec les ardeurs d'un sang irrité la fièvre des intérêts et des affaires?

Et pour entrer plus avant dans les détails, dans quel ordre de l'Etat se trouvent donc ces êtres privi-

légiés qui consomment sans produire, qui s'asseient, joyeux convives, au banquet de la vie sans avoir payé le droit d'y prendre place? Est-ce le magistrat, gardien sévère et vengeur incorruptible des lois, qui maintient la sûreté des personnes et des propriétés, et immole son propre repos pour veiller à la sécurité de tous? Est-ce le guerrier qui sacrifie au service de la patrie ses plus belles années, et qui acquitte noblement la dette du Travail, non plus seulement de ses sueurs, mais de son sang, de ses membres mutilés, de sa vie même? Est-ce le prêtre, expression vivante d'un principe qui est à la société ce que l'âme est au corps; le prêtre, médiateur entre le ciel et la terre, l'homme de Dieu et l'homme du peuple, l'instituteur de l'enfance, l'ami du pauvre, le consolateur de l'affligé, dont la parole éclaire, bénit, réconcilie, qui oppose à la corruption des mœurs l'éternelle protestation de la règle, sauve les intelligences des plus tristes naufrages, en les plaçant sous la garde de la foi, entretient dans les cœurs par la charité l'esprit de sacrifice et le feu sacré du dévouement? Sont-ce les Chefs des peuples et les délégués de leur autorité à tous les degrés de juridiction et dans toutes les branches de l'administration publique? Ah! faut-il un si grand effort de raison pour comprendre que les honneurs, les dignités, les emplois éminents sont des *charges*, comme les nomme énergiquement notre langue aussi philosophique que chré-

tienne; que plus le commandement s'étend et s'élève, plus se multiplient ses sujétions et ses liens de dépendances; que si le subordonné n'a qu'un chef, le chef a autant de maîtres à servir qu'il compte de subordonnés? Et comment ne pas remarquer ici que le Christianisme semble n'avoir affranchi les masses du joug de l'esclavage, que pour le faire peser plus lourdement dans les hautes régions du Pouvoir, et qu'ainsi s'accomplit à la lettre, sous nos yeux, cette parole prophétique du Sauveur à ses disciples : *Les chefs des nations exercent sur elles la domination avec empire; il n'en sera pas de même parmi vous: mais celui qui veut être le premier, sera le serviteur de tous*[1]?

Ecoutons comme saint Paul traite admirablement ce grand sujet dans sa première épître aux Corinthiens, où il dessine à grands traits la constitution de l'Eglise. Il ne s'agit que d'appliquer à la communauté civile ce qu'il nous dit de la communauté spirituelle. Unité du corps dans la diversité des membres, voilà la société. *Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? Si le corps était tout ouïe, où serait l'odorat?.... L'œil peut-il dire à la main, je n'ai nul besoin de tes services? La tête peut-elle dire aux pieds, vous ne m'êtes point nécessaires?* De même dans l'Eglise, *tous sont-ils apôtres, tous sont-ils prophètes, tous sont-ils docteurs?* Non;

[1] Principes gentium dominantur eorum; non ità erit inter vos; sed qui vult primus esse, erit omnium servus. MATTH. XX. 25-26-27.

vous êtes tous *les membres d'un même corps qui est Jésus-Christ*. Qu'il n'y ait donc point de schisme dans un corps dont l'unité fait l'essence; *mais que tous les membres se prêtent l'un à l'autre un mutuel secours et se témoignent une mutuelle bienveillance, en sorte que si l'un souffre, tous compatissent à sa souffrance; que si tel autre est dans l'honneur, tous les autres se glorifient et se conjouissent avec lui. Et ceux-là même qui nous paraissent plus faibles et employés à des fonctions plus humbles, n'en sont pas pour cela moins nécessaires ni moins dignes d'égards*[1], puisqu'ils concourent également à l'harmonie du tout et à la perfection de l'ensemble.

Nous ne savons, N. T. C. F., si nous nous faisons illusion; mais il nous semble que de tels enseignements témoignent de plus d'estime pour les classes laborieuses de la société, que les perfides flatteries qui les égarent et les corrompent. Mais là ne se bornent pas les témoignages dont la Religion sait honorer le Travail. On a épuisé toutes les formules

[1] Multa quidem membra, unum autem corpus. Si totum corpus oculus, ubi auditus? Si totum auditus, ubi odoratus?... Non potest autem oculus dicere manui, operâ tuâ non indigeo. Aut iterum caput pedibus: non estis mihi necessarii. — Numquid omnes apostoli, numquid omnes doctores? Non sit schisma in corpore, sed idipsum pro invicem sollicita sint membra; et si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra; sivè gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra. — Sed multò magis quæ videntur membra corporis infirmiora esse necessariosa sunt, et quæ putamus ignobiliora membra esse corporis, his honorem abundantiorem circumdamus. 1 COR. XII. 12-23.

de la louange pour célébrer l'antique usage établi dans l'empire de la Chine, qui veut que chaque année, à un jour déterminé, le chef de cette vaste monarchie, entouré des officiers et des princes de sa cour, et en présence de tout le peuple assemblé, touche un moment la charrue et trace de sa main souveraine un sillon dans le champ spécialement affecté à cette cérémonie. Nous ne contesterons pas ce qu'il peut y avoir dans cet usage, de haute moralité et surtout d'habile politique, ni tout ce qu'un auguste exemple peut ajouter de considération et d'encouragement au premier et au plus nécessaire de tous les arts, l'agriculture. Mais l'Ouvrier Chrétien! Ah! ce n'est pas un prince de la terre qui lui est présenté pour modèle, un fastueux empereur qui vient une fois l'année, dans l'appareil de la majesté royale, toucher du bout du doigt le fardeau qui fait plier ses épaules. C'est le divin Fondateur de notre Religion, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, qui a voulu dans un excès d'amour, porter sur lui tous les travaux comme toutes les douleurs de l'homme. Travailleur, qui que tu sois, et à quelque labeur que s'emploie ton activité, considère ton Maître et ton Dieu, occupé durant trente années, dans l'atelier d'un artisan, polissant le bois, maniant le rabot et la scie, se laissant nommer par dérision *le fils du charpentier* [1], et donnant désormais au Travail, sanctifié par son exemple, non plus

[1] Nonne hic est fabri filius? MATTH. XIII. 55.

une valeur appréciable à l'estimation de l'homme, mais une valeur divine. Comprendras-tu que ce n'est plus le Travail qui dégrade, qu'il est au contraire honnête, honorable, consacré, et que le vice seul avilit? « Que ceux donc qui vivent d'un art méca-
» nique, s'écrie le grand Bossuet, se consolent et
» se réjouissent! Jésus-Christ est de leur Corps;
» qu'ils apprennent à louer Dieu, à chanter des
» Psaumes et de saints Cantiques; Dieu bénira leur
» Travail, et ils seront devant lui comme d'autres
» Jésus-Christ[1]. »

Et cet adorable Ouvrier, dans quels rangs choisit-il les prédicateurs de son Evangile? Est-ce parmi les grands, les riches, les puissants de la terre? Non; c'est parmi d'obscurs prolétaires, d'humbles bateliers, un saint Pierre, un André, vivant du produit de leurs barques et de leurs filets, un Simon corroyeur, un Paul fabricant de tentes et se faisant gloire de ne *devoir sa subsistance qu'au travail de ses mains*[2].

L'Eglise ne s'est pas écartée de l'esprit de son divin Fondateur. Entendez-la, avec saint Augustin, attribuer au Travail le *mérite de la prière*[3] et du sacrifice, en prescrire d'abord l'obligation à ces pieux solitaires qui tressaient en nattes et en cor-

[1] 8me Élévation sur les Mystères. BOSSUET.

[2] Neque gratis panem manducavimus ab aliquo, sed in labore. 2 THESS. III. 8.

[3] Qui laborat, orat. S. AUG.

beilles le jonc et l'osier, et plus tard à ces instituts monastiques qui ont défriché nos landes, percé nos routes, construit nos ponts, élevé la plupart de nos monuments publics, et qui donnent, encore en ce moment sur notre terre d'Afrique, la preuve de l'influence que peut exercer sur une contrée barbare l'exemple d'une vie rude et laborieuse, soutenue par une pensée du Ciel. Saintes familles, ruches bénies de Religieux et de Travailleurs tout ensemble, coordonnés dans des rapports si harmonieux, que nos modernes organisateurs du Travail, tout en prétendant nous donner du neuf, n'ont fait que les copier, et que leurs plans les plus ingénieux d'associations ouvrières ne sont que le calque du monastère, moins l'esprit qui le fait vivre et prospérer; car cet esprit, il fallait le demander à la Foi animée par l'Espérance et vivifiée par la Charité, et ils l'ont cherché dans les instincts des sens et dans la boue des passions.

Parlerons-nous encore de toutes les distinctions dont l'Eglise se plaisait à entourer le Travail, quand elle avait sa voix dans les conseils de la nation ? Patronnages, privilèges, exemptions, franchises, heureux préludes d'une liberté plus complète ; saints protecteurs assignés à chaque corporation, fière de marcher, dans les cérémonies civiles et religieuses, sous la bannière du modeste ouvrier devenu son intercesseur auprès de Dieu, après avoir été son modèle sur la terre. Redirons-nous le noble usage qu'elle

sut faire de ses richesses aux jours du moyen-âge, alors qu'ouvrant un immense concours à tous les arts de l'esprit et de la main, elle appelait de loin les ciseaux les plus intelligents pour tailler et sculpter la pierre de ses édifices, les pinceaux les plus habiles pour en couvrir les parois des plus riches peintures, les burins les plus renommés pour ciseler ses calices et ses reliquaires, les plumes les plus exercées pour multiplier et illustrer ses manuscrits, et qu'elle leur payait dignement un dernier tribut de reconnaissance, en écrivant leurs noms sur l'azur de ses verrières et sur le marbre de ses sarcophages? Est-ce assez d'honneurs décernés au Travail? Non, et que reste-il? Il reste qu'elle nous le montre dans la gloire, couronné de la main de Dieu lui-même, qu'elle l'expose sur les autels à la vénération des hommes, dans la personne des Joseph, des Onésime, des Eloi, des Geneviève, des Isidore, des Fiacre, des Benezet, des Crépin et des Crépinien, lui assurant ainsi la double immortalité du Ciel et de la terre!

Si la Religion sait noblement apprécier le Travail, elle sait aussi le régler. A côté de la loi qui l'impose, elle a placé la loi qui le modère. Sur les sept jours dont se compose le cercle de la semaine, elle en abandonne six aux exercices du corps, aux sollicitudes de la vie matérielle; elle en réserve un pour la satisfaction des besoins de l'âme. Elle connaît la mesure des forces de l'homme, et tout en

voulant qu'il les exerce, elle ne souffre pas qu'il les épuise. Elle ne connaît pas moins les exigences de sa double nature, et tient d'une main ferme la balance entre ses diverses facultés, pour y maintenir cet équilibre que romprait bientôt la prédominance de l'élément terrestre sur l'élément surnaturel et divin. Notre intention étant de compléter plus tard la présente Instruction sur la *Loi du Travail* par une Instruction toute spéciale sur la *Loi du Repos*, nous ne donnerons pas aujourd'hui à cette partie de notre tâche tous les développements dont elle est susceptible. Contentons-nous de dire, qu'à considérer le Dimanche du regard purement philosophique, et abstraction faite de la sanction religieuse, il n'est point d'esprit judicieux, s'il voulait être de bonne foi, qui ne lui payât un tribut d'admiration et de reconnaissance, comme à l'institution la plus sage, la plus morale, la plus humaine, la plus conforme à notre nature, la mieux proportionnée à notre dignité comme à notre faiblesse. Ajoutons en passant que pour résoudre au profit de l'ouvrier comme du maître, le problème politique et social que soulèvent les phases nouvelles et les destinées probables de l'Industrie, il suffirait peut-être que cette grande Loi fût religieusement observée. Conditions du salaire, respect pour la dignité de l'homme et du citoyen, sécurité publique, garantie contre la dégénérescence de l'espèce et l'appauvrissement des générations, rapports exacts entre la consommation et les produits,

toute la législation, toute l'économie du Travail est dans ce précepte : *Les Dimanches tu garderas.*

Et cette assertion s'établit par un raisonnement bien simple. La réduction du nombre des journées élèverait proportionnellement le prix de la main-d'œuvre. Les six jours de Travail nourriraient ainsi le jour du Repos. Avec une somme égale de salaire, l'ouvrier aurait de plus le délassement qui répare et renouvelle les forces, la prière qui épure, la parole de Dieu qui console, les plaisirs du foyer qui moralisent. La société n'aurait plus à redouter ces coalitions, ces soulèvements populaires qui ne se terminent quelquefois que par des luttes sanglantes. Des hommes qui observent la sainte loi du Dimanche sont des Chrétiens, et des Chrétiens ni ne conspirent dans l'ombre, ni ne prennent le pavé de la rue pour champ de bataille de leurs ressentiments. Il y aurait diminution peut-être dans la quantité des produits, mais l'on n'aurait pas du moins à en craindre l'exagération. Un écoulement plus facile et plus régulier n'amènerait pas aussi fréquemment l'encombrement des débouchés, l'abaissement subit du prix des marchandises, ces crises commerciales, ces chômages ruineux, ces brusques suspensions du rouage industriel, qui laissent sans ouvrage et sans pain des populations entières de Travailleurs.

Eh ! où serait le mal, si la production fléchissait d'un septième ? Est-il nécessaire que le fabricant arrive à la fortune au pas de course, avec la promp-

titude de la vapeur qui met en jeu ses machines? Les fortunes les plus rapides sont-elles les plus durables? Le torrent qui grossit tout-à-coup, puis laisse bientôt son lit à sec, après avoir déchiré ses bords, vaut-il ce beau fleuve au cours paisible et majestueux qui baigne d'un flot fécondant ses heureux rivages, et attend, sans précipiter sa marche, que ses affluents lui apportent le tribut de leurs eaux? Puis, est-il nécessaire que l'ouvrier périsse corps et âme, pour que le maître monte plus vite au sommet de l'opulence, et faut-il absolument que cet édifice d'orgueil et d'ambition s'élève sur les débris d'intelligences abaissées, de santés ruinées, de consciences perverties, d'âmes immortelles perdues pour l'éternité? Mais la production elle-même, si elle ne gagnait plutôt à l'observation du Dimanche, n'en éprouverait qu'une baisse à peine sensible. Les jeunes Hébreux élevés à la cour du roi d'Assyrie, ayant gardé fidèlement les abstinences de leur Loi, parurent, après cette épreuve, avec un visage plus frais et mieux nourri que les compagnons de leur âge qui avaient vécu des mets servis sur la table du prince. Ainsi de l'observation du Dimanche. Le jour du Repos, en reprenant sa place dans les habitudes des classes ouvrières, ferait rentrer dans le noir abîme d'où il est sorti, ce hideux *Lundi*, jour de Satan, sacrilège parodie du jour de Dieu, jour de l'orgie et de la débauche, aussi improductif, par la double ruine de l'homme et du Chré-

tien que ses excès consomment, que le Dimanche est fécond par son influence sur le physique et le moral du Travailleur dont il rajeunit les forces et retrempe l'activité.

Nous ne faisons, N. T. C. F., qu'effleurer ces considérations, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Mais voilà comment la Religion s'entend à régler, à organiser, à moraliser le Travail; voilà comment elle le protégerait contre les âpres exigences d'une cupidité sans mesure, si sa voix était écoutée! Mais quand toutes les oreilles lui seraient fermées, elle ne se taira pas pour cela. Elle continuera d'exhorter et de reprendre à temps et à contre-temps, et, sans dissimuler à l'ouvrier l'étendue de ses devoirs, elle n'en rappellera qu'avec plus de force, à ceux qui tiennent son sort dans leurs mains, les droits sacrés de la nature et de l'humanité. Elle protestera donc, et contre cette oppression de la faiblesse de l'âge et de la faiblesse du sexe, renouvelée des plus mauvais jours de la violence païenne, qui contraint des parents infortunés *à immoler*, et le jour et la nuit, *leurs fils et leurs filles aux démons* [1] de l'usine et de la fabrique, cruels Moloch, insatiables Mammon, qui dévorent les générations dans leur fleur, et étouffent en elles tout rayon d'intelligence, tout germe de vertu...... et contre cette oppression plus odieuse encore de la conscience, condamnée à la cruelle

[1] Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. PS. CV. 37.

nécessité ou de plier sous des ordres impies, ou de laisser périr une famille dans les angoisses de la faim.... et contre ce code monstrueux de délits et de peines insolemment arbitraires, qui taxe la prière, tarife les heures données à l'instruction chrétienne, met à l'amende l'assistance au service divin et ferme la porte de l'atelier à quiconque estime assez son âme pour ne pas vouloir descendre jusqu'à l'état de brute ou de machine.... et contre cette prévoyance homicide qui, s'effrayant de l'accroissement de la population ouvrière, n'imagine rien de mieux que de la vouer au célibat ou de réglementer la fécondité de ses mariages, à peu près comme ce roi d'Egypte qui, alarmé de voir les enfants d'Israël se multiplier dans une proportion supérieure à celle de son peuple, se dit à lui-même : *Voici que ce peuple devient nombreux, et qu'il sera bientôt plus fort que nous : opprimons-le avec sagesse et arrêtons ses progrès en l'accablant de travaux et en attaquant ses rejetons dans leur racine*[1]*;* Et pour tout dire en un mot, contre cette exploitation de l'homme par l'homme, qui spécule sur son semblable comme sur un vil bétail, ou comme sur un agent et un pur instrument de production; qui calcule froidement jusqu'à quelles limites on peut ajouter à sa tâche, sans qu'il tombe écrasé sous le poids; qui suppute goutte

[1] Ecce populus filiorum Israël multus, et fortior nobis est.... sapienter opprimamus eum ne fortè multiplicetur. EXOD. I. 9, 10 et seq.

à goutte ce que des ruisseaux de sueur peuvent lui rapporter d'or, pareille à ces vampires que la sombre imagination des enfants de la Germanie nous représente s'abattant sur des corps pleins de force et de vie, et n'abandonnant leur proie qu'après lui avoir tiré toute la moëlle de ses os et tout le sang de ses veines!

Non certes, ce ne sera pas la Religion, elle qui, à toutes les époques, s'est élevée contre l'infâme trafic des esclaves africains, et qui vient récemment encore de le flétrir par une Bulle partie de la Chaire apostolique, ce ne sera pas cette Religion de liberté et d'amour qui admettra, pour ses propres enfants, un joug qu'elle écarte avec horreur de la tête de l'étranger et du barbare; elle ne transige pas plus avec la *traite* des blancs qu'avec la *traite* des noirs, qu'avec la *traite* de toute créature faite à l'image de Dieu, n'importe sa couleur et la latitude qui l'a vue naître; et, si sa voix de Mère est méprisée, elle en appellera à toutes les consciences, à toutes les entrailles humaines et portera le cri de l'opprimé jusqu'au tribunal de Celui *qui doit rendre à chacun selon ses œuvres* [1].

Heureusement pour l'honneur de notre nature, à côté de ces abus de la force et de ces exigences imposées par l'ardeur immodérée du lucre, se présentent de consolantes exceptions qui permettent à nos regards de se reposer sur des tableaux plus doux. Malgré

[1] Reddet unicuique secundùm opera ejus. MATTH. XVI. 27.

le relâchement du frein religieux et la funeste contagion du scandale, il est encore en France des établissements industriels, et, nous aimons à le proclamer, notre Diocèse en compte un grand nombre, dont les chefs entourent l'ouvrier d'une sollicitude paternelle, ménageant ses forces dans la santé, l'assistant dans la maladie, secourant sa vieillesse, lui procurant les moyens de consacrer et de faire fructifier ses épargnes, prenant soin de la veuve et de l'orphelin, ouvrant à l'enfance les sources de l'instruction. Il en est d'autres plus estimables encore où, non contents de veiller à son bien-être matériel, des maîtres, pleins de conscience et de foi, ne dédaignent pas de s'occuper de son âme, de l'instruire de ses devoirs, de lui en rendre l'accomplissement facile par la persuasion de l'exemple, et, le considérant comme un membre de la famille, comme un enfant de la maison, le confondent dans un même intérêt avec leur propre sang. Là, les dangers qu'entraîne pour les mœurs le mélange des sexes sont écartés par de sages précautions, par le maintien d'une discipline sévère. Là, le Dimanche est respecté et au premier signal qui en annonce le retour, tout bruit a cessé, tout mouvement s'arrête, comme si le grand moteur s'était soudainement brisé. Là, les travaux ne commencent qu'après que toutes les bouches et tous les cœurs se sont unis dans une prière unanime, et c'est encore par la prière commune que s'achève et se couronne la journée. Heureux ateliers, honorables manufac-

tures qui nous rappellent les saintes traditions de la vie patriarcale ! Que la bénédiction du Ciel et de la terre repose à jamais sur vous ! *Puissent la gloire et la richesse habiter toujours votre enceinte, comme y habitent la charité, la justice, la piété*[1] ! Puissiez-vous fleurir et prospérer de plus en plus, pour apprendre à notre siècle qu'il calomnie l'industrie, quand il la suppose inconciliable avec les préceptes de la Religion !

L'Eglise bénira de même toute pensée, toute initiative conçue dans le but de prêter à l'ouvrier appui et assistance, de lui apporter encouragements, secours, consolations. Si elle lui montre le Ciel au bout de la carrière, comme le terme et la récompense de ses labeurs, si elle le porte sur les ailes de l'espérance jusqu'à ce séjour de l'éternelle paix, *où il n'y aura plus ni travail ni douleur, où Dieu même essuiera de ses mains toutes sueurs et toutes larmes du visage* de ceux qui ont combattu et souffert ici-bas, elle n'en est pas pour cela moins jalouse de lui adoucir les tribulations et les amertumes de son exil. Au temps où elle possédait la puissance et la richesse, elle pourvut avec une magnificence toute royale à toutes les nécessités, à toutes les détresses auxquelles peut être exposée la classe des prolétaires. Elle éleva pour ses vieillards, pour ses malades, pour ses veuvages et ses enfants orphelins, ces hospices,

[1] Gloria et divitiæ in domo ejus; justitia ejus manet in sæculum sæculi. Ps. CXI. 3.

ces hôtels-Dieu, ces béguinages, ou pour mieux dire ces palais où, après les avoir logés comme des princes, elle les faisait servir, comme elle le fait encore aujourd'hui, par les plus purs et les plus héroïques dévouements. Superbes fondations, dont une génération oublieuse recueille chaque jour les bienfaits, sans songer à la généreuse main qui les a fondées pour les siècles ! Aujourd'hui, bien que pauvre et dépouillée, elle restera fidèle à son esprit, et ne démentira pas les sentiments de sa charité maternelle. Vous la voyez non-seulement offrir son concours à tous les efforts essayés pour améliorer la condition des travailleurs, Salles d'asile, Caisses d'épargnes, Souscriptions au profit des ouvriers malades; mais tirer de son propre sein, de ce foyer inépuisable d'amour qui est son âme et sa vie, des formes nouvelles de zèle et de dévouement accommodées aux besoins nouveaux de notre situation sociale, Bibliothèques catholiques, Ecoles chrétiennes, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Associations de Saint-Régis, de Saint-François Xavier, de Saint-Joseph, on a le temps à peine de les nommer à mesure qu'elles naissent, tant cette végétation des bonnes œuvres est rapide, tant ces charitables Institutions se pressent de germer et de s'épanouir sur le sol généreux de notre France.

Quels sont ces jeunes hommes, quelles sont ces femmes délicates qui, se partageant les quartiers de la cité, s'empressent et précipitent leur marche

comme s'ils couraient à un rendez-vous d'affaires ou de plaisirs? Ah! c'est que la charité ne souffre point de délais. Il s'agit de visiter ce pauvre ouvrier sur sa couche de douleur, de chercher de l'ouvrage pour celui-ci, de solliciter l'or du riche pour celui-là, de relever cet autre de son abjection en faisant légitimer et bénir une union que la conscience et l'honneur réprouvent. Et, quand vient le soir du Dimanche, où donc se dirigent ces flots d'ouvriers, loin des sentiers fréquentés par la licence et la débauche et dont le terme est la dégradation et la ruine? Ils vont dans les cryptes des Basiliques de la capitale, écouter tantôt un prédicateur renommé, ou la simple homélie du pasteur qui les fortifie en leur montrant la croix et les console en leur parlant du ciel; tantôt un membre illustre de nos académies et de nos athénées, aussi modeste que savant, qui ne dédaigne pas d'abaisser à leur portée les hauteurs de la science; tantôt un poète populaire qui, dans des chants inspirés, célèbre la famille, la Patrie, la Religion, la vertu et la dignité toujours inviolable de l'homme et du Chrétien, tant qu'elle ne s'abdique pas elle-même; ou bien, ils vont comme à *Lille*, comme à *Douai*, comme à *Tourcoing*, comme à *Roubaix*, comme dans presque toutes nos bonnes villes du Nord, ils vont, sous le noble patronnage de l'élite des citoyens qui se font leurs amis, leurs égaux, les compagnons de leurs jeux, les ordonnateurs de leurs fêtes, oublier dans d'honnêtes dé-

lassements les fatigues de la veille et s'aguerrir aux fatigues du lendemain.

De tout ce que nous venons de dire, N. T. C. F., la conclusion naturelle et rigoureuse, c'est que la Religion possède dans ses doctrines et dans leur application, toutes les données nécessaires à la solution théorique et pratique des graves questions qui ont fourni le texte de ce discours ; que c'est donc par conséquent à ses enseignements que nous devons demander l'intelligence de la Loi du Travail, comme c'est de ses influences que nous devons nous promettre le perfectionnement moral et le bien-être matériel de l'ouvrier. Ah ! si toutes les forces qui ont été follement et stérilement dépensées par des esprits éminents et des âmes généreuses pour bâtir et étayer de décevants systèmes, s'étaient employées à faire prévaloir le principe chrétien et l'action catholique, que de souffrances épargnées à l'humanité, que d'abus retranchés, que de périls menaçants détournés de la société! Mais parce qu'on s'est divisé et que chacun a voulu marcher dans sa voie; parce qu'on a laissé la vérité pour courir après le nouveau, le bizarre, l'imprévu; qu'on est allé chercher bien loin dans de creuses abstractions le remède qu'on avait sous la main, le mal qu'on voulait guérir s'est empiré, et le bien qu'on se proposait de faire a été partiel et incomplet.

Ces résultats que de fâcheux dissentiments ont compromis, l'unité de vues et d'action peut les obtenir.

Que toutes les intelligences élevées, que toutes les nobles sympathies qui prennent intérêt au sort des Travailleurs, que tous les hommes qui, par le pouvoir, par le talent, ou par le caractère et par la fortune, exercent quelque influence dans une sphère quelconque, se retournent donc vers la Religion comme vers l'Ancre unique qui peut sauver du naufrage le vaisseau de l'Etat. Au lieu de la harceler par de mesquines tracasseries et de maladroites contradictions; au lieu de la baffouer, de la dénigrer, de la livrer elle et son enseignement, et ses croyances, et ses institutions, et ses ministres, au mépris et à la dérision des peuples sur les planches d'un théâtre ou sur les tréteaux d'une publicité déloyale, que tous s'accordent à l'honorer, non timidement, mais à front découvert, non pour un temps et selon les temps, mais avec une volonté ferme et persévérante; que tous s'attachent à en faire descendre et pénétrer au sein des masses le respect et l'amour par de sincères hommages, et surtout par de nobles exemples; et l'on pourra se reposer sur elle de la paix et du bonheur du monde : *car elle a les promesses de la vie présente, comme celles de la vie future*[1].

Et vous, nos très-chers Coopérateurs, nous vous le disons, comme l'Apôtre à son disciple Timothée : *Recommandez et enseignez ces choses*[2]; elles n'eu-

[1] Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I TIM. IV. 8.

[2] Præcipe hæc, et doce. I. TIM. IV. 11.

rent jamais plus d'opportunité qu'à l'époque présente. Ramenez souvent dans vos instructions les considérations que nous venons de développer, en y mettant cette discrétion et cette mesure, qui les accommode à la portée des esprits et les proportionne aux besoins de vos peuples. Montrez dans la Loi du Travail la peine d'une première faute, mais une peine qui répare, qui mérite, qui réhabilite et glorifie, quand elle est portée en union avec la Croix du nouvel Adam. En même temps que vous prêcherez au Travailleur la résignation, la fidélité, la tempérance, plaidez auprès des maîtres la sainte cause de la justice, de la Religion et de l'humanité. Multipliez autour de vous par tous les efforts, par toutes les industries du zèle, ces pieuses et charitables associations qui procurent à l'ouvrier des conseils, des secours, des enseignements, des exemples. Invoquez à cette fin le concours de tous les hommes de cœur et de foi ; ils répondront à votre appel. Prêtez vous-mêmes avec empressement l'assistance de votre ministère, dans toutes les circonstances où elle pourra être réclamée, en conséquence des dispositions réglementaires qui vont assurer l'exécution de la Loi sur le Travail des enfants dans les manufactures, inappréciable bienfait d'une législation prévoyante et paternelle. Ne vous lassez pas, en toute occasion, de faire du bien aux hommes, dussiez-vous pour prix de vos dévouements encourir le reproche d'empiètement, de la bouche de ces censeurs chagrins

qui ne comprennent pas plus l'esprit de la Religion que les véritables besoins de la société. Successeurs de ces hommes apostoliques qui ont éclairé, purifié, consolé la terre perdue dans un abîme d'ignorances, de corruption et de misères, *n'oubliez pas que vous êtes établis et envoyés comme eux pour porter des fruits* dans l'ordre du temps comme dans celui de l'éternité [1] !

[1] Posui vos ut eatis et fructum afferatis. JOAN. XV. 16.

DISCOURS

POUR

L'INAUGURATION DE LA FONDATION VANDER-BURCH RESTAURÉE,

ET L'INSTALLATION DANS CETTE MAISON

DES SOEURS DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

AOUT 1845.

C'est une bonne et heureuse pensée, N. T. C. F., que d'avoir rapproché et associé les idées de charité, de Religion, de fête municipale, en choisissant pour l'inauguration de cet édifice restauré et agrandi, l'époque où l'illustre Eglise et la noble cité de Cambrai rivalisent de zèle pour célébrer la solennité de leur auguste Patronne !

Qu'y a-t-il, en effet, de plus religieux tout ensemble et de plus populaire que la Charité? N'est-ce pas aux sources de la Foi que cette divine vertu puise ses inspirations les plus sublimes, au foyer des croyances que s'allume et s'épure sa flamme céleste, et le peuple peut-il être convié à une fête plus sympathique à ses besoins que la consécration d'un asile,

où il trouvera des mères pour ses orphelines, des institutrices pour ses enfants, des secours pour ses pauvres, des remèdes pour ses malades, et, ce qui vaut mieux encore, des conseils qui éclairent son inexpérience, des encouragements qui consolent ses douleurs, des exemples qui élèvent et perfectionnent ses mœurs, par la persuasion douce et puissante qu'exerce sur les cœurs des hommes la sainte image de la vertu ?

Elle n'est pas moins digne des suffrages de tous les hommes de bien, sincèrement dévoués à l'amélioration matérielle et morale des classes souffrantes, cette autre pensée de rassembler sous le même toit, de ranger sous la même direction, de confier aux mêmes mains toutes les œuvres diverses, par lesquelles une charité aussi ingénieuse que féconde s'efforce d'égaler les prévoyances aux nécessités, les consolations aux misères. Pieuse concentration des remèdes de l'âme et des remèdes du corps; trésor universel de bienfaisance qui justifierait, mieux encore que cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, l'inscription de *Panacée de tous les maux*, qu'un burin reconnaissant graverait au frontispice de ce monument, ou, pour mieux dire, de ce temple élevé à toutes les faiblesses et à toutes les souffrances de l'humanité, faiblesse de l'âge, faiblesse du sexe, faiblesse de la condition, faiblesse de la santé, faiblesse de l'intelligence !

Je viens de nommer dans un seul mot la salle

d'asile, la fondation des boursières, l'ouvroir, les petites écoles, la dispensation des médicaments qui sauvent le malade et du bouillon qui réconforte le convalescent... J'allais ajouter la crèche, cette récente et dernière invention de la philanthropie chrétienne, et qui n'a pu se révéler qu'au cœur d'une mère; la crèche, doux souvenir et fruit béni tout à la fois du plus tendre et du plus profond de nos mystères qui, protégeant la vie à sa source même, recueille le nouveau né au sortir du sein maternel, comme elle reçut autrefois le Sauveur du monde, le place sous la garde des anges du Ciel et des anges de la terre, lui assure ces soins délicats, cette sollicitude de tous les instants qu'il ne peut attendre de sa pauvre mère, forcée de demander à un travail assidu, avec son pain de chaque jour, le lait qui doit nourrir l'enfant de sa tendresse! Ai-je trop présumé, Messieurs, de votre dévouement à tout ce qui est bon, à tout ce qui est humain, en laissant échapper ce regret, ou plutôt ce vœu de mon cœur? Non, je sais à qui je le confie, dans quelles âmes compatissantes je le dépose. Votre sensibilité me répond qu'elle ajoutera ce dernier trait à la perfection de votre ouvrage.

Et qu'on n'objecte pas que donner toutes ces extensions à l'établissement, c'est s'écarter de la pensée du fondateur, c'est détourner, au profit d'œuvres qu'il n'a pas même prévues, des libéralités affectées à un service spécial. Une pareille objection n'au-

rait de valeur qu'autant que ce service souffrirait quelque dommage de l'emploi d'une partie de la dotation au développement de l'institution primitive. Mais si d'une part les conditions posées par le bienfaiteur sont scrupuleusement observées, et si de l'autre, graces à une gestion consciencieuse et intelligente, le pieux trésor s'est grossi par de prévoyantes épargnes, n'est-il pas d'une bonne et sage administration de faire servir cet accroissement de ressources à la satisfaction de besoins nouveaux qui se rapprochent par leur nature de l'esprit de la première fondation?

Administrer ainsi les deniers de la bienfaisance, ce n'est pas innover, c'est perfectionner; ce n'est pas dénaturer une œuvre, c'est l'agrandir et la compléter. Après qu'une source a suffisamment abreuvé l'héritage, peut-on objecter qu'elle est détournée de son cours, parce qu'on laisse dériver vers les terres contiguës la surabondance de ses eaux, pour y verser la fraîcheur et la fertilité? Je dis plus : appliquer de la sorte les fruits d'une prudente économie, c'est entrer dans la pensée même de l'Institution ; c'est quitter la lettre qui tue pour l'esprit qui vivifie; c'est interpréter les intentions du fondateur dans le sens le plus conforme à ses vues bienfaisantes et le plus honorable à sa mémoire; c'est réaliser une conception, qui n'eût pas échappé à son amour du bien, s'il eût été contemporain de notre époque et témoin des conditions nouvelles que le temps a faites à nos sociétés présentes.

Chaque siècle, en apportant au monde son tribut de perfectionnement et de progrès, lui apporte aussi un tribut de souffrances et de misères. Chaque phase sociale, en faisant passer sous nos yeux un aspect jusque-là ignoré de la triste humanité, nous découvre en même temps une nouvelle plaie, et nous demande un appareil nouveau pour la guérir. Qui doute que la grande âme de l'immortel Vander-Burch, dont le nom, si noblement représenté dans cette enceinte, remplit tous les cœurs Cambrésiens d'un sentiment de vénération, de reconnaissance et d'amour ? qui doute que cette âme généreuse, si intelligente sur les nécessités du pauvre, eût compris l'opportunité de la salle d'asile, l'utilité d'une école pour l'enfance, d'une salle de travail pour les jeunes ouvrières que leur âge, leur indigence et leur innocence même exposent à tant de séductions ? Ah ! loin que son regard soit offensé des formes nouvelles que revêt une maison dont il fut le créateur et le père, il me semble le voir du haut des cieux, où ses vertus l'ont couronné, sourire avec complaisance à cette heureuse transformation de son ouvrage et étendre sur elle sa main vénérable pour la bénir !

C'est donc sous les plus consolants et les plus saints auspices que s'ouvre, avec les annexes et dépendances qui le complètent et le terminent, cet établissement modèle, unique peut-être dans son genre, dont se glorifie à bon droit la ville de Cambrai et que seraient fières de posséder les cités les plus riches en

institutions charitables. Et c'est vous, mes très-chères Sœurs, qui êtes appelées à le desservir, vous que l'on aime à trouver partout où il y a des larmes à essuyer, des pauvres à évangéliser, des souffrances à soulager, de jeunes cœurs à préserver du vice; vous, dignes filles de Vincent de Paul, qui, comme votre glorieux père, embrassez toutes les œuvres de miséricorde dans l'étendue de votre charité, et comme lui savez aimer, savez vous donner, ce n'est pas dire assez, savez vous dévouer et vous immoler sans mesure. Heureux choix, également honorable pour nos zélés administrateurs et pour votre saint institut, et que la faveur publique vient d'accueillir avec des démonstrations si touchantes dans cette marche triomphale, où toute une ville s'est levée pour vous servir de cortége jusqu'au seuil de votre nouvelle résidence, comme si elle eût voulu consacrer par la sanction du suffrage populaire le suffrage administratif qui vous en met en possession. Déjà chargées du soin des élèves boursières qui restent le premier et le principal objet de la Fondation, vous allez désormais remplir tous les ministères que réclament ses applications diverses. Plus fortes et plus heureuses par votre nombre et surtout par votre union, vous vous partagerez les mérites avec les services; vous pourrez, au besoin, vous suppléer dans vos emplois, et votre tâche vous deviendra plus légère par le concours mutuel que vous vous prêterez, et par cette émulation de l'exemple qui soutient et encourage toute grande

communauté dans l'accomplissement des devoirs. On vous verra passer tour-à-tour de l'ouvroir à l'asile, de l'école au dispensaire; tour-à-tour donner aux plus faibles le lait de la piété, rompre aux intelligences plus avancées le pain de la doctrine, exercer les filles de Sion à manier l'aiguille et les ciseaux, à travailler la laine et le lin comme la femme forte; surveiller les fourneaux où s'apprête la modeste réfection de l'indigent, ou le laboratoire où se préparent les médicaments salutaires.

Voilà bien le travail : mais, au milieu de tant de fatigues, le délassement nécessaire à vos fidèles servantes, à vos généreuses épouses, qui le leur donnera, Seigneur? Vos autels, Dieu des vertus! vos autels, le pieux oratoire qui doit ses ornements aux offrandes prélevées sur le trésor de leur pauvreté, cette chapelle bénie, à la décoration de laquelle l'art sagement compris et interprété n'a voulu concourir que pour offrir à la piété un attrait de plus. Oui, mes Sœurs, c'est le pavé du sanctuaire que vos pieds aimeront surtout à fouler; c'est à l'ombre du tabernacle que vous viendrez chercher le repos et le rafraîchissement de vos âmes; c'est dans le secret de la face de Dieu que vous viendrez verser vos peines, retremper vos courages et puiser la force de renouveler sans cesse, de perpétuer sans fin votre premier sacrifice. Que le monde ne s'y trompe point : Nous le proclamerons bien haut pour l'honneur éternel de notre foi; toute la vertu de ces âmes d'élite ne

se soutient que par la grace du tabernacle et de la table sacrée. Otez l'autel et la Victime toujours vivante et toujours immolée qui s'y dévoue comme expiation et s'y donne comme nourriture, et puis essayez de faire une Fille de la Charité. En vain nos frères séparés, qui nous envient cette création sublime, mais exclusivement catholique, ont demandé ce chef-d'œuvre à leur église, pour effacer de son front l'opprobre de sa stérilité ; tous leurs efforts ont échoué ; pourquoi? Parce qu'ils n'ont point notre Sacrifice, parce qu'ils s'obstinent à ne voir que la figure là où nous adorons la réalité.

Vous la fréquenterez aussi avec amour, cette maison de graces et de prières, vous, élèves privilégiées, qui demeurez toujours les filles aînées de la Fondation; et vous, précieuse jeunesse, qui partagerez avec elles, dès vos plus tendres années, le bienfait inappréciable d'une éducation chrétienne. Vous y viendrez sanctifier vos études par la piété, comme votre piété elle-même s'éclairera et se fortifiera par vos études. Là, à la vue de ce marbre dont un ciseau réparateur s'occupe à faire disparaître les mutilations exercées par des mains impies, et qui vous représente les traits chéris et vénérés de celui qui fut votre père, avant même que vous eussiez vu le jour, vous ferez monter jusqu'au ciel les vœux d'une pieuse reconnaissance. Vous chanterez avec le Prophète : *Mon père et ma mère m'avaient délaissée, mais le Seigneur m'a recueillie dans sa*

main et m'a réchauffée sous son aile [1]. Là, en présence du Dieu qui écoute toujours les prières de l'innocence, vous implorerez sa bonté pour vos dignes institutrices, vos mères selon la grace, qui vous initient, par leurs leçons et par leurs exemples, à la vie de l'intelligence, à la vie morale, à la vie divine, mille fois préférable à cette vie terrestre que vous avez reçue de vos mères selon la nature; vous l'implorerez pour ces hommes dévoués, prodigues envers vous de leur temps, de leur vigilance, de leurs soins assidus comme de leurs affections; pour ces respectables magistrats qui, à tous les degrés de la hiérarchie administrative, ont coopéré, par leur initiative ou par leur sanction, à la prospérité nouvelle de cet établissement, et pour nous même, si la tendresse paternelle et pastorale, que nous ressentons pour vous, nous donne quelque droit à vos prières.

Ah! plus d'une fois sans doute, chères enfants, à la pensée de toutes les faveurs dont vous êtes les heureux objets, avec un cœur sensible comme on le possède à votre âge, plus d'une fois vous vous êtes surprises à déplorer votre impuissance d'acquitter jamais la dette de la reconnaissance. Ah! vous ne connaissez donc point la riche rémunération que le Dieu de l'Evangile a placée dans les mains des pauvres et des petits pour payer le bien qui leur

[1] Pater meus et mater mea dereliquerunt me : Dominus autem suscepit me. Ps. XXVI. 10.

est fait ! Oui, toutes faibles et pauvres que vous êtes, vous pouvez égaler, surpasser en générosité vos bienfaiteurs; vous pouvez leur donner plus que de l'or, plus que tous les biens qui se mesurent par le temps ou se limitent par le nombre, vous pouvez leur donner, quoi ? mes petits enfants, vous qui n'avez rien... le Ciel !

Elle est donc grande la puissance de la foi, aussi grande que la puissance de la charité ! Vous en avez, N. T. C. F., sous les yeux un témoignage qui parle plus haut que tous les discours. Depuis que cette maison a été fondée, que de monuments élevés à la gloire et à l'ambition mondaines sont tombés en poussière ! Que de trophées renversés, que de souvenirs éteints, que de noms oubliés à qui pourtant l'immortalité avait été promise ! Et ce superbe édifice, bâti pour servir d'asile à l'innocence et au malheur, est encore debout, et les voûtes de ce sanctuaire frémissent encore des accents religieux de nos hymnes et de nos cantiques, et la mémoire de Vander-Burch y est encore aussi vivante qu'aux premiers jours, bien que deux siècles entiers aient déjà pesé sur sa cendre. C'est que de toutes les grandeurs qui sollicitent l'admiration des hommes, il en est deux seulement solides et durables : *La charité qui ne meurt point* [1], *et la vérité de Dieu qui demeure éternellement* [2] !

[1] Charitas nunquàm excidit. 1 COR. XV. 8.

[2] Et veritas Domini manet in æternum. PS. CXVI. 2.

O Vérité ! ô Charité ! vous êtes les deux colonnes qui portent le monde. Il tombera quand vous cesserez de le soutenir. Que nos esprits s'éclairent donc toujours de votre lumière, que nos cœurs brûlent toujours de votre feu. Vérité, charité ! vous vous résumez admirablement dans cet adorable Sacrifice, mystère de foi, mystère d'amour, que nous allons offrir comme bénédiction dernière, comme suprême consécration de cette grande cérémonie. Mais comme nous l'offrons pour tous, vous voudrez tous, N. T. C. F., unir vos pieux tributs de vœux et d'actions de graces à l'oblation de l'Hostie sainte. Je vais les recueillir dans la coupe sacrée pour les présenter au Très-Haut avec les dons mystiques. Puissent-ils monter comme un encens d'agréable odeur jusqu'à son trône sublime, jusqu'en la présence de sa souveraine Majesté, et redescendre sur nous de ces hauteurs divines en rosée de graces et de faveurs célestes ! Ainsi soit-il !

LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION

DU MOUVEMENT CATHOLIQUE QUI S'OPÈRE EN ANGLETERRE.

NOVEMBRE 1845.

Aucun de vous, nos très-chers Coopérateurs, n'ignore les symptômes consolants de retour à l'Unité qui se manifestent, depuis quelques années, au sein de l'église anglicane. Quel est le Prêtre, le fidèle catholique dont le cœur n'ait tressailli d'une joie pleine d'espoir, à la nouvelle de ces nombreuses conversions qui nous ramènent chaque jour des frères bien-aimés; dont les regards, attristés par les douloureux tableaux que nous offre l'état de l'Eglise de Jésus-Christ, sur presque tous les points de la chrétienté, ne se soient tournés avec complaisance vers les rivages de cette île, qui semble vouloir redevenir l'Ile des Saints. Les prédictions de ces Sages aux vues profondes et quasi prophétiques, qui ont calculé avec le plus de précision les voies que doit suivre l'erreur, dans le cercle fatal qu'elle parcourt, avant de revenir à son point de

départ, la Vérité ; ces prédictions, accueillies avec dédain par des oreilles incrédules, comme des rêveries d'enthousiastes, commencent à s'accomplir sous nos yeux. La semence de nos confesseurs et de nos martyrs jetés, il y a un demi-siècle, sur des côtes hospitalières, a levé par la bénédiction de Dieu, et porte déjà des fruits. *Le peuple qui marchait dans les ténèbres entrevoit les premiers rayons d'une grande lumière* [1]. Un travail intérieur et fécond se fait dans les esprits : les préjugés s'affaiblissent ; nos croyances et nos pratiques ne sont plus l'objet d'une critique moqueuse ou passionnée ; Rome n'est plus la prostituée de Babylone. Des hommes sérieux, pour qui la vérité religieuse est un trésor qu'ils veulent posséder à tout prix, interrogent l'antiquité dans ses sources, et s'étonnent d'y trouver toute vivante ce qu'ils appelaient la nouveauté de nos dogmes et de nos usages. Les savantes Universités elles-mêmes s'ébranlent, et l'élite de leurs docteurs sont comme les prémices qu'elles envoient au divin Bercail, en attendant qu'elles y rentrent à leur tour, et avec elles toute une grande nation.

Et c'est ici, N. T. C. Coopérateurs, qu'il nous faut admirer cette protection singulière et sensiblement divine, qui non-seulement assiste l'Eglise dans tout le cours de sa durée miraculeuse, mais qui lui vient en aide et la sert, pour ainsi dire, à point nommé,

[1] Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam. Isaï. IX. 2.

dans les crises qui la mettent en péril, proportionnant toujours les secours aux dangers, les consolations aux douleurs, la sauvant quand elle va périr, lui ménageant des compensations supérieures à ses pertes, lui faisant pousser de plus vigoureux rameaux sous les coups qui mutilent sa tige et, comme ces fleuves qui ne désertent leurs rives que pour féconder de nouvelles plages, *lui donnant toujours de nouveaux fils à la place des pères ingrats qui l'abandonnent* [1]. Prodige persévérant depuis dix-huit siècles, et qui se répète si ponctuellement à l'heure de chaque épreuve, qu'on peut, à bon droit, le regarder comme la grande et principale loi de la Providence à l'égard du gouvernement de l'Eglise! Prodige si frappant, qu'on ne saurait assez s'étonner que l'impiété, qui, grace à une longue expérience, doit en prévoir l'inévitable retour, n'en reste pas découragée, et qu'elle ne se lasse point enfin de préparer à la Religion, par des attaques toujours nouvelles, des triomphes toujours nouveaux! Mais, prodige bien consolant pour l'homme de foi qui, porté sur la barque de Pierre, peut garder son âme dans la paix, au bruit des flots et des vents déchaînés, assuré qu'une main divine tient le gouvernail!

Ainsi donc, pour ne citer qu'un exemple de ce phénomène, entre plusieurs autres que nous fournit l'époque présente, tandis que l'Allemagne protestante achève d'éteindre le peu qui lui restait de

[1] Pro patribus tuis nati sunt tibi filii. PS. XLIV. 18.

foi au Christianisme, et que des défections, toujours déplorables, quoique l'ennemi en exagère le nombre, éclaircissent les rangs même des prêtres et des fidèles de l'Allemagne catholique, voici que l'Angleterre, se réveillant d'un sommeil de trois cents ans, s'applique avec ardeur à rechercher toutes les traces, à recueillir tous les débris de la Vérité chrétienne, et vient remplir, par des recrues inespérées, les vides qu'ont faits de lâches transfuges dans les phalanges de la milice sainte. C'est que le protestantisme n'a que deux issues pour sortir de la position insoutenable où il s'est engagé : ou, pousser le principe de révolte qui lui a donné naissance jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes, et l'on tombe alors logiquement dans le gouffre de l'athéisme, du nihilisme, de la négation complète, absolue, universelle ; ou, reculant devant cet abîme, reconnaître la nécessité d'une autorité souveraine en matière de foi, et l'on rentre à pleines voiles dans le port de l'Unité catholique.

Mais quelle différence, N. T. C. Coopérateurs, dans la moralité de ces deux spectacles, dans la valeur réelle de ces deux mouvements qui emportent les esprits dans des voies diamétralement opposées, et combien la balance des profits et des pertes est toute ici à l'avantage de l'Eglise ! Là, ce sont des prêtres frappés, pour leur inconduite, des censures ecclésiastiques, le rebut et l'opprobre du clergé, déjà infidèles dans le cœur avant de s'afficher par

l'éclat d'une apostasie, qui, sentant au fond de leur conscience qu'il n'est plus pour eux de retour possible à l'estime publique, brûlent leurs vaisseaux et se font une dernière ressource de l'infamie; qui, semblables, du reste, aux premiers réformateurs, moins le talent et le savoir, commencent leur mission par prêcher la réforme de la foi et des mœurs, et la couronnent dignement par le dénouement obligé de ces scènes impies, le scandale d'une union sacrilège; et, à leur suite, une tourbe d'hommes ignorants, désœuvrés, turbulents, n'appartenant par conviction à aucun culte, comme il s'en trouve partout et toujours dans l'oisiveté et la corruption des villes, qui courent là ou la nouveauté, la curiosité les appellent, où les invite surtout le mauvais instinct d'entendre un langage qui plaît à leurs passions, et flatte la haine qu'ils portent à toute supériorité, parce qu'elle les humilie, et à toute autorité, parce qu'elle les réprime. L'Eglise, sans doute, ne peut s'empêcher de les plaindre et de pleurer sur leur crime et sur leur malheur. Une mère ne voit pas sans douleur des enfants, même dénaturés, s'arracher à sa tendresse. Mais, au fond, ce sont là des pertes qui l'enrichissent, des défections qui la fortifient, des retranchements qui la rajeunissent et la renouvellent. Un corps n'en est que plus sain pour s'être débarrassé de ses humeurs impures; une armée s'avance au combat plus sûre de la victoire, quand ses lignes de bataille

se sont purgées des félons et des lâches, et l'Océan roule ses flots plus limpides, quand il en a vomi sur ses bords l'écume et les immondices.

Il n'en est pas de même, N. T. C. Coopérateurs, de la révolution qui s'opère dons les idées et les sentiments au-delà du détroit. Ici, les rejetons qui se détachent de la racine du schisme et de l'hérésie, pour se greffer sur le tronc généreux de l'arbre catholique, qui sont-ils? Ce sont des hommes graves, des consciences sincères, des renommées pures, de nobles caractères, des esprits droits et véritablement forts, considérés des leurs comme des lumières et des modèles, dont le nom n'est prononcé par toutes les bouches qu'avec respect, des hommes qui, pour obéir à la grace qui les presse, ont à s'imposer à la fois tous les sacrifices, abandonner fortune, places, honneurs, famille, toutes les douceurs du présent et toutes les promesses de de l'avenir, et qui emportent avec eux, en se retirant, l'estime et les regrets de ceux-là même dont ils se séparent.

Mais comment s'est produit ce mouvement extraordinaire, d'où part cet esprit de résurrection et de vie qui souffle sur l'Angleterre? A quelle cause attribuer ce réveil subit et inattendu des attraits et des croyances catholiques chez un peuple divisé en mille sectes, emporté à tout vent de doctrine, et où l'instabilité des opinions a pu être comparée à la mobilité des vagues qui tourmentent ses rivages? Est-ce

à l'autorité des discussions savantes, est-ce aux efforts du zèle, à la persuasion de l'éloquence humaine? Sans doute, ces diverses influences ont pu déterminer des conversions individuelles ; mais les plus doctes et les plus sages d'entre nos frères, les catholiques Anglais, les estiment insuffisantes pour expliquer l'importance des résultats obtenus. Leur conviction est que Dieu a voulu mettre seul la main dans ce grand ouvrage. Ils voient dans ce qui se passe autour d'eux « comme une manifestation de » ce même Esprit saint qui agita les eaux du chaos » pour produire l'ordre et la lumière, et qui semble » agiter aujourd'hui le sombre océan des erreurs » humaines, dans le but d'en tirer l'unité, la vérité » et un monde nouveau de foi religieuse[1]. » Telle est la pensée de ceux-là même qui auraient le plus de droit à se regarder comme les instruments du bien qui s'opère, et vous venez d'entendre les propres paroles de cet illustre Prélat, aussi savant que pieux, apologiste non moins éminent du Christianisme sur le terrain de la science, qu'éloquent défenseur des enseignements de l'Eglise sur le terrain de la Tradition et des Ecritures. Mais tout en reconnaissant que ce changement dans la disposition des esprits est le fruit d'une « impulsion spontanée de la grace, » sa foi, sa reconnaissance proclament en même temps l'efficacité d'une autre impulsion toute-puissante sur le cœur de Dieu, celle de la prière.

[1] Paroles de Mgr Wiseman, évêque de Melipotame.

Il y a quelques années à peine, un Anglais, de haute distinction, nouvellement ramené à la foi catholique [1], vint en France demander à la charité fraternelle des prières pour la conversion de sa famille encore engagée dans l'erreur, et de cette autre famille innombrable à laquelle l'unissent les liens de nationalité. Une faveur générale accueillit une démarche si digne d'un noble cœur. Le vénérable Pontife, de chère et sainte mémoire [2], qui gouvernait alors l'Eglise de Paris, daigna la bénir. De nombreuses associations de prières se formèrent à cette intention dans le monde comme dans le cloître, et se propagèrent de la Capitale dans les provinces. Prêtres et fidèles, unis dans une même pensée offrirent, les uns le divin Sacrifice, les autres des communions ferventes. Nous pouvons dire sans présomption que Dieu les eut pour agréables, puisque le mouvement catholique en Angleterre s'est développé dans des proportions plus sensibles à dater de ces humbles supplications. Mais ce que la prière a commencé, N. T. C. Coopérateurs, il faut que la prière le continue et l'achève. C'est le cri de tout ce qu'il y a de catholique dans la Grande-Bretagne; c'est l'appel qui nous est fait par ses Evêques nos frères; c'est le vœu secret de tant d'esprits ébranlés, mais encore hésitants et incertains, qui n'attendent que ce secours pour rompre les derniers obstacles qui les empêchent de venir à nous! Voyez toutes ces

[1] M. Spencer. [2] Mgr de Quélen.

mains tendues vers vous, entendez toutes ces voix qui vous supplient, et que vous demandent-elles? Des aumônes? Non. De longues et doctes controverses? Non. Les dévouements d'un pénible Apostolat? Non. Quoi donc? Des prières, des prières ferventes, des prières répétées, des prières universelles!

La parole, l'exemple, la prière, trois choses excellentes! Mais la prière est la meilleure pour agir sur les cœurs des hommes, parce qu'elle agit d'abord sur le cœur de Dieu. Ah! l'on ne connaît pas la force de la prière, surtout lorsqu'elle se porte vers un but déterminé, armée de la double puissance de l'association et de l'unité des efforts. Nos frères séparés la comprennent, cette force, et la redoutent. Les plus clairvoyants d'entre eux, et, à leur tête, celui-là même qui a donné son nom à la nouvelle école, dont les tendances vers nos doctrines sont les plus prononcées [1], n'hésite pas d'attribuer aux prières des catholiques les glorieuses conquêtes que la Foi Romaine vient de faire dans leurs rangs, par l'abjuration de leurs amis les plus vertueux et les plus éclairés? Ils la redoutent, disons-nous. Ah! puissent-ils bientôt lui rendre graces et la bénir! Ils sont bien près de prier avec nous, ceux qui reconnaissent à nos prières un tel crédit auprès du suprême Dispensateur des dons célestes!

Prions donc, N. T. C. Coopérateurs, et faisons prier pour une fin si profitable à l'avancement du

[1] Le docteur Pusey.

royaume de Dieu. Nous avons prié naguère pour l'Eglise d'Espagne, et l'Espagne s'est arrêtée devant le schisme. Prions pour l'Eglise d'Angleterre, et nous la verrons sortir des ténèbres de l'hérésie, brillante et pure comme aux plus beaux jours de son ancienne gloire. Priez dans vos heureuses et paisibles solitudes, saintes épouses du Seigneur qui êtes vous-mêmes, ici-bas, une prière, une expiation vivante! Priez, saintes familles d'instituteurs et d'institutrices de la jeunesse; c'est une communion qu'on vous demande; priez et faites prier avec vous ces multitudes de petits enfants dont les bouches innocentes n'imploreront pas en vain le Dieu qui a montré pour cet âge une tendresse de prédilection! Priez, Prêtres et Pasteurs; on vous demande que, du moins une fois, vous offriez à cette intention l'adorable Sacrifice! Priez et faites prier vos peuples. En sollicitant le bienfait de la foi pour des frères égarés, ils mériteront d'en affermir dans leurs propres cœurs les fondements, d'en conserver, d'en perpétuer au sein de notre Patrie le dépôt sacré. Prions tous d'une voix et d'un cœur unanimes, et ne nous lassons point de prier. Prions avec une volonté d'autant plus ardente et des instances d'autant plus vives, que jamais but plus digne de tenter l'ambition d'une âme chrétienne ne fut proposé à l'émulation de notre piété, de notre zèle, de notre charité.

Et, en effet, il ne s'agit pas seulement ici de ramener quelques brebis dispersées, mais un peuple

entier au bercail de Jésus-Christ, et avec lui toute la longue suite de générations qui sortiront de ses racines. Il s'agit de la conversion d'un peuple dont l'exemple peut exercer les plus puissantes influences sur les dispositions des gouvernements et des nations, que le schisme ou l'hérésie tient séparés du Siége Apostolique, et rendre enfin toute la grande famille Européenne à son antique et précieuse unité dans un même symbole et une même soumission filiale à la Mère et Maîtresse de toutes les Eglises. Que dis-je, le salut d'un peuple? il s'agit de mondes à conquérir à la vraie foi, à ranger sous la sainte loi de l'Evangile. Que les efforts de ces nuées de prédicants presbytériens, piétistes, méthodistes, anabaptistes, qui promènent de mers en mers et de continents en continents, leur stérile prosélytisme, se joignent aux efforts de nos missionnaires; que cessant d'être obstacles, ils deviennent moyens pour la propagation de la vérité; que les sociétés *bibliques*, *évangéliques* et de *morale chrétienne* consacrent à semer le bon grain, les immenses ressources qu'elles dissipent à semer l'ivraie; que le puissant empire Britannique fasse pencher du côté de la Foi Romaine, la balance où il pèse les destinées de presque tous les peuples du globe; et, dans un prochain avenir, on verra l'Amérique du Nord, les Grandes Indes, la Chine, les Terres Australes et jusqu'aux îles les plus lointaines, ne plus former avec nous qu'une même bergerie sous un même Pasteur. Or, tous ces éléments de succès,

dont la portée est incalculable, seront acquis à la Cause Catholique, du jour où l'Angleterre retournera à la Communion Romaine, et ce retour lui-même, par une disposition providentielle, semble avoir été placé dans la main de la prière. Devant de telles espérances est-il un enfant de l'Eglise, pour peu qu'il aime sa mère, qui ne sente s'allumer au dedans de lui-même la flamme d'un saint désir, et qui veuille refuser une prière, un vœu, un soupir du cœur, quand on lui propose pour récompense l'honneur de Dieu, la gloire de la Religion et le salut de plusieurs millions de ses frères, ensevelis dans les ombres de la mort?

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

DE L'AN DE GRACE 1846.

SUR LA LOI DU REPOS, OU LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

1. Dans une précédente Instruction, N. T. C. F., nous vous avons parlé de *la Loi du Travail*, imposée dès le commencement par le Dieu juste et bon à tous les enfants d'Adam, comme peine et expiation d'une première faute, et comme moyen de réhabilitation dans l'innocence et la félicité perdues. Nous vous avons montré la supériorité de la Doctrine évangélique sur les vaines et dangereuses théories de la science et de la sagesse humaines, soit dans l'explication qu'elle nous donne de cette Loi mystérieuse, soit dans les remèdes et les adoucissements dont elle sait en tempérer les rigueurs; et vous avez pu voir comment cette même Loi, interprétée selon l'esprit du Christianisme, contribue à l'exercice des plus hautes vertus, en même temps qu'elle nous ouvre une source de mérites et d'immortelles espérances.

II. Nous avons à vous entretenir aujourd'hui, N. T. C. F., pour remplir notre promesse, d'une autre Loi dont nous avons déjà touché, en passant, quelques aspects, mais qui demande à être traitée avec plus de développements; Loi non moins ancienne, non moins universelle, non moins respectable que la première, que Dieu a placée sur la même ligne, et dont il se déclare également l'auteur. Vous avez nommé la Loi du Repos. Loi du travail et Loi du Repos, loi de justice et loi d'amour, deux lois corrélatives, qui se supposent et s'appellent mutuellement, qui se complètent l'une par l'autre, qui se servent réciproquement de contre-poids, pour maintenir, entre les deux éléments qui constituent notre être, l'élément divin et l'élément terrestre, ce juste équilibre qui les empêche de s'absorber.

III. A ne consulter que notre raison et notre sens intime, il existe une obligation pour toute créature raisonnable, de consacrer au culte de Dieu quelque portion du temps que nous tenons de sa libéralité. Quoi de plus juste, de plus conforme à cette règle d'équité que nous portons au dedans de nous-mêmes, que de faire hommage à notre Créateur, du moins partiellement, du plus beau présent qu'il nous ait fait dans sa bonté? Admettre que nous puissions parcourir le cercle de toute une vie sans en donner une partie à l'adoration, à la louange de Celui de qui nous l'avons reçue, et qui nous la conserve à chaque instant par une sorte de création continuée, est une

supposition qui révolte la conscience, et contre laquelle proteste la loi de la nature écrite dans le cœur de tous les hommes. Mais ce précepte de l'ordre naturel moral, tout en proclamant le devoir comme principe dans le for intérieur, n'en a pas déterminé la mesure, n'a pas marqué le temps où il doit s'accomplir. Or, de peur qu'aveuglé par la fascination des choses sensibles, l'homme ne vînt à oublier d'acquitter ce tribut sacré, ou qu'abandonné à lui-même dans l'interprétation de la loi, il hésitât, quant à l'emploi du temps, sur la part qu'il devait réserver à la reconnaissance, et sur celle qu'il pouvait acorder à ses besoins, Dieu a daigné, par un commandement positif, expliquer, préciser le précepte de manière à lever toute incertitude et à prévenir toute infraction.

IV. Avec une munificence qui n'appartient qu'à Celui qui possède l'immortalité, dans la division qu'il fait des jours, il abandonne la plus large part à l'activité humaine, et n'en retient que la plus faible pour la manifestation de sa gloire. Des sept jours de la semaine, six sont laissés à la discrétion de l'homme. Il s'en réserve un seul à lui-même. Mais si, par cette généreuse concession, il fait éclater sa grandeur, il ne révèle pas moins sa bonté. C'est un trait de ressemblance de plus qu'il veut avoir avec l'être qu'il a formé à son image. « Vous travaillerez » six jours, lui dit-il, et vous vaquerez ces jours-là » à tous vos ouvrages. Mais le septième jour est le » Sabbat du Seigneur. Vous l'observerez par la ces-

» sation de tout travail, vous, et votre fils, et votre » fille, et votre serviteur et votre servante, et les » animaux qui vous servent, et l'étranger admis » à votre foyer. » Et pourquoi ? Ah ! N. T. C. F., que la raison qu'il en donne est honorable et consolante pour nous ! Ecoutez : « C'est, poursuit le Seigneur, parce que j'ai fait en six jours le ciel, et la » terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment, et » que le septième jour je suis rentré dans mon » éternel repos. Voilà pourquoi j'ai béni ce jour » et je l'ai sanctifié [1]. » O homme, à quelle hauteur la Religion t'élève ! Que tu me parais grand, quand je te considère à la lumière de la Foi ! Pour anoblir ton travail comme ton repos, elle règle ces deux lois sur un type divin. Comme ton Dieu, tu travailles six jours ; comme lui, le septième jour, tu te reposes. Une image reproduit son modèle ; on reconnaît un fils aux traits de son père. Tu es donc l'image de Dieu ; tu es donc l'enfant de Dieu ! Pourquoi faut-il que tu te déshérites de ces titres glorieux, que tu te ravales à la condition de l'être sans intelligence, en troublant, par la profanation du saint jour, cette adorable économie qui te fait semblable à Dieu lui-même !

[1] Sex diebus operaberis et facies omnia opera tua : septimo autem die Sabbatum Domini est : non facies omne opus in eo, tu et filius tuus et filia tua, servus tuus et ancilla tua, jumentum tuum, et advena qui est intra portas tuas. Sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram, et mare, et omnia quæ in eis sunt, et requievit in die septimo. Idcirco benedixit Dominus diei Sabbati et sanctificavit eum. EXOD. XX. 9, 10 et 11.

v. De ce que l'obligation de garder le septième jour est intimée pour la première fois avec solennité dans les tables de la Loi, donnée aux enfants de Jacob par le ministère de Moïse, on aurait tort de conclure, comme l'ont fait quelques docteurs, qu'elle ne fût pas déjà connue et observée, dès les temps primitifs, à remonter par les Patriarches jusqu'au berceau du monde. La lettre comme l'esprit du précepte, aussi bien que l'enseignement des Pasteurs et la conscience des Fidèles, résistent à cette étroite interprétation. Evidemment, il ne s'agit point ici d'une institution locale, temporaire, purement nationale. Ce jour qu'il faut garder, nous le voyons *béni* et *sanctifié* à la naissance du monde de la bouche de Dieu même : bénédiction et sanctification qui n'ont plus de signification possible, si elles ne sont entendues dans le sens d'un Culte religieux [1]. Non, ce n'est pas un commandement nouveau que le Législateur des Hébreux dicte à son peuple; c'est bien plutôt une nouvelle promulgation d'une ancienne observance, entrée depuis longtemps dans les croyances et dans les usages. Dieu, par l'organe de son serviteur, ne dit pas à Israël : Tu sanctifieras le jour du Sabbat; mais *Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat*, comme d'un devoir qu'il ne peut ignorer, pour peu qu'il interroge ses souvenirs, à supposer qu'il l'eût négligé et en quelque sorte oublié, durant son séjour dans la terre d'Egypte

[1] Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum. GEN. II. 3.

où régnait l'idolâtrie, et où, par une conséquence nécessaire, avaient dû s'altérer les traditions primordiales. Et pour ce qui regarde l'esprit de la Loi, il suffit de l'étudier dans ses motifs et, comme l'on parle aujourd'hui, dans ses *considérants*, pour se convaincre qu'elle ne s'adresse pas seulement à tel ou tel peuple, mais à tous les hommes qui sont sous le ciel, qu'elle ne se fonde pas, comme d'autres institutions exclusives, sur tel ou tel évènement particulièrement célèbre dans l'histoire d'une nation, mais sur un fait qui intéresse le genre humain tout entier, la Création de l'univers.

VI. Et c'est ici, N. T. C. F., qu'il nous faut pénétrer plus avant dans les profondeurs des desseins de Dieu, si nous voulons bien comprendre toutes les intentions et toute la portée de la Loi du Repos. En prélevant sur la semaine un jour qui lui fût spécialement consacré, il voulut sans doute pourvoir aux intérêts de son culte, mais il fut mû par de plus hautes pensées, s'il est permis de le dire, et poursuivit un but encore plus élevé. Il voulut que le Jour du Repos brillât entre les autres jours comme un monument éternel de la création, exposé aux regards des peuples pour qu'ils n'en perdissent jamais le souvenir. Bien que le dogme de la création soit la solution la plus raisonnable de l'énigme que nous présente le commencement de toutes choses, il n'en demeure pas moins un mystère qui fut dans tous les temps une pierre d'achoppement pour la raison humaine, non-

seulement chez le simple vulgaire, mais même parmi l'élite des intelligences. Dans toutes les contrées et à toutes les époques où s'étaient perdues les traces des jours anciens, où s'étaient effacés les souvenirs des temps génésiaques, peuples et philosophes s'égaraient sur ce point dans les croyances les plus folles ou dans les systèmes les plus absurdes. L'éternité de la matière, un aveugle destin, l'ordre sorti du choc des éléments ou des embrassements du chaos et de la nuit, tel était le dernier mot de la sagesse antique pour expliquer les phénomènes de l'existence. Les plus doctes se fatiguaient et s'usaient à en découvrir la cause première, qui l'air, qui l'eau, qui le feu, qui les atômes. L'Inde, réputée le sanctuaire des sciences sacrées, n'est guères plus sage avec les interminables généalogies et les monstrueuses incarnations de ses dieux, et cet œuf générateur d'où Brama a tiré successivement tous les êtres, après en être éclos lui-même, sans qu'on prenne seulement la peine de nous dire comment et par qui le premier germe a été fécondé. Et aujourd'hui même, au milieu de nous, la création est encore le grand écueil où viennent se briser ces esprits superbes, qui veulent expliquer le monde avec leur seule raison, en dehors des doctrines révélées. Que d'efforts stérilement dépensés chez nos voisins d'outre Rhin et dans nos propres Ecoles, par des penseurs du premier ordre; que de tortures d'esprit et de tours de force en pure perte, en fait de métaphysique et d'idéalisme, pour trouver enfin la

première raison des choses, le commencement de tout, qu'on va chercher, en désespoir de cause, sur la pointe d'une idée quintessenciée, de l'absolu, du possible, du *devenir* qui n'est point être, qui n'est point néant, mais qui passe à l'être, comme si le réel pouvait jamais sortir du creuset d'une abstraction!

VII. L'idée de Dieu étant essentiellement liée à l'idée de la création, celle-ci ne pouvait être défigurée sans que celle-là ne subît également dans les esprits de profondes altérations. Des erreurs sur l'origine du monde découlèrent des erreurs non moins grossières sur la nature de la Divinité elle-même. De là, le Polythéisme, qui la multiplie pour les besoins du gouvernement de l'univers; le Dualisme, qui la partage en deux moitiés engagées l'une à l'égard de l'autre dans un antagonisme éternel, faute de pouvoir expliquer autrement le mélange des biens et des maux sur la terre; le Panthéisme enfin, qui la ramène à l'unité, mais unité monstrueuse qui confond tous les êtres dans une seule et même substance diversement modifiée. Si Dieu, laissant l'homme dans la main de son libre conseil, n'a pas empêché ces écarts, il a du moins sauvé la vérité d'un naufrage universel, il a absous en quelque sorte sa Providence, et laissé l'erreur sans excuse par la consécration d'un Jour qui nous rappelle, chaque semaine, la mémoire de cette grande et première époque de l'histoire de l'univers, où les cieux et la

terre et les mers sortaient du néant, à la parole d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant et tout bon. Aussi, est-ce une chose digne d'être remarquée, que les saines notions de la Divinité, son unité, sa spiritualité, son pouvoir indépendant, sa perfection souveraine, n'ont été et ne sont encore aujourd'hui professées et conservées que par les trois grandes sociétés religieuses qui consacrent un jour sur sept au saint repos de l'adoration et de l'action de graces, les Juifs, les Musulmans et les Chrétiens.

VIII. Or, cette salutaire observance n'eût-elle pas d'autres avantages que de perpétuer dans sa pureté l'idée d'un Dieu créateur et conservateur de tous les êtres, ce bienfait serait encore immense. L'idée de Dieu ! Mais c'est l'ordre, c'est la vie, c'est la lumière; c'est le salut des individus comme des nations; c'est la source de toute vertu, de tout bonheur, de tout progrès, de tout dévouement. Que cette idée se lève sur une intelligence ou sur un peuple, tout s'éclaire et s'échauffe et s'anime. Osez l'éteindre ou la corrompre, vous ébranlez le monde. Moralement, philosophiquement, politiquement, le Jour du Repos est donc une grande chose comme enseignement pratique qui conserve et popularise avec la croyance au mystère de la création, l'idée d'un Dieu unique et tout-puissant *qui a dit, et tout a été fait; qui a voulu, et tout a été créé*[1]. L'impie a osé dire : *Faisons cesser sur*

[1] Quoniam ipse dixit et facta sunt : ipse mandavit et creata sunt. PS. XXXII. 9.

la terre les solennités du Seigneur [1]. L'insensé ! si son horrible vœu était exaucé, on nous verrait bientôt rétrograder vers les ténèbres des siècles barbares. Le peuple, en attendant qu'il adorât ses vices, en viendrait bientôt à adorer le soleil et les astres [2], comme on commence à le remarquer dans certaines de nos provinces où le Dimanche n'est plus connu ni observé ; et les philosophes, s'il y avait encore des philosophes, s'adoreraient eux-mêmes dans la souveraine indépendance de leur raison déifiée, comme la dernière expression et la personnification la plus élevée de l'*idée pure*.

IX. Nous disons le Dimanche, N. T. C. F., parce que tel est le Jour du Repos substitué dans la Loi de grace au Sabbat de la Loi ancienne. Soit qu'elle ait obéi à un ordre exprès de Jésus-Christ : car *le Fils de l'homme*, comme il l'affirme lui-même, *est le maître de toutes choses et même du Sabbat* [3] ; soit qu'elle ait agi en vertu de cette puissance qui lui a été donnée par son divin Fondateur sur les détails de discipline qui se rapportent au Culte saint, l'Église a cru devoir transférer l'accomplissement du précepte, du septième au premier jour de la semaine. Mais en modifiant sur ce seul point la lettre de la Loi, elle n'a pas prétendu en altérer la substance,

[1] Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terrâ. PS. LXXIII. 9.

[2] Ce fait nous a été attesté par des personnes d'un caractère trop grave, pour que nous puissions le révoquer en doute.

[3] Dominus enim est Filius hominis etiam Sabbati. MATTH. XII. 8.

en changer les motifs, l'esprit, la fin sublime; et l'observation du Dimanche n'a pas cessé d'être un commandement de Dieu pour être devenue, quant à la manière et au temps de le sanctifier, un commandement de l'Eglise. Et cette substitution du premier au septième jour s'explique et se justifie par les raisons les plus graves. S'il convenait de célébrer par un Culte perpétuel le souvenir des grandes œuvres d'un Dieu créateur, il n'était pas moins convenable de consacrer la mémoire des œuvres plus merveilleuses encore d'un Dieu rédempteur. Le Miracle de puissance qui a fait le monde méritait-il plus d'admiration et de reconnaissance que le Miracle d'amour qui l'a sauvé? Le Sabbat était saint sans doute, parce que c'est le jour où le Seigneur s'est reposé après avoir mis la dernière main à ses ouvrages. Mais le jour où Jésus-Christ ressuscité est sorti glorieux du tombeau, vainqueur de la mort, du péché et de l'enfer; le jour où son Esprit est descendu visiblement sur la terre pour y verser des flots de graces, de lumière, de consolation et de vie, ce jour n'avait-il pas droit aussi à être éternellement consacré dans la mémoire des hommes, éternellement béni par leur pieuse reconnaissance? Cependant, pour ne point multiplier les solennités du Repos au préjudice des soins réclamés par le Travail, l'Eglise a sagement réuni dans une même célébration les deux grands souvenirs de la Création et de la Rédemption du monde; en sorte que le Dimanche nous rappelât à lui seul les

prodiges les plus éclatants de la droite du Très-Haut dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grace. Nous parlons ici le langage, nous redisons les traditions de tous les âges chrétiens.

X. Maintenant, N. T. C. F., qu'après avoir étudié la Loi du Repos dans ses sources, après en avoir apprécié les motifs et le but, et suivi la trace lumineuse à travers les siècles et les peuples, nous avons rencontré le Dimanche qui en est la formule la plus haute et la plus parfaite, saluons ce grand jour avec le Prophète Royal par un cri d'admiration et de joie. Chantons en son honneur un cantique nouveau, célébrons ses magnificences et ses bienfaits. Gloire au Dimanche! Le Dimanche c'est le jour de Dieu. Voilà, *voilà le jour que le Seigneur a fait* [1]. Il a fait sans doute tous les temps comme tous les espaces. Il est sans doute le souverain Dominateur des siècles comme des mondes. *La nuit est à lui et le jour lui appartient. C'est lui qui, de ses doigts*, selon la belle expression du Psalmiste, *a fabriqué l'aurore comme un riche tissu* [2], et l'a nuancée de ses teintes de pourpre et d'or, et chaque soleil qui se lève au matin sur nos têtes est un flambeau allumé de sa main. Mais le Dimanche est son jour propre et en quelque sorte personnel; son jour, parce qu'il l'a distingué et disposé dans l'ordre des

[1] Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ. PS. CXVII. 23.

[2] Tuus est dies et tua est nox.... tu fabricatus es auroram et solem. PS. LXXIII. 17.

jours avec une singulière complaisance ; son jour, parce qu'il y a fait éclater ses plus grandes merveilles, ce *fiat lux* qui a éclairé le monde matériel, et l'apparition de cette autre Lumière mille fois plus vivifiante et plus pure qui éclaire le monde des intelligences ; son jour, parce qu'il se l'est réservé et qu'il ne veut en partager la gloire avec personne, ni en céder la moindre part aux œuvres de la terre ; son jour, parce que ce jour est l'image et comme un reflet affaibli du jour éternel, de ce repos immuable où il règne avec ses saints, et où la silencieuse extase de ses élus, ravis dans la contemplation de ses grandeurs, n'est interrompue que par les bruits harmonieux des concerts célestes ; son jour, parce que si les princes de la terre, les maîtres des nations ont leurs jours de grande réception et de solennelle audience où ils se montrent à leurs peuples, dans la salle du trône, entourés de tout l'appareil de la puissance, il est dans l'ordre que la première Majesté ait aussi ses heures d'audience divine, et qu'elle convoque dans son temple ses adorateurs, pour leur faire reconnaître son haut domaine et confesser leur dépendance ; son jour, parce que c'est celui où la Divinité reçoit le seul hommage qui soit digne de son infinie grandeur. *Les cieux*, il est vrai, *racontent sa gloire*, *et le firmament publie les ouvrages de ses mains* [1]. Mais il manque

[1] Cœli enarrant gloriam Dei; et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. PS. XVIII. 1.

à ce tribut tout ce qui peut lui donner du prix, une voix libre, un cœur sensible, une âme intelligente, et c'est le Dimanche particulièrement que, recueillant les mille bénédictions que tous les êtres de la nature adressent à leur Auteur, et les animant de la flamme du sentiment et de l'amour, l'homme leur donne cette valeur qui les rend agréables à la divine majesté. Le Dimanche enfin, jour de Dieu, parce que c'est le jour de son sacrifice, de ses sacrements, des triomphes de sa grace et de sa parole, le jour où la Religion exerce, dans sa forme la plus solennelle, ses actes les plus sublimes. Et l'existence de la Religion elle-même est tellement liée au Dimanche, que si vous ôtez celui-ci, l'entier anéantissement de celle-là ne se fera pas longtemps attendre.

XI. Gloire au Dimanche ! Le Dimanche, c'est le jour de l'homme. Il y a, vous le savez, N. T. C. F., deux hommes dans l'homme ; *le premier terrestre, parce qu'il est de la terre : le second céleste, parce qu'il vient du Ciel*[1], et qu'animé d'un souffle divin, il porte dans son sein des espérances pleines d'immortalité. Le premier se nourrit de pain, le second vit de vérité et *de toute parole qui procède de la bouche de Dieu*. L'un est chair et sang, et par ses habitudes animales ne se montre guères supérieur à la bête. L'autre est esprit et vie, et par ses facultés intellec-

[1] Primus homo de terrâ terrenus; secundus homo de cœlo cœlestis. I COR. XV. 47.

tuelles est à peine d'un degré inférieur à l'ange. De ces deux principes quel est celui qui constitue véritablement l'homme, qui lui assigne sa classe et son rang dans l'ordre des êtres, qui marque son caractère, qui fait son importance et sa dignité? Celui-là apparemment qui, planant au-dessus des basses régions de la nature inférieure, le rapproche des sources élevées de la lumière et de la vie divine. Les six jours abandonnés chaque semaine au travail ne sont donc pas, à proprement parler, les jours de l'homme. Ce sont les jours de l'organisme physique, les jours de l'action matérielle et brutale, les jours de cette créature mortelle et besogneuse qui cherche péniblement, à la sueur de son visage, en tourmentant la terre, en lui arrachant ses produits, à procurer la nourriture qui périt à un corps qui périt lui-même; ce sont les jours de cet être infortuné que Job a défini si admirablement dans ces paroles pleines de larmes : *L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et cette vie déjà si courte est remplie de beaucoup de misères* [1]. Mais l'homme né de Dieu, l'homme spirituel, immortel, l'homme avide de connaître le souverain bien et capable de l'aimer, ah! le Dimanche, voilà son jour! C'est le Dimanche qui donne à ses besoins intimes, à ses nobles instincts, à ses aspirations plus vastes que le temps et l'espace, la satisfaction et l'apaisement qu'elles réclament.

[1] Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. JOB. XIV. 1.

Après que, durant six jours, il s'est courbé sur un labeur ingrat, il s'est enfermé dans la nuit ténébreuse des intérêts et des affaires périssables, voyez-le, dès l'aurore du saint jour, redressant ce front auguste *que Dieu a frappé d'un rejaillissement de sa lumière* [1], portant en haut avec son cœur ce regard sublime, doué du privilège de contempler les cieux ! Il se met alors en communication, non plus avec une nature vile et grossière, mais avec la pure et incorruptible Essence. Il se livre à la culture, non plus d'un sol avare qui ne donne qu'à regret des fruits de mort, mais d'une âme immortelle qui, en retour de ses soins, lui fait goûter les doux fruits de la sagesse. Dans ce saint commerce avec son Dieu, sous l'influence de sa parole, dans le rafraîchissement de la prière, sa pensée s'illumine, sa vertu s'épure et se fortifie, sa sensibilité se développe et se perfectionne, tout l'homme moral se sépare et se renouvelle. Que deviendrions-nous, grand Dieu, avec ce poids de nos convoitises et de nos passions qui nous incline vers la terre, si le Dimanche n'était là pour nous arracher à cette boue et nous relancer vers l'infini ? Bientôt on chercherait en vain l'homme dans l'homme même : on n'y trouverait plus que des penchants abjects, des tendances brutales, une intelligence dégradée, un esprit devenu chair, un cœur incapable de battre sous l'inspiration d'un sentiment généreux, une âme identifiée avec

[1] Signatum est super nos lumen vultùs tui, Domine. Ps. IV. 7.

les sens, incarnée dans la matière. Et ce n'est point ici un type de fantaisie que nous nous plaisons à créer : nous ne voyons que trop autour de nous de ces natures malheureuses, aujourd'hui qu'un si grand nombre d'hommes restent étrangers à toute pratique de culte, à tout exercice de Religion.

XII. Gloire au Dimanche ! C'est le Jour de la famille. Que de charmes ce beau jour répand dans une maison chrétienne ! On se plaint, et avec raison, que les liens de la société domestique se relâchent, que l'esprit de famille tend de plus en plus à se dissoudre. Mais on peut remarquer aussi que ce désordre se propage et se généralise, à mesure que les saintes prescriptions de la Loi du Repos sont plus scandaleusement méprisées. Que le dimanche reprenne ses droits, rendez-lui ses antiques honneurs, et vous verrez bientôt refleurir ces heureux temps où chaque foyer était une école de vertu, un sanctuaire de paix et d'innocence ; vous verrez se renouer d'elle-même la chaîne de ces traditions de sagesse et de probité qui se transmettaient comme un héritage, de génération en génération, et que nos pères, dans la simplicité de leurs mœurs et la naïveté de leur foi, faisaient passer avant toutes les distinctions du rang et de la fortune. Le Dimanche en effet est à lui seul toute l'éducation de la famille. Les autres jours de la semaine en dispersent et en isolent les membres. Chacun va dans sa voie, le père à ses affaires ou à ses travaux, la

mère à ses soins d'intérieur, les enfants aux écoles publiques ou à l'apprentissage des métiers. Le Dimanche au contraire les rapproche et les rassemble. Il les réunit au pied des autels, autour de la chaire évangélique et de la Table sacrée, d'où ils rapportent des pensées de paix, une conscience légère, un cœur satisfait, une volonté plus généreuse de s'aimer, de s'entr'aider, de travailler au bonheur de tous par des égards et un support mutuels. Il les réunit encore autour de la table et du foyer paternel, afin que les plaisirs leur soient communs comme les devoirs. De pieuses observances ont sanctifié la journée. La soirée se prolonge dans de doux entretiens, dans des jeux innocents. Souvent un aïeul plein de sagesse et de jours, pareil à l'ancien patriarche au milieu d'une nombreuse postérité, après avoir donné l'exemple de la fidélité à la loi du Seigneur, encourage par l'épanouissement de ses traits vénérables et le sel de ses propos, une aimable et franche gaieté. Nous vous le demandons, N. T. C. F., qu'est-ce qui remplacera au sein de la famille ces pures et salutaires influences du Dimanche? Sera-ce pour les classes aisées la fréquentation des scènes de théâtre qui, en amollissant le cœur par la peinture de malheurs imaginaires, le durcissent aux joies légitimes et aux peines réelles de la vie? Ou bien, pour les classes ouvrières, sera-ce le cabaret, rendez-vous des jouissances égoïstes, où un père dénaturé oublie, dans les fumées de l'ivresse, qu'il laisse derrière lui une épouse

dans les larmes et des petits êtres infortunés manquant de pain?

XIII. Gloire au Dimanche! Le Dimanche est le Jour des peuples, le jour social par excellence. L'idée de nationalité emporte avec elle l'idée d'un Culte public. Dieu a fait les sociétés politiques comme il a fait les individus. Elles lui doivent à ce titre un tribut d'honneur, des hommages solennels, et il n'est pas sous le soleil de plus beau spectacle que celui d'un grand peuple, bénissant tout d'une voix *Celui qui règne dans les Cieux*, comme parle Bossuet, *et de qui relèvent tous les empires*. Or, le temple, le prêtre, le peuple assemblé, voilà le Culte public. Mais tout cela, qu'est-ce autre chose que le Dimanche? Dira-t-on que ce qui était bon pour des cités naissantes, pour des peuples enfants ne saurait désormais convenir à nos sociétés émancipées, sécularisées, devenues laïques, qui marchent fières et libres dans la voie de tous les progrès, par la seule impulsion de leur force et de leurs lumières? Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que les peuples les plus avancés en civilisation soient précisément ceux qui consacrent un jour sur sept au culte de Dieu, et que le degré relatif de leur perfectionnement social se mesure sur le plus ou moins d'exactitude avec laquelle ils se rapprochent, dans l'observation de ce devoir, de l'institution du suprême Législateur? Comment se fait-il, qu'à une époque de lamentable mémoire, il ait suffi de la substitution officielle de l'ignoble *décadi* au

glorieux Dimanche, pour marquer toute la distance qui sépare la civilisation de la barbarie? Puis, faut-il vous apprendre, superbes contempteurs du passé, admirateurs exclusifs de votre siècle et de vos œuvres, que plus un peuple est civilisé, plus il a besoin de mœurs et de vertus; que plus il avance dans ce que vous appelez le progrès, plus il est près de sa ruine, si la Religion, comme un arôme préservateur, ne le sauve de la corruption? La gloire des armes et la gloire des lettres, la culture de la science, les prodiges des arts, la prospérité de l'industrie, le perfectionnement des méthodes et des machines, l'accroissement de la production, de la richesse, toutes choses bonnes, belles, grandes sans doute, qui songe à le nier? Mais est-ce là toute la fortune, tout le patrimoine d'une nation? Comptez-vous pour rien la justice, la bonne foi, la sagesse, la modération des désirs, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, le feu sacré du dévouement, et pouvez-vous ignorer à quelle source se puise l'inspiration de ces vertus? Vous avez, je le veux bien, dérobé à la terre tous ses secrets. La nature, interrogée dans vos alambics et vos creusets, a donné des réponses qui vous font en quelque sorte participants de la puissance créatrice. Votre compas a mesuré les Cieux, et vous avez prédit les révolutions des astres, même les plus lointaines et les moins régulières, avec une précision qui ferait croire que c'est vous qui en présidez les mouvements. Vous avez attaché aux roues de vos chars et aux

flancs de vos navires les ailes de la foudre. Grace au parti que vous avez su tirer de la vapeur, l'homme roule dans les espaces comme un tourbillon, comme une poussière chassée par le vent, et vous saluez, dans un prochain avenir, le moment où il sera emporté dans les airs avec une vitesse bien plus incroyable. Tout cela est beau encore une fois. Mais pour la santé et la bonne constitution d'un peuple, tout cela ne vaut pas une vertu, une idée morale, une bonne pensée, un sentiment élevé, une parole d'amour qui fortifie et console, et voilà les fruits dont le Dimanche se couronne. Aussi voyons-nous que partout où l'observation du Jour du Repos n'est pas suffisamment protégée par les mœurs publiques, les gouvernements se sont fait un devoir de la garantir par des lois. Gloire en soit rendue à la sagesse de nos législateurs, et surtout à cette Providence qui conduit les destinées de la France, nous n'avons pas eu la douleur et la honte de voir effacer le Jour de Dieu du Code de la première nation catholique du monde! Mais à quoi serviraient les lois sans les exemples? Nous le dirons avec tout le respect que nous devons aux puissances établies de Dieu, mais en même temps avec toute la liberté qui appartient au Ministère évangélique : Malheur aux Pouvoirs publics qui, en dehors des exceptions que la nécessité justifie, donneraient aux peuples le scandale de l'infraction de la loi de Dieu et de leur propre loi! En pervertissant le sentiment moral, en faussant la rectitude naturelle de

l'esprit par la contradition du *oui* et du *non* sur le droit et le devoir, ils ébranleraient, du même coup, avec l'autorité de Dieu leur propre autorité, dont le plus ferme fondement repose sur la conscience !

XIV. Nous venons d'établir le Précepte, N. T. C. F., avec toutes les circonstances qui le recommandent à notre fidélité, à notre respect, à notre amour ; il nous reste à écouter les objections. Mais nous avons préalablement deux observations importantes à faire ; la première, c'est qu'il s'agit ici moins d'objections que d'excuses, car il ne peut s'élever de difficultés sérieuses contre l'observation du Dimanche ; le même Dieu, qui a porté la Loi, ayant prévu toutes les conséquences qui devaient en découler. Il est impossible logiquement d'admettre deux ordres de vérité contradictoires ; l'un, qui consacrerait l'obligation de garder la Loi du Repos ; l'autre, en vertu duquel l'observation de cette loi serait inconciliable avec les intérêts bien entendus de la société. Le Dieu qui a institué le Dimanche veut aussi que les sociétés humaines fleurissent et prospèrent par le commerce et l'industrie. C'est pour leur ouvrir les voies et faciliter leurs relations, qu'il a fait couler ces fleuves et ces rivières, dont le cours interrompu apporte incessamment, d'une province à l'autre, les productions étrangères à leur sol, qu'il fait croître ces forêts qui fournissent les mâts et les carènes nécessaires à l'exportation des marchandises ; c'est pour unir les hommes et les nations par des besoins et

des transactions réciproques, qu'il a réparti diversement dans chaque contrée les trésors de la nature, qu'il a étendu autour de la terre *le grand océan et ses bras spacieux*, comme une ceinture qui rapproche les continents encore plus qu'elle ne les sépare. Il a donc jugé que le Dimanche et l'Industrie peuvent s'accorder ensemble ; que la Loi du repos peut être observée sans que le Commerce en souffre aucun préjudice. Notre sagesse osera-t-elle en remontrer à sa Sagesse? Toutes les difficultés s'évanouissent devant cette fin de non-recevoir. Aussi est-ce seulement par surabondance de droit que nous discuterons les prétextes dont les contempteurs du Dimanche cherchent à s'étayer, pour justifier la violation du Précepte. Une seconde observation, c'est que la question du Dimanche n'en est plus aujourd'hui au point où l'avaient laissée les théoriciens du dernier siècle. Nous aimons à reconnaître qu'elle a fait un pas dans les esprits, et qu'en principe, du moins, son utilité et ses convenances ne sont plus contestées par aucun nom de quelque valeur, par aucune Ecole de quelqu'autorité. La science économique est, à cet égard, d'accord avec la Foi, bien qu'elle n'y soit pas toujours amenée par les mêmes considérations. Les hommes même les plus indifférents en fait de religion, ne sont pas les moins empressés à faire ressortir les avantages du Jour du Repos, sous le rapport hygiénique, comme sous celui de la dignité humaine,

de l'instruction et de la moralité de l'ouvrier. Les exigences les plus âpres et les plus dures admettent du moins une exception en faveur de l'enfance. On se donne ainsi des airs d'humanité, un relief de philantropie. Mais par une étrange inconséquence, autre est la théorie, autre la conduite; et l'on ne voit que trop souvent les plus ardents apologistes du droit se montrer les àdversaires pratiques du fait, et, tout en préconisant les bienfaits de la Loi du Repos, condamner au travail dans leurs ateliers et dans leurs fabriques, sans distinction de jours, sans exception d'âge ni de sexe, des populations entières de malheureux ouvriers. Nous ne pouvons donc nous contenter de cette vaine reconnaissance du principe; mais nous devons en poursuivre l'application, à travers tous les retranchements dont la cupidité se fait un rempart contre l'éternelle protestation de la Loi. Les intérêts de la production, les besoins du Travailleur, la contagion de l'exemple, les exigences professionnelles, voilà bien les principaux prétextes qu'on allègue le plus communément pour excuser les infractions à la sainte loi du Dimanche. Nous allons les discuter successivement.

XV. Et d'abord, les intérêts de la production et du commerce. Parmi les agents de la production, le Travail tient incontestablement une place importante. Sans lui, l'or demeurerait stérile, et les capacités resteraient oisives, faute de bras et de machines pour

réaliser leurs conceptions. D'un autre côté, il n'est pas moins incontestable que la production est un des éléments les plus influents de la fortune publique. C'est elle qui, en occupant une multitude de prolétaires, assure leur subsistance ; elle qui affranchit le pays de tributs onéreux payés à l'étranger ; elle qui, par l'abaissement des prix, met les commodités de la vie et même les jouissances d'un luxe légitime à la portée de toutes les classes ; elle enfin qui, par la rapide transmission du numéraire de main en main, en décuple la valeur, et fait ainsi circuler l'aisance et le bien-être dans toutes les veines du corps social. Mais de ces deux principes admis, il ne faut pas se hâter de conclure avec certains économistes, que le Jour du Repos est un capital perdu pour la richesse d'un peuple. La production n'a de valeur appréciable que dans son rapport aux besoins réels de la consommation. Ce rapport détruit, loin d'être une source de prospérité, elle devient une cause de ruine. On aura beau objecter que plus on produit, plus on consomme, et que l'écoulement ne saurait manquer à la marchandise. Autant vaudrait dire qu'il est bon que la pluie continue de tomber, après que la terre a été saturée de ses torrents. A une production sans limites, il faudrait des populations sans nombre, et l'on n'improvise pas les hommes et les nations comme on multiplie les produits des manufactures. La vente toujours croissante des objets fabriqués ne pourrait d'ailleurs s'obtenir que par une baisse proportionnelle

dans les prix, et cette baisse nécessitant la réduction des salaires, on enlèverait au marché des masses d'acheteurs, en le rendant inabordable à l'ouvrier, d'autant moins en état de songer au superflu, qu'il lui resterait à peine le strict nécessaire. Sous quelqu'aspect que l'on envisage la question, il faut donc reconnaître que la production a des limites qu'elle ne saurait franchir, sans s'avilir elle-même. L'autorité des faits et de l'expérience vient ici confirmer l'autorité du raisonnement. Tôt ou tard arrive le moment fatal, où les magasins regorgent de marchandises, où l'encombrement obstrue les débouchés. De longs et ruineux chômages viennent bientôt déchirer le bandeau des illusions où se berçait l'avide et imprévoyant producteur; et, avant que le trop-plein soit redescendu au niveau de la consommation, et que le flot de l'industrie ait repris son cours régulier, il s'écoule souvent un plus grand nombre de jours de repos forcé, que la Religion n'en demandait pour la sanctification de ses Dimanches et de ses Fêtes.

XVI. Il faut prendre garde ensuite, N. T. C. F., que si les jours de Travail produisent, c'est le Jour du Repos qui consomme. Et pour ne parler d'abord que de la consommation à laquelle le Dimanche concourt directement, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir à combien de rouages industriels et commerciaux le Repos fécond du Saint Jour donne le mouvement, à combien de spéculations et d'entreprises il apporte honneur et profit : construction et entretien des mo-

numents religieux, ouvrages d'art en architecture, en peinture, en statuaire, en musique ; impression des heures d'Eglise et des livres liturgiques, étoffes précieuses brochées d'or et de soie, vases sacrés où la perfection du travail le dispute à la richesse de la matière, délicates ciselures, élégantes broderies, tissus de fin lin, riches tapis, vastes tentures, brillantes sonneries, fourniture des parfums de l'Orient pour le service de l'encensoir, et du produit des abeilles pour le service du luminaire ; c'est par centaines que l'on peut compter les industries et par milliers les artistes et ouvriers de tout genre que les besoins ou les splendeurs du culte font vivre et prospérer. Mais le culte lui-même ne subsiste, en quelque sorte que par le Dimanche, qui en est la plus éclatante et la plus solennelle expression. Si vous ôtez le Dimanche, il n'est plus besoin de tous ces services et de toutes ces pompes, et vous retranchez du même coup toutes ces branches de commerce qui leur doivent leur vert feuillage et leur riche fécondité. Et n'en avons-nous pas, sous nos yeux et à nos portes, une preuve aussi fâcheuse que concluante ? N'est-il pas vrai que la fabrication de ces toiles renommées, honneur de notre Flandre, a ressenti le contre-coup de la commotion qui a ébranlé l'Eglise d'Espagne dans ses vieux fondements ? N'avons-nous pas entendu nos fabricants se plaindre que, depuis les malheurs qui l'ont frappée, qui ont fermé ses monastères, décimé son clergé et appauvri les ressources

de ses temples, l'industrie linière, si importante dans nos contrées, avait subi un déficit énorme dans la valeur et l'exportation de ses produits? Voilà pour la consommation sur laquelle le Dimanche exerce une action immédiate. Mais il lui ouvre indirectement des débouchés plus considérables encore dans les relations de famille, d'amitié, de bienséance qu'il autorise et encourage. On peut dire qu'au village, tout le luxe modeste, qui se déploie dans les parures comme dans les banquets, a son attrait dans les Fêtes et les Dimanches. Pour se rendre à l'Eglise, il faut une mise décente; cela n'est pas nécessaire pour hanter le cabaret, pour conduire la charrue, pour manœuvrer des machines. Et dans les villes mêmes, les ouvriers de toutes les classes spéculent sur le Dimanche comme sur le jour qui, par la consommation des produits, doit leur payer toutes les sueurs de la semaine; et, comme la plupart des industries profanent ce saint jour, elles se montrent en cela aussi ingrates qu'inconséquentes; ingrates, car si le Dimanche les fait vivre, elles devraient le respecter, ne fût-ce que par un sentiment de délicatesse et de bienséance; inconséquentes, car il ne tient pas à elles que toute la société, se réglant sur leurs exemples, ne tarisse la source la plus abondante de leur prospérité.

XVII. On invoque contre le Repos du Dimanche les intérêts du Commerce et de l'Industrie! Mais où le Commerce est-il plus actif, l'Industrie plus floris-

sante, que dans cette île aussi jalouse qu'enviée de ses voisins, où mille voiles apportent chaque jour les tributs des deux mondes, que mille autres navires courent ensuite distribuer à tous les peuples de la terre, et où des milliers de puissantes machines, servies par des millions de bras, fabriquent plus d'étoffes qu'il n'en faudrait pour vêtir tous les enfants d'Adam répandus sur la surface du globe habité? Chose admirable et digne de toute l'attention de l'observateur! Dans cette perpétuelle activité de la pensée et de la main, dans ce tourbillon de projets, de craintes, d'espérances, dans cette lutte et cette concurrence animée d'intérêts qui rendent cette terre plus mobile et plus agitée que ne le sont les flots qui baignent ses rivages, il est inoui qu'un jour de Dimanche, un seul atelier, un seul bureau, un seul comptoir soit ouvert qu'un seul magasin blesse l'œil chrétien par l'étalage de ses marchandises, qu'on fasse, du moins ostensiblement, ce que l'on appelle une affaire. Les services publics même sont interrompus. Le jeu de ce mécanisme, compliqué de tant de ressorts divers, s'arrête brusquement, comme un vaisseau qui s'asseoit sur sur ancres; et l'Angleterre protestante, cette nation toute industrielle et toute marchande, dont on peut dire que toute la pensée est dans le calcul et toute l'âme dans l'ardeur du gain, donne aux nations catholiques, de qui elle devrait la recevoir, cette leçon de respect pour le Jour dont la Religion a consacré le repos.

XVIII. Nous avons entendu les Producteurs, N. T. C. F.; et leurs objections, pesées dans la balance même des intérêts, ont été trouvées légères. Ecoutons maintenant le simple Ouvrier, et voyons s'il nous présentera des excuses plus acceptables : « Les » besoins de la vie, nous dit-il, se font sentir tous les » jours; donc je dois travailler tous les jours, afin » que chaque journée apporte avec elle son honnête » suffisance. » Ah ! ce n'est pas la Religion, cette mère si douce, si tendre, si compatissante, qui vous contestera votre part de ce pain quotidien, qu'elle vous invite à demander au Père céleste. Non, ce n'est pas elle qui méconnaîtra le droit du Travailleur à un salaire qui suffise à son entretien et à celui de ses enfants, lorsque ceux-ci ne sont pas en âge d'y pourvoir par eux-mêmes. Elle fait même des vœux pour que, ces premiers besoins satisfaits, il vous reste un excédant qui vous vienne en aide, au temps de la maladie, de la vieillesse, de l'interruption des travaux. Mais cet excédant, c'est de votre sobriété, de votre prévoyance, de vos sages épargnes, non moins que de l'humanité de vos maître que vous devez l'attendre, et non du travail du Dimanche. En travaillant le Dimanche, je vois bien ce que vous perdez, je cherche vainement ce que vous gagnez. — Vous perdez un repos nécessaire à la réparation de vos forces, vous usez plus vite votre vie, vous vous privez des douceurs du foyer domestique, des consolations de la Foi, de ce sentiment d'une conscience

contente d'elle-même, qui verse tant de joie et de paix dans un cœur fidèle. — Mais au bout de la semaine, que trouvez-vous sous votre main? Un salaire égal, ni plus ni moins, à celui que vous auriez obtenu, si vous n'eussiez travaillé que six jours. C'est un axiome, en économie commerciale, que plus la marchandise est offerte, plus elle perd de sa valeur vénale. Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement de la main-d'œuvre. Le prix des journées se règle sur le nombre d'ouvriers qui se présentent sur la place, sur le nombre de bras qui demandent à être employés. En travaillant tous les jours de la semaine, y compris le Dimanche, vous augmentez évidemment ce nombre d'un septième, et le taux du salaire subit nécessairement une réduction proportionnée. Si votre travail profite, ce n'est donc pas à vous, mais au maître qui voit grossir la masse de la Production, sans que sa caisse en ait souffert un accroissement de dépense.

XIX. Mais laissons ce langage humain, quittons ce terre-à-terre des calculs intéressés, et revenons à ces considérations d'un ordre plus élevé que nous avons déjà touchées dans la première partie de cette Instruction. Vous dites donc, pour emprunter vos propres expressions, car à quoi bon affecter ici une fausse délicatesse? vous dites : *On mange tous les jours, donc il faut travailler tous les jours.* — *Mais l'homme vit-il seulement de pain?* et, si son enveloppe matérielle et terrestre a besoin d'un ali-

ment journalier qui la conserve et la renouvelle, le souffle divin qui l'anime ne veut-il pas aussi être entretenu et fortifié par la nourriture spirituelle de la grace, de la prière, des sacrements, de la parole de vérité? Est-ce trop d'un jour pour cultiver la plus belle portion de vous-mêmes, cette âme impérissable, cette pensée d'origine céleste, après que vous en avez donné six aux intérêts d'une vie mourante, aux appétits d'un corps qui va tomber en poussière? Mais qui donc vous empêche de manger tous les jours? Est-ce donc parce que vous vous serez abstenu de travailler le Dimanche, et que vous aurez consacré quelques heures à votre Dieu, que vous manquerez de pain? Mais qui est-ce donc qui vous le dispense ce pain de chaque jour? N'est-ce pas Celui qui habille la fleur des champs, qui nourrit les petits des oiseaux; Celui qui nourrit et abreuve toutes les créatures de ses bénédictions, qui ouvre sa main droite, et le soleil se lève pour mûrir nos moissons, qui ouvre sa main gauche, et les pluies bienfaisantes descendent pour féconder la terre? Il veut à la vérité que l'homme seconde sa providence. Mais est-ce bien seconder la providence de Dieu que de violer ses saintes lois? N'est-ce pas plutôt la contrarier, lui faire violence, et par là même se rendre indigne de ses faveurs? *On mange tous les jours, donc il faut travailler tous les jours*. Ah! dites plutôt : On mange tous les jours; donc il ne faut pas travailler tous les jours, mais donner fidèlement à

Dieu le Jour qu'il s'est réservé, de peur que la profanation de ce Jour saint n'attire sa malédiction sur nos têtes et ne frappe tous nos travaux de stérilité.

XX. Aussi voyons-nous, N. T. C. F., que les Ouvriers contempteurs du Dimanche sont d'ordinaire les plus pauvres et les plus misérables de tous. Et, indépendamment de la réprobation attachée à un travail défendu, on peut encore en donner une raison aussi simple que solide. La Religion fait régner une merveilleuse harmonie entre toutes nos facultés et toutes nos puissances. Tandis qu'elle gouverne notre âme, elle tient en bride nos passions et les assujettit à son empire. Mais si ce frein puissant vient à être secoué, l'équilibre se rompt, et ces mêmes passions, peuple remuant et indocile, s'emportent à tous les excès d'une licence désordonnée. Or, l'Ouvrier qui travaille le Dimanche est un homme sans religion. Il a perdu jusqu'à *la crainte de Dieu, qui n'est pourtant que le commencement de la sagesse* [1]. Est-il étonnant que la dissipation, la prodigalité, le libertinage, s'emparant de cette âme abandonnée, la précipitent dans tous les désordres, et consument en dépenses ruineuses les tristes profits usurpés sur le temps du Repos consacré par le Seigneur? Est-il étonnant qu'au retour de ses orgies impures et de ses scandaleuses saturnales, il trouve une femme, des enfants nus et affamés qui lui demandent des vêtements et du pain,

[1] Initium sapientiæ timor Domini. PS. CX. 9.

et auxquels il ne répond que par des blasphèmes et des outrages, et que lui-même, sur ses vieux jours, promène, de porte en porte, des cheveux blancs déshonorés, et ne rencontre dans son affreux réduit que la pâle faim, la hideuse misère et la paille immonde que lui épargne une main avare? Que si vous objectez qu'il en est cependant qui prospèrent, bien qu'ils profanent sans pudeur nos plus saintes Solennités, nous vous dirons, N. T. C. F. : N'enviez pas cette prospérité ; elle est trompeuse. Tel qui vous paraît heureux, parce que tout lui sourit au dehors, est souvent déchiré au dedans par mille peines cruelles. Cette prospérité d'ailleurs est peut-être un châtiment. Le malheur eût ramené cet homme à Dieu et à lui-même : le succès achèvera de l'aveugler et de l'endurcir. Quoi qu'il en soit, cette fortune ne sera pas durable : attendez la fin, et vous verrez si la punition, pour avoir été différée, en sera moins rigoureuse.

XXI. Et ne dites point : Ce n'est pas un principe d'irréligion, à Dieu ne plaise ; c'est le besoin seul, l'impérieux besoin qui me force à un travail dont je suis le premier à gémir. Non, ne le dites pas! car si c'est le besoin qui vous force à travailler le Dimanche, pourquoi (continuons d'appeler les choses par leur nom), pourquoi donc chômez-vous le lundi? Quoi! Dieu aura dit : Vous vous reposerez le Dimanche, et vous direz : Non, le lundi sera le jour de mon repos! Dieu aura dit : Sanctifiez par la

prière et le sacrifice le Jour que je me suis choisi, et vous direz : Non, je ne sanctifierai point votre Jour ; mais je célébrerai le mien, et je l'observerai, non par des pratiques saintes et chrétiennes, mais par des débauches et des dissolutions dont le paganisme aurait rougi ! Epouvantable renversement ! L'homme a changé l'ordre de Dieu, et en cela il a prouvé deux choses : sa malice d'abord qui ne peut être plus audacieuse que de vouloir réformer la Loi du Créateur, et ensuite la sagesse de Dieu dans l'institution d'un Jour de Repos, puisque le profanateur, qui la blesse dans ses droits, en proclame par le fait la nécessité !

XXII. On objecte, en troisième lieu, la contagion des exemples, qui pousse à l'infraction, par la crainte de ne pouvoir soutenir la concurrence. Si le Dimanche, dit-on, je n'ouvre pas mes magasins, si je n'étale pas mes marchandises, si je ne travaille pas comme les autres, je verrai s'éloigner ma clientelle, et mes voisins plus accommodants et plus faciles s'enrichiront des profits que mon scrupule aura négligés. Nous ne voulons rien exagérer, N. T. C. F. ; il est possible que dès le début, vous travailliez moins, vous fassiez moins d'affaires que vos concurrents, et qu'un premier mouvement d'impatience conduise chez le marchand, chez l'ouvrier moins consciencieux, vos chalands les plus anciens et les plus fidèles. Mais le temps vous ramènera leur confiance, parce que le temps amène la ré-

flexion. Les premiers moments donnés à l'humeur une fois passés, un homme sage ne pourra se défendre de faire ce raisonnement : Ce marchand, cet ouvrier a de la religion, donc il a de la conscience. Il craint Dieu, donc il ne voudrait pas tromper les hommes. Il observe la Loi dans les points même que le plus grand nombre se fait un jeu de violer; donc il l'observera plus scrupuleusement encore dans les points qui intéressent la délicatesse et la probité. En un mot, il est sincèrement religieux, donc il est honnête homme. Je n'ai donc à redouter de lui aucune fraude ni dans le poids, ni dans la mesure, ni dans la qualité des marchandises. Je puis donc en toute sécurité lui livrer mes coupons et mes étoffes, sans craindre que ses fidèles mains en retiennent la moindre partie, pas même ce qu'on appelle, dans le langage du métier, *des restes inutiles*. Il faut donc retourner la proposition et dire : Si, le Dimanche, je ne travaille pas, je ne vends pas comme les autres, je travaillerai, je vendrai plus que les autres; parce que je verrai venir à moi la confiance publique, attirée par une réputation bien établie d'honneur et d'intégrité. Et puis, N. T. C. F., si vous êtes si faciles à vous laisser gagner à la séduction des exemples, pourquoi seriez-vous moins sensibles à l'émulation du bien qu'à celle du mal? Au lieu de vous perdre comme les autres, en travaillant, en vendant, le Dimanche, comme les

autres, que n'imitez-vous ces hommes honorables qui, dans tous les états et toutes les professions, s'interdisent par un pacte formel, sous peine d'une amende, au profit de l'indigence, de faire, le Dimanche, aucune transaction, aucun contrat, aucun acte enfin qui puisse en blesser la sainteté ? Ces traits de généreuse fidélité à la Loi de Dieu ne sont pas rares. De nombreuses corporations en ont pris dans plusieurs de nos grandes villes [1] la glorieuse initiative. Nous n'avons pas ouï dire que leurs affaires en aillent plus mal pour cela. Nous avons au contraire tout lieu de penser que, comme Salomon le dit de la sagesse, *la fortune leur est venue avec le zèle du saint Jour* [2] : *car la piété est utile à tout*, comme parle l'Apôtre ; *elle a les promesses de la vie présente comme de la vie future* [3].

XXIII. Viennent enfin les difficultés tirées des exigences professionnelles, de ce que l'on nomme les nécessités de l'état. Nous nous hâtons de reconnaître qu'il est certaines industries qui ne peuvent chômer, même le Dimanche, sans se compromettre et s'annuler. Tels sont ces fourneaux qui, une fois allumés, doivent fonctionner jour et nuit jusqu'à l'entière confection des produits, sous peine de

[1] MM. les Notaires de Toulouse, MM. les Avoués de Tours, Angoulême, etc.

[2] Venerunt mihi pariter omnia bona cum illâ. SAP. VII. 11.

[3] Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I. TIMOTH. IV. 8.

ruine pour l'entreprise. Les droits de la Religion sur le Dimanche s'interprètent ici par le droit de la nature. Mais un fabricant chrétien n'a garde d'abuser de cette interprétation et de l'étendre au-delà de ses justes limites. Il sait concilier les intérêts de son industrie et le respect dû au Dimanche, par une sage distribution des travaux, qui permet aux ouvriers de se relever, et leur ménage, à tour de rôle, le temps de l'instruction et du Service divin. La même indulgence s'applique aux exigences pressantes et imprévues du deuil ou des noces, et à ces accidents de température qui inspirent de sérieuses alarmes pour la conservation des récoltes. Mais ce sont là des exceptions qui confirment la règle. C'est la nécessité, c'est une coutume autorisée, c'est une religion et une conscience sensible et éclairée, non le caprice et la cupidité qui les posent; et, dans le doute, le sage s'abstient ou consulte les Voyants en Israël. Il y a loin de là à cette largeur d'interprétation que se permettent dès Travailleurs appartenant surtout à certains corps de métiers, qui se font de leur état comme un droit acquis de profaner le Saint Jour, et vous disent avec une apparence de bonne foi, qui ne s'explique que par une déplorable ignorance: « Mon état le veut, le comporte ainsi; ce n'est pas l'usage dans notre corporation d'observer le Dimanche. » Non, ce n'est pas votre état qui vous pousse à la violation du Précepte. Votre état est honnête, irréprochable, légi-

time. Ce n'est pas votre état qui vous pervertit et vous scandalise, c'est vous qui pervertissez et qui scandalisez, pour ainsi parler, votre état, en contraignant vos ciseaux et vos aiguilles à servir malgré eux d'instruments à vos prévarications. Travaillez le lundi, et vous sauverez ainsi le repos et la sanctification du Dimanche. Direz-vous que le Travail vous est imposé ce jour-là par des maîtres, sourds à toutes vos représentations, et que, si vous ne cédez à leurs volontés injustes, vous verrez se fermer sur vous la porte de l'atelier et de la fabrique? Vos maîtres répondront devant Dieu de la contrainte qu'ils auront exercée sur vos consciences, et certes la responsabilité sera terrible; mais tous les torts ne sont pas du côté des maîtres. Vous répondrez aussi pour vous-mêmes, pour vos lâches complaisances, pour vos trop molles résistances à l'appât du gain. Vous répondrez pour vos enfants, pour ces douces et frêles créatures, que sans égard pour leur âge, pour leur innocence, pour l'ange qui veille à leur garde, pour l'Esprit-Saint qui habite dans leurs jeunes cœurs, vous forcez à un travail défendu, et pourquoi? Pour quelques misérables oboles qui vous coûtent leur âme et la vôtre, pour un morceau de pain que vous trouverez un jour bien dur et bien amer! Tendres fleurs, écloses à peine, qui, cultivées par les mains de la Religion, échauffées d'un rayon de son amour, humectées de la rosée de sa parole, auriez répandu un parfum de vertu et qui, pour vous être développées

dans un air vicié et au milieu de vapeurs délétères, jetez déjà une odeu de corruption et de mort, que de douloureux gémissements vous arrachez à l'Eglise, votre Mère, et que de larmes vous faites couler des yeux de vos Pasteurs !

XXIV. Mais ce qu'il y a de plus déplorable encore, N. T. C. F., c'est que le scandale de la profanation du Saint Jour ne s'arrête pas aux classes purement ouvrières et industrielles ; mais qu'il gagne et s'étend de proche en proche comme une gangrène, et qu'il se propage même, au sein de ces populations agricoles, réputées les plus morales, les plus religieuses, les plus fidèles aux bonnes traditions. On s'explique, sans l'approuver, l'indifférence et le mépris de l'Ouvrier pour les préceptes de la Religion. Il voit, pour ainsi dire, la Providence au bout de ses doigts ou de son outil ; sa pensée ne va guères au-delà de l'étroit horizon où il est comme emprisonné. Enfermé dans la sombre atmosphère de l'atelier ou de l'usine, son œil n'aperçoit ni le ciel avec sa milice d'astres étincelants, ni la terre avec ses richesses et sa brillante parure : toute son existence est en quelque sorte dans sa main. Il se croit le créateur, non-seulement de l'ouvrage qu'il façonne, mais de la matière première elle-même sur laquelle il opère et qui semble être le produit de son travail. L'Agriculteur, au contraire, vit au milieu de toutes les splendeurs de la nature, de toutes les magnificences de la création : il voit bien qu'il sème et qu'il arrose ;

mais il sent qu'une puissance supérieure à la sienne, une Vertu divine, une influence céleste donne seule l'accroissement. La Divinité l'enveloppe et le pénètre de l'impression de sa présence. Il se meut dans un milieu divin. Il touche Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, par tous les sens; il le voit dans le rayon du soleil, dans le brin d'herbe, dans la goutte de rosée; il l'entend dans le bruit des vents et de l'orage, il le respire dans les émanations d'une nature fleurissante et embaumée. Aussi l'irréligion, et en particulier la révolte contre la défense de Dieu, par la transgression du Dimanche, prend-elle un caractère plus odieux chez l'homme des champs, chez l'habitant du village. Faut-il, grand Dieu, que ce désordre ait pénétré jusque dans ces derniers asiles, où s'étaient réfugiées les anciennes mœurs et l'heureuse simplicité de la Foi? Où est le temps où nos laboureurs, sous la menace de la prison et de l'échafaud, répondaient à des injonctions impies, que *leurs bœufs connaissaient le Dimanche*, et qu'ils se refusaient ce jour-là à courber la tête sous le joug? Ce temps n'est pourtant pas bien éloigné de nous. Il n'y a guères plus d'un demi-siècle que le travail du Dimanche en plein soleil, à la face du ciel et de la terre, eût fait frémir d'horreur les peuples, comme un blasphème en action, comme un défi jeté à la colère de Dieu, et les eût glacés d'épouvante comme un présage avant-coureur de la foudre. Interrogez vos vieillards, N. T. C. F., et ils

vous diront avec quel respect et quelle fidélité le Jour du Seigneur était observé par leurs pères. Ils pourront vous dire aussi si les gerbes tombaient alors moins pressées et moins dorées sous la faucille, si les prairies étaient moins verdoyantes, la laine des troupeaux moins abondante et moins soyeuse, les saisons moins régulières et moins propices. Ils vous diront si les grêles étaient plus meurtrières, les inondations plus fréquentes, les productions de la terre moins savoureuses et moins salubres qu'elles ne le sont aujourd'hui. Ah! chers habitants des campagnes, on vous reproche quelquefois de sacrifier le progrès à des habitudes routinières. On vous accuse de repousser, ou de n'accepter qu'avec lenteur et défiance des procédés nouveaux, propres à améliorer et à perfectionner vos cultures, par le motif qu'ils n'ont pas été connus et pratiqués par vos pères. Nous n'avons pas qualité pour décider si en cela vous ne poussez pas trop loin la circonspection, si vous n'exagérez pas un sentiment respectable et qui fait d'ailleurs le plus grand honneur à votre piété filiale. Mais il est un point à l'égard duquel ce sentiment de respect pour la tradition, pour les exemples des aïeux, ne saurait être exagéré : c'est lorsqu'il s'agira du dépôt des saintes croyances et des religieuses observances qui vous a été transmis. Dites alors avec assurance et sans craindre de donner dans l'excès : « Nos pères nous valaient bien. Ils n'avaient pas » moins de sagesse et d'expérience que nous. Ils ont

» gardé le saint Repos du Dimanche, nous le gar- » derons comme eux! »

XXV. *Souvenez-vous donc*, ô vous tous qui vous honorez de porter le beau nom de Chrétiens, quelles que soient les sollicitudes qui occupent votre vie, le négoce ou les emplois publics, l'agriculture ou l'industrie, *souvenez-vous de sanctifier le Jour du Seigneur*, le premier et le plus grand de tous les jours par l'antiquité, la perpétuité, nous dirons presque l'universalité de son culte; ce Jour dont le christianisme a rehaussé encore l'éminente dignité, et qui nous présente des harmonies si frappantes avec les besoins de notre cœur et le bon ordre des sociétés humaines. C'est la voix de la nature qui vous y invite, c'est la voix de la raison, de la Religion, de la conscience, c'est la voix du genre humain. En observant fidèlement ce jour réservé, privilégié, séparé, consacré, vous rendrez gloire au Très-Haut, vous confesserez votre foi en un Dieu Créateur et Rédempteur du monde, vous vous grandirez et vous perfectionnerez vous-mêmes, vous relèverez le niveau des mœurs publiques, vous assurerez la paix et le bonheur des familles, vous préparerez à la patrie des générations saines, fortes, morales, tempérantes, qui sauront lui faire un rempart de leurs vertus guerrières, comme elles sauront l'honorer par les vertus et les services de la paix. Plus un peuple aspire à être grand, à être libre, plus il doit se serrer autour des autels, la Religion étant le seul frein

de la cupidité et de la licence, ces deux mortelles ennemies de toute vraie grandeur et de toute vraie liberté.

XXVI. Que si vous nous demandez maintenant, N. T. C. F., comment vous devez sanctifier le Jour du Seigneur, nous vous répondrons que la Loi du Dimanche, positive à la fois et négative, emporte avec elle un commandement et une défense. Le commandement, tel qu'il a été interprété par l'Eglise, c'est d'assister ce jour-là à la grande action qui constitue l'essence même de tout culte religieux, à l'Action du Sacrifice par lequel l'homme confesse son néant devant l'Être des êtres, et proclame le haut domaine de Dieu sur toute créature. Dans les ombres de la loi ancienne, Israël reconnaissait ce droit de suzeraineté suprême, par l'effusion du sang des béliers et des génisses. Dans les ténèbres du paganisme, une terreur superstitieuse sacrifiait des victimes humaines sur des autels barbares. Car telle a été toujours la foi du genre humain, que la Rédemption ne s'obtenait que par le sang. Mais la lumière de l'Evangile a balayé devant elle ces ombres imparfaites et ces ténèbres grossières. Elle a substitué la Vérité aux figures. Aujourd'hui comme toujours, c'est bien le sang qui nous rachète, qui lave nos crimes, qui apaise le Ciel, mais c'est le sang d'une Victime pure, le sang d'un Dieu qui s'offre et s'immole à un Dieu, à la place de l'homme. Sublime Sacrifice où tout est leçon pour notre intelligence et sentiment pour notre

cœur, parce qu'il ne nous présente que des exemples d'amour, d'obéissance, de dévouement, d'abnégation ! La défense, c'est de s'employer à aucune œuvre servile, et toute œuvre est servile, où l'exercice du corps a plus de part que celui des facultés de l'âme, et qui a l'intérêt et le gain pour motif et pour fin directe et principale. Cessez d'élever ici, au nom du Commerce compromis et de l'Industrie menacée, des objections qui sont sans force et qui, fussent-elles aussi solides qu'elles sont frivoles, devraient encore céder à la manifestation solennelle d'une Volonté, devant laquelle tout genou doit ployer au ciel et sur la terre. Abstenez-vous donc de toute œuvre servile, sauf le cas d'une nécessité sérieuse; mais abstenez-vous, à plus forte raison, des œuvres du péché, les plus serviles de toutes les œuvres, puisqu'elles nous rendent esclaves des passions et des vices d'ignominie. Que tout soit saint dans un jour Saint ! Ne le déshonorez pas comme les païens qui célèbrent les fêtes de leurs impures idoles, par l'intempérance des viandes, les orgies de l'ivresse, par des luttes sanglantes, par d'immondes et brutales voluptés. Et ne me demandez pas ce que vous ferez donc de vos heures, après que vous aurez assisté au Service divin. La piété, la charité ne les laisseront point oisives. Elles sauront les remplir : la piété, par de sages entretiens, par des lectures chrétiennes, par la visite du temple au sacrifice du soir ; la charité, par les consolations et les secours qu'elle aime à dispenser

aux malheureux. La religion ne vous interdit pas d'ailleurs d'innocents loisirs , d'honnêtes délassements. Sanctifiés par elle , vous les goûterez avec plus de charme et de douceur. Le sentiment d'un devoir accompli sera lui-même au milieu de votre cœur comme une fête délicieuse , prélude et avant-goût de celle qui attend , dans l'éternelle et glorieuse quiétude des cieux , les fidèles observateurs des solennités de Dieu sur la terre ! Ainsi soit-il.

LETTRE PASTORALE

SUR

LA VISITE GÉNÉRALE DES ÉGLISES DU DIOCÈSE.

JUIN 1846.

Si nous eussions obéi, N. T. C. F., aux premières inspirations de notre cœur, nous n'aurions pas différé jusqu'à ce jour la manifestation des sentiments qu'a fait naître en nous la succession toujours plus consolante de nos Visites Pastorales. Que de violences n'avons-nous pas dû nous faire pour retenir captive sur nos lèvres l'expression publique de notre joie et de notre gratitude? Et avec quel bonheur ne vous aurions-nous pas déjà payé ce doux et si légitime tribut, s'il ne nous eût paru convenable d'attendre que toutes nos courses Apostoliques fussent achevées, avant de vous rendre les impressions que nous en avons recueillies? Maintenant qu'avec le secours de Dieu et de sa bienheureuse Mère et des Saints Protecteurs de notre Diocèse, cette grande tâche est accomplie, qu'il n'est plus dans les limites de notre

juridiction immédiate une seule Eglise où nous n'ayons adoré le Saint des Saints, une seule chaire où nous n'ayons annoncé la parole du salut, une seule portion de notre immense troupeau que nous n'ayons bénie, nous laisserons s'échapper de notre plume, telles qu'elles s'épanchent du fond de nos entrailles, les effusions d'une âme de Pasteur et de Père.

Notre premier besoin comme notre premier devoir, chères et bonnes paroisses qui composez le Bercail commis à notre garde par le divin Pasteur, est de vous dire combien nous avons été sensible à l'accueil que vous avez fait à celui qui *venait vous visiter au nom du Seigneur*. Cette sensibilité aussi vraie que profonde, nous vous l'avons déjà exprimée, à chacune de nos Stations Evangéliques, alors que nous nous voyions entouré de vos pieux empressements. Mais pour l'honneur de ce grand Diocèse, il nous est doux de vous renouveler ici le témoignage, dans une forme plus solennelle et du haut de notre Chaire éminente. Oh! combien vous avez su rendre *beaux les premiers pas, et gracieuse la première entrée de celui qui vous annonçait la bonne Nouvelle*, qui vous apportait dans ses mains consacrées les dons célestes! Heureux souvenirs! Le temps n'en a point effacé la trace. Douces et saintes jouissances! Le temps n'en a point refroidi l'impression. Nous la sentons au dedans de nous aussi pressante et aussi vive qu'aux premiers jours. Il nous semble que nous

avons encore sous les yeux ces populations accourues au-devant de nos pas, nombreuses comme les étoiles du ciel et les sables de la mer, et nous accompagnant de village en village au bruit des instruments et des saints Cantiques. Nous croyons voir encore la majestueuse ordonnance de vos marches, et la richesse de vos bannières et de vos pavillons, et le bel ordre de vos lignes se déroulant avec un ensemble harmonieux dans vos rues et vos places publiques, sous la direction de votre pieux Clergé et la protection de vos dignes Magistrats, et de cette milice citoyenne dont le concours ajoute toujours tant d'éclat à nos pompes religieuses, et vos sentiers jonchés de feuillages et couronnés de berceaux de verdure, et ces chœurs de jeunes vierges parées de leurs voiles blancs comme d'un symbole d'innocence et de candeur, et ces groupes de petits enfants faisant voler dans les airs, de leurs urnes et de leurs corbeilles, des nuages d'encens et des nuages de fleurs, et tout cet appareil enfin de fêtes et de réjouissances populaires et chrétiennes qui vous *rendait un spectacle au monde*, *aux Anges et à Dieu même*[1].

Mais si la parole est impuissante à retracer ces scènes délicieuses, comment vous peindre, N. T. C. F., les émotions dont notre cœur était agité au moment où nous en étions les heureux témoins. Que ne nous est-il donné de vous faire entendre le langage que la foi, que la reconnaissance, que l'amour parlaient

[1] Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. 1 COR. IV. 9.

alors au dedans de nous ! Vous comprendriez combien vous nous êtes chers dans les entrailles du divin Maître. Ah ! disions-nous, en étendant nos mains sur vos multitudes recueillies, quel bon peuple ! *qu'il est beau et fertile l'héritage que le Seigneur m'a mesuré*[1] ! Soyez mille fois béni, ô mon Dieu, de l'avoir maintenu fidèle après tant d'épreuves et d'orages. *Conservez en votre nom tous ces enfants que vous m'avez donnés.* Daignez verser sur eux l'abondance de vos graces, selon la mesure de leur foi et selon la mesure de vos miséricordes. Que votre Bénédiction descende sur les vieillards pour leur adoucir le passage de la vie au trépas, du temps à l'éternité ! Qu'elle repose sur les parents chrétiens, en sorte que *la sagesse des fils honore les pères, et que les mères trouvent leur gloire dans la piété de leurs filles*[2]. Qu'elle s'arrête sur les petits enfants et qu'elle sème leur carrière d'autant de fleurs qu'ils en versent sur nos pas ! Qu'elle tombe sur les corps de vos saints comme un parfum céleste qui les conserve purs de toute souillure, comme il convient à des vases d'honneur et de sanctification, et sur leurs âmes comme une rosée fécondante qui leur fasse porter des fruits de grace et de vertu ! Qu'elle entre dans ces maisons ornées de tentures et de guirlandes, et qu'elle *leur donne la paix comme à tous ceux qui*

[1] Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi. PS. XV. 6.

[2] Filius sapiens lætificat patrem. PROV. X. 1.

les habitent! Qu'elle console l'affligé et remplisse de dons le sein du pauvre, en ouvrant le cœur et la main du riche! Qu'elle s'étende sur ces guérets qui commencent à se couronner de tant d'espérances, et que les dignes cultivateurs, qui ont suspendu leurs travaux pour courir au-devant de votre Envoyé, recueillent dans la joie, au temps de la moisson, ce qu'ils ont semé dans les sueurs! Mais surtout et avant tout, ô mon Dieu, bénissez le Pasteur, afin qu'il soit moins indigne de bénir lui-même votre peuple!

Voulons-nous donc nous glorifier nous-même, N. T. C. F., en rappelant ces souvenirs, comme si vos pieuses démonstrations se fussent rapportées à notre personne? Ah! périssent notre nom et notre mémoire, si nous avons un seul instant accepté pour nous la moindre partie d'une gloire qui appartient tout entière à Dieu! Eh! qui sommes-nous pour mériter et nous approprier de tels honneurs? *Eussions-nous fait tout ce que nous devons* et tout ce que nous pouvons, nous ne serions encore, *nous ne serions toujours que des serviteurs inutiles* [1]. Ce qui fait ici le triomphe de votre foi et le triomphe de notre consolation, c'est que nous arrivions à vous sans aucun de ces titres et de ces considérations qui recommandent les hommes. Non, ce n'était pas pour nous, homme faible et mortel comme vous, pécheur comme vous et peut-être plus pécheur que vous, ce n'était pas pour nous que s'ébranlaient les campagnes et les cités, que se tres-

[1] Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus. LUC. XVII. 10.

saient ces couronnes, que se courbaient ces arcs de verdure et de draperies flottantes dont le nombre obscurcissait le ciel! Qui donc prétendiez-vous honorer, en déployant cet appareil de pompes inusitées? Ah! c'est ce grand Dieu qui nous a fait auprès de vous, malgré notre médiocrité, *son ambassadeur qui vous exhorte par notre bouche*[1], qui vous bénit par notre main, qui vous visite par nos démarches; c'est cette belle, noble et sainte Religion dont nous sommes au milieu de vous le premier représentant et le premier interprète. Aussi, environné de vos prévenances et de vos soins empressés, nous les acceptions non comme un hommage qui nous fût personnel, mais comme un acte de foi public, éclatant, solennel, comme une éloquente protestation de respect pour notre auguste Ministère et le caractère sublime dont nous sommes revêtu.

Ce n'est pas, du reste, N. T. C. F., que nous ayons pris pour échelle unique de l'appréciation de vos sentiments le plus ou moins d'éclat donné à vos manifestations. Nous pouvons nous en ouvrir à vous aujourd'hui avec une liberté entière et un parfait désintéressement, puisque ces solennités, que l'usage a consacrées pour une première Visite, ne doivent plus désormais se renouveler dans le cours de notre Apostolat. Les réceptions les plus modestes ne sont pas celles qui nous ont laissé de moins douces impres-

[1] Pro Christo legatione fungimus, tanquàm Deo exhortante per nos. 2. COR. V. 20.

sions, non-seulement parce qu'elles sont plus conformes à la simplicité de l'Evangile, que nous aimons par goût autant que par devoir, mais parce qu'elles étaient souvent accompagnées d'une expression plus vive de la sincérité de vos croyances et, s'il est permis de parler ainsi, de la tendresse et de la sensibilité de votre Religion. Oui, lorsqu'un instinct secret, intérieur, je ne sais quel sympathique attrait qui se communique de l'âme à l'âme, avec la rapidité de l'étincelle électrique, lorsque ce sentiment vrai, sûr, infaillible, nous avertissait que vous n'étiez attirés ni par la curiosité, ni par l'ostentation, ni par le plaisir d'assister à des fêtes, mais par l'inspiration du cœur, par l'esprit de la foi, par le mouvement de la piété, vous le dirons-nous, N. T. C. F.? Oh! c'est alors que nous étions touché, ému, attendri, que nous sentions notre cœur tout brûlant et prêt à se fondre au dedans de nous-même, et que nos yeux se remplissaient de larmes si délicieuses que nous n'aurions pas voulu les échanger contre toutes les félicités de la terre.

Maintenant, N. T. C. F., dans ce compte-rendu de nos Visites Pastorales, distinguerons-nous entre les Paroisses et les Paroisses, entre les populations et les populations qui les composent? Un père peut-il admettre des distinctions ou des préférences entre des enfants également aimés? Si tous ne présentent pas les mêmes traits, le même caractère; si quelques-uns marchent, d'un pas moins assuré, à la suite de

leurs frères, dans la voie des devoirs, chacun d'eux a néanmoins des qualités et des mérites qui lui sont propres. Certes, nous avons généralement admiré dans la partie flamande de notre diocèse, une simplicité de mœurs, des traditions héréditaires d'hospitalité, une fidélité à la loi de Dieu et de son Eglise, un respect, une confiance, un attachement pour ses guides spirituels, qui rappellent les plus beaux âges du christianisme. Nous avons contemplé avec émotion la beauté de ses édifices sacrés, qu'elle a su préserver de l'outrage du temps et de l'outrage des hommes et, la voyant si riche par son sol, par sa foi, par la sagesse et la modération de ses désirs, nous n'avons ambitionné pour elle d'autre partage que l'inépuisable fécondité de ses sillons, d'autre bonheur que celui qu'elle goûte dans les douceurs de la paix et de l'union fraternelle.

Lille (et quand nous nommons cette grande et noble cité, nous entendons comprendre tous les territoires adjacents sur lesquels elle rayonne par la communication des bienfaits, et qu'elle anime et vivifie par l'émulation des exemples,) Lille, à son tour, nous a frappé, édifié, et remué jusqu'au fond de nos entrailles par le nombre, la tenue et l'excellent esprit de ses communautés aussi multipliées que les besoins et les souffrances humaines, par l'abondance de ses aumônes, par la multitude des œuvres qu'elle a fondées, qu'elle entretient et perfectionne chaque jour avec un zèle aussi actif que prévoyant, aussi intelli-

geant que généreux, depuis la Salle d'Asile ouverte à l'innocence jusqu'à la Maison de Refuge ouverte au repentir; depuis le Frère des Ecoles, et la Sœur de Bon-Secours, et la Sœur de Charité, jusqu'à ce pieux Institut qui, continuant les miracles de l'Evangile, donne une langue aux muets, des oreilles aux sourds, et des yeux aux aveugles; depuis l'humble Fille de l'Enfant-Jésus qui évangélise le pauvre, console le prisonnier, assiste la démence et la sauve de ses propres fureurs, jusqu'à ces Maisons d'Education Religieuse qui rompent le pain de l'Instruction aux enfants des classes élevées et préparent à la famille et à la société des femmes modèles, comme épouses et comme mères; depuis enfin la Conférence de Saint-Vincent de Paul qui rassemble dans son sein l'élite des dévouements et des intelligences, jusqu'aux réunions si touchantes et si cordiales de Saint-Joseph, de Saint-François Xavier, qui procurent aux ouvriers des jouissances si nobles et si pures. Et ce que nous disons du Chef-lieu de la Province, nous pouvons l'appliquer, dans de justes proportions, à la plupart de nos villes principales, à Douai, Cambrai, Valenciennes, où se révèle aussi, sous des formes diverses, ce génie si éminemment catholique et français, le génie du bien.

Mais de ce que la Religion, grace à des circonstances particulières et locales, ou, pour mieux dire, par une dispensation toute miséricordieuse de la Providence, fleurit avec plus d'éclat et se couronne de

fruits plus abondants dans certaines parties privilégiées de notre Diocèse, on ne doit pas en conclure que les autres sont stériles en œuvres de sanctification, ou déshéritées d'espérances. Combien de terres, moins heureuses sans doute, parce qu'elles se sont trouvées plus exposées aux orages des révolutions et à ce vent d'incrédulité qui a soufflé si longtemps sur la France, combien de terres sont néanmoins meilleures, infiniment meilleures que la réputation que leur ont faite la légèreté, la précipitation, l'injustice des jugements des hommes! Et, pour ne citer que les populations de l'ancien Cambrésis, est-il un peuple qui manifeste plus de goût et plus de zèle pour les Cérémonies et les Fêtes religieuses, qui s'entende mieux à en relever la pompe et la solennité, qui signale sa foi à la Rédemption et son respect pour la mémoire des Morts par l'érection de plus beaux Calvaires? En est-il qui se porte avec un concours plus avide et plus empressé à la prédication de la Parole Sainte, et qui l'écoute dans une attitude plus recueillie, avec une attention plus sympathique et plus respectueuse? Nous en avons chaque année sous nos yeux un témoignage bien consolant dans notre Eglise Métropolitaine, où nous avons établi, de concert avec notre vénérable Chapitre, des Stations quadragésimales; et nous savons que dans nos paroisses rurales, réputées même les moins fidèles, la même faveur accompagne, la même affluence entoure, les mêmes dispositions de recueillement et de docilité encoura-

gent ces dignes apôtres que nous avons donnés pour auxiliaires à vos Pasteurs, et qui, laissant partout sur leur passage des traces bénies, ne se lassent pas plus de vous évangéliser que vous ne vous lassez de les entendre.

Il est vrai que là, comme dans le Hainaut, comme dans une partie notable de l'arrondissement de Douai, les édifices consacrés au Culte laissent beaucoup à désirer : les uns sous le rapport de leurs dimensions, de plus en plus disproportionnées à l'accroissement prodigieux des populations; un plus grand nombre par leur état de dégradation et de ruine imminente, comme par l'insuffisance ou la pauvreté des objets nécessaires à la digne célébration des Mystères saints et à la décente administration des Sacrements. Mais, au milieu d'une situation très-regrettable, nous avons constaté de belles et consolantes exceptions; mais c'est au défaut de ressources, à des difficultés locales, à une gêne temporaire, bien plus qu'à une volonté contraire, que nous devons attribuer l'ajournement de constructions ou de réparations urgentes; mais le zèle de la Maison de Dieu, une sainte jalousie de la beauté de ses Tabernacles se réveillent dans le cœur des peuples. Cette noble émulation gagne de proche en proche. Nous ne parlons plus de l'arrondissement de Lille, où de nouvelles églises s'élèvent comme par enchantement; mais Pont-à-Raches, Flines, Auchy nous donnent des espé-

rances qu'un prochain avenir verra sans doute se réaliser. Catillon a fait plus : il a donné un exemple que Bazuel, Ors, Haussy vont s'empresser d'imiter. Romby et Ohain jettent les fondements d'édifices remarquables. Nous ne pouvons nommer tous les lieux, quoiqu'ils soient tous présents à notre pensée et qu'aucun n'échappe à l'œil de notre vigilance; nous voulons seulement établir qu'il y a progrès, amélioration sensible, que le mouvement existe enfin; et votre dévouement connu, N. T. C. F., à tout ce qui est bien, nous inspire la confiance que ce mouvement ne s'arrêtera plus, que tous les ravages, causés dans vos églises et vos presbytères par l'injure du temps et par le malheur des guerres, sur une terre qui fut longtemps le champ de bataille de l'Europe, ne soient effacés et réparés.

Et pour ce qui regarde les vases du Sacrifice, la parure des autels, l'approvisionnement des linges, des voiles et des ornements sacrés, plus d'une fâcheuse lacune se fait sans doute remarquer dans l'inventaire du mobilier des églises; mais nous devons reconnaître aussi que cette partie du service tend chaque jour à se compléter et à se régulariser, conformément aux prescriptions de nos Ordonnances et des saints Canons. De pieuses offrandes viennent suppléer la modicité des ressources fabriciennes. Là, une souscription spontanée permet d'entourer le sanctuaire d'une ceinture de boiseries qui l'assainit et le décore; ici, une jeunesse géné-

reuse s'impose la privation d'une parure ou d'un plaisir, pour la gloire plus douce et le bonheur plus pur de doter sa paroisse d'une bannière, du tableau du patron, ou d'orner l'autel de la Vierge Immaculée d'une statue qui représente ses traits célestes. Ailleurs, ce sont les dons d'une charitable Association qui vient en aide aux plus pauvres fabriques. Vous avez nommé, N. T. C. F., L'ŒUVRE DES PAUVRES ÉGLISES, œuvre excellente que nous nous sommes tant réjoui et félicité de trouver fondée dans notre diocèse ; que depuis, sur notre humble demande, le Souverain Pontife a daigné bénir et enrichir d'Indulgences; œuvre des plus méritoires et des plus dignes d'un sexe dont la piété fait la gloire. Que de bien n'a-t-elle pas déjà produit? Que de bien n'est-elle pas appelée à produire encore, si nos vœux sont compris, nos recommandations écoutées; si nous voyons s'organiser, du moins dans les paroisses un peu considérables, des comités de Dames chrétiennes, affiliés et correspondant au siège principal de l'Association, comme des branches à la racine, et y reportant le produit de leurs collectes, comme des canaux à un réservoir commun, d'où les bienfaits de la charité se distribuent avec plus d'équité et de discernement entre les églises, selon la mesure de leur dénuement et de leurs souffrances.

Ici, N. T. C. F., notre cœur se sent plus à l'aise, et notre parole devient plus libre, parce que nous

n'avons à vous adresser que des éloges et des actions de graces; il s'agit de vos cimetières. Nous vous avons demandé pour cette dernière demeure où reposent des cendres chéries et vénérés, dans l'attente du jour de la résurrection, une clôture qui les protège contre l'incursion des animaux immondes et contre l'abus plus révoltant encore des jeux, des ris et des entretiens profanes, pour ne laisser d'accès dans leur enceinte qu'aux larmes et à la prière. Nous vous avons demandé que le signe auguste de la Rédemption, que l'Arbre de la vie et de l'immortalité dominât ces tristes ruines de la mort, pour annoncer de haut et de loin que le Chrétien ne meurt pas *comme les nations qui ne connaissent point Dieu et qui n'ont point d'espérance* au-delà du tombeau. Cet appel, auquel l'Administration civile a prêté spontanément son concours, a été entendu. Déjà, dans nos dernières visites, nous avons pu apprécier nous-mêmes l'heureuse transformation de vos cimetières en des asiles de recueillement et de paix, et, comme il arrive toujours dans cette belle contrée, où toute entreprise, dès qu'elle est conçue et acceptée, s'exécute avee dignité et avec grandeur, nous avons eu plus d'une occasion d'admirer comment, tout en remplissant un devoir sacré, vous avez su donner à vos travaux de plantations et de terrassements, un intérêt d'agrément et d'utilité publique. Mais si ce spectacle nous a édifié, il ne nous a point

surpris. Un des faits religieux qui nous a le plus vivement frappé, dès notre arrivée au milieu de vous, c'est le culte d'amour et de vénération filiale que vous avez conservé pour la mémoire des fidèles défunts. Nous en avons pour témoins, et ces larmes qui coulaient de tous les yeux lorsque nous vous invitions à joindre vos prières à celles que nous allions répandre sur la dépouille de vos proches et de vos amis, et le renouvellement de foi qui se manifeste à là Fête de tous les Saints et à la Commémoration des Morts, par la fréquentation des Sacrements, presque aussi générale qu'aux solennités de la Pâque, et ces anciennes et respectables Confréries des Trépassés, multipliées comme vos églises, et dont chacune compte un si grand nombre de membres de tout sexe, de tout âge et de tout rang.

Ce mot de Confrérie nous amène naturellement, N. T. C. F., à ces pieuses Associations, à ces dévotions populaires que nous voyons avec tant de joie se répandre parmi les fidèles; non que nous les considérions, ainsi que des esprits chagrins voudraient le faire entendre, comme but final de la Religion et dernier terme de la Justice chrétienne, mais comme des moyens puissants de soutenir notre faible vertu par l'encouragement des exemples, et l'efficacité de la prière commune, si recommandée par Jésus-Christ. Hélas! et en présence de tous les dangers qui menacent la foi et l'innocence, qui

ne sent le besoin de chercher une sûreté dans l'union? Et s'il en est qui se sentent assez forts pour marcher seuls, que ne permettent-ils du moins à leurs frères moins affermis, ou plus humbles et plus défiants d'eux-mêmes, d'accepter l'appui qu'une miséricordieuse indulgence présente à leur faiblesse? Nous citerons en particulier l'Association de la Propagation de la Foi, qui a pris parmi nous de si rapides développements, et qui obtient chaque année des résultats non moins honorables pour l'Eglise de Cambrai, que féconds pour la diffusion de l'Evangile; les Confréries du Rosaire Vivant et du Cœur de Marie, dont la première enchaîne les cœurs des justes dans les liens d'un amour fraternel, et dont la seconde a pour but de gagner à Dieu les âmes des pécheurs, par l'entremise de la plus tendre et de la plus puissante Médiatrice; et cette dévotion du Chemin de la Croix, qui est à la fois un ornement pour vos églises et un aliment pour votre piété, et qui nous apprend si bien cette science suréminente et uniquement nécessaire, la seule dont saint Paul *voulait se glorifier, la science de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié* [1].

Nous avons hâte, N. T. C. F., d'arriver à la conclusion de cette lettre, et cependant nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de vos Ecoles. Parlons d'abord de celles qui sont plus immédiatement

[1] Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum. I. COR. II. 2.

placées dans les mains de la Religion, des Ecoles de nos bons Frères, de nos bonnes Sœurs, précieux auxiliaires de notre apostolat. Nous avons donné, dans nos Visites, assez de preuves d'impartialité, nous avons montré, par un assez grand nombre d'exemples, que nos préférences n'ont rien de systématique et d'exclusif, pour qu'il nous soit permis d'exprimer ici toute notre pensée, et de laisser prendre un libre cours aux sentiments de notre cœur. Les Communautés Religieuses en général, et les Communautés Enseignantes, en particulier, nous le proclamons hautement, *voilà notre espérance et notre joie, et notre couronne dans le Seigneur*[1], voilà la portion la plus chère, comme la plus pure et la plus méritante de notre troupeau. C'est là que nous trouvons la consolation du présent et l'espérance de l'avenir; c'est là que nos regards aiment à se reposer, lorsqu'ils se détournent attristés de spectacles pleins de misères et de douleurs; c'est de là, de ces saintes maisons, *véritables forteresses d'où pendent mille boucliers*; c'est de ces mains levées vers le ciel que nous vient le secours qui nous est si nécessaire pour porter le lourd fardeau qui pèse sur nos épaules; c'est au sein de ces familles bénies de Dieu, au milieu des jeunes générations qui croissent et se développent sous leur ombrage, que nous avons senti le bonheur de la paternité spirituelle,

[1] Quæ est nostra spes, aut gaudium, aut corona gloriæ nonne vos ante Dominum? 1 THESSAL. II. 19.

que nous avons connu tout ce que Dieu ménage de douceurs à la charge pastorale, en compensation de ses amertumes. *Croissez*, bienheureuses tribus, *et multipliez-vous sur la terre!* Que des rejetons toujours plus nombreux s'élèvent de vos tiges toujours plus fécondes! Que de vos cellules, comme de ruches mystiques, partent sans cesse de nouveaux essaims, qui fassent goûter aux enfants des hommes le miel des vertus et la divine saveur des vérités chrétiennes! nos bénédictions vous suivront partout, comme partout nos vœux vous appellent.

Mais nous avons *d'autres jeunes brebis et d'autres jeunes agneaux qui ne sont point de ces bergeries*: *nous devions aussi les amener à nous*, pour les conduire à Dieu; *nous devions aussi leur faire entendre notre voix*, *afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau sous un seul et même Pasteur*[1]. Car bien que leurs Ecoles ne relèvent pas, selon la loi, de notre autorité, les élèves n'en sont pas moins, selon la grace de notre consécration, des enfants chéris que Jésus-Christ nous a donnés; et, si leurs maîtres et leurs maîtresses tiennent d'un autre pouvoir la mission d'enseigner les lettres humaines, ils ne peuvent recevoir que de nous celle d'enseigner la Religion, les lois de l'Etat comme les lois de l'Eglise reconnaissant à l'Evêque le droit, et lui imposant même le devoir de veiller au maintien

[1] Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus Pastor. JOAN. X. 16.

de la foi et de la pureté de la doctrine. Nous avons donc visité les Ecoles Communales de l'un et de l'autre sexe, ou, lorsque nous en avons été empêché par le manque de temps ou la longueur des distances, nous avons réuni dans le Lieu-Saint la jeunesse qui les fréquente, et nous avons trouvé un charme infini à faire répéter à ces bouches innocentes les éléments de la Religion et les récits merveilleux de son histoire. Nous avons dit les Ecoles Communales de l'un et de l'autre sexe : et plût à Dieu que dans chaque commune les jeunes filles eussent leur école et leur institutrice, comme leurs jeunes frères ont leur école et leur instituteur, et qu'on vît disparaître ce mélange si regrettable, que repoussent le sentiment élevé des bienséances et les égards délicats dus à un sexe qui aime à se voiler de modestie et de pudeur, et qui demande d'ailleurs un genre d'éducation, un apprentissage de travaux propre et spécial, comme le sont les devoirs qu'il est appelé à remplir dans la famille et dans la société ! Ces vœux sont les vôtres, N. T. C. F. Déjà se manifestent d'heureuses tendances vers le but désiré. Espérons que des efforts persévérants rempliront enfin cette fâcheuse lacune de l'Enseignement primaire.

Dans l'énumération des souvenirs que nous ont laissés nos Visites pastorales, pourrions-nous vous oublier, très-chers et très-dignes Coopérateurs, qui nous avez offert, à votre table, à votre foyer et dans votre cœur, une hospitalité si empressée et si gracieuse,

et qui avez acquis tant de nouveaux droits à notre confiance, à notre estime et à notre amour, depuis qu'il nous a été donné de jouir de plus près de l'édification de vos évangéliques vertus ! Ah ! loin qu'un tel oubli puisse nous être reproché, en racontant le bien qui se fait dans vos paroisses, c'est votre ouvrage que nous venons de célébrer ; et votre nom, pour n'avoir pas été prononcé jusqu'ici par notre reconnaissance, n'en brillait que davantage et n'en était que plus présent à toutes les pensées, puisqu'il n'est pas une œuvre de Religion, de zèle et de charité qui ne vous doive sa naissance, ses progrès et sa perfection. Non, N. T. C. F., ce ne sont pas des formules vaines que ces recommandations si pressantes que nous vous adressions, à chacune de nos stations, d'honorer vos prêtres, de les aimer comme des pères, de les écouter comme des maîtres dans la science du salut, de les suivre comme des guides, de les imiter comme des modèles. Si vous connaissiez comme nous les trésors de zèle, de piété, de désintéressement qui enrichissent leur âme ; si vous étiez témoins comme nous le sommes, dans nos relations quotidiennes et intimes, de la tristesse amère dont ils sont navrés, quand ils vous voient décliner vers le mal, et de la joie dont ils surabondent, quand vous rentrez dans la voie du bien ; si vous saviez que vous êtes l'objet unique et constant de leurs sollicitudes, de leurs prières et de leurs larmes ; qu'ils souffrent comme *les douleurs de l'enfantement, jusqu'à*

ce que Jésus-Christ soit formé en vous, et qu'ils seraient prêts à donner mille fois leur vie et à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sauver le moindre d'entre vous, ah! non-seulement vous leur épargneriez ces contradictions et ces dégoûts qui sont souvent sur la terre la seule récompense de leurs services méconnus; mais vous les environneriez d'affection et de respect, et, ce qui vaut mieux encore, vous leur donneriez ce qui fait l'unique objet de leur sainte ambition, vous leur donneriez vos âmes!

Après vous avoir entretenus de tous les intérêts si importants et si divers qui concernent vos paroisses, nous sera-t-il permis en finissant, N. T. C. F., de vous parler de Nous-même? La Visite Pastorale n'a pas seulement pour but de faire connaître au Pasteur l'état de son troupeau, elle fait aussi connaître au troupeau le Pasteur chargé de sa conduite, et c'est ainsi que se trouve vérifiée, dans les continuateurs de sa divine Mission, cette parole du Prince et du Modèle des Pasteurs: « *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent*[1]. » Hélas! nous avons mille sujets de craindre que cette connaissance n'ait tourné à notre confusion, bien plus qu'à notre avantage. Vous aurez sans doute découvert en nous de grandes et nombreuses imperfections. Nous oserons cependant réclamer de vous, dans la mesure que comporte notre fai-

[1] Ego cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. JOAN. X. 14.

blesse, le témoignage que saint Paul demandait aux fidèles de Milet, à la suite d'un Ministère consciencieusement accompli. Nous vous adjurons de dire si nous avons fait acception de personne, si tous, jusqu'au dernier de vos petits enfants, n'ont pas trouvé auprès de nous un accès égal ; si, loin d'affecter la domination, nous ne nous sommes pas fait, comme c'est notre devoir et notre bonheur, le serviteur de tous ; si nous vous avons apporté d'autres paroles que des paroles de concorde et de bénédiction ; si nous avons attendu d'autre fruit de nos peines que la consolation de vous voir pratiquer les vertus qui font le bonheur de la terre, la piété, la sobriété et la justice ; si, en vous prêchant la vérité, nous nous sommes jamais écarté des égards que demande la charité ; si enfin nous n'avons pas mérité que vous nous donniez la paix, comme nous vous l'avons donnée? Ce premier témoignage, que vous ne nous refuserez pas, sera notre bouclier contre l'injustice des jugements humains ; mais il nous en faut un second contre les justes rigueurs des jugements de Dieu. Nous vous prenons donc en même temps à témoins que nous *n'avons pas estimé notre repos, notre santé, notre vie, plus précieux que le salut de nos frères ; que nous n'avons omis de vous déclarer publiquement aucune des volontés de Dieu sur vous, ni négligé de vous annoncer tout ce qui peut vous être utile*, soit pour votre propre sanc-

tification, soit pour l'édification de vos familles et la bonne éducation de vos enfants, et que si vous avez le malheur de périr, *nous sommes purs de la perte de vos âmes* [1].

En empruntant, N. T. C. F., le langage de l'Apôtre, nous n'ajouterons point avec lui, dans ses derniers et touchants adieux au clergé et au peuple de Milet, *que vous ne reverrez plus notre visage* [2]. Nous espérons, si le Seigneur le permet, vous revoir, vous exhorter et vous bénir encore, mais non plus cependant avec le même détail que nous venons de le faire dans cette première Visite, dont la présente Lettre résume les impressions et les souvenirs. Nous n'admettrons d'exception, en dehors des Eglises principales, qu'en faveur des paroisses qui solliciteront notre attention par l'érection de quelque monument intéressant au point de vue de notre Ministère : un temple nouvellement élevé à la gloire de notre Dieu, ou notablement agrandi et restauré; la construction d'un Presbytère, la fondation d'un Hospice ou d'une Ecole chrétienne. Une Visite générale suffit à la connaissance particulière que le premier Pasteur doit avoir de la situation et des besoins des diverses circonscriptions paroissiales. Elle suffit aussi à une vie d'Evêque, surtout lorsque les années s'accumulent

[1] Mundus sum à sanguine omnium; non enim subterfugi quominùs annuntiarem omne consilium Dei vobis. ACT. XX. 26 et 27.

[2] Ampliùs non videbitis faciem meam, vos omnes per quos transivi, prædicans regnum Dei. ACT. XX. 25.

chargées du poids que laissent après elles plus de seize cents Eglises visitées canoniquement, dans deux grands Diocèses, par tous les accidents du ciel et de la terre. Mais si nous n'avons plus la joie de visiter une à une vos pieuses tribus, *à Dieu ne plaise*, N. T. C. F., *que nous cessions pour cela* de vous aimer, *de prier pour vous*[1], de vous nommer dans tous nos Sacrifices, de vous placer à la tête de tous nos cantiques d'actions de graces! Nous vous reverrons dans ces enfants qui viendront tour-à-tour recevoir de nos mains l'Onction du Saint-Esprit; nous vous reverrons dans les jeunes aspirants au Sacerdoce que vous confierez à nos Ecoles ecclésiastiques; nous vous reverrons, aux époques des Confirmations et des Retraites Pastorales, dans la personne de vos dignes et bien-aimés Curés, avec qui nous conférerons de vos intérêts spirituels, et qui voudront bien vous apporter de notre part une bénédiction pleine et abondante, pareille à celle qu'en ce moment notre cœur vous envoie à tous, ô nos très-chers Diocésains, au Nom du Père qui vous a créés, et du Fils qui vous a rachetés, et de l'Esprit d'amour qui vous a sanctifiés!

[1] Absit autem à me hoc peccatum in Dominum, ut cessem orare pro vobis. 1. REG. XII. 23.

MANDEMENT

A L'OCCASION

DE LA MORT DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE GRÉGOIRE XVI.

ET DE L'OUVERTURE DU CONCLAVE.

JUIN 1846.

L'ÉGLISE universelle, N. T. C. F., vient de perdre son Chef. Le Père de la grande famille catholique vient d'être enlevé à l'amour de ses enfants. Douloureuse nouvelle, qui va porter le deuil d'Eglises en Eglises, de Chrétientés en Chrétientés, jusqu'aux Missions les plus lointaines, jusqu'aux frontières les plus reculées de l'empire de Jésus-Christ! Nouvelle d'autant plus accablante, qu'elle était plus inattendue, et que loin de prévoir une fin si prompte, nous venions d'être pleinement rassurés sur la santé de l'Auguste Pontife, à qui sa forte vieillesse semblait promettre encore de nombreuses années, pour la gloire du Siège Apostolique et la consolation de tous les cœurs pieusement dévoués à cette Chaire éminente!

Nous aurions aimé, N. T. C. F., à nous étendre sur les vertus de Celui que nous pleurons, à raconter les grandes choses accomplies durant son Pontificat, à vous faire admirer et cette sagesse avec laquelle il a dirigé la barque de Pierre, au milieu de périls sans cesse renaissants, et sauvé du schisme de grandes Eglises qui menaçaient de se détacher de l'Unité; et cette fermeté qui ne fléchit ni devant la puissance du génie, égaré dans de fausses voies, ni devant la puissance de la force s'imposant à la conscience par les supplices et l'exil; et ce zèle qui ne connaissait d'autres bornes que celles de l'univers, et qui a couvert d'établissements de Missions et de Vicariats Apostoliques les continents et les îles les plus éloignées; et cette bonté prévenante et affectueuse qui le rendait accessible à tous, et cette piété qui faisait l'édification de Rome et du monde. Nous aurions rappelé ces immortelles Encycliques où tantôt il foudroyait les hauteurs qui voulaient s'élever au-dessus de la vraie science de Dieu, et tantôt il fécondait par ses bénédictions la plus grande œuvre des temps modernes, l'Œuvre de la Propagation de la Foi; où, tour-à-tour, il flétrissait l'esclavage et la traite infâme d'une race malheureuse, et défendait les droits et la liberté de l'Eglise, tout en traçant d'une main sûre la distance qui sépare de la révolte, qui est toujours un crime, la résistance qui est souvent un devoir.

Mais le temps nous presse, N. T. C. F., et nous

devons nous hâter de vous demander des prières et des sacrifices pour cette âme chère et bénie. La mort, il est vrai, bien qu'elle l'ait frappé d'un coup soudain, n'a pas surpris le pieux Pontife, parce qu'elle l'a trouvé préparé. GRÉGOIRE XVI, au milieu des splendeurs du rang suprême, vivait comme un religieux dans sa cellule. Comme le dernier des enfants de Benoît, il gardait avec une scrupuleuse fidélité la règle austère qu'il avait embrassée dès sa jeunesse. Mais qui peut connaître la rigueur des jugements de Dieu, qui voit des taches dans le soleil, et devant qui les anges mêmes ne sont pas assez purs? Prions donc, N. T. C. F., comme des enfants prient pour leur père, alors même qu'ils l'ont vu s'éteindre avec tous les gages et tous les pressentiments d'une éternité bienheureuse. Prions comme Chrétiens, comme Catholiques, je dirai même, prions comme Français : car le Saint-Père aimait la France : il savait tout ce que notre caractère, tout ce que notre cœur, tout ce que notre sang a de généreux, à travers même les excès où quelquefois son impétuosité nous emporte. Il connaissait tous les éléments de bien qui fermentent au sein de notre patrie. C'était sur elle qu'il faisait reposer ses plus chères espérances ; c'était d'elle qu'il recevait ses plus douces consolations, en présence du spectacle déchirant, que lui offrait l'état de la Religion dans le plus grand nombre des autres portions de l'héritage de Jésus-Christ. Toutes les bouches se plaisent à raconter avec quelle indul-

gente et gracieuse affabilité, il accueillait nos compatriotes, Prêtres et Fidèles. En accomplissant un devoir de piété filiale, nous acquitterons aussi une dette de reconnaissance.

Mais nous avons à prier pour une autre fin, non moins digne que la première de nos vœux et de nos ferventes supplications. Le Sacré Collége est en ce moment réuni en Conclave, sous la présidence du Saint-Esprit. Modèle des assemblées électorales, là tout est grave, recueilli, sincère, consciencieux; tout est empreint de sagesse, de modération, de dignité. Nous ne craignons pas que la promesse de Jésus-Christ puisse manquer à son Eglise, ni que le scrutin trahisse l'infaillibilité des saints oracles. Un choix qui réponde à l'attente universelle ne peut être douteux dans ce Sénat auguste, où brillent tant de lumières et tant de hautes vertus, et qui, à meilleur droit que celui de l'ancienne Rome mérite d'être comparé à une assemblée de rois. Et cependant nous devons prier, parce que Dieu, pour nous faire pratiquer la foi, l'humilité, l'espérance, veut que nous lui demandions même ce qu'il est disposé à nous accorder. Demandons-lui donc un *Pontife saint, pur, innocent, et toutefois éprouvé*, mûri par l'expérience des hommes et des affaires, *afin qu'il puisse compatir à nos infirmités*[1]

[1] Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex sanctus, innocens, impollutus. HEBR. VII. 26.

Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris. IBID. IV. 15.

comme aux plaies et aux maladies de notre siècle. Conjurons-le surtout de mettre promptement un terme au triste veuvage de son Eglise, et d'ajouter bientôt un nom de plus à cette longue et glorieuse succession de noms immortels, à qui la Religion, la société, les lettres, les arts, l'humanité sont redevables de tant de bienfaits.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION

DE L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DU NORD,

A LILLE,

JUIN 1846.

S'IL est un spectacle digne de fixer les regards du ciel et de la terre, c'est bien sans doute celui qu'offrent les sociétés humaines, lorsque représentées par leurs nobles chefs, elles viennent faire hommage des conquêtes de la pensée et des découvertes de la science au Dieu de qui émanent toutes les grandes conceptions, et demander pour leurs œuvres à la Religion ces bénédictions puissantes qui les élèvent à la dignité d'une chose sacrée !

Non, jamais le génie de l'homme ne se montre plus fort et plus grand qu'alors qu'il s'incline devant l'éternel foyer d'où lui vient la lumière, et jamais ses ouvrages ne se produisent avec un caractère plus imposant et plus solennel, qu'au moment où ils appellent l'intervention d'une puissance supérieure qui leur

donne un dernier sceau et une dernière consécration. Et la raison en est simple autant que profonde. Car, d'une part, Dieu est le révélateur suprême : nous croyons inventer, et c'est son souffle qui nous inspire; ce que nous appelons nos créations sont des rayonnements de sa lumière dans notre intelligence; et de l'autre, les œuvres de l'homme, même les plus admirables, portent toujours avec elles quelque chose de cette imperfection et de cette infirmité inhérentes à notre nature, et qui demande à être purifié, protégé, sauvegardé par une influence Divine.

Notre siècle l'a bien compris. Il a sans doute son caractère, son esprit, des tendances et des allures qui lui sont propres. Avouons-le, il a ses faiblesses et ses erreurs. Mais on lui doit cette justice, qu'à aucune époque, les sociétés publiques n'ont manifesté un empressement plus spontané à consacrer l'inauguration de leurs monuments, par un hommage à la Divinité et un acte de foi à sa Providence. Ainsi, par une action et une réaction sublimes, *tout don parfait, tout bien excellent*, à quelque ordre qu'ils appartiennent, *descendent du Père de toute lumière,* et remontent à leur Auteur; et de même qu'à l'origine du monde, Dieu conduisit devant le premier homme, comme devant le roi de la création, les animaux de la terre, pour qu'il leur fît reconnaître son empire, en leur imposant un nom; l'homme, à son tour, amène aux pieds de Dieu, frémissantes mais soumises, comme un tribut de ses

facultés exercées et perfectionnées, les forces de la nature qu'il a su dompter et assouplir à ses usages.

Quel plus illustre exemple du religieux instinct qui porte nos sociétés modernes à proclamer les droits et à réserver la part de Dieu dans les travaux de l'intelligence, que cette imposante assemblée où nous voyons représentées toutes les grandeurs, toutes les gloires, toutes les forces de la patrie; la majesté du trône par des princes braves et généreux; les pouvoirs politiques, l'armée, la magistrature, la science, les lettres, le commerce, l'industrie, la haute finance, par des noms que l'Europe connaît et qui ont déjà leur place marquée dans l'histoire? Ah! c'est qu'en effet l'objet de cette cérémonie ne reste pas au-dessous du concours de tant d'illustrations et de tant de splendeurs! Il s'agit d'inaugurer la mise en circulation d'une de ces grandes voies de communication qui abrègent les distances, augmentent la valeur du premier de nos capitaux, le temps, et semblent ajouter à la durée de la vie de l'homme en multipliant ses jouissances, et en reculant les limites de son activité; il s'agit d'ouvrir une ligne de chemin de fer au long parcours, le plus long de toutes celles que possède la France; une ligne destinée à relier non plus seulement les provinces à la capitale, mais la capitale elle-même et le royaume entier aux plus riches contrées de l'Europe, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre!

La question des chemins de fer a été étudiée tour-à-tour sous toutes ses faces par les hommes pratiques comme par les hommes de la science. La politique y a vu un gage de plus de concorde et de paix entre les nations; le commerce, l'industrie, une voie plus sûre et plus prompte, ouverte au transport des produits, à l'échange et à l'écoulement des marchandises; l'économie politique, un moyen de verser d'une contrée à l'autre le trop plein des productions, et d'élever à un niveau commun le bien-être de tous les peuples; la philosophie, un véhicule puissant et rapide pour la diffusion des lumières et la propagation des idées civilisatrices. La religion a aussi son mot à dire sur cette grave question. Des hommes sincèrement dévoués à sa cause ont paru craindre pour elle cette impulsion nouvelle donnée à l'activité humaine, ce contact universel des esprits et des idées, comme devant amener l'inévitable résultat d'un affaiblissement sensible des croyances et des mœurs. Nous oserons dire à cet égard toute notre pensée. Nous ne partageons point ces alarmes.

S'il est en nous une conviction profonde, c'est que toutes les grandes découvertes, qui déplacent les bornes anciennes et changent les relations connues entre les hommes, ont pour cause première l'action bienfaisante de la Providence, laquelle, à des époques marquées par sa sagesse, fait faire un pas à l'humanité vers le terme que lui assignent ses desseins

éternels. Aussi voyons-nous presque toujours leur origine se perdre comme dans un nuage mystérieux; en sorte que si l'on demande à l'histoire le nom du premier inventeur, l'histoire hésite ou se tait. C'est le secret de Dieu. Or, la Religion, fille du Ciel, qu'a-t-elle à redouter des œuvres du Ciel? Peut-elle admettre que son Auteur se contredira lui-même, en l'exposant à des épreuves plus fortes que sa constitution divine? Sans doute l'action de la vapeur, appliquée à nos chars et à nos navires, transportera et plus vite et plus loin le mal comme le bien, le mensonge comme la vérité. Sans doute, comme les découvertes de l'imprimerie et du Nouveau Monde, elle élargira le champ de bataille où luttent éternellement le rationalisme et la Foi; mais la victoire n'est pas douteuse : car Dieu même y a engagé sa parole, et *la vérité de Dieu demeure à jamais*. La lumière arrive à nos yeux par les mêmes milieux que traversent les tonnerres et les orages. En accélérant la marche de ce qu'on appelle les idées nouvelles, on prête aussi des ailes à l'Evangile. La course de l'apôtre ne sera pas moins rapide que celle du libre penseur, et il se trouvera peut-être enfin que ces puissantes machines où le savant ne voyait qu'une heureuse découverte du génie, l'économiste qu'une source nouvelle de prospérités matérielles pour la fortune publique, et le philosophe, qui a le malheur de n'être pas chrétien, la perspective du triomphe prochain de la raison pure sur les ruines des

vieilles croyances, auront été un instrument dans les mains de Dieu pour étendre le royaume de Jésus-Christ et unir tous les peuples dans une fraternité universelle, par la communion d'une même Foi et d'une même charité.

Et quand bien même nous ne serions pas rassuré par la promesse qui garantit à l'Eglise une perpétuelle durée, la victoire lui resterait par la force même des choses. Quelles que soient les transformations que subisse l'état social des peuples, la Religion sera toujours l'éternel besoin des individus et des nations. L'homme, comme l'a défini un philosophe célèbre, est un être religieux par le fond même de sa nature, et l'on convient assez qu'une société athée est impossible.

Or, à quelle religion et l'homme et la société demanderont-ils la satisfaction de ce besoin? Que reste-t-il en dehors, que voyons-nous au-delà et au-dessus de la Vérité Chrétienne? Attendrons-nous une nouvelle lumière, quand nous avons le jour parfait; une nouvelle révélation, après une révélation qui les complète toutes et les termine? Ou bien espérerons-nous l'avènement de je ne sais quel nouveau christianisme interprété par les Sages, qui deviendraient ainsi les prêtres et les pontifes de l'Eglise transformée? Mais qui ne sait que la Religion n'est quelque chose de sérieux, qu'elle n'exerce un empire véritable sur les esprits et sur les cœurs, qu'autant qu'elle prend son point d'appui dans un prin-

cipe supérieur à l'homme, et que cette chaîne est impuissante à soutenir la terre, si son premier anneau ne se rattache au ciel?

Et maintenant, partez, messagers agiles! allez, sous la protection de Dieu et sous l'œil de sa providence, transporter aux quatre vents du ciel les hommes, les marchandises, les idées. Faites refluer les trésors de la pensée et les richesses du sol, des provinces à la capitale et de la capitale aux provinces, en glissant sur ces voies rapides, pareilles aux veines et aux artères qui font courir la vie des extrémités au cœur et du cœur aux dernières fibres de l'organisme. Qu'aucun obstacle n'arrête votre essor, qu'aucun accident funeste n'attriste votre passage! N'empruntez à la foudre que recèlent les flancs de vos chaudières que l'impétuosité de ses ailes de feu; franchissez les montagnes, les vallées et les fleuves; étendez vos rameaux de l'une à l'autre mer; ne reculez pas même devant le grand abîme; en changeant vos appareils, ouvrez-vous un chemin sur l'Océan pour unir les continents, pour rapprocher, par les intérêts, par les besoins, par l'amour fraternel, par tous les attraits de la civilisation chrétienne, les membres dispersés de la grande famille humaine, et annoncer à tous la bonne nouvelle qui fut entendue, il y a dix-huit siècles, sur le berceau du Sauveur du monde : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES SALLES D'ASILE.

NOVEMBRE 1846.

---

1. Au milieu des sombres nuages qui obscurcissent l'horizon de l'avenir et des amères tristesses qu'inspirent les misères du temps présent, il se manifeste, N. T. C. F., au sein de notre société, un symptôme de régénération, un présage de destinées meilleures qui rassure, et fait pénétrer, à travers de sinistres pressentiments, un rayon d'espérance que nous saluons avec amour. C'est l'intérêt généreux, universel, je dirais presque jaloux qui se porte sur la culture morale et intellectuelle de l'Enfance, et plus spécialement au profit des classes pauvres et souffrantes. L'attention s'est éveillée sur cet âge si digne de tous les égards et de tous les respects, et trop souvent voué à l'ignorance, mère de la corruption. Le Pouvoir d'un côté, le Dévouement de l'autre, avec des chances diverses de succès, mais avec une égale émulation, l'ont en-

touré de leurs sollicitudes. Des Ecoles Privées s'ouvrent auprès des Ecoles publiques, et la liberté, pour enfanter des prodiges, n'attend qu'une part plus large faite aux droits sacrés de la famille et des croyances. On ne s'est pas contenté de donner l'éducation à l'adolescence, de lui verser à pleines mains les trésors d'une instruction abondante et variée ; on s'est occupé du petit enfant lui-même, au moment où cette fleur délicate commence à s'épanouir et essaie sa première parole pour traduire sa première pensée. On est allé plus loin : on a pris l'enfant, pour ainsi dire, dans son germe, dans le sommeil de ses facultés, lorsqu'il ne peut encore être question que des soins nécessaires à la conservation de sa fragile existence. Les découvertes de la Science sont belles sans doute : nous n'avons pas craint de les célébrer. Mais les inventions de la Charité, qui les célèbrera, et par quelles louanges pourrons-nous égaler leurs bienfaits? Les Petites Ecoles, la Salle d'Asile, la Crèche, quelles admirables créations, quels fruits heureux de la douceur de l'Evangile, et en même temps quel exercice pour le zèle des Pasteurs et de tous les hommes de bien ! Si comme l'a dit un philosophe chrétien [1], l'on ne doit jamais désespérer du salut d'un peuple, parce que les générations se succédant sans cesse, il ne s'agit que d'en former une seule à la vertu pour changer les mœurs d'une nation, ne peut-on pas dire qu'il suffirait

[1] M. le vicomte de Bonald.

de ces institutions sagement dirigées et placées sous de saines influences, pour renouveler en peu de temps la société tout entière et la régénérer corps et âme?

II. Nous ne parlerons ici, N. T. C. F., que des Salles d'Asile. Bien que ces charitables établissements soient assez nombreux en France, et particulièrement dans notre Diocèse, pour être connus de tous, nous dirons cependant en peu de mots en quoi ils consistent, pour l'édification de ceux d'entre vous qui en ignoreraient la destination, ou qui n'en apprécieraient qu'imparfaitement les avantages. L'Asile, dans la pensée de ses premiers fondateurs, n'est pas proprement l'éducation, mais il en est le vestibule. Il est le point et comme la station intermédiaire qui sépare le berceau de l'école; ce n'est pas encore l'enseignement sur son échelle normale, mais ce n'est plus une attention exclusive donnée aux besoins matériels. C'est un heureux mélange et un sage tempérament des soins que réclame le développement de l'intelligence et des exercices qui servent à fortifier et à assouplir les organes. L'Asile, pour le dire en un seul mot, est le supplément de la sollicitude maternelle, lorsque cette sollicitude ne peut s'exercer avec profit pour l'enfant et sans préjudice pour la famille. Son but est de recueillir le premier âge, pour le préserver des dangers de l'isolement, de s'emparer de ses facultés, à mesure qu'elles éclosent, de sa mémoire, de son imagina-

tion, de son esprit, de son âme tout entière, pour les remplir de saintes images, de récits édifiants, d'idées morales, de sentiments vertueux, de pures et douces affections. Là, l'instruction lui est distribuée goutte à goutte, sous le patronnage de Dames chrétiennes et la direction de pieuses Filles, vouées par un attrait tout évangélique à ce touchant ministère. Là, dans des leçons accommodées à sa faiblesse et entremêlées de chants et d'évolutions variées, qui tiennent éveillée son attention sans la fatiguer, l'enfant apprend, presque sans s'en douter et comme en se jouant, les éléments de la Religion, les rudiments de la langue, les premières notions de l'histoire, de la géographie, de la numération; et, grace à la vigilance qui préside à la bonne tenue et au bien-être de ces douces créatures, vous voyez briller, sur leurs visages ouverts et souriants, un air de santé et de bonheur qui est comme le reflet de l'innocence et des joies de leur âme.

III. Voilà ce qu'est l'Asile, N. T. C. F.; le définir, c'est faire son apologie. Car est-il pour vos enfants des biens plus désirables que la sagesse et la santé! Nous ne dissimulerons point cependant que, dans le principe, cette institution a été accueillie avec une certaine défiance. Des consciences timorées et saintement jalouses de la pureté de la doctrine transmise par l'enseignement, l'ont tenue d'abord pour suspecte, moins encore pour sa nouveauté que pour son origine, comme il arrive à l'égard des provenances

importées de lieux infectés de quelque contagion. A une époque où la propagande protestante est à l'affût de toutes les voies par où elle puisse infiltrer ses poisons au cœur de la société Catholique, on s'est demandé si l'esprit de secte n'aurait pas imaginé la Salle d'Asile, comme un instrument propre à servir ses desseins, et l'on a hésité d'abord à recevoir le présent, à cause des mains qu'on supposait l'avoir apporté.

IV. Nous n'avons garde, N. T. C. F., de blâmer cette circonspection. Nous pensons que, dans tous les temps et dans celui-ci plus que dans tout autre, on ne saurait entourer de trop de vigilance le dépôt sacré de la Foi, et qu'il est plus d'une idée, plus d'une théorie, plus d'une méthode, plus d'un système auxquels il serait sage de faire purger une quarantaine avant de leur accorder le *transit*, et de les admettre à la *libre-pratique*. Mais la Salle d'Asile ne peut être l'objet d'aucune prévention de cette nature. L'Asile est une création toute Catholique et toute Française. Elle est née sur notre sol, elle est un fruit de cette Charité toujours ancienne et toujours nouvelle, qui a couvert le monde de ses institutions bienfaisantes, quoi qu'en aient pu prétendre la légèreté d'un premier jugement, ou l'envie de cultes jaloux ou de nations rivales. Et nous saisirons volontiers cette occasion de faire une observation qui trouve ici naturellement sa place. Nous avons en France, en fait de découvertes, un désintéressement

qui fait sans doute le plus grand honneur à la générosité de notre caractère, mais qu'il ne faut pourtant pas exagérer. Il semble que nos propres créations manquent de quelque mérite, si elles ne passent le détroit pour se naturaliser parmi nous, si elles ne nous reviennent d'outre-Manche, d'outre-Rhin ou d'au-delà l'Atlantique, avec un air de nouveauté et un certificat de naissance à l'étranger. Nous empruntons ainsi ce qui nous appartient, et nous acceptons le rôle de copistes et d'humbles imitateurs, quand nous pouvons revendiquer la gloire de l'initiative. Redisons-le donc avec un légitime orgueil, la Salle d'Asile est notre œuvre, l'œuvre de notre foi et de notre dévouement pour tout ce qui est humain. La première conception, le premier essai en est dû à une femme, à une mère, à une Française, à une chrétienne [1] aussi noble que vertueuse, qui, au commencement de ce siècle, dota Paris d'un Asile, et s'en fit elle-même la directrice, avant qu'aucune institution semblable existât ou fût même soupçonnée dans les provinces ou à l'étranger. L'Asile est donc aussi pur et aussi honorable dans sa source, qu'il est précieux à l'humanité dans ses résultats.

v. Mais une objection plus grave s'élève sur le caractère même de l'institution. Les sentiments les plus purs, les plus vrais, les plus doux, les plus respectables de la nature, l'amour maternel et la piété filiale, pourront-ils ne pas souffrir et s'altérer par

[1] Madame la Marquise de Pastoret.

cette substitution de l'éducation sociale à l'éducation domestique? N'est-il pas à craindre que ces petits enfants, enlevés à la vigilance et à la tendresse d'une mère, pareils à ces jeunes couvées que le cruel oiseleur arrache au nid qui les a vues naître, n'éprouvent plus pour elle cette affection, cette confiance, délicieux parfums dont les émanations embaument toute la suite d'une vie, et que les mères, de leur côté, n'en viennent à moins chérir ces tendres fruits, ravis prématurément à leurs embrassements et à leurs caresses? Voulons-nous faire mieux que la Providence? Devons-nous contrarier le vœu de la nature, le vœu même de la Religion?... Ah! sans doute, il n'est point d'éducation meilleure que l'éducation maternelle. C'est la femme qui fait *la famille*, comme c'est elle qui lui donne son nom, et c'est encore aux fonctions de la Mère que le *lien matrimonial* emprunte sa douce dénomination. Sans doute, le regard, le sourire, la parole d'une mère est le rayon qui illumine l'intelligence de l'enfant, développe sa sensibilité, éclaire sa conscience, et féconde dans son cœur le germe des vertus. Sans doute, si toutes les mères étaient chrétiennes, et si toutes pouvaient être véritablement mères, je veux dire, acquitter toutes les obligations attachées à ce beau titre, il ne faudrait pas songer à leur substituer des mères d'adoption, pas plus qu'il ne serait besoin de nourrir le nouveau-né d'un lait étranger, si tous pouvaient s'abreuver au sein maternel. Aussi estimons-nous que

partout où les devoirs de la maternité peuvent être convenablement remplis, on doit se reposer sur la nature du soin de pourvoir à la bonne éducation des enfants.

VI. Ainsi, que dans ces contrées moins avancées en ce que nous appelons civilisation, et ce qui n'en est à plusieurs égards que l'excès et l'abus, mais plus religieuses, plus morales, plus fidèles aux traditions du passé; où les anciennes mœurs se sont conservées avec l'antique foi; où le Mariage est compris comme un engagement sérieux et accepté avec la conscience de ses charges et le sentiment d'une redoutable responsabilité; où la connaissance des vérités et des devoirs de la Religion se transmet d'une génération à l'autre comme un héritage; où, à force de frugalité, de tempérance, d'économie, de prévoyance, on sait se faire un trésor de sa pauvreté même : ah! dans ces heureuses et paisibles contrées, que l'homme ne sépare pas ce que Dieu même a uni, moins encore par le sang, que par une grace et une bénédiction qui ne sont pas demeurées stériles ; laissez l'enfant auprès des auteurs de ses jours; qu'il croisse en âge et en sagesse, sous l'aile de sa mère; qu'il recueille de ses lèvres la rosée de la parole céleste ; qu'il puise dans ses leçons le goût du vrai, du juste, de l'honnête; qu'il lise dans ses exemples la règle de sa vie; et qu'ils se consolent mutuellement, par les douceurs d'une commune société, des peines attachées à leur humble fortune.

VII. Mais il faut bien tenir compte de la différence des temps et des circonstances, comme des changements survenus dans les habitudes sociales. Nous n'en sommes plus à l'âge d'or. Le monde se transforme sous nos yeux. D'une part, les mœurs domestiques se sont altérées, en même temps que s'est relâché le frein religieux. L'intérieur de la famille n'est plus généralement une école de vertu. L'industrie a créé des populations nouvelles qui ressemblent peu à celles que nous venons de décrire, qui ne vivent plus de la même vie, et ne se meuvent plus dans les mêmes milieux, dont l'existence se poursuit dans une alternative de bien-être et de misère, à qui l'abondance de la veille ne fait point prévoir la détresse du lendemain, et qui désertent la table et le foyer de la famille, pour demander des distractions à ces tables et à ces foyers d'emprunt dont le nombre s'est accru depuis un quart de siècle, et s'accroît encore chaque jour, au sein des villes et des campagnes, dans une proportion fabuleuse. D'un autre côté, les progrès de la population, le haut prix des denrées, la modicité relative des salaires, la nécessité de pourvoir non-seulement aux premiers besoins de la vie, mais aux jouissances d'un luxe qui a gagné toutes les classes, ont appelé toutes les forces au travail, mais à un travail incessant, excessif, dévorant, qui ne recule pas plus devant les bornes posées par la nature que devant les barrières posées par la Religion.

VIII. Dans la vieille société qui s'en va, les bras du père de famille, aidé des plus âgés de ses fils, suffisaient à l'entretien de sa maison. Il portait seul le poids des labeurs et des fatigues du dehors. *Levé avec le soleil*[1], pour emprunter la belle image de l'Ecriture, *il sortait le matin pour aller à son travail*, et poursuivait courageusement sa noble tâche *jusqu'à la chute du jour*. Le ministère de sa compagne se renfermait dans les soins d'intérieur, et ne dépassait pas le seuil du toit domestique. C'est dans ce sanctuaire que le Sage nous représente la *femme forte*[2], ce modèle accompli des épouses et des mères, *filant la laine et le lin de ses doigts intelligents*, travaillant les étoffes et les tissus qui doivent fournir des vêtements à son époux, veillant à l'ordre de sa maison, *apprêtant le repas de ses enfants et de ses serviteurs*, *ouvrant sa bouche à l'enseignement de la sagesse*, et voyant grandir ses fils et ses filles *qui se lèvent par honneur devant elle et la bénissent*, pour les soins qu'elle a donnés aux besoins de leur corps et à la culture de leur âme. Ce n'est plus aujourd'hui cette équitable répartition des forces et des travaux. La femme partage les pénibles sueurs de l'homme, et l'enfant lui-même, avant d'avoir re-

[1] Ortus est sol..... exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperam. PS. CIII. 23-24.

[2] Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum. — Dedit prædam domesticis suis et cibaria ancillis suis. — Os suum aperuit sapientiæ et lex clementiæ in linguâ ejus. — Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt. PROV. XXXI, 13 et seq.

vêtu la robe de l'adolescence, quitte le giron maternel, descend dans les carrières, entre dans l'atelier, s'emploie dans la fabrique, sans autre provision d'idées morales, d'habitudes chrétiennes pour tout le reste de sa vie, que le peu qu'il en a pu recueillir dans ses premières années. Mais il laisse au logis des frères et des sœurs plus jeunes et plus faibles qu'on n'ose encore risquer dans les travaux de l'industrie, attendu qu'ils bégaient à peine et ne font qu'esssayer leurs premiers pas. Que deviendront ces pauvres petits êtres, abandonnés à eux-mêmes, durant de longues heures et des journées entières? Qui veillera sur des jours si fragiles et que le moindre accident peut briser? Qui réchauffera leurs membres délicats? Qui apaisera leurs cris, qui essuiera leurs larmes, qui les préservera de contacts impurs, qui leur rompra avec le pain matériel, le pain non moins nécessaire et non moins substantiel de l'intelligence?

IX. Et puis, au milieu de nos mœurs dégénérées et dans le triste dépérissement des croyances où sont les mères aujourd'hui, j'entends celles qui sont véritablement mères, qui ne croient pas avoir tout fait quand elles ont mis des enfants au monde et qu'elles ont pourvu à leur nourriture et à leur vêtement, mais qui songent à éclairer, à diriger, à sanctifier des âmes immortelles? Il en est, sans doute, et loin de nous la pensée de calomnier le cœur maternel, le chef-d'œuvre de la création! Mais que les

exemples en sont rares ! Combien de mères, au contraire, qui n'en portent que le nom, ombre vaine d'une grande fonction ! Que de femmes, entrées aveuglément dans les liens sacrés du mariage, sans en connaître, sans en soupçonner même les obligations ! Elevées elles-mêmes dans l'ignorance des devoirs par des parents sans foi, sans instruction religieuse, comment transmettront-elles à leurs enfants ce qu'elles n'ont pas reçu de leurs pères ? Oui, le monde est plein de ces mères infortunées qui, soit exigence du travail, soit absence de sentiment moral et vice de première éducation, et souvent pour ces deux causes ensemble, sont dans l'impossibilité d'élever leurs enfants, autrement que comme la louve qui donne son lait à ses petits et leur apprend à chercher la proie. Il en coûte de le dire, mais ce sont malheureusement des faits qui sautent aux yeux de tous les hommes qui, par état ou par le caractère de leur esprit, s'appliquent à l'étude des mœurs par la voie la plus sûre, celle de l'observation.

x. Quand la nature est détournée de ses fins par de dures nécessités, ou qu'elle s'est dépravée elle-même par l'ignorance ou l'oubli des principes qui en consacrent et en perfectionnent les sentiments, quoi de plus juste que la société lui vienne en aide, et la supplée, et la remplace même au besoin ? Or, voilà ce que fait l'Asile. Sans interdire à l'amour maternel les épanchements et les consolations dont il peut toujours jouir dans les inter-

valles des réunions et des exercices, la Salle hospitalière reçoit et l'enfant de la mère accablée sous le poids des travaux, et celui de la mère incapable de former son esprit et son cœur. Et c'est ici que nous devons admirer et bénir l'inépuisable fécondité et l'éternelle jeunesse de notre Eglise. Les sociétés humaines ont beau se transformer, et de nouvelles misères s'ajouter aux anciennes misères, elle est toujours là pour apporter à chaque douleur sa consolation, à chaque plaie son remède. Dès qu'un besoin nouveau se révèle, crèches, jeunes détenus, colonies agricoles, épreuves pénitentiaires, défrichement des terres incultes de la conquête, elle n'a qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir une milice de Frères et de Sœurs, saintement armée pour les entreprises du zèle et les expéditions du dévouement. Ah! si les battements du cœur affirment la vie, les pleureurs à gage, qui se lamentent hypocritement sur la mort imminente de notre Foi, peuvent ajourner leurs complaintes funèbres. Elle a derrière elle dix-neuf siècles de triomphes et de bienfaits, et il n'appartient à personne de compter ceux qu'elle porte encore dans son sein glorieux, parce que le nombre n'entre pas dans l'éternité!

XI. Les premières Salles d'Asile commençaient donc à peine à s'ouvrir, et déjà plusieurs familles de Vierges consacrées ambitionnaient l'honneur de se vouer à une tâche si belle. Au souffle de l'esprit

catholique, on en vit même quelques-unes éclore spontanément, dans l'unique but et par le seul attrait de servir les petits enfants que le Sauveur aimait. Nommer les Filles de la Sagesse et les Filles de Vincent, les Sœurs de l'Enfant Jésus, de la Providence, de la Sainte-Union, c'est dire tous les trésors de tendresse qui allaient être prodigués à leurs enfants d'adoption. Femmes célestes, en qui l'amour d'un Dieu enfant et la piété envers la Vierge-Mère ont fait couler un sentiment de maternité plus élevé et plus pur que ne peut l'être celui des mères selon la chair ! Nous avons visité plusieurs de ces Asiles, et les scènes touchantes dont nous y avons été témoin, nous ont laissé des souvenirs pleins de charmes. Nous avons entendu sortir de ces bouches de quatre ans des réponses faites pour étonner la sagesse des vieillards. Nous avons vu réalisé le beau idéal de la constitution de l'homme, tel que l'avait conçu la philosophie antique : *des âmes pures dans des corps sains*, des fronts brillants de santé et rayonnants d'intelligence, des yeux limpides où l'innocence se peignaït comme dans un miroir, des manières honnêtes et polies, une diction nette et distincte, de la grace jusque dans les moindres mouvements, et ces mêmes enfants qui se montraient naguère couverts de haillons, confondus dans la fange du ruisseau avec les animaux immondes dont ils se distinguaient à peine, reprendre cet air de dignité

que Dieu a imprimé sur le visage de la créature humaine, en la faisant à son image.

XII. Ainsi, mon Dieu ! *vous avez rendu diserte la langue des enfants* [1] ; Vous avez su, comme le chante le Prophète [2], *tirer votre louange la plus parfaite de la bouche des petits et de ceux même qui sont encore à la mamelle* : et nous pouvons ajouter avec le même Prophète, que vous l'avez fait dans des vues de miséricorde *pour vos ennemis*, afin que, voyant en action, et comme dans un tableau vivant, la douceur et les amabilités de vos voies, les pécheurs rougissent et se repentent au fond du cœur de les avoir abandonnées. Telle est la mission de salut, si les récits qui nous en ont été faits sont fidèles, que remplissent souvent les enfants de l'Asile, auprès de malheureux parents tombés dans une déplorable indifférence à l'égard des choses du Ciel. Redisant, au sein de la famille, avec la naïveté de leur âge, les leçons qu'ils ont entendues, ces jeunes anges portent, sans s'en douter, une lumière accusatrice, un trouble inconnu dans des consciences endormies. Ils réveillent le souvenir de vérités oubliées, de devoirs longtemps méconnus. Des cœurs obstinés, qui avaient résisté à toutes les instances du zèle apostolique, se brisent devant la persuasion de l'innocence. Des yeux, jusque-là secs et insen-

[1] Linguas infantium fecit disertas. SAP. X. 21.

[2] Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos. PS. VIII. 3.

sibles, se mouillent de larmes qui attestent la victoire de la grace. La prière se replace sur des lèvres qui ne savaient que maudire et blasphémer. Heureux enfants, ils ont gagné à Dieu l'âme d'un père, ils lui ont donné une vie éternelle en échange d'une vie d'un jour, *et la mère est sauvée*, comme parle l'Apôtre, *par les fils qu'elle a enfantés* [1].

XIII. Puissent donc ces précieux établissements se multiplier de plus en plus, puissent-ils devenir un jour aussi nombreux que nos paroisses! Nous estimons sans doute les Ecoles, mais nous leur préférons les Salles d'Asile; et, dans la nécessité de faire un choix, faute de ressources suffisantes pour faire face aux frais des deux fonctions, si nous avions l'honneur de représenter une Commune, nous n'hésiterions pas à nous prononcer pour l'Asile, en attendant l'Ecole, comme on pose d'abord une première pierre avant d'élever l'édifice. Nous estimons les Ecoles; mais l'Ecole sans l'Asile, qui lui sert de préparation et de vestibule, ne répondra jamais qu'imparfaitement à sa destination. Nous estimons les Ecoles; mais dans l'intérêt même de leurs succès, nous voudrions voir un Asile uni à chacune d'elles comme son annexe et son appendice indispensable. Des Asiles donc, N. T. C. F., des Asiles dans les villes et dans les campagnes, des Asiles pour les enfants des pauvres, des Asiles même pour les enfants des riches! Le superflu de ceux-ci couvrirait l'insuffisance

[1] Salvabitur mulier per generationem filiorum. 1. TIMOTH. II. 15.

de ceux-là. Nous en avons des exemples au sein même de notre diocèse. Les premiers efforts dirigés vers ce but l'ont été avec assez de bonheur pour ne pas décourager l'émulation, et nous savons qu'au milieu des embarras du monde ou des soins du négoce, il est plus d'une mère qui, chargée d'une nombreuse famille, s'estimerait heureuse de partager avec des auxiliaires sûres et fidèles, une vigilance dont elle ne peut à elle seule remplir tous les devoirs.

XIV. Et qu'on ne dise pas que ce vœu de voir s'étendre et se généraliser l'Institution des Salles d'Asile est une vaine utopie, un beau rêve impossible à réaliser. Il se réalisera, si toutes les influences, toutes les volontés, tous les dévouements y prêtent leurs concours. Concours du clergé. Nous comptons sur le vôtre, N. T. C. Coopérateurs, en faveur d'une œuvre qui vous offre, en ces jours mauvais, la plus douce et presque l'unique consolation de votre Ministère. Hélas! vous le savez, vous ne pouvez guères en attendre de la génération qui vieillit et s'éteint dans une mortelle indifférence, triste fruit des principes qui prévalaient à l'époque où elle fit son entrée dans le monde. La plupart des hommes mûrs que dominent exclusivement l'ardente passion de l'or et l'attrait d'un sensualisme opulent, chrétiens par le baptême, ne sont pas moins par leur foi et par leurs œuvres étrangers à nos dogmes, à nos sacrements, à nos observances et aux cérémonies de notre culte, qu'ils peuvent l'être à la théogonie des

Indous ou aux formules liturgiques du Grand Lama. La jeunesse n'attend plus même son initiation à nos Mystères les plus saints pour échapper à notre sollicitude. Ah! sauvons du moins les petits enfants! Qu'il y ait du moins un âge dans la vie, où Dieu soit connu, aimé, béni par sa créature! — Concours de ce sexe auquel l'Eglise dans ses prières ne donne pas en vain le beau titre de *sexe dévoué*, parce qu'il possède en effet des trésors de sensibilité pour toutes les souffrances. Femmes chrétiennes qui comprenez si bien, qui goûtez si délicieusement le bonheur d'être mères, vous refuseriez-vous la jouissance de l'être une fois de plus en adoptant l'orphelin, l'enfant de la pauvre veuve qui vous demande de le couvrir de votre doux et bienveillant patronnage? — Concours des administrations locales. Pour s'éclairer sur l'utilité des Asiles, elles ont sous les yeux les exemples de l'administration supérieure, noblement prodigue d'encouragements et de secours au profit de ces établissements. — Concours des hommes sérieux, à idées politiques élevées, qui s'alarmant à bon droit des symptômes menaçants d'une guerre sourde encore, il est vrai, mais à la veille d'éclater peut-être entre le prolétariat et la propriété, jugeront que le moyen le plus sûr, comme le plus moral et le plus humain de conjurer une crise terrible, est de s'emparer des générations naissantes, de former de bonne heure des chrétiens et des citoyens qui sachent et se respecter eux-mêmes et respecter tout ce qui est honorable,

chercher, dans le travail et dans la conduite, et non dans un bouleversement social, l'aisance et le bien-être, et chez qui la reconnaissance du bienfait reçu remplacera l'envie que porte celui qui n'a rien à celui qui possède.

XV. Mais autant nous apprécions les Salles d'Asile, N. T. C. F., autant il nous paraît essentiel qu'elles soient desservics par des mains consacrées, et c'est même à cette condition que nous subordonnons tout ce que nous avons dit jusqu'ici à leur louange. La charité puisée aux sources de la foi peut seule suppléer la nature. Vous trouverez ailleurs des soins plus ou moins désintéressés, plus ou moins mercenaires; vous ne trouverez que chez nos bonnes et humbles Sœurs, du dévouement, des cœurs de Mères. Vous y trouverez aussi de l'économie, avantage qui mérite d'être pris en considération, vu les faibles ressources dont le plus grand nombre des communes peut disposer. Ces âmes d'élite vivent bien plus du Ciel que de la terre. Peu leur suffit, précisément parce que le monde ne leur suffit pas. Nous vous prierons ensuite de considérer, et ceci demande votre plus sérieuse attention, ô vous tous à qui le culte de vos pères est cher et sacré, qu'aujourd'hui, dans l'état actuel de notre Constitution politique, la conservation et la perpétuité de la Religion catholique en France dépendent uniquement, exclusivement de la foi des populations. Elle n'a plus pour s'appuyer le bras du pouvoir temporel, la richesse, la participa-

tion à la puissance publique, et loin de nous en plaindre, nous en rendons graces à Dieu, pourvu que les âmes lui restent. Elle n'a plus même légalement la propriété des temples où elle célèbre ses Sacrifices, du toit qui abrite ses prêtres, du coin de terre où dorment les cendres de ses enfants, et l'existence de ses ministres est chaque année remise en question par le vote libre des subsides. Reconnue comme Culte de la majorité, elle peut tomber insensiblement en minorité, et même disparaître tout-à-fait *d'un royaume qu'elle a créé*[1] sans qu'aucune barrière légale y mette obstacle, sauf des vœux et des intentions dont nous aimons à reconnaître la sincérité, mais qui n'ôtent rien à la gravité de la situation. Nous disons ces choses sans amertume, et simplement comme des faits qui nous donnent le droit de conclure que tout l'avenir de l'Eglise catholique dans notre patrie repose sur la fidélité de ses adhérents. Mais pour que ses adhérents lui restent fidèles, n'est-il pas d'une nécessité rigoureuse qu'ils soient, dès la première enfance, instruits, formés, élevés par des femmes et des hommes de Foi, et non par des personnes honorables sans doute et dont nous n'avons garde de suspecter les sentiments, mais qui, devant le silence et l'impartialité de la Loi, peuvent appartenir à toute autre Religion ou même n'en professer aucune? Car, s'écrie le grand Apôtre, *la foi vient de l'ouïe : et comment croiront-ils à la vérité,*

[1] Paroles de Gibbon.

s'ils ne l'ont entendue, et comment l'entendront-ils, si elle ne leur est prêchée et enseignée par la parole et par l'exemple[1] ?

XVI. Voilà pourquoi, N. T. C. F., nous demandons des Sœurs pour nos Asiles, comme nous préférerons toujours des Frères pour nos Ecoles, sans méconnaître les mérites et les services d'un bon nombre de vertueuses institutrices et de dignes instituteurs séculiers qui ne se méprendront pas sur la portée de nos paroles. Et pourquoi, Nous, Ministre de la Religion, chargé d'en garder le saint dépôt et de le transmettre pur comme nous l'avons reçu, ne proclamerions-nous pas hautement notre prédilection pour ces pieux instituts, qui peuvent le mieux, par la persuasion de leurs exemples et de leurs vertus, la faire connaître, la faire aimer, la perpétuer et la répandre? N'est-il pas grand temps d'en finir avec de tristes préjugés? Nous avons vu les esprits les plus prévenus, dont la bonne foi avait d'abord été surprise par de bruyantes déclamations, cédant à l'évidence des faits, rendre un éclatant hommage aux succès de ces humbles Religieux et de ces modestes Sœurs qui se partagent l'éducation des enfants du peuple. Voulons-nous appeler de ce jugement rendu par les hommes les plus compétents et en pleine connaissance de cause? Quand c'est l'impiété qui s'offusque et s'irrite de tout ce qui porte le caractère ou le

[1] Fides ex auditu. Quomodò credent ei quem non audierunt? Quomodo autem credent sine prædicante? ROM. X. 17.

costume religieux, on conçoit ses colères et ses répugnances, et on la laisse déposer sa haine dans les pamphlets ou les feuilletons de la basse littérature, de cette littérature vénale, qui trafique de la pensée, exploite l'immoralité, spécule sur le scandale et insulte à la diguité humaine en se jouant de la crédulité de ses lecteurs.

XVII. Mais que des hommes droits, honnêtes, consciencieux, Chrétiens même, si vous le voulez, pour le plaisir d'avoir peur, se créent des monstres et des fantômes, voilà ce qui passe toute croyance. Quoi! nous aurions la faiblesse de nous effaroucher parce que quelques Religieux ou quelques Religieuses prendraient soin de nos enfants? Est-ce leur esprit, ou leur habit qui nous fait ombrage? Leur esprit? Mais chaque profession a son esprit : la Magistrature a son esprit, l'Armée a son esprit, et tout corps qui n'a pas son esprit est un corps sans âme. Son habit? sa forme sans doute et sa couleur! Mais l'habit lui-même n'est pas chose indifférente, quand il rappelle sans cesse le devoir; il est respectable quand il apprend à celui qui le porte à se respecter toujours lui-même. Et puis, le peuple aime cet habit, il a confiance dans ces robes noires, et ne disons-nous pas que nous sommes les amis du peuple? De bonne foi, ne peut-on être bon Français, aimer son pays, ses institutions, parce qu'on est Religieux, c'est-à-dire parce qu'on s'est lié à Dieu par le vœu sublime de s'oublier soi-même pour s'immoler au

service de ses semblables? Et qui oserait se dire plus français que ces Prêtres et ces Religieux, nos compatriotes, nos frères, nos amis, qui soutiennent dans les terres lointaines, par leur courage dans l'apostolat et leur constance dans le martyre, le renom que nous y a valu la gloire de nos armes? N'y a-t-il qu'une manière de servir et d'honorer son pays? Et ces vierges généreuses qui vont porter à Smyrne, à Bombay, dans l'Orégon et dans les Montagnes Rocheuses l'honneur de notre nom, la connaissance de notre langue avec tous les bienfaits de la civilisation chrétienne, leur refuserez-vous aussi vos suffrages, parce qu'elles sont revêtues des saintes livrées de l'humilité et de la pauvreté de Jésus-Christ? Mais ce serait répudier une gloire que l'étranger nous envie et qui fait l'admiration du barbare et de l'infidèle. Et, si de ces vocations élevées nous descendons aux vocations plus humbles que nous avons ici plus particulièrement en vue, ne sont-ils pas français, ne sont-elles pas françaises comme nous, ces Frères et ces Sœurs de nos Ecoles, qui atteignent l'héroïsme du dévouement par l'obscurité même de leurs sacrifices, et qui n'ont sur leurs lèvres que pardon, bénédiction et prière, quand nous avons le malheur de calomnier leurs vertus? Ou bannissons une bonne fois des préventions étroites et des terreurs imaginaires, ou cessons de nous vanter d'être le peuple le plus brave et le plus spirituel de l'univers!

MANDEMENT

POUR UNE QUÊTE

EN FAVEUR

DES MALHEUREUSES VICTIMES DES INONDATIONS DE LA LOIRE.

NOVEMBRE 1846.

La main de Dieu, N. T. C. F., continue de s'appesantir sur nous, et après tant de calamités successives qui ont marqué le passage de sa colère dans chacune de ces dernières années, *son bras est encore étendu* [1]. Si nous ne l'avons pas désarmé par la pénitence, ce n'est pas faute de sévères avertissements. Les fléaux, qui ne sévissaient autrefois qu'à de longs intervalles, semblent prendre un caractère effrayant de périodicité, comme si le désordre des éléments devait entrer désormais dans le plan régulier de la Providence. Vos oreilles, tout accoutumées qu'elles sont au bruit des grandes catastrophes, s'épouvantent encore des cris plain-

[1] Et adhuc manus ejus extenta. IS. V. 25.

tifs, des lugubres gémissements que nous envoient les rives dévastées de la Loire et de ses affluents. Aussi n'essaierons-nous pas de vous peindre l'horreur de ces scènes de désolation. Le cours ordinairement si paisible du plus beau de nos fleuves changé tout-à-coup en une mer furieuse ; les riches vallées qu'il arrose ensevelies sous les flots; de petits enfants surpris dans leur berceau flottant sur ces abîmes; les routes brisées, les digues forcées, les ponts emportés comme une paille légère, les maisons s'écroulant les unes sur les autres ; les travaux de l'homme et les trésors de la terre confondus pêle-mêle dans une même ruine, des guérets devenus infertiles, pour plusieurs années peut-être, sur un espace de plusieurs centaines de lieues carrées, et nos frères, par centaines de mille, privés, à l'entrée de la saison rigoureuse, des ressources nécessaires aux premiers besoins de la vie : toute la France connaît ces malheurs, et toute la France en a gémi.

La première pensée des sages et des savants selon le siècle, a été de rechercher les causes d'une inondation aussi soudaine qu'inattendue. On s'est demandé comment des masses d'eau si considérables ont pu subitement, sans s'être annoncées par de lents accroissements, venir frapper comme le bélier à la porte des villes, battre en brèche des positions fortifiées par l'art et la nature ; et la science interrogée a donné des solutions plus ou

moins satisfaisantes. Mais la réponse véritable est dans les crimes de la terre, qui provoquent le courroux du Ciel; elle est dans le déluge des péchés, qui appellent, comme aux premiers jours du monde, le déluge des eaux; elle est dans le blasphème contre la Vérité connue, dans l'audacieuse négation de Dieu et de son domaine souverain sur toute créature et toute société humaine, dans la scandaleuse violation de ses plus saintes lois, dans cet orgueil impie qui se révolte à l'idée que sa Justice puisse intervenir dans les choses de ce monde; elle est dans la corruption des mœurs, non plus honteuse d'elle-même et cherchant l'ombre, mais s'affichant au grand jour, autorisant et justifiant ses excès par l'abus du raisonnement et la dépravation de la pensée.

Voilà, N. T. C. F., la vraie cause des calamités qui viennent fondre sur nous; et cet oracle est plus sûr que ceux de la science et de la sagesse humaine : il est écrit dans le livre de Dieu et dans la conscience des peuples, et la voix de tous les siècles le proclame. Mais le remède où est-il ? Il est dans le repentir et dans la charité. Frappons nos poitrines, humilions-nous sous la main toute-puissante qui nous châtie, implorons sa merci, crions vers Dieu de toute la force de nos cœurs et de nos voix, et puis, levons-nous tous ensemble comme un seul homme pour prêter aide et secours à nos frères affligés, qui portent la peine, moins peut-

être de leurs propres offenses que des nôtres. Il ne s'agit pas de réparer tous les désastres enregistrés dans les documents officiels. Le trésor public restaurera les dégradations des monuments et des travaux d'art. Les fortunes opulentes ou même simplement aisées trouveront dans leur crédit, dans leurs épargnes, dans les ressources de l'avenir, le moyen de relever leurs ruines. Il s'agit de cette multitude de malheureuses victimes, laboureurs, artisans, ouvriers, qui ont tout perdu à la fois, maisons, troupeaux, meubles, linge, vêtements, provisions d'hiver, instruments de travail : tristes naufragés demeurés nus, transis de froid, mourant de faim, le cœur serré d'angoisses, sur un sol qui était hier leur champ, leur jardin, leur chaumière, et qui n'offre plus aujourd'hui à leurs regards découragés que des mares d'eau bourbeuse, des couches d'un limon impur d'où vont s'exhaler des vapeurs délétères, qui achèveront l'œuvre de destruction et de mort commencée par l'inondation, si nous ne nous hâtons de sauver le peu qui leur reste de vie.

Nous savons, nos très-chers Diocésains, tout ce que vous souffrez vous-mêmes de la cherté excessive des grains, causée par l'insuffisance de la dernière récolte. Mais dans cette grande communauté de souffrances, les moins maltraités doivent venir en aide aux plus malheureux. C'est la loi de la nature et de la religion. Nous n'ignorons pas

non plus que vos facultés s'épuisent par les appels répétés faits à votre commisération pour le soulagement de détresses qui vous touchent de plus près, qui assiègent vos portes; mais nous avons espéré que votre charité surabonderait là où abondent les infortunes, que les entrailles de votre miséricorde se dilateraient, à mesure que s'étendent et s'élargissent les plaies de l'humanité, et vous ne démentirez point la confiance que nous avons placée dans la générosité de vos sentiments.

Ne dites donc pas : Ces malheurs auxquels on veut intéresser notre sensibilité sont grands, il est vrai, mais ils sont loin de nous; nous avons bien assez de secourir nos propres pauvres, étalant sous nos yeux un luxe de dénûment qui déchire notre cœur. Souvenons-nous, N. T. C. F., qu'il n'y a en Jésus-Christ ni proches, ni étrangers, que nous sommes tous un même corps, les membres les uns des autres par la création, par la rédemption, par tout ce qu'il y a en nous d'humain et de divin. Or, quand une partie du corps est blessée, même à son extrémité la plus éloignée, et qu'une plaie s'y est ouverte, quel phénomène voyons-nous se produire? O prodige! Tout le sang le plus pur, tous les esprits vitaux les plus actifs et les plus subtils affluent à cette partie souffrante pour lui apporter, à leur manière, secours et consolation. Ils ne quittent plus cette chère et sensible portion d'eux-mêmes qu'ils ne l'aient fortifiée, rafraîchie, rendu saine. Sublime leçon, admirable exem-

ple que nous donne la nature ! Réglons-nous sur ce modèle. Oui, voilà ce que se doivent mutuellement tous les membres de la société chrétienne, tous les fils de la grande famille humaine, enfants d'Adam par le sang, enfants de Dieu par l'adoption. Dès qu'un fléau sévit sur une portion quelconque de notre triste humanité, vulnérable par tant de points sensibles, tous doivent accourir où le mal exerce ses ravages, tout doit y affluer, or, argent, denrées, soins, consolations, tendres sympathies, toutes les forces, toute la vie du corps entier. C'est vous dire, N. T. C. F., quels sont vos devoirs dans ces conjonctures douloureuses. Une grande plaie saigne sur le littoral de la Loire. Unissons nos efforts pour la fermer, ou du moins pour l'adoucir, en y versant l'huile et le vin de nos pieuses et fraternelles largesses.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Lettre pastorale à l'occasion de la PRISE DE POSSESSION DU SIÈGE DE CAMBRAI. 5

Lettre pastorale pour le JUBILÉ EN FAVEUR DE L'ÉGLISE D'ESPAGNE. 26

Lettre pastorale au Clergé du Diocèse, à l'occasion de la RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE. 34

Mandement pour la publication du CATÉCHISME DIOCÉSAIN. 52

Instruction pastorale pour le saint temps de Carême de l'an de grace 1843. Sur la VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS proposée comme le modèle de la nôtre. 63

Lettre pastorale à l'occasion du TREMBLEMENT DE TERRE DE LA GUADELOUPE. 104

Lettre pastorale sur la fondation et l'organisation de l'OEUVRE DE SAINT-CHARLES, en faveur des Prêtres âgés ou infirmes et des Prêtres auxiliaires. 109

Instruction pastorale sur l'importance de la célébration religieuse du Mariage et son influence sur L'ORDRE DOMESTIQUE ET SOCIAL. 125

Mandement pour le SAINT TEMPS DE CARÊME de l'an de grace 1844. 159

Discours pour l'INAUGURATION DE LA FONTAINE CENTRALE à Bailleul (Nord). 167

Instruction pastorale pour le saint temps de Carême de l'an de grace 1845. Sur LA LOI DU TRAVAIL. 178

Discours pour l'inauguration de la fondation Vander Burch restaurée, et l'installation dans cette maison des SOEURS DE SAINT VINCENT DE PAUL. 216

Lettre pastorale à l'occasion du MOUVEMENT CATHOLIQUE qui s'opère en Angleterre. 227

Instruction pastorale pour le saint temps de Carême de l'an de grace 1846. Sur LA LOI DU REPOS, ou la Sanctification du Dimanche. 239

Lettre pastorale sur la VISITE GÉNÉRALE DES ÉGLISES du Diocèse. 285

Mandement à l'occasion de la MORT DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE GRÉGOIRE XVI, et de l'ouverture du Conclave. 309

Discours à l'occasion de l'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DU NORD, à Lille. 314

Instruction pastorale sur les SALLES D'ASILE. 321

Mandement qui ordonne une quête en faveur des malheureuses victimes des INONDATIONS DE LA LOIRE. 344

FIN DE LA TABLE.

Lille. Typ. L. Lefort 1850.

OEUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

IV.

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

INSTRUCTIONS, LETTRES PASTORALES ET DISCOURS

PUBLIÉS A CAMBRAI.

SUIVIS DE SERMONS INÉDITS.

Édition augmentée d'un Discours sur la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et d'une notice biographique par l'abbé CAPELLE.

TOME QUATRIÈME.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCL.



INSTRUCTIONS,

LETTRES PASTORALES, ETC.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME DE 1847.

SUR LA CONDUITE DE L'AME CHRÉTIENNE,

DURANT LE SAINT TEMPS DE CARÊME.

Chaque année, N. T. C. F., à la veille de la sainte Quarantaine, l'Eglise appelle ses enfants à la pénitence, et, chaque année, le retour de cette carrière d'expiation les retrouve épris des mêmes vanités, jouets des mêmes illusions, esclaves des mêmes passions et des mêmes faiblesses. Nous ne parlons pas de ce grand nombre de chrétiens infidèles pour qui tous les temps sont indifférents, tous les jours

des jours communs et ordinaires, sans excepter même les plus saints et les plus solennels; qui se souviennent à peine s'il y a un Carême, ne sachant ni quand il commence, ni quand il finit, ou qui ne s'en souviennent que pour ajouter le mépris de la Loi elle-même au scandale de son infraction. Pour ceux-là toute exhortation serait vaine; elle n'arriverait pas même à leurs oreilles; comment pourrait-elle toucher leurs cœurs? L'Eglise ne peut que gémir sur leur aveuglement et leur insensibilité, et solliciter de la bonté divine une de ces graces puissantes qui réveillent le pécheur de son sommeil de mort, et l'éclairent sur le vide, l'ignominie et les suites amères d'une vie passée tout entière dans la satisfaction des appétits et des instincts terrestres, sans nul souci des besoins et des destinées d'une âme immortelle.

Nous parlons de ces hommes, catholiques par la Foi, et même jusqu'à un certain point catholiques par les œuvres, qui, soit usage, bienséance, traditions de famille, délicatesse de conscience, se feraient scrupule de confondre avec les autres époques de l'année le temps de la Pénitence Quadragésimale; qui en gardent même avec plus ou moins d'exactitude les observances, mais de qui l'on peut dire, comme des pêcheurs de l'Evangile, *qu'après avoir travaillé toute la nuit, ils se sont trouvés les mains vides*, c'est-à-dire que le Carême écoulé, ils n'en ont laissé voir aucun fruit, nul amende-

ment de leur vie, nulle réforme sérieuse de leurs mœurs, nul progrès sensible dans la vertu.

Ne serait-ce point qu'ils s'abusent sur la fin du Précepte, s'attachant à *la lettre qui tue*, et négligeant *l'esprit qui vivifie*, prenant les moyens pour le but et croyant avoir dignement sanctifié par quelques jeûnes et l'abstinence de certaines viandes un temps qui, dans les intentions de l'Eglise, doit amener le complet renouvellement de l'homme intérieur? Le remède à cette erreur est dans un plan de conduite qui rende le Carême profitable à l'âme chrétienne. Nous allons le tracer en peu de mots.

Le Carême est d'abord un temps de retraite et de séparation. C'est le désert qu'il faut traverser avant d'arriver à la terre promise. L'âme fidèle qui veut le parcourir avec fruit, commence à se recueillir, dès qu'elle le voit approcher. Une fois entrée dans la sainte carrière, elle ne se contente pas de rompre avec les fêtes et les divertissements profanes, les dissipations du jeu, des banquets et des soirées mondaines. Elle se retranche toute visite oiseuse, toute conversation frivole. Elle s'interdit tout rapport extérieur qui n'est pas commandé par les nécessités de l'Etat, ou par les devoirs de la plus stricte bienséance, elle se crée au dedans d'elle-même une vie de silence et de solitude; *car c'est dans la solitude que Dieu parle au cœur* [1]; sa voix se perd dans les bruits de la terre. Elle rap-

[1] Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. OSÉE. II. 14.

pelle à elle ses sens distraits par la séduction des objets visibles, ses sens égarés dans les mille préoccupations des choses du dehors, comme le soleil, lorsqu'il quitte notre hémisphère, semble retirer à lui ses rayons, pour les concentrer dans un même foyer. Ce qu'elle redoute par-dessus tout, c'est la dissipation, parce qu'elle sait que la dissipation éteint l'esprit de piété comme le souffle éteint la lumière. En se rapprochant ainsi d'elle-même, elle se rapproche de son Dieu qui nous assure que *son royaume est au-dedans de nous*.[1]

Mais il ne suffit pas de se retirer, de se séparer extérieurement du monde; on peut en emporter avec soi, dans la solitude même la plus secrète, les regrets, les goûts, les pensées, les souvenirs, les impressions, les images, si l'on n'a soin de donner à l'esprit une occupation forte et sérieuse qui fixe sa mobilité. Le Carême est donc en second lieu un temps de méditation et de prière. L'âme fidèle entre dans la retraite; mais c'est pour y entretenir un commerce plus libre, plus fréquent, plus habituel avec son Dieu. Le temple saint la voit à chaque aurore, humblement prosternée en présence de l'autel où se célèbre le divin Sacrifice, et chaque soir l'y retrouve encore, au moment où le Soleil de Justice, sortant de ses ténèbres augustes, vient s'offrir sur un trône de clémence aux adorations de son peuple, qu'il ne renvoie

[1] Regnum Dei intra vos est. LUC. XVII. 21.

point sans l'avoir comblé des bénédictions de sa douceur. Le texte de ses méditations ferventes lui est naturellement fourni par les Mystères douloureux qui s'accomplirent sur le Calvaire, et dont le Carême, dans l'esprit même de son institution, renouvelle et perpétue la mémoire. Elle embrasse avec amour les pieux exercices qui, par de vives représentations, nous rendent plus sensibles le souvenir de la Rédemption des hommes, Adoration de la Croix ; Pèlerinage de la Voie Sacrée ; Offices et Cérémonies de l'Eglise en deuil, si propres à exciter et à nourrir la componction du cœur, et qui produisent en nous des impressions de plus en plus fortes et tendres, à mesure qu'approche le dénouement du drame sanglant, commencé au Jardin des Olives et consommé sur le Golgotha !

La prière tarirait bientôt sur nos lèvres, si elle n'était entretenue par la parole sainte, et voilà pourquoi le Carême est aussi par excellence le temps de la Prédication. Aux autres époques de l'année, la parole de Dieu est rare ; les occasions de l'entendre ne se présentent qu'à d'assez longs intervalles. Dans le Carême, toutes les trompettes évangéliques sonnent à la fois. Toutes les chaires sont occupées. Chaque prêtre, chaque pasteur se multiplie en quelque sorte pour rompre le pain de la doctrine aux enfants de Dieu. Dans les temps ordinaires, ce sont quelques points de dogme ou de morale que le Prédicateur touche en passant, parce

que les moments trop courts ne lui permettent pas de leur donner un entier développement. Dans le Carême, c'est un cours suivi d'instructions, un corps complet d'enseignement, dont chaque partie se soutient et se fortifie comme les anneaux d'une chaîne, et qui par-là même opère plus sûrement la conviction dans les esprits et la persuasion dans les cœurs. Il ne faut pas demander si cette âme fervente, que nous vous présentons pour modèle de la conduite à tenir durant le Carême, se montre avide de recueillir sa part de la rosée céleste distribuée avec tant d'abondance; si elle se montre jalouse de ne perdre aucune de ces instructions si bien liées, qu'on ne peut en négliger une seule sans compromettre le fruit de toutes les autres. Elle n'a garde de s'excuser sur les incommodités d'un déplacement, sur les rigueurs de la saison froide ou humide; c'est une pénitence, ou plutôt un mérite de plus qu'elle ajoute volontiers à la pénitence du Carême. Elle n'examine pas si les heures de la Prédication s'accordent avec ses convenances; elle arrange ses heures et fait plier ses convenances de manière à être libre pour suivre les Prédications. C'est peu pour elle d'être assidue; elle écoute avec respect, avec foi, avec docilité; elle ne juge pas la parole qui la juge elle-même : elle la reçoit non comme la parole d'un homme, mais comme la parole de Dieu; elle y puise avec joie des trésors de graces et de lumières, et *s'en revient heureuse*

de l'avoir entendue, plus heureuse encore de la conserver dans un cœur fidèle [1].

Elle n'est pas moins attentive à écarter les conseils de la mollesse, à l'égard des prescriptions du Carême, qui est, en quatrième lieu, le temps du jeûne et de l'abstinence. Si elle croit avoir des raisons de dispense, elle les pèse non au poids de la nature toujours portée au relâchement, mais dans la balance du sanctuaire. Dans le doute, elle consulte avec simplicité. Elle n'exagère pas sa faiblesse, parce qu'elle sait qu'une dispense obtenue sans cause légitime est nulle de plein droit, et que pour avoir surpris la bonne foi d'un médecin ou d'un confesseur, elle n'en resterait pas moins responsable de l'infraction de la Loi devant Dieu et devant sa conscience. Elle n'exagère pas non plus ses forces, parce qu'elle n'ignore pas que jeûner et faire maigre, quand la santé s'y refuse, c'est sacrifier l'esprit au corps de la pénitence; que la satisfaction la plus agréable à Dieu ne consiste pas tant dans l'immolation des victimes, que dans l'offrande d'un cœur contrit et humilié, et que la loi du Jeûne cesse d'obliger, quand elle manque son but, c'est-à-dire, lorsque au lieu de donner à l'âme plus de liberté et de vigueur, elle appesantit ses ailes et comprime son essor vers la contemplation des choses éternelles. Mais si elle se voit dans la nécessité d'accorder quelques ménagements à la nature, elle

[1] Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Luc. xi. 28.

saura bien racheter l'indulgence par une garde plus sévère de ses sens et de ses passions, et trouver dans la mortification de l'esprit le supplément et la compensation des austérités corporelles.

Temps du Carême, temps de la Confession des péchés et de la Communion Eucharistique. Le Carême est la préparation à la Pâque. On ne meurt par la pénitence que pour ressusciter avec J.-C.; mais on ne ressuscite pas avec J.-C., si l'on ne mange le Pain vivant, gage de l'immortalité. Plusieurs se font à cet égard une illusion déplorable. Ils soutiennent assez courageusement les combats du jeûne et de l'abstinence, et ils se mettent peu en peine de *goûter le fruit de vie, qui est le prix du vainqueur* [1]. Il n'en est pas ainsi de cette âme chrétienne, notre modèle, qui s'est montrée à nous si versée dans l'intelligence de l'esprit et des intentions du Carême. Elle sait que dans la traversée de ce désert, si nous voulons guérir nos blessures, il ne nous suffit pas de contempler le serpent d'airain; J.-C. élevé sur la croix pour nos péchés, mais que nous devons encore, sous peine de mourir de défaillance, manger la Manne descendue du Ciel. La Communion pascale est toujours devant ses yeux, comme le but de la course, au bout de la carrière. C'est là que tendent toutes ses pensées, toutes ses ardeurs, tous ses efforts pour se purifier de ses souillures. Aussi, pour se plonger dans

[1] Vincenti dabo edere de ligno vitæ. Apoc. II. 7.

la piscine salutaire, n'attend-elle pas comme tant de chrétiens tièdes et lâches, le moment où elle va se fermer, où va disparaître l'ange qui en agite les eaux. Dès que s'ouvrent les fontaines sacrées, elle a hâte de s'y laver, et elle ne connaît pas de meilleure préparation à la Communion de la Pâque, que la Communion elle-même fréquemment renouvelée et toujours plus fervente.

Le Carême enfin est le temps de l'Aumône : c'est l'époque de la moisson pour le pauvre. Il sème ailleurs dans les larmes, il récolte ici dans la joie. L'Eglise nous éprouve par des privations passagères; elle nous fait sentir le besoin durant quelques jours, pour exciter en nous une sensibilité généreuse, en faveur de ceux de nos frères qui souffrent la faim tous les jours de l'année. Si elle retranche sur notre luxe, sur les superfluités de nos tables, ce n'est pas pour que la cupidité en grossisse ses trésors, mais pour que la charité profite des épargnes de la pénitence. Hélas! ses pressantes exhortations n'eurent jamais plus d'à-propos que dans les circonstances présentes. A sa voix maternelle, qui plaide incessamment la cause du malheur, se joint le cri d'un peuple d'infortunés qui manque d'ouvrage et de pain. La main du Seigneur, qu'il faut toujours bénir, même quand elle nous châtie, nous a dispensé, comme parle le prophète, les aliments de première nécessité dans une *mesure étroite* [1].

[1] Panem arctum et aquam brevem. IS. XXX. 20.

Le haut prix des denrées, la rareté des subsistances, ajoutent encore aux rigueurs de l'hiver pour les classes indigentes. Quand la Providence du Ciel semble se retirer de nous, c'est pour donner à la Providence, de la terre l'occasion de se reproduire. Cette Providence quelle est-elle? Ce n'est pas un homme, ni quelques hommes, ni quelques familles, faibles ressources pour une détresse immense! C'est le concours de tous au soulagement de tous, c'est l'assurance mutuelle de la vie de chacun par chacun; c'est la société chrétienne et humaine, s'assistant, s'entraidant, se sauvant elle-même, chacun dans la mesure de ses facultés; l'un par des souscriptions, l'autre par des secours individuels, celui-là par l'offre du travail; c'est la goutte d'eau qui, multipliée à l'infini, devient fleuve, et court abreuver et rafraîchir les tristes déserts de l'humanité.

Sanctifiez de la sorte le Carême, N. T. C. F., vivez de foi, de recueillement, de prière; vivez du pain de la Parole, et du Pain de l'Eucharistie, et du pain des larmes et de la pénitence, aliments des fortes vertus; vivez et donnez la vie par de pieuses largesses, et vous observerez la Loi dans son esprit et dans sa vérité; et ces jours, trop souvent stériles, seront efficacement pour vous *un temps de propitiation*, *des jours de salut;* et vous amasserez une provision de graces; vous vous ferez un trésor de mérites dont la surabondance refluera sur toute la suite de l'année; et pour nous servir

des expressions du prophète Isaïe, célébrant les fruits du jeûne parfait, *vous verrez votre lumière éclater comme l'astre du matin : la santé sera rendue à votre âme : votre justice marchera devant vous, la gloire du Seigneur vous enveloppera de ses rayons* [1]; et, au grand Jour des Solennités Pascales, qui couronnent les Solennités expiatoires, vous sentirez dans tout votre être un rajeunissement de forces et de vie, pareil à ce réveil de la nature qui, à la même époque de l'année, ramène la sérénité dans le ciel et la fécondité sur la terre !

[1] Tunc erumpet quasi manè lumen tuum, sanitas tua citiùs orietur, et anteibit faciem tuam justitia tua, et gloria Domini colliget te. IS. LVIII. 8.

MANDEMENT

POUR LE JUBILÉ UNIVERSEL

ACCORDÉ PAR LE PAPE PIE IX,

A L'OCCASION DE

SON EXALTATION SUR LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

C'EST une coutume, N. T. C. F., non moins sainte et salutaire que vénérable par l'antiquité de son origine, qu'à chaque succession au Souverain Pontificat, le Vicaire de J.-C. récemment élu, consacre son élévation au trône de saint Pierre, par la concession d'une Indulgence plénière et universelle, en forme de Jubilé. Noble et touchante inauguration d'un nouveau règne, que celle qui se célèbre par le pardon et la miséricorde! En est-il de plus conforme au caractère du représentant d'un Dieu d'amour, de ce Dieu que les Prophètes avaient annoncé comme un Roi de douceur et de paix? Ainsi le premier usage qu'il fait de la pleine puissance qui lui a été donnée sur les âmes, est de les délier de leurs

péchés et de leur remettre leurs dettes ; et le premier essai qu'il fait de ces Clefs mystérieuses, sous lesquelles sont enfermés les trésors de la grace, est de fermer l'abîme et de nous ouvrir le Ciel !

Notre Saint Père le Pape PIE IX, que Dieu a donné pour Chef à son Eglise par des voies si visiblement miraculeuses, vient, N. T. C. F., de se conformer à ce pieux et antique usage, dont, à défaut de traditions antérieures, il aurait trouvé l'inspiration dans son cœur paternel, dans sa religion profonde, dans l'ardeur de son zèle apostolique pour le salut et la perfection de ses enfants. Du haut de cette Chaire sublime dont les oracles sont entendus de toute la terre, il a proclamé *l'abolition du péché, la rémission des peines qui lui sont dues, l'avènement du royaume de Dieu dans les âmes, par leur retour à la Justice et à la Sainteté chrétienne*[1], une nouvelle ère de bonheur et de paix, cimentée dans les embrassements de l'indulgence et du repentir. Déjà il avait préludé à cet acte de munificence pontificale par un acte de munificence et de magnanimité royale. De nombreuses victimes expiaient dans l'exil ou dans les prisons de coupables égarements. Sa première pensée a été de les couvrir d'un pardon généreux, de rendre à ces infortunés les douceurs de la liberté, de la famille et de la patrie. On sait avec quel enthousiasme cet acte

[1] Ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, ut adducatur justitia. DAN. IX. 24.

de clémence a été salué par toutes les bouches, par toutes les plumes, non-seulement à Rome et dans les états du Saint-Siège, mais chez toutes les nations civilisées du globe. Jamais monarque, jamais pontife, jamais père ne reçut de son peuple, de son troupeau, de ses enfants, un tribut plus unanime, plus éclatant et plus vrai de louanges, de bénédictions, d'actions de graces, et le temps qui refroidit si vite les impressions, à notre époque surtout où elles s'effacent par leur succession rapide, le temps a laissé encore vivantes dans tous les cœurs ces graves émotions.

Accueillerez-vous, N. T. C. F., avec moins de reconnaissance et de joie une seconde amnistie générale aussi supérieure à la première, que les intérêts du Ciel sont élevés au-dessus de ceux de la terre? Il est d'autres captifs que ceux qui portent des chaînes; il est d'autres proscrits que ceux que la justice humaine a frappés; il est d'autres exilés que ceux qui ont été forcés de fuir les doux rivages de la patrie. Ce sont ces malheureux prodigues qui ont quitté la maison de leur père et de leur Dieu où ils avaient du pain en abondance, pour aller dans de terres étrangères où leur âme meurt de faim, qui ont mieux aimé se faire les esclaves de mille passions tyranniques, que de vivre sous les aimables lois de la sagesse et de la vertu. Oui, le péché est aussi une servitude et la pire des servitudes. L'homme fort peut rester libre, même sous le poids des

fers et jusque dans la sombre horreur des cachots; libre dans le sanctuaire de sa conscience, de sa pensée, de sa volonté, sanctuaire inaccessible à la contrainte et à la violence; mais c'est là précisément que le pécheur a engagé sa liberté; c'est là qu'est rivé le premier anneau de la longue chaîne d'iniquités qu'il traîne partout avec lui. Il sert autant de maîtres qu'il a de préjugés, de penchants, de convoitises, et le suprême malheur de sa triste condition est d'aimer son esclavage et de ne pas sentir son ignominie. Oui, le péché est encore une proscription et un exil. Banni du séjour de la vraie lumière et des régions qu'habite la paix, dépouillé de ses biens et de ses droits, déshérité des espérances du Ciel, devenu étranger à lui-même comme à son Dieu, comme aux croyances et aux devoirs qui sont ici-bas la patrie du Chrétien, le pécheur se voit condamné à errer sur une terre ingrate, mendiant, à la porte de toutes les passions, de toutes les vanités, de toutes les erreurs, un pain d'amertume, et ne trouvant nulle part où reposer les agitations de son cœur. Ah! que son infortune est digne de compassion et de nos larmes! Mais qu'il serait mille fois encore plus à plaindre si, à l'heureuse nouvelle que la liberté va lui être rendue, et qu'il peut rentrer dans ses foyers, il n'éprouvait pas ces transports de joie qui ravissent le cœur du prisonnier quand il apprend que ses fers vont tomber, et de l'exilé qui voit se rouvrir devant lui le chemin de la terre natale!

Encore, si l'on mettait sa réconciliation à un haut prix, si l'on exigeait de lui qu'il payât la dette de son péché selon le droit rigoureux de la justice, on concevrait, jusqu'à un certain point, qu'il hésitât devant l'acceptation du bienfait. Mais ce qui laisse ici tout refus, tout délai, toute hésitation sans excuse, c'est la douceur des conditions auxquelles la grace est attachée. Que vous demande-t-on, pécheurs, pour compensation de vos infidélités, de vos parjures, de vos révoltes, de vos trames criminelles ourdies contre votre père et votre Dieu? Vous demande-t-on d'égaler par la sévérité et la durée de votre pénitence la multitude et l'énormité de vos prévarications? Ah! quand bien même on vous le demanderait, vous devriez encore baiser avec amour la main miséricordieuse qui vous absoudrait à ce prix. *Car quel gage, quel retour, quelle compensation, si toutefois il en existe, l'homme pourrait-il refuser pour la rédemption de son âme*[1]*?* Mais non, on ne vous demande rien que de confesser votre erreur, que d'en exprimer le repentir; rien que de vous montrer sensibles au pardon qui vous est offert; rien que d'être désormais sujets fidèles et enfants soumis du meilleur des maîtres et du plus tendre des pères; de ne plus conspirer contre votre bonheur en conspirant contre le Seigneur et contre son Christ; d'abjurer, par con-

[1] Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ? MATTH. XVI. 26.

séquent, des doctrines perverses, qui n'engendrent que le désordre et n'enfantent que le désespoir, et de vous retirer de la société des impies et des complots des méchants qui ont égaré votre jeunesse et abusé de votre inexpérience. Des larmes de repentir et d'amour, voilà toute la satisfaction que l'on vous demande pour vous remettre en possession de vos droits. Jésus-Christ paiera tout le reste de son sang; car le Jubilé n'est autre chose que l'application qui nous est faite des mérites de ce Sang divin.

Vous le voyez, N. T. C. F., notre discours s'adresse particulièrement aux brebis perdues de la maison d'Israël, parce que la grace du Jubilé est en effet la grace propre des pécheurs, la grace par laquelle ils peuvent surtout être sauvés. Le juste, sans doute, se fait un devoir d'en recueillir les fruits, afin que sa justice abonde davantage, selon cette recommandation de l'Apôtre saint Jean : *Que celui qui est juste se justifie encore; que celui qui est saint se sanctifie de plus en plus* [1]. Mais, du reste, il est toujours dans la maison de son père : il s'enivre des délices de sa table : il est admis à la jouissance de tous ses biens; la grace est pour lui de tous les jours et de tous les moments. Il puise à pleines mains dans le trésor des indulgences : sa vie entière est un Jubilé perpétuel.

[1] Qui justus est justificetur adhuc; et qui sanctus est sanctificetur adhuc. APOCAL. XXII. 11.

Mais le Jubilé proprement dit, ah! tout le proclame, et la voix de l'Eglise, et le sentiment des peuples, et l'expérience des siècles : c'est le temps des grands repentirs et des grandes miséricordes; c'est le temps des conversions difficiles, inespérées, réputées impossibles; le temps des miracles, où les aveugles voient, où les sourds entendent, où les lépreux sont guéris, où les morts ressuscitent. C'est là que Dieu attend pour le terrasser, comme Saul sur le chemin de Damas, ce superbe ennemi qui ne respire que haine et mépris pour toute croyance et tout culte religieux. C'est là que le Père de famille attend un fils ingrat longtemps égaré et enfin repentant, pour sceller son pardon dans de douces larmes et de tendres étreintes. C'est là que le Sauveur attend Madeleine, qui, prosternée à ses pieds qu'elle arrose de pleurs, entendra cette parole que le cœur n'oublie plus quand il l'a entendue une fois, tant sa douceur est incomparable : *Beaucoup de péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé* [1] !

Oui, nous espérons, N. T. C. F., que de nombreux retours à la vérité, à la vertu, aux saints devoirs de la Religion signaleront ce temps d'indulgence; que ces jours, bénis entre tous les jours, ne porteront pas en vain le nom de Jubilé, mais qu'ils seront véritablement pour l'Eglise une époque de consolation et de joie. Dieu nous montre

[1] Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. Luc. VII. 47.

par des leçons sévères que son bras n'est pas raccourci et qu'il sait se faire obéir des éléments, comme aux premiers jours du monde, quand il veut punir les crimes de la terre. Il voudra manifester aussi la puissance de sa grace, en domptant les volontés les plus rebelles par des voies connues de sa bonté et de sa sagesse infinies. Tel, qui ne songe à rien moins qu'à profiter du pardon, qui s'en rit peut-être et le brave et le défie de faire courber son front audacieux, éclairé tout-à-coup d'une lumière victorieuse, viendra tomber aux pieds du ministre de la miséricorde. D'autres, en plus grand nombre, qu'un travail secret de la grace commence à ébranler, soit le remords, soit la lassitude et le dégoût d'une vie criminelle, soit l'attrait de la vertu ou le souvenir des jours de l'innocence, soit les avertissements de la vieillesse et les conseils des cheveux blancs, mais qui délibèrent, qui hésitent, qui avancent, puis reculent, n'osant encore risquer la première démarche, saisiront avec transport cette occasion de donner le repos à leur âme, en mettant un terme à ses combats. Et que ne pouvons-nous pas nous promettre du concours des circonstances qui vont ajouter encore leur persuasion à l'efficacité du pardon universel! Et ne voyez-vous pas, N. T. C. F., comme tout nous invite à la pénitence, comme tout nous pousse à la réconciliation? Grace du Carême et grace du Jubilé, exhortations maternelles de l'Eglise, cris

de nos consciences coupables, calamités du temps présent, menaces d'un avenir plus désastreux peut-être, *car l'affliction est aussi une grace qui nous instruit et nous corrige* [1]*;* en faut-il davantage pour vaincre les résistances les plus obstinées; et, si nos cœurs s'endurcissent à ces coups de la justice comme à ces traits de la bonté divine, ne pourrait-on pas regarder notre plaie comme irrémédiable, et notre perte éternelle comme déjà consommée?

N'oublions pas cependant, N. T. C. F., la fin spéciale, pour laquelle ce Jubilé extraordinaire nous est octroyé. Elle est écrite en tête des Lettres apostoliques qui nous ont apporté cette grande nouvelle : *Ad implorandum divinum auxilium.* C'est pour implorer le secours de Dieu, que notre Saint Père le Pape Pie IX nous offre le trésor des indulgences. Qui peut mieux juger du besoin que nous avons de ce secours, qui est mieux placé pour jeter le cri d'alarme que le Pontife élevé sur les hauteurs de Sion, d'où son œil attentif contemple tous les champs de bataille où la Vérité Catholique est aux prises avec l'erreur, d'où son oreille toujours ouverte entend tous les bruits des tempêtes qui menacent de submerger le vaisseau de l'Eglise? Quand l'invasion ennemie s'approche de la frontière, les chefs des nations appellent sous les drapeaux les enfants de la patrie pour la défense de leurs foyers.

[1] Castigasti me, et eruditus sum. JEREM. XXXI. 18.

Ainsi, à la vue des périls de la Foi, périls à l'Orient, périls à l'Occident, périls au Midi et périls au Septentrion, périls du côté des infidèles et périls du côté des faux-frères, périls de toutes parts et jusqu'au cœur peut-être de ses domaines, le Chef suprême de l'Eglise appelle aux armes tous ses enfants; armes pacifiques, il est vrai, ce sont les armes de la prière et du jeûne, mais armes puissantes et éprouvées auxquelles nulle force ne résiste. Car que peut la terre, que peuvent les hommes, j'oserai dire que peut le Ciel, même irrité, que peut le Tout-Puissant, même armé de son tonnerre, contre deux cents millions de voix catholiques s'élevant suppliantes jusqu'à son trône de tous les points de l'univers?

MANDEMENT

POUR DEMANDER DES PRIÈRES ET DES SECOURS

EN FAVEUR DE L'IRLANDE.

L'IRLANDE se meurt, N. T. C. F., dans les tortures de la faim et les horreurs d'une contagion pestilentielle : c'est le cri qui retentit chaque jour dans nos feuilles publiques, et telle est l'extrême misère de ce peuple infortuné, que ce cri, tout déchirant qu'il est, on craint à chaque heure de ne plus l'entendre, car il atteste du moins un reste de vie, tandis que le silence ne pourrait s'interpréter que par ces mots lugubres : L'Irlande est morte ! Le Père commun de la grande famille chrétienne s'est ému sur cette lamentable calamité, qui frappe une portion si chère et si fidèle de ses enfants. Il nous demande pour elle des prières et des aumônes, en nous ouvrant, en retour de nos pieuses largesses, le trésor des miséricordes célestes. Ecoutons cette voix auguste et vénérée ; c'est la cha-

rité même de J.-C. qui nous parle par la bouche de son Vicaire :

Encyclique de notre très-saint Père le Pape PIE IX à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Évêques, pour implorer le secours divin en faveur du royaume d'Irlande.

PIE IX, PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« Nos prédécesseurs, les Pontifes romains, ont toujours déployé la sollicitude la plus active et la plus assidue pour secourir, par tous les moyens possibles, les nations chrétiennes. Vous le savez pertinemment, vénérables Frères, vous à qui l'histoire de l'Eglise est connue et familière. Vous n'ignorez pas non plus que ce zèle admirable et salutaire ne s'est pas manifesté seulement par les bienfaits spirituels accordés au peuple chrétien, mais qu'il s'est encore étendu jusqu'au soulagement des calamités publiques, toutes les fois qu'une nation chrétienne en a été frappée. C'est ce que confirment les monuments des temps anciens et modernes, aussi bien que nos propres souvenirs et ceux de nos pères. A qui, en effet, pouvait-il et devait-il mieux convenir de témoigner cette paternelle sollicitude pour le soulagement de tous les Chrétiens, si ce n'est à ceux que la foi catholique nous représente comme les *Pères et les Docteurs de tous les Chrétiens?* A qui les nations malheureuses pouvaient-elles plus naturellement recourir, si ce n'est à ceux qui, placés au plus haut sommet de l'Eglise, ont prouvé dans tous les temps, par le témoignage des faits, qu'ils *étaient pressés par la charité de Jésus-Christ?*

» Touché par ce bel exemple de nos prédécesseurs, et excité par l'inclination de notre propre volonté, aussitôt que

nous avons appris que le royaume d'Irlande était désolé par une cruelle disette de blé et par la cherté de tous les autres aliments, et que cette nation était accablée par un épouvantable déluge de maladies enfantées par la disette des vivres, nous nous sommes empressé de procurer, autant qu'il a dépendu de nous, des secours à ce peuple dans la détresse. Nous avons donc ordonné que dans notre ville il fût adressé à Dieu des prières publiques, et nous avons exhorté le clergé et le peuple romain, ainsi que les autres personnes habitant Rome, à porter secours à l'Irlande. Ainsi avons-nous pu, réunissant les sommes que nous avons offertes de grand cœur, et celles que la difficulté des temps nous a permis de recueillir à Rome, envoyer à nos vénérables Frères les Archevêques d'Irlande un secours qu'ils ont dû partager selon les besoins locaux et la condition de leurs malheureux concitoyens.

» Néanmoins, les lettres que nous recevons encore de l'Irlande sont telles; les nouvelles que nous apprenons chaque jour au sujet des fléaux dont nous venons de parler, et qui non-seulement durent toujours, mais s'aggravent de plus en plus dans cette île, sont de telle nature, qu'elles accablent notre cœur d'une indicible douleur, et qu'elles nous pressent vivement de donner une nouvelle assistance à cette infortunée nation. Que ne devons-nous pas tenter, en effet, pour relever ce peuple de l'affreuse extrémité où il se trouve, nous qui savons quel est, quel a toujours été le respect du clergé et du peuple d'Irlande à l'égard du Siége apostolique; combien, dans les temps les plus difficiles, a brillé la constance de cette nation à professer la religion catholique; par quels travaux le Clergé irlandais a propagé la foi jusque dans les contrées les plus lointaines de l'univers; enfin avec quelle piété, avec quel religieux amour la nation irlandaise *honore et reconnaît*, dans la personne de Notre humilité, le saint apôtre Pierre, *dont la dignité*, pour emprunter les paroles de Léon-le-Grand, *se perpétue dans son indigne héritier ?*

» A ces fins, après y avoir mûrement réfléchi, et sur l'avis de plusieurs de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Eglise romaine, Nous avons résolu de vous adresser cette lettre, vénérables Frères, afin que Nous puissions, de concert avec vous, pourvoir aux nécessités de l'Irlande.

» Nous vous exhortons donc à ordonner que, dans les diocèses ou dans les contrées soumis à votre juridiction, ainsi qu'il a déjà été fait dans Notre ville de Rome, des prières publiques soient récitées, pendant trois jours, dans les temples et dans les autres lieux consacrés, afin que, touché de ces supplications, le Père des miséricordes délivre la nation irlandaise de ce cruel fléau, et éloigne une aussi terrible calamité des autres royaumes et pays de l'Europe. Et afin que ce désir soit accompli avec plus d'empressement et d'efficacité, Nous accordons une indulgence de sept années chaque fois, à ceux qui assisteront à ces prières, et en vertu de Notre pleine autorité apostolique, une indulgence plénière aux fidèles qui assisteront à la récitation de ces mêmes prières pendant les trois jours continus, et qui, pendant la semaine de ce triduo, s'étant purifiés par le sacrement de Pénitence, recevront le très-saint Sacrement de l'Eucharistie.

» Ensuite, ce que nous recommandons le plus à votre piété, vénérables Frères, c'est que vous excitiez par vos exhortations les peuples soumis à votre juridiction à aider l'Irlande des largesses de leur charité. Nous savons que nous n'avons pas besoin de vous rappeler ni la vertu de l'aumône ni les fruits abondants qu'on en retire pour obtenir miséricorde du Dieu très-bon et très-grand. Vous n'ignorez pas avec quelle éloquence et quelle sagesse les saints Pères, et surtout saint Léon-le-Grand, dans plusieurs de ses discours, ont relevé le mérite de l'aumône. Vous avez sous la main l'admirable lettre de saint Cyprien martyr, évêque de Carthage, aux évêques de Numidie, qui contient un si beau témoignage de l'empressement avec lequel le peuple confié à sa charge pastorale soulagea par sa générosité les

chrétiens souffrants. Vous pouvez vous rappeler aussi ces paroles de saint Ambroise, évêque de Milan : *Que la beauté des richesses n'est pas d'être renfermées dans la bourse des riches, mais d'être employées à la nourriture des pauvres; qu'elles brillent d'un plus vif éclat lorsqu'on les distribue aux malades ou aux indigents; que les chrétiens doivent employer leurs richesses à chercher non leur propre satisfaction, mais l'accomplissement du désir de Jésus-Christ, afin qu'un jour Jésus-Christ les recherche lui-même.* Nous espérons que par ces pensées et par celles que votre charité vous suggérera, vous pourrez apporter un grand soulagement au pauvre peuple dont nous vous parlons.

» Nous pourrions terminer ici cette lettre; mais, au moment où déférant à nos intentions, vous allez, vénérables Frères, ordonner des prières publique, nous ne voulons pas omettre de déposer dans votre cœur la pensée que nous suggère pendant les jours et pendant les nuits *Notre vigilance continuelle, la sollicitude de toutes les églises*[1]. Nous sommes préoccupé sans cesse de cette cruelle et terrible tempête qui est soulevée contre l'Église universelle. Notre esprit s'épouvante en pensant *avec quelle malignité l'ennemi s'élève contre le Saint des saints*[2], et combien sont odieuses ses machinations *contre le Seigneur et son Christ*[3].

» C'est pourquoi nous vous recommandons avec instance, à l'occasion des prières publiques à ordonner pour l'Irlande, d'engager les peuples soumis à votre pouvoir à prier en même temps le Seigneur pour l'Église universelle.

» Sur ce, nous vous accordons avec amour, vénérables Frères, la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 25 mars l'an 1847, de notre Pontificat le premier. »

Vous ne serez pas insensibles, N. T. C. F., à ces douces et puissantes exhortations. Nous savons tout ce qu'on peut objecter contre de nouveaux appels

[1] II. COR. XI. 28. [2] PS. LXXIII. 3 [3] PS. II. 2.

faits à votre charité, vos propres besoins, les sacrifices que vous vous êtes déjà imposés pour subvenir à des besoins étrangers. Mais comparons nos souffrances à celles de nos frères. Nous sommes, il est vrai, pour emprunter le langage de l'Apôtre, *nous sommes éprouvés par l'affliction, mais nous n'en sommes point accablés; nous sommes dans l'inquiétude, mais non dans le désespoir; nous souffrons la disette, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous sommes affaiblis, mais non pas réduits à la mort* [1]. Là, au contraire, toute tête est languissante, tous les bras sont sans force, tous les cœurs abattus. Le corps entier de la nation n'est qu'une grande plaie sans appareil qui l'adoucisse. Le Saint Père n'excepte d'ailleurs aucune infortune, dans l'invitation qu'il nous adresse de contribuer par nos supplications et par nos aumônes au soulagement des malheurs publics, et nous saisissons avec bonheur cette occasion d'apporter quelque rafraîchissement à ceux de nos bien-aimés diocésains; qui se ressentent le plus de la rigueur des temps et de la stagnation des affaires.

[1] 2 COR. IV. 8.

DISCOURS[1]

À L'OCCASION

DE SON RETOUR DE ROME,

LE 3 NOVEMBRE 1847.

Après une longue absence, il est doux de se revoir, N. T. C. F., lorsque l'on s'aime. C'est un bonheur que je goûte en ce moment avec plénitude, parce que je sens qu'il est partagé par vous tous. Vous venez de me le prouver par des démonstrations dont mon cœur est profondément touché et vous gardera un éternel souvenir. Et cette allégresse commune, cette réciprocité de jouissances reçues et données se comprend aisément, N. T. C. F., dès que l'on considère avec les yeux de la Foi les rapports qui nous unissent. Une Eglise est une famille, et il est naturel qu'une famille soit dans la joie, quand elle revoit un père. Un diocèse est un troupeau, et le Pasteur se félicite quand il retrouve

[1] MM. les Curés sont autorisés à lire ce discours en chaire, s'ils le jugent convenable.

ses brebis fidèles. Au reste, quand je parle d'absence, j'entends parler de l'absence du corps : car, de loin comme de près, vous êtes toujours restés présents à ma pensée et à mon cœur. Dieu m'est témoin que je vous ai constamment portés devant lui dans une présence intime; que je n'ai cessé, durant ces jours de séparation, de faire mémoire de vous dans tous mes Sacrifices, de vous et de vos Prêtres, nos bien-aimés Coopérateurs, de vous et de nos très-chers filles, les épouses de J.-C., de vous et de vos enfants, votre plus cher trésor et notre plus douce espérance, de vous enfin comme de tous vos besoins spirituels et temporels, et que la perspective du retour s'est toujours placée devant moi comme un but vers lequel se dirigeaient toutes mes affections et tous mes désirs.

Mais vous attendez de moi, N. T. C. F., que je vous dise quelque chose de ce lointain pèlerinage que je viens d'accomplir au-delà des rivages de la France, au-delà de ces monts qui la protègent comme un boulevard, au-delà de cette mer Méditerranée qui la presse avec amour de ses flots azurés, comme d'une ceinture? Qu'êtes-vous donc allé voir, qu'avez-vous vu dans cette grande Rome qui, depuis tant de siècles, remplit tout l'univers du bruit de son nom? Voilà la question que toutes les bouches m'adressent avec une curiosité impatiente que je dois satisfaire!

Ce que nous sommes allé voir, N. T. C. F., ce

n'est pas la Rome de la République et des Césars, bien que les souvenirs en soient encore vivants dans des ruines que le temps a respectées, ou que la main de l'homme retire chaque jour des entrailles du sol pour les rendre à la lumière, étonnée de les éclairer après tant de siècles d'oubli et d'obscurité. Rome antique eut sans doute des vertus à son berceau, la frugalité, la tempérance, la simplicité des mœurs, l'amour de la patrie. Mais ces vertus, trop souvent filles de l'orgueil, furent mêlées de bien des vices, ou se corrompirent par leur exagération même et leur excès. Elles furent presque toujours égoïstes, équivoques, outrées, violentes plus que soutenues, sauvages plus qu'humaines, des vertus de cité, de nationalité, exclusives du sentiment universel de l'amour des hommes, des vertus de convention, de circonstance, de théâtre et d'ostentation, vaines en tout comme les motifs qui les inspiraient et comme les objets qu'elles se promettaient pour récompense. Eh! que d'ombres dans le tableau des vertus de Rome, même dans ses plus beaux jours! Vous admirez la continence de Scipion et le dévouement de Fabricius, et vous reculez d'horreur devant les deux Brutus, le premier égorgeant ses fils, le second poignardant son bienfaiteur et son père. Après la vertu, vint la gloire avec la passion des conquêtes, et la soif de la domination. Mais quelle gloire, grand Dieu! une gloire souillée de carnage et de rapines,

ce Tibre si fameux, grossi moins par les sources qui alimentent son cours que par les larmes et le sang des nations, tous les peuples esclaves, enchaînés aux pieds d'un peuple-Roi, des triomphes insolents, des vainqueurs sans pitié, des maîtres orgueilleux, imposant leur volonté cupide, capricieuse, brutale, comme raison suprême et comme unique loi, le monde entier écrasé sous un sceptre de fer; non, ce n'est point là la Rome que nous sommes allé voir !

Ce que nous sommes allé voir, N. T. C. F., ce n'est pas non plus la Rome des lettres, la Rome des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes. Nous ne venions chercher, ni le laurier qui ombrage la tombe de Virgile, ni Tibur où Horace chantait le plaisir au milieu des coupes et des parfums, dans des fêtes riantes que le souvenir de la mort venait parfois cependant attrister de son ombre; ni les jardins où Sénèque démentait, par son luxe opulent et voluptueux, les leçons d'austère sagesse qu'il essayait de faire goûter à la jeunesse patricienne; ni le Forum ni cette tribune aux harangues, où Cicéron remuait les volontés et charmait les oreilles du peuple le plus sensible de l'univers au nombre et à l'harmonie du langage. Ce n'est pas que nous ne nous inclinions devant la renommée de ces grands hommes, nos maîtres et nos modèles dans l'art de penser et d'écrire. Mais si l'homme de lettres, l'homme du monde, le voya-

geur fidèle au culte des souvenirs peuvent rechercher leurs traces glorieuses, de plus graves et de plus hautes pensées occupent l'esprit du Chrétien, du Prêtre, de l'Evêque, lorsqu'ils dirigent leurs pas vers la Ville éternelle.

Ce que nous sommes allé voir, N. T. C. F., ce n'est pas enfin la Rome des arts, quoiqu'elle en soit le temple le plus auguste et le plus magnifique qu'ait jamais éclairé le soleil, et que l'antiquité tout entière, Etrusque, Egyptienne, Grecque, Romaine, y soit debout, bien que parfois mutilée, dans ses portiques, ses arcs-de-triomphe, ses colonnes, ses aqueducs, ses obélisques, ses vases, ses urnes, ses statues, ses mausolées. Nous ne faisons pas même d'exception en faveur des monuments que le spiritualisme chrétien a érigés à côté des chefs-d'œuvre enfantés par le sensualisme des sociétés païennes : ces églises aussi nombreuses, plus nombreuses que les jours de l'année, et tout éblouissantes par la profusion des bronzes, des dorures, des marbres les plus rares, des peintures les plus ravissantes; ces dômes, ces coupoles hardies jetées dans les airs par on ne sait quelle force mystérieuse, à une hauteur que l'œil peut à peine mesurer; ces musées, riches des plus belles productions que créa l'esprit ou la main de l'homme; ces fontaines éternellement jaillissantes dont les larges courants et les flots intarissables représentent d'ailleurs si bien les eaux de la Grace qui, de l'en-

ceinte sacrée, où Dieu a placé leur source vont réjouir et fertiliser toutes les contrées de la terre; cette basilique de Saint-Pierre, la merveille du monde qui, par ses prodigieuses proportions, semble vouloir embrasser dans son sein la Catholicité tout entière; ce Vatican qui, dans ses galeries immenses renferme à lui seul plus de richesses en manuscrits, en miniatures, en mosaïques, en sculpture, en ciselure, en tableaux de grands maîtres que tous les palais des rois de l'Europe!

Et, en vérité, si l'on aime les grands spectacles, faut-il donc les aller chercher si loin? La nature n'en étale-t-elle pas sous nos yeux de plus dignes d'admiration que les ouvrages même les plus parfaits sortis de la main des hommes; le ciel avec ses astres étincelants, la terre avec ses fleuves, ses forêts, ses montagnes, la mer avec ses grandes eaux, ses bras spacieux et ses admirables soulèvements, miracles permanents qui ne nous trouvent insensibles que parce que nos yeux y sont accoutumés? Et qui ne sent que tous nos efforts pour réaliser par le ciseau, par le burin, par le pinceau, le beau, le grand, le sublime, attestent moins encore notre génie, que notre impuissance à égaler les merveilles que le Créateur a semées à pleines mains dans ce monde visible?

Que sommes-nous donc allé voir, N. T. C. F.? Nous sommes allé voir la Rome chrétienne, la Rome bâtie sur le fondement des Apôtres et cimentée du

sang des Martyrs; ces catacombes où se retrouvent, témoins contemporains des usages des premiers siècles et à la grande confusion de nos frères séparés qui prétendent que notre culte a changé, les vestiges encore subsistants de la vénération des reliques, des images de notre Sauveur, de sa divine Mère et des Saints, ainsi que des cérémonies usitées aujourd'hui dans la célébration de nos Mystères; où reposent, pieusement entourées des emblêmes de leurs victoires et des symboles de l'immortalité, les cendres vénérables des généreux Confesseurs de J.-C.; vastes cimetières creusés dans les entrailles du rocher, où tout un peuple d'opprimés s'ensevelissait vivant pour sauver sa dignité d'homme et la liberté de sa Foi, et d'où, après trois cents ans de persécution, Dieu fit sortir et apparaître enfin une société nouvelle, jeune, forte, épurée par le sacrifice, sur les débris d'une société usée de vieillesse et de corruption, comme aux premiers jours du monde il fit jaillir la lumière du sein des ténèbres; ce Colysée et ces arènes, où cent mille spectateurs ayant à leur tête les Consuls, les Empereurs et les philosophes de ce temps-là, battaient des mains au spectacle de vieillards, de faibles femmes, de jeunes vierges, de tendres enfants jetés aux bêtes, déchirés par les dents des lions et des tigres; ces chevalets, ces pointes aiguës, ces ongles de fer, nous les avons touchés de nos mains, employés à torturer les victimes; ces chaînes chargées

de poids énormes et rivées aux pieds des Martyrs, afin que, précipités dans le fleuve, un flot libérateur ne pût les faire remonter au rivage; et puis, la Croix plantée au front du Capitole, la statue du batelier de Génézareth dominant la colonne de Trajan, le vrai Dieu s'asseyant au Panthéon dans l'assemblée des dieux vaincus et humiliés, comme un juge sur le tribunal d'où il foudroie le mensonge et l'erreur [1], et Marie, reine des Anges, voyant un de ses plus beaux temples s'élever sur les ruines du palais de ce Dioclétien qui se vantait, l'insensé! dans une fastueuse inscription, d'avoir effacé pour jamais le nom Chrétien de dessus la terre!

Ce que nous sommes allé voir à Rome, N. T. C. F., c'est l'Eglise Mère et Maîtresse de toutes les autres, et en particulier de l'Eglise de France, sa fille aînée, fière d'avoir reçu les premières paroles de la Foi de la bouche de prédicateurs partis du seuil Apostolique; cette Eglise à qui seule appartient, comme parlent les Pères, la *principauté principale*, *et où doivent accourir et se presser* avec amour, sous peine d'être retranchés du royaume de Dieu, *tout ce qu'il y a d'Eglises particulières et de Fidèles dispersés sur tous les points de l'univers* [2]; *hors de laquelle celui qui moissonne dissipe, et celui qui mange l'Agneau est un pro-*

[1] Deus stetit in synagogâ deorum, in medio autem deos dijudicat. PS. LXXXI. 1.

[2] S. IRÉNÉE.

fane [1]; cette Maison, bâtie sur la montagne, afin que tous les peuples puissent la voir de loin et se disent : *Venez, allons sur la montagne; car c'est de cette nouvelle Sion que sort la Loi, et de cette Jérusalem nouvelle que les oracles de la vérité se font entendre* [2]; cette Pierre sur laquelle J.-C. a édifié son Eglise et contre laquelle il n'est donné ni aux puissances de l'enfer, ni aux puissances de la terre, ni aux puissances conjurées des passions, de *prévaloir* : Pierre toujours battue des vents et de l'orage, et toujours ferme et inébranlable, *qui écrase celui sur qui elle tombe, et sur laquelle tout ce qui a osé se heurter s'est brisé la tête;* Pierre qu'il faut bien trouver quelque part, puisque J.-C. nous déclare qu'il l'a posée, et qui ne peut se trouver véritablement que là, puisque c'est là seulement qu'une tradition de dix-huit siècles la montre à ceux qui la cherchent; cette Eglise enfin, *colonne et fondement de la vérité* [3], et siége indéfectible où l'erreur ne s'assit jamais, même aux époques les plus désastreuses de son histoire; cette Chaire suprême d'où part avec le rayon de la doctrine le rayon du gouvernement, centre de l'unité, lien qui unit toutes les intelligences dans une même foi, toutes les volontés dans un même amour, tous

[1] S. JÉROME.

[2] Venite, ascendamus ad montem..., quià de Sion exibit Lex, et verbum Domini de Jerusalem. IS. II. 3.

[3] Ecclesia columna et firmamentum veritatis. TIMOTH. III. 15.

les peuples dans une même famille, tous les membres en un même corps, et pour tout dire, en un mot, la tête, le cœur, la main et la voix de cette grande société Catholique qui a l'immensité pour limite, et pour durée, l'éternité !

Car, nous n'avons garde, N. T. C. F., de séparer ici le Siége d'avec le Pontife, à l'exemple de ces raisonneurs subtils qui, par un effort d'abstraction, ont cru pouvoir établir une distinction entre la Chaire romaine et son Chef auguste, et refuser à celui-ci un privilége qu'ils accordent à celle-là. Non, ce n'est pas un Siége abstrait, métaphysique, idéal, que nous sommes allé vénérer ; mais un Siége animé, vivant, occupé et tout rempli de l'autorité, de l'esprit, de la grace du Prince des Apôtres qui continue à y parler par la bouche de ses successeurs : c'est le siége de celui à qui J.-C. a dit : *Je te donnerai les clés du royaume des Cieux*; *tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au Ciel*, *et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au Ciel*, et ailleurs : *Pais mes agneaux*, *pais mes brebis ;* les petits et les mères, les pasteurs et les peuples, comme l'interprète Bossuet, c'est-à-dire, nourris-les du lait de la doctrine et du pur froment de la vérité. Et encore : *Pierre*, *j'ai prié pour toi ;* vous l'entendez ; c'est la prière d'un Dieu, toujours sûr d'être exaucé à cause de la dignité de sa personne ; *Pierre*, *j'ai prié pour toi*, *afin que ta foi*, non pas seulement la foi de ton siége, mais ta

foi comme fondement et chef de l'Eglise, *ne défaille point et que tu sois toujours debout pour y confirmer tes frères* [1].

Et ici, N. T. C. F., si les limites de cette simple allocution nous le permettaient, que de considérations n'aurions-nous pas à vous présenter sur cette admirable succession de 259 Pontifes toujours assis sur la même pierre, au milieu des ruines que le passage de deux mille ans a amoncelées sur la terre! Glorieuse chaîne dont tous les anneaux se touchent, depuis le Pêcheur de Tibériade jusqu'au dernier de ses successeurs! Sainte génération de Prêtres-Rois, inénarrable comme celle du Fils de Dieu, qui prend sa source au Ciel même, d'où elle redescend par Abel, par Abraham, par Melchisédech, par Aaron, jusqu'à Simon, fils de Jonas, pour reprendre par ce canal nouveau un cours que la fin des temps verra seule interrompre! Dynastie unique dans les annales du monde, non-seulement par l'ancienneté de son origine et la perpétuité de sa durée, et le nombre des grands princes qu'elle a produits, mais par le mode de transmission de la souveraineté, et dont la filiation s'établit non par le sang, par les aïeux, par les généalogies, mais par l'élection de Dieu, par un écoulement divin du Sacerdoce éternel, par l'onction et le sacre du Saint-Esprit lui-même!

[1] Simon, Simon.... Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua; et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos. LUC. XXII. 31, 32.

Mais nous avons hâte, N. T. C. F., de prononcer un nom murmuré par toutes les bouches et que vos cœurs ont déjà mille fois répété. Nous l'avons vu le bien-aimé Pie IX, Pie IX le grand, plus grand que toute louange, le plus généreux des princes et le plus pieux des Pontifes; de tous les monuments de Rome le plus digne d'être contemplé, que le peuple Romain bénit, que toute l'Italie regarde, que toute l'Europe admire, que tant d'espérances saluent, qu'un immense amour environne! Nous l'avons vu, parce que nous avions à déposer à ses pieds le profond hommage de notre gratitude pour l'éminente dignité dont, sur une auguste initiative, il a daigné honorer notre faiblesse. Nous l'avons vu, parce que nous avions à en recevoir de ses mains les derniers gages et les suprêmes insignes; mais nous l'avons vu surtout, parce que notre cœur, parce que notre foi avaient besoin de lui porter le tribut de notre respect et de notre soumission filiale envers son Siége auguste et sa Personne sacrée. Comment vous rendre les émotions de cette première audience, où tremblant de crainte et de tendresse, nous nous sommes trouvé en présence de la charité et de la douceur du Sauveur lui-même! Dans ses yeux, quelle expression de bonté! que de suavité dans sa parole! quelle majesté sereine dans ses traits! Représentez-vous une de ces figures angéliques des Bruno et des Bernard, où le pinceau le plus délicat s'est plu à verser toutes les graces d'une vertu céleste! Ah! si

vous aviez pu le voir comme nous l'avons vu, le calme de son front qu'assiégent cependant tant de sollicitudes, la confiance de son regard, quand il le porte sur l'image du divin Crucifié, toujours présente devant lui, cette bénignité et cette mansuétude répandue sur ses lèvres; non, il n'est point d'esprit si rebelle qui n'eût confessé la Foi, point de genou qui n'eût plié, point de langue qui ne se fût écriée : Saint Père, vous êtes vraiment le Vicaire du Fils de Dieu! Avec quelle bonté il nous a ouvert ses bras paternels, au moment où nous tombions à ses pieds pour les couvrir de nos embrassements et les arroser de nos larmes! Comme il nous prêtait une oreille attentive et charmée, quand nous lui parlions de votre attachement à l'unité catholique, du zèle, de la science et de la régularité de notre clergé, du grand nombre de nos établissements religieux voués à la prière, à l'instruction, aux œuvres de miséricorde, des fruits admirables que le dernier Jubilé, le Jubilé de Pie IX, a produits parmi nous! Nous lui avons dit nos consolations et nos joies; nous lui avons aussi confié le secret de nos peines; car nous lui devions un compte consciencieux des obstacles comme des moyens que nous rencontrons sur nos pas pour accomplir le bien qui est la fin de notre ministère.

Mais sa bénédiction étant descendue sur nous, nous nous sommes relevé fort et plein d'une ardeur nouvelle pour soutenir les combats de la Foi, même

jusqu'à l'effusion de notre sang, comme nous y engage le serment imposé à la Pourpre romaine. Cette bénédiction, nous ne l'avons pas demandée pour nous seul. Nous avons prié le saint Pontife de l'étendre à tous ceux qu'il nous a donnés pour enfants; aux justes pour qu'ils s'assurent la couronne par leur persévérance; aux faibles et aux chancelants pour qu'ils affermissent leur voie et cessent de boîter des deux côtés; aux pécheurs enfin pour qu'ils se convertissent et qu'ils vivent de la seule vie véritable. Il a daigné la remettre dans nos mains, tout indignes qu'elles sont de porter ce trésor de graces. Nous allons les ouvrir sur tout ce vaste diocèse, en les ouvrant sur vous, chers habitants de Cambrai qui le représentez tout entier, dans ce moment solennel, par votre pieux concours et vos religieuses dispositions. La bénédiction qui vous sera donnée cette fois n'est pas la mienne, c'est la bénédiction de celui qui m'a envoyé. Pour qu'elle opère en vous tous les biens qu'elle renferme, je ne vous demande qu'une chose : c'est de la recevoir avec une foi, une ferveur égale à l'amour que vous porte le Père commun qui nous a confié la mission si douce de vous bénir en son nom.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

EN L'AN DE GRACE 1848.

PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

---

1. A notre retour du seuil Apostolique, notre premier devoir, N. T. C. F., comme notre premier besoin était de vous parler des grandeurs de Rome la sainte, et surtout de l'incomparable Pontife qui occupe si glorieusement la chaire de saint Pierre. Nous devions ce premier hommage au Pasteur suprême pour les bontés dont il a daigné nous combler, pour toutes les graces et faveurs spirituelles accordées tant à notre personne qu'à notre troupeau bien-aimé. Nous le devions à l'édification publique, pour unir le faible tribut de notre admiration à ce concert unanime de louanges qui montent chaque jour jusqu'à son trône de toutes les contrées de la terre, et que commande la noble alliance du génie et de la vertu dans les splendeurs du souverain Pontificat. Nous vous le devions

enfin à vous-mêmes, N. T. C. F., pour resserrer par l'amour les liens qui vous unissent par la Foi au centre de l'unité, à ce Siége antique et vénéré que les deux plus beaux génies de la France, l'Aigle de Meaux et le Cygne de Cambrai, le premier dans son admirable discours sur l'unité de l'Eglise, le second dans son Mandement pour l'acceptation d'une Bulle Apostolique, saluaient à l'envi par ces magnifiques paroles : *O Eglise d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, si je vous oublie jamais, que j'oublie aussi ma main droite! Que ma langue se sèche et devienne immobile, si vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir le principal objet de ma joie et de mes cantiques* [1].

II. Mais il est un autre sujet, N. T. C. F., dont nous n'étions pas moins jaloux de vous entretenir. Après avoir honoré le Chef visible de l'Eglise, le Père commun de la Chrétienté, que J.-C. a fait son représentant sur la terre, nous ne pouvions oublier la Mère qu'il nous a donnée dans les cieux, Marie que dans Rome nous avons vue si fidèlement servie, si pieusement invoquée, si tendrement aimée, et qui chaque jour y révèle sa puissance et sa bonté maternelle par un si grand nombre de prodiges de miséricorde, qu'on pourrait croire qu'Elle a quitté le séjour céleste pour venir au milieu de la foule

[1] BOSSUET, Discours sur l'Unité de l'Eglise, troisième partie. — FÉNELON, second Mandement pour l'acceptation de la Constitution *Unigenitus*.

confiante de ses fervents serviteurs, habiter d'une manière sensible et presque visible ces sanctuaires embellis de son image, sans cesse retentissants de son nom béni, embaumés du parfum de ses vertus, pleins des souvenirs de ses bienfaits, et tout resplendissants de sa lumière et de sa gloire. Il est, vous le savez, un de ces sanctuaires qui nous est cher au-dessus de tous les autres, et qui nous inviterait tout seul de vous parler de la Mère de Dieu, quand bien même nous n'y serions pas déjà sollicité par la filiale dévotion que, malgré nos misères, nous avons toujours professée pour Elle. Vous avez nommé l'Eglise de *Sainte-Marie de la Paix*, qu'avec l'agrément de Sa Sainteté nous avons adoptée, pour notre titre cardinalice, de préférence à plusieurs autres laissées à notre choix, parce que nous aimons Marie, parce que nous aimons la paix, et que nous espérons, sous de si doux auspices, posséder avec vous ce premier de tous les biens, après les biens du Ciel. Ce n'est pas, N. T. C. F., que nous nous proposions dans ce simple entretien de vous donner un panégyrique complet de la très-sainte Vierge. En eussions-nous le talent, le temps nous manque pour célébrer dignement les grandeurs de Celle dont l'éloge est resté intarissable dans la bouche même des Saints. Nous voulons bégayer bien plus que chanter ses louanges. De grands orateurs n'ont pas cru ravaler la majesté de la Parole sainte, en paraphrasant dans le langage le plus familier

l'*Oraison Dominicale*. Nous nous ferons plus humble encore, comme il convient à notre médiocrité. C'est la *Salutation Angélique* que nous essayerons de paraphraser, et nous retrouverons encore ici un de nos plus doux souvenirs de Rome, où chez les grands comme chez le peuple, l'usage a prévalu de marquer par le *Salut de l'Ange* les principales divisions du jour, où l'on ne dit pas comme parmi nous le matin, le midi et le soir, mais l'heure de l'*Ave Maria*. Heureux si l'explication de cette suave prière, instruit nos lèvres à la réciter avec foi et avec amour; nos lèvres, hélas! si froides à la prononcer, et trop souvent dédaigneuses d'une formule où l'indifférence ne voit qu'une fastidieuse et monotone répétition de paroles, mais où une piété tendre et éclairée sait découvrir un fond inépuisable de sentiments et de lumières!

III. La *Salutation Angélique*, N. T. C. F., comprend deux parties bien distinctes : la première, composée des paroles mêmes de l'Evangile; la seconde, d'une prière que l'Eglise y a ajoutée. Ces deux parties embrassent dans leur ensemble le double culte que nous devons à Marie. Par la première, nous lui rendons un culte d'honneur; par la seconde, un culte d'invocation; en sorte que sous une seule et même formule, admirable abrégé de nos devoirs envers Elle, nous la glorifions à la fois comme notre Reine, et nous l'implorons comme notre avocate et notre médiatrice. Méditons l'une après l'autre cha-

cune de ces paroles inspirées, et tâchons de goûter par le cœur et par l'esprit la Manne cachée sous l'écorce de la lettre.

IV. *Ave*, je vous salue ! c'est la première parole de cette douce prière, parole venue du Ciel et recueillie aux pieds du trône du Tout-Puissant par un messager céleste, pour la porter à la plus humble et à la plus sainte des créatures. C'est un Ange qui la prononce; nous devrions être des anges d'innocence et de pureté pour la redire. Mais puisque, malgré notre corruption et nos souillures, l'Eglise, dans son indulgence, nous la met à la bouche, qui pourrait se refuser à la répéter avec l'envoyé du Très-Haut, que dis-je? avec J.-C. lui-même : car il est permis de croire qu'il n'employait pas d'autre salutation, quand il rendait à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère? Et nos frères séparés qui n'admettent, disent-ils, pour règle de leur culte comme de leur foi que la pure Parole de Dieu consignée dans les Ecritures, sont-ils excusables de protester contre une invocation écrite mot pour mot dans nos Evangiles? Ont-ils bonne grace de nous reprocher cet *Ave*, sorti une première fois d'une bouche angélique, et répété mille fois par une bouche divine? Oublient-ils que cet *Ave* annonça le Salut au monde; et, en le supposant privé de toute autre vertu, n'a-t-il pas du moins à leurs yeux le mérite de nous rappeler la mémoire du plus grand de nos mystères? O douceur ineffable de notre foi! Etre

admis à l'honneur de saluer une Reine, c'est une faveur enviée par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans un royaume. Et à chaque jour, à chaque heure, une humble femme, un pauvre vieillard, le plus petit enfant, le dernier des hommes, et, chose plus étonnante encore! le pécheur lui-même, peuvent se présenter devant la Reine des cieux et lui dire. Je vous salue, avec la confiance que leur hommage sera accueilli avec bonté et payé par une grace!

v. Mais apprenez-nous, ô divin messager, le nom de Celle que vous saluez avec tant de respect! C'est le Nom de la fille des rois et des plus anciens patriarches, issue du sang d'Abraham, de la tribu du Juda, de la racine de David, Nom glorieux que les plus grandes reines s'honoreront de porter dans la suite des siècles! *Marie*, *Ave Maria*. Marie! Nom si doux qu'on ne se lasse point de le redire, tant il est à la bouche d'une incomparable suavité. Marie! Nom au-dessus de tout nom, après celui du Sauveur, la joie des anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante, devant lequel tout front s'incline au Ciel, sur la terre et dans les enfers; dont on peut dire ce que saint Bernard a dit de celui de Jésus, qu'il est *un rayon de miel à nos lèvres, une mélodie à notre oreille, une réjouissance pour notre cœur* [1]*!* Marie! qui, dans l'idiôme sacré, signifie *Souveraine* et que le

[1] Mel in ore, in aure melos, in corde jubila. S. BERN.

peuple, dans la naïveté et la vérité de son langage, traduit par *Notre-Dame*, comme s'il sentait que la puissance qui lui est donnée nous appartient plus qu'à Elle-même; Marie! qui s'interprète aussi par le mot de *Mère*, mot le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues que parlent les hommes, et *Mère remplie d'amertumes*, pour nous rappeler sans doute qu'Elle nous a enfantés dans la douleur!

VI. Marie, pleine de graces, *gratiâ plena*. Les prophètes se sont plu à célébrer sa ravissante beauté. *Vous êtes toute belle ma bien-aimée*, lui dit le Seigneur, *et aucune tache n'altère la perfection de vos traits* [1]. Salomon l'a vue se lever, *pareille à l'aurore naissante*, *belle comme la lune*, *brillante comme le soleil* [2]. L'Eglise, dans ses offices, compare *sa blancheur au lis de la vallée*, *sa taille élancée au palmier de Cadès*, *et l'éclat de son teint à la rose de Jéricho*. Les peintres ont épuisé toutes les couleurs de leur palette pour représenter ces purs attraits, cette candeur virginale dont l'idéal ne se trouve que dans les cieux. Mais ces graces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme. *Toute la gloire de la Fille du Roi est au-dedans* [3]. Pour nous, N. T. C. F., la grace ne nous est versée qu'avec mesure, et en quelque sorte goutte

[1] Tota pulchra es, amica mea; et macula non est in te. CANT. IV. 7.
[2] Sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. CANT. VI. 9.
[3] Omnis gloria filiæ regis ab intus. PS. XLIV. 15.

à goutte. *Mais le Seigneur a sanctifié son tabernacle, et la grace y est entrée comme un fleuve abondant et impétueux* [1]. Les Saints même les plus parfaits ont vu sans doute leur justice s'élever, et la grace s'accroître en eux, dans la proportion de leur fidélité, mais jamais à un tel degré qu'il ne fût plus possible d'y ajouter encore. Marie en possède la plénitude, et la possède sous toutes ses formes, et comme vierge, et comme épouse, et comme mère, et dans sa conception, et dans sa naissance, et dans sa sainte vie, et dans sa bienheureuse mort. Plénitude de graces dont saint Augustin la voit couverte comme d'un bouclier qui repousse le péché de tous les points où il pourrait porter ses coups. Aussi ce grand docteur ne veut-il point, à cause de l'honneur de Dieu, qu'il soit en aucun sens question de Marie, lorsqu'il s'agit du péché [2]. O Marie! nous pouvons donc le dire avec la confiance de la piété, et puissions-nous bientôt l'affirmer avec la certitude de la foi, vous êtes vraiment toute belle et toute pure, et la tache commune à tous les enfants des hommes n'a point souillé la source de votre origine! Le déluge, il est vrai, a couvert la terre, mais l'Arche sainte était

[1] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei : sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. PS. XLV. 5

[2] Exceptâ Sanctâ Virgine Mariâ, de quâ, propter honorem Domini, nullam prorsùs, cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem. Scimus quòd ei plùs gratiæ collatum fuerit ad vincendum ex omni parte peccatum. S. AUG.

portée sur les eaux. *Ave, Maria, gratiâ plena.*

VII. Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum.* C'est une conséquence nécessaire de la présence de la grace dans le cœur du Juste. *Nous viendrons en lui*, dit le Seigneur, et *nous ferons en lui notre demeure* [1]. Mais Dieu est avec Marie d'une manière bien plus admirable qu'il ne l'a été avec aucun de ses Saints, admis le plus avant dans sa familiarité, qu'il ne l'est même avec les intelligences les plus élevées dans la hiérarchie céleste. Ne parlons pas de l'union de Marie avec le Père, qui lui donne pour fils celui qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs des Saints; de son union avec le Saint-Esprit, qui survient en Elle et la couvre de son ombre pour opérer le Mystère de l'Homme-Dieu. Ne la considérons que dans son union avec le Verbe incarné. Elle le conçoit par son humilité, Elle le porte dans son chaste sein, Elle le nourrit de son lait, Elle le voit croître en âge et en sagesse, Elle le suit dans ses courses évangéliques, Elle est témoin de ses œuvres et de ses miracles, Elle est debout au pied de sa croix, Elle est assise à sa droite dans la gloire. Hélas! N. T. C. F., le Seigneur aussi serait avec nous, si nous savions être avec lui. Il nous est présent par toutes les merveilles de la création exposées à nos regards : c'est en lui que *nous avons l'être, le mou-*

[1] Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. JOAN. XIV. 23.

vement et la vie [1]. Nous respirons par son souffle. *Ses délices les plus chères sont d'être avec les enfants des hommes* [2]. *Son royaume est au-dedans de vous* [3]. *Il est constamment à la porte de notre cœur et il frappe* [4]. *Non, il n'est pas loin de chacun de nous* [5], dit l'Apôtre. Si nous voulions prendre la peine de le chercher, nous le trouverions dans le fond de notre cœur, dans le secret de notre oratoire, à l'ombre du tabernacle où son amour pour nous l'emprisonne. Mais le charme des sens est plus fort que toutes ces aimables prévenances de notre Dieu. Il est avec nous sans nous; nous sommes en lui sans vivre et converser avec lui. La curiosité de l'esprit nous emporte; les distractions des objets sensibles nous entraînent; et, quand nous ne forçons pas par nos crimes cet hôte divin d'abandonner sa demeure, nous nous privons des douceurs de sa société par notre tiédeur et notre indifférence.

VIII. Mais reprenons, N. T. C. F., la suite de notre texte. *Benedicta tu in mulieribus.* Vous êtes bénie entre toutes les femmes. C'est ce que le Sage avait prédit presque dans les mêmes termes, en la saluant de loin par cette belle louange : « *Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de*

[1] In ipso vivimus, movemur et sumus. ACT. XVII. 28.
[2] Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum. PROV. VIII. 31.
[3] Regnum Dei intrà vos est. LUC. XVII. 21.
[4] Ecce sto ad ostium et pulso. APOC. III. 20.
[5] Quamvis non longè sit ab unoquoque nostrùm. ACT. XVII. 27.

mérites et de gloire: mais vous, vous les avez toutes surpassées [1]. » Les pages des Livres saints sont pleines en effet de noms illustres portés par de saintes héroïnes; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne brillent que comme reflet d'une plus grande lumière, qu'elles sont à l'égard de Marie ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité, qu'elles ne sont enfin qu'une simple figure des grandes choses que Marie devait réaliser. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire. Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répété par toutes les générations. Judith sauva Béthulie, et ses faibles mains abattirent la tête d'un conquérant farouche. Marie a donné un Sauveur à la terre, Elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grace aux yeux du grand Roi qui lui accorda la vie et la liberté d'une race proscrite. Marie a su plaire au Très-Haut, Elle a détourné de nos fronts coupables les traits de sa justice. Exempte de la malédiction qui pèse sur toutes les femmes, Elle a conçu vierge, Elle a enfanté sans douleur, Elle a goûté les joies d'une mère en conservant intact l'honneur de la virginité; Elle a réparé par son obéissance tous les maux que la révolte de la première femme avait introduits dans le monde.

[1] Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. PROV. XXXI. 29.

Nouvelle Eve, elle nous a donné la vie, comme la première nous avait donné la mort; et nous pouvons appliquer aux deux Eves ce que l'Apôtre dit des deux Adams, que la première était terrestre, étant sortie de la terre, que la seconde est céleste, parce qu'elle vient des cieux [1].

IX. Mais si Marie a reçu une bénédiction unique et privilégiée entre toutes les femmes, il est vrai de dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en Elle, de même que toutes les nations ont été bénies dans son Fils. Oui, c'est de cette ère à jamais glorieuse, nos très-chères Sœurs, que date votre affranchissement d'une tyrannie brutale, d'un égoïsme jaloux, de préjugés et de coutumes barbares. C'est Marie qui vous a réhabilitées, élevées, honorées, bien mieux que ne peuvent le faire nos modernes organisateurs de je ne sais quel ordre social nouveau, où vous seriez, disent-ils, émancipées, c'est-à-dire, où par l'extinction de toute foi et la ruine de toute piété, vous retomberiez dans un état de dégradation pire que le premier; car il ne s'agit de rien moins pour vous que d'aliéner la propriété de votre âme et la liberté de votre conscience, pour les mettre à la discrétion de l'homme qui deviendrait ainsi tout à la fois votre époux, votre prêtre et votre Dieu. Jusqu'à l'avènement de Marie, on connaît la destinée de la femme, comptée à peine

[1] Primus homo de terrâ terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis. I. COR. XV. 47.

au nombre des créatures humaines, sujette d'un maître dur plus que compagne d'un époux généreux, prise puis délaissée par le caprice, servante de ses fils devenus adultes, repoussée comme impure du temple même où elle aurait pu du moins pleurer en liberté sa honte et son malheur. Au sein même de la nation juive, si vous exceptez quelques vocations extraordinaires, la condition de la mère et de l'épouse ne différait guère de celle des esclaves qui partageaient avec elles les soins domestiques. En dehors du christianisme et des régions éclairées de sa lumière, voyez encore aujourd'hui à quel degré d'humiliation et d'ignominie est abaissée la moitié du genre humain! Là entassée dans un harem comme un vil troupeau pour servir d'instrument à des voluptés sans amour; ailleurs condamnée à un veuvage éternel après la mort d'un premier époux, ou forcée par un fanatisme aussi impie qu'inhumain à se laisser brûler vive avec son cadavre sur le bûcher funéraire. Etat d'abjection si extrême qu'il n'est plus même senti par la victime qui le subit, et qu'il ne lui reste plus même assez de sens et d'instinct moral pour regretter sa dignité avilie, ou souhaiter qu'elle lui soit rendue. Mais Marie a paru, et de même que la faiblesse de l'âge est devenue l'objet d'un culte de respect, depuis qu'un Dieu s'est fait enfant; de même que la faiblesse de la condition a été affranchie, assistée, considérée, depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre et a pris la forme

de l'esclave, ainsi la faiblesse du sexe s'est relevée de son abaissement, depuis qu'une Vierge a été saluée comme Mère de Dieu; et des trésors d'amour, de sainte pudeur, de sensibilité, de dévouement ont été versés dans le cœur de la femme, en même temps que l'homme l'a entourée de protection, de soins délicats et d'égards respectueux.

x. Bénie soit donc la femme chrétienne qui a été glorifiée en Marie! Mais que, par un juste retour, toutes les femmes la bénissent et la proclament leur libératrice; car c'est encore dans ce sens que se peut entendre le texte sacré: ***Benedicta tu in mulieribus*** ou ***inter mulieres***. Maudite soit l'ingrate qui, oublieuse du bienfait, dédaignerait Celle qui l'a tirée de l'opprobre et de la servitude, qui se permettrait des railleries sur ses mystères, et par une ridicule affectation de supériorité d'esprit, tournerait en dérision les pratiques de son culte! Ces monstres sont rares, il faut l'avouer, et leur rencontre est réputée mauvais présage. Marie, gloire et modèle de son sexe, en est généralement honorée avec une dévotion plus tendre. La jeune fille aime à prier devant l'autel où brille son image; la mère, voyant un enfant dans ses bras, presse le sien sur son cœur avec plus d'amour; l'épouse méprisée se console à ses pieds de l'abandon d'un époux infidèle, et des troupes innombrables de vierges, comme l'avait prédit le prophète, disant un éternel adieu au monde et à ses vanités, s'honorent de marcher

sous sa blanche bannière, pour être présentées par Elle au Roi de gloire [1].

XI. Nos hommages ne sauraient être agréables à Marie, si nous n'y joignions une louange pour son divin Fils. Voilà pourquoi, après l'avoir proclamée bienheureuse entre toutes les femmes, nous bénissons aussi Jésus, le fruit de son sein : *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus!* Jésus et Marie, deux noms inséparables qui s'appellent réciproquement, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'unissent et se confondent par un charme ineffable, comme l'amour qu'ils inspirent s'identifie dans une âme chrétienne! Mais ce souvenir du Sauveur, dont se couronne la première moitié de la Salutation angélique consacrée à la vénération, a pour motif notre instruction autant que notre piété. Il nous apprend que J.-C. est le terme des honneurs que nous rendons à Marie, comme il en est le principe; qu'à lui seul se rapporte tout culte, toute louange, toute gloire décernée à ses saints et même à la Reine de tous les saints; que toute dévotion qui ne reposerait pas sur ce fondement, serait vaine, illusoire, impie, et qu'en vain nous prétendrions servir la Mère si nous outragions le Fils par l'inobservation ou le mépris de sa loi.

XII. Après avoir payé avec l'Ange un tribut d'honneur à Marie, nous lui rendons avec l'Eglise un culte d'invocation. *Sancta Maria, Mater Dei.*

[1] Adducentur regi virgines post eam. PS. XLIV. 15.

Sainte Marie, Mère de Dieu! Voilà son plus beau titre, titre unique, incommunicable comme le nom de Dieu même et qui ne peut être partagé par aucune créature, titre qui fait sa grandeur, comme il autorise et justifie notre confiance. Il y a eu dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi des serviteurs, des amis de Dieu, des élus, des hommes de Dieu; il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'une Mère de Dieu. Marie, Mère de Dieu, c'est la foi de tous les âges, la foi de l'Orient et de l'Occident, la foi de tous les Pères et de tous les Docteurs; depuis Ambroise jusqu'à Bernard l'écho religieux des siècles répètent leurs hymnes et leurs cantiques en l'honneur de la Maternité divine. Un seul homme, l'impie Nestorius, vient troubler ce concert universel. Il ose contester à Marie le plus glorieux de ses priviléges. L'Eglise entière frémit d'horreur à ce blasphème. Un concile est convoqué à Éphèse. L'ennemi aux portes de la ville y eût jeté moins d'alarmes que le péril d'une croyance si chère. Le peuple consterné attend dans le silence la décision de l'auguste assemblée. Seulement on entend par intervalle ce cri de détresse : Conservez-nous Marie, Marie, Mère de Dieu. Bientôt le blasphémateur est confondu. Mille cris de joie frappent l'air. Chaque famille croit avoir retrouvé sa mère, en retrouvant Celle de son Dieu. On dirait à leurs transports que Marie leur est donnée pour la première fois. Ce n'est plus cette Ephèse idolâtre qui se soulevait naguères en poussant

des clameurs pour défendre le *temple de sa grande Diane*[1]. Le culte de l'innocence triomphe là où avaient régné les dissolutions du paganisme, et une Vierge céleste est assise sur les autels que souillait une impure idole.

XIII. Marie, Mère de Dieu, c'est le premier motif sur lequel s'appuie notre confiance. Elle a donc la puissance, elle peut donc nous aider efficacement : car un fils peut-il refuser une grace à sa mère qui le supplie? Mais il est un second motif qui élève ce sentiment à un plus haut degré de fermeté et d'assurance. Marie, Mère de Dieu est aussi la nôtre. J.-C. nous l'a donnée pour mère au Calvaire en même temps qu'il nous léguait comme des fils d'adoption à sa charité maternelle. Quelle scène touchante! Le Sauveur est sur la croix. Il voit au pied de cette croix les deux objets les plus chers à son cœur, sa tendre Mère et son disciple bien-aimé. *Femme*, dit-il, *voici votre fils;* puis, s'adressant à saint Jean qui représentait en ce moment toute la société des fidèles et lui montrant Marie, *voici*, lui dit-il, *votre Mère. O échange!* s'écrie ici saint Bernard, *Jean pour Jésus, le serviteur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour le Dieu vivant et véritable!* O COMMUTATIONEM! N'importe, Marie l'accepte, bien qu'il lui en coûte la mort de son Fils; elle s'arrache l'âme pour nous adopter. Elle laisse

[1] ACT. XIX. 27.

entr'ouvrir et déchirer son cœur pour y greffer cet amour maternel qu'elle doit porter à des enfants qui lui étaient étrangers. Dès ce moment elle devient l'asile des pécheurs, la dispensatrice des graces, la providence du malheur, de la vertu, de la faiblesse. Tout ce qui souffre, tout ce qui pleure ici-bas peut lui adresser des vœux qui seront entendus. Elle ignore les justices du Seigneur, Marie est toute miséricorde. Elle n'a reçu de son Fils que le droit de faire grace, que la toute-puissance de pardonner et de bénir, toute puissance non de commandement, mais de supplication et de prière. *Omnipotentia supplex.* Divine Religion qui donne une mère à l'orphelin, une consolatrice aux affligés et l'innocence pour refuge au repentir!

XIV. Et que nos frères séparés ne nous disent pas que nous portons atteinte à la gloire de J.-C. en admettant une seconde médiatrice. Sans doute, nous n'admettons avec l'Apôtre qu'un seul Médiateur de rédemption, mais nous reconnaissons avec l'Eglise des médiateurs d'intercession et, à leur tête, nous plaçons Marie. On arrive aux rois par leurs ministres. Pourquoi ne prierions-nous pas une mère de parler pour nous au cœur de son fils? Je dis plus, il manquerait quelque chose à notre Religion sans cette bienheureuse entremise. En voulez-vous savoir la raison? Ecoutons saint Bernard : « Représentez-vous, » dit-il, notre grand Dieu retiré en lui-même dans » les profondeurs de sa gloire inaccessible. Faibles et

» petits comme nous sommes, comment franchi-
» rons-nous cet intervalle immense qui nous sépare
» d'une si haute majesté? — Mais si vous craignez
» d'approcher du Père, il vous a donné J.-C. pour
» médiateur. Celui-là sera exaucé à cause de la dignité
» de sa personne, car le Père aime le Fils. Crain-
» driez-vous aussi de vous approcher de J.-C.? Ah!
» peut-être que vous ne contemplez pas sans frayeur
» la Majesté divine qui réside en lui. S'il est homme
» comme vous, il est Dieu comme son Père; s'il
» touche à la terre par l'une de ses natures, par
» l'autre il est plus élevé que les Cieux. » O Jésus!
votre bonté me touche; mais votre grandeur m'effraie. Votre main qui absout est la même qui foudroie. Ah! pardonnez à ma faiblesse; je vous aime, mais je vous crains; je veux avoir une médiatrice auprès de vous. Dieu est mon Père, vous êtes mon frère; mais mon cœur a besoin d'une Mère. Cette Mère, Chrétiens, nous est donnée. Elle aussi sera exaucée à cause de la dignité de sa personne. Le Fils exaucera la Mère, le Père exaucera le Fils; c'est l'économie du salut, c'est la doctrine de tous les saints. Otez Marie à la Religion, vous lui laissez toutes ses pompes, mais vous lui ôtez tous ses charmes et, de tous les ouvrages du Créateur, le christianisme serait le seul où la grace ne fut pas unie à la majesté, et la tendresse à la grandeur.

XV. Mais hélas! N. T. C. F., nous n'avons plus seulement à défendre Marie contre les préjugés de

l'hérésie; l'impiété, cette grande hérésie des temps modernes qui s'attaque à la fois à toutes les croyances, a osé toucher cette fleur de ses mains impures. Hommes méchants, vous n'avez donc point d'entrailles. Que dans vos paroles ou dans vos écrits vous respectiez la décence et la pudeur, ce serait trop vous demander; mais du moins ne faites pas injure à votre cœur. Eh! quel mal voyez-vous à ce que l'innocence s'interpose entre notre malice et la justice d'un Dieu? Si ce dogme ravissant vous trouve insensibles, pourquoi nous enlever à nous ce charme consolateur? Vous semble-t-il qu'il y a trop de joies sur la terre, que la mesure des biens surpasse celle des misères, qu'il n'y a pas assez d'amertumes au fond du calice de la vie. Ah! gardez votre philosophie froide comme les tombeaux, et votre triste raison qui ne sécha jamais une larme, et laissez-nous notre Mère, ne fût-ce que pour nous consoler de tous les maux que vous avez faits. Si le culte de Marie est la dévotion des âmes faibles, vous qui êtes forts, ayez quelque pitié de notre faiblesse! Toutefois nous n'avons pas ouï dire qu'il fût un esprit faible, ce vieux connétable de Montmorency qui récitait son chapelet au milieu des camps. Il avait bien quelque force d'âme et il était pourtant dévot serviteur de Marie, ce Louis, surnommé le Grand par ses ennemis eux-mêmes; et, s'il nous était permis de citer des hommes de ce siècle dont le nom est une gloire, on avouerait peut-être que la piété est sœur du

génie, et que rien n'est si naturel à un esprit vraiment élevé que la candeur et la simplicité de la foi.

XVI. Donc, puisque vous êtes toute puissante et toute bonne, et comme Mère de Dieu et comme notre Mère, donc, ô Marie, priez pour nous! *Ora pro nobis!* A qui douterait encore de l'efficacité de votre protection et de votre crédit auprès de Dieu, nous dirions : Demandez à ces pauvres qu'elle a nourris, à ces malades qu'elle a visités, à ces captifs dont elle a fait tomber les chaînes, à ces vieux guerriers qu'elle a arrachés à la mort dans le feu des batailles, à ces femmes dont elle a calmé les douleurs, à ces matelots échappés au naufrage, car ils ont vu, sous les coups de la tempête, l'Étoile des mers apaiser les flots par la sérénité de son visage. Demandez aux vainqueurs de Lépante par quel secours ils ont fait pâlir le Croissant et reculer l'infidèle. Allez de ville en ville, de maison en maison, du palais dans la chaumière : là, c'est un retour inespéré de fortune; ici, une providence singulière dans un danger où il y allait de la vie. Demandez à ces justes, autrefois pécheurs et ramenés à la vertu, uniquement peut-être parce que Marie leur fut connue dès l'enfance, et qu'au milieu même de leurs égarements ils furent fidèles à la servir : ou plutôt, entrez dans ces sanctuaires de Bon-Secours, de Notre-Dame de Liesse, de la Garde, de Fourvières, où brillent suspendus aux murs de l'édifice sacré ces *ex-voto*, témoins muets, mais éloquents

de son assistance miraculeuse. Interrogez les monuments de la rec nnaissance des peuples qu'Elle a sauvés d'un fléau destructeur. Le ciel, la terre et les flots, tout parle de sa bonté et de sa puissance. Oui, j'aime à croire, avec saint Bernard, que tous les biens nous arrivent par l'entremise de Marie, miracles de protection, graces de conversion, de vocation, graces de salut et de prédestination. Un prince idolâtre résiste à toutes les instances d'un zélé missionnaire. L'Apôtre découragé désespère de conquérir à son Dieu cette âme rebelle. Mais il lui reste une ressource. Il porte sur sa poitrine une image de Marie; il l'expose aux yeux du Barbare. A cette vue le roi s'attendrit, il ne comprend pas encore le Dieu du Ciel, mais il comprend déjà cette divine Mère qui sourit à son enfant. Il reconnaît dans la Religion qu'on lui annonce une loi d'amour et de clémence : il tombe à genoux devant cette image, et se relève chrétien.

XVII. Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus.* Ce mot de *pauvres* ne se lit pas dans le texte : c'est le peuple qui dans sa philosophie simple, mais profonde, a cru devoir associer comme conséquence logique l'idée de pauvreté à l'idée de péché. Qu'y a-t-il en effet de plus misérable que l'homme pécheur, fût-il opulent, fût-il savant, fût-il roi, qui joint à la misère de son néant originel le crime de sa révolte contre Dieu? Eh! que sommes-nous tous, s'écrie énergiquement

saint Augustin, sinon les pauvres de Dieu; tranchons le mot, quoiqu'il soit dur à notre oreille superbe, les *mendiants de Dieu? Mendici Dei sumus.* Eh! que lui demandons-nous? le pain? et quel pain? Lui-même : car il a dit : Je suis le pain vivant descendu du Ciel; celui qui mange de ce Pain aura la vie éternelle.

XVIII. Priez pour nous pécheurs! Craindrions-nous d'en faire l'humble aveu? Pécheurs, nous le sommes tous, et *celui qui oserait dire qu'il est sans péché se séduit lui-même et la vérité n'est point en lui*[1]. Nous avons tous été conçus dans l'iniquité. Le *Juste lui-même*, dit le Sage, *pèche sept fois le jour.* Le coupable réconcilié par la pénitence ne doit pas même être exempt de crainte sur un péché pardonné[2]. Dans cette triste égalité de notre condition, il n'y a entre nous de différence que dans le degré de malice, dans l'abus plus ou moins fréquent, plus ou moins criminel de la grace. Ah! loin d'en rougir, couvrons-nous, qui que nous soyons, comme d'une protection, de ce titre de pécheurs, puisque c'est lui qui nous donne des droits à la clémence de Celle qui aime à s'en proclamer le refuge et l'avocate. Reconnaissons toutefois que Marie a pour les plaies les plus désespérées des faveurs privilégiées, et que c'est surtout par la conversion des grands pécheurs

[1] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus et veritas in nobis non est. I. JOAN. I. 8.

[2] De propitiato peccato noli esse sine metu. ECCL. V. 5.

qu'elle se plaît à signaler sa puissance et sa miséricorde. Nous avons prié à Rome sur la dalle sanctifiée où, terrassé par la grace, un nouveau Saul, ne respirant que haine et mépris pour J.-C. et son Eglise, se sentit tout-à-coup transformé en un nouvel être sous le regard de Marie, et Notre-Dame-des-Victoires remplit l'univers catholique du bruit des triomphes qu'Elle remporte chaque jour sur les cœurs les plus obstinés et les esprits les plus rebelles.

XIX. Priez pour nous, *maintenant : Ora pro nobis.... nunc*. Ce *nunc*, ce maintenant pour lequel nous implorons l'intercession de Marie, N. T. C. F., c'est le cours entier de la vie : le passé n'est plus à nous, l'avenir ne nous appartient pas encore, peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais. O fragile durée de l'existence humaine! Du berceau à la tombe, toute sa trame se réduit donc à cette parole si courte et si fugitive elle-même : *nunc*, maintenant, c'est-à-dire à ce moment rapide où je vous adresse ce discours et où vous en percevez les sons. Mais ce moment, si précipité dans son vol qu'il n'est déjà plus quand on l'a nommé, ce moment c'est le temps des périls, c'est le temps des épreuves, c'est le temps des combats : c'est l'arène où nous avons à lutter contre trois redoutables ennemis acharnés à notre perte, le monde, l'enfer, les passions : c'est la mer orageuse, fréquente en naufrages, la mer semée d'écueils où notre frêle nacelle peut mille fois se briser

avant de toucher le port : c'est la vallée des larmes, toute remplie d'afflictions et de misères, infirmités du corps, souffrances de l'âme, tourments de l'esprit, peines du cœur. Or, nous sommes bien faibles pour soutenir ces combats, pour vaincre ces périls, pour porter ce poids de tribulations et de douleurs. Donc, ô Marie! priez pour nous maintenant, *ora pro nobis nunc*. Priez pour nous maintenant, car si vous ne nous tendez une main secourable, nous allons périr. Priez pour nous maintenant, car le jour baisse et les ombres de la nuit commencent à s'étendre. Priez pour nous maintenant, car de ce moment dépend notre éternité.

XX. Mais il est une heure plus critique et plus décisive encore, c'est l'heure suprême, l'heure du dernier combat, l'heure qui doit fixer notre sort éternel : heure de ténèbres et d'angoisses, heure de trouble et d'effroi même pour l'âme la plus sainte, où peuvent se réparer tous les égarements d'une longue vie, où peuvent aussi se perdre tous les mérites amassés par un constant exercice de la vertu. Oh! c'est alors surtout, à la vue du passé qui s'enfuit, du présent qui nous échappe, du Jugement qui s'avance, c'est alors que nous avons besoin d'un secours d'autant plus puissant, que nos ennemis nous livreront des assauts plus terribles pour nous prendre notre âme. Et à qui aurons-nous recours dans cette extrémité désolante? A vous, ô Marie! N'êtes-vous pas Notre-Dame de bonne Mort? *Et in horâ mortis*

nostræ. Heureux celui qui vous invoque au chevet de son agonie; heureux celui que vous assistez à son dernier passage; heureux celui qui expire dans vos bras maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre nom béni sur les lèvres. Ce n'est pas la mort, mais un sommeil, il se réveillera dans les Cieux.

XXI. *Amen!* Ainsi soit-il! C'est par ce vœu que l'Eglise couronne toutes ses prières et les marque comme d'un dernier sceau et d'une suprême consécration. Telle est aussi la dernière parole de la *Salutation angélique*. — *Amen!* C'est la formule abrégée de toute adoration et de toute action de graces. — *Amen!* C'est le vœu de l'espérance; nous le formulons ici-bas dans les amertumes de l'exil. — *Amen!* C'est le vœu de la possession et de la jouissance elle-même; lès saints le répètent devant le trône de l'Agneau, dans le rassasiement de la joie et l'extase du bonheur. — *Amen!* Acte de Foi, c'est l'adhésion de l'esprit à toutes les vérités renfermées dans la prière. — *Amen!* Acte d'amour, c'est la sympathie du cœur à tous les sentiments, à toutes les affections qu'elle exprime. — *Amen!* Acte d'obéissance, c'est l'acceptation par la volonté de tous les devoirs qu'elle nous rappelle. — *Amen!* Qu'il en soit donc ainsi à l'égard du culte que nous devons à Marie! Honorez-la pour ses glorieuses prérogatives et les grandes choses que Dieu a opérées en Elle. Bénissez son nom, vénérez ses images,

parez ses autels, célébrez ses mystères, chantez ses louanges, faites-vous gloire d'appartenir aux pieuses associations vouées à son aimable et doux service. — *Amen!* Qu'il en soit ainsi! Invoquez Marie : recourez à sa protection aussi puissante que généreuse dans vos tentations, dans vos afflictions, dans les travaux et les périls de la vertu : priez-la fidèlement tous les jours de votre vie, afin qu'elle vous soit propice à l'heure de votre mort. — *Amen!* Qu'il en soit ainsi Imitez Marie dans la pratique des vertus qui lui furent le plus chères et qui sont plus à la portée de votre faiblesse, vous surtout, femmes chrétiennes; imitez Celle qui est à la fois votre sœur, votre mère, votre reine et votre modèle, sa douceur, son humilité, sa patience, son dévouement, sa sainte horreur pour tout ce qui peut ternir la beauté de l'âme. *Chacun de nous*, dit excellemment saint Grégoire de Nysse, *est le peintre de sa vie* : formez la vôtre sur celle de cette Vierge admirable, et ajoutez-y chaque jour un trait de plus de ressemblance avec un si parfait exemplaire. *Amen.*

XXII. Et vous, ô Vierge céleste, du haut de ce trône où vous êtes assise, où vous régnez à la droite de votre Fils, considérez avec des yeux de miséricorde cette Eglise, cette cité de Cambrai dont le nom est pour toujours uni au vôtre par un lien éternel de reconnaissance et d'amour, ce diocèse qui vous est spécialement consacré, tout ce vaste territoire que couvre un peuple innombrable. De quelque

côté que se portent vos regards, ils ne se reposeront désormais que sur des enfants tendres et dévoués. Tous viennent à vous, oui tous tant que nous sommes, Pasteurs et fidèles, vierges et épouses, jeunes hommes et vieillards, et ceux même qui jusqu'à ce jour ne vous avaient pas connue. Nous crions vers vous, infortunés enfants d'Ève; nous soupirons après vous, du fond de cette vallée de misère que nous remplissons de nos gémissements, que nous arrosons de nos pleurs; et Jésus, le fruit béni de votre sein, ah! puissions-nous un jour et sous vos auspices le posséder éternellement avec vous, ô notre douceur, ô notre espérance, ô le charme de notre exil, ô la consolatrice de nos peines, ô la Mère des miséricordes! *Amen.* Ainsi soit-il!

A L'OCCASION D'UN SERVICE FUNÈBRE

POUR LE REPOS DE L'AME DES VICTIMES DES 22, 23 ET 24 FÉVRIER 1848.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CURÉ,

De grands évènements viennent de s'accomplir dans notre patrie. L'Eglise les accepte des mains de la Providence. Supérieure aux vicissitudes d'un royaume qui n'est pas le sien, elle n'y intervient que pour prier et bénir, et par la persuasion de la parole et de l'exemple, inspirer à tous l'esprit de concorde et de paix. La première, elle a proclamé dans le monde les idées de liberté, de justice, d'humanité, de fraternité universelle. Elle les proclame de nouveau, en présence de tous les peuples, par la voix de son auguste Chef. Elle ne peut donc qu'accueillir avec confiance des institutions qui ont pour but d'assurer le triomphe de ces saintes lois.

Cependant de nombreuses victimes ont succombé dans des luttes généreuses. Nous demanderons à

Dieu de recevoir leurs âmes dans son éternel repos.

Les formes des gouvernements humains changent et se renouvellent ; mais le peuple reste. Nous prierons donc aussi pour le peuple, pour ce peuple magnanime qui, par sa modération dans la force, s'est montré plus grand que la victoire elle-même.

DISCOURS

A L'OCCASION DE

LA PLANTATION DE L'ARBRE DE LA LIBERTÉ,

A CAMBRAI,

LE 16 AVRIL 1848.

Soit comme mystère, soit comme emblême, l'Arbre a une importante signification dans nos saintes Ecritures.

Un Arbre planté dans le paradis terrestre a donné la mort à l'homme. Un Arbre planté sur le Calvaire a donné la vie au monde. Le Psalmiste compare le juste à un arbre dont les racines s'abreuvent au courant des eaux et qui portera des fruits en son temps. Jésus-Christ, dans ses courses évangéliques, voit un Arbre sur son chemin et le maudit parce qu'il est stérile. Enfin l'Eglise elle-même est un Arbre qui, sorti d'abord de la plus faible semence, d'un grain de sénevé, grandit, s'élève par la bénédiction de Dieu, propage ses rejetons d'une

mer à l'autre, et finit par couvrir de ses rameaux toute la terre.

Je ne m'étonne donc pas que vous ayez choisi un Arbre pour symbole de la liberté. La liberté, n'est-elle pas la sœur, disons mieux, la fille de la Religion de J.-C. ? Longtemps on a voulu la séparer de sa mère. Aujourd'hui, Religion, liberté se donnent la main ; elles s'enlacent l'une l'autre dans un saint embrassement ! Liberté, égalité, fraternité, mots sublimes que le législateur consacre, que le philosophe proclame, que le peuple bénit et salue avec enthousiasme ! Mais ces trois mots, qui donc apprit à notre langue à les prononcer, à tous tant que nous sommes, peuples, prêtres, législateurs, philosophes ? Et pour commencer par la liberté, où irons-nous chercher son berceau ? Dans la Grèce, peut-être, où un petit nombre de privilégiés écrasaient du poids de la plus dure oppression des multitudes d'ilotes ? Ou bien dans cette superbe Rome, dominatrice des nations, où quatre cent mille citoyens régnaient en maîtres sur cent vingt millions d'esclaves ? Ou bien encore dans les écoles du Portique et du Lycée, où l'on entendait les oracles les plus vantés de la sagesse antique, Aristote en particulier, poser en principe qu'il est deux races d'hommes bien distinctes, l'une née libre et faite pour commander, l'autre de sa nature essentiellement esclave et née pour servir à toujours ?

Non, non, bien-aimés Frères, interrogez tous les

siècles, visitez toutes les plages pour leur demander des nouvelles de la liberté, vous ne trouverez, dans la suite des siècles, qu'un jour qui vous dira sa naissance, vous ne trouverez sur la surface du globe qu'un coin de terre qui puisse, à juste titre, revendiquer l'honneur d'avoir été son berceau. La liberté vraie, seule digne de ce beau nom, la liberté sincère, pure, honnête, gardienne de tous les droits et conseillère de tous les devoirs (et vous n'en voulez point d'autre, car vous savez qu'au-delà il n'y a que la licence, sa plus mortelle ennemie), la liberté enfin des enfants de Dieu, est née le jour où un Homme-Dieu a payé la rançon de l'humanité; elle est née au pied de la Croix, au pied d'un Arbre pareil à celui que vos mains vont élever. Du haut de cet Arbre, J.-C. a scellé, dans son sang, notre réconciliation avec le Ciel; et, en brisant les fers qui retenaient nos âmes captives, il a affranchi du même coup tout ce qui était faible, opprimé, délaissé, la femme, l'enfant, le pauvre, l'ouvrier, le peuple en un mot, regardé jusque-là par toutes les hautes et basses tyrannies, comme le rebut et la balayure du monde!

Et cet autre principe de l'égalité, inscrit au programme de nos nouvelles institutions, qui le premier en a parlé aux hommes? Qui le premier leur a dit que riches ou pauvres, grands ou petits, savants ou ignorants, sont tirés du même limon et retournent dans la même poussière; qu'un même Dieu les ju-

gera et les pesera dans la même balance, qu'il n'y a devant lui d'autre distinction que celle des vertus, et que celui-là sera le premier, qui se fera le dernier de tous, à commencer par son Lieutenant sur la terre, qui aime à se dire le *serviteur des serviteurs de Dieu*, titre le plus grand, parce qu'il est le plus humble, et que réalise avec tant de gloire, aux acclamations des peuples reconnaissants, notre immortel Pie IX !

Cherchez encore qui le premier a étendu à tous les enfants de la race humaine, sans acception du Juif et du Gentil, du Grec et du Barbare, ce doux nom de Frère resté si longtemps enfermé dans le sanctuaire de la famille. Ne le demandez pas aux sociétés antiques où le nom d'étranger, loin d'éveiller une idée de bienveillance, de sentiment fraternel, se traduisait par le nom d'ennemi. Mais vous le trouverez à toutes les pages de l'Evangile et des écrits de ses Apôtres, vous le trouverez dans l'Eglise qui a rendu familier et populaire ce nom sacré, qui le redit éternellement dans ses prières, qui le met à la bouche de tous ses prêtres dans leurs exhortations au peuple fidèle, qui a fait mieux que de le dire, qui le met en acte depuis dix-neuf siècles par ses services et ses dévouements.

Bénie soit donc la Religion à qui l'humanité est redevable de la promulgation de ces grands principes ! Bénis soient les monuments destinés à en célébrer l'application, non plus seulement d'homme à homme,

mais de peuple à peuple, non plus seulement à la société chrétienne, mais encore à la société politique et civile ! Béni soit le peuple qui a compris tout ce qu'il y a de grandeur dans la consécration d'une Fête patriotique par la vertu des prières de la Foi ; qui, par une rare intelligence des harmonies, a voulu que le signe de sa rédemption terrestre fût inauguré le jour même où des branches d'arbres furent semées sur le passage du Sauveur pour honorer son pacifique triomphe, à la veille de ce douloureux, mais glorieux anniversaire qui nous remet sous les yeux le Signe auguste du rachat éternel s'élevant sur la montagne pour pacifier ce qui est au Ciel et ce qui est sur la terre !

Aussi ne voulons-nous concevoir de cette Fête religieuse à la fois et populaire que d'heureux et doux présages. Ne jugeons pas des fruits de cet Arbre symbolique par ceux qu'il a portés à une époque qui ne doit plus revivre. La Bénédiction que nous allons appeler sur lui, accompagnée de vos vœux bien connus et qui sont dans tous vos cœurs, sera comme une greffe divine qui corrigera sa nature sauvage, qui adoucira l'amertume de sa racine. Sa sève désormais sanctifiée s'épanouira en rameaux toujours verts, et les générations présentes et à venir, en reposant sous son ombrage, y respireront cet air vivifiant, cet air de généreuse et large liberté, qui dilate les poitrines humaines en y faisant couler le sentiment d'une sécurité et d'un bien-être universels !

DISCOURS

A L'OCCASION DE

LA BÉNÉDICTION DU CHEMIN DE FER DE DUNKERQUE,

LE 3 SEPTEMBRE 1848.

MESSIEURS,

Deux années se sont écoulées à peine depuis le jour où nous fûmes appelé à bénir le Chemin de fer du Nord, au cœur de ce beau département, et voici qu'aujourd'hui nous sommes invité à le consacrer de nouveau à ce point extrême de nos frontières, où il ne s'arrête enfin que parce que l'espace lui manque.

Les grands travaux, comme les grands évènements, vont vite sur cette terre de France, la terre par excellence de l'initiative et du mouvement! Il est vrai qu'ici la voie était toute tracée. Le prolongement de la ligne jusqu'à ces rivages ne pouvait être qu'une question de temps. Quand le dernier anneau en fut scellé à Lille par la bénédiction de Dieu et le

suffrage populaire, c'était sans doute une grande œuvre qui venait de s'accomplir. Le chef-lieu de l'une de nos plus riches provinces se voyait transporté tout-à-coup aux portes de la capitale qu'il reliait elle-même à la Belgique, à la Hollande, à la Germanie, à la Grande-Bretagne. Mais cette œuvre était pourtant incomplète. Les plaines de la belle et fertile Flandre n'étaient point arrosées, vivifiées par ces courants de fer que l'on peut appeler les fleuves du commerce et de l'industrie, et Dunkerque, cette reine de la mer du Nord, restait étrangère au bienfait de ces communications rapides qui peuvent seules redonner de la vie à son port, de l'importance à son marché, et assurer un large écoulement aux produits de ses expéditions maritimes.

Grace à la nouvelle voie qui lui est ouverte, cette noble cité, si considérable par sa position, par l'industrieuse activité de ses habitants, par les souvenirs de gloire qui ont illustré sa plage, n'aura plus rien à envier aux villes les plus favorisées sous le rapport des avantages qui garantissent à un peuple une brillante et durable prospérité. Son génie, déjà personnifié dans la pose héroïque de son Jean Bart, dont le fier regard semble encore commander à l'Océan, étendra désormais ses deux bras, l'un sur les eaux, théâtre de son ancienne gloire, l'autre sur le continent, où l'attendent de nouveaux et pacifiques triomphes. Encore un peu de temps, et nous verrons se toucher les deux points où finit la France :

toute lacune sera comblée de l'un à l'autre bout de cette longue chaîne qui mesure toute l'étendue du territoire, du Nord au Midi, de l'Océan à la Méditerranée : Marseille et Dunkerque se donneront la main; Marseille et Dunkerque, autrefois rivales, désormais unies dans de communs efforts pour ajouter, par l'échange de leurs richesses, à la grandeur et à la fortune de la patrie.

Oui, Messieurs, de ce jour date, pour la ville des Dunes, une nouvelle ère de prospérité. Après un trop long obscurcissement, triste fruit d'une guerre malheureuse, puisse votre belle et grande cité, non-seulement reprendre, parmi les ports de mer de premier ordre, le rang qui lui appartient, mais voir renaître et refleurir les beaux jours de son histoire, alors que l'abondance affluait dans ses murs, qu'elle couvrait les mers de ses pavillons, que ses navires rentraient au port chargés des dépouilles de l'ennemi, ou s'en revenaient des îles les plus lointaines, portant dans leurs flancs les trésors des deux hémisphères, alors qu'elle était à la fois le boulevard de la France et la mère nourricière des provinces! Tout ici nous présage cet avenir prospère, et la présence des notabilités de tout ordre et de tout rang dans l'administration, dans la magistrature, dans la marine, dans l'armée, dans notre brave garde nationale, et ce concours immense de citoyens et d'étrangers empressés de porter leurs vœux à cette fête religieuse et patriotique, et la joie pleine d'es-

poir, qui rayonne sur tous les fronts, comme elle remplit tous les cœurs.

Soyez béni, ô Dieu, qui daignez associer l'homme à votre toute-puissance, en lui donnant à la fois l'inspiration des grandes choses et la force de les réaliser, qui lui confiez le soin de compléter, en quelque sorte, la création, de féconder et d'embellir la nature par les découvertes de la science et les ingénieux procédés de l'art; qui, de même que *vous marchez sur les ailes des vents*[1], *et choisissez le feu et l'esprit des tempêtes pour messagers de votre parole et ministres de vos volontés*[2], nous permettez de plier à nos usages la vapeur dont se forme la foudre ; et, de même encore *que vous faites couler les rivières dans le creux des vallées profondes*[3], nous conférez la faculté puissante d'ouvrir de nouvelles artères à la circulation de la vie sociale! Dieu trois fois grand, trois fois bon, trois fois saint, Créateur des mondes, Modérateur des éléments, Père universel de tous les êtres, soyez trois fois béni, avec Jésus-Christ votre Fils dans l'unité du Saint-Esprit!

Mais tandis que nous faisons monter vers votre trône sublime nos humbles actions de grace pour les biens qui en sont descendus, en retour de ce pieux et sincère hommage, bénissez-nous nous-mêmes du

[1] Qui ambulas super pennas ventorum. PS. CIII. 3.

[2] Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus. PS. CXLVIII. 8.

[3] Qui emittis fontes in convallibus. PS. CIII. 10.

haut des cieux où vous régnez ! Bénissez cette ville où votre nom compte un si grand nombre de fidèles adorateurs. Rendez-lui le sceptre de la mer qu'elle a si noblement porté, et donnez-lui aussi sa part des trésors de la terre ! Bénissez ces voies rapides dont l'essor impétueux est si disproportionné à la faiblesse de vos créatures ! Que votre main fasse sentir le frein à ces machines lancées dans la carrière comme des coursiers indomptés, impatients de dévorer l'espace, de peur que quelque accident fatal ne vienne attrister une population généreuse à laquelle l'intrépidité de ses marins n'a déjà coûté que trop de deuils et de veuvages ! Bénissez, enfin, tout ce peuple innombrable, qui, dans ce moment solennel, aime à vous proclamer le seul Sage, le seul Fort, le seul Eternel, le *seul qui fait des prodiges* [1].

[1] Qui facit mirabilia solus. PS. LXXI. 18.

MANDEMENT

QUI ORDONNE

DES PRIÈRES PUBLIQUES POUR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE PIE IX.

NOVEMBRE 1848.

Une faction impie, N. T. C. F., vient d'attenter à la Majesté du Siége de Rome, à l'inviolabilité de la personne très-sacrée de son auguste Chef, et au libre et légitime exercice de ses droits.

Grace à la terreur des bons, à l'audace des méchants, à la complicité d'une partie du peuple, égarée par de perfides machinations, il a été donné à cette faction de prévaloir.

Hâtons-nous de le dire, N. T. C. F., dans cette nouvelle tempête suscitée par le génie du mal contre la barque de Pierre, nous ne craignons point un naufrage. Les vents déchaînés n'ébranleront point un édifice bâti de la main de Dieu, il repose sur de trop fermes fondements. Il est assis, il est vrai, comme le monde sur une parole, mais *cette parole*,

plus forte que celle qui soutient le ciel et la terre, ne passe point[1]. L'Eglise romaine, *depuis sa jeunesse*, comme le chante le prophète, *a eu à soutenir plus d'un combat; ses ennemis n'ont rien pu contre elle*[2]. Dans les persécutions des premiers siècles, le glaive des tyrans s'est émoussé sur sa chair virginale. Plus tard, elle a vu passer devant elle comme un torrent qui s'écoule, les Attila, les Alaric, les Genseric avec leurs hordes barbares. De nos jours, sous nos yeux, le colosse des temps modernes s'est brisé en la heurtant. Qu'a-t-elle à craindre d'une tourbe de conspirateurs sans valeur personnelle, sans loyauté, sans vrai courage, qui déshonoreraient la liberté, si elle pouvait l'être, par la profanation qu'ils font de son saint nom; qui placent la gloire du triomphe, non dans le péril vaincu, mais dans le poignard de l'assassin; fanfarons de bravoure, vains parleurs d'indépendance, qui tous ensemble ne soutiendraient pas le regard d'un seul de nos régiments français?

Mais si la promesse de J.-C., vérifiée par dix-huit siècles de victoires, nous garantit la perpétuité de l'Eglise, nous craignons, N. T. C. F., pour la sûreté de notre vénéré et bien-aimé Pontife. Nous craignons encore que la douleur toute seule, à défaut d'autre violence, n'abrège une vie si chère et si précieuse à tout le Peuple Chrétien. Nous connaissons les tré-

[1] Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt. LUC. XXI. 33.

[2] Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ : etenim non potuerunt mihi. PS. CXXVIII. 2.

sors de bonté, de sensibilité, de tendresse, que la nature et la grace ont versés dans son noble cœur. Survivra-t-il au sentiment amer de la monstrueuse ingratitude qui lui rend *l'injure pour le bienfait, la haine pour l'amour* [1], qui lui donne pour geôliers ceux-là mêmes que, dans sa magnanime clémence, dès les premiers jours de son pontificat, il a fait sortir des cachots?

Cependant nous protestons comme Evêque, à la face de notre Diocèse et de tout l'Univers catholique, contre la violence faite à notre Chef; comme membre du Sacré Collége, nous protestons encore, autant qu'il est en nous, et comme nous y oblige notre serment, contre l'attentat commis envers sa personne, et l'usurpation sacrilège de ses droits de souveraineté. Vous protesterez avec nous, N. T. C. F., par votre douleur, par vos gémissements, par votre prière unanime qui portera la cause du Juste opprimé devant le tribunal du Dieu qui juge les oppresseurs.

Au moment où nous traçons ces lignes, on nous annonce que le Saint-Père a pu se soustraire à la surveillance de ses gardiens. Que les Anges saints protègent sa marche, en le couvrant de leurs ailes! qu'ils le conduisent sur la terre de France, toujours si généreusement secourable, si pieusement hospitalière aux infortunes des Pontifes Romains! Mais en

[1] Posuerunt adversùm me mala pro bonis: et odium pro dilectione meâ. PS. CVIII. 5.

quelque lieu que ce nouveau *Pélerin apostolique* porte ses pas, souvenez-vous, N. T. C. F., *que là où est le Pape, là est l'Eglise.* Lui seul peut s'appliquer avec vérité ce vers sublime que le poète met dans la bouche d'un héros de Rome antique :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. »

Et maintenant, N. T. C. F., que le triste spectacle des Etats Romains ! en proie à l'anarchie, nous serve de leçon et nous rende sages. Nous sommes à la veille d'une élection de laquelle dépend l'avenir de notre Patrie. Vous savez tous, prêtres et fidèles, avec quel scrupule nous avons toujours respecté la liberté de vos suffrages ; nous ne nous écarterons pas de cette règle, en vous redisant que, dans d'aussi graves circonstances, user de son droit est un devoir pour chaque électeur ; en vous recommandant d'implorer les lumières d'en haut, pour démêler la vérité à travers les nuages dont la couvrent les passions, de descendre enfin dans votre conscience pour lui demander, mais à elle seule, le nom que vous devez déposer dans l'urne du scrutin.

MANDEMENT

PROMULGUANT L'ENCYCLIQUE DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX.

SUR LA

CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous profitons avec bonheur, N. T. C. F., de l'approche du mois consacré à la Vierge Immaculée, pour vous demander les prières que le souverain Pontife sollicite par sa lettre encyclique du 2 février dernier. Cet admirable monument de la piété de notre saint père le Pape envers l'incomparable Marie, envoyé à toutes les Eglises du monde, nous l'avons reçu de ses mains bénies, dans notre séjour à Gaëte auprès de son auguste personne. Nous avons recueilli de sa bouche, ou pour mieux dire de son cœur, le vœu qu'une prompte réponse vînt satisfaire sa légitime impatience de définir, par un jugement doctrinal, comme vérité de foi, ce qui fut toujours pour le peuple fidèle une vérité de sentiment, à savoir : le privilège de la Conception sans tache de la Mère de Dieu.

Déjà, lors de notre voyage à Rome, nous avions prévenu les désirs du Saint-Père, et nos humbles supplications s'étaient unies, dans ce but, à celle de cent cinquante de nos vénérables collègues, implorant avec instance la faveur d'un Décret apostolique décernant à notre Mère un titre qui ne peut plus lui être contesté. Ce nombre aujourd'hui dépasse deux cents, et tout annonce que l'unanimité des vœux de l'Episcopat ne se fera pas longtemps attendre.

Nous n'avons pas besoin, N. T. C. F., de vous rappeler que lorsque l'Eglise propose à notre foi une vérité jusque-là non définie par elle, elle ne crée pas pour cela un dogme nouveau, comme l'en accusent avec autant d'injustice que d'irréflexion nos frères séparés. Elle ne fait que proclamer et confirmer, par une décision solennelle, ce qui était déjà, moralement du moins, l'objet de la croyance de tous, dans tous les lieux, dans tous les temps, selon la règle tracée par saint Augustin : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. Seulement, parmi nos dogmes, il en est qui éclatent tout d'un coup comme la lumière : il en est d'autres qui, semés dès le commencement dans la conscience des Pasteurs et des fidèles, s'y conservent comme un saint dépôt, puis fleurissent et s'épanouissent au grand jour, quand le moment est venu pour eux de se produire, pour le plus grand honneur de Dieu et l'édification de ses élus.

Telle la croyance de l'Immaculée Conception de la Vierge-Mère, après s'être silencieusement nourrie aux sources de l'Ecriture et de la Tradition, et s'être ensuite formulée par des pratiques et des symboles, sortira bientôt brillante et radieuse, comme une fleur de sa tige, de cette lente préparation des siècles. Les développements qu'a pris dans ces derniers temps, la dévotion à Marie, les concessions apostoliques qui nous autorisent à lui donner le titre d'Immaculée dans ses Litanies et dans la Préface de la fête de sa Conception, la médaille frappée en mémoire de cette glorieuse prérogative, tout faisait pressentir la solution prochaine d'une question qui intéresse à un si haut degré la gloire de notre divine Mère et la piété de ses enfants.

Les circonstances actuelles semblent aussi concourir à hâter cette décision. Dans les grands dangers de l'Eglise et les grandes commotions de la société chrétienne, de nouveaux honneurs décernés à Marie furent toujours l'heureux présage des graces les plus signalées et des plus riches bénédictions : car ce n'est pas en vain que l'Eglise la salue comme la Femme forte qui a écrasé la tête de l'ancien serpent, et qu'elle lui attribue *à elle seule la victoire sur toutes les erreurs qui ont désolé le monde*[1].

[1] Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. (*Prières de l'Église.*)

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

EN L'AN DE GRACE 1849.

SUR LA PRIÈRE FAITE EN COMMUN DANS LES FAMILLES.

1. Les fondements de la terre sont ébranlés, N. T. C. F.; *les nations ont été remuées dans leurs profondeurs*, comme parle le Prophète, *et les royaumes se sont penchés vers la ruine*[1]. Le monde chancelle comme un homme ivre; et il est ivre, en effet, de la pire de toutes les ivresses, parce qu'il a bu et continue de boire à longs traits à la coupe de toutes les erreurs et de toutes les passions. Dieu semble s'être retiré des sociétés humaines pour les livrer à leur sens réprouvé, et l'on ne s'aperçoit que trop de son absence au désordre qui se fait dans les idées, aux ténèbres qui obscurcissent les plus hautes intelligences. S'il préserve encore pour un temps les nations d'une dernière et irrémédiable chute, ce n'est plus, comme autrefois, en agissant

[1] Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna. PS. XLV. 7.

et en coopérant avec elles, par la vertu des principes de salut qu'il a déposés dans leur sein, pour les conduire à leurs fins et écarter les obstacles qui les en éloignent; c'est en dehors de leur concours, et même contre leur résistance, par l'action immédiate d'une Providence extraordinaire.

II. Telles sont les conséquences fatales du divorce que la terre a fait avec le Ciel. L'esprit de l'homme s'est substitué à l'esprit de Dieu; la raison, se déclarant indépendante, n'a plus voulu relever que d'elle-même. Or, écoutez cet oracle de la Sagesse éternelle, confirmé par l'expérience de tous les siècles : *Si Dieu ne fait lui-même la garde aux portes de la cité, c'est en vain que veillent ceux qui sont préposés à sa défense*[1]. Mais la *cité*, c'est-à-dire la société publique, comprend une multitude de sociétés particulières, sociétés domestiques ou familles dont l'ensemble compose l'Etat. Si donc nous voulons faire rentrer Dieu au sein de la cité, commençons d'abord par l'introduire au foyer domestique, d'où il répandra ses influences, à savoir, la force, la lumière, la sagesse, la vie sur le Corps social tout entier. Le même prophète l'avait bien entendu ainsi. Aussi a-t-il eu soin de nous instruire avant tout de cette vérité première, que *si le Seigneur ne fonde lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui s'emploient à l'édi-*

[1] Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam. PS. CXXVI. 1.

fier[1]. Par cette priorité qu'il accorde à la famille sur la cité, il nous indique assez l'ordre logique qu'il faut suivre pour fonder une société, ou la retirer de l'abîme.

III. Et il est vrai de dire que la société n'est troublée, agitée, menacée dans son existence, que parce que la famille, prise du moins dans sa généralité, n'est pas restée fidèle aux traditions des anciennes mœurs. Les accusations violentes, dont elle est l'objet de la part des novateurs, sont exagérées sans doute; et puis, pour le remarquer en passant, les spécifiques qu'ils nous offrent sont de nature à élargir la plaie au lieu de la fermer. Le Divorce ne restaure pas la famille, il la brise et la tue. Il sacrifie le faible au fort, il immole l'enfant, toujours victime de la rupture du lien conjugal, au profit du père et de la mère, ou plutôt de leurs caprices et de leur égoïsme. Etrange remède et qui a droit d'étonner, lorsqu'on le voit proposé par des hommes qui se donnent pour les protecteurs de toutes les faiblesses, contre toutes les oppressions! La négation du droit des pères à transmettre à leur postérité les fruits de leurs épargnes ou de leurs sueurs n'est pas moins contraire à l'intérêt bien entendu de la société qui vit d'émulation, et à laquelle on ne pourra demander le dévouement absolu, qu'après qu'on aura changé la nature de l'homme. Mais enfin toutes ces plaintes plus ou

[1] Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. PS. CXXVI. 1.

moins injustes, tous ces plans de régénération plus ou moins bizarres, toutes ces recettes de perfectionnement plus ou moins odieuses qui se produisent dans les livres, dans les discours, dans les cercles et les tribunes politiques, accusent un malaise, signalent un désordre profond dans la société domestique.

IV. C'est donc par la famille qu'il faut commencer la réforme. L'Education publique elle-même, fût-elle libre, comme on a le droit de l'espérer, après tant de promesses, outre qu'elle demande, pour porter ses fruits, la durée de toute une génération, ne remédierait qu'imparfaitement au mal qu'il s'agit de guérir. Les exemples du foyer domestique contrediraient trop souvent les enseignements de l'école. Une douloureuse expérience prouve chaque jour la vérité de cette assertion. Prêtez l'oreille aux secrets gémissements des maîtres de la jeunesse; vous les entendrez se plaindre qu'après quelques semaines de loisir, qu'ils ont passées dans la maison paternelle, leurs élèves rentrent sur les bancs du collége, changés à n'être plus reconnaissables, et leur rapportent l'obligation de recommencer la tâche pénible de les plier à la règle du devoir. Chose horrible à dire! Nous la dirons cependant, parce qu'elle est vraie. Il est plus d'une famille où l'innocence et la foi des enfants sont plus exposées que dans le plus mauvais collége. Dans les institutions même les plus suspectes, sous le rapport de la Religion et des bonnes mœurs, il y a du moins une

règle, une discipline quelconque, des exercices religieux, une certaine apparence d'ordre, de régularité, de décence extérieure, tandis que là nulle direction pour la conduite, nul appui pour la sagesse et la vertu, ni surveillance, ni conseils, ni exemples, ni encouragements, ni réprimandes; au contraire, toutes les séductions qui peuvent faire naître et développer des penchants vicieux dans le cœur des enfants: mauvais livres, romans, feuilletons licencieux, gravures obscènes, propos libres ou impies. Heureuses encore ces jeunes âmes lorsque des parents, dirons-nous insensés ou barbares, ne les raillent pas, comme d'un vain scrupule, d'un reste de fidélité à la loi de Dieu et de l'Eglise, et ne déversent pas le ridicule et le mépris sur les devoirs qu'on leur avait appris à respecter!

v. Mais le moyen de régénérer la famille, de la rétablir dans ses conditions normales, de lui rendre cette dignité à laquelle l'a élevée le Christianisme, quel est-il? Nous l'avons déjà dit : y faire rentrer Dieu qui en est sorti, l'y replacer comme fondement et comme clé de voûte de l'édifice, et comment? Par la prière, non pas seulement par cette prière individuelle, isolée, solitaire, tribut personnel que tout être raisonnable doit payer à son Créateur, mais par le retour à cette pratique autrefois généralement et pieusement observée dans toutes les maisons chrétiennes, par la prière commune de tous les membres de la famille, louant et glorifiant Dieu d'une bouche

et d'un cœur unanimes, par cette prière dont J.-C. a dit : *Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom pour prier mon Père, je suis au milieu d'elles* [1], par cette prière enfin que j'appellerai domestique, pour la distinguer de la prière intime et particulière que chaque fidèle adresse à Dieu pour ses propres besoins, et de la prière publique et solennelle qui convoque dans les temples tout le peuple chrétien, pour offrir le sacrifice universel d'adoration et d'action de graces.

VI. Et ce n'est pas sans raison, N. T. C. F., qu'entre le culte public et le culte privé, nous plaçons comme intermédiaire, un culte domestique. Nous ne faisons en cela que nous conformer aux idées les plus élevées de la théologie chrétienne qui reconnaît trois sacerdoces : le Sacerdoce du Prêtre consacré qui offre la Victime pour tout le peuple; le Sacerdoce du fidèle baptisé qui immole sur l'autel de son cœur des hosties spirituelles par les victoires qu'il remporte sur ses passions, *sacerdoce Royal*, comme l'appelle saint Paul, en l'attribuant à *toute la nation* [2]; le Sacerdoce paternel, tel que nous le voyons exercé par le saint Prophète de l'Arabie, qui chaque matin offrait des holocaustes pour chacun de ses fils, *de peur*, disait-il, *qu'en péchant contre Dieu, ils n'aient encouru sa disgrace : et il faisait*

[1] Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. MATTH. XVIII. 20.

[2] Regale sacerdotium, gens sancta. I. PET. II. 9.

ainsi tous les jours de sa vie[1]. Aussi, chez tous les peuples, le Foyer était-il considéré comme un lieu sacré dont la violation emportait l'idée d'un sacrilége. Dans les grands périls de l'Etat, on combattait pour ses autels et ses foyers, comme pour deux objets entourés d'une égale religion. La superstition vint ensuite mêler sa corruption à ce culte primitif : on eut ses lares, ses pénates, ses dieux domestiques, et même dès le temps des Patriarches, comme le témoigne l'exemple de Rachel, emportant avec elle dans sa fuite les dieux de Laban. Mais l'erreur qui se superpose à la vérité, n'en détruit pas le fond ; tout en l'altérant, elle en constate l'antériorité.

VII. Je m'attends à une objection : on ne manquera pas de dire que cette solution répond mal au problème proposé, qu'un moyen si vulgaire est sans proportion avec l'importance de la fin que l'on veut atteindre. Quoi donc? La Prière faite en commun au sanctuaire de la famille ! Quel rapport peut avoir cette pratique avec l'amélioration des mœurs domestiques et sociales? J'avoue que ma formule, pour me servir de l'expression aujourd'hui consacrée, est simple, peu rationnelle et point philosophique, et encore moins scientifique ; mais elle est claire, elle est pratique, à la portée de tous ; elle ne se prête à aucune de ces interprétations, elle

[1] Sanctificabat (filios suos) consurgensque diluculò offerebat holocausta pro singulis : dicebat enim : ne fortè peccaverint filii mei.... Sic faciebat Job cunctis diebus. JOB. I. 5.

ne permet de soupçonner aucun de ces sous-entendus ou réticences qui portent dans leurs flancs le désordre et la ruine; elle est proportionnée à la nature de l'homme qui est faiblesse et misère, et à la nature de Dieu qui est puissance et bonté; son grand mérite surtout est d'être efficace. L'orgueil humain a beau se dresser, faire le brave et prétendre se suffire à lui-même : deux vérités resteront toujours incontestables, parce qu'elles sont écrites dans la conscience de l'humanité; la première, que toute bénédiction vient de Dieu; la seconde, que la prière est le canal par où elle dérive jusqu'à nous, qu'elle est le lien qui rattache le monde visible au monde invisible et les choses du temps à celles de l'éternité.

VIII. Vous insistez, et vous dites que ces considérations ont leur valeur, mais qu'il n'y a plus dans le monde assez de foi pour les goûter et les mettre en œuvre; que la Donnée Catholique avait du bon, mais qu'elle a fait son temps; qu'elle a pu suffire aux besoins des sociétés dans leur enfance, mais que l'humanité a secoué ses langes, qu'elle a marché, grandi, qu'elle a atteint son âge viril, et que désormais c'est à la science, à la raison, de lui fournir cette formule plus haute qui doit satisfaire à ses aspirations et tracer la voie nouvelle de ses destinées. Il n'y a plus de foi? Mais il y en a de reste, puisque vous trouvez des hommes assez naïfs pour croire à vos promesses, à vos systèmes, à

vos théories, à vos utopies, à vos synthèses, à vos découvertes dans le pays des chimères, à cet Elysée, à cet Eldorado, à ce Paradis terrestre, rêvés par des imaginations en délire, en dehors de l'action de Dieu, des instincts de l'homme, des traditions de l'histoire, des conditions nécessaires de toute société? — Il n'y a plus de foi, dites-vous, et vous vous prenez parfois à le regretter; mais à qui la faute? Quelles mains ont versé les poisons du doute et de l'impiété, avec la haine et le mépris des personnes et des choses saintes, dans toutes les sources où s'abreuve l'esprit humain? Dans quelle branche de la littérature et de l'enseignement n'ont-ils pas circulé : histoire, drame, critique, roman, journaux, revues, écrits philosophiques? Qui les a colportés sous toutes les formes sur les places publiques et de porte en porte, livrés à vil prix, donnés même pour rien, afin d'en infecter toutes les classes, depuis le château jusqu'à la chaumière? Et vous venez ensuite vous plaindre hypocritement de l'extinction de toute foi dans le cœur des peuples, et de l'impossibilité de rasseoir sur la base des croyances la société ébranlée? Il n'y a plus de foi? Qu'en savez-vous? qui vous l'a dit? Plus de foi? Chez vos pareils peut-être, dans vos cercles littéraires et politiques, dans vos coteries, dans vos foyers d'opéras et de théâtre;.... encore combien d'entre vous, fatigués de poursuivre en vain la vérité et le bonheur sur le terrain mouvant des opinions humaines, viendront

un jour demander à nos doctrines la règle de leurs esprits et le repos de leurs cœurs ! Mais le peuple qui remplit nos villes et nos campagnes, le peuple que nous connaissons, parce que notre ministère nous met sans cesse en relation avec ses pensées et ses besoins intimes, le peuple qui se lève encore comme un seul homme, quand la Religion l'appelle à ses solennités d'expiation et d'indulgence, le peuple a de la foi, en dépit de tous les efforts tentés depuis un siècle pour le corrompre, et c'est au peuple que s'adresse ici notre parole. Grace au Ciel, vous n'êtes qu'une poignée de rhéteurs et de sophistes : la grande majorité des Français est restée chrétienne et catholique !

IX. Oui, N. T. C. F., quoi qu'en dise une sagesse sceptique et frondeuse qui ne veut rien voir au-delà de l'horizon des sens, au-delà des conceptions d'une raison superbe, la Prière est la grande loi, la première loi de l'ordre moral. C'est parce que la prière a presque tari dans la bouche des hommes, que les maux se sont multipliés sur la terre ; c'est en replaçant la prière sur nos lèvres que nous y ramènerons tous les biens. La Prière est le premier besoin de l'humanité ; *elle est*, comme on l'a si bien dit, *la respiration de l'âme*, tant elle nous est naturelle ; en sorte qu'ôter à notre âme la Prière, c'est la priver d'air, c'est éteindre la flamme qui alimente sa vie. La Prière tempère les ardeurs de nos convoitises, elle apaise les orages du cœur, elle attire la paix au dedans, au dehors elle a pour fruits la douceur, la

patience, la mansuétude, la miséricorde. Elle nous console dans nos peines, elle nous assiste dans nos dangers, elle nous soutient dans nos épreuves, elle nous fortifie dans nos combats. Elle inspire la modération des désirs; à l'heureux du siècle elle persuade un saint et charitable usage de la fortune; au pauvre une résignation confiante; à l'affligé qui se consume dans les larmes, elle montre le Ciel où elle le fait monter, par anticipation, sur les ailes de l'espérance!

x. Mais à ces avantages généraux et communs à toute prière, la Prière domestique, N. T. C. F., en joint d'autres qui lui sont exclusivement propres et qu'il est temps de mettre sous vos yeux. Représentons-nous donc une de ces scènes délicieuses, dignes de fixer les complaisances du Ciel même. Qui me donnera des couleurs assez délicates pour en peindre les douceurs divines? Scènes ravissantes de piété et de foi antiques, qui rappellent ces beaux jours de l'Eglise primitive, où chaque maison de fidèles était un oratoire retentissant du bruit des hymnes et des cantiques spirituels, qui perpétuent les saintes traditions des mœurs patriarchales, alors que le Chef de la famille, comme père, comme pontife et comme roi, offrait au Dieu suprême le sacrifice de louanges, et méritait que le Seigneur, en considération de sa justice, daignât visiter sa demeure, caché sous une enveloppe mortelle!

xi. Les ombres du soir sont descendues sur la terre: les travaux du jour ont cessé; la nuit invite

au repos : c'est l'heure où la famille chrétienne s'assemble pour prier. Tous les membres qui la composent sont exacts à ce rendez-vous de l'adoration et de l'action de graces ; le père, la mère, leurs fils et leurs filles, les serviteurs et les servantes, tous enfin depuis l'aïeul couronné de cheveux blancs jusqu'au petit enfant qui essaie d'articuler ses premiers sons. Les voilà tous humblement agenouillés devant l'image du Dieu Sauveur, précieuse et chère relique léguée par les ancêtres, dont elle a aussi entendu les vœux et béni les larmes. La mère, apôtre de la famille, comme le père en est le Prêtre, prononce à haute voix les oraisons saintes ; tous les assistants y répondent en chœur. Chœurs émules sur la terre des concerts des anges dans le Ciel, et dont le pieux murmure monte vers Dieu comme la fumée de l'encens, et remplit toute la maison d'une odeur d'édification et de vertu !

XII. Mais quelles sont les paroles que répètent leurs lèvres dans cet entretien sublime avec la Divinité ! Ah ! que la sagesse humaine, avec ses maximes et ses oracles, est étroite et mesquine, comparée à celle qui parle par leur bouche ! Recueillis en la présence de la Majesté souveraine, ils invoquent son saint Nom, ils adorent profondément, ils louent, ils rendent graces ; ils bénissent d'une voix commune le Père commun qui est dans les Cieux ; ils lui demandent leur pain de chaque jour, le pain de l'âme surtout, sa grace, sa parole, céleste aliment

d'une substance immortelle. Ils proclament hautement leur foi au Dieu Créateur, au Dieu Rédempteur, à une résurrection future, à une éternelle vie ; Symbole adorable que Socrate et Platon eussent salué avec un cri d'admiration, si leur génie eût été éclairé tout-à-coup de cette grande lumière ; ils redisent les commandements de la Loi gravés par le doigt de Dieu sur les Tables du Sinaï, après que le péché les eut effacés du cœur des hommes ; ils donnent un souvenir aux morts, pensée toujours si éminemment morale, mais que la Religion enrichit et féconde en lui attribuant un mérite de grace et d'expiation ; enfin ils rentrent en eux-mêmes, ils interrogent leurs œuvres et leurs pensées, ils s'accusent, ils s'humilient, ils se reconnaissent pécheurs, et, après avoir imploré le pardon, ils s'engagent, selon que Pline le raconte des premières assemblées chrétiennes, dans sa lettre à l'empereur Trajan [1], non à commettre quelque action coupable, comme les païens d'autrefois et les mécréants d'aujourd'hui dans leurs secrets conventicules, mais à s'abstenir de tout mal, à faire tout le bien qu'il leur est donné de réaliser, à être bons, justes, chastes, tempérants, charitables, à tendre de tous leurs efforts vers cette perfection dont leur Père céleste est le terme et le modèle. Puis chacun, heureux et béni, se retire en silence, pour gagner sa couche, où l'attend ce sommeil doux et réparateur qui ne fait jamais défaut à une conscience légère.

[1] EP. 10. 97.

XIII. Maintenant, N. T. C. F., avons-nous eu tort d'avancer que cette sainte pratique de la Prière commune, si elle était généralement observée, renouvellerait en peu de temps la face de la terre? Reproduisez dans chaque foyer d'une ville, d'un village, ce tableau d'une maison chrétienne que nous vous avons présenté comme exemple, et voyez vous-mêmes quelles conséquences en résulteraient dans l'intérêt de la Religion et des mœurs, de la famille et de la société tout entière? Et d'abord, en ce qui touche la Religion, n'est-il pas évident qu'elle serait mieux connue, plus respectée, plus fidèlement pratiquée? La Prière en est le devoir le plus essentiel. Mais la prière individuelle, on l'oublie, on la néglige, on finit par en abandonner l'usage. Voyez les hommes d'aujourd'hui : la plupart ne prient plus parce qu'ils ne savent pas prier. Suivez-les dans nos églises, dans nos cérémonies. Quel air de gêne et de contrainte! Ils ne savent plus ni fléchir le genou, ni se frapper la poitrine, ni même former sur eux le signe du chrétien. On les dirait complètement étrangers au culte qu'ils professent. Leurs regards sont distraits et indifférents, leurs lèvres muettes, parce qu'ils ont oublié toute formule de prière. Mais avec la prière commune cet oubli des formules saintes n'est plus possible. Elles se gravent d'elles-mêmes dans la mémoire par la répétition des actes, sans qu'il soit besoin pour cela de travail et d'étude. Ajoutez que la communauté de la prière emporte

presque toujours avec soi le saint usage d'une lecture instructive et édifiante, soit d'un bon livre de doctrine et de Religion, soit de la vie des héros de la Foi, et vous jugerez avec nous que l'instruction ne gagne pas moins que la piété chrétienne à la louable et salutaire pratique qui fait l'objet de cette exhortation.

XIV. Mais la prière, récitée en commun, fait plus que sauvegarder la prière elle-même. Elle introduit au seuil domestique toutes les habitudes de la vie chrétienne, elle garantit l'observation de tous les autres préceptes. En voulez-vous savoir la raison? C'est qu'au mérite de la prière particulière elle ajoute la grace, l'autorité, la persuasion du bon exemple, et ce que nous appellerons, faute de trouver une expression qui rende mieux notre pensée, la sanction du témoignage. Oui, nous le disons hautement, ce premier devoir accompli détermine presque nécessairement la fidélité à tous les autres. Comment cela? Le voici, N. T. C. F. Ce n'est pas solitairement, dans le secret, seuls en la présence de Dieu seul, que le père, la mère, les enfants, les serviteurs professent leur foi, s'accusent de leurs fautes, promettent de garder les commandements de Dieu et de son Eglise. C'est publiquement, solennellement, en présence de témoins qui en prennent acte en quelque sorte, pour s'en souvenir dans l'occasion. Communauté de prières oblige, dirons-nous volontiers, comme on l'a dit de la noblesse

et des emplois. Eh quoi! la même bouche qui a béni oserait-elle blasphémer aux oreilles des mêmes témoins, ou, si quelque manquement échappe à la fragilité humaine, l'habitude aura-t-elle le temps de se former et de prendre racine, lorsqu'on vient chaque soir s'accuser et se juger soi-même devant une assemblée que l'on accepte aussi pour juge? Et ce que nous disons ici du blasphème, on peut le dire de toute autre infraction à la loi religieuse ou morale. Pouvez-vous admettre, par exemple, que ce père de famille, infidèle jusqu'ici aux deux grands devoirs qui font, à proprement parler, le catholique, la confession des péchés et la communion eucharistique; mais fidèle au saint exercice de la Prière commune, résistera longtemps à cette intimation quotidienne du précepte, qui le condamne par sa propre bouche? Non, cette contradiction entre sa prière et son indifférence pratique constitue un état trop violent pour qu'il soit durable, et laisse déjà pressentir pour un avenir prochain la victoire décisive de la grace sur les irrésolutions d'un cœur combattu.

Par cela même que la Prière commune contribue puissamment à la connaissance, à l'amour, à la pratique de la Religion, on entrevoit déjà tout ce qu'elle apporte à la famille d'éléments d'ordre, de sécurité et de bien-être. On peut dire qu'elle est à elle seule toute l'éducation domestique, et l'article fondamental de la constitution de la famille. La di-

gnité des pères, la confiance mutuelle des époux, la docilité, la soumission tendre et respectueuse des enfants, la justice et la bonté des maîtres, le zèle et la fidélité des serviteurs, voilà les heureux fruits de son influence. Faut-il s'en étonner? Là où est l'union des prières, là est J.-C.; et, où est J.-C., là est la paix, la concorde, le support, l'indulgence, l'esprit de sacrifice, la modération dans les joies, la consolation dans les peines, le rafraîchissement de la vie, tout ce qui constitue en un mot le bonheur d'une communauté. Mais le Sauveur ne se contente pas de faire régner la tranquillité dans son intérieur, il la protège encore contre les ennemis du dehors, *et les fléaux* qui moissonnent les autres hommes, *n'approchent pas de ses pavillons*[1]. Une Providence toute particulière veille sur elle. *Celui-là*, dit le Seigneur, *repose sous la protection du Dieu du Ciel, qui habite en Dieu, et qui fait de sa demeure la demeure de Dieu*[2]. On dit vulgairement que la maison que Dieu garde est bien gardée. Or J.-C. s'en fait le gardien et le défenseur. Les orages pourront bien gronder autour d'elle, les vents souffler avec violence, la terre trembler, elle ne sera point ébranlée, parce qu'elle est bâtie sur la pierre ferme. Comme la grande Eglise, dont elle offre une image abrégée, puisqu'elle est aussi une maison de

[1] Et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo. PS. XC. 10.

[2] Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur. PS. XC. 1.

prières et de sacrifices, elle bravera les efforts du temps, les efforts des hommes et les efforts de l'enfer.

XVI. Les influences de la Prière domestique ne se feront pas moins sentir dans la société par la douceur des relations civiles, par le respect de tous les droits, par la bienveillance dans l'échange des procédés et les rapports de bon voisinage, par la mutualité des services et de l'assistance fraternelle. Nous vous laissons à penser, N. T. C. F., ce que seraient une ville, une province, un peuple dont chaque famille consacrerait chaque jour une heure à se recueillir devant Dieu, à comparer ses œuvres avec les prescriptions de la loi divine, à se pénétrer du but de l'existence humaine. Mais ce serait une ville, une province, une nation toute peuplée de chrétiens, et l'on sait assez ce que l'ordre social gagnerait en perfection et en bonheur, si le principe et le sentiment évangélique en étaient l'âme. Plus de haines, plus de discordes, plus de rivalités envieuses fomentées par l'orgueil des rangs et la jalousie des classes; une émulation de tous les talents, de toutes les aptitudes, de toutes les capacités, d'autant plus profitable à la fortune publique et particulière, que, sans cesser d'être généreuse, elle saurait se contenir dans les limites de la sagesse; des souffrances sans doute (il y en aura quoi qu'on fasse sur une terre qui n'est point la vraie patrie), mais la foi qui fortifie, l'espérance qui console, et

la charité qui adoucit toujours les maux, quand elle ne peut les prévenir.

XVII. Il dépend de vous, N. T. C. F., de réaliser tous ces biens; il ne s'agit que de vouloir. Grace au Ciel, notre diocèse compte un grand nombre de familles chrétiennes, non-seulement par la foi, mais aussi par les œuvres; qu'elles donnent un premier exemple. Cet exemple sera bientôt imité, et se reproduira de proche en proche, jusqu'à ce qu'enfin il devienne universel. Les fabriques, les usines, les manufactures qui sont aussi de grandes familles, dont les chefs veulent être les pères plus encore que les maîtres, se régleront l'une après l'autre sur ce modèle, à mesure qu'elles en apprécieront les résultats par une amélioration toujours plus sensible des mœurs publiques et privées. Enfin, N. T. C. F., voici le Carême. Sanctifiez-le par la pratique de la Prière commune. Tous ceux en qui la Foi n'est pas tout-à-fait éteinte, sentent, à l'approche de ces saints jours, se réveiller en eux quelques bons désirs. Qu'ils fassent l'essai, ne fût-ce que pour la durée de la carrière quadragésimale, du moyen que nous leur indiquons comme remède à nos misères et comme trésor de bénédictions. Ils s'en trouveront si bien, et pour eux-mêmes et pour les êtres qui leur sont chers, qu'après en avoir goûté la douceur, ils voudront en user toujours.

XVIII. Nous réclamons votre concours, nos très-chers Coopérateurs, pour la propagation d'une pra-

tique qui, une fois introduite dans les habitudes des peuples, s'élèverait à la hauteur d'une institution sociale. Eh! que pourrait notre faible voix, si elle n'était soutenue, fécondée par les efforts et les industries de votre zèle? Exhortez, pressez, conjurez vos paroissiens; employez toutes les voies de persuasion que vous fournit auprès d'eux votre saint ministère, la prédication, les catéchismes, la direction des consciences, les visites du pasteur, pour les déterminer à placer, près de leur foyer, ce gage de protection et de salut. Faites-leur bien entendre que ce n'est point ici une nouveauté qu'on leur propose, mais un retour aux usages de leurs pères. Qu'ils interrogent les vieillards; leur témoignage confirmera le nôtre. Si vous réussissez à populariser dans les familles la communauté de la prière, de celle du soir du moins, car nous comprenons la difficulté de réunir le matin, à raison de l'exigence des affaires et de la diversité des travaux, tous les habitants d'une maison, vous serez abondamment récompensés de vos peines. Vous n'aurez plus la douleur de voir des enfants, déjà parvenus à l'âge de discrétion, dans une ignorance déplorable des prières du chrétien et des éléments de la foi, lorsqu'ils se présentent aux épreuves préparatoires de l'action la plus sainte et la plus décisive pour leur bonheur dans la vie présente et dans la vie à venir. Quand vous serez appelés au chevet des malades et des mourants, vous n'aurez plus le cœur déchiré, en trou-

vant des hommes insoucieux de leur sort éternel, incapables de produire un acte de contrition et d'amour de Dieu, auxquels il faut épeler, mot par mot, comme à l'enfance, la sublime formule de prière que J.-C. nous a apportée des Cieux. Dans la chaire sacrée, votre parole sera mieux comprise et plus religieusement écoutée. Vous verrez les saints Offices et les tribunaux de pénitence plus assidûment fréquentés. Vous compterez moins d'absents, aux solennités de la Pâque, autour de la Table Eucharistique. Vous n'aurez plus autant à gémir des désordres et des scandales que provoquent trop souvent, aux jours de dimanche et de fêtes, les assemblées nocturnes. Les oreilles qu'avertit vainement le son de la cloche qui donne le signal de la retraite, seront plus sensibles à l'appel de la Prière commune. Nous vivons à une époque où chacun doit apporter sa pierre à la consolidation de l'édifice social; apportons celle-là; elle est fondamentale. La Religion sera toujours la meilleure solution des problèmes qui tourmentent les sociétés humaines, à moins qu'on ne découvre le secret de les faire vivre et prospérer sans cette garantie, phénomène qui ne s'est point encore vu depuis leur origine.

DISCOURS

EN FAVEUR DE

L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS ET JEUNES AVEUGLES DE FIVES.

LE 3 MAI 1849.

Os habent et non loquentur ; oculos habent et non videbunt.

Pareils aux idoles dont parle le roi-prophète, ces enfants ont une bouche et ils ne parlent pas ; ils ont des yeux, et ils ne voient pas. *Ps.* 113.

S'IL est une infortune, N. T. C. F., digne d'exciter au plus haut degré les sympathies des âmes chrétiennes, des âmes simplement sensibles, c'est bien, sans doute, celle de ces êtres intéressants, tristement déshérités, par le malheur de leur naissance ou par quelque accident fatal, de l'un de ces sens qui mettent l'homme en communication soit avec le monde visible, soit avec le monde moral. Les uns, privés de l'organe de l'ouïe, ne peuvent entendre la parole qui éclaire, qui console, qui fortifie, ne peuvent échanger avec leurs semblables leurs sentiments et leurs pensées, par le

doux commerce des entretiens de l'amitié. Les autres, les yeux fermés à la brillante clarté des cieux, ne peuvent jouir du spectacle que la lumière révèle aux regards charmés qui en perçoivent les rayons. Quelques-uns, en petit nombre, il est vrai, privilégiés du malheur, languissent affligés d'une double disgrace. Le jour ne se fait chez eux par l'un ni par l'autre de ces sens que l'on peut appeler les fenêtres de l'âme. Ils restent plongés dans les horreurs d'une nuit éternelle, qui enveloppe à la fois, dans ses sombres plis, et leurs facultés physiques et leur intelligence.

Est-il sous le soleil une affliction égale à cette affliction? J'ai beau considérer successivement tous les maux qui tourmentent les mortels, je n'en vois point de pareils dans la société ni dans la nature. La perte d'un membre, il est vrai, met d'avance au tombeau une partie de nous-mêmes. Les maladies rendent l'existence amère, et, si elles se prolongent, elles sont comme une lente agonie, comme une mort de tous les jours et de toutes les heures. Les chagrins couvrent la vie d'un voile de deuil. La vieillesse traîne ordinairement après elle un long cortège d'infirmités. La pauvreté a des rigueurs qui font frémir l'humanité. Mais dans toutes ces disgraces de la fortune, ou ces tristes nécessités de la condition humaine, une consolation nous reste, si la vue et l'ouïe nous sont laissées. Le malheureux, qui en a conservé l'usage, peut voir la terre

qui lui sourit dans la variété de ses productions et la richesse de sa parure; il peut voir des hommes compatissants qui s'attendrissent sur ses souffrances; il peut parler de ses peines, les verser dans le sein d'un confident discret et éprouvé : une douleur qui s'épanche est à demi consolée. Il peut entendre des paroles d'encouragement et d'espoir, puiser de la confiance dans un regard ami. Ou, si la vue de la terre l'attriste, parce qu'elle n'a pour lui que des épines; si le commerce des hommes l'importune, parce qu'il les a trouvés méchants et injustes, il peut contempler du moins la lumière du ciel qui réjouit le cœur de toute créature, et par de là l'azur de sa voûte étoilée se faire une idée de la gloire qui attend le juste après les tribulations de la vie; il peut toujours entendre la parole de grace et de salut, la lire dans les écrits de ses interprètes et de ses docteurs; se nourrir des maximes et des sentences des sages, et, à défaut des vivants, converser avec les morts.

Ces compensations sont refusées au pauvre aveugle, à l'infortuné sourd-muet, respectivement à la nature de l'infirmité qui les affecte. Le seul adoucissement à leur malheur est de n'en pas comprendre toute l'étendue. Pour l'aveugle, il possède sans doute deux facultés bien précieuses : il entend et il parle, on l'interroge et il répond, l'harmonie des sons le trouve sensible; et, comme on s'accorde généralement à l'estimer moins à plaindre que le sourd-

muet, on peut en conclure la supériorité du sens de l'ouïe sur celui de la vue; supériorité, du reste, déjà démontrée, pour le remarquer en passant, par la prééminence de ses affinités qui le mettent en contact avec la vérité morale et intellectuelle, tandis que l'organe de la vision n'a de relations qu'avec les phénomènes corporels.

Mais à cette exception près, dont je reconnais toute la valeur, que de privations sont imposées à l'aveugle-né! combien de jouissances lui sont pour jamais étrangères! Pour lui le grand spectacle de la nature est un livre fermé. Les splendeurs de ce firmament déployé sur nos têtes comme un pavillon, ce soleil, roi du jour, qui s'élance comme un géant dans la carrière, répandant sur son passage des flots de pourpre et d'or; ces étoiles, cortège de l'astre des nuits, poussière étincelante, semée à pleines mains dans les champs de l'espace; ce globe terrestre avec ses accidents variés et ses trésors inépuisables; toutes ces grandes scènes de la nature, si propres à élever l'âme, à la rasséréner, à nous faire admirer, louer, bénir la puissance et la bonté du Créateur, un beau lever de l'aurore, un beau crépuscule, les couleurs de l'arc-en-ciel, les nuances des fleurs, les feux du diamant, *la mer dans ses soulèvements* [1] et son calme sublime, la sombre majesté des forêts, les hautes montagnes, la profondeur et l'étendue des horizons contemplés du

[1] Mirabiles elationes maris. Ps. xcii. 6.

haut de leurs cimes, les côteaux couronnés de pampres, la fraîcheur des vallées où mille cours d'eau vive entretiennent une éternelle verdure...., tous les chefs-d'œuvre de l'art, toutes les créations de l'industrie, toutes les collections de la science qui attestent si éloquemment le génie de l'homme, palais, musées, aquéducs, bibliothèques où sont rassemblés tous les trésors de la pensée, autant de merveilles qui sont pour l'aveugle comme si elles n'étaient pas. S'il raisonne avec vous sur plusieurs objets, il en est une infinité d'autres sur lesquels il ne peut vous comprendre. S'il entend la voix de l'homme, il ne voit point son visage où se peignent toutes les affections de l'âme; s'il reçoit les tendres soins d'une mère, il aura vécu sans avoir vu son sourire.

Le sourd-muet jouit de ces douceurs, il est témoin de ces spectacles, mais au prix de quelle cruelle compensation la nature les lui fait acheter! Ah! quand on sait apprécier ce que vaut la parole, comment ne pas compatir à la perte ou à la privation d'une telle faculté, le don le plus excellent que le Ciel nous ait fait dans son amour? La parole est le lien qui unit l'homme avec lui-même : c'est elle qui lui révèle en quelque sorte son être, qui lui donne la conscience de sa personnalité; elle est comme le miroir où il se réfléchit et où il se reconnaît en voyant son image. C'est par elle qu'il juge et raisonne, qu'il se rend compte de ses propres pensées, qu'il perçoit non plus les idées grossières,

imagées, colorées que lui transmettent les sens, mais les idées générales, les idées absolues, les idées spirituelles, l'idée de l'être, de la perfection, de l'infini qui creuse un abîme infranchissable entre l'être raisonnable et toutes les autres créatures. Avec la parole, quoique seul, il n'est pas dans la solitude : ses pensées se parlent et se répondent, s'accusent et se justifient; il réfléchit, il compare, il délibère, il conclut; il s'entretient avec le passé, il interroge l'avenir; il se crée à lui seul une société, un monde, un univers!

La parole est le lien qui unit l'homme avec ses semblables. Elle est le nœud de la famille, la chaîne des amitiés, la sanction des traités et des contrats, le gage de la bonne foi et de l'honneur; elle resserre les peuples par le commerce, elle rapproche les absents en se transformant par l'écriture, elle fait revivre les temps par les récits de l'histoire. Sous la forme littéraire, elle court comme une flamme d'un pôle à l'autre, elle instruit, elle corrige, elle polit et adoucit nos mœurs, elle charme nos loisirs et nous fait oublier les heures. Dans la tribune ou profane ou sacrée, elle soulève ou apaise à son gré les passions de l'âme, elle remue les multitudes et les fait passer tour-à-tour par les émotions les plus fortes et les plus douces. Arme puissante et quelquefois terrible, sa pointe est plus incisive que le tranchant du glaive, son explosion plus retentissante que le canon des batailles : c'est

à elle que Dieu a remis le sceptre du monde moral, comme il a donné à la main de l'homme l'empire sur le monde physique.

La parole est le lien qui unit l'homme à Dieu. Dieu ne nous est connu que par son Verbe. Nous ne parlons que parce qu'il nous a parlé le premier. « Il a parlé d'abord à nos pères en diverses ma» nières et par des ministères différents, tels que » ceux des anges et des prophètes; enfin, dans les » derniers temps, il nous a parlé par son Fils, la » sagesse incréée, qui s'est revêtu d'une forme humaine » et nous est apparu plein de grace et de vérité [1]. » Ainsi l'oreille est le sens propre de la foi, l'organe qui sert de médiateur aux vérités surnaturelles pour qu'elles arrivent à notre intelligence, selon ce beau mot de saint Paul : la foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu* [2]. Tout rapport avec Dieu est impossible sans cette première initiation. La connaissance précède évidemment l'adoration, la louange, l'action de graces. C'est ce que le même apôtre exprime admirablement, quand il s'écrie : « Comment les » hommes invoqueront-ils le Dieu en qui ils ne » croient pas? et comment croiront-ils en lui, s'ils » ne l'entendent pas? et comment enfin l'enten» dront-ils, s'il ne leur est annoncé [3] ? » Le roi-

[1] Multifariàm multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio. HEB. I. 1, 2.

[2] ROM. X. 17.

[3] Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt? Aut quo-

prophète émet la même pensée, lorsqu'il nous dit : J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé ; *credidi, propter quod locutus sum*. Mais il n'a cru que parce qu'une première parole lui a été dite. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum.*

Et voilà la triste condition du sourd-muet ; il parlerait aussi, s'il pouvait entendre : mais il ne peut parler ni à Dieu ni aux hommes, parce qu'il n'a pas entendu la parole de vie. Son intelligence est cette chambre obscure où aucun rayon ne pénètre. Les idées y séjournent à l'état latent. Elles y sont en puissance, pour parler le langage de l'école, et non en acte. La parole seule pourrait les y réveiller, les y exciter, les y faire passer à l'activité de l'être en les éclairant ; car la parole est la lumière qui révèle l'homme à l'homme, comme Dieu lui-même ne se connaît que par son Verbe. Mais la porte en est fermée. Le sourd-muet émettra des sons, mais des sons inarticulés, des cris barbares et sauvages qui ne répondent à aucune idée et auxquels aucune langue humaine ne peut répondre. Il n'a que des signes pour accuser ses souffrances ou ses besoins; mais en dehors des sensations organiques qui lui sont communes avec l'animal privé d'intelligence, absence complète de notions intellectuelles et morales, pourquoi? parce qu'il n'en a pas l'expression. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum.*

modo credent ei quem non audierunt? Quomodo autem audient sine prædicante. ROM. X. 14.

Qu'avons-nous prétendu, N. T. C. F., en appuyant sur ces considérations? Vous faire apprécier des facultés dont nous songeons à peine à remercier le Ciel, comme si, pour nous être communes avec la plupart des hommes, elles s'avilissaient, pour ainsi dire, et ne méritaient de notre part aucune reconnaissance; apitoyer vos cœurs sur le sort de ces créatures affligées à qui l'Auteur de tous biens, toujours maître de ses dons, ne les a pas dispensés comme à nous dans une pleine mesure, quoiqu'ils en eussent fait peut-être un plus digne et plus saint usage; vous exciter enfin à célébrer avec nous le beau triomphe de la charité, inspirée par la foi, dans les efforts qu'elle a tentés et les succès qu'elle a obtenus, pour suppléer la nature, grace à des inventions dont elle possède seule le secret. Mais ici, il nous faut reprendre les choses d'un peu loin et vous raconter en quelque sorte l'histoire de l'aveugle et du sourd-muet dans les âges qui nous ont précédés.

Longtemps ces êtres infortunés attendirent un consolateur qui compatît à leur misère et s'occupât de l'adoucir; ils ne trouvèrent autour d'eux qu'oubli, indifférence, dédain. Nous avons beau consulter les annales des peuples, interroger leurs lois ou leurs règlements d'administration; nous ne remarquons nulle part qu'ils aient été l'objet de quelque attention, de quelque prévoyance, soit de la part de l'autorité publique, soit de la part de la bienfaisance

privée. A peine est-il fait mention de leur existence. C'était du reste chose toute naturelle et entièrement conforme à l'esprit des sociétés païennes. Plongées dans le sensualisme le plus exclusif et le plus égoïste, elles avaient bien autre chose à faire que d'avoir des entrailles. Sourds et aveugles subissaient donc alors le sort réservé à tout ce qui était faible, le pauvre, l'infirme, la femme, l'enfant, le vieillard, l'esclave, et devaient être considérés bien moins comme une portion de l'humanité que comme une tache qui la déshonore. Leurs sages disaient bien que le malheur est chose sacrée. *Res sacra miser*. Mais d'après la double acception que cette expression a dans leur langue, et surtout d'après leurs mœurs, on ne sait trop s'ils entendaient dire que le malheur fût digne de pitié ou digne d'exécration. Ce qui nous autorise à douter, c'est le préjugé religieux, dominant à cette époque chez toutes les nations, qui leur faisait envisager toute créature souffrante comme poursuivie par la colère des dieux. Nous n'oserions pas même affirmer que, repoussés de la société, le sourd et l'aveugle trouvassent un asile hospitalier au foyer de la famille; lorsque nous voyons à Sparte les enfants nés difformes, précipités dans l'Eurotas par des parents dénaturés; lorsqu'un grand empire nous montre encore aujourd'hui, spectacle horrible! des milliers de petits êtres auxquels on ne peut reprocher que le tort d'être venus au jour, jetés par leurs mères comme une pâture aux animaux immondes. Nous ne

voulons pas, à Dieu ne plaise, en rapportant ces faits monstrueux, calomnier le cœur maternel. Il avait sans doute alors comme dans tous les temps de la générosité, mais une générosité pareille au fruit sauvage. Il n'avait pas encore reçu la greffe de la douceur évangélique.

La loi mosaïque, préparation de la loi chrétienne, ne pouvait rester tout-à-fait insensible à ces deux grandes infortunes de l'humanité, la surdité sans remède, la cécité sans espoir. Elle s'en occupa en effet, et elle nous a laissé, à cet égard, deux préceptes écrits au livre du Lévitique. Voici le premier de ces préceptes : *Vous ne maudirez point le sourd;* et voilà maintenant le second : *Vous ne placerez pas d'obstacle devant les pas de l'aveugle* pour qu'il trébuche en s'y heurtant[1]. Qu'on juge de la destinée de ces malheureux chez les gentils, par ces recommandations reconnues nécessaires chez le peuple de Dieu. Quoi! des préceptes purement négatifs, lorsqu'il faudrait invoquer tous les sentiments de la Religion et de la nature? Quoi! une simple défense d'outrager et de nuire, lorsqu'il faudrait faire appel à toutes les protections, à tous les dévouements, à tous les services? Et voilà donc, en fait d'humanité, le dernier mot d'une loi qui se glorifie d'avoir Dieu pour auteur? Oui, mais Dieu lui-même l'a condamnée à l'impuissance *de rien amener*

[1] Non maledices surdo, nec coràm cæco pones offendiculum. Lev. XIX. 14.

à la perfection [1]. Il y a progrès néanmoins sur la dureté des mœurs païennes. Ce n'est pas encore la lumière, mais les ténèbres commencent à s'éclaircir ; ce n'est pas encore le soleil, mais une aurore qui annonce son lever.

Il se lève, Jésus-Christ paraît dans la Judée. Le bruit de ses miracles retentit dans les cités et les campagnes. Ces miracles ont exclusivement pour objet les plaies de l'humanité souffrante. Il redresse le boiteux, guérit le lépreux et le paralytique ; il multiplie les pains pour nourrir au désert des multitudes affamées ; mais il semble accorder un intérêt plus affectueux, une compassion plus tendre au sourd-muet et à l'aveugle-né, soit que leur condition lui parût plus malheureuse ; soit qu'il y vît une image plus sensible du déplorable état du genre humain qu'il venait sauver, *aveugle et sourd universel*, comme l'appelle saint Augustin, dont la maladie était d'autant plus désespérée qu'il se refusait obstinément à ouvrir les yeux à la lumière et l'oreille à la parole de vérité ; soit enfin qu'il jugeât ces guérisons plus propres à faire éclater la puissance qu'il avait reçue de son Père, et à accréditer sa mission d'amour et de paix, et ces paroles furent répétées d'échos en échos le long des rives du Jourdain : *Il a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets* [2]. Et, comme les peuples per-

[1] Nihil enim ad perfectum adduxit lex. HEB. VII. 19.

[2] Benè omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui. MARC. VII. 37.

sistaient à croire que ces infirmités étaient toujours la punition d'un crime et lui demandaient, à l'occasion d'un aveugle-né qui s'offrait sur son passage, si cet aveugle devait imputer à ses propres péchés ou à ceux de ses parents le malheur de sa naissance, il combat ce préjugé populaire où des instincts égoïstes pouvaient trouver un prétexte contre la pitié et la bienveillance, par cette belle réponse : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché; mais Dieu a » permis qu'il fût né aveugle, pour manifester en » lui sa gloire par un prodige [1]. » Et, lui ayant touché les yeux de ses mains divines, il les ouvrit à la lumière.

C'en fut assez pour opérer toute une révolution dans le cœur humain. Le noble motif de la gloire de Dieu, joint à la sensibilité naturelle désormais réveillée, fit naître pour ces infortunés un amour d'autant plus ardent et dévoué qu'il puisait ses inspirations à une source plus élevée, et la charité enfanta aussi des miracles, comme le Maître qui en avait apporté du Ciel la sainte flamme pour en embraser la terre. Le christianisme, aussi tendre, aussi humain que le paganisme avait été cruel, et le judaïsme froid et dur, ne vit plus en eux des êtres dégradés, soumis à quelque influence fatale, mais des frères d'autant plus dignes d'être chéris qu'ils

[1] Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur? Respondit Jesus : Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo. JOAN. IX. 2, 3.

étaient plus affligés, des âmes immortelles, créées à l'image de Dieu, rachetées de son sang et appelées à jouir de sa gloire: Il les recueillit dans ses hospices, leur prodigua tous les soins physiques, s'efforça, par toutes les industries du zèle, de les initier à la vie morale, de les élever jusqu'à la connaissance de l'ordre surnaturel, en même temps qu'il veillait à assurer leur existence par l'apprentissage des métiers et des arts utiles. Des établissements spéciaux leur furent même exclusivement affectés, témoin cet hospice des Quinze-Vingts, fondé par le saint roi Louis, et que six siècles ont respecté, où trois cents aveugles recevaient, et reçoivent encore aujourd'hui, avec le bienfait de l'instruction, tous les moyens de pourvoir aux besoins de la vie du corps et de la vie de l'âme.

Instruire l'aveugle était une tâche plus facile, parce qu'il possède dans la parole l'instrument de la pensée. Il n'en était pas de même des sourds-muets. Faire arriver la parole à des intelligences dépourvues de l'organe qui la transmet, il y avait là des difficultés immenses à surmonter. Il s'agissait de mettre l'oreille dans les yeux du sourd-muet, et une langue au bout de ses doigts. Cet abîme qui paraissait infranchissable fut comblé. On s'avisa que la pensée, pour se communiquer d'homme à homme, avait sans doute besoin d'une expression, mais que cette expression n'était pas nécessairement la parole accentuée et articulée. On avait l'exemple de la parole

intérieure qui se forme en nous sans le secours de la langue et de l'oreille, l'exemple de l'écriture qui nous parle et que nous entendons, quoiqu'elle soit muette ; on pressentit enfin que les signes pouvaient suppléer les sons, et l'alphabet du sourd-muet fut trouvé. Graces vous en soient rendues, généreux abbé de l'Épée, et vous, son digne continuateur, illustre abbé Sicard ! l'un et l'autre, par votre sublime découverte, vous avez honoré l'Eglise, le sacerdoce, la patrie. Nous en sommes fiers comme Chrétien, comme Prêtre, comme Français !

Formés à l'école de ces grands hommes, des élèves sont devenus des maîtres. L'étude, l'observation, l'expérience perfectionnent chaque jour les méthodes qu'avait inventées le génie. Les Institutions des sourds-muets, d'abord en petit nombre, se sont multipliées par les subsides de l'Etat, ou par la généreuse émulation de la charité particulière.

La ville de Lille, qui embrasse tous les genres de bonnes œuvres, ne pouvait demeurer étrangère à celle-là ! Deux maisons furent ouvertes pour chaque sexe ; l'une dans son sein, l'autre à ses portes. Par un de ces harmonieux rapprochements dont la religion possède une si haute et si délicate intelligence, on réunit dans les mêmes asiles les jeunes aveugles avec les sourds-muets, comme pour réchauffer sous la même aile maternelle ces deux familles d'infortunés, et confondre dans une égalité

de soins ceux qui étaient égaux déjà par le malheur. Ces établissements ont fleuri et prospéré jusqu'à ce jour, grace à la protection bienveillante, aux encouragements efficaces de l'administration supérieure, secondée par le zèle d'une commission de surveillance dont chaque membre apporte dans cette mission de dévouement la sollicitude d'un père pour des enfants bien-aimés.

Cultivées par les mains bénies des serviteurs de Dieu et des épouses de Jésus-Christ, ces jeunes plantes, qui semblaient être vouées à une éternelle stérilité, se sont couronnées des plus beaux fruits. Saintes Filles de la Sagesse, modestes Frères de saint Gabriel, si les maîtres qui forment l'enfance *à la piété et à la justice* doivent, selon la promesse du Prophète, *briller comme des étoiles, dans une éternité de bonheur* [1], de quel éclat brillerez-vous donc, vous qui donnez tout à la fois et l'instruction et l'instrument indispensable pour l'acquérir; vous qui prononcez le *fiat lux* dans des entendements couverts de ténèbres, et qui devenus participants de la puissance de Dieu même, créez en quelque sorte des âmes, en les rendant capables de le connaître, de l'aimer et de le servir !

Il faut avoir suivi leurs élèves, N. T. C. F., dans leurs études, dans leurs exercices, dans leurs jeux,

[1] Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. DAN. XII. 3.

dans leurs entretiens animés; il faut les avoir vus dans leurs mains, dans leurs yeux où leur âme passe tout entière et apparaît presque visible, pour se faire une idée des résultats que l'on peut obtenir, d'un côté avec une charité patiente et des efforts persévérants, de l'autre avec une curiosité constamment tenue en éveil et toujours avide de connaissances nouvelles. Il n'est pas jusqu'à cet être à peine humain, privé à la fois de la vue et de l'ouïe, qu'on ne parvienne à initier à la science des vérités de la foi et de la loi du devoir. Mais ce qui se manifeste surtout en eux à l'œil de l'observateur, c'est une sensibilité qui n'a plus d'analogue dans nos cœurs usés par les jouissances ou flétris par le désenchantement; une sensibilité neuve, vraie, naïve, pareille sans doute à celle du premier homme s'éveillant à la vie, lorsque pour la première fois ses yeux s'ouvrirent à la lumière, et ses oreilles aux bruits harmonieux de la nature. Entrés dans un monde nouveau pour eux, dans un monde d'idées et de sensations inconnues, ravis du jour inespéré qui les éclaire, comme ils sentent leur bonheur, comme ils aiment Dieu, combien vive est leur reconnaissance pour leurs maîtres et leurs maîtresses, pour leur pieux et habile aumônier, pour leurs généreux bienfaiteurs qu'ils savent s'intéresser à leur infortune! Cette reconnaissance, les aveugles la célèbrent par leurs chants et dans leurs concerts, les sourds-muets par leurs signes expres-

sifs; elle se peint dans le sourire de l'innocente créature qui cumule les rigueurs d'une double infirmité. Nous avons été témoins de ces scènes attendrissantes, et nous n'échangerions pas pour toutes les joies de la terre les douces larmes qu'elles nous ont fait verser.

Cependant cette prospérité, par cela même qu'elle était de plus en plus croissante, cachait un péril. Tous les jeunes aveugles et sourds-muets n'étaient pas à beaucoup près recueillis dans nos asiles. Un trop grand nombre végétait encore misérablement, privé du bienfait de l'éducation. Les bons Frères de Fives entendaient de loin les vœux et les gémissements de ces pauvres petits enfants qui demandaient du pain, le pain de la parole, et qui n'avaient personne pour le rompre à leurs intelligences affamées. Ils les entendaient crier : Le *local* que vous occupez *est trop resserré* pour notre multitude. *Faites de l'espace, afin que nous puissions aussi reposer sous son abri protecteur. Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut inhabitem*[1]. La charité est confiante, N. T. C. F., *elle croit tout, elle espère tout*[2]; elle est même quelquefois, si vous le voulez, imprudente et téméraire. Elle a, comme la croix, ses saintes folies. Qui oserait l'en blâmer? C'est ainsi qu'elle a toujours procédé. Toutes les grandes institutions, dont s'honorent le plus la

[1] IS. XLIX. 20.
[2] Charitas omnia credit, omnia sperat. I. COR. XIII. 7.

religion et l'humanité, ont été fondées à l'encontre des étroits calculs et des timides conseils de la prudence humaine. Des projets d'agrandissement furent donc conçus et bientôt exécutés. Les entrailles de la miséricorde s'étaient dilatées, il fallait bien que l'asile élargît son enceinte. Mais les dépenses ont dépassé les prévisions; les ressources se sont trouvées de beaucoup inférieures à la valeur des travaux. Voudriez-vous, N. T. C. F., punir ces bons Frères d'avoir compté sur Dieu et sur vous? Voudriez-vous fermer cet asile, en renvoyer les élèves à leurs familles déçues dans leur espoir, les replonger dans la nuit de l'ignorance, éteindre dans leur âme cette lumière encore faible qui commence à y pénétrer, et cela faute d'un peu de cet or qui n'a de prix réel que parce qu'il nous vaut le bonheur de faire un peu de bien à nos semblables! Leur sort est entre vos mains. Je vous le dirai comme autrefois le grand Vincent de Paul, dans une circonstance pareille à celle qui nous rassemble. Ils vivront, si vous les adoptez; si vous les abandonnez, ils mourront à la vie morale, à la vie chrétienne, à la vie divine. Prononcez leur arrêt, je vais recueillir les voix. Je sais que le moment est peu opportun pour plaider leur cause; les sollicitations de la souffrance et de la misère vous assiègent sous toutes les formes. Mais la foi en la Providence est un trésor qui ne s'épuise pas. L'huile de la veuve de Sarepta coulait intarissable, bien que l'urne d'où

elle s'épanchait fût petite, parce qu'elle avait foi à la parole du prophète Elie [1]. Ayez foi à la parole du divin Maître, et il vous rendra le centuple de ce que vous lui aurez donné, et vos largesses couleront sans que la source en soit appauvrie. En faisant des heureux, vous ferez aussi des chrétiens. C'est par des miracles de charité que notre sainte Religion a conquis le monde; c'est par ces mêmes miracles qu'elle y perpétuera son empire. Elle triomphera de tous les obstacles, de toutes les préventions, de toutes les résistances, si nous pouvons, aujourd'hui comme toujours, nous prévaloir de ce témoignage que J.-C. a invoqué lui-même comme la preuve la plus populaire et la plus persuasive de la divinité de sa Mission. Allez dire à l'indifférent, au sceptique, à l'incrédule, ce que vous avez vu et entendu, les *aveugles voient*, *les muets parlent*, *les sourds entendent*, *les pauvres sont évangélisés* [2] !

[1] Lecythus olei non est imminutus juxtà verbum Domini. 3. REG. XVII. 16.

[2] Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : Cæci vident, surdi audiunt, pauperes evangelizantur. MATT. XI. 4, 5.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1850.

SUR L'ÉDUCATION DOMESTIQUE.

---

1. L'ÉDUCATION de la jeunesse, N. T. C. F., est la grande sollicitude de notre époque. Elle est le but vers lequel se portent toutes les pensées. Elle est l'objet de tous les regrets comme de tous les vœux, de toutes les craintes comme de toutes les espérances. Les tristes expériences du passé, le malaise et les anxiétés du présent font sentir à tous que l'avenir dépend de la culture qui sera donné aux générations naissantes. La presse a fait entendre à cet égard les plus énergiques réclamations; la tribune a retenti des plus nobles paroles. Pères de famille, clergé, législateurs, publicistes, s'accordent à reconnaître la nécessité d'une réforme radicale dans les bases de l'Enseignement public. Plusieurs de ceux-là même qui niaient le plus obstinément la réalité du danger, qui se re-

posaient avec le plus de sécurité sur la sagesse des institutions existantes, n'ont pas été les moins ardents à sonner l'alarme, à jeter le cri de détresse. Leurs yeux, jusque-là fermés, ont été subitement éclairés par la foudre des derniers orages. Aussi, voyons-nous se déployer de toutes parts le zèle le plus louable pour fonder des écoles, où les familles chrétiennes puissent envoyer leurs enfants avec la confiance, qu'en acquérant les trésors de l'intelligence, ils conserveront intact le trésor mille fois plus précieux de l'innocence et de la foi.

II. Et il suffit, en effet, d'ouvrir les yeux pour comprendre la dépendance nécessaire qui subordonne les destinées d'un peuple à l'éducation de la jeunesse. Une nation se recrute sans cesse des générations que lui versent les écoles, comme l'océan s'alimente des fleuves qui se déchargent dans son sein. Après quelques révolutions d'années, elle s'est renouvelée tout entière par ces affluents, et s'est faite, par conséquent, à leur image. L'Éducation fut toujours, et partout, le moule où la société prit sa forme. Si l'enseignement, à tous les degrés, a pour premier fondement la loi religieuse et morale, on peut prédire que la société sera, dans un avenir peu reculé, empreinte de ce double caractère, et marchera dans des voies de justice, de sagesse, de prospérité. Si, au contraire, ce fondement essentiel manque, ou n'est posé, dans l'Education, que comme un hors-d'œuvre, un accessoire, ou une vaine for-

mule, vous livrez le vaisseau de l'Etat au hasard de toutes les tempêtes que peuvent déchaîner des passions sans règle et sans frein.

III. Avouons-le toutefois, N. T. C. F., si grande que soit l'importance de l'Éducation publique, elle est loin d'égaler celle de l'Éducation première, de l'Éducation domestique. En vain multiplierait-on les écoles les plus saines, si les exemples, si les leçons qu'on y reçoit sont en désaccord avec les leçons et les exemples de la famille. Quand on veut avoir des eaux salubres, on doit s'assurer d'abord de la pureté de la source. Or la source de toute bonne Éducation est dans la maison paternelle. C'est donc à signaler les vices de l'Éducation domestique que nous consacrerons cette instruction.

IV. Et d'abord, pour ne rien exagérer, nous nous hâtons de convenir qu'il est encore un bon nombre de maisons chrétiennes, où le grand ministère, nous avons presque dit le sacerdoce de l'Éducation de l'enfance, est dignement exercé. Eh! où en serions-nous aujourd'hui, grand Dieu! si une portion, du moins, de notre jeunesse n'avait trouvé dans les soins, dans les conseils, dans les habitudes saintes de la famille, soit un préservatif, soit un remède contre la contagion des mauvaises mœurs qui infectent tant d'écoles, et contre le venin des fausses doctrines qui circulent dans les discours, dans la presse, dans les livres, et se glisse trop souvent, hélas! jusque dans certaines chaires de l'Enseigne-

ment. Voilà les dix Justes qui ont sauvé tout un peuple infidèle d'une ruine totale! Voilà le ferment divin qui a empêché toute la masse de se corrompre! Mais, à ces exceptions près, d'autant plus honorables qu'elles deviennent plus rares, nous n'hésitons pas à dire que l'Education domestique, considérée en général, est notre première, notre plus grande plaie. La plaie de l'Éducation publique ne vient qu'en seconde ligne. Telle est du moins la conviction qui s'est formée en nous, pour avoir beaucoup vu et beaucoup observé.

v. Quelles sont les causes de ce désordre, N. T. C. F.? La première en est dans le défaut de Foi, dans l'absence de réflexion chez les jeunes époux qui fondent une famille; et, par suite, dans un vice originel de vocation, dans une privation de graces, qui les rend impropres à remplir les graves obligations de ce saint état. Parmi cette multitude de mariages qui renouvellent chaque année, chaque jour, le flot des générations humaines, combien pourriez-vous compter de maris, de femmes chrétiennes qui se sont dit à eux-mêmes, dans la profondeur de leur conscience, avant de se lier par l'engagement le plus redoutable : « Je vais contracter une alliance sainte. Dieu, sans doute, daignera la bénir en me donnant des enfants. Ces enfants, par leur côté terrestre, auront des besoins physiques : ce sera un devoir pour moi d'y pourvoir par l'alimentation, par le vêtement, par le régime et les soins nécessaires au

développement de leurs forces, à la conservation de leur existence. Mais ils seront dotés aussi d'une âme immortelle, d'une âme qui vit de vérité, qui se développe et se perfectionne par la vertu, qui aspire à une fortune plus haute que toutes les richesses et les félicités d'ici-bas, et ici ma tâche devient bien autrement sérieuse. Elever des corps en leur procurant la nourriture qui leur est propre et qu'ils assimilent à leur substance, les animaux le font bien, même les plus féroces, à l'égard de leurs petits. Elever des esprits, en les introduisant dans le sanctuaire des lettres, des sciences, des arts, les païens le font bien. Mais élever des âmes, c'est-à-dire les abreuver de la vraie lumière, les échauffer au feu du saint Amour, en faire des temples vivants de la Divinité et des élus pour le Ciel : quelle effrayante responsabilité ! » Non, la plupart des époux ne pensent point à ces choses : ils se marient, comme on se mariait au temps qui ont précédé le déluge, *buvant, mangeant, se proposant de vendre ou d'acheter, de bâtir des maisons ou de planter des héritages* [1], sans nul souci ni prévoyance de ce qui doit s'en suivre. Ils ont des idées de fortunes, d'établissement, de jouissances sensuelles, d'avancement dans le monde, ou bien même, ils n'ont pas d'idée, autre que celle de suivre le torrent, de faire comme la foule. Ils procréeront des enfants pour le siècle;

[1] Edebant et bibebant, emebant et vendebant, plantabant et ædificabant. LUC. XVII. 28.

mais quant à former des enfants de Dieu, ils n'y songent seulement pas.

VI. De cette absence de réflexion, N. T. C. F., de cet oubli de la fin principale du mariage, vous voyez déjà les conséquences. Les enfants naissent, la mère les nourrit de son lait. Ils grandissent, le père travaille pour subvenir à leur entretien. Rien de mieux, sans doute; mais est-ce là tout? Qui leur donnera le lait de la doctrine céleste? Qui leur rompra le pain de l'intelligence? Car l'*homme ne vit pas seulement de pain matériel*, *mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu*. On nous répond, d'un côté, qu'on se repose de ce soin sur les bonnes et les nourrices, sur les précepteurs et les gouvernantes; de l'autre, que c'est l'affaire du magister et du curé, qu'on ne manque pas d'envoyer les enfants à l'école et au catéchisme. Cette réponse aurait quelque valeur, si vous aviez vous-même jeté dans ces jeunes âmes les premières semences de la vérité et de la vertu. Qu'après les avoir instruits selon la mesure de votre temps et de vos forces, vous leur donniez des maîtres, des suppléants de votre insuffisance, pour étendre, perfectionner, compléter leur instruction, vous remplissez en cela le devoir d'un bon père, d'une bonne mère de famille. Mais il ne faut pas oublier que, s'il vous est permis d'alléger votre fardeau en le partageant, vous n'en n'êtes pas pour cela déchargés, et que vous restez toujours les premiers maîtres, les pre-

miers éducateurs de vos enfants. C'est le vœu sacré de la nature, c'est la loi de la Religion, c'est l'ordre de la Providence, c'est la volonté de Dieu, aussi juste qu'aimable. Oui, c'est sur les genoux d'une mère que le petit enfant doit apprendre à bégayer sa première prière, à louer le Dieu Créateur, à bénir le Dieu Sauveur, à aimer le Jésus de la Crèche, le Jésus du Calvaire, le Jésus du Tabernacle. C'est de la bouche d'un père qu'il doit recueillir les premières leçons de la sagesse. Ces leçons-là ne s'oublient jamais.

VII. Instruisez donc vos enfants, pères et mères, mais quand nous disons instruisez-les, nous ne disons pas : Chargez leur mémoire des fictions de nos poètes ou des fables de nos romanciers; faites-en des génies précoces, des prodiges de savoir qui, pour avoir commencé trop tôt à être des hommes, finissent par n'être toute leur vie que des enfants, comme ces plantes élevées en serre chaude qui s'étiolent et s'épuisent, après avoir poussé quelques feuilles et jeté quelques fleurs. Nous ne disons pas : Enseignez-leur ces arts frivoles qui peuvent bien être un ornement, un brillant accessoire de l'Éducation quand la discrétion leur assigne une règle et une limite, mais qui ne sont qu'un abus et un ridicule, dès qu'ils prennent la place d'études plus sérieuses. Nous ne disons pas : Apprenez-leur la science du monde, la manière de s'y présenter avec grace, l'art d'y briller, d'y plaire et de s'y perdre.

Nous ne disons pas : Enseignez-leur la science des affaires, la science des chiffres, le secret de faire de l'or et tous ces calculs de la cupidité qu'ils n'apprendront que trop vite, et peut-être pour leur malheur. Mais nous disons : Enseignez-leur la science véritable et la seule nécessaire, qu'aucune autre ne peut suppléer et qui peut suppléer toutes les autres, la science des croyances et des devoirs, la science de Dieu et de l'homme, la science de la Religion. Qu'ils étudient les éléments des langues, les règles de la syntaxe et de la méthode, on ne s'y oppose pas; mais qu'ils commencent par étudier les rudiments du Christianisme et les maximes de cet Evangile qui rend diserte la langue des enfants. Qu'ils connaissent les folles mythologies du polythéïsme, les héros et les dieux de l'antiquité fabuleuse, les usages et les cérémonies des superstitions païennes, on ne le blâme, ni on ne l'approuve; mais qu'ils sachent, avant tout, les Mystères augustes, les pratiques saintes de la Religion véritable et cette histoire des deux Testaments, pleine de si belles leçons et riche de si beaux exemples. Qu'ils répètent avec enthousiasme les harangues éloquentes des orateurs de la Grèce et de Rome, on partage leur juste admiration; mais qu'ils récitent avec amour les prières du Chrétien et cette oraison sublime que Dieu même nous a apportée du Ciel! Qu'ils s'instruisent à fond des lois divines, avant d'ouvrir le code des lois humaines. Qu'ils mesurent les cieux avec le compas de Newton,

qu'ils analysent la nature dans le creuset de Lavoisier; mais qu'ils apprennent à lire le nom de Dieu sur l'œil de l'insecte perdu dans la poussière, comme sur le front des soleils roulant dans l'immensité! Les sciences humaines ne sont accessibles qu'au petit nombre; la science de la Religion est nécessaire à tous. Il n'y a même, à proprement parler, que cette seule science; et à qui la posséderait dans toute son étendue, toutes les autres seraient données comme par surcroît. *Quærite primùm regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis* [1].

VIII. Encore une fois, N. T. C. F., instruisez vos enfants; mais pour les instruire avec fruit, soyez instruits vous-mêmes. Ici se présente un second désordre, non moins déplorable que le premier. Au défaut de réflexion sur la grandeur du ministère qu'ils ont à remplir, se joint, chez la plupart des parents, une profonde ignorance en matière de Religion. Nous disons chez la plupart, sans excepter même les savants et les lettrés : car tel sait tout, commerce, industrie, administration, jurisprudence, qui souvent n'a pas la plus légère teinture de l'*unique nécessaire*. Eh! comment donc enseigneront-ils ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes? Chose incroyable, si les faits n'étaient là pour l'attester! il se rencontre des femmes qui ont bien osé s'engager dans l'état du mariage, et qui sont incapables d'initier leurs filles aux éléments de la Foi! il y a des pères qui ne

[1] MATT. XXXIII.

sauraient apprendre aux fils qu'ils ont engendrés, à invoquer le nom du Père commun que nous avons aux Cieux ! Dans cette foule de petits enfants qui se font inscrire chaque année pour suivre les leçons du Catéchisme, combien en remarquez-vous, vénérables Pasteurs de nos villages et de nos villes, qui sachent correctement les prières du matin et du soir, ou même les plus simples formules, les actes les plus familiers de la piété chrétienne? Hélas! vous baissez les yeux, vous vous taisez, mais vos larmes parlent assez haut ! Et dans le nombre même de ceux qui possèdent quelque instruction, combien s'en trouve-t-il qui, interrogés par vous dans ce simple langage : « Mon enfant, qui vous a enseigné ces choses? » vous ont répondu : *C'est ma mère*. Réponse admirable dans son ingénuité, que, dans une de nos visites nous avons entendu sortir une fois d'une bouche enfantine, et qui nous toucha d'un sentiment si puissant et si doux, qu'ayant à parler au peuple fidèle, il nous fut impossible de traiter d'autre sujet que ce texte si naïf et si pur qui venait de nous être fourni par l'innocence!

IX. Mais pour une réponse qui nous a charmé, combien d'autres nous ont révélé moins encore l'ignorance des enfants que celle des auteurs de leurs jours? Et par quels termes assez forts déplorerons-nous cet oubli presque général de la Vérité religieuse qui passe de l'individu dans la famille, et de la famille dans la société tout entière? Où allons-

nous, et quel avenir se prépare, si les hommes vivent et meurent sans connaître le principe et le but de l'existence humaine, si la prière commune, les observances saintes, les sages entretiens ne nourissent plus, au foyer domestique, le culte des devoirs; si les enfants n'apprennent le nom de Dieu que par les blasphèmes de leurs pères, et la Religion que par le mépris de ses lois? Ah! pères et mères, reprenez, s'il est besoin, ce Catéchisme, le livre de tous les âges; ne rougissez pas d'apprendre une seconde fois ce que vous avez eu le malheur d'oublier; redevenez enfants pour instruire vos enfants dans la crainte et dans la loi du Seigneur. Le salut est à ce prix, non-seulement le vôtre, mais celui de la société, non-seulement pour la vie future, mais aussi pour la vie présente.

x. Et qu'on ne dise pas, dans un certain monde, qu'à défaut de Religion on inculque aux enfants des préceptes de morale, qu'on leur suggère des sentiments d'honneur. Ah! croyez-moi, vous n'avancerez rien avec vos phrases. Eh! quelle morale, je vous prie, sans responsabilité? Quelle morale qui ne soit liée au dogme et qui n'en tire toute sa force et toute sa vertu? Eh! de quelle morale voulez-vous donc parler? Y en a-t-il de plusieurs sortes pour un Chrétien? De la morale de l'Evangile, sans doute? Et, en effet, elle est assez belle et assez pure. Mais pouvez-vous la séparer de la Foi qui lui donne sa sanction? Ne voyez-vous pas qu'elle perd

sa grace, sa persuasion, son efficacité, dès que vous la dépouillez de son caractère divin, qu'elle n'est plus, alors, que la parole de l'homme, et que la parole de l'homme n'est point une autorité pour l'homme? Quoi! une morale sans Dieu, sans le Ciel, sans l'Enfer, sans l'Eternité du châtiment ou de la récompense? De bonne foi, le pensez-vous, le dites-vous sérieusement? Et vos principes d'honneur seront-ils plus efficaces? L'honneur! Ce mot est beau, il sonne admirablement dans le discours, il fait effet sur un théâtre. Mais en présence d'une tentation délicate, d'une passion violente, à quoi vous servira-t-il, si les saintes terreurs de la conscience ne répriment le cœur ou n'enchaînent le bras? Aussi, voyez les fruits de ces grands principes! Jamais on n'a tant parlé de morale et d'honneur que de nos jours. Les petits enfants en raisonnent dans les écoles et sur les places publiques. Jamais on n'a écrit sur l'Education plus de pages philosophiques, mais aussi doit-on convenir que jamais on n'a fait un usage plus sobre de la Religion dans la composition de ces systèmes. Eh bien! philosophes, moralistes, économistes, encyclopédistes, éclectiques, rationalistes, venez, considérez la génération nouvelle, qu'en dites-vous? Vous ne vouliez pas qu'on parlât de Dieu à un jeune homme avant sa dix-huitième année, et à quinze ans il outrage, il brave son père; le monstre! il va plus loin, il ose porter une main parricide sur le sein qui l'a

nourri. Cela n'est-il pas dans l'ordre! Vous vouliez qu'il se choisît lui-même sa religion, et il a choisi le culte du plaisir, il s'est fait une idole de la liberté et de l'indépendance. De quoi vous plaignez-vous? Cela n'est-il pas dans l'ordre? Vous avez voulu, avant tout, une jeunesse pensante et vous avez une jeunesse pensante et réfléchissante qui, à force de penser et de réfléchir, s'est avisé que tout pouvoir est une usurpation, tout devoir une servitude; et même une jeunesse agissante, une jeune France, une jeune Italie, une jeune Suisse, une jeune Allemagne, une jeune Europe qui, à force d'agir et de remuer, finiront, si on les laisse faire, par bouleverser le monde. Tout cela, encore une fois, n'est-il pas dans l'ordre? Et maintenant, la Religion est-elle nécessaire? est-elle la première base de toute éducation, le premier besoin de la famille comme de la société? De la Religion donc, pères et mères; sans elle point de vertu solide, point de science digne d'estime, point de bonheur réel. Mais à l'Instruction religieuse il faut joindre la correction paternelle.

XI. Après l'obligation d'instruire, rien n'est, en effet, plus expressément recommandé dans nos livres saints, aux pères et aux mères de famille, que de faire sentir à la jeunesse le frein de la discipline, et de ne pas laisser mollir dans leurs mains le nerf de l'autorité. *Avez-vous des fils*, dit le Sage, *courbez-les de bonne heure sous le joug de l'obéissance. Avez-vous des filles, conservez leur corps chaste*,

et gardez-vous de leur montrer un visage trop ouvert et trop souriant[1]. — *Celui qui hait son fils, lui épargne la réprimande; celui qui l'aime, ne se lasse point de le corriger, afin qu'il en reçoive de la joie quand il aura grandi, et qu'il n'aille point de porte en porte mendier son pain*[2]. — *Voulez-vous trembler un jour devant votre fils, prodiguez-lui les caresses. Voulez-vous qu'il vous abreuve de chagrins, jouez familièrement avec lui*[3]. *Comme un coursier indompté s'emporte et se précipite, ainsi l'enfant livré à sa volonté*[4]. *Faites plier sa tête et comprimez ses flancs dès le jeune âge, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne refuse de vous écouter, et que votre âme ne soit percée d'une douleur sans consolation*[5]. Tels sont les oracles dictés par la sagesse divine dans les temps antiques. J'admets que cette rigueur de la loi de crainte ait été tempéré par la grace de l'Evangile. Saint Paul ne veut point que *les pères, par leur dureté, provoquent leurs enfants à la colère;* mais il n'entend

[1] Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos à pueritiâ illorum. — Filiæ tibi sunt? serva corpus illarum, et non ostendas hilarem faciem tuam ad illas. ECCLI. VII. 25, 26.

[2] Qui parcit virgæ, odit filium suum; qui autem diligit filium, instanter erudit.... ut lætetur in novissimo suo et non palpet proximorum ostia. PROV. XIII. 14, et ECCLI. XXX. 1.

[3] Lacta filium, et paventem te faciet; lude cum eo, et contristabit te. ECCLI. XXX. 9.

[4] Equus indomitus evadit durus, et filius remissus evadet præceps. ECCLI. XXX. 8.

[5] Curva cervicem illius in juventute, et tunde latera ejus dùm infans est, ne fortè induret et non credat tibi, et erit tibi dolor. ECCLI. XXX. 12.

pas moins qu'ils les élèvent *dans la docilité et dans la correction*, *selon l'esprit du Seigneur*[1]. Sommes-nous plus sages, N. T. C. F., que les Prophètes et les Apôtres? Nul n'oserait le dire, et cependant il est certain que nous avons changé tout cela.

XII. Grace à l'indulgence introduite dans nos lois par l'affaiblissement de nos mœurs, la puissance paternelle, à peu près désarmée, n'est plus aujourd'hui cette magistrature révérée qui savait réprimander avec force et condescendre avec dignité; cette royauté patriarchale qui dispense avec mesure les encouragements et le blâme, et dont le seul regard commande et fait respecter ses ordres; ce sacerdoce auguste qui montre à l'enfant dans les auteurs de ses jours, les représentants de la Divinité pour récompenser et punir. Le contre-coup des révolutions qui ont ébranlé l'Etat a retenti dans la famille. Une philosophie, ou niaise ou perfide, en persuadant aux rois que le peuple est toujours bon, même dans ses fureurs, a fait entendre aux pères que la jeunesse est toujours bonne, même dans ses écarts les plus repréhensibles, et les enfants, comme les peuples, qui ne sont aussi que des enfants, ont exploité, au profit de leurs passions, ces doctrines commodes qui mettent les droits à la place des devoirs. Ainsi le sceptre s'est brisé dans la main des chefs de famille comme dans celle des chefs des nations. Le dogme de

[1] Et vos, patres, nolite ad iracundiam provocare filios vestros, sed educate illos in disciplina et correptione Domini. EPH. VI. 4.

l'égalité a passé de la société publique dans la société privée. L'enfant, à peine sorti des langes, marche dans sa liberté, traitant de puissance à puissance avec des parents couronnés de jours. Le sans-gêne des manières et du langage, la familiarité du *tu* et du *toi*, tout signale non plus seulement un changement dans l'ordre politique, mais le renversement même de l'ordre naturel, tout annonce un déplacement des trois personnes domestiques, le père, la mère et l'enfant. Le père, qu'on me passe l'expression, *fraternise* avec son fils, la mère avec sa fille, et je n'oserais pas même affirmer que, dans plus d'une famille, le principe de la souveraineté du peuple ne reçoit pas tous les jours une rigoureuse application.

XIII. De là, N. T. C. F., ce relâchement de l'ancienne discipline qui va s'affaiblissant tous les jours davantage, par la mollesse des pères et les prétentions des enfants; les premiers reculant de concessions en concessions, les seconds s'avançant d'exigences en exigences. De là, chez les parents, cette habitude du laisser-aller et du laisser-faire, qui aime mieux fermer les yeux sur des défauts, jeter un voile sur des vices, que les corriger par une réprimande qui coûterait un sacrifice à la paresse; de là, cette fausse sensibilité qui craint d'adresser un reproche, de faire couler une larme. Loin de nous, sans doute, la pensée qu'il faut toujours montrer aux enfants un front sévère, ne jamais sourire à leurs efforts, ne rien pardonner à la légèreté de

l'âge, et désespérer la bonne volonté elle-même à force de rigueur! A Dieu ne plaise que nous vous approuvions, pères impitoyables, qui ne savez reprendre vos enfants que l'imprécation à la bouche, la flamme dans les yeux, le tonnerre dans la voix et le châtiment dans la main! Malheureux! ton bras de fer brise ce roseau; une main amie l'aurait relevé, aurait appuyé sa faiblesse. Veux-tu donc arracher à ce frêle enfant la vie qu'il tient de toi? Ah! tu fais plus que tuer son corps, tu dégrades, tu abrutis son âme, tu la fermes sans retour aux sentiments honnêtes, en donnant à la justice les formes de la vengeance.

XIV. Mais faut-il en conclure que toute fermeté, et quand la fermeté ne suffit pas, toute sévérité doit être bannie de l'Education? Si la brutalité nous révolte, approuverons-nous davantage cette tendresse aveugle qui ne voit rien à corriger dans les enfants? Soyez bons, j'y consens : mais pour être bons, faut-il que vous les encensiez comme des divinités, que vous adoriez jusqu'à leurs humeurs et leurs caprices, que vous soyez idolâtres, le père, de l'esprit de son fils, la mère, des perfections de sa fille? Faut-il qu'après avoir puni, vous pardonniez du ton et de l'air d'un suppliant qui demande grace? Faut-il que vous vous extasiiez devant chacune de leurs reparties qui ne sont bien souvent que des impertinences? Faut-il que, non contents d'excuser leurs défauts, vous les préconisiez comme les fruits d'un

naturel heureux, comme les éclairs d'un génie qui se révèle, à peu près comme ces écrivains dont on s'est tant moqué et dont on se moquera toujours avec justice, lesquels, jaloux et sensibles à l'excès à l'égard de leurs productions, ne manquent jamais de défendre comme le plus bel endroit de leur prose ou de leurs vers, celui qu'un sage Aristarque leur conseille de retrancher? Faut-il enfin que vous vous repaissiez d'illusions, au point d'être les seuls à ne pas savoir ce que tout le monde sait, les seuls à ne pas voir dans vos enfants ce que tout le monde voit, ces allures hautaines, ces airs dégagés, ce regard dur, cette parole brusque, ces réponses sèches, ces sorties fréquentes, ces rentrées tardives, ces veilles prolongées, loin du toit paternel, dans les fumées de la tabagie ou les vapeurs de l'ivresse, cette inclination naissante, ces assiduités suspectes....? Quoi! vous êtes pères, c'est-à-dire vous êtes juges, chargés à l'égard de vos enfants des fonctions de la justice de Dieu même, et des attributs de cette justice, laissant de côté la balance et le glaive, vous n'empruntez que le bandeau? Et vous appelez cela de la bonté, de la tendresse? Ah! dites plutôt de la cruauté et de la haine; et que feriez-vous de plus si vous les haïssiez?

XV. Mais je les corrige, me direz-vous, et je n'y gagne rien. Je vous plains. Mais c'est peut-être que vous vous y prenez mal. Gouverner des esprits, former des caractères, cultiver des âmes, est un art

difficile, c'est l'*art des arts* [1], comme le définit un saint docteur. Que faire donc? me répondrez-vous. Que vous dirai-je? Voyez cet arbre, ornement de nos jardins, dont un œil observateur surveille les besoins, étudie la nature et les attraits, dont une main prévoyante redresse les écarts, hâte ou réprime la végétation trop lente ou trop active, expose la tige à l'aspect du ciel le plus favorable à ses développements, retranche les racines ou propage les branches dans le but d'en obtenir des fruits plus abondants et plus beaux. Voilà l'image des soins d'un père et d'une mère de famille, attentifs à saisir le naturel de leurs enfants, habiles à discerner entre la faute et la faute, entre les sentiments qu'ils doivent approuver et ceux qu'ils doivent étouffer dans leur germe. Il est des caractères de plus d'une sorte : des caractères ardents qu'il faut modérer, des caractères timides qu'il faut encourager, des caractères indociles qu'il faut plier au joug, des caractères indolents qu'il faut stimuler et aiguillonner. Que vous dirai-je encore? Qu'indulgent pour tout ce qui échappe aux saillies de l'âge, des parents chrétiens se montrent sévères, inexorables pour les penchants vicieux, pour tout ce qui blesse la sainteté des mœurs et de la Religion; qu'ils usent sobrement de la réprimande, comme d'un remède dont l'emploi trop fréquent affaiblit l'efficacité, plus sobrement encore de la louange, poison subtil qui enivre la jeunesse,

[1] Ars artium regimen animarum. S. GRÉG.

toujours assez contente d'elle-même ; que cependant ils ne laissent jamais une bonne action sans récompense ; et, il vous est si facile, pères et mères, de récompenser ! Il suffit à ces chers enfants d'un sourire, d'une parole de satisfaction, du plaisir d'avoir su trouver le secret de vous plaire. Que vous dirai-je enfin? Que le blâme est toujours senti quand il est mérité et infligé à propos, que la peine est toujours utile quand elle est proportionnée à la faute, et que la correction ne manque jamais le but, quand la passion, l'humeur, le caprice disparaissent pour ne laisser voir que la justice et, au-dessus de la justice, l'amour! Observe-t-on ces règles dans les familles? S'imagine-t-on, seulement, que l'Education est un objet d'étude, et d'étude sérieuse? Aussi bien, a-t-on le loisir de s'abaisser à ces détails? Eh! comment voulez-vous qu'une mère emportée par les plaisirs, un père enfoncé dans les affaires y regardent de si près dans la culture de leurs enfants! Prenez garde: Je n'ai pas dit que la correction fût une tâche facile. Je dis qu'elle est un devoir, que peu le remplissent, et que Dieu en demandera un compte sévère.

XVI. Je les corrige et je n'y gagne rien. Hélas! N. T. C. F., il n'est que trop vrai qu'il se rencontre parfois de ces caractères intraitables que la menace irrite, que les châtiments endurcissent, que l'indulgence même aigrit, sur lesquels la raison n'a point d'empire, non plus que l'autorité. Avez-vous quelqu'un de ces enfants malheureusement nés? Je vous

plains encore une fois; mais le mal n'est pas sans remède. Après avoir épuisé toutes les ressources de la crainte comme de la tendresse paternelle, adressez-vous à Celui qui tient dans sa main les cœurs des hommes. Après avoir fait ce que vous pouvez, demandez à Dieu de faire lui-même ce que vous ne pouvez pas. Priez, fidèle Monique! Assez longtemps et toujours sans succès, vous avez parlé de Dieu à l'indocile Augustin; essayez maintenant de parler d'Augustin au Dieu des miséricordes, et croyez que l'enfant de vos prières et de vos larmes ne périra pas, encore moins l'enfant de vos exemples.

XVII. On l'a dit souvent, mais on ne saurait trop le redire : dans la poursuite de la vertu, *le précepte est long, le chemin le plus court est celui de l'exemple* [1]. Si cette maxime est vraie à l'égard de tous les hommes, combien plus à l'égard de cet âge curieux, soupçonneux, naturellement imitateur, dont toute l'âme est, pour ainsi parler, dans les yeux! Des exemples, point de mauvais exemples, beaucoup de bons exemples, c'est le livre des enfants. Mais les plus efficaces, ils les attendent de vous, pères et mères, de vous que la Providence a placés auprès d'eux comme leurs anges visibles; de vous, dont toutes les actions sont revêtues à leurs yeux d'un caractère et d'une autorité sacrés. Soyez donc ce livre intelligible et toujours ouvert, ce tableau parlant, cette prédication vivante où ils puis-

[1] Longum itèr per præcepta, breve per exempla. SENEQ.

sent étudier leurs devoirs, sans le secours de longs raisonnements. Qu'ils sachent que vous ne leur imposez aucune obligation, que vous n'exigez d'eux aucun sacrifice, auxquels vous ne vous soumettiez vous-mêmes les premiers. Que votre constante fidélité aux lois de Dieu et de son Eglise soit comme une morale en action qui serve de règle à leur conduite. Et de quel droit les chargeriez-vous de fardeaux que vous ne toucheriez pas même du bout du doigt? Je sais bien qu'ils doivent toujours vous écouter, alors même que vos œuvres contrediraient vos paroles. Nous ne prétendons pas les excuser; mais gardez-vous aussi de vous flatter, et ne présumez pas de la puissance des mots, au point de croire que vous leur ferez goûter des leçons qui n'auraient pas la sanction de vos exemples. La crainte leur imposera silence, mais ils se riront en secret des leçons et des maîtres. Et quelle grace auriez-vous à leur recommander le devoir de l'adoration et de la prière, pères indifférents, athées de conduite, qui vous levez le matin comme un homme qui n'a pas besoin de Dieu ce jour-là, et qui, le soir, allez dormir, comme si le réveil vous était assuré pour le lendemain? Comment leur prêcheriez-vous l'assiduité aux saints offices, la sanctification du jour de Dieu, la fréquentation des Sacrements, principe et soutien de la vie chrétienne, quand tous les jours de la semaine sont pour vous les jours de l'homme; quand aux plus augustes solennités vos travaux et vos affaires ne sont interrompus

que par vos plaisirs ; quand vous détournez vos pas des avenues du temple saint, comme si l'air qu'on y respire était empoisonné ; quand les années succèdent aux années, sans que le retour du temps consacré à la pénitence vous rappelle que vous avez péché ?

XVIII. Et cette mère de famille aura-t-elle meilleure grace à prêcher à sa fille les vertus de son sexe, lorsqu'à peine elle en garde elle-même les bienséances ? Sera-t-elle plus heureuse à lui persuader la piété, cette mère philosophe, qui se donne pour esprit-fort, et se fait gloire d'avoir secoué ce qu'elle appelle les préjugés ? Réussira-t-elle mieux à lui inspirer la modestie, la sage retenue, le bon emploi du temps, cette mère follement dissipée, curieuse de modes et de nouveautés, jalouse d'attirer les regards et les hommages par la recherche de sa toilette et l'affectation du bel esprit, qui ne s'estime point suffisamment parée, si elle ne porte sur soi la subsistance de vingt familles ; cette mère oisive, prodigue de son temps comme du patrimoine de la famille, qui fuit sa maison comme un exil, et les soins domestiques comme un esclavage, que l'on voit promener de cercle en cercle les ennuis d'une vie inquiète et agitée, courir incessamment d'un bal à un spectacle, d'un spectacle à une table de jeu, heureuse si, en regagnant ses foyers, elle n'a pas consumé dans un jour les revenus d'une année ?

XIX. Et quels fruits pouvez-vous donc vous pro-

mettre, pères et mères, de vos leçons toujours démenties par vos œuvres, ou de vos conseils toujours contredits par vos exemples? Voulez-vous jouer, ou traiter sérieusement une affaire aussi grave que celle de la première Education? Et quelle route voulez-vous que suivent vos enfants, placés entre vos moralités et vos scandales? En croiront-ils à ce qu'ils entendent, plutôt qu'à ce qu'ils voient? Regarderont-ils comme bonnes pour eux, des règles de conduite que vous n'estimez pas bonnes pour vous-mêmes? Hélas! même en les élevant dans une atmosphère toute d'édification, on ne réussit pas toujours à les fixer dans le bien. Ce que l'exemple ne fait pas toujours, des mots le feront-ils? Après que vous avez saisi leur imagination du spectacle d'une vie toute païenne, que sont les enseignements chrétiens, qu'un vain bruit qui frappe l'air? Quand vous ne feriez qu'embarrasser leur conscience, troubler leur lumière intérieure, leur rendre la vertu douteuse, ce serait déjà un immense malheur. Mais ils iront plus loin. Ils s'accoutumeront à ne voir dans vos leçons que des formules sans conséquences, de vains discours qu'on donne à l'usage, sans application à la conduite de la vie. La sagesse elle-même ne sera plus à leurs yeux qu'un stérile appareil de sentences, et ils se croiront quittes envers la vertu, quand ils en auront parlé comme vous le langage.

XX. Mais n'est-ce pas faire aussi trop d'honneur à un grand nombre de parents, que de supposer

qu'à défaut de bons exemples, ils donnent du moins toujours à leurs enfants de sages conseils? Hélas! trop souvent les leçons ne valent pas mieux que les exemples. On voit des pères sourire aux propos légers, aux saillies impies de leurs fils; on voit des mères conseiller, ajuster elles-mêmes, en parant leurs filles, une mise immodeste. Entendez ces railleries sur les pratiques les plus saintes de la Religion : « Quoi! sommes-nous donc à la Trappe? Viens-tu nous apporter ici les momeries du couvent, les scrupules de la pension? » Voyez ces tables où va s'asseoir la famille. Remarquez-vous quelque différence dans le service, par égard pour la distinction des temps et des jours? Non, on n'a point un tempérament catholique, et l'on ne veut point le former dans ses enfants, par un régime qui chagrine la sensualité. Tout au plus, par un reste de pudeur, leur permettra-t-on d'obéir à leur conscience, à l'époque d'une première communion. — Quels sont ces livres que je vois étalés sur ces tablettes, qui flattent l'œil par la richesse et l'élégance de leur forme, qui se placent d'eux-mêmes sous votre main pour vous inviter à parcourir leurs pages? Ce sont des romans, des poésies passionnées, des recueils de feuilletons immondes que l'art a *illustrés*, pour dorer la coupe qui nous verse les poisons; des feuilles politiques de toutes les couleurs, où se lisent tant d'anecdotes scandaleuses, tant de récits de séductions, de duels,

de suicides. — Mais ces enfants ne les liront pas. — Oh! non, Eve n'est plus curieuse, elle ne voudra pas goûter de ce fruit défendu qu'elle vous voit savourer avec tant de volupté durant de longues heures. — Quels sont ces tableaux, ces gravures qui ornent les murs de vos appartements? Que représentent ces statues, ces meubles, ces groupes de marbre et de bronze devant lesquels la pudeur rougit et se voile? Des dieux et des déesses de la fable dans les attitudes les plus cyniques, dans la nudité la plus révoltante, les sujets les plus propres à souiller l'imagination, à enflammer les sens, à corrompre le cœur. — Voici, il est vrai, une image du Dieu crucifié, que d'abord je n'avais pas remarquée; mais il m'est évident qu'elle ne figure ici que comme morceau d'art, et ce n'est qu'un scandale de plus : car quelle plus sanglante injure peut-on faire à l'Arche sainte, que de la placer à côté de l'idole de Dagon? Et ces autres objets qui complètent votre ameublement, quels sont-ils! Ce sont des instruments de musique. Il n'y a rien à blâmer jusque-là. Les arts sont un noble et légitime embellissement de la vie. Mais cette musique molle et efféminée, ces paroles ardentes et encore réchauffées par le son du clavecin et de la harpe, ces romances où se peint la langueur des sentiments tendres, où se traduisent, dans un langage de feu, les douceurs et les tourments de la plus terrible des passions, pouvez-

vous bien, sans profanation, les placer sur les lèvres de l'innocence? Et ces propos demi-voilés qui courent dans vos cercles, et ces signes d'intelligence qui s'échangent dans vos entretiens, ne craignez-vous pas que vos enfants ne cherchent à en comprendre le mystère déjà transparent sous l'enveloppe légère qui le couvre, et qui, à raison de son obscurité même, offre un attrait de plus à leur soupçonneuse curiosité. Et ces spectacles enfin, car je ne puis vous suivre dans tous les détails de votre vie, ces spectacles dont vous voulez qu'ils partagent avec vous les plaisirs, malgré l'excès de dégradation où le théâtre est tombé, les y conduisez-vous comme à une école de mœurs? Seriez-vous jaloux que, de simples témoins des turpitudes de la scène, devenus acteurs à leur tour, ils reproduisissent sur le théâtre de la vie réelle, les abominables créations du génie de nos dramaturges?

XXI. Ah! chers et malheureux enfants! que n'êtes-vous nés dans quelqu'une de ces conditions plus humbles, mais dont l'humilité même protège les mœurs et les vertus! Vous auriez été pauvres des biens de ce monde, mais riches des biens de la grace. Votre nom eût été ignoré sur la terre, mais écrit dans le ciel; votre berceau, moins défendu contre l'intempérie des saisons, mais à l'abri du vent brûlant des passions. Simple berger, vous auriez peut-être conduit les troupeaux dans ces domaines dont vous êtes les héritiers, mais votre

obscure chaumière vous aurait préservé des séductions des maisons de l'opulence. Vous aviez un naturel heureux, des penchants innocents : un sage Tobie vous aurait appris à trouver votre première richesse dans la crainte du Seigneur. Faut-il que le malheur de votre naissance vous ait fait tomber dans les mains de parents corrupteurs, qui vous lèguent leurs vices avec leur fortune, et leur enfer avec leurs trésors!

XXII. Ce n'est pas à dire pour cela, N. T. C. F., que dans des conditions plus modestes, la famille, en fait d'éducation chrétienne, mérite toujours d'être citée pour modèle. Depuis que l'esprit d'irréligion a soufflé sur toutes les classes, sans respecter même le toit de chaume de l'homme des champs et l'atelier de l'ouvrier, il y a là aussi matière aux plus tristes réflexions, aux plus douloureux gémissements. Si l'enfance n'y est pas exposée aux brillantes séductions que nous venons de signaler, les exemples qu'elle a sous les yeux sont-ils plus propres à lui inspirer le goût de la vertu? Nous voudrions le croire. Mais la vue de ce qui se passe dans la plupart de ces maisons du travail et de la souffrance, ne nous permet pas cette flatteuse illusion. Ici ce sont des querelles, là des batailles entre les époux, avec accompagnement des blasphèmes les plus horribles. Ailleurs, ce sont les scènes dégoûtantes de l'ivresse, plus dégoûtantes encore quand la femme en est l'héroïne; ou bien, ce sont des impréca-

tions contre le sort, des malédictions contre le Ciel! des protestations menaçantes contre les inégalités de l'ordre social : ce sont des vœux féroces, des projets homicides de meurtres et de rapines. Quelle école, grand Dieu! pour ces douces créatures, chez lesquelles les premières impressions exercent une influence fatale sur tout le cours de leurs destinées.

XXIII. Ah! si le respect que je porte à cet âge si tendre ne me fermait la bouche, pères et mères, je dirais des choses effroyables! Mais de quelque côté que le scandale arrive, soit qu'il descende des sommets, soit qu'il exhale son odeur de corruption et de mort dans les humbles vallées de la hiérarchie sociale, malheur à ceux par qui la contagion se propage! Malheur à ces parents dépravés qui seraient, pour leurs enfants, les conseillers du crime, les précepteurs du vice, d'affreux modèles d'une vie de honte et d'infamie, et qui, mêlant un poison mortel au peu de sang qu'ils leur ont donné, leur feraient acheter une existence d'un jour par une mort éternelle! Des ennuis amers, des chagrins domestiques, des procès monstrueux, faits pour épouvanter la justice jusque sur ses tribunaux, le scandale devenu héréditaire et se perpétuant dans la famille, de génération en génération, comme un nouveau péché d'origine, la malédiction de Dieu et la malédiction des hommes, toujours étendues sur les enfants de leurs enfants, un pain détrempé de larmes, une vieillesse misé-

rable, des cheveux blancs déshonorés, ne sont que les moindres châtiments réservés à ces pères, à ces mères barbares, bourreaux des âmes. Il faut descendre dans les derniers abîmes de l'enfer pour atteindre les profondeurs où leur place est marquée.

XXIV. Nous n'avons pas craint, N. T. C. F., de toucher jusque dans le vif la plaie de l'Education au cœur même de la famille. Que si, maintenant, vous nous accusez d'avoir chargé les couleurs de nos tableaux, voici une simple observation qui vous fera sentir la gravité du mal mieux que toutes les peintures qu'on en pourrait tracer. Pourquoi ces écoles privées ou publiques, de plus en plus multipliées : écoles d'enfants, d'adolescents, écoles d'adultes, écoles du jour, écoles du soir, écoles du Dimanche? Pourquoi ces salles d'asile qui s'ouvrent de toutes parts pour la culture du premier âge, et jusqu'à ces crèches destinées à recueillir le nouveau-né? Pourquoi enfin tous ces empressements, toutes ces prévoyances, toutes ces institutions inconnues jusqu'à nos jours, éternel honneur de la partie saine de la société, comme elle est l'éternel opprobre de l'autre? Est-ce uniquement progrès, amélioration, perfectionnement, comme on se plaît à le dire? Non, c'est une satisfaction nécessaire donnée à un besoin profond de notre époque, c'est un remède accusateur du mal qui nous travaille. Eh! ne voyez-vous pas que les rôles sont changés et intervertis; que c'est dans la famille que la

société devrait puiser sa force, et qu'au contraire c'est ici la société qui vient suppléer la famille? Si l'Education domestique était ce qu'elle doit être, aurait-on jamais songé à substituer l'adoption au sentiment maternel? S'avisait-on, il y a un siècle, de créer des asiles pour enseigner aux petits enfants les éléments de la religion et de la morale, de fonder des crèches pour leur donner du lait et des soins? Non. Et pourquoi? Parce qu'alors la famille était chrétienne. Il y avait, sans doute, des écoles pour perfectionner et compléter l'Education; mais la première des écoles était le foyer paternel. Dans ces services nouveaux de l'assistance charitable, il y a mille fois sujet de louer, de bénir les âmes généreuses qui en ont conçu et réalisé la pensée, mais il y a aussi, pour tout esprit observateur, une effrayante révélation de la triste décadence de nos mœurs.

XXV. Instruction, correction, bon exemple, trois grands devoirs. Mais il en reste un quatrième, non moins important, que vous avez à remplir, pères et mères, quand vient, pour vos enfants, le moment d'embrasser un état. Ce n'est donc pas assez que vous soyez leurs juges, que vous soyez leurs modèles; vous devez être encore leurs conseillers et leurs guides dans l'étude et le choix de leur vocation. Mais qu'arrive-t-il? Dès leur âge le plus tendre, on ne rêve pour eux que fortune, honneurs, dignités, élévation. Ils sont encore dans les langes,

et déjà l'on prophétise sur leur berceau. On tire de leurs talents naissants les horoscopes les plus flatteurs; on voit se dessiner pour eux, dans le lointain, les perspectives les plus riantes. Aussi consulte-t-on bien moins leurs attraits, leurs goûts, leurs aptitudes dans le choix de leur profession, que les décevantes illusions de l'ambition et de l'orgueil. Deux, trois carrières au plus se présentent qui mènent à la considération et à la fortune, mais dont les avenues sont encombrées d'une foule si compacte, que les concurrents y étouffent, et qu'à peine un petit nombre d'élus, haletants, épuisés d'efforts, n'en pouvant plus, parviennent à toucher le but désiré. N'importe, on les y pousse violemment, on les y force d'entrer, bon gré mal gré, coûte que coûte, au risque de les condamner, si la chance leur est contraire, à rester toute leur vie des êtres nuls, à charge à autrui et à eux-mêmes, poids de la famille, poids de la société, fardeau inutile de la terre.

XXVI. Il est, au contraire, deux états dont on a grand soin de les tenir écartés, pour peu qu'on nourrisse l'espoir plus ou moins éloigné de les voir prospérer ailleurs. Le premier, chose incroyable, est la condition même où le Ciel les a fait naître. Nous n'en dirons que ce mot, bien que ce fût peut-être ici l'occasion de nous élever contre cette déplorable désertion de la profession paternelle qui dépeuple nos campagnes, surcharge nos villes, multiplie les causes des désordres privés ou publics, par le dé-

classement et la confusion des éléments dont se compose une société régulière; non moins que contre cette fausse appréciation de la vraie grandeur, qui place une idée de gloire, non dans les traditions continuées d'une honnête industrie, non dans la transmission héréditaire de la charrue ou de l'outil, mais dans une existence factice, dans un rôle d'emprunt, où le personnage n'apporte ni les fortes vertus du monde d'où il vient, ni les habitudes et les manières élégantes du monde où il entre.

XXVII. Une seconde vocation dont les parents détournent assez généralement leurs enfants, c'est le parti de l'Eglise pour leurs fils, et, pour leurs filles, le parti de la Religion. Aux yeux d'une certaine classe de la société, l'entrée dans ces saintes carrières est une véritable immolation. Un père et une mère, dans leur étrange sensibilité, en porteront le deuil tous les jours de leur vie. Pour eux, leur fils est réputé mort dès qu'il revêt les livrées du ministère sacerdotal; leur fille est enterrée dès qu'elle a pris le voile des Vierges du Seigneur. Il n'en était pas ainsi quand l'Eglise était riche, puissante, honorée; quand elle offrait aux cadets des grandes maisons la perspective d'opulentes abbayes, de gros bénéfices, d'une large part aux honneurs et au pouvoir dans les conseils de la nation. Tous les rangs, sans en excepter les plus élevés, rivalisaient alors de zèle pour fournir leur contingent au recrutement de la milice sainte. Nous avouerons sans peine, qu'au point

de vue purement humain, le Sacerdoce promet à ses aspirants plus de croix que de gré, qu'il ne leur présente aujourd'hui aucun de ces attraits qui flattent l'ambition mondaine. Mais, tel qu'il est, et précisément parce qu'il est tel, n'a-t-il pas de quoi tenter l'ambition d'une famille chrétienne? Si le Clergé ne se recommande plus par la richesse, par le crédit, par la puissance, il se recommande par ses œuvres, par ses services; il est grand encore par le respect que lui portent les gens de bien, comme par la haine que lui vouent les méchants; il se soutient par sa seule et propre vertu, par ce caractère divin imprimé sur son front en traits d'autant plus augustes et d'autant plus dignes d'être vénérés, qu'ils ne sont plus altérés par le mélange grossier des intérêts terrestres. A tout prendre, malgré les révolutions qui l'ont dépouillé, malgré le fer qui l'a mutilé, malgré la fausse philosophie qui l'a conspué, il est encore, pris dans son ensemble, la corporation la plus forte, la plus éclairée, la plus vertueuse, la plus utile de l'Etat. S'il est tombé comme corps privilégié, comme force, il est resté debout. Il complète, avec la magistrature et l'armée, cette triple colonne qui porte tout l'édifice social. Qu'y aurait-il donc de si affligeant pour votre cœur, et de si compromettant pour votre nom, si votre fils entrait dans un état dont l'origine est au Ciel, et qui obtient même sur la terre les hommages de tout ce qui est honnête et se respecte soi-même? N'est-ce pas, au contraire, un

insigne honneur pour votre maison, que de donner un ministre au Dieu de majesté, un prêtre à cette grande Eglise qui a rempli le monde de ses bienfaits et de sa gloire, une hostie à cette société qui a tant besoin d'expiation? Et, pour ne parler que des mères, est-il, pour leur cœur et pour leur foi, une consolation plus douce et plus élevée, que de voir le fruit de leurs entrailles associé au sublime ministère du Fils de la Vierge-Mère?

XXVIII. Aussi se résignent-elles plus volontiers au sacrifice de leurs fils; mais ne leur demandez pas celui de leurs filles, lorsque Dieu appelle celles-ci à la dignité de ses épouses. Ici, l'opposition de la mère se joint résolument à celle du père de famille. Entendez-vous ces cris désespérés d'une fausse tendresse, pour ne pas dire quelquefois d'une sensibilité de convention? « Quoi! ma fille mourir au monde, s'ensevelir vivante dans un cloître, faire disparaître ses charmes sous une robe de bure, renoncer, si jeune encore, aux joies de la vie, aux douceurs de la maternité! » Ne dirait-on pas que, dans l'opinion de ces bons parents, le mariage est le *nec plus ultrà* de la félicité sur la terre? Cependant ils devraient savoir quelque chose de ses chagrins, de ses amertumes, de ses déceptions; ou si, par un rare privilège, ils n'en ont rien appris de leur expérience personnelle, il ne faut qu'avoir des yeux et des oreilles pour connaître le poids de tribulations que, dans tous les temps, et particulière-

ment dans le nôtre, les noces, en apparence les plus riantes, apportent dans le cours de toute une vie? Que de mécomptes, que de désenchantements cruels! que d'abandons et de délaissements, que de catastrophes et de ruines dans les unions qui paraissaient le mieux assorties, sans parler des veuvages qui viennent rompre inopinément la chaîne la plus fortunée, sans parler de ces autres veuvages où la mort, toute prompte qu'elle est à frapper, est prévenue par le dégoût, par l'antipathie des humeurs, de ces séparations, de ces ruptures scandaleuses qui défraient la curieuse malignité des lecteurs de nos feuilles publiques et des habitués de nos cours d'assises!

XXIX. De bonne foi, pères et mères, est-ce donc un si grand malheur que de voir votre fille chérie échapper à ces chances funestes? Y a-t-il lieu d'aller pleurer sa virginité, comme autrefois la fille de Jephté sur les montagnes de la Judée? Le mariage, sans doute, est honorable. Saint Paul l'a proclamé; c'est la vocation commune, c'est la route battue où doit marcher la foule. Mais la vocation religieuse, une fois reconnue certaine par de sérieuses épreuves, n'est-elle pas la plus heureuse comme la plus parfaite? Etre au port et voir de loin les tempêtes! N'est-elle pas en même temps la plus généreuse? Se désapproprier de soi-même, s'offrir, se dévouer, se donner sans réserve, santé, jeunesse, avenir, espérance, au service de Dieu et de ses frères! N'est-elle pas la plus noble? Quel époux oserait se com-

parer à Jésus-Christ, pour la valeur des titres, pour la richesse, la beauté, la puissance? Sa fiancée bien-aimée ne sera-t-elle pas mère aussi, et dans un sens plus élevé? Ne donnera-t-elle pas des enfants à son époux, soit qu'elle les fasse naître par la ferveur de ses oraisons dans le silence de la méditation et de la retraite, soit qu'elle les forme, dans les écoles, par ses instructions et ses exemples, soit qu'elle les dispute à la mort dans nos hôpitaux par ses soins charitables? En voyez-vous beaucoup regretter leurs engagements, maudire leur chaîne comme les malheureux enfants du siècle, reporter avec regret leurs regards sur le monde qu'elles ont quitté, et non pas plutôt se féliciter d'*avoir choisi la meilleure part, cette part glorieuse qui ne leur sera jamais enlevée*[1]. Loin donc de gémir et de vous plaindre, loin de vous opposer aux desseins de Dieu et d'encourir par-là une responsabilité terrible, quand Dieu vous fait l'honneur de choisir dans vos familles une lampe pour éclairer son Eglise, rendez-lui grace de vous donner dans ce Prêtre, dans cette Sœur d'école ou de charité, une bénédiction pour votre maison, et une médiation auprès du Ciel. Apportez vous-même le bois du sacrifice : comme Abraham, armez-vous généreusement du glaive. Approchez de l'autel la flamme qui doit consumer la victime. Isaac ne mourra point, et toute la suite de vos générations sera bénie en lui.

[1] Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ. LUC. X. 4.

XXX. Oui, bénies soient les familles, et c'est par ce vœu, N. T. C. F., que nous aimons à résumer et à conclure ce discours, bénies soient les familles où les trésors de la Foi et de la vertu se transmettent des pères aux enfants, comme le plus précieux héritage; ces familles où Dieu, premier Maître de la maison, reçoit aussi, le matin et le soir, les premiers et derniers hommages! où un père respecté autant que chéri, est comme le prêtre qui offre, au nom de tous, le sacrifice de la louange et de l'action de graces; où une mère tendre, une épouse fidèle ressemble, pour emprunter les gracieuses images du Roi-Prophète, à cette vigne solitaire et féconde qui couvre de nombreux rejetons de ses branches tutélaires; où des enfants, ornés de sagesse et d'innocence, croissent sous les yeux de leurs parents, comme de jeunes plants d'oliviers, riches d'avenir et d'espérance, et entourent, comme une guirlande d'honneur et de joie, leurs foyers et leurs tables! Heureux pères, heureuses mères! Dieu les comblera de biens, poursuit le Prophète, parce qu'ils ont craint le Seigneur et pratiqué sa loi sainte. Ils goûteront en paix les fruits de leurs travaux. Ils se verront renaître avec bonheur dans une postérité digne d'eux, jusqu'à la troisième et la quatrième génération; leur mort sera sainte et douce comme leur vie, et, pleurés sur la terre, ils iront recevoir dans le ciel le prix qui leur fut promis sur le berceau de leurs enfants, alors que, les associant à sa paternité,

Dieu leur dit, comme la fille de Pharaon à la mère du jeune Moïse qu'elle avait sauvé du fleuve et adopté pour son fils : « Recevez de mes mains cet enfant, que j'ai sauvé du naufrage universel du genre humain, par l'eau salutaire de la rédemption ; gardez fidèlement ce dépôt ; je le confie de préférence à vos soins, parce que je ne connais point dans la nature, de tendresse égale à celle d'un père et d'une mère ; élevez-le dans des sentiments dignes de moi : nourrissez-le du lait de ma doctrine et du pain de ma parole, et je vous donnerai votre récompense. *Accipe puerum istum et nutri mihi, et dabo tibi mercedem tuam* [1]. » Et cette récompense, Chrétiens, n'est autre que le don et l'éternelle possession de lui-même !

[1] EXOD. II. 9.

SERMONS.

SERMON

SUR L'EUCHARISTIE

PRÊCHÉ A LA COUR, LE 27 MARS 1825.

Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ. *Joan.* VI. 59.

Accepit Jesus panem, et benedicens fregit.... et ait : Sumite, hoc est Corpus meum. Et accepto calice gratias agens.... ait illis : Hic est Sanguis meus.

Jésus prit du pain, et le bénissant, il le rompit et dit : Prenez, ceci est mon Corps. Puis, prenant le calice, et rendant graces, il dit : Ceci est mon Sang.

Marc. XIV. 22 *et seq.*

Il n'appartient qu'à l'Ouvrier suprême de faire de grandes choses avec de faibles éléments. Dans l'ordre de la nature, lorsque tout n'était rien, il travaille sur le néant, et d'un fond si pauvre, il tire ce riche univers! Dans l'ordre de la grace, ses Sacrements, pleins de vertu et d'efficacité, ne de-

mandent qu'un signe sensible et quelques paroles pour opérer par eux-mêmes les effets les plus admirables. Un peu d'eau versée sur la tête, avec l'invocation des trois Personnes divines, ouvre le Ciel à l'enfant régénéré. Accompagnée de la prière, l'huile sainte fortifie l'agonisant à son dernier combat, et marque tous ses sens du sceau de l'incorruptibilité céleste, dont elle est l'emblème. Mais c'est dans l'Eucharistie, si j'ose le dire, qu'il se surpasse lui-même! Quelle adorable simplicité dans l'appareil! Je ne vois que du pain sur l'autel et du vin dans le calice ; mais quelle étonnante fécondité dans la parole! Il n'en faut pas davantage pour produire celui de tous nos mystères le plus touchant et le plus sublime, le chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour. A la fois Sacrement et Sacrifice, il rend gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et donne paix et grace sur la terre aux hommes de bonne volonté. Par le Sacrifice, l'homme s'élève vers Dieu pour lui payer son tribut de dépendance, d'expiation, de prière et d'action de graces. Par le Sacrement, Dieu descend vers les hommes pour leur communiquer la vérité, la vertu et la vie. Mélange admirable d'obscurités et de lumières, il confond l'esprit superbe et se laisse sentir au cœur humble et docile. Par les ténèbres vénérables qui l'environnent, il commande l'hommage de notre foi. Par les témoignages que Dieu nous y donne de sa tendresse, il mérite l'hommage de notre reconnais-

sance et de notre amour. Il est ainsi comme un mystérieux abrégé de notre Religion, qui se termine à croire et à aimer; et c'est sous ce double rapport que je me propose de le considérer avec vous. L'Eucharistie, mystère de foi, comme l'appelle l'Eglise, *mysterium fidei*, mais d'une foi sage et raisonnable, selon cette parole de l'Apôtre : *rationabile obsequium vestrum*, sujet d'une première partie, où la simple exposition de la doctrine suffira pour justifier, pour confirmer notre croyance. L'Eucharistie, mystère d'amour, mais de l'amour le plus tendre et le plus généreux que Dieu ait jamais témoigné aux hommes, sujet d'une seconde réflexion.

Marie, Mère de Jésus, priez pour nous! *Ave, Maria, etc.*

1er POINT. MYSTÈRE DE FOI. Une remarque importante, N. T. C. F., et qui mérite votre attention, parce qu'elle sert à l'intelligence de ce discours, c'est qu'ici je suppose dans mes auditeurs la Foi à l'Eucharistie, telle qu'elle est enseignée et professée par l'Eglise. S'il s'agissait de convaincre l'incrédule, il faudrait partir d'un autre point et suivre une marche différente de celle que je me suis tracée. Je commencerais par asseoir sur ses fondements la divinité de J.-C., et cette première pierre une fois posée, toutes les parties de l'édifice s'arrangeraient d'elles-mêmes, comme les conséquences s'enchaînent avec leurs principes. Si

j'avais à combattre les novateurs du seizième siècle qui rejettent la réalité de la Présence et ne voient dans l'Eucharistie que le signe du corps et du sang du Sauveur, je les presserais par l'Ecriture dont ils admettent avec nous l'autorité. Je leur opposerais ces paroles de l'institution, qui les ont aveuglés à force d'être claires, comme un soleil ardent obscurcit les yeux qui s'obstinent à se fixer sur son disque éblouissant : *Ceci est mon corps*, *Ceci est mon sang !* Paroles si vives et si précises qu'on ne peut en éluder le sens naturel, sans recourir à des interprétations forcées, non moins contraires aux lois ordinaires du langage qu'injurieuses à la bouche véridique, que le mensonge ni l'équivoque ne souilla jamais. Je leur demanderais avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés comme par testament, après leur avoir expressément annoncé qu'il allait leur ouvrir son cœur et leur parler sans figure comme à des confidents et des amis, que le Sauveur, dis-je, leur marquant le don qu'il leur faisait de son Corps et de Sang, se soit énoncé, dans une circonstance aussi solennelle et sur un sujet de cette importance, en des termes métaphoriques, comme pour tendre un piége à son Eglise, et lui donner, sans la prévenir du danger, l'occasion prochaine et nécessaire d'une éternelle idolâtrie. Je leur ferais observer

les dangereuses conséquences de leur système, qui ne tend à rien de moins qu'au renversement du christianisme, puisque, à la faveur de ces interprétations arbitraires, il n'est plus un seul dogme, pas même ceux de la Trinité et de l'Incarnation, qu'on ne soit en droit de contester, excès horribles, mais inévitables, que Bossuet prophète avait vus de loin, et le temps n'a été que trop fidèle à justifier ses pressentiments. Je leur porterais le défi de se servir d'expressions plus convenables et moins obscures pour signifier le changement du pain et du vin au Corps et au Sang de J.-C., que celles dont il s'est servi lui-même. Enfin je les renverrais à la tradition de tous les siècles, depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'au jour où leur doctrine inouie vint pour la première fois scandaliser les oreilles catholiques; aux sentiments des Pères, tant grecs que latins, dont la Foi est si ferme sur cette matière, que pour se délivrer de l'importune voix de ces témoins irréprochables, il a fallu rompre avec eux et s'isoler au milieu des siècles, sans traditions et sans souvenirs, sans prédécesseurs et sans ancêtres; aux définitions des Conciles, soit généraux, soit particuliers; à la croyance unanime de tout le monde chrétien, où je vois d'âge en âge une profession authentique de cette vérité capitale, et même à la foi des peuples schismatiques que leur haine envenimée contre l'Eglise Romaine n'a pas empêchés de re-

connaître avec elle la présence réelle de J.-C. dans son Sacrement. Telles sont les armes puissantes qu'on n'employa jamais en vain contre les enfants de l'erreur; mais à des enfants de l'Eglise, il faut un autre langage. Exposer la foi de l'Eucharistie dans son véritable jour; éclaircir les difficultés qui naissent plutôt de l'ignorance du mystère que du mystère lui-même; montrer que tout élevé qu'il est au-dessus de la raison, la raison cependant ne le contredit point et lui sert au contraire de fondement, la révélation admise, en sorte qu'il soit éminemment sage et raisonnable de s'y soumettre : c'est contribuer également à l'instruction et à l'édification des fidèles.

On juge mieux de la beauté d'un tableau en examinant chaque partie dans son harmonie avec l'ensemble, qu'en saisissant des traits épars qui perdent nécessairement de leur mérite et de leur prix, dès là qu'ils sont séparés du corps et du dessein de l'ouvrage. De même, si l'on veut entendre le dogme de l'Eucharistie, il ne faut pas le considérer isolément : il faut remonter plus haut que son institution et l'envisager selon les analogies de la Foi dans l'ensemble et l'économie de la Religion. Le grand dessein du Créateur, en faisant l'homme à son image, fut de s'unir à lui par une étroite alliance. Au commencement, Dieu et Adam s'entretenaient familièrement dans le jardin de délices. Cet heureux état dura peu. Le péché vint

rompre ce bel accord. Dieu rentra dans son silence éternel, et l'homme resta seul avec le crime et le malheur. Cependant il entrait dans les conseils de la Sagesse divine de rétablir l'homme dans ses fins et dans ses privilèges, dont le plus beau sans doute est de communiquer avec le Créateur. Le premier effort de l'amour divin pour se rapprocher de nous fut l'établissement des sacrifices. Mais il fallait une plus grande expiation que le sang répandu des taureaux et des génisses, pour désarmer la divinité outragée et régénérer l'humanité coupable. Dieu s'arrête donc au dessein de racheter le genre humain et de se satisfaire à lui-même dans la personne de son Fils. Mais le Fils ne peut mériter ni souffrir dans une nature parfaite et pleinement heureuse; il doit en choisir une autre dans laquelle il puisse offrir ce douloureux sacrifice. Ici s'opère le rapprochement désiré entre Dieu et l'homme. Le Verbe Divin, dit l'Apôtre, ne s'unit point aux anges : *non angelos apprehendit*. Il franchit tous les ordres de la hiérarchie céleste ; il poursuit la nature humaine. Elle fuyait, dit éloquemment saint Jean Chrysostôme, à cause de l'intervalle immense qui la séparait de son Dieu. Que fait-il? Il abaisse les cieux, il descend, il atteint cette fugitive nature, et, comme parle Bossuet, il la saisit au corps et en l'âme : *sed semen Abrahæ apprehendit*. L'ordre primitif est rétabli. Dieu a reparu visiblement sur la terre et a con-

versé de nouveau avec les hommes. *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.*

Mais cet ordre, il faut le maintenir, l'étendre, le perpétuer; et ici l'esprit demeure frappé de l'admirable unité de dessein qui règne dans tous nos mystères, dès qu'il rencontre cette pensée des Pères, aussi juste que profonde, que l'Eucharistie est l'extension et le complément de l'Incarnation du Verbe. Développons cette belle doctrine. Par l'Incarnation, le Fils de Dieu avait épousé notre nature, mais sans se communiquer à nos personnes; il était devenu notre frère, en entrant dans la grande famille du genre humain, mais sans s'unir directement à chacun de nous. Il était apparu sous une forme sensible; mais un seul lieu de la terre avait été témoin de son passage, un seul peuple avait pu jouir du bonheur de le voir et de le posséder; encore une si douce présence devait-elle bientôt être ravie au monde! Or, pour ne laisser rien d'imparfait dans la loi de grace, dont le propre caractère est de tout amener à la perfection, il convenait, qu'après avoir commencé de s'unir à nous, en prenant la nature commune à tous les hommes, il consommât cette union en donnant à chacun de nous ce qu'il a pris pour l'amour de nous tous, afin que cette nouvelle alliance, plus immédiate et plus intime, rendît plus sensible et plus présent le bienfait de la première. Il convenait que les mystères accomplis d'abord

dans un seul lieu, se répétassent, bien que sous une forme différente, dans tous les lieux du monde, par une sorte d'Incarnation et de Rédemption nouvelle, et qu'il étendît à tous les siècles, pour la consolation de ses élus, la faveur qu'aux jours de sa vie mortelle il n'avait pu accorder qu'à un petit nombre d'heureux disciples.

De plus, notre divin Législateur, en fondant sa Religion, a dû instituer un sacrifice, condition nécessaire de toute religion. Or, quel sacrifice a-t-il pu laisser à son Eglise? Les anciens étaient abolis et avaient cessé d'être agréables, depuis que la vérité de celui de la Croix avait effacé les ombres et les figures. Ce sacrifice ne pouvait donc être différent de celui de la Croix. Après l'immolation d'une si grande Victime, quel autre eût été digne de trouver grace devant Dieu! Mais le sacrifice sanglant de la Croix, d'après la doctrine de l'Apôtre, ne pouvait être offert qu'une fois, attendu la plénitude de la Rédemption. Il fallait donc trouver un moyen de le renouveler, sans effusion de sang, pour en appliquer les fruits dans toute la suite des siècles. C'est la pensée du docte évêque d'Emèse : Le Sauveur, dit-il, devant monter au Ciel et se dérober à nos regards, il était nécessaire (remarquez la force de cette expression), il était nécessaire qu'il nous laissât le Sacrement de son corps et de son sang[1], afin

[1] Necesse erat ut nobis Sacramentum Corporis et Sanguinis sui consecraret. SYNESIUS, *ep. Emyssenus.*

que la source des graces, que la Rédemption faisait couler sur le genre humain, fût sans cesse entretenue par l'offrande de la même Victime, et que cette Hostie éternelle, toujours présente sur nos autels, fût toujours vivante dans notre mémoire.

Enfin, pour l'entier accomplissement des figures, le même corps livré pour nous devait nous servir de nourriture, comme dans les sacrifices anciens les prêtres et les fidèles mangeaient la chair des victimes immolées. Mais, de peur qu'une manducation sanglante ne révoltât les sens, il convenait encore que le Fils de Dieu choisît, pour se voiler, de symboles pacifiques, qui fussent en même temps le signe le plus naturel et le plus expressif du céleste aliment dont il devait nourrir nos âmes. Il choisit donc le pain et le vin, ces deux fondements de la vie de l'homme, et les yeux levés vers vous, ô Dieu Père tout-puissant, il bénit, il rompt le pain, le distribue à ses disciples : *Prenez et mangez, ceci est mon Corps*. Il leur présente la coupe : *Buvez-en tous, ceci est mon Sang*. Et au même instant cette parole puissante, qui réalise tout ce qu'elle prononce, a changé le pain et le vin au corps et au sang de l'Homme-Dieu. En vertu de cette parole, il n'y aurait là que le corps et ici rien que le sang. Si l'un se trouve avec l'autreet avec eux l'âme et la divinité, c'est qu'ils sont inséparablement unis et s'accompagnent par une suite nécessaire. En même temps, J.-C. confère aux hommes le pouvoir de reproduire

ces merveilles. Prêtre lui-même et Pontife éternel, il institue un nouveau sacerdoce, lui laisse sa parole et lui dit dans la personne de ses apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi*. Le bienfait ne s'arrête point à un temps limité : *Voici*, dit-il, *que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, non-seulement par ma grace, par mon esprit, mais par une présence réelle quoiqu'invisible. Le don que je fais de moi-même n'est point réservé à une famille, à une tribu, à une société privilégiée ; il s'étend à tous ceux qui croiront en moi ; avec le sacrement, nous avons le sacrifice. Le corps et le sang de J.-C. toujours unis, mais mystérieusement séparés sous des signes différents, le placent dans un état de mort, devant la Majesté divine, dont il apaise la colère et intéresse la bonté, et cet oracle du prophète est accompli : *De l'aurore au couchant une hostie pure est offerte au nom du Seigneur*. Voici donc tout l'enchaînement de nos mystères ! Dieu fait alliance avec l'homme, dès l'origine des temps. Cette alliance, d'abord détruite, se renouvelle lorsqu'il prend notre nature ; il la confirme sur la croix et la perpétue sur nos autels. Tel est l'Eucharistie, mystère de foi, mais mystère si bien lié dans l'ensemble de tous les autres, si parfaitement conforme aux bienséances divines, et, j'ose le dire, si nécessaire, que la Religion me paraît plus incompréhensible sans l'Eucharistie, que l'Eucharistie elle-même ne m'est incompréhensible.

A la vérité, tant de lumières vives sont mêlées d'ombres impénétrables. Le Prêtre dit, et tout-à-coup que de miracles! Il dit, et au moment même toute la substance du pain et du vin est anéantie, en sorte que sous la même figure, et sans qu'aucun changement paraisse, ce n'est plus du pain ni du vin, mais J.-C. avec son corps et son sang. Il dit, et par une division au-dessus de l'ordre naturel, les apparences sont séparées de leur sujet, et se soutiennent néanmoins, malgré cette séparation, devant nos sens éperdus. Il dit, et ce même corps, voilé par les espèces sacramentelles, y demeure à la manière des esprits, c'est-à-dire que tout entier dans toute l'Hostie, il l'est encore dans chaque partie sensible. Il dit, et le Fils de Dieu, sans quitter le séjour céleste, se trouve à la fois présent sur la terre et dans des lieux sans nombre. Il dit, et le Très-Haut, déposant son sceptre et son tonnerre comme un roi désarmé et dépouillé des attributs de sa puissance, se livre à la discrétion de l'homme comme son sujet et son captif, lui obéit sans résistance et souffre même l'injure sans se plaindre. Oui, certes, voilà de grands mystères, mystères terribles et formidables, comme les appelle saint Jean-Chrysostôme, devant lesquels l'esprit humain reste saisi d'un religieux frémissement; mais mystères après tout qui, pour être supérieurs à la raison, ne sont pas néanmoins contradictoires à la raison, ce qui

suffit pour en justifier la croyance, posé le fait de la révélation.

Quoi! dites-vous, il est sur l'autel, ce même corps livré pour nous, ce même sang répandu pour nous, ô Dieu, quelle merveille! Oui, merveille pour vous, N. T. C. F., mais non pour J.-C., accoutumé à tout faire avec sa parole. Dieu ne peut-il anéantir ce qu'il a créé, ou bien lui est-il plus difficile de changer ce qui est que de créer ce qui n'est pas? Sa parole a changé l'eau en vin, ici elle change le vin en sang. Le changement vous étonne? Mais comprenez-vous mieux comment la sève qui circule dans les plantes, entretenue par les sucs nourriciers de la terre, se change en fleurs et en fruits; comment la nourriture de l'homme se transforme en sa chair et en son sang? Mais je vois les mêmes formes, les mêmes accidents, et si j'en crois mes sens, il n'y a que du pain et du vin sur cet autel! — Non, la parole divine est un feu qui a tout consumé; les apparences subsistent toutes seules séparées de leur sujet, comme la glace unie et transparente répète une image qui n'a en soi rien de réel. Nos sens ne jugent que des dehors, et ne décident rien sur la substance, parce que la parole est là qui nous avertit de nous défier de leur jugement. Les Anges sont apparus sous une forme humaine; l'Esprit-Saint s'est montré sous la figure d'une colombe. Dieu veut que le corps de son

Fils nous apparaisse sous la figure du pain, parce qu'il faut un signe qui nous indique, où nous devons l'adorer et le recevoir. — Mais je n'aperçois rien de nouveau sur cet autel? Ignorez-vous donc que la parole sait ôter aux sens tout ce qu'elle veut, comme parle Bossuet, pour exercer la Foi? Jésus s'est rendu invisible aux hommes; il a passé au milieu d'eux sans en être aperçu; les disciples d'Emmaüs ne le reconnaissent qu'au moment où il leur ouvre les yeux; il entre, il sort, et on ne le voit ni entrer ni sortir; mais le soleil en est-il moins présent, s'il est caché derrière un nuage? — Cela se peut-il, et un corps humain peut-il être sous cette étroite et mince étendue? — Non, un corps humain tel que nous le concevons dans son état et ses propriétés naturelles!, mais un corps à l'état de sacrement, ressuscité, un corps glorifié, un corps spirituel en quelque sorte, angélisé, plus subtil que le rayon de la lumière, qui en doute, si la parole le veut? La parole est un glaive qui va jusqu'aux dernières divisions, qui saura bien, s'il le faut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes pour ne nous laisser que la pure et simple substance. — Mais comment un même corps peut-il se trouver en même temps en tant de lieux divers? Voulez-vous donc mesurer la puissance de Dieu sur la portée de votre intelligence? Vous ne concevez pas, dites-vous, ce prodige. Mais oseriez-vous affirmer

qu'il est impossible à la Toute-Puissance? Avez-vous seulement l'idée des propriétés surnaturelles de ce corps glorieux et de la manière miraculeuse dont il est présent sur nos autels! Mais, dites-moi, comprenez-vous mieux comment l'âme est présente à toutes les parties du corps; comment Dieu, pur esprit, remplit l'univers de son immensité; comment le soleil éclaire en même temps tous les aspects de notre hémisphère; comment cette parole, qui sort en ce moment de ma bouche, se partage entre mes auditeurs et arrive cependant tout entière à chacun d'eux? Et, si l'homme en combinant les jeux de la lumière parvient à multiplier un même objet aux yeux étonnés, croyez-vous que Dieu n'ait pas le secret de réaliser cette brillante illusion?

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne de la majesté d'un Dieu de descendre à cet état d'humiliation et de dépendance, de s'exposer aux insultes et aux outrages de l'homme! Il faudrait dire aussi qu'il était indigne de J.-C. de s'exposer à la trahison d'un disciple perfide, qu'il est indigne de Dieu de souffrir que sous ses yeux on blasphème son nom, on méprise ses lois, on accuse sa providence. Non, non, rien n'est digne de la grandeur comme de s'abaisser pour répandre des graces, surtout lorsqu'elle a devant soi l'éternité pour punir les ingrats!

Au reste, je sais que des savants justement

célèbres, un Descartes, un Malebranche, à l'aide de systèmes ingénieux, ont cru pouvoir aplanir toutes les difficultés que présente le mystère de l'Eucharistie; ce qui prouve du moins que si la faible intelligence de l'homme peut s'expliquer à elle-même un si grand mystère d'une manière satisfaisante, il ne faut pas se hâter de faire le procès à Dieu, qui a sans doute des lumières un peu plus sûres et un peu plus étendues que nos étroites et timides conceptions. Mais, sans m'engager dans une métaphysique subtile, je crois en avoir dit assez pour démontrer que l'Eucharistie ne renferme aucune contradiction, aucune impossibilité réelle, assez, par conséquent, pour sauver les droits de la raison, comme ceux de la foi.

Taisez-vous donc, hommes superbes et raisonneurs, qui ne voulez pas permettre à Dieu de faire plus que vous ne pouvez comprendre. Aveugles, qui ne voyez pas que la nature elle-même est pleine de mystères; que vous ne pouvez faire un pas sur cette terre, ni porter vos regards vers le ciel, ni descendre dans votre propre cœur, sans rencontrer des merveilles inexplicables; qu'à chaque instant vos cinq sens sont en défaut, si vous n'en consultez un sixième, celui de la foi; que la science de l'homme la plus étendue n'est qu'une ignorance un peu moins grossière; et qui voudriez aller de plain pied dans la Religion, comme dans une plaine sans hauteurs, toujours unie, ou sur une mer sans abîmes; comme

si la Religion, par cela seul qu'elle est le rapport entre l'Être infini et l'être borné, n'était pas essentiellement mystérieuse ! Et pensez-vous, même dans vos systèmes antireligieux, échapper aux mystères, en abjurant ceux de notre foi ? Non, non, vous avez aussi les vôtres, et ce ne sont pas les moins incompréhensibles : un monde éternel, un ouvrage sans ouvrier, un hasard intelligent, un ordre sans providence, une matière qui pense, un Dieu qui se fait, qui s'élabore, que sais-je ? Tout cet assemblage de dogmes monstrueux où le ridicule le dispute à l'absurde et la folie à l'impiété, sont des mystères pour le moins aussi durs que ceux de l'Incarnation et de l'Eucharistie, avec cette différence que ceux-ci sont éminemment raisonnables, parce qu'il est juste que la raison se soumette à la parole d'un Dieu, tandis que ceux-là ne s'expliquent que par l'orgueil ou la corruption du cœur. Et voilà pourtant toutes les erreurs qu'il faut suivre et dévorer les unes après les autres, dès qu'on ébranle un seul des mystères du Christianisme. Chaque vérité entre dans la construction de ce divin édifice, comme la clé de la voûte ou comme la pierre du fondement, et c'est ce qui fait sa solidité. Otez cette pierre, et, si vous êtes conséquents, vous roulez, sans pouvoir vous arrêter, de chute en chute et d'abîmes en abîmes, jusqu'à ce que enfin vous tombiez au fond de l'athéisme.

2.e POINT. MYSTÈRE D'AMOUR. A la vue des témoignages éclatants que Dieu lui donnait de sa pré-

sence, Israël se préférait autrefois à tous les peuples du monde. Non, s'écriait Moïse, il n'est point de nation sous le ciel qui nous soit comparable en gloire et en bonheur, parce qu'il n'en est point à laquelle Dieu se communique avec autant d'amour et de familiarité : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi.* Mais c'est bien à nous désormais, Chrétiens, qu'il est permis de parler ce fier et magnifique langage. Ce n'est plus par le ministère des anges, ou par une faible manifestation de sa gloire, qu'il se montre à son peuple. Un Dieu en personne, un Dieu dans sa propre substance demeure en vérité parmi les hommes, et réside dans nos temples avec toute la plénitude de sa divinité. Oui, Dieu est vraiment présent dans ce lieu ; nous le croyons sans aucun doute, nous le disons sans figure et dans toute la rigueur de l'expression : *Verè Deus est in loco isto.* Emmanuel, un Dieu avec nous, Chrétiens, quelle grace, quel honneur ! mais aussi quel excès d'amour ! et que pouvons-nous désirer sur la terre, qu'avons-nous même à envier au Ciel si nous sentons tout le prix d'une société si glorieuse ?

Dans l'ancienne Loi, Dieu s'entourait de la crainte. On n'approchait de l'arche qu'en tremblant, et quiconque osait porter sur elle un œil, une main téméraire, était soudain frappé de mort. Les peuples effrayés criaient : « Que Moïse aille consulter le Seigneur sur la montagne ; pour nous, nous resterons

dans la plaine de peur de voir Dieu et de mourir. » Dans l'Eucharistie, il n'y a de place que pour l'amour, Dieu s'y met, pour ainsi parler, à notre portée. Il s'y rend accessible comme un père à ses enfants. J'entends sa voix qui nous appelle : *Venite ad me.* Il ne dit plus : Retirez-vous, gardez-vous d'approcher de mon Sanctuaire, la mort serait le prix de votre audace ; mais, Venez à moi, venez avec confiance et vous trouverez la vie. Les rois ont leurs heures et leurs moments qu'il faut étudier avec soin ; une garde vigilante écarte la foule importune des avenues de leurs palais. Il faut frapper souvent à la porte du ministre, avant d'arriver à celle du prince. Les plus heureux n'obtiennent une audience qu'à force de sollicitations et se retirent promptement dans la crainte de déplaire. Mais auprès de vous, Seigneur, il n'y a point d'heures privilégiées, ni de moments plus favorables les uns que les autres. A toute heure, la nuit et le jour, au sacrifice du matin et au sacrifice du soir, vous êtes disposé à recevoir nos visites. L'accès est libre et facile aux adorateurs. Nous ne craignons pas que notre assiduité vous importune ; vous aimez qu'on fasse à votre cœur une douce violence.

Venite ad me, venez à moi ; et si vous ne pouvez venir à lui, si des infirmités vous retiennent, si des excuses légitimes ne vous permettent pas de répondre à ses invitations, votre maison est-elle donc si éloignée de la sienne que vous ne puissiez lui adresser

intérieurement l'hommage de vos affections et de vos pensées; que votre cœur ne se porte en secret par un pieux mouvement au pied de son Sanctuaire? Il s'est fait votre hôte, votre voisin, le compagnon de votre exil, il habite avec vous presque sous le même toit. Mais non, il ira lui-même. Il franchira le seuil de son temple, il parcourra vos rues et vos places publiques, vos cités et vos campagnes, pour porter la paix à vos maisons, la bénédiction à vos champs, la santé à vos corps, la grace à vos âmes, comme il faisait autrefois les villes et les bourgades de la Judée. Charitable médecin, il ira visiter ce malade sur son lit de douleur, pour lui rendre la vie ou l'aider à mourir. Il entrera dans la chaumière du pauvre comme dans la demeure du riche. Si, comme Dieu, ce Roi est né dans la pourpre, comme homme il a vécu sous l'humble toit de l'indigence. Il pénétrera sans répugnance dans ces affreux réduits de la misère, où son ministre lui-même n'entre qu'en détournant les yeux. Dernier ami et seul fidèle, quand tout le reste nous abandonne, il descendra dans la sombre horreur des cachots, pour délivrer de ses liens le prisonnier surpris du jour imprévu qui l'éclaire.

Venite ad me omnes. Venez à moi, mais venez tous sans exception, sans distinction des personnes. Partout ailleurs les portes ne s'ouvrent qu'à la faveur, au crédit, à la protection, aux talents, aux richesses, à la naissance. Comme il y a des heures

plus favorables, il y a aussi d'heureux privilégiés; mais il n'y a en J.-C. ni sexe, ni condition, ni Juifs, ni Gentils, ni esclaves, ni maîtres. Venez tous, enfants et vieillards, vierges et épouses, prêtres et fidèles, magistrats et guerriers, pauvres et riches, grands et petits, sages et simples; venez, peuples; venez, rois; venez, justes; venez, pécheurs. *Venite ad me omnes;* et comme il vous appelle tous, Celui qui multiplia les pains au désert se multipliera lui-même pour vous faciliter à tous l'accès auprès de sa personne. L'arche d'alliance ne résidait qu'en Israël. Il n'était permis d'adorer que dans Jérusalem. La présence même de J.-C., au temps de sa vie mortelle, n'était que successive et passagère. On venait de loin pour le voir et pour l'entendre, et lui-même passait d'un lieu à l'autre en faisant le bien. Le temps est venu où les fidèles adorateurs peuvent adorer partout en esprit et en vérité. Aujourd'hui ses temples couvrent la terre, et sont tous remplis de la majesté de sa présence. Oh! délicieuse pensée qui enivre mon âme! A chaque heure, à chaque moment du jour et de la nuit, à l'instant même où je parle, il y a dans le monde un autel, où les mystères divins s'accomplissent. Dans les camps, dans les déserts, sur les rochers, dans les forêts, sur les mers, partout où il y a une pierre pour servir d'autel, la Victime sainte s'immole entre les mains du prêtre. Elle persévère avec nous après le sacrifice. De quelque côté que le voyageur tourne

ses pas, il est sûr de rencontrer son Dieu qui l'attend au passage, qui le guide et le suit dans ses courses lointaines. Nulle part, le Chrétien n'est étranger, il est toujours dans sa patrie, parce qu'il trouve partout la maison de son Père. Chaque ville a ses temples, chaque temple a ses autels, chaque autel a son tabernacle où la Divinité repose. Dieu des armées, que vos tentes sont belles! Comme on voit, au milieu d'un camp, s'élever le pavillon et flotter l'étendard du capitaine, du plus loin que l'œil aperçoit la cité, le signe du salut qui domine ses murailles publie qu'un Dieu veille et fait la garde au milieu de son peuple. Et vous aussi réjouissez-vous, simples habitants des campagnes. Les princes des peuples, les chefs des nations résident dans les cités et les métropoles, mais votre Dieu est avec vous : vous devez à sa présence les seules fêtes, les seuls beaux jours qui soient permis à votre humble fortune. Il n'est point de hameau si obscur et si oublié où il ne se hâte d'habiter, sitôt qu'on peut lui offrir un asile : sa demeure est pauvre comme la vôtre; il se conforme à vos mœurs, à vos habitudes, à vos usages, et grand avec les grands qui proclament sa Majesté, au bruit de l'airain tonnant et d'une musique guerrière, il vient s'asseoir comme l'un de vous sur un trône de feuillage et sous des berceaux de verdure.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis. Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui

ployez sous le faix des douleurs humaines. Hélas! M. F.! qui n'a pas son fardeau, sa croix à porter, sa part au trésor commun d'infirmités et de misères qui pèse sur les enfants d'Adam? En appelant à vous ceux qui souffrent, vous appelez, Seigneur, la presque universalité du genre humain. Toute créature est en travail; la vie entière n'est qu'une longue plainte. Dans le commerce du monde, que de dégoûts, que d'ennuis et de rebuts à dévorer, que d'espérances trompées, que d'infidélités dans les amis, que de mécomptes sur les hommes et sur les évènements! Dans la famille, que de chagrins domestiques, que d'alarmes, de prévoyances inquiètes, que de veilles et de sueurs pour s'assurer un pain trop souvent amer et détrempé de larmes! Au dehors, que d'accidents imprévus, que d'injustices, de revers, de contradictions à essuyer! Au dedans, quelle guerre cruelle de pensées, d'affections qui se combattent et dont l'âme est bouleversée! Venez donc, jetez toutes vos peines dans le Seigneur: *jacta in Domino curam tuam*, et il soulèvera les poids qui vous accablent, et il vous accordera les demandes de votre cœur: *et dabit tibi petitiones cordis tui*. Aux pieds de J.-C. on se console, on s'enchante par les larmes, et la paix rentre dans le cœur, sitôt qu'on a pleuré. Mais venez avant tous les autres, vous qui gémissez dans la servitude du péché; car le péché est aussi un travail, une charge pesante qui fatigue et qui lasse, et le Sauveur vou-

drait vous en délivrer. Allez avec confiance à ce trône de miséricorde, et vous y trouverez, avec le pardon de vos erreurs, ce repos dont votre âme a besoin et qu'elle réclame comme son aliment : *et invenietis requiem animabus vestris*. Et les justes eux-mêmes ont leurs épreuves et leurs tribulations. Dans ces moments de découragement et de dégoût où les forces semblent vous manquer, où vous êtes comme entraînés par le poids de la nature, venez aussi à la source des graces, venez retremper vos âmes dans cette fontaine d'amour. Ami compatissant, tendre consolateur, guide sûr, conseiller fidèle, Jésus, dans son Sacrement, se dévoue et se dépense tout entier au service de nos besoins et de nos souffrances, et quelle que soit la nature ou la diversité de nos maux, il en est le remède : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis*.

Mais écoutez la suite, et admirez le dernier effort de l'amour : Venez à moi, vous tous de qui l'âme est languissante, et je vous nourrirai, et je vous rassasierai, et je vous engraisserai de ma propre substance : *Venite ad me omnes, et ego reficiam vos*. Nos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Le Chrétien goûte le Pain de vie, et pour lui la mort n'est plus qu'un vain nom. Merveilleux degrés, étonnantes *ascensions* de la charité d'un Dieu pour les hommes ! Admirez comme il marche à pas de géant dans cette voie ! Quelles sublimes inventions ! quelle inépuisable fécondité !

Il nous donne l'être et la vie : nos corps et nos âmes sont un présent de sa main. Il met à nos pieds toute la terre. C'est peu. Il se livre pour nous à la Croix; il se livre pour nous à l'autel en état de victime, afin qu'une grande expiation subsiste sans cesse à côté des grands crimes, pour conjurer les grandes vengeances. Est-ce tout? non. Et que reste-t-il? il reste la fin. Et quelle est cette fin? entendez l'apôtre saint Jean : Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Qu'est-ce à dire jusqu'à la fin, si ce n'est jusqu'à l'excès, comme l'expliquent les Pères, jusqu'à l'ivresse, jusqu'à déconcerter la sagesse humaine par une folie plus inconcevable encore que cette folie de la Croix dont parle l'Apôtre. Il reste que nous mangions cet Agneau immolé, ce véritable Agneau pascal dont l'ancien n'était que la figure. Ce n'est donc pas assez pour son amour d'habiter avec nous dans des sanctuaires faits de mains d'homme; il veut que nos cœurs soient ses tabernacles, il veut se mêler à notre chair et à notre sang, et nous faisant participants de la nature divine, il veut que nous ne soyons qu'un avec lui, comme il est un avec son Père. Ainsi la vie qu'il a lui-même puisée à sa source, au sein du Père, anime, nourrit son Eglise et circule dans tous les membres de ce grand corps dont il est le chef et le cœur, en sorte qu'à la lettre *ce n'est plus nous qui vivons, c'est J.-C. qui vit en nous.*

Cherchez une langue pour raconter ces merveilles. Je savais bien qu'un ami mourant léguait son cœur à son ami, comme un dernier gage de tendresse. Je crois même que l'homme peut porter l'héroïsme de l'amitié jusqu'à livrer sa tête à la place d'une tête qui lui est chère, quoique l'histoire en offre peu d'exemples; mais je n'ai jamais ouï dire que le pasteur nourrît ses brebis de son sang. A Jésus seul était réservée cette sublime conception, qui n'a point de modèle dans la nature! Chair sacrée, Sang adorable de mon Dieu! mes entrailles crient vers vous! vous avez tous les goûts et toutes les douceurs. Comme remède et comme aliment, vous fortifiez, vous guérissez. Il n'y a de vie et de vertu qu'en vous. C'est le Pain du prêtre, son Pain de chaque jour. Oui, chaque jour, la coupe du salut rougit nos lèvres. Oui, chaque jour nous célébrons la nouvelle Pâque; oui, tous nos jours sont des fêtes : notre vie tout entière est une perpétuelle solennité. C'est le Pain des rois. Certes, il est fait pour eux, et si toute autre table se tient honorée de leur présence, celle-ci les honore, et les couronne d'un rayon que toute leur gloire ne peut égaler. C'est le Pain des pauvres, le seul qu'ils ne demandent jamais en vain, et qui ne soit pas mêlé d'amertume. C'est le Pain des vierges, le Froment divin qui les fait germer et fleurir. Dans leurs paisibles solitudes, ces anges, à moitié délivrées de leurs corps, n'ont presque plus besoin d'autre nourriture. C'est le Pain

des adolescents. A la plus belle saison de l'année et de la vie, voyez ces groupes innocents couronner avec joie l'autel du Dieu qui réjouit leur jeunesse, et le Christ jaloux de descendre dans ces âmes délicates et préparées à recevoir la semence des vertus. C'est le Pain du vieillard. Une nouvelle vie coule dans ses membres rajeunis avec la grace du Dieu vivant. C'est le Pain des forts. Les martyrs volaient de la table sainte à la mort, comme des héros respirant le feu des combats. C'est le Pain des faibles : Levez-vous et mangez, dit l'Ange à Elie, épuisé de lassitude, car il vous reste encore à fournir une longue et pénible route ; et le prophète, réconforté d'un pain miraculeux, marcha sans s'arrêter jusqu'au sommet de la montagne. C'est le Pain des justes ; c'est le Pain des pécheurs réconciliés, et le banquet dressé pour l'enfant prodigue, à son retour dans la maison paternelle. C'était le premier que l'on reçut autrefois avec le baptême, en entrant dans la vie, et c'est encore le dernier que l'on administre au mourant, au moment de son passage. Qu'on ne vante donç plus ni les inspirations généreuses des amitiés de la terre, ni les dévouements de l'amour profane, ni tout ce qu'a pu produire d'héroïque l'énergie des passions portée à leur exaltation la plus extrême. J.-C. a tout vaincu, il s'est vaincu lui-même, en se mettant dans l'impuissance de rien faire de plus pour sa créature, pas même au Ciel, dont le bonheur n'est autre chose qu'une Communion éternelle !

Non, mon Dieu, votre Sacrement n'est point une invention humaine! j'en ai la preuve dans mon cœur. Il n'y a que vous qui ayez pu l'imaginer, comme il n'y a que vous qui ayez pu le faire croire. Et à quelle source l'homme si pauvre en sentiments généreux, l'homme si froid dans ses affections, si timide et si réservé dans ses amitiés, aurait-il puisé seulement l'idée de l'amour que suppose un tel mystère? Et quand il l'aurait inventé, à quels disciples aurait-il fait accepter une doctrine qui étonne et déconcerte le sens humain? Eh quoi! ce serait l'erreur qui aurait donné naissance à tant de vertus, enfanté tant de vierges, fortifié tant de martyrs, consolé tant d'infortunés, et à qui les âmes les plus parfaites devraient les heures les plus délicieuses qu'elles aient passées sur la terre? O douce erreur qui ferait le charme de ma vie et la consolation de ma mort! Mais non, l'amour d'un Dieu ne trompe point; et quand je crois à l'Eucharistie, je crois à l'amour que Dieu a eu pour moi. Tous nos mystères s'expliquent avec cette simple parole : Je crois à l'amour! Voilà, Chrétiens, notre profession de foi. Qu'elle est belle et touchante! Ah! laissez-moi reposer dans la douce persuasion que je suis aimé de mon Dieu. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure dans la vérité, parce qu'il demeure en Dieu et Dieu en lui. Si, par impossible, je lui attribuais un amour qu'il n'a pas, il m'envierait une si belle découverte, et serait jaloux de sa

créature. Hommes aveugles, que je vous plains! Vous avez peur que Dieu ne porte à l'excès la charité qu'il a pour nous. Vous croyez à vos propres pensées, si souvent trompeuses; vous croyez à vos sens si souvent infidèles, et vous ne croyez pas à l'amour, parce que vous ne savez pas aimer. Et moi, je crois, parce que j'aime; je crois, parce que j'ai besoin de croire et que je suis affamé de ce Dieu qui peut seul rassasier mon âme; et mon cœur, sans défiance, se livre en proie à tout l'amour que Dieu a eu pour moi, parce qu'il trouve dans cet amour sa joie, son repos, son bonheur sur la terre, et le gage d'une éternelle félicité dans le royaume des cieux ! *Amen.*

SERMON

SUR L'ENFANT PRODIGUE

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET SA FAMILLE, LE 8 MARS 1825.

Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.

Il était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé.

Luc. XV. 24.

TELLE est en deux mots, M. F., l'histoire de la grande misère et de la grande miséricorde. D'abord, le péché, vainqueur de la grace, et la grace, à son tour, victorieuse du péché : le pécheur égaré, perdu dans ses voies, errant au hasard sur les montagnes, dans les déserts, le long des précipices, comme une brebis sans pasteur; et Dieu qui court à sa poursuite, l'appelle à grands cris, le retrouve enfin, et des rivages de l'enfer où il allait se précipiter, le ramène avec joie dans le sentier du Ciel : le pécheur blessé, dépouillé par l'ennemi, étendu sur le chemin sans mouvement et sans vie;

et la miséricorde qui passe, l'aperçoit, s'attendrit, verse l'huile sur ses plaies, le réchauffe dans son sein, et s'écrie dans un doux saisissement : Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé : *Filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* C'est la double instruction que J.-C. nous donne dans cette parabole touchante, où, sous les traits d'un fils ingrat et d'un père tendre, il nous découvre l'excès de notre malice et l'excès de sa bonté. La première partie de cette histoire, nous pouvons la lire dans notre cœur; hélas! nous ne savons que trop ce que c'est que la misère; mais la seconde, ah! il n'y a que le Dieu des miséricordes, qui ait pu nous raconter les miséricordes d'un Dieu. Qui ne connaît, M. F., la parabole de l'Enfant prodigue? qui n'a pas donné des larmes au récit de ses crimes, de ses malheurs? quelles entrailles ne se sont pas émues au récit de sa réconciliation? Parmi tant de faiblesses d'une part, et tant d'indulgence de l'autre, qui ne s'est pas reconnu soi-même, qui n'a pas reconnu son Dieu? mais surtout qui n'a pas senti le désir d'être meilleur? Relisons-la donc, M. F., cette histoire délicieuse, que l'Eglise proposait hier à nos pieuses méditations, et, dans la simplicité d'une homélie évangélique, cherchons dans les égarements et le retour du Prodigue, le motif et le modèle de notre pénitence. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria, etc.*

1re PARTIE. ÉGAREMENTS DE L'ENFANT PRODIGUE. Un homme avait deux fils. C'est sous la tendre image d'un père de famille, que Dieu veut être considéré des hommes, parce qu'en effet de tous les titres que réclament ses perfections, nul ne convient mieux à son cœur et au nôtre : *Homo quidam habuit duos filios*. Mais pourquoi deux fils, puisqu'il confond tous ses enfants dans la même affection et les mêmes tendresses? Ah! ce n'est pas en Dieu qu'il faut chercher la cause de cette distinction, mais dans les dispositions des hommes qui, justes ou coupables, partagent en deux branches la grande famille du genre humain. Le fils demeuré fidèle représente la société des justes; le prodigue représente la masse des pécheurs; son départ de la maison paternelle, ses crimes, ses malheurs, nous montrent le péché dans sa naissance, dans ses progrès et dans ses amertumes.

Et d'abord, le péché dans sa naissance. *Et dixit adolescentior ex illis patri* : Le plus jeune des deux fils dit à son père : Donnez-moi la portion de votre héritage qui doit me revenir. La jeunesse, celui de tous les âges le plus naturellement fait pour la vertu, est aussi le plus exposé aux troubles des passions. Que manquait-il à ce jeune insensé pour goûter le bonheur? Un père empressé, complaisant, allait au-devant de ses besoins, au-devant même de ses désirs; il trouvait dans le sein paternel les plaisirs de l'amitié, les

leçons de la sagesse, les conseils de l'expérience. Cependant une vague inquiétude s'empare de son esprit et de son cœur : une double image apparaît à ses yeux : ici, la vertu avec ses peines légères et ses charmes impérissables; là, le vice avec ses attraits d'un jour et ses longs remords. Il peut encore choisir; mais le choix décidera de sa vie. D'un côté, une voix lui crie : « Arrête, que fais-tu? pourquoi quitter un père qui t'aime, une maison chère à ton enfance, des joies innocentes et pures? Sais-tu bien où te conduira cette démarche imprudente? Ah! laisse éteindre ce premier feu, calme ces dangereux transports; un jour, mais trop tard, tu pleurerais ta faute; la vertu seule est sans repentir. » De l'autre, les passions l'appellent : « Pourquoi te refuser aux plaisirs de ton âge? Voudrais-tu vieillir sans avoir connu nos douceurs? Le moment passe et ne revient plus; hâte-toi de le saisir; n'écoute pas ce vieillard chagrin, qui blâme en toi des jouissances que les années lui refusent; imite plutôt ces jeunes amis qui, par le doux essai qu'ils ont fait de leurs droits, t'apprennent à réclamer les tiens; sois libre, et tu seras heureux. » Confiant et crédule, parce que son inexpérience le livre en proie à toutes ses illusions, le jeune imprudent prête l'oreille à cette voix enchanteresse; les sentiments honnêtes combattent quelque temps des inclinations coupables; la passion l'emporte enfin; il va trouver son père, et

ose lui parler de ses droits, quand il ne devait songer qu'à ses devoirs : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Et tel est, M. F., le commencement de tout péché, l'esprit d'indépendance et de révolte, fils impur de l'esprit d'orgueil; c'est par là qu'il est entré dans le monde, c'est toujours par là qu'il s'introduit dans les cœurs. Dieu a départi à chacun de nous une juste mesure des biens de la nature et de la grace, héritage commun de tous les hommes; mais il a voulu qu'on en usât sous son bon plaisir, qu'on lui en rapportât l'hommage à titre de justice et de reconnaissance. La passion s'indigne de cette dépendance : Dieu est un tyran qui demande l'impossible; la Religion, un joug importun qu'il faut se hâter de secouer; l'autorité, quelle qu'elle soit, une atteinte aux droits de la nature. « Laissez-moi, dit ce jeune homme las de contraindre des penchants jusque-là surmontés par des habitudes vertueuses; je ne suis plus un enfant qu'il faille mener à la lisière et tenir dans une honteuse tutelle; cessez de m'imposer des devoirs qui me captivent, et d'exiger de moi des hommages qui m'humilient; je suis assez sage pour me conduire moi-même. » Comme ce roi insensé de l'Egypte, qui disait dans son orgueil : « Ce fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même [1], » il s'accoutume à dire : Mon cœur est à

[1] Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. EZECH. XXIX 3.

moi, ma pensée est à moi, mes actions sont à moi; laissez-moi donc le libre exercice de mes facultés: esprit, raison, talents, lumières, je veux les posséder en maître, je veux en user et en abuser à mon gré. *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Prêtez l'oreille, M. F., n'entendez-vous pas comme un tonnerre éloigné, comme un bruit sourd d'insubordination et de révolte, qui menace de secouer la terre et d'ébranler la société dans ses vieux fondements? Et pourquoi ce frémissement des peuples? et que veulent ces nations qui se remuent avec une chagrine inquiétude? et quelles sont ces voix tumultueuses qui s'élèvent devant le trône? N'est-ce pas encore, n'est-ce pas toujours le même cri d'orgueil, la même impatience de tout frein et de toute dépendance? Elles viennent ces grandes familles, ennuyées du bonheur, fatiguées du repos sous un sceptre paternel, elles viennent aussi demander à leurs chefs, à leurs pères, une prétendue émancipation, et réclamer leur portion de souveraineté? *Pater, da mihi* [1].

[1] *Dans le manuscrit, ce passage est reproduit avec les modifications suivantes :*

« Chrétiens, et vous surtout, pères et mères, vos oreilles sont faites à ce langage; car aujourd'hui l'autorité des siècles, l'autorité des vieillards, l'autorité des pères, la plus sacrée parmi les hommes, n'est pas plus respectée que celle de Dieu. Vit-on jamais se manifester avec des symptômes plus alarmants cette fièvre d'indépendance; maladie morale, par-

Le père indulgent cède à des instances qui sont un ordre pour lui, par l'inutilité d'un refus ; il consent à abandonner des dépouilles qu'il se verrait bientôt arracher. Ainsi, Dieu met le bien et le mal à la discrétion de notre libre arbitre, et laisse l'homme, comme parle le Sage, dans la main de son propre conseil[1] : *Et divisit illis substantiam.* Quelques jours suffisent au prodigue pour régler son départ. Il faut si peu de temps pour perdre l'innocence, et l'on va si vite dans le mal, une fois qu'on s'y est engagé ! Fier d'avoir conquis ce qu'il appelle sa liberté, enorgueilli de sa nouvelle fortune, il part, il s'éloigne sans regret du toit paternel, berceau de son enfance, où ses jeunes années s'étaient écoulées dans une paix si douce,

ticulière à ces derniers temps, qui fait bouillonner toutes les têtes, échauffe tous les esprits, trouble toutes les idées, et va saisir jusque sur les bancs de l'école l'enfance, déjà mûre pour les rudiments de l'anarchie et le catéchisme de l'impiété. Funeste ardeur de l'indépendance, quelle est donc ta cause? Est-elle dans le sang que nous ont transmis nos pères? Est-elle dans l'air qu'on respire? Sont-ce les derniers mugissements des tempêtes passées? Est-ce l'annonce de nouveaux orages? Et quand le vertige trouble la raison des peuples, quand ennuyées du bonheur, fatiguées du repos sous un sceptre paternel, les nations se lèvent devant les rois, pour réclamer leur émancipation et leur part de souveraineté, n'est-ce pas encore, n'est-ce pas toujours ce même cri d'orgueil et de révolte : *Pater, da mihi substantiam quæ me contingit.*

[1] ECCLI. XV.

et qui devait encore fournir un abri tranquille à ses vieux jours ; il fuit, il s'abandonne sans jeter un dernier regard sur des lieux pleins de souvenirs si tendres, sans dire un dernier adieu à une famille en pleurs, à un père inconsolable. O départ plus déplorable du pécheur, lorsqu'il déserte nos temples saints, cité de son Dieu, maison de son père, et ces tribunaux de miséricorde qui le réconciliaient avec le Ciel et avec lui-même, et cette Table où il avait été initié aux mystères des enfants de Dieu ! Mais où va-t-il cet imprudent voyageur sans conseil et sans guide ? Il marche au hasard partout où le portent ses pas, jusqu'à ce qu'enfin il s'enfonce et se perde dans une région éloignée, comme pour s'interdire l'espoir et même la pensée du retour. *Et non post multos dies, congregatis omnibus, profectus est in regionem longinquam.*

Quelle est, M. F., cette région éloignée ? C'est l'oubli de Dieu, de qui le pécheur se sépare, moins par le mouvement de ses pieds, que par les mouvements déréglés de l'âme. Oh ! qu'il est vraiment relégué dans une contrée lointaine, celui qui s'est éloigné de son Dieu ! région triste et désolée, terre de ténèbres épaisses, que la rosée de la grace ne visita jamais. Ce n'est plus le même ciel, ni ses douces influences ; ce n'est plus le même air qu'on respire. Plus de pensées chrétiennes, d'affections saintes, de sentiments de foi, d'espérance, d'amour.

Dieu chassé du cœur, où est son royaume, garde un silence terrible. Le pécheur est aux extrémités de la terre. Qui donc le ramènera de si loin? La toute-puissance peut seule opérer ce prodige. Le proscrit, relégué dans les déserts du nouveau monde, monte sur les hauteurs pour chercher de l'œil sa patrie, et, mesurant avec effroi, et les terres sans fin, et les grandes mers, il renonce à l'espoir, et ne veut plus être consolé. O pécheur! vous êtes encore plus loin de Dieu, et si vous ne sentez pas cet exil, c'est qu'en vous éloignant de Dieu, vous vous êtes aussi éloigné de vous-même. Le bonheur est si près de nous! on le trouverait dans la joie d'une conscience pure; on va le chercher bien loin, hors de Dieu et de soi-même. Vous croyez que ce pécheur est présent dans cet auditoire, qu'il nous voit, qu'il nous entend. Comme vous, il a des yeux et il ne voit pas, des oreilles et il n'entend pas, un cœur et il ne sent pas. Ah! il n'est plus avec lui-même, il s'en est allé dans une région étrangère; toute son âme est sortie par les portes de ses sens, elle s'est répandue et divisée entre une multitude d'objets étrangers, elle est dans l'or qu'amassa l'avarice, elle est dans la boue des voluptés grossières. Vous n'avez devant vous qu'une maison abandonnée d'où le maître est absent; et de là vient que nous avons beau le presser, l'exhorter, lui parler de Dieu, et de ses douceurs, du péché et de ses amertumes,

de l'éternité et de ses terreurs ; rien ne le remue, rien ne le touche, nos cris se perdent dans le désert ; il est parti, il est déjà trop loin pour nous entendre, la grande voix du tonnerre ne le réveillerait pas : *Profectus est in regionem longinquam*.

Suivez maintenant les progrès de la passion ; voyez-la dans ses excès, dans ses fureurs. Le Prodigue ne voulait d'abord qu'un peu de liberté ; il avait fixé lui-même le terme où il devait s'arrêter ; mais le premier pas une fois fait sur la pente rapide du vice, on ne marche plus, on court, on se précipite ; c'est la pierre, c'est l'avalanche qui roule de la montagne, toujours plus impétueuse. Il ne voulait que satisfaire une passion ; mais une passion ne va jamais seule ; elles se tiennent toutes par la main ; celles mêmes qui semblent s'exclure ne sont pas incompatibles : on peut être en même temps avare et prodigue ; la volupté qui paraît si douce aime le sang ; les monstres de débauche furent presque toujours des monstres de cruauté ; l'orgueil lui-même, si fier en apparence, s'associe naturellement avec les passions brutales, soit que Dieu ait voulu l'humilier par ce honteux voisinage, soit qu'il aveugle l'âme au point de lui ôter toute raison. Les anciens philosophes furent livrés à l'impureté en punition de leur orgueil, et l'exemple d'un impie chaste est encore à trouver. Le Prodigue, abandonné à lui-même, sans autre règle

que ses désirs, devait donc suivre l'une après l'autre toutes les erreurs ; et, pour peindre la honte de sa vie, l'écrivain sacré, qui n'ose retracer tant d'horreur, a trouvé ce mot énergique, qui résume à la fois tous les genres d'excès : *vivendo luxuriosè*. Respectons le silence de l'Évangile, qui n'a pas voulu nous mettre dans la confidence de tant d'affreux secrets. Mais enfin serait-il bien difficile d'y suppléer ? Je n'aurais qu'à jeter un regard sur le monde ; car le monde, ce qu'on appelle le monde de plaisirs, le monde de péché, le monde réprouvé par J.-C., était alors ce qu'il est aujourd'hui, le réceptacle de tous les vices, et le tombeau des vertus. Serait-ce donc calomnier le Prodigue que de l'assimiler à ces libertins de profession dont nos cités abondent, que de comparer sa vie avec la vie du monde ? Et quelle vie, grand Dieu ! N'en examinons pas, si vous le voulez, les dehors : les jeux, les ris, les banquets, les spectacles, les assemblées de plaisirs, les nuits changées en jours par la continuité des fêtes, la perte irréparable du temps consumé dans l'enchantement des riens, *fascinatio nugacitatis*, comme parle l'Apôtre, en forment la partie la plus innocente ; mais au dedans, que de noirceurs ! Ah ! si vous pouviez sonder les cœurs, interroger la nuit ténébreuse, faire parler les murailles, que d'horribles révélations ! Pensées, désirs, habitudes impures, conseils séducteurs, commerces incestueux, intrigues, adultères, abrutissement stupide dans les uns ; dans

les autres, raffinements de volupté, corruption raisonnée, dissolutions savantes ; la crédulité abusée par des promesses parjures, le fils de l'étranger introduit dans la famille sous la protection d'un nœud sacré ; l'innocence arrachée avec de l'or à la vertu pauvre et malheureuse ; le plaisir, réduit en système, devenu une rage, une frénésie qu'il faut satisfaire, quoiqu'il en coûte, dût l'univers en périr ; le luxe, monstre affamé qu'il faut nourrir aux dépens de la famille, aux dépens de la justice et souvent de l'honneur ; et le reste que je ne dis pas : telle est la vie du monde, telle fut la vie du Prodigue, si bien caractérisée par l'Ecriture : *vivendo luxuriosè*. C'est le triple libertinage de l'esprit, et du cœur et des sens.

Faut-il s'étonner qu'au milieu de tant de séductions il ait dissipé tous ses biens ? Les fortunes les plus opulentes sont bientôt épuisées par des profusions ruineuses. Un héritier dissipateur dévore en quelques jours les fruits de plusieurs siècles d'économie. Les trésors de Salomon, le plus riche des rois, ne pourraient suffire aux besoins toujours nouveaux que l'on est habile à se créer, comme s'il n'y en avait pas assez dans la nature. Mais il est un abus plus déplorable, une dissipation plus criminelle de dons plus rares et d'avantages plus précieux. Ce jeune homme croissait pour l'honneur de ses parents et la consolation de leur vieillesse. La grace et la nature, à l'envi, l'avaient orné; on tirait de son enfance les présages les plus flatteurs : quelques années de libertinage ont détruit ces

belles espérances. La foi s'est éteinte; la conscience ne crie plus; cette délicatesse de mœurs qu'alarmait une pensée, qui se reprochait une parole, un regard trop libre, un sentiment trop tendre, s'est durcie aux remords, comme la pierre sur laquelle l'eau roule sans la pénétrer. Sa sensibilité n'est plus qu'un froid égoïsme, qui croirait ôter à ses plaisirs ce qu'il accorderait aux larmes des misérables. Cette intelligence si prompte devient lente et paresseuse; cet esprit si vif et si délicat ne goûte plus rien de ce qui est aimable, décent, honnête, vertueux; la pensée meurt étouffée dans la boue. Le corps lui-même a perdu sa grace et sa vigueur; on voit les traces hideuses du péché qui a passé dans tous ses traits, et y a laissé je ne sais quoi d'inquiet et de sinistre. Je ne parle pas de sa vie dont les excès précipitent le terme; il est déjà dans le tombeau avant d'avoir cessé de vivre, et la mort trompée croit frapper un homme et ne frappe qu'un cadavre. Vertus, honneur, santé, fortune, sentiments élevés, inclinations généreuses, nobles qualités de l'esprit et du cœur, tout... tout a péri dans ce grand naufrage. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Reste le péché avec ses misères. *Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illâ.* Et après qu'il eût tout consumé, une famine cruelle se fit sentir dans cette contrée. Ici commencent les malheurs du Prodigue: la faim remplace l'abondance, le besoin expie la prodigalité, car le péché porte avec lui sa peine; c'est un fruit agréable

à la vue, mais qu'un ver secret ronge au cœur : *Et ipse cœpit egere.* Ah ! sans doute, plaignons ce misérable qui passe subitement des douceurs de la vie, dans les horreurs de la plus extrême indigence ; plaignons ces entrailles qui ne se reposent ni jour ni nuit et qui réclament en vain un rafraîchissement ; mais une faim plus affreuse, plus dévorante, c'est celle du pécheur, après qu'à force d'excès il a tout usé, tout flétri, tout désenchanté. Malheureux celui à qui le monde suffit, et qui croit pouvoir se passer de Dieu ; mais plus malheureux encore celui qui, dégoûté du monde, ne goûte pas encore Dieu ! Désabusé des illusions de la vie, et ne connaissant pas le bien suprême, le cœur qui se nourrit d'amour, languit et se dessèche faute d'aliments. L'âme est un gouffre profond que les plaisirs ont creusé, au lieu de la remplir. Toujours béante, elle ne cesse de crier : J'ai faim ! Versez-y les fleuves et les mers, jetez-y les royaumes et les empires, elle criera toujours : J'ai faim ! Pécheurs, et vous surtout qu'une longue expérience a rendus savants dans l'iniquité, vous connaissez cet enfer. Pauvres pécheurs, vous avez faim, et cependant que vous manque-t-il ? Vos trésors sont pleins, vos celliers regorgent, l'abondance couvre vos tables, toute la terre est à vous. Il vous manque mon Dieu, et lui seul peut combler le vide immense de votre cœur. (Dieu de mon âme, que ceux qui vous aiment éprouvent une faim bien différente[1] ! ceux-là aussi sont affamés, mais de cette jus-

[1] Viscera sanctorum requieverunt per te. PHILEM. 7.

tice substantielle qui prévient et nourrit de ses fruits ceux qui la désirent.[1] Vous vous donnez en proie à vos serviteurs ; vous devenez leur pain de chaque jour; le besoin ne s'épuise pas par la jouissance, mais le plus doux rassassiement allume toujours de nouveaux désirs.)

Dans l'extrémité qui le presse, le Prodigue s'engage au service d'un maître dur et impitoyable : *Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius*. C'est la suite des misères qu'entraîne le péché ! Il avait cherché la liberté, et il a trouvé l'esclavage ; il a secoué le doux joug d'un père, il servira les caprices d'un tyran. Et maintenant, hommes superbes, parlez-nous d'indépendance, car ce fut toujours la prétention des esclaves. Je veux bien croire que vous avez rompu tous les liens de la religion, que vous ne dépendez plus ni de Dieu, ni de son Eglise, ni de la conscience, ni de l'honneur ; mais en êtes-vous plus libres ? Non, vous n'avez fait que changer de maître, et pour un Dieu juste et bon que vous avez rejeté, vous vous êtes imposé mille tyrans aveugles et cruels. Celui qui commet le péché se rend l'esclave du péché.[2] Le Prophète a dit que le pécheur traîne l'iniquité comme de longues chaînes, et le crime comme les traits d'un char,[3] comme le forçat traîne le boulet. La voilà donc réduite à l'esclavage, cette âme faite pour régner ! elle

[1] Præoccupat qui se concupiscunt. SAG. VI. 14.
[2] Qui facit peccatum servus est peccati. JEAN. VIII. 34.
[3] ISAIE. V. 18.

jette sa couronne, elle se dépouille de la pourpre, et s'en vient, comme parle l'Esprit-Saint, et pauvre et nue, et honteuse et misérable[1], se mettre au service et à la solde de toutes les passions. Ce pain du péché, tout amer qu'il est, il faut aussi le manger à la sueur de son visage. Ce pécheur, épuisé de fatigues à courir dans de déplorables voies, voudrait enfin se reposer ; mais les passions avides de jouir, dit le Sage, comme les sangsues de boire le sang, ne disent jamais c'est assez. La cupidité le réveille et lui dit : Lève-toi, recule cette borne, étends cet héritage. La volupté : Apporte, apporte des plaisirs. L'ambition : Monte plus haut. Encore le pécheur n'a-t-il pas toujours le choix de son maître, et, comme le Prodigue commis à la garde de vils troupeaux, souvent il est amené, de désordres en désordres, à subir le joug des plus monstrueuses passions : *Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos*. L'homme créé dans l'honneur n'a pas compris sa dignité; il s'est fait semblable aux animaux dépourvus d'intelligence[2]. Il en vient alors aux derniers excès ; ses sens émoussés ont besoin d'un vif aiguillon qui les réveille ; il se plonge et se roule dans la débauche, moins par goût que par une habitude devenue presque nécessaire. Il va jusqu'à désirer cette nourriture grossière, cette poignée de glands que le Prodigue envie aux animaux immondes; mais il vient un temps où cette horrible pâture lui est même refusée ;

[1] Et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. APOC. III. 17.
[2] Homo, cùm in honore esset, non intellexit. PS. XLVIII. 13.

la vieillesse arrive traînant avec elle un long cortège d'infirmités ; ses cheveux blancs ne lui apportent pas la sagesse, car les passions ne laissent pas de vivre après même qu'on ne peut plus les nourrir; il demande encore de quoi satisfaire ses appétits honteux, mais la nature est sourde à ses désirs[1]. C'est le Prodigue qui vit pour son troupeau sans vivre comme lui. *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* Que reste-t-il à côté d'une si grande misère ? Il reste, répond saint Augustin, une grande miséricorde : *Restabat magna miseria et magna misericordia.* Pécheurs, qui avez imité l'Enfant prodigue dans ses égarements, imitez-le dans son retour[2]. Sujet de la deuxième partie.

2e PARTIE. RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE. La conversion, M. F., est surtout l'œuvre de la grace. L'homme n'a pas même tout le mérite de sa bonne volonté, puisque Dieu opère en lui, dit l'Apôtre, et le vouloir et le faire. Il ne fait que correspondre à la grace qui le prévient. Suivre le Prodigue dans ses démarches vers sa réconciliation, c'est donc raconter les voies et la conduite de la grace : il rentre en lui-même, il propose, il exécute.

1° *Il rentre en lui-même.* Il rentre en lui-même : *In se autem reversus.* C'est pour s'être éloigné de soi-même que le pécheur s'est éloigné de Dieu ; la première graca pour le ramener à Dieu est donc de le

[1] S. Pierre Chrysol.

[2] Quem secutus es errantem, sequere pœnitentem. S. AMBR.

ramener à son cœur : *Redite, prævaricatores, ad cor*[1]. Toute la terre est désolée, a dit le Prophète[2], parce que personne ne se recueille au fond de son âme ; et en effet, M. F., c'est le défaut de réflexion qui perd les gens du monde. Ah ! s'ils rappelaient leurs sens égarés, s'ils entraient en discussion avec leur propre cœur, s'ils se demandaient : Où en suis-je avec Dieu ? qu'ai-je fait aujourd'hui pour le Ciel ? Ils auraient horreur d'eux-mêmes et de leur vie ; mais la tête leur tourne parmi les distractions des plaisirs, les préoccupations, les embarras des affaires, et, soit dissipation, soit amour-propre, ils négligent de se connaître et ne cherchent qu'à s'avilir. Que fait Dieu lorsqu'il veut guérir une âme d'une disposition si préjudiciable au salut ? Il verse sur ses joies des amertumes salutaires, il lui envoie l'adversité, laquelle, comme parle Isaïe,[3] donne l'intelligence. Tandis qu'il vécut dans les plaisirs, le Prodigue oublia la maison paternelle; il est dans les larmes, et voici qu'il se ressouvient de son père. Et vous aussi, M. F., quand le temps est serein, et que le vent souffle du côté de la fortune, il vous semble qu'absolument vous pouvez vivre sans Dieu ; vous vous endormez, sur la foi des zéphirs, dans une tranquille indifférence. Mais que tout-à-coup le ciel vienne à s'obscurcir, qu'un revers soudain, un malheur imprévu, et si vous le voulez, le dégoût et la lassitude du monde et du péché attristent[*]

[1] IS. XLVI. 8.

[2] Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. JEREM. XII. 11. [3] IS. XXVIII. 19.

votre cœur, oh ! qu'il fait bon alors d'avoir un Dieu confident de ses peines, de se tourner vers Celui qui console ! Eh ! sans vous, Seigneur, quelle main essuierait nos larmes ? les hommes sont d'importuns et froids consolateurs. Que de vœux alors, que de regrets, que de tendres protestations d'une inviolable fidélité ! Vous avez pleuré, et vous êtes redevenus chrétiens ; mais trop souvent ces beaux projets de conversion se sont dissipés avec l'orage ; le calme s'est rétabli sur les flots, et vous ne vous êtes plus souvenus des jours de la détresse. Il n'en est pas ainsi du Prodigue, que je vous présente maintenant comme un modèle de pénitence. Il rentre en lui-même, mais c'est pour s'humilier, se frapper la poitrine et reconnaître qu'il est puni avec justice. Sa première pensée se porte naturellement vers l'abondance de la maison paternelle. Entendez ses gémissements ; la douleur n'exhala jamais d'accents plus plaintifs : Hélas ! dit-il, que de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, tandis qu'ici je meurs de faim ! Quel état, et quel état ! Quoi ! tant de misères à la place du luxe, de tant de délices ! la condition du fils de famille pire que celle des serviteurs et des étrangers ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo !* C'est le premier sentiment, et comme le premier cri d'une âme touchée de la grace. Vous l'avez éprouvé, pécheurs. Combien de fois, au milieu de vos désordres, dans ces moments plus calmes, où les passions font silence, et où

vous n'étiez plus étourdi du bruit du monde, ne vous êtes-vous pas dit à vous-mêmes : Heureuses années de mon innocence, qui me les rendra ? Mes jours étaient sereins, mes nuits tranquilles; toutes mes joies étaient pures, nul remords ne venait en empoisonner la douceur. La table du Seigneur m'était ouverte; je m'enivrais des délices de sa maison : qu'ai-je perdu, et qu'ai-je trouvé ? que de mercenaires, oui que de justes moins favorisés de la grace, avec moins de secours et moins de lumières que moi, s'abreuvent à la source du bonheur, tandis que moi, vrai mercenaire, qui porte tout le poids de la chaleur et du jour, je suis réduit à me nourrir de mes larmes et à dévorer mon propre cœur ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* Oui, plus d'une fois, mon frère, cette pensée a touché votre âme ; peut-être en ce moment vous touche-t-elle encore. Grace précieuse, ne la négligez pas, elle en amène d'autres à sa suite; c'est elle qui détermine le retour du Prodigue.

2° *Il propose*. Vous le voyiez tout-à-l'heure abattu, désolé, tristement couché dans la poussière, n'attendant que de la mort la délivrance de ses peines : entendez-le, maintenant que la grace l'a changé, prêtez l'oreille au langage nouveau qu'elle lui fait parler; vous y reconnaîtrez les conditions et les vrais caractères de la pénitence chrétienne; mais il faut vous les appliquer à vous-même. Il ne s'arrête pas à de stériles réflexions qui découvrent la profondeur de

la plaie sans y apporter le remède : sa résolution est prise ; et d'abord il se lèvera : Je me lèverai, s'écrie-t-il, en s'indignant contre lui-même d'avoir pu balancer un moment ; je sortirai de ces lieux si funestes à mon repos et à mon innocence : *Surgam!* Sortir de la corruption du péché, rompre avec les habitudes du péché, fuir les occasions du péché, voilà la première disposition pour recouvrer la justice. Dites-le donc avec lui, pécheur, la miséricorde aussi vous invite et vous presse : Oui, je me lèverai ; *Surgam!* Ah! je me suis assis trop longtemps dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Qu'il est profond l'abîme où je suis descendu! mes pieds touchent presqu'aux enfers, et c'est à peine si mes yeux peuvent de si loin entrevoir les clartés du ciel ; mais c'est du fond de cet abîme, Seigneur, que je crie vers vous, et vous entendrez la voix de ma prière : *Surgam*, je me lèverai! et que fais-je ici, malheureux, couvert de honte et de boue, chargé de chaînes avilissantes? Ah! sortons, sortons de cette terre maudite, où j'ai semé l'iniquité, et où je n'ai recueilli que les douleurs : *Surgam*. Je le sais, mes forces sont épuisées ; je me suis lassé dans les voies du péché, un pesant fardeau m'accable ; je ne puis faire un pas sans la grace, et la grace, j'en ai si longtemps abusé ; mais la main du Dieu fort me soutiendra ; je me lèverai donc : *Surgam!* Eh! où irez-vous, enfant coupable, malheureux? Ah! pouvez-vous le demander? j'irai vers mon père :

Surgam et ibo ad patrem. Admirez sa confiance et son amour. Il devrait dire vers son juge ; mais il connaît ses entrailles paternelles ; il sait que si un enfant peut cesser d'aimer son père, la nature parle toujours au cœur d'un père en faveur de son enfant même ingrat. Oui, M. F., vous ne savez rien de Dieu, si vous ne savez qu'il est amour. Il est père, et nul ne l'est autant que lui : *Nemo tam pater quàm Deus.* Que vous êtes donc injustes quand vous nous accusez de faire Dieu méchant ! Eh ! qu'y gagnerions-nous ? Tous, n'avons-nous pas besoin, et nous plus que les autres, d'espérer dans ses miséricordes ? Que vous demandons-nous, pour prix de votre réconciliation, si ce n'est que vous commenciez à l'aimer ; que vous n'écoutiez pas l'esprit de crainte, mais l'esprit des enfants qui nous fait crier : Dieu, notre Père : *in quo clamamus, abba, pater !* Mais c'est vous, hommes timides et de peu de foi, qui n'osez pas vous ouvrir, vous livrer à lui, qui vous défiez de sa bonté, qui ne savez pas lui dire avec le Prodigue : Mon père, j'ai péché : *Et dicam ei : Pater, peccavi !* Voilà le mot qu'il lui tarde le plus de prononcer ; cet aveu, qui coûte tant aux superbes, est un besoin pour son cœur ; il sent qu'il ne sera soulagé qu'à ce prix. Vous qui regardez la confession comme un joug, vous ne savez donc pas toute la douceur que l'on goûte à confesser ses fautes, à s'avouer faible et misérable ! Après les joies de l'innocence, les aveux du repentir sont la félicité su-

prême. Dieu les exige moins pour lui que pour nous-mêmes. Lui qui a fait le cœur de l'homme, sait bien qu'il ne peut pas porter tout seul le poids de son crime, ni le secret de ses remords, et que le coupable ne s'absout pas lui-même. Aussi, voyez comme le Prodigue est pressé d'avouer sa faute, comme au lieu de l'atténuer et de l'adoucir, il en relève l'énormité par la force des expressions, comme il est éloquent à s'accuser lui-même! Il lui suffisait de dire : J'ai péché; c'était assez pour son devoir; mais ce n'était pas assez pour sa consolation. J'ai péché contre le Ciel et devant vous; j'ai outragé les droits de la conscience et ceux de la nature. *Peccavi in Cœlum et coram te*. Quelle étrange manière de demander grace! Est-ce bien là ce qu'il devait dire? Ah! ce n'est pas ainsi que l'on se justifie auprès des hommes. Excusez-moi, ma faute est une erreur, une surprise, un entraînement, une fatalité: voilà ce que l'on dit. Mais avec Dieu il faut un autre langage; il faut lui dire avec David : Vous me pardonnerez mon péché, Seigneur, car il est grand : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim*. Chrétiens, quel excès de bonté! Quoi! la grièveté de mon péché augmente ma confiance, et plus je suis pécheur, plus j'ai lieu d'espérer le pardon? Oui, mon Dieu, c'est un titre à votre clémence que d'avoir beaucoup péché; vos autres attributs me condamnent, mais votre miséricorde est à moi; vous êtes vous-même ma miséricorde : *Deus meus*,

misericordia mea. Ne dites donc plus : mon péché est trop grand pour qu'il puisse m'être pardonné[1]. Votre péché est grand, mon frère, j'allais presque m'en réjouir ; votre péché est grand ? Eh bien, allez trouver votre Dieu ; dites-lui : Seigneur, voilà un grand pécheur ; il est digne d'intéresser votre bonté ; riche et généreux comme vous l'êtes, c'est une belle occasion de montrer les trésors et la magnificence de votre grace : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim*. L'humilité vient ensuite avec l'esprit de pénitence et de satisfaction. Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Jam non sum dignus vocari filius tuus*. Oui, je le sais, il n'y a plus de retour pour moi à ces premières douceurs que je goûtais à votre service ; je ne mérite plus ces caresses, ces bénédictions de choix, dont vous favorisez vos enfants bien-aimés ; vous me les accorderiez que, par respect pour vos dons, je vous prierais de retirer votre main paternelle. Ah ! pour ces âmes fidèles qui ne vous ont jamais quitté, à elles les graces, les familiarités tendres, un repos aimable et délicieux dans le sein du Père de famille ; c'est le partage de l'innocence ; mais pour moi, c'est déjà trop d'honneur que vous m'admettiez au nombre de vos mercenaires, que vous me permettiez de vous servir dans les plus humbles offices de votre maison, et de recueillir les restes de votre table. J'ai bien été l'esclave du monde, pourquoi

[1] Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. GEN. IV. 13.

ne serais-je pas le vôtre? Ce que j'ai souffert pour plaire à cet ingrat, ah! si du moins je l'avais souffert pour vous! Non, je ne veux plus chercher de consolations que dans mes regrets et dans mes larmes; remettez en mes mains les intérêts de votre justice, et reposez-vous sur moi du soin de vous venger : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

3° *Il exécute.* L'exécution suit de près ces résolutions généreuses. Le Prodigue repentant n'écoute pas ces timides conseils qui ébranlent les volontés faibles: « Que dira-t-on de toi? Tu vas prendre des engagements, es-tu sûr de les remplir? Ne précipite rien, laisse mûrir ces projets, attends une occasion plus favorable. » Ni la longueur, ni la difficulté des chemins, ni la crainte, ni la mauvaise honte ne l'arrêtent. Il se lève, il marche à grands pas, il court retrouver son père : *Et surgens venit ad patrem suum.* Mais la miséricorde épargne la moitié du chemin au repentir. Il était encore bien loin, et déjà le père a reconnu son fils; ému de compassion, il accourt malgré son grand âge; il a peine à en croire ses yeux, mais il en croit sûrement son cœur. Le cœur d'un père ne trompe pas. Du plus loin, ô mon Dieu! que vous voyez le pécheur essayer les premiers pas, les premiers efforts pour retourner à la vertu, vous lui tendez la main, vous l'attirez; c'est la grace qui le conduit et le guide, et c'est la grace encore qui vient à sa rencontre : *Cùm autem adhuc longè esset, vidit illum pater*

ipsius. Et maintenant, Chrétiens, venez voir le plus beau spectacle dans l'entrevue du père miséricordieux et du fils coupable. Le Prodigue allait tomber à genoux; il est déjà dans les bras de son père. Quelles douces étreintes, quels tendres embrassements! Il veut parler; ses soupirs étouffent sa voix. Dans le trouble indéfinissable de sa joie et de sa douleur, il a perdu la forme de son discours, et ne se souvient plus de ce qu'il s'était promis de dire. Il ne sait plus d'autre langage que celui des larmes; ce langage est compris. Deux cœurs s'entendent, dont l'un est malheureux, et l'autre compatissant. Le père attendri ne répond rien : il oublie et la faute et le châtiment qu'elle mérite. Quels reproches peut-il faire à celui qui s'accuse? Une seule pensée l'occupe. Il voit son fils dans un état déplorable, dépouillé, presque nu, à peine recouvert des lambeaux de la misère : « Vite, qu'on rende à son repentir la première robe de son innocence; qu'on lui mette au doigt cet anneau, gage d'une alliance nouvelle; qu'il reprenne sa chaussure pour affermir ses pas dans les voies de la vertu; immolez le veau gras, apprêtez le festin, conviez nos voisins et nos amis; que la plus douce symphonie anime cette fête de famille; car mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé; il me semble que je ne suis père que d'aujourd'hui : » *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* O moment plus délicieux encore, quand le prêtre tient la main levée,

non pour frapper, mais pour bénir! quand les pleurs du ministre et du pénitent se confondent, et vont s'unir au Sang de J.-C., pour former ce bain salutaire qui rend la vie et la santé à nos âmes! Vous, qui avez senti cette ivresse, racontez-le dans l'assemblée des fidèles : quel mélange inexplicable de souvenirs amers et de joies ravissantes! Quelque chose de si vif et de si tendre se passe au fond du cœur, qu'on est tenté d'appeler bienheureuses ces fautes, dont le repentir a tant de douceurs dans son amertume. Soulagée du poids qui l'oppressait, l'âme est prête à s'envoler au ciel sur les ailes de l'amour. Comme ces enfants qui sont plus chers à leur mère, quand ils ont coûté à ses entrailles des déchirements plus douloureux, le bon Pasteur semble aimer de préférence la brebis infidèle qu'il a ramenée au bercail à force de fatigues et de sueurs. Ce n'est pas assez qu'il se réjouisse : il faut que le ciel et la terre, que les anges et les hommes prennent part à sa joie. Ce n'est pas assez qu'il pardonne : il faut que le repentir obtienne les honneurs de la fidélité; il faut que le Prodigue reprenne cette robe blanchie dans le sang de l'Agneau; il faut que la table soit dressée, que la Victime sainte soit immolée, et que le Dieu qui pardonne confirme ses lettres de grace, en s'imprimant lui-même comme un sceau sacré sur le cœur du pécheur réconcilié. Justes, n'en soyez point jaloux, vous êtes toujours avec votre Père; tous ses biens sont à vous. L'Enfer seul doit

s'attrister quand un pécheur revient à la pénitence.

Hélas! M. F., nous avons tous été des prodigues: nous avons fui de la maison paternelle; nous avons marché par des sentiers difficiles; nous avons dissipé tous nos biens dans une terre étrangère. Que nous en est-il revenu? La honte, l'indigence, une faim que rien ne peut satisfaire, un vide que rien ne peut combler, des ennuis, des déplaisirs mortels. Après avoir en vain parcouru toutes les routes pour trouver le bonheur, essayons enfin celle de la religion et de la vertu; rentrons en nous-mêmes; revenons au Seigneur. Le voilà qui vous appelle, qui vient au-devant de vous. N'endurcissez pas plus longtemps vos cœurs; ne vous obstinez pas contre vos remords. Levez-vous, allez au ministre de la réconciliation; avec la charité de son Dieu, il a de plus la triste expérience de vos infirmités et de vos misères. La plus belle prérogative de Dieu, comme des rois, est le droit de faire grace; donnez-lui lieu de l'exercer en votre faveur; n'enviez pas cette gloire à votre Maître; n'enviez pas cette joie aux anges; ne la refusez pas à nos larmes et à nos prières; ne vous la refusez pas à vous-mêmes; ce serait vous refuser la paix dans cette vie, et dans l'autre la félicité suprême, que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LES SAINTS

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE,
LE 1er NOVEMBRE 1827.

Mirabilis Deus in Sanctis suis.
Dieu est admirabe dans ses Saints. *Ps.* LXVII. 37.

Dieu, N. T. C. F., est admirable dans toutes ses œuvres, parce qu'elles sont toutes marquées au coin de sa sagesse, et empreintes du sceau de sa toute-puissance. Mais parmi les ouvrages divins, comme dans ceux de l'homme, il s'en trouve d'un prix plus rare et d'un travail plus achevé, et l'Esprit-Saint, qui se connaît en chefs-d'œuvre, veut que nous l'admirions principalement dans les opérations de sa grace et dans la sanctification de ses élus. *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Aussi Dieu s'admire lui-même dans ses Saints et repose sur eux ses regards de complaisance. Après avoir fait le monde, il se contente d'approuver, de reconnaître que tout est bien : *Vidit Deus quod esset*

bonum[1]. Mais s'il s'agit d'une âme juste qu'il a travaillée et perfectionnée par sa grace, entendez comme il parle : « Avez-vous pris garde à mon serviteur Job, » comme il n'a point son pareil sur la terre, comme il » est simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal !» *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terrâ*[2]*!* Paroles magnifiques qu'il nous adresse encore à nous-mêmes, N. T. C. F., en nous montrant du haut du ciel cette multitude de justes couronnés, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui les vertus et les grandeurs ! Les Saints sont donc admirables, puisque c'est en eux que Dieu même veut être admiré; et c'est sous ce rapport que nous les présenterons à ces fiers et dédaigneux sophistes, à ces hommes passionnés ou prévenus, aux yeux desquels la sainteté est synonyme de faiblesse et de petitesse d'esprit. *Mirabilis Deus in sanctis suis*. Mais si les Saints sont de grands hommes, au jugement même de la raison, la religion nous les propose aussi comme de grands modèles. Il nous faut donc encourager à l'imitation de leurs vertus les fidèles qui, à force de les admirer, se croiraient peut-être dispensés de suivre leurs exemples. Les Saints dignes de l'admiration du vrai sage et de l'imitation du Chrétien : c'est tout le partage de ce discours.

O Marie, reine des Saints, qui les effacez tous en gloire, comme vous les surpassez en justice, priez pour nous !

Ave Maria, etc.

[1] GEN. I. [2] JOB. I. 8.

1re PARTIE. C'est une des belles prérogatives de l'Eglise catholique, N. T. C. F., et le caractère singulier qui la distingue éminemment des autres sociétés chrétiennes, que d'être féconde en hommes parfaits, et de compter parmi les preuves de sa divine origine la sainteté même de ses enfants. Cette souche toujours vive, toujours nourrie d'une sève sanctifiante, ne saurait vieillir. L'olivier sauvage est greffé sur elle, dit l'Apôtre, et les branches naturelles, lesquelles sont séparées de la racine, ne peuvent produire que des fruits de mort.

Et, pour nous arrêter d'abord au nombre des Saints nés de cette Mère féconde, n'est-ce pas une chose admirable que cette tradition de vertus, cette chaîne d'hommes justes qui se donnent la main de génération en génération, en sorte qu'il n'y ait point de terre si stérile, de siècle si barbare qui n'ait vu fleurir ses élus, point d'action où la religion ne puisse nous proposer un grand exemple, point de jour dans l'année où elle ne nous offre un modèle dans ce calendrier, chargé de noms vénérables, dont chacun rappelle au moins une vertu. On vante les sages que l'antiquité profane a produits ; on s'extasie sur l'austérité de leurs mœurs, la sévérité de leurs principes et la force de leur âme ; on cite avec d'honorables commentaires les beaux traits de leur vie. Mais sans parler encore de la différence des vertus, que sont deux ou trois justes semés de loin en loin dans une longue suite de siècles, en présence de cette nuée innombrable de témoins que

nous présente l'Eglise ? Après qu'on a nommé un Socrate chez les Grecs, un Caton chez les Romains, on a fait à peu près toute l'histoire des vertus antiques. Que d'hommes dans l'Eglise de Dieu, et plus vrais que Socrate, qui ment à sa conscience en sacrifiant à des dieux qu'il méprise, et plus fermes que Caton, qui se donne la mort parce qu'il ne peut porter le fardeau de la vie !

A cette multitude presqu'infinie de Saints, joignez la diversité de leurs vertus. Tous ne se sont pas sanctifiés dans la même profession, ne se sont pas signalés par les mêmes travaux. Chacun d'eux a son caractère et, si je l'ose dire, sa physionomie particulière. La grace, infinie dans ses opérations, a produit cette aimable et brillante variété qui réjouit l'Eglise, et contribue au bonheur de la société. Parmi ces plantes, ornement du jardin de l'Epoux céleste, les unes timides et solitaires, ont aimé les déserts et les montagnes, comme plus voisines des influences du ciel ; d'autres ont fleuri dans les vallées du monde, dont elles ont purifié l'air par la douceur de leurs parfums. Chaque âge, chaque condition, chaque vertu a eu ses héros, et même ses héroïnes. L'un a fait monter la sainteté sur le trône, parmi les séductions des cours et les enivrements si naturels à la grandeur. C'est un David, injuste une fois, et dans tout le cours d'un long règne, modèle de repentir, de douceur et de clémence. C'est un saint Louis, cachant le cilice sous la pourpre, rendant la justice à ses peuples sous le chêne de Vincennes,

comme au temps des patriarches, pansant les plaies des infirmes de ses mains royales et triomphantes, faisant couler ses largesses pieuses des bords de la Seine aux rives du Jourdain, respecté de ses voisins, terrible à ses ennemis, chéri de ses sujets, accordant les qualités du grand roi, du sage législateur, du guerrier intrépide avec la piété d'un anachorète. D'autres, simples bergers, se sont sanctifiés sous le chaume, et dans les soins innocents de la vie champêtre. C'est une Geneviève, ange de la France, la fille aînée de l'Eglise, qui protège de sa houlette le royaume des lis. Celui-là a conservé dans la licence des camps l'intégrité des mœurs, et des mains pures de concussions et de rapines. C'est un Maurice, soldat et chrétien magnanime, qui fidèle à son Dieu comme à son prince, et ne pouvant plus vivre sans trahir l'un ou l'autre, lion dans les combats se laisse égorger comme un agneau, plutôt que de refuser sa vie à J.-C., ou de la défendre contre César. Celui-ci, pontife du Seigneur et pasteur des peuples, rompt au pauvre le pain de chaque jour, et à tous le pain de la doctrine céleste. C'est un François de Sales, courant les déserts avec des peines infinies pour ramener au bercail la brebis perdue; un Charles Borromée, soulageant les pestiférés de Milan, et s'offrant lui-même comme victime pour le salut de ses frères. Là, vous voyez le docteur qui éclaire le monde par ses savantes veilles; ici, la vierge qui se dévoue aux travaux de la pénitence. Dans la solitude, c'est Elie, c'est Jean-Baptiste, c'est Paul, c'est Thé-

rèse, foudroyant du fond de leurs retraites la délicatesse et les vanités du siècle. Dans le monde, c'est le père de famille paisible et religieux, un Tobie, qui laisse à son fils pour première richesse la crainte du Seigneur ; c'est la femme forte, la mère tendre, l'épouse fidèle, la veuve vraiment désolée, une Monique, qui demande au Ciel la conversion d'Augustin, et qui reçoit l'assurance que le fils de ses larmes ne périra point. Dans l'adversité, vous avez Job et sa patience, plus grande encore que ses malheurs. Dans la prospérité, Esther et Daniel, faisant servir la faveur des rois à la félicité des peuples. La jeunesse a ses Louis de Gonzague, heureux de consacrer au culte de la vertu les prémices de la vie. La vieillesse, ses Eléazar, qui honorent leurs cheveux blancs par une résistance courageuse à des volontés injustes. L'un, comme Vincent de Paul, s'est immortalisé par une charité abondante comme les eaux de la mer. L'autre, comme Xavier, a porté dans ses courses évangéliques l'âme et le feu d'un conquérant. Celui-là, le plus doux des hommes, a gagné tous les cœurs ; cet autre a tout emporté par la force de son zèle, et chacun d'eux, par des routes différentes, s'est élevé à toute la hauteur de perfection qu'il est donné à l'homme d'atteindre. Merveilleuse fécondité de la grace, qui sait prendre toutes les formes, se plier à la diversité des esprits, des âges, des états, des caractères, sans rien perdre de sa vertu ! Admirable Religion qui, dans les Saints qu'elle a placés sur ses autels, nous présente une so-

ciété tout entière, la mieux ordonnée et la plus heureuse que l'esprit humain puisse concevoir!

Voilà pourtant ces hommes qu'un monde frivole et railleur accuse de faiblesse d'esprit, d'ignorance et d'inutilité. On veut bien leur reconnaître des vertus monastiques, bonnes pour d'autres temps et d'autres mœurs ; mais on conteste leurs titres à la solide gloire et à la véritable grandeur, et, si l'Evangile peut faire des Saints, on n'admet pas qu'il puisse former des héros. C'est toutefois le nom que l'antiquité sainte leur a donné, et ils en sont dignes ; car enfin qu'entendez-vous par héroïsme, si ce n'est la force d'âme ; et quelles âmes d'une trempe plus forte que celles des Saints? Je sais bien que le monde ne s'accommode pas de leur simplicité. Il faut au monde des vertus fastueuses qui se recommandent d'elles-mêmes à l'admiration publique, des vertus de position d'autant plus faciles que les occasions en sont plus rares, des actions d'éclat qui portent avec elles leur récompense dans les applaudissements de la multitude, des vies illustres qui occupent la renommée, des morts qui retentissent comme sur ces scènes tragiques où les personnages n'exhalent leur âme qu'avec de belles sentences. Vous admirez tout cela comme le dernier effort de l'héroïsme. Mais se vaincre soi-même, être roi de son propre cœur, pardonner aux hommes leurs injustices, à la fortune ses disgraces, mépriser les honneurs que l'ambition recherche, aimer la vérité au point de lui sacrifier sa tête, ne s'écarter jamais d'une égalité d'âme,

d'une modération constante parmi les accidents divers dont cette vie est agitée, vivre et mourir sans bruit, et passer sur la terre en faisant le bien, même à ses ennemis et à ses persécuteurs, comment donc nommerez-vous cette sorte de courage ? Or, N. T. C. F., tels ont été les Saints. Leur vertu ne fut point comme celle des faux sages, l'effort d'un moment ; c'est l'effort de toute la vie, le combat de tous les jours, ou plutôt l'état habituel de leur âme. Lisez leurs actions ou leurs discours, vous ne voyez pas qu'ils s'efforcent et se dressent pour paraître grands ; toujours en guerre avec trois puissances, le monde, l'enfer et les passions, et toujours victorieux, vous les retrouvez toujours simples et modestes dans les habitudes de leur vie, comme ces anciens triomphateurs qui reprenaient la charrue en revenant du Capitole. Parce que ces hommes furent humbles, parce qu'ils ont fui la gloire qui vient du monde, nous les accusons de petitesse d'esprit. Nous plaçons notre grandeur à obtenir les suffrages publics ; n'y a-t-il pas aussi quelque courage à les mépriser ? Sommes-nous forts parce que nous succombons aux tentations de l'orgueil, et sont-ils faibles parce qu'ils les ont surmontées ? Leur éloignement pour le monde, les honneurs et les richesses, ne ressemblait d'ailleurs en rien à ce mépris affecté de quelques faux sages, qui laissaient percer l'ambition et la vaine gloire à travers une feinte modestie, et ne boudaient la gloire que pour mieux se l'attirer. Eh ! qu'auraient gagné les Saints à être hypocrites ? Ignorées

du monde et connues de Dieu seul, leurs bonnes œuvres étaient pour le ciel et non pour la terre. Vous direz donc qu'ils étaient des enthousiastes; mais l'enthousiasme de la vertu est assez rare, pour qu'il soit juste de le leur pardonner. Au reste, quand j'ai dit que les Saints se recommandaient moins par l'éclat que par la solidité des vertus, ce n'est pas que tous n'aient étalé aux yeux des hommes que d'humbles jours et des mérites obscurs. Nos histoires sont pleines de leurs beaux mots et de leurs actions généreuses. Eh! sans doute, c'étaient des héros ces martyrs qui s'estimaient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour la cause de la justice; ces vierges qui se mutilaient de leurs propres mains pour sauver leur pudeur de la brutalité des barbares; ces hommes apostoliques qui, bravant les glaces du pôle et les feux du tropique, s'en allaient avec une grande joie, à travers les forêts et les mers, apporter l'Evangile à un sauvage inconnu; ce saint évêque[1] qui, seul et sans autres armes que la majesté de ses regards, faisait reculer devant lui le féroce Attila et son armée frémissante; et cet Ambroise, qui reprenait en face un grand empereur; et cet autre pontife[2], qui répondait à ce préfet romain, étonné d'une fermeté qu'il n'avait trouvée dans aucun homme : « Vous ne vous étiez point encore attaqué à un évêque. » *Nondum in episcopum incideras.*

On les accuse d'ignorance. Il est possible que plu-

[1] Saint Loup. [2] Saint Basile le Grand.

sieurs n'aient pas été de grands philosophes, du moins à la manière que vous l'entendez. Je veux bien croire qu'ils n'avaient pas notre science. Hélas ! et que ne sait-on pas aujourd'hui, hors la *sobriété* qu'il faut mettre dans la *sagesse* comme dans tout le reste ? *Oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*[1]. Si nous périssons, ce ne sera pas faute de savoir. Lois, mœurs, institutions, gouvernement, tout a été disséqué avec le scalpel ou analysé dans le creuset, jusques à l'âme elle-même et à la pensée ! Des hommes hardis *ont porté leur langue dans les cieux* : c'est la belle expression du Prophète. Ils ont suivi les astres dans leur cours, mesuré leurs mouvements, calculé leurs distances, prédit leurs révolutions. *Posuerunt in cœlum os suum*[2]. Delà, se reportant sur la terre, ils l'ont fouillée dans ses antiques fondements ; d'un œil curieux interrogeant ses entrailles, ils ont étudié ses forces, marqué ses années, divisé ou confondu ses règnes, décomposé ses éléments ; ils ont surpris à la nature tous ses secrets : *Et lingua eorum transivit in terrâ*[3]. Mais à quoi leur a servi cette science, qu'à les aveugler, leur enfler le cœur, et les faire s'évanouir dans leurs pensées ? Sur ces astres de feu qu'ils ont suivis dans leurs brillantes routes, ils n'ont point lu le nom de Dieu, et sur la terre ils ne se sont point connus eux-mêmes. Voilà pourtant la première science, la grande science de l'homme, la véritable philosophie, et les Saints du moins n'ont pas ignoré celle-là. Eh !

[1] ROM. XII. 3. [2] PS. LXXII. 9. [3] PS. LXXII. 9.

qu'avaient-ils besoin de toutes les autres? L'enfant, instruit dans la foi chrétienne, peut donner au vieillard des leçons de sagesse ; et saint Paul, cet ignorant dans l'art de bien dire, comme parle Bossuet, avec sa locution rude, sa phrase barbare, et son Jésus crucifié, a fondé plus d'églises dans la Grèce, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a proclamée divine.

Les Saints étaient ignorants ! Ah ! disons plutôt qu'ils ignoraient nos vices, et notre orgueil, et notre cupidité, et nos tristes discordes, et nos folies et nos fureurs ! Si ces hommes modestes parlaient moins des vertus, ils les pratiquaient mieux ; s'ils définissaient moins bien les devoirs, ils les remplissaient avec plus de fidélité ; s'ils étaient moins concluants dans leurs livres, ils étaient plus conséquents dans leur conduite. Encore n'avons-nous pas même sur eux ce faible avantage. *La piété qui est utile à tout*, dit l'Apôtre,[1] est singulièrement favorable au génie. Dans l'étude de Dieu, dans l'étude d'eux-mêmes, les Saints avaient appris toutes les sciences. Ils sont encore nos maîtres, ces hommes pieux que la religion nous propose comme des modèles, et de grands saints sont aussi de grands docteurs. Ils ont défriché le champ de la science ; nous n'avons eu qu'à recueillir après eux ce qu'ils ont semé. Il n'y a pas jusqu'à nos absurdes systèmes qu'ils n'aient prévus et réfutés par avance, et je ne sache pas que la sagesse humaine toute seule ait

[1] Pietas ad omnia utilis est. I. TIM. IV. 8.

encore produit des hommes qui aient fait oublier l'éloquence de Chrysostôme, le génie d'Augustin, la prodigieuse érudition de Jérôme, la douce et facile abondance d'Ambroise, et tous ces brillants flambeaux de l'Eglise, à la lumière desquels tant d'autres flambeaux se sont allumés.

On leur reproche enfin d'avoir été des hommes inutiles au monde, des esprits chagrins, misanthropes, ennemis de toute société. Il est vrai que quelques-uns ont fui le monde et recherché les déserts. Mais s'ils craignaient que l'amour des richesses ne corrompît leur cœur, s'ils voyaient du danger à exposer leur faiblesse sur une mer orageuse et semée de mille écueils, si leurs âmes ardentes avaient besoin d'une contemplation assidue, car il est des âmes ainsi faites, pourquoi leur refuseriez-vous le bonheur d'abandonner leur patrimoine aux pauvres et de se contenter du Ciel, comme cet Alexandre qui, partant pour l'Asie, distribuait ses biens à ses amis et se réservait l'espérance? Des exemples édifiants, des prières ferventes, des mains pures levées vers le ciel, de pieux suppléants de la religion des peuples étaient-ils donc inutiles au bonheur de la société? Et combien elle était morale la simplicité naïve de ces enfants du cloître, de ces anachorètes du rocher, voyageurs sur la terre, qui s'émerveillaient qu'on bâtît encore des villes, qu'on acquît encore des héritages! Et qui vous a dit qu'il fut inutile au monde cet exil volontaire qui donnait à la solitude des hommes dont les passions peut-être

auraient troublé la terre ? Le monde en va-t-il mieux parce qu'il n'y a plus de retraite où le coupable puisse se réconcilier avec lui-même, où l'innocence soit à l'abri des influences du vice ? Mais vous, qui reprochez aux Saints leur inutilité, de quel avantage êtes-vous donc à la société ? Que nous font tous ces sages prétendus, gens isolés, sans état, sans famille, sans affection, sans intérêt à la fortune publique, chargeant la terre du poids de leur oisiveté, habiles seulement à pervertir les simples, à séduire les faibles, à profiter des malheurs publics pour leur bien particulier ?

Au reste, c'est bien à tort que l'on ne voudrait voir dans les Saints que des moines et des solitaires. La plupart d'entr'eux ont traversé le monde, en ont rempli tous les devoirs sans compromettre leur vertu, comme cette fontaine d'Aréthuse chantée par les poètes, comme ces fleuves qui conservent encore la douceur de leurs eaux dans l'amertume des mers. Direz-vous aussi que ceux-là étaient inutiles ? Peut-être n'avaient-ils pas de grandes lumières sur la meilleure constitution à donner aux états. Retirés à leur aise dans des palais enchantés, avec des richesses presque royales, promenant leurs loisirs sous les ombrages de Tibur, ou dans les parcs de Ferney, ils n'écrivaient pas sur la pauvreté, sur la médiocrité plus précieuse que l'or, des pages philosophiques ; ils ne s'établissaient pas les tuteurs, les représentants-nés du genre humain ; ils ne rêvaient pas de belles utopies, des projets de paix perpétuelle, de perfectibilité indé-

finie; ni leurs passe-temps n'étaient employés à défaire, puis à reconstruire le monde. Mais il y avait à leur porte un pauvre qui avait faim, et qui attendait vainement les miettes tombées de la table du riche et du philosophe. S'ils ne pouvaient lui donner de l'or, ils lui donnaient du moins le denier de la charité, et ce verre d'eau froide que le Ciel ne laissera pas sans récompense; du moins ils partageaient leur manteau pour en couvrir la nudité de leurs frères. Il se trouvait toujours quelqu'infortuné dont ils allaient essuyer les larmes, quelque malade dont ils remuaient la couche, quelque captif dont ils faisaient tomber les chaînes, quelqu'injustice à réparer, quelque grace à demander aux puissances pour les petits et les opprimés de la terre. Ils savaient que l'homme est ténèbres, corruption et misère; ils s'occupaient à l'éclairer, à le réformer, à lui adoucir le double passage de la vie et de la mort. Où sont les monuments que nous a légués la bienfaisance philosophique? Les sages anciens et modernes ont passé en débitant de grandes maximes, et voilà tout. Ils n'ont laissé après eux que les mêmes misères et souvent des ruines. Les Saints se sont survécu à eux-mêmes, et, tout en assurant l'éternité bienheureuse à leurs vertus, ils assuraient encore l'immortalité à leurs ouvrages. Remettez-vous sous les yeux toutes les institutions charitables qu'une révolution sans exemple a détruites, et celles qui lui ont échappé : si vous remontez à l'origine, le plus ordinairement vous rencontrerez un Saint qui pose

la première pierre de l'édifice. Ces hommes ont un instinct admirable pour placer une consolation divine partout où soupire une douleur humaine. Tantôt ce sera un saint évêque[1], fondateur du premier hospice de Paris. Tantôt un grand de la terre[2], qui renonce aux honneurs, et se dépouille de sa fortune pour se mettre au service de J.-C. dans la personne de ses membres souffrants. Quelquefois un homme obscur, pauvre lui-même, mais riche en miséricorde, un Vincent de Paul, dont le nom vient d'abord à la pensée sitôt qu'on prononce les mots de dévouement, de bienfaisance ; Vincent, providence visible, charité vivante, qui semblait se croire obligé de guérir toutes les plaies de l'humanité, et coupable de tous les maux qu'il ne pouvait soulager.

Honneur donc à ces hommes pleins de gloire, nos pères et nos maîtres dans la foi, dont la chaîne religieuse se prolonge de génération en génération, en qui Dieu a signalé dès le commencement les magnificences de sa grace ! *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione suâ*. Hommes riches et grands en vertus, puissants en œuvres et en paroles, maîtres d'eux-mêmes et vainqueurs de leurs passions, ornés de doctrine et de prudence, amis de la véritable beauté, hommes de paix dans leurs maisons, législateurs des peuples auxquels ils ont enseigné la vraie sagesse : *Dominantes in po-*

[1] Saint Landry. [2] Saint Gérard, comte d'Aurillac.

testatibus suis, magni virtute, imperantes in populo, pacificantes in domibus suis. Hommes de charité dont les miséricordes subsisteront à jamais, couronnés dès leur vie d'une gloire immortelle, et encore loués aujourd'hui pour tout le bien qu'ils ont fait : *Viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt*[1]. Hommes en un mot vraiment dignes de toute l'admiration du sage, j'ajoute et de l'imitation du chrétien.

2.e PARTIE. Tout le fonds de la piété chrétienne, dit saint Augustin, consiste à pratiquer ce que nous solennisons, *Summa religionis est imitari quod colimus*; et le Christianisme a cet avantage sur les autres religions, qu'il n'a pas à rougir de présenter à l'émulation de ses fidèles les objets de leur culte et de leur vénération. Une admiration timide et paresseuse est donc un abus aussi bien qu'un dédain superbe, et, s'il y a de l'injustice à mépriser les Saints, il y aurait de la lâcheté à n'oser suivre leurs traces. Telle est cependant l'illusion de la plupart des Chrétiens : accoutumés qu'ils sont à invoquer, à vénérer les Saints, ils les supposent d'une condition différente, d'une nature privilégiée. Essayez de les exciter par les exemples de ces hommes divins; dites-leur selon l'opportunité des temps et des circonstances : « Voici ce qu'aurait fait à votre place un Saint, animé du zèle de Dieu et du zèle de son âme : François de Sales aurait réprimé ses

[1] ECCLI. XLIV. 10.

mouvements de colère; Augustin aurait pleuré les désordres de cette jeunesse licencieuse; Etienne aurait pardonné cette injure; Thérèse aurait béni ces croix dont vous vous plaignez avec amertume... » Ils ont une excuse toute prête : ... C'étaient des Saints, disent-ils, et ils se persuadent qu'ils ont répondu, comme si Dieu avait imposé à ces âmes justes une obligation de sainteté plus étroite, ou qu'il leur eût donné plus de facilité pour y atteindre. Eh! oui, sans doute, N. T. C. F., c'étaient des Saints! Mais que voulez-vous en conclure? que vous êtes dispensés de vous sanctifier vous-mêmes? J'en tire, moi, deux conséquences toutes contraires : la première, que vous devez être saints comme eux; la seconde, que vous le pouvez comme eux.

Et d'abord, vous devez être saints comme les Saints eux-mêmes. Vous le devez comme hommes, comme créatures d'un Dieu la sainteté même, qui, en nous faisant à sa ressemblance, nous a dit à tous : Soyez saints, parce que je suis Saint : *Sancti estote, quia ego Sanctus sum*[1]. Obligation rigoureuse, avouée par la raison elle-même, qui veut que chaque être tende incessamment à toute la perfection dont sa nature est susceptible, reconnue par la véritable philosophie, qui n'est que l'étude de nos faiblesses pour les guérir, la recherche de la vérité et de la vertu pour les embrasser avec amour. Mais vous le devez surtout comme Chrétiens. Qu'est-ce en effet

1 LÉVIT. XI. 44.

qu'un Chrétien? Une créature nouvelle en J.-C., un être régénéré, perfectionné, appelé à une vocation sainte, spiritualisé en quelque sorte, qui n'a plus rien des infirmités de la nature, dont le cœur, détaché de la terre, est par avance au Ciel, où il emporte avec soi tout l'homme; une sorte de prêtre, dont l'âme est pure, les désirs saints, la pensée grave et pieuse, le corps lui-même et tous les sens consacrés par des onctions divines. Ce n'est pas assez pour lui qu'il ait la perfection d'un homme, il faut qu'il soit parfait comme son Dieu. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est*, De là, N. T. C. F., dans les premiers siècles de l'Eglise, on usait indifféremment, pour désigner les fidèles, du nom de Saints ou de Chrétiens. Le grand Apôtre, dans ses admirables épîtres, s'adresse aux *Saints* qui sont à Rome, à Ephèse, à Corinthe, dans l'Achaïe, *vocatis sanctis qui sunt Romæ, Ephesi, in universâ Achaiâ;* soit qu'en effet tous les fidèles de ces premiers temps fussent des saints, soit que ce fut alors la persuasion commune qu'être chrétien et saint est une seule et même chose. Heureux le siècle où ce langage était compris, où l'on pouvait ainsi en appeler à la notoriété publique sans craindre d'être démenti! Heureuse alors la Religion, qui, pour confondre ses ennemis, n'avait besoin qu'à leur montrer ses enfants. Hélas! N. T. C. F., de pareilles missives parviendraient-elles aujourd'hui à

leur adresse? Si les hommes apostoliques qui, à une époque récente, vous ont évangélisés, vous écrivaient pour vous confirmer dans la foi, à l'exemple des premiers apôtres, pourraient-ils s'adresser aux saints, aux élus, aux âmes prédestinées de cette Eglise, et non pas plutôt aux chrétiens lâches, indifférents, dégénérés, apostats peut-être, qui ont profané la sainteté de leur nom et de leur caractère?

Eh quoi! N. T. C. F., y aurait-il donc deux lois, dont l'une, triste, sévère, réprimante, serait pour les saints; l'autre, douce, indulgente, facile, serait pour nous? Dieu aurait-il voulu faire acheter aux uns le Ciel par les travaux d'une vie pénitente et crucifiée, et y conduire les autres par un chemin de fleurs? On serait d'abord tenté de le croire en considérant les mœurs des chrétiens de nos jours; mais il n'y a pas moyen de se le persuader en lisant l'Evangile. C'est à nous, comme aux Saints, qu'il a été dit : Que celui qui veut être mon disciple se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. N'aimez pas le monde, ni les choses du monde. Vous ne pouvez servir deux maîtres, Dieu et l'argent. Le royaume de Dieu souffre violence, et il n'y a que les violents qui l'emportent. Aimer ceux qui vous aiment, faire du bien à ceux qui vous bénissent, c'est le mérite du Juif et de l'infidèle. Bénir ceux qui vous maudissent, aimer vos ennemis, leur rendre le bien pour le mal, c'est le mérite du Chrétien. Prêter dans l'espoir d'un profit ou d'une ré-

compense, c'est la justice du Gentil. Donner son superflu aux pauvres, venir au secours de ses frères sans en espérer aucun retour, c'est le devoir des enfants de Dieu. S'abstenir de fornication et d'adultère, c'est la lettre grossière de l'ancienne loi. S'interdire jusqu'à la pensée, jusqu'à l'intention du crime, c'est l'esprit de la loi nouvelle. Et ce ne sont point ici de simples conseils, des maximes de pure perfection, des règles de conduite pour les religieux et les ministres des autels; mais la loi commune à tous les Chrétiens, la loi d'après laquelle nous serons tous jugés, disons mieux, la loi qui nous jugera tous : car, vous le savez, N. T. C. F., il n'est point de terme moyen entre être saint ou réprouvé. Rien de souillé n'entrera dans le royaume des Cieux, a dit le Maître lui-même, c'est-à-dire, rien qui ne soit pur, conforme à la vie et aux préceptes de J.-C., digne des regards de Dieu et de la société des anges. Que l'Eglise prononce ou se taise sur les vertus des Saints, qu'elle inscrive leurs noms dans ses fastes, ou qu'elle laisse leur mémoire dans l'obscurité, c'est une chose assez indifférente pour le salut; mais le point essentiel est que nous soyons saints comme eux, si nous voulons régner avec eux, et que nous imitions leurs vertus, si nous voulons partager leur couronne. Croit-on aujourd'hui ces vérités, N. T. C. F.? Est-on bien persuadé de la nécessité d'être saint pour régner avec les Saints? Ne touchons-nous pas à ces temps d'aveuglement et

de ténèbres, où les Saints ont manqué, comme parle le Prophète, où toutes les vérités ont été diminuées: *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum* [1]. En reste-t-il une seule qui n'ait été entamée, adoucie, modifiée, au gré des caprices et des préjugés du monde? Et semblables à ces Athéniens à qui saint Paul annonçait *le Dieu inconnu*, tandis que je vous prêche, à vous, Chrétiens, les maximes les plus communes de l'Evangile, n'êtes-vous pas tentés de me dire : Quoi! être saint pour aller au Ciel! mais vous nous annoncez là une doctrine toute nouvelle, une doctrine inouie qui pour la première fois frappe nos oreilles! *Novum quid infers auribus nostris* [2]?

Enfin, N. T. C. F., nous sommes les enfants des Saints, *filii sanctorum sumus*, nous portons tous leurs noms, ils nous ont engendrés dans la foi, nous aspirons au même héritage. Chacun d'eux nous dit du haut du Ciel: Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de J.-C. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* [3]. Ne devons-nous pas avoir hérité d'eux ce sang évangélique, cette sève de christianisme qui les a fait fleurir dans l'Eglise de Dieu? Ne devons-nous pas retracer dans nos mœurs quelqu'image de leurs vertus, afin qu'on puisse reconnaître à ces traits la grandeur de notre origine? Voyez ces hommes à qui leurs ancêtres ont légué un nom illustre : ne doivent-ils pas s'efforcer de mettre dans

[1] PS. XI. 1. [2] ACT. XVII. 20. [3] I. COR. IV. 16.

leurs actions et dans leurs sentiments la noblesse qu'ils ont dans leurs veines? Et nous aussi, Chrétiens, nous avons des titres qu'il nous faut soutenir par nos œuvres. Vous portez, vous, le nom d'un apôtre : conviendrait-il que vous fussiez indifférent aux joies ou aux larmes de l'Eglise, aux pertes ou aux progrès de la Religion, au salut de vos frères, à votre propre salut? Vous portez le nom d'un martyr : ne faut-il pas que vous ayez du moins le courage de confesser de bouche la foi qu'il a scellée de son sang, que vous ayez du moins la force de supporter les peines et les tribulations de la vie, comme il a supporté la grande épreuve de la mort? Vous portez le nom d'une vierge : n'est-ce pas un devoir pour vous d'honorer ce nom par la pureté du cœur, l'innocence des mœurs, par cette réserve et cette modestie la plus belle parure des femmes chrétiennes? Mais qu'ai-je dit, N. T. C. F.? Nous, les enfants des Saints! Ah! si tous ces morts sacrés dont les reliques reposent dans cette église et sur ces autels se réveillaient de leur sommeil, si leur vénérable poussière venait tout d'un coup à se ranimer, et qu'ils fussent condamnés à voir ce que nous voyons, loin de vous reconnaître pour leurs enfants, de honte et de douleur ils se hâteraient de rentrer dans leurs tombeaux; ou, si leurs yeux pouvaient soutenir ce triste spectacle, entendez-vous les sévères reproches que leur arracherait une trop juste indignation? Quelle est donc, s'écrieraient-ils, cette

génération nouvelle qui a succédé aux premières générations ? O foi, ô piété antique, qu'êtes-vous devenues ? Un christianisme nouveau s'est établi sur la terre, ou plutôt l'idolâtrie recommence. Eh ! qu'importe que vous n'éleviez plus des autels à la fortune, si toujours vous adorez l'or comme votre première divinité ? Qu'importe qu'une déesse aux impures amours ne souille plus vos temples, si toujours le plaisir est le dieu de votre cœur ? Quoi ! vous vous dites chrétiens, et vous aimez le monde ! Vous vous dites disciples de J.-C. avec des doctrines de voluptés ; vous êtes nés sur la Croix, et vous voulez vivre dans les délices ! Vous êtes faits pour le Ciel, et vous cherchez à étendre vos racines dans la terre ! Ah ! qu'il est heureux pour la Religion que vous ne soyez pas venus dans ces premiers temps, où le baptême était un engagement au martyre ! Que ces mains délicates auraient eu mauvaise grace à porter des fers pour J.-C. ! Qu'il est à craindre que cette tête si parée n'eût laissé aucune place à l'épée ! et que ce sang chrétien, refroidi, glacé dans vos veines aurait eu de peine à couler pour la cause de l'Evangile ! Et vous vous dites les enfants des Saints ! Ah ! dites plutôt les enfants des pécheurs, les enfants du démon, puisque vous en faites les œuvres. Allez donc, et ne troublez pas la paix de nos cendres, elles n'ont aucune vertu pour vous !

Vous devez donc être saints comme les Saints

eux-mêmes, j'ajoute que vous le pouvez comme eux. Car enfin, N. T. C. F., Dieu ne nous impose pas des commandements impossibles, et s'il vous fait un devoir de la sainteté, c'est qu'en effet vous pouvez l'accomplir. J'avoue que vos excuses seraient légitimes s'il vous fallait imiter dans les Saints ces œuvres miraculeuses qui furent la récompense de leur foi, la guérison des malades, la résurrection des morts, la prédiction des évènements futurs. Mais on ne vous demande pas la vertu de leurs miracles; on vous demande le miracle de leurs vertus. Vous seriez encore excusables, s'il s'agissait pour être saints de vous dévouer à ces travaux extraordinaires, à ces austérités terribles dont plusieurs nous ont laissé des exemples. Mais la sainteté ne consiste pas dans ces actions héroïques; elle repose tout entière dans la fidèle observation des préceptes évangéliques. Or, ces préceptes, N. T. C. F., pourquoi ne les observeriez-vous pas comme les Saints? Seriez-vous arrêtés par l'absence des moyens, ou par la grandeur des obstacles?

Mais d'abord vous avez les mêmes secours : la grace, qui ne manque jamais à la bonne volonté et dont la mesure augmente toujours avec celle de nos mérites; Dieu, fidèle dans ses promesses, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent avec confiance; les richesses des mêmes sacrements, de la même parole, les mêmes consolations de la vertu, et ce plaisir si doux d'avoir bien fait, qui encourage à la

persévérance. Vous avez même des secours qui leur ont manqué : — des lumières plus abondantes. Un saint Ignace, un saint François de Sales, le pieux auteur de l'*Imitation de J.-C.*, dans des écrits pleins de force et d'onction, nous ont applani les voies à la perfection. — Des intercesseurs plus nombreux. *Tranquilles désormais sur leur propre salut, mais tendrement inquiets sur le nôtre*, les Saints élèvent en notre faveur une voix suppliante, et nous savons que leurs prières sont entendues. — Plus d'exemples enfin et plus de modèles. Je me suis souvent représenté la sainteté chrétienne comme une montagne haute et d'un difficile accès. Personne n'y était monté avant les Saints, hors J.-C. le Chef de tous les prédestinés. La Religion leur criait comme à nous : *Regardez*, et faites selon le modèle qui vous est montré sur la montagne : *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est*[1]. Mais leur guide était un Dieu; il y avait de quoi perdre courage et se demander en tremblant : Et quel autre que le Seigneur pourra monter ces hauteurs inaccessibles? *Quis ascendet in montem Domini*[2]? Aujourd'hui nous n'avons plus la même excuse. Des hommes comme nous ont gravi cette montagne. Nous pouvons y monter hardiment après eux; comme le voyageur, arrêté d'abord au pied d'une côte escarpée et bordée de précipices, s'encourage bientôt lui-même, s'il

[1] EXOD. XXV. 40. — HEB. VIII. 5. [2] PS. XIII. 3.

voit des traces d'hommes et des sentiers frayés.

Avec autant et plus de moyens de sanctification, seriez-vous rebutés par la grandeur des obstacles? Mais d'où viendraient ces obstacles? Du monde? Les Saints ont eu à se défendre comme vous du danger de ses maximes et de la séduction de ses pompes. De l'enfer? Ils ont eu constamment à repousser ses attaques. Des devoirs de l'état? Ils se sont sanctifiés dans toutes les conditions, hors celles qui sont incompatibles avec le salut. Ils ont eu les mêmes devoirs que vous à remplir, des soins publics ou domestiques, des enfants à élever, à établir, des intérêts temporels à ménager, des bienséances à garder. De la faiblesse de l'âge, du sexe, du tempérament? De tendres enfants, des vierges délicates, parvenues à la plus haute sainteté, vous apprennent assez que la vertu n'admet point d'exception, ni de privilège. Des préjugés de l'éducation? Pour être chrétiens, vous n'avez eu que la peine de naître. Plusieurs Saints, avant d'être chrétiens, furent infidèles et même persécuteurs. De la différence des temps? Que les siècles précédents l'emportent sur le nôtre, cela peut être vrai de la force du corps, et peut-être aussi de la bonté des mœurs, mais non des âmes, à qui la grace peut toujours donner une vigueur, une jeunesse nouvelle. Et quel temps, N. T. C. F., plus favorable à la sainteté que celui où nous avons, dirai-je le bonheur ou le malheur de vivre? Semblables à ces bouleversements de la na-

ture qui entr'ouvrent violemment la terre, et laissent voir à nu ses abîmes, les révolutions ont mis à découvert le néant de la vie et tout le vide des choses humaines. Ces derniers bruits et ces menaces récentes de nouvelles tempêtes, ces trônes qui chancellent, ce sol qui tremble, tout ne nous dit-il pas que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente, qu'il nous faut chercher ailleurs une patrie, qui soit à l'abri des changements et des vicissitudes humaines? et l'âme fatiguée de tant de secousses ne sent-elle pas un immense besoin de s'aller reposer et consoler en Dieu? Quels obstacles pourraient donc s'opposer à votre sanctification? Je vous entends : vous avez des passions. Mais les Saints étaient-ils de fer? étaient-ils pétris d'une autre boue que la nôtre? ne sentaient-ils pas comme nous l'aiguillon du vieil homme? et l'âme la plus juste ne porte-t-elle pas en elle-même, avec le malheureux foyer de la convoitise, le germe et la racine de tous les vices? Aujourd'hui que les Saints nous apparaissent couronnés de la gloire céleste, nous les contemplons d'un œil saintement respectueux, et c'est un devoir de la Religion. Mais tandis qu'ils vivaient sur la terre, ce n'était pas encore saint Paul, sainte Magdeleine, saint Arsène; c'étaient des hommes de même nature et de même condition que vous; et, pour juger de tous par un seul, Elie lui-même, oui, le prophète, l'homme de Dieu lui-même, le premier ministre de ses

vengeances et de ses miséricordes, Elie n'était, au témoignage de l'Esprit saint, qu'un homme semblable à nous, sujet aux mêmes passions, aux mêmes erreurs, aux mêmes faiblesses : *Elias erat homo similis nobis passibilis* [1]. Vous avez des passions? Il faut les diriger. Ces torrents impétueux, si vous leur creusez un lit, si vous maîtrisez leur cours, fertiliseront vos héritages; ces chevaux fougueux, domptés par des mains habiles, vous conduiront à l'immortalité. Xavier aussi avait des passions, une âme hardie, ambitieuse; il porte cette ardeur vers la Religion, et la terre manque à son zèle rapide. Augustin aussi avait des passions, un cœur aimant, tendre, sensible; il jette en Dieu cette surabondance d'amour que ne pouvaient épuiser les créatures, et il devient la lumière de l'Eglise, le docteur de la grace, le héros de la divine charité. Vous avez des passions? Il faut les vaincre. Vous êtes né violent, emporté : voyez le saint évêque de Genève : Il s'applique durant trente années à plier un caractère irascible, et il n'y a plus que douceur au fond de cette âme naturellement prompte et colère. L'ardeur du plaisir vous emporte : voyez Jérôme : Le souvenir des délices et des fêtes de Rome le poursuit jusqu'au désert; il châtie une chair rebelle par des jeûnes et des veilles laborieuses, et il éteint, dans ses sueurs et dans ses larmes, des feux toujours prêts à se rallumer.

[1] JACOB. V. 17.

Adorable Providence, qui, pour laisser le pécheur sans excuse, a permis que dans le nombre des Saints tous ne fussent pas sans faiblesse ; que plusieurs même aient eu à pleurer des chutes honteuses, et que le repentir eût ses autels aussi bien que l'innocence ! Et vous ne pourriez pas faire ce que ceux-ci et celles-là ont fait[1] ? Lâches, dites plutôt que vous ne le voulez pas !

Mais non, vous le voudrez, N. T. C. F., vous serez saints, ou du moins vous vous efforcerez chaque jour de le devenir, maintenant surtout que vous comprenez que la sainteté est le premier devoir du Chrétien, et que ce devoir n'est pas impossible à remplir.

Allons donc au Ciel, N. T. C. F. Eh ! que faisons-nous sur cette terre de larmes, que languir et nous consumer dans des soins pleins d'amertumes ? Allons au Ciel par nos vœux et nos soupirs ; allons-y par nos bonnes œuvres, dont chacune est un pas vers le terme fortuné de notre pèlerinage ! Allons au Ciel, où notre place est marquée, où la couronne nous attend, où les Saints nos amis et nos frères nous appellent ! Heureux passagers, échappés aux tempêtes et rentrés dans le port, voyez-les, entendez-les qui nous excitent et de la main, et de la voix, à tourner les écueils, à forcer de rames, à voguer à pleines voiles vers les rivages de l'éternité ! Courage, nous crient-ils, encore quelques efforts, et vous

[1] Non poteris quod isti et istæ ? S. AUG.

touchez à la terre de la patrie. Ayez toujours les yeux fixés au ciel; vous y lirez la route que vous devez suivre sur la mer orageuse du monde. Si le travail vous effraie, que la vue de la récompense vous anime. L'épreuve est légère, et la gloire est immense; l'épreuve est courte, la vie n'est qu'un moment, et la gloire est éternelle! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA CONFESSION

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET SA FAMILLE, LE 22 MARS 1825.

Dixi : Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino, — et tu remisisti impietatem peccati mei.

J'ai dit : Je confesserai contre moi mon injustice au Seigneur, — et il m'a pardonné l'énormité de mon crime.

Ps. 31.

Vous venez d'entendre David, le héros et le chantre sacré de la pénitence. Il a péché, mais il lui reste une espérance ; enfant coupable, il avouera tout à son père ; languissant et malade, il ira découvrir sa plaie au médecin ; il le promet à son Dieu comme une dette que réclame sa justice ; il se le promet à lui-même, comme une consolation nécessaire à son bonheur ; loin de s'en cacher, loin d'en rougir, il s'en fait une gloire et le dit assez haut pour que tout le monde l'entende. *Dixi : Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino.* David le dit,

M. F.; mais, hélas ! qu'il est peu de pécheurs qui le disent avec lui, qui, fatigués du poids de leurs crimes, se reposent et se soulagent par la résolution de les déposer dans le sein du Dieu des miséricordes ! Combien disent le contraire, et ne répondent aux pressantes invitations de la grace que par des refus obstinés : Non, je ne me soumettrai point à cette démarche humiliante ; je ne confesserai point mon injustice au Seigneur, dans la personne de son ministre. Ou, s'il en est qui le disent, ce n'est presque jamais cette détermination prompte et généreuse du Roi-prophète, mais le plus souvent une parole vaine qu'ils donnent d'abord à l'importunité de leurs remords ou aux instances de notre zèle, et qu'ils retirent bientôt, dès que les passions reprennent l'empire.

D'où vient, M. F., cet éloignement aujourd'hui si commun, surtout parmi les hommes du monde, d'une pratique aussi utile que nécessaire aux pécheurs ? Des préjugés qu'ils ont conçus contre l'institution divine de la Confession, de la répugnance qu'ils éprouvent à faire l'aveu humiliant de leurs faiblesses. Les préjugés, il faut les détruire, en prouvant que la Confession est d'institution divine : *Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino.* Voilà pour sa nécessité. Les répugnances, il faut les vaincre, en montrant les consolations et les douceurs attachées à cette pratique sainte : *Et tu remisisti impietatem peccati mei.* Voilà pour les avantages. C'est toute la division de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

1re PARTIE. DROIT DIVIN DE LA CONFESSION. Un tribunal est élevé dans l'Eglise, duquel relèvent tous les fidèles tombés après une première grace, où Dieu lui-même siège comme juge, représenté par son ministre, où le coupable, pour être absous, doit s'accuser lui-même ; au précepte divin de soumettre ses péchés au pouvoir des Clefs, se joint une loi ecclésiastique [1] qui en fixe l'accomplissement rigoureux au terme d'une année; et les esprits prévenus ou passionnés objectent que ce devoir de la Confession est une institution purement humaine, une invention des prêtres pour s'asservir les consciences. Et ce ne sont pas seulement des hérétiques, des ennemis déclarés de l'Eglise qui tiennent ce langage ; mais des hommes qui se disent et qui se croient catholiques, comme si la profession du catholicisme ne recommandait pas une soumission pleine et entière aux enseignements de l'Eglise. Vous leur direz : Mais si vous regardez la Confession comme une invention humaine, rejetez donc l'Eglise, qui la propose comme vérité de foi et comme devoir indispensable ; allez donc vous associer aux disciples de Luther et de Calvin. Non, ils ne sentent pas la nécessité de subir cette conséquence, et toujours juges de leur foi, sans cesser de se dire enfants de l'Eglise, ils se croiront autorisés à faire de la Religion deux parts, dont ils retiendront l'une, et rejetteront l'autre sur le compte de la crédulité ou de l'imposture. Tant aujourd'hui l'ignorance est

[1] 4e Conc. de Latr. an. 1215, can. 2. Innocent III.

épaisse en matière de religion! tant il y a d'inconséquence et de légèreté dans les hommes qui se prétendent les plus sages et les plus éclairés! Laissant donc de côté l'autorité de l'Eglise qu'ils n'entendent pas, nous sommes forcés de raisonner avec ces hommes inconséquents comme avec les hérétiques eux-mêmes, et de chercher les preuves de la Confession dans les sources vénérables de notre foi, l'Ecriture et la Tradition.

Car enfin, M. F., l'Evangile, qui institue les prêtres, n'a pas été inventé pas les prêtres. Si donc nous trouvons dans l'Evangile les fondements de la Confession, c'est une conséquence inévitable que la Confession est d'institution divine. Or, si j'ouvre ce livre révéré par tous les Chrétiens comme la règle infaillible de la foi, j'y lis ces paroles solennelles : «Recevez le Saint-Esprit (c'est J.-C. qui parle à ses apôtres et à leurs successeurs légitimes [1]); les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.» Et ailleurs [2]: «Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel : » *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.* Il s'agit ici d'un pouvoir spirituel, le royaume de J.-C. n'étant pas de ce monde, d'une pleine puissance de remettre ou de retenir les péchés,

[1] JOAN. XX. 20. [2] MATT. XVI. 19.

de lier ou de délier les consciences. Les prêtres sont donc établis juges et médecins des âmes: juges, puisqu'ils ont le droit de porter des sentences de vie et de mort; médecins, puisqu'ils doivent guérir les âmes de leurs infirmités spirituelles. Mais pour juger, il faut entendre la cause; et pour guérir, il est besoin de connaître l'état du malade. Or, comment des hommes à qui Dieu n'a pas donné le pouvoir de lire dans les cœurs auront-ils ces connaissances indispensables, comment connaîtront-ils des fautes secrètes, dont Dieu seul est témoin, si ce n'est par l'aveu et la confession des coupables? Vous direz que le précepte de la déclaration des péchés n'est pas formellement exprimé dans l'Evangile? Mais qu'importe que le précepte de la Confession ne soit pas formellement exprimé dans le texte sacré, s'il découle nécessairement de la nature des pouvoirs conférés au sacerdoce? Et le prince aussi délègue des hommes choisis pour qu'ils rendent en son nom la justice à ses peuples; il ne leur recommande pas précisément de recueillir les dépositions, de peser les charges, de s'entourer de toutes les lumières qui peuvent éclairer leur jugement : s'ensuit-il qu'ils peuvent, sans information ni procédure, se faire ouvrir les prisons, et envoyer les détenus à la mort ou les rendre à la société? Un médecin attaché à un hospice ira-t-il, au hasard, délivrer ses ordonnances, sous le prétexte qu'étant autorisé par

son diplôme de docteur à donner des soins aux malades, on ne lui a pas signifié expressément qu'il eût d'abord à s'enquérir du caractère de la maladie et des symptômes qu'elle présente?

Eh quoi! M. F., Dieu aurait-il usé de moins de précautions pour assurer la santé des âmes que celle des corps? Dans l'ancienne loi, s'il s'élevait une question difficile relative aux observances légales, on recourait au prêtre du Seigneur[1]; c'était à lui de discerner entre la lèpre et la lèpre, et de porter le jugement d'après un mûr examen. Et les prêtres de la nouvelle loi, lorsqu'il s'agit d'exercer le plus saint des pouvoirs, ne pourraient distinguer entre la surprise et la passion, l'acte passager et l'habitude, la malice et la faiblesse! ils ne pourraient sonder la profondeur des plaies qu'ils ont à guérir, et au besoin y verser l'huile et le vin, ou y appliquer le fer et le feu! La contrition parfaite, je le sais, remet le péché et opère immédiatement la justification; mais le pécheur n'en est pas moins tenu de déclarer sa faute aux juges établis pour en connaître. Je le veux, dit J.-C. à ce lépreux qui lui demandait sa guérison; je le veux, soyez guéri: *Volo mundare*[2]. Et au même instant la lèpre disparut. Voilà pour la justification. Mais allez, poursuit le Sauveur, montrez-vous au prêtre, et accomplissez de point en point toute la loi, selon

[1] Deut. XVII. 8. [2] MATTH. VIII.

l'institution du législateur : *Sed vade, ostende te sacerdoti, et offer munus quod præcepit Moyses.* Parce qu'indépendamment de nos dispositions secrètes, il faut un témoignage extérieur qui les manifeste : *In testimonium illis.* Voilà pour l'observation du précepte. Les apôtres l'entendaient bien ainsi. Si nous confessons nos péchés, dit saint Jean[1], Dieu juste nous les remettra selon sa promesse. Aussi nous lisons dans les Actes des Apôtres[2], qu'une multitude de fidèles venaient trouver saint Paul, confessant et accusant leurs péchés. Les apôtres et leurs disciples disent donc : « Confessez vos péchés. » Dix-huit siècles après, vous venez dire : N'en faites rien, la confession est une invention des prêtres. Qui de vous ou des apôtres mérite plus de confiance ?

Au reste, s'il y a moins de monuments de cette pratique religieuse dans les premiers siècles, on n'en peut rien conclure contre la divinité de son institution ; le baptême reçu dans un âge avancé effaçait alors les taches premières de la vie, et l'innocence des mœurs dans ces heureux temps rendait plus rare l'usage de la pénitence ; il a bien fallu recourir plus souvent au remède, à mesure que le mal s'est répandu sur la terre. Toutefois il en reste assez pour contenter les plus difficiles ; et si la frivolité de notre siècle pouvait porter le poids de ces graves témoignages, il nous serait

[1] I. JOAN. I. 9. [2] ACT. XIX. 18.

aisé de citer, au premier siècle, un saint Clément[1] et un saint Barnabé[2]; au second, un Irénée[3], un Tertullien[4], un Origène[5], qui indique en termes exprès la déclaration des péchés aux ministres du Seigneur, comme moyen sûr de rentrer en grace avec Dieu; au troisième, un Lactance[6], un saint Cyprien[7], qui exhorte les fidèles à s'accuser de la pensée même du crime; et dans tous les autres, le cri général de tous les Pères et de tous les Docteurs, qui sont unanimes à reconnaître que la Confession est nécessaire au pécheur pour recouvrer la justice. Mais, sans m'arrêter à ces preuves de détail, trop au-dessus de la portée commune des esprits, et courant à la preuve populaire, à la preuve décisive, à cet argument de prescription, arme terrible que Tertullien employa le premier contre l'hérésie, et qu'il a remise en nos mains comme le marteau qui écrase toutes les erreurs, voici comment je raisonne :

On croit aujourd'hui la Confession nécessaire pour la rémission des péchés : témoin ces tribunaux de la pénitence, toujours fréquentés malgré le dépérissement de la foi et la dépravation des mœurs, et comme assiégés dans ces grandes amnisties de la Religion, où les ministres ne peuvent suffire à

[1] Clem. Ep. 2. n° 8. [2] Barnab. Ep. n° 19.
[3] Iren. adv. hæres. l. 1. cap. 9.
[4] Tertull. lib. de pœnit. cap. 8 et seq.
[5] Orig. hom. 2. in lev. n° 4. [6] Lact. de div. just. lib. 4. cap. 17.
[7] Cypr. de laps. p. 190, 191.

lever la main pour absoudre le repentir. On le croyait dans le dernier siècle, proclamé le siècle des lumières et de la raison : actes, déclarations, procès-verbaux sont dressés des confessions réitérées du patriarche de la philosophie, qui sans doute ne prévoyait pas qu'on dût un jour invoquer son témoignage en faveur de la vérité catholique. Moins hardis que leurs disciples, parce qu'ils étaient plus éclairés, et que leur incrédulité n'allait guère au delà du doute, ces docteurs de mensonge n'osaient risquer sans sauf-conduit ce redoutable passage de la vie, à la mort que l'ignorance jointe à l'orgueil franchit aujourd'hui avec une froide sécurité. On le croyait au temps de Luther et de Calvin, qui entreprirent de réformer la Confession comme un abus. Donc, depuis la naissance de l'Eglise, on l'a cru toujours; car, si l'Eglise a innové en cette matière, qu'on nous indique les circonstances de cette innovation? On connaît les hommes qui ont proscrit l'usage de la Confession: Luther en Saxe, Calvin à Genève, Cranmer en Angleterre. L'histoire assigne l'époque de cette grande révolution. Il n'est pas d'hérésie si obscure, de nouveauté en apparence si indifférente, dont les annales sacrées ne nous fassent connaître avec précision l'auteur, la naissance et les progrès. Qu'on nous cite donc le personnage qui le premier a mis la Confession en honneur, les moyens qu'il a employés pour en établir l'usage, la résistance

qu'il a dû nécessairement éprouver, et l'année mémorable où ce grand changement s'est opéré dans le monde. Les protestants ont vainement essayé de répondre à ce défi. Ils ont placé au treizième siècle, sous Innocent III, l'époque de l'innovation, et on leur a opposé les Nestoriens, les schismatiques grecs qui ont retenu l'usage de la Confession auriculaire et qui, séparés depuis plus de mille ans de la communion romaine, n'auraient pas emprunté d'une Eglise ennemie ses dogmes et ses pratiques. Chassés de ce poste, ils se sont enfuis, sans s'arrêter, jusqu'au quatrième siècle, et on les a foudroyés avec les puissants témoignages des plus anciens docteurs; repoussés une seconde fois, ils se sont retranchés derrière l'Evangile, et nous avons prouvé que l'Evangile est clair pour qui veut l'entendre.

Et comment, en effet, une pareille nouveauté aurait-elle pu s'introduire dans l'Eglise? Y serait-elle entrée tout-à-coup de manière à envahir à la fois tous les esprits? Mais quoi! le genre humain s'endort hier dans la conviction profonde que la Confession n'est aucunement liée à la pénitence, et il s'éveille aujourd'hui prévenu de l'idée qu'elle est de rigueur pour la rémission des péchés! La veille encore, princes et peuples, pasteurs et fidèles ne savent pas même ce que c'est que Confession sacramentelle, et le lendemain, par un mouvement unanime et spontané, ils courent se préci-

piter aux pieds des prêtres! Telle n'est pas la marche des révolutions humaines. Cette nouvelle doctrine se serait donc glissée insensiblement dans l'Eglise? On pourrait absolument le supposer, s'il s'agissait d'une sentence indifférente, étrangère à la Foi, conforme aux préjugés reçus, qui s'étend et gagne de proche en proche, parce qu'elle ne trouve en son chemin aucun obstacle qui l'arrête. Mais qu'un dogme capital, d'une pratique journalière, terrible aux passions et surtout à l'orgueil, s'insinue d'abord insensiblement et prévale ensuite dans l'Eglise universelle, sans réclamation, sans résistance; non, les hommes ne sont pas faits comme cela. Comment serait-on parvenu à leur persuader la nécessité de la Confession, si ce n'eût été déjà une opinion généralement admise que la Confession était commandée par l'Evangile? La voix des passions, d'autant plus puissante qu'elle eût été d'accord avec la voix de la raison, n'aurait-elle pas réclamé contre l'imposture? n'aurait-elle pas crié aux novateurs : Mais vous nous imposez un joug que n'ont pas porté nos pères; pourquoi mêlez-vous aux enseignements divins les préceptes et les doctrines des hommes? Ne les aurait-elle pas accablés avec cette parole qui consterne les sectes nouvelles : Vous êtes d'hier; *Hesterni estis*. Si c'est déjà une entreprise difficile que d'amener dans la foi des peuples des changements favorables aux passions, combien plus d'y

introduire des nouveautés qui les blessent et les irritent! Supposons que, de nos jours, une secte obscure essaie de propager comme vérité de foi la nécessité de la Confession publique, en admettant qu'un petit nombre d'enthousiastes accueille d'abord cette doctrine, à qui persuadera-t-on qu'elle puisse s'étendre insensiblement et prendre enfin racine dans toute l'Église, et sans même qu'il fût besoin de recourir à Rome ou d'assembler des Conciles? Le simple bon sens du peuple, les amours-propres indignés, le mépris et la risée publique ne suffiraient-ils pas pour faire justice de cette rêverie? Il en eût été de même de la Confession secrète, si elle n'avait eu d'autres fondements que l'autorité des hommes. La Foi primitive n'a donc point été altérée. Puisqu'il ne reste aucun vestige de ce changement, puisque d'ailleurs, l'histoire à la main, ce changement est impossible, on a donc cru dans tous les temps que la Confession faisait partie de la Pénitence. Or, d'après la règle de saint Augustin, qui n'est au fond que la règle de la logique, ce qu'on a toujours cru et pratiqué dans l'Eglise sans qu'on puisse en assigner le commencement, est de tradition apostolique; l'institution de la Confession remonte donc au temps des apôtres, et par conséquent de J.-C.; elle est donc l'ouvrage de Dieu même.

La Confession n'est donc pas, comme l'objecte le libertin, une invention des prêtres, et pourquoi

les prêtres l'auraient-ils inventée? Pour savoir les secrets des cœurs? Ah! faut-il tant creuser dans les consciences pour apprendre que notre nature est infirme et misérable? N'est-ce pas assez de consulter son propre cœur pour satisfaire cette triste curiosité? Et quand cette étude ne suffirait pas, est-ce donc un si grand bonheur que de savoir à quel excès l'homme peut porter le crime; et cette science humiliante vaut-elle l'ignorance heureuse qui ne croit qu'à la vertu? Eh! quel plaisir y aurait-il donc à passer les jours et presque les nuits, dans la gêne du corps et la contention de l'esprit, à remuer une boue infecte, à panser des plaies dégoûtantes, à éclairer vos ignorances, à conseiller votre indocilité, à défendre les saintes règles de l'Evangile contre les attaques et les envahissements des passions, à entendre l'éternelle répétition des mêmes erreurs et des mêmes faiblesses? Qu'y a-t-il de plus douloureux, pour un ministre qui aime son Dieu et qui aime les âmes, que de voir tous les jours son Maître plus offensé, le péché toujours plus abondant, et l'innocence elle-même sans cesse exposée à tomber dans les pièges des méchants? Que de larmes amères pour quelques larmes de consolation! Non, non, il n'y a que le zèle, et un zèle héroïque, il n'y a que la force du devoir qui puisse engager un homme à dévouer ainsi son repos, sa santé, sa vie même, à ce ministère terrible; et loin de dire que les prêtres

l'ont imaginée, disons plutôt qu'il faut bien que cette institution soit divine, puisque les prêtres ne l'ont pas abolie.

Du moins, s'ils avaient créé ce devoir, ils s'en seraient exemptés eux-mêmes. Mais vous le savez assez, Chrétiens, qu'il n'est point de tête si élevée qu'elle soit, ni rois, ni prêtres, ni pontifes, qui soit dispensée de fléchir sous ce joug sacré; et si quelques-uns feignaient de l'ignorer, vous nous permettrez, Seigneur, de l'attester à la face de vos saints autels: Oui, M. F., nous nous approchons comme vous de ce tribunal de miséricorde, parce que nous sommes pécheurs comme vous, et qu'il n'y a, devant le juste Juge, d'autre privilège que celui de l'innocence; plus souvent même que vous, parce que nous sommes prêtres et qu'à ce titre nous sommes appelés à une sainteté plus éminente. Là nous cherchons notre repos et le délassement des fatigues de notre laborieux ministère; là nous puisons des conseils et des lumières pour vous éclairer et vous conduire, des forces et des encouragements pour surmonter les tristesses que nous inspire la stérilité de nos soins pour vous; et là aussi nous trouvons des larmes pour déplorer les concessions, criminelles peut-être, que votre importunité arrache souvent à notre facile indulgence.

Avouez-le donc avec franchise, pécheurs, ce n'est point un doute formel, ce n'est point un système

raisonné d'incrédulité qui vous interdit les approches du tribunal de la pénitence; car, à ne consulter que la raison elle-même, que voyez-vous d'indigne de Dieu dans une institution si conforme à sa justice et à sa bonté, aussi bien qu'à nos besoins et à nos faiblesses? Il nous donne gratuitement une première grace, la grace de la régénération; n'est-il pas juste, si nous en abusons, qu'il nous fasse acheter, au prix de quelques efforts et de quelques humiliations, la grace de la pénitence. Ainsi en use la justice humaine : indulgente pour une première faute, elle se montre plus rigoureuse envers les criminels relaps que la clémence n'a pas corrigés. Voudrions-nous donc que Dieu ne prît aucun soin de venger l'abus de ses bienfaits, ou bien préférerions-nous qu'il nous eût refusé cette planche secourable aux naufrages de l'innocence, et qu'une rechute dans le péché entraînât inévitablement notre ruine éternelle? Non, ce n'est pas dans votre esprit qu'il faut chercher la source de vos préventions injustes contre cette institution divine, mais bien dans les passions de votre cœur. Ce jeune homme, tandis qu'il fut vertueux, ne regardait pas la Confession comme une invention humaine; mais il y a dans nous une force secrète qui nous pousse invinciblement à mettre notre foi d'accord avec nos mœurs, et à raisonner conséquemment à notre conduite. Voici donc à quoi se réduisent toutes les objections des adversaires : La Confession oblige le pécheur à restituer ces in-

térêts usuraires, à réformer cette vie licencieuse, à pardonner cette injure ; or, je veux retenir ces biens usurpés, je veux persévérer dans ces habitudes abominables, dans cette haine injuste ; donc la Confession est une invention des prêtres. Consultez votre cœur, cherchez-y le principe secret de vos doutes et de vos préjugés, et osez dire si ce n'est pas là la raison unique qui balance dans votre esprit le poids des raisons contraires ; j'ose, moi, vous en défier. Revenez donc à la vertu, et vous reviendrez à la Foi aussi bien qu'au bonheur. Loin de trouver ce joug onéreux et pénible, il vous sera doux et léger, comme il me sera facile de vous le montrer en vous en développant les avantages.

2e PARTIE. AVANTAGES DE LA CONFESSION. Que la pratique de la Confession sacramentelle soit avantageuse à la société, c'est moins une question qu'un fait incontestable qu'il appartient plus au politique qu'à l'orateur sacré d'établir. Qui pourrait nier, en effet, l'utilité sociale d'une institution qui oppose au vice la plus forte barrière, et qui est, à elle seule, une législation complète, comme l'ont remarqué les philosophes mêmes[1], quels qu'aient été d'ailleurs leurs sentiments en matière de religion? Comptez seulement les restitutions, les réparations qu'elle provoque, les ennemis qu'elle réconcilie, les crimes qu'elle arrête, les actes de vertu qu'elle enfante, et les heureux résultats de son influence pour la paix

[1] Rousseau, Voltaire.

des familles, la réforme des mœurs et le bon ordre des sociétés. Qu'importent ensuite des déclamations usées sur les abus, les dangers et l'inutilité de cette institution salutaire? Les protestants eux-mêmes se sont chargés d'y répondre; on a entendu leurs tristes aveux, leurs regrets tardifs, leurs désirs hautement exprimés de voir replacer parmi eux le frein du crime et la sauvegarde des vertus; on sait les vains efforts qu'ils ont faits, et Luther avant tout, pour rétablir la Confession après l'avoir abolie; et les écrivains les plus prévenus du parti ont avoué avec franchise que leur prétendue réforme avait grand besoin d'être réformée.

Que cette pratique soit utile aux Chrétiens, sous les rapports de l'autre vie et du salut éternel, c'est encore un point que les pécheurs m'accorderont assez volontiers, et dont il est, par cela même, moins pressant de les convaincre; mais que l'usage de la Confession soit facile, honorable, consolant en lui-même, voilà ce qu'ils ne peuvent se persuader, et c'est même la persuasion contraire qui les éloigne des tribunaux sacrés. Pour les ramener, je dois donc vaincre leurs répugnances, et afin d'y réussir plus sûrement, c'est dans l'objet même de ces répugnances que je veux leur offrir des motifs d'encouragement et de confiance.

1° *Le besoin*. Et d'abord, l'orgueil indigné se récrie contre la personne du ministre : Qui, moi? que j'accuse ma vie à mon semblable, que je

fléchisse le genou devant un homme comme moi, et peut-être plus pécheur que moi? — Et pourquoi non, mon frère, si Dieu met à ce prix votre réconciliation? N'est-il pas le maître de ses dons, ne peut-il les attacher aux conditions qu'il lui plaît? S'il exige de vous cette humiliation, est-ce donc vous faire acheter trop cher l'inestimable faveur de rentrer en grace avec lui et avec vous-même? Eh! oui, sans doute, devant un homme comme vous, parce que Dieu le veut ainsi, parce que votre propre cœur le demande. Il a moins consulté en cela les droits de sa justice que les intérêts de votre paix et de votre bonheur. Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme, a dit le grand Bossuet, *que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret?* Qui ne sait combien le malheureux, déchiré par le remords, a besoin d'un ami, d'un confident, d'un conseiller qui l'écoute, le console et le dirige? Ah! le crime quelquefois pèse si fort sur la conscience, le besoin de l'avouer devient si pressant, si irrésistible, qu'on a vu de grands criminels [1] refuser l'impunité que leur promettaient le silence et l'obscurité, et venir, à haute voix, devant le trône de la justice, confesser leurs erreurs, en exprimer le regret, en solliciter le châtiment comme une grace. Ce besoin est si bien dans notre nature, que la pratique d'une confession quelconque entrait toujours dans les anciennes religions comme une

[1] Un régicide d'Angleterre.

cérémonie expiatoire, et qu'aujourd'hui même elle conserve encore dans nos mœurs comme un mérite de grace et d'indulgence. La mère tendre, toute inexorable qu'elle est pour pardonner à l'enfant coupable, n'attend de lui que l'aveu de sa faute; et la justice s'attendrit sur son tribunal de fer quand l'accusé s'accuse lui-même. Eh bien! Dieu s'est emparé de ce penchant naturel qui nous porte à déposer dans le sein d'un ami nos secrets et nos peines; il a consacré, divinisé les épanchements de l'amitié, les ouvertures de la confiance, en y attachant une vertu surnaturelle. Et à quel ami plus dévoué, à quel confident plus sûr pourrait-il vous adresser qu'à son ministre, l'ange de sa paix et le vicaire de sa charité pour les hommes! Différente des tendresses humaines, qui *s'en vont avec les années*[1] et qui nous abandonnent souvent au jour du malheur, dégagée des vapeurs grossières qui souillent ici-bas nos affections les plus légitimes, celle que la Religion nous inspire pour le pécheur descend de plus haut et s'allume à un feu plus pur; elle est inaltérable comme le Dieu qui la fait couler dans nos âmes; c'est une émanation de sa bonté, une effusion de sa miséricorde. Oui, le prêtre du Seigneur est quelque chose de plus pour vous qu'un ami, qu'un père, qu'un consolateur, qu'un médecin charitable; c'est bien tout cela, mais c'est plus que tout cela; c'est la douceur et la bénignité de Dieu même, rendue

[1] Bossuet.

visible et sensible sous une enveloppe humaine. Quel charme pour un cœur malade, pour une conscience troublée par les orages des passions, que de pouvoir reposer auprès d'une conscience tranquille qui lui parle du Ciel, et lui verse le calme et la paix! Direz-vous que vous aimeriez mieux vous confesser à Dieu? Ah! sans doute, il est bon de se confesser au Seigneur : *Bonum est confiteri Domino;* mais il est meilleur en un sens de se confesser à son ministre. Dire qu'on ne veut se confesser qu'à Dieu, cela est fier, peut-être; mais cela n'est pas dans la nature. Vous confesser à Dieu? Ah! vous ne savez pas ce que vous demandez; il connaît mieux que vous ce qui vous est le plus utile. Voudriez-vous donc être juge et témoin dans votre propre cause! Eh! sans le ministre sacré, qui vous garantirait que Dieu vous a entendu, qu'il est touché de vos larmes, qu'il veut bien vous pardonner et vous aimer encore? Comment ouïriez-vous cette parole consolatrice qui remue si délicieusement vos entrailles : Allez en paix, vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* Toujours dans le trouble et les alarmes, vous ne goûteriez jamais l'assurance du pardon; vous auriez beau importuner le Ciel de vos cris, Dieu ne sortirait pas de son silence. Mais la parole du ministre, la sentence d'absolution qu'il prononce sur vous est un baume à vos blessures; vous recevez de sa bouche les oracles du Ciel même. Si vous n'avez pas une

pleine certitude de votre réconciliation avec Dieu, vous en concevez du moins une juste présomption, et votre cœur se repose avec joie dans cette douce confiance.

Mais le prêtre est un homme fragile et pécheur comme moi, sujet aux mêmes erreurs et aux mêmes infirmités! Ah! loin de vous en plaindre, réjouissez-vous plutôt que le Ciel ait commis l'exercice de sa justice à un ministre qui puisse compatir à vos misères, qui vous entende et vous comprenne mieux, qui, faible lui-même[1], qui, éprouvé par les mêmes tribulations, soit plus indulgent à la faiblesse, et vous ouvre un facile accès au trône de la grace et de la miséricorde; à un ministre qui, pécheur comme vous, offrira le sacrifice pour ses péchés et pour les vôtres, et vous pardonnera plus facilement vos ignorances, entouré qu'il est d'erreurs et d'infirmités. Et voilà pourquoi, dit l'Apôtre, tout prêtre est choisi parmi les hommes : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus*[2]. Législation toute miséricordieuse, qui nous donne des arbitres que vous ne puissiez récuser, et qui veut que vous soyez jugés par vos pairs. Si Dieu se fût réservé le jugement, au lieu de le donner au Fils de l'homme[3], sa sainteté aurait effrayé les coupables. Il est bon, mais il est si pur! comment oser entrer directement en compte avec lui? Seigneur, si vous pesez vous-même nos

[1] HEB. IV et V. [2] HEB. V. 1.
[3] Omne judicium Pater dedit Filio. JOAN. III. 19.

iniquités, qui pourra subsister devant vous [1]? Nos paroles se seraient glacées sur nos lèvres, et la terreur de votre Majesté aurait resserré notre cœur. Ah! qu'il est bien plus facile d'avouer sa faute à un homme qui absout, qu'à un Dieu qui juge! Qu'un homme faible, qui sait par expérience ce que c'est que la triste humanité [2], est bien plus accessible qu'un Dieu vengeur, devant qui nul homme vivant ne sera justifié! *Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* [3].

2° *L'honneur*. Vous craignez ensuite la honte de l'aveu, l'éclat d'une démarche qui donne prise aux discours et aux railleries du monde. Il y a, je le sais, une confession qui humilie; mais il en est une qui honore. L'aveu tardif et forcé du pécheur au jugement de Dieu, le couvrira de honte; l'aveu libre et spontané du pénitent le comble de gloire devant Dieu et devant les hommes. S'il existait dans l'ordre de la justice humaine un tribunal, où le coupable fût assuré du secret et du pardon, où il pût comparaître sans que sa réputation en souffrît aucune atteinte, et qui lui acquît des droits à l'estime de son juge, à proportion de la gravité de sa faute; certes, il n'est personne qui ne s'en approchât avec empressement et avec confiance. Or, tel est le tribunal que J.-C. a établi dans l'Eglise. Vous vous ouvrez à un confident dont les oreilles, accoutumées

[1] Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit? PS. CXXIX.
[2] Scientem infirmitatem. IS. LIII. 3. [3] PS. CXLII. 2.

au récit des faiblesses humaines, ne sauraient entendre rien d'inouï et ne confient jamais à la mémoire les mystères qui leur sont révélés ; à un homme sûr et impénétrable, enchaîné au secret par tout ce qu'il y a de sacré au ciel et sur la terre ; secret divin, semblable à ce silence que Dieu lui-même garde vis-à-vis des pécheurs, jusqu'à ce que l'heure des révélations soit venue ; secret inviolable qui a eu ses martyrs[1] aussi bien que la Foi elle-même, et jamais violé non pas même par ces prêtres prévaricateurs qui, dans des temps malheureux, avaient violé tous les devoirs ; secret si terrible, qu'il nous condamne à laisser crouler et les trônes et les empires, et périr l'univers entier, plutôt que d'en prévenir la ruine, je ne dis pas par une révélation formelle, mais par un air de tête, par le moindre signe qui ressemble à une indiscrétion. Dieu pouvait-il ménager avec plus de soin l'honneur des pénitents ?

Mais, direz-vous, je ne puis échapper du moins au mépris du confesseur : il me tient pour un homme d'honneur, incapable de bassesses, et je vais lui révéler des infamies, peut-être. Ah ! rassurez-vous, mon cher frère, il vous tiendra compte des fautes dont vous serez innocent plus que de celles dont vous vous confesserez coupable ; il sera moins surpris de vos chutes que ravi de voir qu'elles n'aient pas été plus profondes ; et vos aveux, quelque tristes qu'ils soient, l'étonneront moins que votre silence. Hélas !

[1] Saint Jean Népomucène.

nous ne savons que trop qu'un abîme appelle toujours un autre abîme, que le péché n'a point de fond, qu'il n'est aucun excès où l'homme puisse naturellement s'arrêter, dès qu'il a pris la pente rapide du vice, et c'est toujours un bonheur de n'être pas tombé plus bas dans les profondeurs de l'iniquité. Avant que de vous juger, il se jugera lui-même; en étudiant son propre cœur, il y trouvera peut-être un fond plus abondant de malice; il dira : Si le Seigneur ne m'eût soutenu de sa main puissante, ah! j'aurais eu à déplorer des fautes bien plus honteuses. Il oubliera les vôtres en se rappelant les siennes; ou s'il s'en souvient, ce sera pour vous plaindre; non, ce sera pour admirer combien votre heureux naturel, secondé de la grace, vous a épargné de chutes déplorables, et il se trouvera peut-être enfin que vous paraîtrez à ses yeux plus digne de pitié que de blâme, et moins coupable qu'il n'eût osé l'espérer, et que vous ne le pensiez vous-même. Ou, si vos aveux, chose incroyable, passent sa prévoyance, ah! il sera fier de votre confiance; il se réjouira avec les anges du retour de la brebis infidèle; il bénira la miséricorde divine dans cet aveu héroïque qu'elle vous inspire; il reconnaîtra la puissance de la Religion sur une âme franche et sincère. C'est bien lui qui s'humiliera devant vous, en admirant un effort dont lui-même peut-être n'eût pas été capable. Oui, dira-t-il, voilà vraiment l'honnête homme; fragile, il est vrai, puisqu'il a failli, mais

toujours assez droit pour confesser ses erreurs; il n'est tombé que par faiblesse; le fond de son âme fut toujours bon; ah! tout n'est pas perdu, puisqu'il lui reste la force de tout avouer. Il vous pressera dans ses bras, il vous arrosera de ses larmes; il vous remerciera de lui avoir donné un des plus beaux exemples que l'homme puisse donner à l'homme, l'exemple du repentir, d'avoir affermi et consolé sa foi par le plus grand des miracles, la conversion d'un pécheur, la résurrection de son frère, plus étonnante que la résurrection d'un mort.

En quoi donc, mon cher frère, votre honneur serait-il compromis par une démarche en elle-même aussi honorable? Vous craignez les discours du monde? Je sais qu'un monde frivole et railleur exerce sur la pratique de la Confession sa malignité sacrilège; mais quoi! se repentir serait-il donc une faiblesse dont on dût rougir? Qu'est-ce donc, aux yeux d'une saine raison, que se confesser, que reconnaître ses torts? N'est-ce pas faire entendre qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier? n'est-ce pas s'honorer d'une façon d'autant plus glorieuse qu'elle devient tous les jours plus rare? n'est-ce pas le dernier effort de la vertu, celui par conséquent qui doit le plus exciter l'admiration publique? Nos anciens l'avaient bien compris : ils se faisaient gloire d'être Chrétiens, et d'en remplir les obligations comme le simple peuple, parce qu'ils savaient que tout homme est peuple, lorsqu'il s'agit

des devoirs de la Religion. Ils méprisaient de vaines railleries, traits impuissants qui ne pouvaient atteindre à la hauteur de leurs grandes âmes. Ils ne disaient pas, avec cette fierté dédaigneuse : « Je n'ai pas besoin de Confession, » dans la crainte que le Chrétien fidèle ne leur eût répondu : *Si quelqu'un de vous est sans péché, qu'il vienne, celui-là, et qu'il me condamne!* et qu'ils ne fussent forcés de se retirer honteusement les uns après les autres. Qu'il est beau de voir tout ce que nos annales renferment de noms les plus honorables : valeureux capitaines à la tête des armées, respectables magistrats sur le trône de la justice, génies supérieurs dans la république des lettres; de les voir, dis-je, humbles pénitents au tribunal de la miséricorde! Et de nos jours même, qu'il est consolant pour la Religion de compter encore, dans le nombre de ses enfants les plus soumis au précepte de l'Eglise, tant d'hommes estimables, modèles de toutes les vertus, dont le noble caractère rappelle d'autres temps et d'autres mœurs, et dont le nom se présente d'abord à la pensée, sitôt qu'on prononce les mots d'honneur, de vertu, de piété véritable; illustres témoins, placés par la Providence au milieu d'une génération corrompue, pour protester contre la prescription du scandale! On se rit de la Confession et de ceux qui la pratiquent : mais qui, je vous le demande? Des hommes à qui la conscience reproche en secret l'oubli de leur devoir, et qui tâchent de se venger de

leurs remords par un mépris affecté de la loi ; des esprits légers et inconséquents, que la première menace de la mort fera recourir au ministère du prêtre; qui, dans le choix de leurs amis, de leurs serviteurs, de leurs épouses, préféreront toujours le chrétien pratique à l'esprit-fort ou au chrétien indifférent, et qui vous rendront même au fond du cœur un témoignage d'estime et d'admiration que leur bouche essaie en vain de désavouer? Sont-ce là des juges pour vous, et une cour d'honneur dont vous deviez respecter les décisions?

3° *Les consolations*. Si la pratique de la Confession est honorable, elle n'est pas moins consolante; et c'est un dernier motif que je présente au pécheur, pour achever de vaincre sa résistance, lorsqu'il n'y voit, au contraire, qu'un sujet de trouble et d'inquiétudes. En effet, mon frère, rentrer en vous-même, descendre dans votre conscience, repasser vos iniquités dans l'amertume de votre âme, demander compte à votre cœur de ses désirs, de ses pensées, à votre bouche de ses paroles, à vos sens de leurs désordres, tirer de ce trésor de péchés l'ancien et le nouveau, rompre quelque temps avec le monde et les affaires, pour vous appliquer à des réflexions plus sérieuses, toute cette étude de vos passions et de votre vie, ce travail de la pénitence, inaccoutumé pour vous, vous effraie et vous décourage ; vous aimez mieux vous endormir dans l'oubli de votre péché, et noyer dans les plaisirs et les distractions

d'importuns souvenirs ; vous aimez mieux vous endurcir, livrer le sort de votre âme au hasard, et trouver enfin la paix à force d'indifférence. Ah ! quelle erreur est la vôtre, mon cher frère, et que vous connaissez mal votre cœur ! Non, il n'aura point de repos, qu'il n'ait rejeté ce venin qui le souille et le consume, et que ce ver rongeur n'en soit arraché. Au fond de cette vie, dont la surface est en apparence si calme et si tranquille, veille un large remords qui en empoisonne toutes les douceurs. Le poids de vos péchés grossit, monte sans cesse ; il vous pèse sur la poitrine, et vous laisse à peine respirer. Celui qui vous dit heureux vous trompe, et vous mentez vous-même si vous osez dire : J'ai résisté au Seigneur, et pourtant j'ai la paix. *Quis restitit ei et pacem habuit*[1] ? Mais, venez, goûtez seulement le remède efficace du sacrement de la Pénitence. Il vous en coûtera quelques efforts, il est vrai, des recherches laborieuses, un trouble salutaire ; mais combien cette peine sera adoucie par les consolations ! Ce trouble, ces angoisses d'une âme qui se vide de ses immondices, ne sont pas si cruelles que les mortelles terreurs où vous jettent vos remords. Quelle joie de ne plus entendre au-dedans de soi des réponses de mort, de ne plus craindre d'être seul avec soi-même, de s'accorder dans le chemin de la vie avec sa conscience, redoutable adversaire qui ne laisse au pécheur aucun relâche, de vivre

[1] JOB. IX. 4.

enfin sans reproche et de mourir sans peur! Admirez le changement de cet homme autrefois pécheur, aujourd'hui pénitent. Il était triste et rêveur; si quelquefois il semblait sourire, ce sourire était forcé et traduisait des larmes; les plus doux sentiments de la vie, les plaisirs de l'amitié, les amours de la famille étaient corrompus par une peine secrète; un mot de Dieu, de Religion, un souvenir de la mort, de l'éternité, le jetaient dans une sombre mélancolie. Voyez-le maintenant, au sortir du bain de la pénitence; quel enchantement! quelle ivresse! Il pleure, et il trouve de la douceur à pleurer; son cœur se fend de délices; si cet état se prolongeait, il y en aurait trop pour un mortel, il mourrait de l'excès de son bonheur; son beau naturel lui revient avec la grace; depuis qu'il aime son Dieu, comme il est lui-même plus aimable pour ses frères! Il semble reprendre une nouvelle existence, il renaît à une vie plus douce. Ce front chargé de chagrins s'éclaircit et rayonne; ce sommeil agité devient tranquille; ce cœur resserré s'ouvre et se répand comme un vase trop plein, où la joie ne peut tenir. La conscience naturelle ne lui aurait jamais fait grace; Dieu lui a fait une nouvelle conscience, conscience évangélique, qui lui dit que tout est bien. Naguère il doutait des vérités de la Foi; maintenant il croit tout, et se repose avec amour dans la Religion qui pardonne. Il redoutait la Confession comme un supplice; maintenant il la goûte, il la bénit, il

la pratique sans efforts ; et s'il n'a plus, comme autrefois, besoin d'y chercher le pardon de ses crimes, il ira toujours, du moins, y puiser des consolations et des joies pures.

Venez donc, ô pécheurs, essayez ce remède salutaire ; goûtez et voyez, cela ne fait point de mal ; qu'une première amertume ne vous rebute pas : l'amertume est sur les bords, mais la douceur réside au fond de ce calice : *Gustate et videte quoniam suavis est*[1]. Et pour terminer ce discours comme il a commencé, écriez-vous avec le Roi-prophète : *Confitebor*. Oui, mon Dieu, je confesserai mon péché, j'acquitterai cette dette du Chrétien, longtemps méconnue, mais que l'autorité de l'Evangile et de votre Eglise, que la voix de tous les siècles, que la voix plus puissante de mes remords vengent enfin de mes préventions injustes. Je l'ai déjà dit dans mon cœur, je le répète de bouche à la face de vos autels et dans l'assemblée des Saints : *Dixi : Confitebor*. Je l'ai dit, et j'en ai pris l'engagement irrévocable : *Juravi et statui*. Je l'ai dit, et voici que je vais remplir ma promesse : *Dixi, nunc cœpi*. Je me confesserai coupable, non point à Dieu seul, comme parle l'impie dans le délire de son orgueil, mais à Dieu dans la personne de son ministre : *Confitebor Domino*, parce qu'il l'ordonne ainsi, parce que tel est le besoin de mon cœur, et que je trouve dans cette démarche, avec l'espérance du pardon, secret,

[1] Ps. XXX. 8.

honneur et consolations ineffables. Hélas! trop longtemps je me suis tû, et voilà pourquoi j'ai langui[1], j'ai séché d'ennui et de tristesse; mais enfin, mon Dieu, vous ouvrirez mes lèvres, et je vous déclarerai mon péché: *Confitebor injustitiam meam*. Mon péché! David n'en avait qu'un seul à pleurer; les miens passent le nombre des cheveux de ma tête, ou plutôt ma vie tout entière n'a été qu'une longue injustice, une prévarication continuée; *injustitiam meam*. Mais vous, Seigneur, pour prix de mon retour, me rendrez-vous la paix, cette paix que je cherche, cette paix qui me fuit? Me rendrez-vous la douceur de votre amour et la joie de votre esprit? Ah! votre parole y est engagée; je les sens déjà inonder mon cœur d'une céleste volupté; le simple désir de me réconcilier avec vous me réconcilie avec moi-même; cet espoir me console, me soulage par avance, il fait tressaillir mes os humiliés, et me procure le seul instant de joie véritable que j'aie goûté depuis le jour où je cessai de vous aimer. Oui, vous me remettrez mon crime, vous me l'avez déjà remis peut-être, en vue du vœu que j'ai formé, *et tu remisisti impietatem peccati mei;* et vous me rendrez en même temps votre grace, ma propre estime, et tous mes droits à la couronne de gloire.

Ainsi soit-il.

[1] Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea. Ps. XXXI. 3.

SERMON

SUR LES MYSTÈRES

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE,
LE 15 ET 17 MARS 1825.

Deus in Cœlo, et tu super terram; idcircò pauci sint sermones tui.

Dieu est au Ciel, et vous, sur la terre; usez donc de peu de paroles.

Eccles. v. 1.

Quel est donc ce langage, M. F., et pourquoi le Sage nous invite-t-il à mettre de la mesure et de la brièveté dans nos discours, par cette étrange raison que Dieu est au ciel, et que nous sommes sur la terre? Ah! sans doute, il veut nous faire entendre qu'à Dieu seul appartient le droit de porter des jugements et de prononcer des oracles; parce que seul il est placé assez haut et voit d'assez loin, pour embrasser de ce point élevé l'enchaînement des effets et des causes, des principes et des conséquences; tandis que l'homme,

obscur habitant d'une vallée de ténèbres, borné de tous côtés par un étroit horizon, doit s'interdire le ton dogmatique et tranchant, et se renfermer dans la réserve et la discrétion convenables à son ignorance. *Deus in cœlo, et tu super terram; idcirco pauci sint sermones tui.*

Mais cette sage maxime, applicable à tout genre de discours et d'écrits, s'applique plus naturellement encore à la question plus sérieuse des Mystères de la Religion. Non, dirons-nous à l'incrédule, hardi scrutateur des secrets de la Divinité, ne jugez point avec une précipitation téméraire, et ne vous pressez pas d'exprimer devant Dieu les pensées de votre cœur; *ne temere quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo;* ne raillez pas avec une supériorité dédaigneuse; ne dites pas que ce dogme est absurde, que ce mystère est impossible. Atome perdu dans l'immensité des mondes, songe que ton maître est au Ciel, que ses voies ne sont point tes voies, que ses pensées ne sauraient être tes pensées, et que, du haut de son trône, il rirait de ta folie, si ton impiété n'allumait plutôt sa colère! *Deus in cœlo, et tu super terram; idcirco pauci sint sermones tui.*

Nous-même, M. F., docile à cette leçon de l'Esprit-Saint, nous nous estimerions heureux de croire et d'adorer dans le silence, et nous ne viendrions pas aujourd'hui ouvrir une discussion

douloureuse sur les objets vénérables de notre Foi ; mais lorsque l'impiété ose les attaquer, certes, il nous est permis, il nous est enjoint de les défendre. Or, nos Mystères sont le grand, l'éternel prétexte de l'incrédulité. L'incrédule, en principe général, rejette toute religion, dès lors qu'elle est mystérieuse, et il s'autorise en particulier de la nature de nos Mystères chrétiens, pour justifier son opposition au christianisme. Prouvons d'abord que c'est mal raisonner que de rejeter une doctrine, par cela seulement qu'elle offre des Mystères à croire; et ce sera le premier point de ce discours. Montrons ensuite que nos dogmes religieux sont par leur nature très-dignes de notre foi, en sorte que, loin d'être un préjugé défavorable au christianisme, ils seraient bien plutôt un motif de plus pour l'admettre ; sujet de la seconde réflexion. Adressons-nous à la Source des lumières, par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

1re PARTIE. LES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL. La tactique la plus familière à l'incrédule, est de dénaturer les idées en changeant l'acception naturelle des mots. Par cette manœuvre déloyale, il se donne le plaisir d'éblouir le vulgaire, de railler tout à son aise les objets les plus sacrés, et de faire peur au Chrétien de sa propre croyance. Ainsi, pour mieux se défendre de la foi de nos Mystères, il affecte de confondre le Mystère avec l'absurdité. Voulez-vous détruire ce vain prestige? définissez les termes, et du

sophisme évanoui, il ne restera que le ridicule, qui revient de droit à l'imprudent provocateur. Définissons donc le Mystère, et comprenons une fois combien il diffère de l'absurdité. Une absurdité révolte la raison; un Mystère passe l'intelligence. L'absurdité renferme toujours quelque contradiction choquante dans les mots ou dans les idées; le Mystère est simplement entouré de nuages. Au premier énoncé d'une proposition absurde, la raison la repousse sans examen; l'esprit étonné s'arrête devant un Mystère, et attend pour prononcer qu'une autorité, supérieure à la raison même, entraîne son assentiment. Pour éclaircir ceci par un exemple, aucune force humaine ni divine ne peut faire entrer dans mon esprit la possibilité d'un cercle carré, d'un corps sans étendue; je puis admettre sans répugnance l'unité de nature dans la Trinité des personnes, parce que je n'y vois d'une part aucune contradiction dans les termes, et que de l'autre, n'ayant point une juste idée de nature et de personne divines, je n'y peux découvrir de contradiction dans les idées. Il en est de même de tous nos Mystères: les contradictions, qu'on prétend y découvrir, ne proviennent que d'une comparaison fausse entre une nature infinie et une nature bornée, entre les corps dans leur état et leurs propriétés naturels, et les corps dans un état surnaturel et glorieux, tous objets qui ne sauraient être comparés; comparaison aussi fausse et aussi injuste que celle d'un aveugle-né

qui, comparant la sensation de la vue à celle du tact, rejetterait comme absurdes et contradictoires les phénomènes de la vision et de la perspective, tels qu'ils lui sont exposés ; mais des comparaisons fausses ne sont pas des démonstrations. Un Mystère n'est donc point une absurdité; c'est, selon la force du mot lui-même, une chose cachée, secrète, impénétrable à la raison humaine. Quand l'incrédule rejette les Mystères, il ne peut donc, sans une insigne mauvaise foi, s'autoriser du prétexte qu'ils sont absurdes, mais se borner à dire qu'il les rejette parce qu'ils sont incompréhensibles; et l'on sent déjà combien la question, réduite à de justes termes, abrège et simplifie la discussion.

Ainsi donc, rationaliste superbe, tu vois des Mystères dans la Religion, et tu dis : Ma raison ne comprend point ces choses, je n'y croirai point. Mais, ô raison humaine, puisque tu es si fière et si hardie, suis-moi dans les espaces des cieux : As-tu mesuré cette immensité, auprès de laquelle la terre et l'océan ne sont qu'un grain de poussière dans une goutte d'eau ? As-tu touché la chaîne qui unit les sphères célestes, et conçois-tu la force qui les emporte dans un cours si rapide et si régulier ? Nieras-tu la lumière, parce que tu ne peux en connaître les éléments et l'essence, ni t'en expliquer les prodiges ? Nieras-tu le tonnerre et les orages, parce que tu ne connais pas les trésors des vents et de la grêle, ni les arsenaux où se forge la foudre ? Je sais

bien que la science recule tous les jours ses anciennes limites, et ne cesse de s'étendre par de nouvelles conquêtes; mais, sans parler de l'incertitude de nos systèmes, en admettant qu'ils ne seront pas repris en sous-œuvre par d'autres observateurs mieux servis par leurs instruments ou par leur génie, que de voiles, de l'aveu même des savants, il reste encore à soulever! Dans les questions les plus étudiées, on voit bien quelques ressorts, mais les plus subtils demeurent ignorés; on remonte la chaîne, mais on n'atteint pas le premier anneau : chaque découverte nouvelle nous apporte de nouvelles obscurités; pour un point que l'on éclaircit, il y en a toujours mille autres qui confondent notre suffisance, et quand, par impossible, un petit nombre de sages réussiraient à tout aplanir, il faudra toujours que le vulgaire croie, sur la parole des sages, des vérités qu'il ne peut comprendre.

Mais, descends de ces hauteurs sublimes, homme insensé; il ne te faut pas monter si haut, ni t'approcher si fort de la lumière pour troubler ta faible vue; descends, encore une fois; considère cette terre que foulent tes pieds, cette terre qui te nourrit, qui te touche de si près, et que tu dois mieux connaître, puisque tu en es sorti. Hélas! tu connais moins peut-être encore la terre que le ciel, et ce n'est pas faute de l'avoir remuée. Je ne te demanderai point que tu me rendes raison de la nature des corps, des lois du mouvement, de l'essence de la

matière, ni de ses grandes propriétés; que tu m'expliques l'instinct des animaux, la génération régulière des êtres vivants, le développement de la plante, les diverses transformations de la terre, ni le grand secret de son inépuisable fécondité, ni tant d'autres phénomènes de la nature; mais je te défierai d'y faire un pas sans te heurter contre un Mystère, et il faudra que ton orgueil, comme celui de l'océan, vienne se briser contre un grain de sable. Tu crois pourtant à ces effets merveilleux, quoique tu ne puisses en pénétrer les causes, et tu ne t'avises pas de les rejeter, sous le prétexte qu'ils sont incompréhensibles.

Mais laissons et la terre et les cieux et tout cet univers que Dieu a livré à nos vaines et interminables disputes. Te connais-tu, te comprends-tu toi-même? Comment as-tu commencé d'être, et *pourquoi es-tu venu en ce monde ou si tôt ou si tard, et dans ce lieu plutôt qu'en un autre*[1] ? Quelle est cette union si étroite de deux substances ennemies, l'esprit actif, intelligent et libre, et la matière inerte et grossière, qui, n'ayant entr'elles aucun point de contact, ni de prise l'une sur l'autre, s'accordent néanmoins à ne former qu'une même personne, un seul *moi* dans la plus simple et la plus juste unité? Comment ton âme imprime-t-elle le mouvement à tes organes? et tes sens, à leur tour, par quelle route secrète font-ils passer dans ton âme leurs impres-

[1] Pensées de Pascal.

sions ? Expliqueras-tu les mystères de la pensée, dont l'audace touche les cieux, pénètre l'abîme, et s'élance, au-delà de la réalité, dans le champ du possible? les mystères de la mémoire, vaste dépôt, où s'amassent incessamment tant de mots, d'idées, de faits, de souvenirs, classés dans un ordre si sûr, qu'ils se présentent comme d'eux-mêmes au premier appel de la volonté ? les merveilles de cet œil, où se peint l'univers, le mécanisme admirable de cette main qui soumet à l'homme le monde physique, et de cette langue qui lui donne l'empire sur le monde moral? D'où vient qu'il se trouve deux hommes en toi, que tu ne fais pas le bien que tu veux, et que tu fais le mal que tu ne veux pas? Quoi! tu prétends embrasser Dieu, et tu échappes à toi-même! O homme, ô homme! humilie-toi plutôt devant les hauteurs de la Religion, et parmi tant de ténèbres apprends du moins une chose, à savoir que tu ne sais rien.

Il y a donc des Mystères dans la nature, où nous voyons tant de prodiges incontestables, dont la raison nous est inconnue. Il y en a dans l'homme, de toutes les énigmes peut-être la plus impénétrable. Il y en a dans les arts, dont la perfection résulte d'une justesse d'ensemble, d'un fini de détails, d'une grace idéale que l'on sent si bien, mais que la langue ne saurait définir. Il y en a dans l'histoire: la flotte romaine embrasée par les miroirs ardents de la création d'Archimède, est un fait aussi difficile à com-

prendre, qu'il le serait d'en contester la certitude. Il y en a pour l'ignorance, ou plutôt tout est mystère pour elle : les Mexicains étonnés crurent voir des êtres surnaturels dans leurs premiers conquérants, montés sur des monstres guerriers, et portant dans leurs mains le tonnerre. Il y en a dans la science elle-même : telles ces deux lignes[1], connues du mathématicien, qui, prolongées à l'infini, se rapprochent sans cesse de leur courbe, sans pouvoir jamais s'atteindre ; et tant d'autres propositions démontrées à la raison, et toutefois incompréhensibles. En tout genre, nous ne connaissons que des surfaces ; sur quelqu'objet que s'exerce notre esprit, il doit commencer par croire sans comprendre, sous peine de ne savoir jamais. La Foi est le sixième sens qui redresse les erreurs, ou supplée l'insuffisance des autres ; également nécessaire à la raison et à la religion, à l'individu comme à la société, pour la vie physique comme pour la vie morale, pour le bonheur comme pour la vertu, pour les affaires humaines comme pour celles de l'éternité. La divine Sagesse, dit saint Jean Chrysostôme, n'a voulu ni tout cacher à notre curiosité, ni tout lui découvrir avec évidence : *Nec omnia tibi nota fecit, nec omnia incognita ;* et Dieu, Soleil des intelligences, nous dispense avec mesure sa lumière, comme ce flambeau du jour qui éclaire une moitié de notre globe, et laisse l'autre dans l'obscurité. Faut-il s'en

[1] Les asymptotes.

plaindre ou s'en étonner? Notre raison n'est-elle pas bornée comme nos forces, et aurions-nous plus de droit à tout connaître qu'à tout pouvoir? Philosophe! tu te plains de ne pouvoir tout comprendre; plains-toi donc aussi de ne pouvoir à ton gré transporter les montagnes, sonder de la main le grand abîme, percer de l'œil les profondeurs de la terre, et faire descendre les astres de la voûte des cieux pour les mesurer plus à ton aise. L'une de ces prétentions ne serait pas plus déraisonnable que l'autre, les limites de notre esprit étant une infirmité de notre nature, aussi bien que les limites de notre puissance et de notre action.

Et maintenant, la Religion serait-elle la seule entre toutes les sciences qui n'eût pas ses ténèbres et ses voiles, et l'incrédule, forcé de reconnaître les bornes de sa raison dans les connaissances naturelles, oserait-il exiger que tout fût évidence dans les choses divines? Serait-ce donc que le Dieu qui nous révèle tant de mystères par notre raison, par le sentiment intérieur, par le témoignage de nos sens, par la voix des autres hommes, ne pourrait pas nous en enseigner d'autres par une révélation surnaturelle, ou que nous ne fussions pas obligés de croire ceux-ci, pendant que nous sommes forcés d'admettre ceux-là? Ou bien, serait-ce parce que la Religion est d'un ordre plus élevé, qu'elle devrait être plus accessible à notre intelligence? parce qu'elle établit des relations sublimes entre les deux extrêmes,

entre la Raison suprême et la raison infirme, l'Etre infini et l'être borné, l'Etre éternel et l'être créé, ou, pour mieux dire, entre l'Etre et le néant, que la distance serait plus facile à franchir? Ainsi tout serait mystère dans la nature, abandonnée aux libres investigations de notre esprit, et tout serait clarté dans la Religion, qui doit dompter l'esprit et le soumettre à Dieu! Il y aurait des mystères dans l'homme, et il n'y en aurait pas dans le Dieu qui a fait l'homme! et parce qu'il est plus haut, plus grand, plus parfait que ses ouvrages, il serait plus à la portée de notre raison? Mais cette raison, d'ailleurs si superbe, n'a pas de sentiment plus profond que celui de sa faiblesse; et si nous la consultons sur le fait de la Religion, dans son fond le plus intime, ne nous dit-elle point qu'elle n'a pas des connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec les vérités surnaturelles, et qu'après tout, une religion sans Mystères et faite à la mesure de l'homme, porterait imprimé sur son front le cachet accusateur de sa fausseté? Il le comprit ce noble et docte chevalier [1] qui, las de tourner dans le cercle de l'erreur, vint chercher la vérité auprès de Fénelon. Eclairé par les leçons de cet illustre ami, « il sentit, ainsi qu'il le raconte lui-même, que la vraie Religion n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur, mais une sagesse mystérieuse qui subjugue l'esprit; que l'homme doit

[1] Le chevalier de Ramsay.

immoler ses idées par respect pour la Vérité éternelle, comme renoncer aux plaisirs par amour pour la beauté suprême; que l'Etre infini doit être incompréhensible à la créature; que, l'esprit une fois guéri de la présomption, on n'a nulle peine à croire qu'il y ait dans la Nature divine et dans la conduite de sa Providence, des profondeurs impénétrables à la raison humaine; et qu'enfin lorsqu'il plaît à Dieu de nous découvrir quelqu'une de ses connaissances infinies, la question n'est pas d'examiner le *comment* de ces Mystères, mais la certitude de leur révélation. »

Et les Mystères, en effet, sont tellement essentiels à la Religion, qu'il vous est impossible d'en imaginer une, qui ne soit obscure par quelqu'endroit. Vous voudriez, dites-vous, une religion de plain pied, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui ne présentât que des idées claires, accessibles à tous les esprits. Venez donc, grands réformateurs, entrez dans vos laboratoires, préparez vos alambics, allumez vos fourneaux; décomposez, refondez la Religion, ôtez-en ce que vous appelez l'alliage; réduisez-la à ses plus simples éléments. Malgré l'activité de vos dissolvants, et en dépit de tous vos procédés chimiques, cette Religion, ainsi analysée, quintessenciée, retiendra du moins l'idée d'un Dieu; vous ne pouvez en composer une à moins de frais, ni réduire à moins votre symbole. Mais ce seul article suffit pour vous confondre. Dieu, au jugement des bons esprits, est le plus inconce-

vable des Mystères ; tous les autres s'expliquent par celui-là ; celui-là seul n'a son explication que dans lui-même. La raison, qui parvient à le connaître, peut-elle s'élever jusqu'à le comprendre ? Elle nous dit qu'il existe nécessairement ; mais nous donne-t-elle l'idée d'un Etre, qui renferme en soi la raison de son existence ? Elle nous le représente éternel : quel est le philosophe qui osera se vanter de concevoir une durée sans succession de temps, ou une succession sans commencement et sans fin ? et toutefois ce Mystère de l'éternité est inévitable dans quelque système que l'on embrasse. — Immense, bien que pur esprit : comprenons nous une immensité sans étendue, ou une étendue sans matière ? — Créateur : concevons-nous un néant qui devient être, et nous formons-nous une idée de la création, que tous les sages anciens et modernes ont désespéré de comprendre ?

Parce que la Religion, si réduite et simplifiée qu'elle soit, offre encore des obscurités, irez-vous, pour en finir avec les Mystères, vous jeter, hors de toute croyance religieuse, dans les systèmes de l'incrédulité ? Mais loin de sortir des ténèbres, vous ne faites que vous y enfoncer davantage. Vous ne pouvez vous arrêter dans le déisme ; Dieu est encore là qui vous écrase de tout le poids de ses attributs ineffables ; et puis, quel étrange Mystère qu'une divinité fainéante et stupide, qui a créé le monde et ne le gouverne pas, qui voit le mal et ne le punit pas !

Descendrez-vous dans l'athéisme? Mais, la nuit est encore plus noire à cette profondeur, et comment démêlerez-vous ce chaos? Comprendrez-vous une suite d'êtres sans un premier être, et le mouvement sans un premier Moteur? Expliquerez-vous l'ordre par le hasard, la pensée par la matière, l'univers par l'anarchie des éléments? Et quelle doctrine enfin vous paraîtra plus claire et plus lumineuse, ou celle du matérialiste, qui ne promet que le même néant à la vertu la plus pure comme au vice le plus abject et le plus atroce; ou celle de l'indifférent, qui veut que l'Etre essentiellement vrai admette avec une égale complaisance les hommages de l'erreur et de la vérité; ou celle du Pyrrhonien, qui anéantit tout, et les sens et la raison, et qui ne sait que douter, jusque de sa propre existence, jusque de son doute même?

Et ici, M. F., ce ne sont plus de simples Mystères, mais bien des contradictions révoltantes; ce ne sont plus des difficultés à éclaircir, mais bien des absurdités à dévorer. Et Mystères pour Mystères, à égalité de titres, ceux de la Religion sont encore préférables à ceux de l'incrédulité; et acte de foi pour acte de foi, celui du Chrétien est encore plus raisonnable que celui de l'incrédule. Et l'incrédule, qui se pare du manteau de la sagesse et se dit esprit fort, est vraiment un esprit inconséquent, *qui coule le moucheron et avale le chameau*[1], selon l'ex-

[1] MATTH. XXIII. 24.

pression de l'Evangile; ou qui, comme parle Bossuet, *pour ne pas croire d'incompréhensibles vérités, suit l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs;* un esprit faible et sottement crédule, qui adopte, sur la foi d'une imagination délirante et contre toutes les lumières de la raison, des idées bizarres, extravagantes, que repousserait avec mépris la simplicité de l'enfance. Et le Chrétien, que l'on traite d'esprit crédule, et qui n'est que croyant, est véritablement un esprit sage, qui, dans la nécessité du choix, aime encore mieux admettre un petit nombre de dogmes obscurs, que mille systèmes monstrueux; un esprit vraiment fort, difficile en fait de Mystères, qui ne se détermine à les croire qu'après en avoir éprouvé les fondements, et dont la raison, en confessant sa défaite, a du moins l'honneur de ne céder qu'à Dieu. Et que deviennent maintenant ces éternels reproches d'absurdité que l'on adressait aux Mystères de la Religion, et qui retombent d'aplomb sur ceux de l'incrédulité? Et que devient cette grande maxime, tant répétée par tous nos philosophes, qu'il est impossible de croire ce qu'on ne peut comprendre, et que toute religion mystérieuse doit être censée fausse? Réduite à reconnaître en général la possibilité et même la nécessité des Mystères dans la Religion, l'incrédulité se rejette sur la nature de nos Mystères chrétiens, qu'il nous faut justifier plus en détail dans la deuxième partie.

2e PARTIE. MYSTÈRES EN PARTICULIER. Quand vous entendrez nos philosophes se faire les apologistes de la morale chrétienne, s'extasier devant les préceptes de l'Evangile, en admirer la pureté, la sublimité, en proclamer même la divinité, défiez-vous de ces hommages hypocrites qu'ils ne prodiguent si libéralement à la morale, que pour acheter le droit d'insulter impunément à nos Mystères. Qui n'a pas lu cet éloge si fameux de l'Evangile, l'une des plus belles pages que la religion ait inspirées à l'éloquence humaine [1]? Après ce rapprochement magnifique *du fils de Sophronisque, dont la vie et la mort sont d'un sage, et du Fils de Marie, dont la vie et la mort sont d'un Dieu*, vous croyez que l'éloquent sophiste va tomber aux pieds de Jésus-Christ.... Non, il aime mieux se contredire que de céder à son propre entraînement; et peu après, vous êtes tout étonnés d'entendre sortir de sa bouche ces étranges paroles : Qu'*avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ou d'admettre.* A sa suite, la tourbe philosophique n'a cessé de répéter, avec la même inconséquence, les mêmes déclamations : « A quoi bon cette multitude de dogmes, vaines abstractions, spéculations arides? Nous rend-elle plus savants, en sommes-nous meilleurs ou plus heureux? » Vous le voyez, M. F., notre marche est

[1] J.-J. Rousseau. *Émile*.

tracée; chacune de ces objections demande une réponse, et je réponds qu'en effet les Mystères contribuent puissamment à notre instruction, à notre vertu et à notre bonheur.

1° *Instruction.* Je dis à notre instruction. Quand les Mystères ne nous révèleraient autre chose que cette faiblesse de nos facultés que nous sommes si jaloux de nous dissimuler, et que sans reculer les limites de notre esprit, ils ne feraient que nous découvrir où elles sont fixées, ne nous donnassent-ils enfin d'autre lumière que de nous montrer nos ténèbres, ils nous apprendraient encore la vraie sagesse; mais ils ne bornent pas à cette seule leçon leurs utiles enseignements. La Trinité, premier mystère de notre foi, étend et agrandit nos idées, en nous découvrant de nouveaux rapports dans la Divinité. J'estime et j'honore, comme je le dois, les sciences humaines; mais je prie aussi que l'on veuille bien compter la science divine pour quelque chose. Eh! quoi! l'astronome se croit payé de ses longues veilles et de ses éternelles observations, lorsqu'il est parvenu à révéler au monde une planète jusqu'alors ignorée. A cette grande nouvelle toutes les académies, toutes les sociétés savantes sont en émoi, et saluent par un long cri de surprise et d'admiration l'heureux calculateur qui a soulevé un coin du voile dont se couvrent les régions étoilées. Le naturaliste, l'antiquaire, le poète, l'aventureux navigateur s'en reviennent satisfaits d'un voyage autour

du globe, lorsqu'ils ont pu découvrir, l'un un animal rare, une plante curieuse qui complettent nos riches collections; l'autre, quelques débris d'anciens monuments échappés aux ravages du temps et aux ravages des hommes; celui-ci, de nouvelles couleurs, de nouvelles images, propres à embellir et animer ses tableaux; celui-là, une île inconnue où il puisse établir un comptoir et implanter une colonie. N'y aurait-il donc que la science de Dieu, de toutes les sciences la plus noble sans contredit, la plus morale, la plus digne de l'homme, la plus féconde en résultats pour la société, où de nouvelles découvertes fussent sans importance, et dont il fût indifférent de voir s'étendre l'horizon? Il vous suffit, dites-vous, de savoir qu'il y a un Dieu, sans vous embarrasser de sa nature et de son mode d'existence; mais cette unité de Dieu, si vous y prenez garde, le monde ne l'a bien connue, et nous ne la connaissons bien nous-mêmes que par le dogme de la Trinité. Nous sommes redevables de l'une comme de l'autre vérité à la même révélation. Oui, c'est l'Eglise, par la voix et les instructions réitérées de ses pasteurs, qui, à force d'inculquer à notre enfance la Trinité des personnes dans l'unité de nature, a fini par accoutumer nos esprits à ne connaître qu'un Dieu, et par bannir cette multitude de divinités dont l'imagination, toujours plus puissante que la raison, s'obstinait à peupler le ciel.

Et certes, nous ne voyons pas qu'elle soit indif-

férente à notre instruction, cette doctrine qui nous montre un Dieu sorti de Dieu, *comme l'image réalisée de sa substance*[1]; sorti de Dieu comme le rayon sort du soleil sans s'en séparer, et portant toujours en lui toute la vertu de son principe; sorti de Dieu, comme la pensée sort de l'esprit en y demeurant toujours; sorti de Dieu comme son Fils, comme un autre lui-même, Dieu comme lui, un même Dieu que lui, et produisant avec son Père, dans une égalité parfaite, l'Esprit qui leur sert de lien. Que de hautes conceptions, que d'*illuminations presque divines* le grand Bossuet, et après lui nos penseurs les plus profonds, n'ont-ils pas puisées dans la contemplation de ce Mystère auguste! Quels riches aperçus! Quels rapprochements admirables entre la Trinité céleste, épuisant sa fécondité dans les justes termes de puissance, d'intelligence, d'amour, et la trinité humaine, qui est aussi intelligence pour connaître la vérité, volonté pour l'aimer, puissance pour la réaliser par ses œuvres; entre Dieu, qui ne se connaît que par son Verbe, et l'homme, ne se connaissant peut-être aussi que par sa parole qui lui révèle sa pensée? On lit, dans Platon et dans les plus anciens philosophes, quelques traits à peine ébauchés de ce Mystère, et l'on admire la puissance de génie qui les a mis sur la voie de ces connaissances sublimes. Pourquoi n'admirerait-on pas ces mêmes idées dans l'Evangile, où elles nous

[1] Figura substantiæ ejus. HEB. I. 3.

sont entièrement développées, si ce n'est avec une clarté parfaite, du moins dans un jour aussi favorable aux méditations du sage, que convenablement proportionné à la faiblesse commune des esprits.

Le péché originel, fondement des mystères de la terre, comme la Trinité est le fondement des Mystères du ciel, ne nous ouvre pas une source d'instructions moins abondante. Le mal est sur la terre: hélas! c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais comment en expliquer l'origine? Les philosophes [1] de tous les temps se sont vainement épuisés pour trouver le mot de cette énigme. Attribuer le mal à un Dieu bon, la raison ne peut s'y résoudre. De là cette absurde supposition de deux principes éternels, l'un bon et auteur du bien, l'autre mauvais et auteur du mal, et tant de systèmes tous plus extravagants les uns que les autres, et dont le moindre inconvénient était d'expliquer une chose obscure par de plus grandes obscurités. Mais c'est principalement dans l'homme que la difficulté se resserre par un nœud plus inextricable : il faudrait emprunter à Pascal sa langue pour peindre cet être étonnant, mélange inconcevable d'orgueil et de misères, de bassesse et de grandeur, aussi faible dans ses moyens que vaste dans ses désirs; esclave du vice avec l'amour de la vertu ; altéré du bonheur et se contentant du plaisir; juge de toutes choses,

[1] Orientaux, Mages, Grecs, Pythagore, Empédocle, Anaxagore, Aristote, etc.

imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et rebut de l'univers[1]. O Dieu ! quelle chimère est-ce donc que l'homme[2] ! et qui donc débrouillera ce chaos, qui nous donnera la clef de ces contradictions, qui lèvera ce grand scandale de la raison humaine ? Le mystère du péché d'origine. Il vous montrera l'homme auteur du mal moral par l'abus de sa liberté, et justement puni par le mal physique, pour rentrer par le châtiment dans l'ordre dont il s'était écarté par le crime ; l'homme déchu d'un état primitif où tout était bien, roi tombé du trône, mais conservant encore dans sa disgrace un rayon de sa majesté première. Et par là seulement sont expliqués et les désordres du monde physique et les désordres du monde moral, et par là sont conciliées toutes les contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et par là s'explique aussi l'histoire ; car c'est par là que se voit le motif de ces expiations, de ces libations, de ces sacrifices sanglants qu'un sentiment confus de leur chute avait conseillés à tous les peuples du monde, comme pour purifier la vie humaine empoisonnée dans sa source ; et là enfin se trouve l'unique solution raisonnable d'une difficulté qu'il importe le plus à l'homme d'éclaircir, mais qui fut dans tous les temps l'écueil de sa sagesse.

Cependant la race humaine, tombée de si haut,

[1] Pensées de Pascal, ch. 23.

[2] Domine, quid est homo? PS. VIII. 5.

impuissante à se relever d'elle-même, appelle à grands cris un Médiateur qui la replace dans les rapports que le péché a détruits; et ici se présente un troisième Mystère, qui rapproche les deux autres, le Mystère de J.-C., milieu entre les extrêmes, moyen qui nous ouvre l'accès auprès du Père, Dieu homme pour unir en lui seul ce qui était divisé, abattre le mur de séparation, pacifier ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre, et faire embrasser dans sa personne le pardon et le repentir, la justice et la miséricorde[1]; glorieux Réparateur qui rétablit l'ordre dans la société des intelligences, élève notre néant, comble l'espace immense qui nous sépare du premier Etre, renouvelle la nature par la grace, expie notre orgueil par ses opprobres, notre abondance par son dénuement, nos joies par ses douleurs, éteint la foudre dans son sang. Que vous semble maintenant de cet édifice si régulier dans son ensemble, si bien lié dans toutes ses parties? voyez-vous comme un Mystère en appelle un autre, comme ils s'enchaînent tous dans un ordre si convenable qu'on ne peut en déplacer un seul, sans déranger le plan de cette divine construction? Sont-ce des mots vides d'idées, de stériles abstractions que ces dogmes admirables par qui nous sommes initiés à une si haute philosophie, et n'est-ce pas une assez belle instruction que celle qui nous fait connaître Dieu, nous-mêmes et le Médiateur? — Mais il y reste en-

[1] Voyez Épît. aux Éphés. II. 14 et suiv.

core des obscurités. — Sans doute; voyageurs sur la terre, ce n'est qu'à la hauteur du ciel qu'il nous sera permis de lever tous les sceaux du livre mystérieux ; mais faut-il que les ténèbres qui les couvrent nous rendent injustes envers la lumière qu'ils font briller à nos yeux ? et tous nos systèmes philosophiques ou religieux, sans être plus clairs, qu'ils sont petits auprès de celui-là !

2° *Vertu*. Les Mystères chrétiens, déjà si utiles à notre instruction, nous offrent encore de puissants encouragements à la vertu. La morale de l'Evangile, sans doute, est belle et ravissante; mais que serait-elle sans les Mystères, dont on veut la séparer ? Un vain appareil de grandes maximes, de magnifiques sentences, mais dépourvues d'une autorité qui les consacre, et de motifs qui les persuadent à la volonté; elle serait ce que sont nos recueils d'adages et d'apophtegmes, nos essais sur les mœurs, nos traités philosophiques sur les devoirs, admirables à lire, chefs-d'œuvre, si vous le voulez, mais qui ne peuvent réussir à corriger un vice, à étouffer une passion, à faire éclore une vertu. Et cette morale si pure du Christianisme, les écrivains philosophes ont bien daigné quelquefois la copier, faute de mieux. D'où vient qu'elle est froide et morte dans leurs écrits, si ce n'est qu'elle est privée de son principe de vie, semblable à ces plantes exotiques qui ne peuvent fleurir et porter des fruits hors de leur terre natale ? Non, non, point de morale efficace sans une

sanction qui ôte tout prétexte à la désobéissance, toute excuse à la révolte; et quelle sanction plus imposante que celle de nos Mystères, qui nous porte à l'accomplissement des préceptes par le double motif de l'autorité et des exemples d'un Dieu?

Philosophes! vous exhortez bien les hommes à s'aimer comme frères, comme membres de la grande famille, à s'unir par les liens d'une philantropie universelle, sans égard à la différence des cultes, aux rivalités des nations. Vos phrases sont belles; il est fâcheux seulement que ce soit des mots et rien de plus. Car enfin, à ne consulter que la raison et la nature, quel intérêt puis-je prendre, quels sentiments puis-je donner à des êtres dont je n'ai rien à espérer ni à craindre, à tant de races diverses, de peuples et de tribus, dont il n'est pas sûr, selon vous, que leur origine soit commune avec la mienne? Me supposez-vous en réserve un fond de sensibilité assez abondant pour en prodiguer ainsi sans motif raisonnable? et, lorsque j'ai peine à vivre en paix avec mes voisins et mes proches, pouvez-vous, de bonne foi, me commander l'amour du genre humain? Mais quand la religion nous présente un Dieu Père et Créateur de tous les hommes formés à son image; quand elle nous propose pour règle et pour modèle de nos affections, trois personnes divines, n'ayant ensemble qu'un même sentiment, une même opération, une même

volonté, et qu'elle nous exhorte à être unis[1] comme le Père est uni au Fils dans un même esprit d'amour ; quand elle nous invite à nous aimer les uns les autres comme J.-C. lui-même nous a aimés, et que je vois cet Homme-Dieu donner sa vie pour ses frères, pour tous les enfants d'Adam, sans distinction du juif et du gentil, du samaritain et de l'infidèle : je sens alors l'obligation de la charité fraternelle, j'en connais la mesure, j'en comprends l'étendue et je m'estime heureux de suivre les pas de mon Maître.

Vous me recommandez l'humanité, la bienfaisance, et je ne puis nier que votre éloquence n'arrache quelquefois à mon avare pitié des larmes.... et peut-être aussi quelques magnifiques deniers, fastueusement inscrits dans nos annales publiques. Mais quand la religion m'apprend que le bien que j'aurai fait à un malheureux, je l'aurai fait à Dieu même ; que c'est J.-C. que je revêts, que je nourris, que j'assiste dans la personne des pauvres, Lui que je visite dans les prisons et les hospices, Lui que je reçois dans le voyageur sans asile : le motif de la Foi se joignant alors à ma sensibilité naturelle, mes mains s'ouvrent avec mon cœur, les secours se proportionnent aux besoins ; je ne crains plus d'obliger des ingrats, de m'imposer des privations, et il me suffit que mes aumônes soient écrites dans les fastes du Ciel.

[1] Ut sint unum sicut et nos. JOAN. XVII. 11.

Vous me prêchez la patience; vous me dites qu'il est beau de se montrer plus grand que la fortune, de supporter l'injustice, de vaincre les douleurs, et *qu'après tout l'homme ne souffre qu'autant qu'il veut souffrir*[1]. Ce sentiment me paraît héroïque; mais, au premier revers, ma faible nature succombe, et je ne veux plus être consolé. Oh! qu'il m'instruit bien mieux, et qu'il me fortifie bien plus que tous vos discours, le Mystère d'un Dieu souffrant et le mépris et la pauvreté, et la violence et l'ingratitude, et les douleurs et la mort et la croix, sans qu'un murmure échappe à sa résignation sublime!

Vous me vantez les charmes de la douceur. J'admire cette vertu, je l'aime dans les autres; pourquoi faut-il que vos beaux raisonnements ne domptent pas une colère? Vous voulez que j'accorde à mon ennemi un pardon généreux. Hélas! et ma fureur s'allume au sentiment d'une injure, et je brûle de la laver dans le sang du misérable qui a osé m'outrager. Mais quand je recueille de la bouche de Jésus cette parole aimable : *Apprenez de moi que je suis doux de cœur;* quand je jette les yeux sur la Croix de mon Maître, et que je lis dans ses regards mourants la grace de ses bourreaux; ah! je l'avoue, quelque chose de cette douceur divine a passé dans mon âme attendrie, et je ne puis refuser le pardon à Celui qui a si bien acquis le droit de me le commander. Et combien d'autres vertus que vous ne

[1] Sénèque.

soupçonnez peut-être pas, que du moins vous n'enseignez pas, prennent leur source dans nos Mystères ! L'humilité, qui ne peut nous être inspirée que par le sentiment de notre chute et du besoin de la grace ; la mortification, qui n'a son attrait que dans une courageuse émulation des souffrances du Sauveur ; l'amour de Dieu, le principe le plus pur et le plus actif de l'amour des hommes. Vous admirez, sans pouvoir le comprendre, ce détachement, cette abnégation de soi-même qui éclate dans les héros du Christianisme, ces austérités des anachorètes plus effrayantes encore que leurs déserts, cette ardeur pour le martyre, glorieux privilège de notre Eglise, ce zèle, cette soif, cette passion de gagner des âmes au prix de son repos, de sa santé, de sa vie même, sans autre espérance que le ciel, et cette hauteur de perfection qui fait tant d'honneur à la nature humaine ; mais, si vous ne la savez pas, je vous en dirai la cause : la Foi, rien que la Foi, la Foi toute seule a fait ces miracles ; la Foi, la première des puissances, à qui seule il est donné de tout féconder, de tout vivifier, comme c'est le propre de l'incrédulité de tout paralyser et de tout refroidir.

Aussi, voyez la différence de la morale toute seule, même la plus pure, d'avec la morale animée par la Foi de nos Mystères. Vous dissertez, dans vos écoles et dans vos académies, sur les passions, leurs causes et leurs remèdes ; et la Fille de Charité va

panser, de ses mains innocentes les plaies que vos passions ont ouvertes. Vous déclamez contre l'esclavage; et le Frère de la Rédemption fait tomber les fers d'un captif, et le missionnaire s'enferme dans les mines avec les esclaves noirs pour les appeler à la liberté des enfants de Dieu. Vous appelez de vos vœux, au milieu de doux et brillants loisirs, le progrès des lumières; et l'ouvrier évangélique traverse l'Océan, passe les grands lacs et les grands fleuves sur un canot d'écorce, perce les forêts profondes pour civiliser les barbares. Otez les Mystères, ôtez la Croix au monde, ôtez la persuasion qu'un Dieu s'est fait le compagnon et la victime de nos misères, et substituez à cette croyance la doctrine de l'incrédulité; la morale demeure intacte dans vos livres, mais elle perd son ascendant sur les cœurs; on remplira peut-être les devoirs faciles; mais ne demandez plus à l'homme de fortes vertus; n'attendez plus de lui l'esprit d'immolation et de sacrifice, qui est l'âme et le nerf des sociétés; vous n'aurez à sa place que froid calcul, sordide intérêt, ignoble égoïsme; et la société périra, comme périt tout être quand le cœur est glacé.

3° *Bonheur*. Je dis enfin que les Mystères du Christianisme contribuent à notre bonheur. N'est-ce pas, en effet, un bonheur pour nous, que de savoir que Dieu nous aime; que l'homme, bien que faible et pécheur, est toujours cher à sa tendresse? Or, M. F., nos Mystères ne sont pour la plupart que des té-

moignages, d'éclatantes manifestations de l'amour de Dieu pour les hommes. Vous voyez un Dieu dans la crèche; votre raison étonnée se demande : Comment cela se peut-il? Mais avec quel attendrissement votre cœur entend cette réponse : C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum!* Vous voyez un Dieu sur la Croix, et votre esprit se scandalise, et vous vous écriez encore une fois : Est-il possible?... Mais une voix sort de cette Croix sanglante qui vous dit : C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum*. Vous voyez un Dieu sur l'autel, mais un *Dieu sans gloire*, un *Dieu caché*, *anéanti*; et vos sens se révoltent, et votre bouche répète cet éternel murmure de l'incrédulité. Mais un sentiment d'amour plus vrai, plus fort que toutes les difficultés, vous dit encore : *Dieu a tant aimé les hommes!.... Sic Deus dilexit mundum*. Nous pouvons le dire avec assurance, le Christianisme tout entier n'est que la sublime réalisation d'une magnifique pensée d'amour, un Dieu enfant, un Dieu mourant, un Dieu hostie; toute notre foi se réduit à cette simple et délicieuse parole : Nous croyons que Dieu nous aime : *Credidimus charitati*. De là, M. F., quelle source intarissable de consolations et de joies! et que reste-t-il encore à craindre ou à désirer, et que peut-il manquer au bonheur, quand on est sûr de posséder le cœur d'un tel Ami et la tendresse d'un tel Père?

[1] JOAN. IV. 16.

L'incrédule, au contraire, ne peut se persuader que Dieu l'aime ; et voilà pourquoi il est à plaindre et vraiment malheureux. Son Dieu est le hasard, ou la nécessité, ou la nature, ou un génie capricieux et malfaisant, toutes divinités muettes qui ne disent rien au cœur de l'affligé. Aussi, sur cette terre, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens dans une proportion si effrayante, dès que les créatures lui manquent, il n'a plus d'autre ressource que le désespoir. Appellera-t-il au secours de sa faiblesse ces grands mots de destinée, de fatalité, de compensation? tristes consolations, consolations désolantes et plus amères encore que ses chagrins. Mais le Chrétien, le vrai fidèle, qui pourrait troubler sa vie? Je ne vois que le mépris ou la douleur. Le mépris? ah! son Dieu a été abreuvé d'opprobres. La douleur? son Dieu est mort dans les tourments. Un regard jeté sur la Croix console toutes ses peines; une seule communion peut fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir. Il éprouve de la joie jusque dans ses souffrances en les unissant à celles de son Dieu, et sent renaître une volupté ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Non, quand les Mystères n'auraient que cette vertu, ils seraient divins, car il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire trouver de la douceur dans la Croix. On ne manque pas de répéter jusqu'au dégoût, et d'exagérer avec passion tout ce qu'un faux zèle d'orthodoxie a coûté de sang à l'humanité; mais on ne dit pas

tout ce que la Foi de J.-C. a essuyé de larmes et adouci d'amertumes. Et moi aussi, je pourrais raconter tous les maux qu'ont produits, je ne dis pas l'abus, le prétexte, mais les conséquences immédiates des principes d'une fausse philosophie; mais on ne dira pas qu'elle ait jamais procuré une seule consolation véritable dans la vie, ni surtout à la mort.

La mort, c'est toujours là qu'il faut en venir, et nos Mystères ont encore le secret d'adoucir ce passage. Approchez, philosophe, de ce lit de douleur, avec vos doctrines de matérialisme, d'athéisme, et toutes vos recettes d'incrédulité; dites à ce malade qui voit fuir le monde, à qui la vie échappe, *qu'il va se réunir au grand tout*, que la comédie est jouée; *qu'au fond il est aussi naturel de mourir que de naître*[1]; que ses molécules évaporées vont subir d'autres formes et servir à d'autres usages. Ah! quelle horreur! S'il fut un des heureux du siècle, vous rendez son agonie plus déchirante; s'il est pauvre et infortuné, vous lui faites maudire la nature entière! Ah! venez plutôt auprès de ce mourant, ministre d'une Religion consolante; parlez-lui de ce Dieu qui a goûté la mort et en a ôté toute la lie; rappelez-lui que le Chrétien ne meurt pas, que son âme va rejoindre son Créateur, qu'un jour son corps même lui sera rendu dans un état de gloire et de félicité immortelle. Déjà l'espérance brille sur son front; son œil s'anime et regarde le ciel; l'image

[1] J.-J. Rousseau.

d'un Dieu mourant, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde. Il va trouver son Juge, mais il a reçu son Sauveur, et muni du Viatique céleste, il entre avec joie dans le chemin de l'éternité !

O mon Dieu! que votre Religion est belle! *je vous rends graces pour la grande gloire dont vous la faites briller à mes yeux!* Qu'elle est belle encore une fois, belle dans son tout, belle dans chacune des parties qui la composent ! Mais aussi qu'elle est forte ! forte comme cette *tour de David, d'où pendent mille boucliers* [1], impénétrables aux traits de ses ennemis. Sous quelqu'aspect qu'on l'envisage, elle se montre éclatante de divinité. Désespérant de l'entamer par ses fondements établis sur les miracles, cimentés du sang des martyrs, enracinés dans les siècles, et dont la fermeté a usé tant de marteaux, las de tourner sans succès autour de ce monument inébranlable, l'incrédule s'est avisé de disputer sur sa hauteur, et n'a pas voulu comprendre que la religion n'est si haute, que parce qu'il est petit lui-même ; il l'a donc attaqué dans ses mystères, et voilà que de ces obscurités vénérables sort une lumière inattendue qui confond l'audacieux blasphémateur. Oui, ils sont divins ces mystères, source d'instructions profondes, ame des vertus, charme et consolation de la vie et de la mort, ces mystères que l'homme

[1] CANT. IV. 4.

n'eût jamais inventés, et qui, déjà prouvés par des faits au-dessus de toute contradiction, se défendent encore par eux-mêmes, et trouvent dans leur propre fond une justification victorieuse : *Testimonia Domini vera, justificata in semetipsa.* Mais, vous l'avez dit, Seigneur, c'est le privilège des cœurs purs de goûter, de sentir, de voir presque les choses de Dieu : *Mundi corde Deum videbunt.* Et comment, en effet, la lumière divine percerait-elle l'épais nuage qui se forme autour d'un cœur impur, d'une âme toute réfugiée dans les sens, devenue chair et matière? Et qu'y a-t-il de commun entre cette boue et le rayon céleste qui illumine le juste? est-ce la faute de la lumière, si les ténèbres ne peuvent la comprendre? Voulez-vous donc, M. F., écarter les doutes, écartez les vices; voulez-vous voir plus clair dans les objets de la foi, lavez-vous, purifiez-vous, ôtez le mal de vos pensées, levez cet obstacle de corruption et d'immondices qui empêche le divin Soleil d'envoyer ses rayons jusqu'à votre œil intérieur. Alors vous recevrez ce sens nouveau dont il est parlé dans les Écritures, ce sens plus sûr et plus parfait que les autres, ce sens de l'homme spirituel qui nous donne l'intelligence des vérités surnaturelles, et nous fait connaître le vrai Dieu, et son vrai Fils, et sa vraie Religion.

SERMON

SUR L'HUMILITÉ

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE, LE 16 DÉCEMBRE 1827
TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Ubi est humilitas, ibi et sapientia.
Où se trouve l'humilité, là est aussi la sagesse.
Prov. XI. 2.

L'Humilité, M. F., est une vertu toute évangélique. Les anciens sages ne l'avaient pas connue, ne l'avaient pas même soupçonnée; les sages modernes la connaissent et la méprisent; et que peut-il en effet y avoir de commun entre une philosophie toute fondée sur l'orgueil du *moi* humain et la doctrine céleste qui anéantit tout l'homme devant Dieu? Mais si nous ne pouvons réconcilier cette belle vertu avec ses aveugles détracteurs, nous devons du moins la venger de leurs dédains et de leurs injustes déclamations. Écoutez le monde et les oraclesde sa fausse sagesse: il vous dira que l'Humilité est une faiblesse indigne

d'une âme élevée, qu'avec elle rien de grand ne peut être conçu ni exécuté, qu'elle interdit l'émulation de la gloire, brise les ressorts d'une ambition généreuse, et n'est propre enfin qu'à ces âmes étroites à qui la nature a refusé l'énergie du caractère et la conscience de leur dignité naturelle. Essayons de prouver que loin d'être une faiblesse, l'Humilité chrétienne est un principe de force, qu'elle est de plus une source de paix, en sorte que dans cette vertu est renfermé tout le secret de la véritable sagesse : *Ubi est humilitas, ibi et sapientia.* Tel est le plan et la division de ce discours. *Ave, Maria.*

1re PARTIE. L'HUMILITÉ PRINCIPE DE FORCE. L'homme n'est si faible, M. F., que parce qu'il présume trop de lui-même ; il prend pour de la force ce qui n'est au fond que de l'enflure ; et voilà pourquoi il est bientôt contraint de descendre de la hauteur de ses pensées, et de retomber sur son néant, du sommet de ses espérances évanouies. Qu'a-t-il manqué à cet homme ambitieux pour arriver à cette fortune, vers laquelle il marchait d'abord avec un succès si rapide? Rien que de se connaître lui-même et de connaître Dieu. Qu'a-t-il manqué à cet autre pour se maintenir à ce haut degré d'élévation, toujours si voisin d'une chute profonde? Rien encore que de mesurer ses forces et de compter Dieu pour quelque chose dans la balance où se pèsent nos destinées. C'est l'histoire de tous les siècles et de tous les hommes, depuis l'obscure ambition du chef de famille pour

l'agrandissement de sa maison, jusqu'aux efforts du philosophe pour la régénération de l'espèce humaine; depuis la prétention du sage qui travaille à se dompter et à se vaincre lui-même sans autre aide que sa raison, jusqu'aux projets du conquérant qui veut asseoir son trône sur la ruine des nations vaincues. Pourquoi., M. F.? Parce que, encore une fois, l'orgueil ne fonde rien, ne conserve rien, pas plus la fortune que le bonheur, ni la vertu que la vraie gloire; ou que s'il vient à réussir dans quelqu'entreprise, il ne peut donner aucune force ni aucune durée à ses ouvrages.

L'Humilité, au contraire, en marchant par des voies opposées, triomphe de tous les obstacles, et arrive infailliblement à son but; mais pour raisonner sur cette vertu, il est nécessaire de la bien comprendre, puisque c'est pour l'avoir mal comprise, que le plus grand nombre l'a dédaignée. L'Humilité chrétienne n'est point, comme on voudrait le faire croire, cette bassesse d'une âme rampante qui s'avilit devant l'homme sans aucun regard à la divinité; elle n'exige point de l'homme qu'il méconnaisse les dons qu'il tient du Ciel, et le bien que Dieu a mis en lui; elle s'accorde si bien avec le sentiment de notre dignité, que loin de l'affaiblir ou de l'éteindre, elle l'élève, l'épure et l'agrandit. L'Humilité ne ressemble guère non plus à cette modestie aujourd'hui si vantée dans le monde, vertu d'imitation, ou plutôt, si je l'ose dire de contrefaçon, qu'une

société vieillie et désormais trop faible pour comprendre les vertus fortes et dévouées, a voulu substituer à la sainte austérité de l'Humilité véritable. Enfin elle ne consiste pas seulement dans cette stérile connaissance de nous-mêmes, qui va bien jusqu'à convaincre notre esprit de notre néant et de nos misères, chose facile et de peu de mérite, mais qui ne s'étend pas jusqu'à cette persuasion du cœur qui détermine la volonté et qui influe sur les œuvres. Dans tout cela, il peut bien y avoir des ressemblances plus ou moins apparentes avec l'Humilité; mais tout cela n'est point l'Humilité chrétienne.

En quoi donc, M. F., ferons-nous consister cette vertu? Le voici : la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, tels sont les deux fondements sur lesquels l'Humilité repose, et c'est de là qu'elle tire sa force toute-puissante. En effet, si elle n'enseignait à l'homme qu'à se défier de lui-même, sans lui offrir un Dieu pour appui, on conçoit aisément qu'il s'abattrait bientôt sur le penchant de sa faiblesse; si elle l'invitait à se confier en Dieu sans l'avertir en même temps de se défier de lui-même, il se laisserait emporter à une audace insensée; mais soutenu par ces deux ancres dont l'une touche au ciel, et l'autre au néant, il a trouvé le vrai point d'appui d'où l'Humilité, comme un levier puissant, peut remuer l'univers.

Et quel obstacle, en effet, pourrait déconcerter l'homme intimement pénétré de la double persuasion

qu'il ne peut rien par lui-même, et qu'il peut tout avec Dieu ? Le plus souvent, ce qui nous fait manquer le but de nos entreprises, d'ailleurs les plus louables, ce sont les faux calculs d'un orgueil démesuré qui nous préoccupe de l'idée de notre supériorité, et les inspirations trompeuses d'une confiance aveugle en nos ressources, en nos lumières, en notre habileté; confiance qui s'évanouit bien vîte et nous laisse seuls avec notre impuissance, ou qui se tourne même en découragement, dès qu'elle rencontre des difficultés qu'elle n'a pas prévues, ou qu'elle avait méprisées en les voyant de loin : ainsi qu'un philosophe, épris des charmes de la vertu, s'étudie à en réaliser dans son âme la ravissante image; sûr de sa volonté, il ne doute pas un moment du succès de ses efforts; mais comme il n'a compté que sur lui-même, sa présomption déçue le livrera bientôt sans défense à la merci de ces passions qu'il croit avoir étouffées et qui sont encore vivantes au fond de son cœur. Telle fut l'erreur de ces Stoïciens superbes, qui prétendaient n'avoir besoin que d'eux-mêmes pour se perfectionner, ne demandant aux dieux que les années, et se faisant forts de trouver dans leur propre fond la vertu; cette vertu fastueuse dont ils faisaient leur idole, ils finissaient toujours ou par la démentir, comme Caton, ou par la renier, comme Brutus. Telle est encore l'erreur de ces sages modernes, ennemis de la grace de Jésus-Christ, et prôneurs infatigables de la bonté native de l'homme, qui ne cessent de lui dire et de se dire à

eux-mêmes avec un accent pénétré : « Soyons justes, soyons vertueux ; il suffit; » comme s'il était à leur pouvoir de se donner cette justice et cette vertu. Et que produisent toutes ces doctrines renouvelées de Pélage et de Zénon? Dans les paroles, une rigidité de principes, et une austérité de morale qui éblouissent le vulgaire et ne trompent que les simples; et dans les œuvres, une facilité, une licence, un libertinage de mœurs qui étalent à tous les regards les faiblesses de l'orgueil et sa stérilité pour toute espèce de bien.

Mais qu'un philosophe chrétien, et pour citer un exemple, qu'un saint Paul, dans l'ardeur de sa grande âme, se dévoue au culte de la vertu et s'engage à la poursuite de la perfection; ne craignez pas qu'il s'arrête dans sa marche persévérante, ni qu'il recule devant les hauteurs qu'il lui faudra franchir. A l'entrée de la carrière, il commence par se dire : Je ne suis rien, *Tametsi nihil sum;* mais plus je suis faible, plus je suis fort, *Cùm infirmor, tunc potens sum;* je ne puis rien, mais je puis tout en celui qui me fortifie, *Omnia possum in eo qui me confortat*. Allez, généreux Apôtre, dans cette humilité qui fait votre force : *Vade in hâc fortitudine tuâ.* Allez; avec un tel langage et de tels sentiments, il n'est point d'ennemis que vous ne puissiez abattre, point de victoires que vous ne puissiez remporter sur vous, sur le monde et sur l'enfer, point de vertu si sublime, dont vous ne puissiez être et le héros et

le martyr ! Il pourra bien ensuite se rendre le témoignage qu'il a travaillé plus que les autres, et que la grace de Jésus-Christ n'a pas été vaine en lui ; mais de peur que l'orgueil ne trouve sa part dans cet aveu d'une âme franche et vraie, voyez comme aussitôt il se hâte d'ajouter, qu'au reste il ne veut mettre sa gloire que dans ses infirmités, et que pour ces grandes choses qu'il vient d'énumérer, ce n'est pas lui, après tout, qui les a faites, mais la grace de son Dieu : *Non ego solus, sed gratia Dei mecum.*

Et c'est de là, M. F., que l'Humilité a été appelée par les docteurs de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle, ces hommes si versés dans la science de Dieu et dans la connaissance d'eux-mêmes ; c'est de là, dis-je, que l'Humilité a été appelée le fondement des vertus ; le fondement, parce que sans elle il ne peut y avoir de vertu solide, constante et désintéressée. C'est de là que l'on est encore à trouver un homme chaste qui n'ait été humble, et un homme vraiment humble qui n'ait été tout à la fois juste, sincère, tempérant, charitable et miséricordieux. Or, si vertu veut dire force, quelle n'est donc pas la puissance de l'Humilité, qui enfante, nourrit, perfectionne et porte à elle seule toutes les autres vertus ? Chose admirable, l'Humilité paraît au premier regard la plus faible et la plus abjecte des vertus chrétiennes ; mais, semblables à ces balayures et à ces viles immondices dont les sels nourriciers donnent à la plante sa sève et la couronnent enfin de fleurs

et de fruits, c'est de cette Humilité même, en apparence si méprisable, que les vertus les plus admirables tirent tout leur éclat, toute leur force et toute leur beauté !

L'Humilité, qui donne à l'homme tant d'énergie dans le travail intérieur de sa perfection, ne la seconde pas moins efficacement dans l'action extérieure et ces entreprises généreuses qui demandent du courage et de la persévérance. Vous entendez mal cette vertu si, parce qu'elle ne nous prêche qu'abjection et mépris de nous-mêmes, vous en concluez qu'elle nous rend incapables de constance et de résolution. L'humble s'abaisse, il est vrai; mais il se relève, comme le ressort comprimé qui réagit avec plus de force; il s'abaisse dans le sentiment de sa misère, il se relève dans le sentiment de la confiance qu'il a mise en Dieu. C'est l'orgueil, au contraire, d'abord entreprenant et déterminé, lequel cède aisément à des résistances qui peuvent compromettre les douceurs et la sûreté de l'égoïsme. On connaît les intentions philantropiques de ces apôtres de la sagesse humaine qui rêvent le bonheur de l'Humanité; qu'ont-ils fait? que feront-ils pour elle? iront-ils, pour ce qu'ils appellent éclairer, réformer le genre humain, iront-ils immoler leur repos, braver les dangers et dévorer les dégoûts attachés à la mission difficile de changer les idées et les habitudes des hommes? Non, sans doute, et plutôt que de se contraindre, se bornant à des regrets et

à des vœux stériles, ils laisseront aller le monde qui n'en ira pas plus mal pour cela. Mais à l'humble disciple de l'Evangile, qui médite de grandes choses pour la gloire de son Maître et le bonheur de ses semblables, qu'importent les traverses, les mépris, les persécutions? il lui suffit de savoir qu'il travaille pour son Dieu. Dès lors ce n'est plus son œuvre, mais l'œuvre de Dieu même; et ce grand Dieu saura bien la faire triompher, malgré la foiblesse de l'instrument dont il daigne se servir. Inaccessible à toutes les craintes, supérieur à tous les évènements qui peuvent lasser ou ébranler la constance humaine, il va droit à son but, d'un pas toujours ferme et d'une volonté toujours égale. Faut-il affronter les périls, les supplices, la mort? il dira comme saint Paul : Je sais bien que les fers et les tribulations m'attendent; mais je ne crains rien de toutes ces choses, et je ne mettrai jamais ma vie à un plus haut prix que mon devoir, pourvu que je consomme ma course et la tâche que Dieu m'a confiée. Faut-il essuyer les mépris, plus redoutables que la mort même? comme le même Apôtre, il surabonde de joie au milieu de ses opprobres, il triomphe d'aise d'avoir été trouvé digne de souffrir l'injure pour la cause de la vérité. Obtient-il des succès? il en renvoie tout l'honneur à Dieu. Éprouve-t-il un revers? il se l'impute à lui-même : c'est sans doute parce qu'il aura mêlé quelque chose de l'homme avec l'œuvre de Dieu; et se faisant de l'obstacle même un moyen de

succès, il n'en devient que plus ardent à sa sainte entreprise. Oui, plus il s'humilie, plus il triomphe; plus il s'abaisse, plus il s'abîme dans son néant, et plus il sent croître sa force; comme ce géant de la fable qui demeurait invincible, tant qu'il touchait à la terre.

Je ne vous ai présenté jusqu'ici, M. F., que des motifs puisés dans la nature même de l'Humilité : écoutez maintenant une raison plus haute de la puissance miraculeuse de cette vertu. Une grande pensée domine, un grand dessein se manifeste dans toutes les œuvres du Créateur, dans tous les conseils de sa Providence, et presqu'à toutes les pages de ses Écritures : c'est que Dieu, jaloux de sa gloire, n'entend la donner à personne, et veut qu'en toute chose éclate cette vérité solennelle : que lui seul est grand, et que seul il fait les prodiges : *Qui facit mirabilia solus*. Oui, Dieu veut régner seul sur toute créature, et ne souffre pas que l'homme ose impunément lever la tête en sa présence! Oui, pour abattre notre sagesse hautaine, il a pris plaisir, dans tous les temps, à confondre ce qui est ou ce qui croit être quelque chose par ce qui n'est pas, et il a appelé toutes les faiblesses et toutes les infirmités pour écraser toutes les supériorités, toutes les grandeurs! Et l'histoire du peuple saint, qui est l'histoire anticipée de tous les peuples du monde, n'est que l'accomplissement littéral de cette parole : *Tout ce qui s'élève sera abaissé, tout ce qui s'abaisse sera élevé*. A com-

mencer par la tour de Babel, tous les monuments, tous les efforts de l'orgueil humain semblent ne s'être élevés plus haut que pour tomber d'une chute plus éclatante; tandis que tout ce qui s'est fait de vraiment grand, de vraiment utile, tout ce qui a eu de la force et de la durée a été fondé sur l'Humilité, à commencer par l'univers lui-même, fondé sur le néant!

Dieu veut-il donner un chef à son peuple et le venger des insultes de ses voisins, n'attendez pas qu'il aille lui choisir un de ces capitaines renommés qui pourraient attribuer à leur valeur, à leur tactique, à leur expérience, l'honneur de la victoire; c'est à la suite des brebis qu'il ira prendre le vainqueur de Goliath, et le premier roi de cette dynastie glorieuse, d'où devait sortir un jour le Désiré des nations. Veut-il sauver Béthulie des horreurs d'un long siége, et les tribus captives des fureurs d'un implacable ennemi, il n'aura garde d'armer cent mille bras; mais il suscitera, dans un sexe timide, une Judith, une Esther, et la main d'une femme fera tomber Holopherne et le superbe Aman. Gédéon rassemble une armée nombreuse, et toutefois inférieure en forces à celle qu'il va combattre : Dieu lui dit : « Vous avez trop de monde avec vous pour vaincre les Madianites. » Ce raisonnemént paraît étrange à la sagesse humaine; mais c'est un raisonnement à la manière de Dieu : Vous ne vraincrez point, parce que moi, le Seigneur qui donne la victoire, je ne veux

pas qu'Israël dise qu'il doit son salut à ses forces[1].

Qui suis-je, dit Moïse, *pour aller devant Pharaon et tirer Israël de l'Egypte? De grace, Seigneur, envoyez qui vous devez envoyer: pour moi, j'ai peine à m'expliquer, et ma langue embarrassée, ma parole trop lente expriment difficilement ma pensée.* — Allez, lui répond le Seigneur, je parlerai moi-même par votre bouche, et je vous suggérerai tout ce que vous devrez dire. » Il en use de même avec Jérémie, qu'il envoie porter sa parole aux nations : le Prophète s'excuse : Vous voyez bien, mon Dieu, que je ne saurais parler et que je ne suis encore qu'un enfant! — Et c'est justement pour cela même que je vous ai préféré; ne prétextez point votre âge et votre inexpérience, parce que vous irez partout où je vous enverrai, et vous accomplirez de point en point tout ce que je vous aurai commandé: *Ad omnia quæ mittam te ibis, et quæcumque mandavero tibi loqueris.*

Et quand enfin il en vient à fonder cet empire éternel, qui doit embrasser tous les lieux dans son étendue et enfermer dans sa durée tous les siècles, se donnera-t-il pour auxiliaires dans cette grande œuvre l'épée des conquérants, le savoir profond des philosophes et la parole éloquente des orateurs? Non, il craindrait que l'homme ne parût avoir mis la main dans son ouvrage. Il laisse donc les empe-

[1] Multus tecum est populus, nec tradetur Madian in manus ejus. JUD. VII. 2.

reurs sur leurs trônes, il laisse les savants disserter dans leurs athénées, et s'en va prendre, dans la foule la plus obscure et la plus ignorée, douze pauvres pêcheurs, qui amènent un jour aux pieds de sa crèche et de sa croix et les philosophes et les Césars. Pourquoi, M. F.? Toujours pour que personne ne s'élève devant Dieu; mais que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie seulement dans le Seigneur : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus, sed qui gloriatur, in Domino glorietur*[1].

Elle n'est donc pas l'apanage des âmes étroites et pusillanimes, cette vertu qui opère tant de merveilles, et qui a fait dire au prophète Isaïe, que l'humble change de force, c'est-à-dire qu'il échange les forces de la terre contre les forces du Ciel, et le bras de l'homme contre le bras du Tout-Puissant: *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem*[2]. Il ne faut donc point la reléguer dans les cloîtres comme inutile au monde, cette Humilité qui n'est pas plus étrangère aux affaires du temps qu'à celles de l'éternité. Le voilà donc trouvé cet accord mystérieux, et néanmoins si vrai, de l'Humilité qui pousse l'homme vers son néant, et de la magnanimité qui le précipite vers la gloire! Voulez-vous donc être forts, M. F., soyez humbles; soyez humbles, vous qui cultivez la science, si vous aspirez à des succès durables; l'orgueil égarerait votre talent dans d'ab-

[1] 2. COR. I. 29. — Ut non apponat ultrà magnificare se homo super terram. PS. IX. 42.
[2] IS. XL. 31.

surdes systêmes ; l'Humilité vous guidera dans des routes plus sûres ; et vous serez plus grands et plus habiles, quand vous confesserez ingénument votre ignorance, que si vous cherchiez à la couvrir et à la déguiser en essayant de percer des ténèbres impénétrables. Soyez humbles, vous qui jugez la terre, ou qui tenez en main quelque portion du pouvoir ; ne vous appuyez pas tellement sur votre prudence, sur vos lumières et sur les ressources de votre politique, que vous ne compreniez en même temps que le mouvement et la direction des affaires est dans la main de Dieu, et que tandis que nous discutons les questions les plus graves, c'est là haut qu'elles se décident irrévocablement. Soyez humbles, vous qui aimez la gloire ; elle viendra d'elle-même à vous, si vous évitez de la chercher. Soyez humbles, vous plus sages et plus modestes, qui vous contentez de la vertu ; l'Humilité en est le principe, la sauvegarde et le couronnement le plus glorieux. Soyez humbles enfin, ô vous tous qui voulez être heureux, parce que l'Humilité, principe de force, est encore une source de paix : sujet de la deuxième partie.

2e PARTIE. L'HUMILITÉ SOURCE DE PAIX. Pour montrer combien l'Humilité est favorable à la paix, il suffirait peut-être de remarquer que toutes les passions diverses qui, sous les noms d'envie, de jalousie, de cupidité, troublent la terre et établissent une guerre permanente entre les hommes, se réduisent en dernière analyse à une seule et grande passion,

l'amour immodéré de soi-même, le désir de s'élever, de dominer, de se distinguer de la foule, par quelque voie que ce puisse être, et pour appeler ce monstre par son nom, à l'orgueil. L'orgueil, oui, voilà, M. F., le plus grand ennemi de la paix; mais qui pourrait le suivre dans toutes les influences funestes qu'il exerce sur le repos des nations et le bonheur des individus ? Si je voulais énumérer tous les maux qu'il a faits, il faudrait dérouler à vos yeux la déplorable histoire de tous les crimes, de toutes les folies, de tous les malheurs; il faudrait raconter toutes les calamités des empires, toutes les douleurs de l'Eglise, toutes les divisions des familles, tous les chagrins et toutes les amertumes de la vie.

Ne parlons pas, si vous le voulez, de cette ambition des conquêtes, de ces guerres désastreuses qui arment les peuples contre les peuples, et coûtent à l'humanité tant de sang et tant de larmes. Il n'est que trop évident que c'est le démon de l'orgueil qui appelle au carnage le démon des combats. Il n'est que trop clair que c'est l'orgueil qui précipite un Alexandre sur l'Asie; le désir de n'avoir point de maître ni d'égal sous le ciel qui entraîne César, par le chemin de la victoire, à la monarchie de l'univers; qu'enfin c'est toujours la même pensée, le même sentiment qui a rempli l'âme de tous ces conquérants impitoyables, fléaux du genre humain dont la gloire souillée affecte la postérité d'une admiration mêlée

d'honneur. Otez ce principe destructeur, les rivalités des peuples, l'ambition des chefs, l'orgueil de la domination; et les nations amies se donneront la main comme les enfants d'une même famille, et la paix la plus heureuse régnera sur la terre, ou cette paix ne sera quelquefois interrompue que par un petit nombre de guerres justes, nécessaires, qui tendront moins à la troubler qu'à l'affermir.

Mais, au sein même de chaque société, qui est-ce qui entretient cette guerre sourde, ces fermentations intestines qui la minent insensiblement, et qui éclatent enfin par de terribles explosions? n'est-ce pas toujours l'orgueil? n'est-ce pas la jalousie des rangs, des conditions, des talents, des fortunes, de toutes les supériorités naturelles, religieuses ou sociales, qui amène à la longue ces grandes catastrophes et ces effroyables révolutions dont le bruit fait trembler au loin la terre. Si l'Humilité chrétienne eût réglé les désirs et dirigé les espérances, chacun, content de son sort, aurait coulé des jours de paix dans la condition où le Ciel le fit naître; ou n'aurait essayé d'en sortir que par les voies ouvertes à une ambition légitime, et le bonheur de tous eût résulté sans effort du bonheur de chaque particulier. Mais parce qu'on aura remué l'orgueil au fond du cœur de l'homme, parce qu'on aura fait sonner à ses oreilles les mots d'égalité, de liberté, d'indépendance, bientôt toutes les passions soulevées répondront à cet appel avec une joie fé-

roce; alors s'accomplira la parole du Prophète[1] : L'homme se ruera contre l'homme, le pauvre contre le riche, le sujet contre le maître, l'enfant contre le vieillard, l'homme d'hier contre le nom illustre qui importune sa nouveauté. On ne voudra plus de chef, pas plus dans l'Etat que dans l'Eglise, et pas plus dans la famille que dans l'Etat; ces relations de dépendance et d'autorité, cette réciprocité de services et de besoins, de protection et de bienveillance, cette admirable hiérarchie qui constitue la société, et qui en maintient l'équilibre et l'harmonie, tous ces liens seront brisés avec violence; tous les amours-propres éveillés, toutes les vanités émues, toutes les ambitions déchaînées se feront une guerre d'extermination, au milieu de ce vaste désordre, affreuse image du chaos où tous les éléments se combattent; et le sol ébranlé sera longtemps à se remettre de cette horrible tempête qui l'a remué dans ses fondements.

Voulez-vous connaître maintenant les ravages qu'exerce ce même orgueil dans la société spirituelle? parcourez l'histoire de ces schismes et de ces hérésies qui ont mutilé si douloureusement le sein de l'Eglise, presque depuis son berceau jusqu'à nos jours. Où trouverons-nous la cause de ces grands déchirements, si ce n'est dans l'opiniâtreté d'un sectaire, dans l'en-

[1] Et irruet populus, vir ad virum et unusquisque ad proximum suum; tumultuabitur puer contra senem, et ignobilis contra nobilem. Is. III. 5.

tètement d'un hérésiarque, qui a mieux aimé rompre l'unité, et diviser la robe sans couture de J.-C., que de rétracter ses erreurs, et de soumettre sa raison individuelle à la raison et à l'autorité légitime ? Je ne dis rien des hérésies des premiers temps, de l'obstination d'un Arius, d'un Nestorius, d'un Eutychès, *parce qu'ils ne laissèrent après eux qu'un petit nombre de disciples*; parce que leurs nouveautés impies, heureusement étouffées dès leur naissance, eurent peu d'influence sur les âges suivants; *parce que les âges suivants se ressentirent peu de l'influence de leurs doctrines*. Mais qu'a-t-il fallu au huitième siècle pour détacher du centre de l'unité la plus grande portion de cette Eglise grecque, autrefois si brillante de lumières et de vertus, et devenue depuis la nouvelle Samarie du nouveau peuple de Dieu ? qu'a-t-il fallu, dis-je, pour consommer, à jamais peut-être, cette déplorable séparation ? Rien que l'ambition d'un patriarche, qui a voulu marcher l'égal du Pontife de Rome, au mépris de la promesse solennelle, qui assure à Pierre et à ses successeurs la primauté d'honneur et de juridiction dans l'Eglise. Sans l'orgueil d'un homme, l'Orient et l'Occident unis ne formeraient encore aujourd'hui qu'un même troupeau sous un même pasteur, et nous aurions un motif de plus pour nous intéresser aux malheurs de cette Chrétienté désolée, si toutefois sa persévérance dans l'unité ne l'eût pas sauvée de la conquête des barbares.

Qu'aurait-il fallu, au seizième siècle, pour que la paix de l'Eglise ne fût point troublée? Il eût suffi qu'un moine trop fameux eût été fidèle à la première vertu de sa profession, l'Humilité; et sans parler de tant de guerres qui n'auraient point ensanglanté l'Europe, elles feraient encore partie de l'héritage de J.-C., ces grandes Eglises du Nord qui, retranchées de la communion romaine, ne sont plus que des rameaux stériles et des branches desséchées, incapables de porter des fruits pour la vie éternelle. Mais il se trouve que Luther est orgueilleux, qu'il ambitionne le titre de réformateur, et il faudra pour satisfaire cette ambition et pour établir cette réforme prétendue, il faudra que les peuples se mêlent et se détruisent pendant plus d'un siècle sur des champs de carnage; il faudra que l'Eglise ait la douleur de voir ses mystères saints foulés aux pieds, ses sacrifices interrompus, ses vierges déshonorées, ses prêtres égorgés, et la moitié de ses enfants, égarés par des docteurs de mensonge, s'engager sans retour dans les voies de l'erreur.

Et pour en venir à nos derniers temps, plus féconds en ce genre de calamités, parce qu'il ne s'agit pas seulement ici d'une hérésie qui touche à quelqu'une des vérités de la foi, mais d'une philosophie impie qui ébranle en même temps toutes les croyances, n'est-ce pas l'orgueil, et l'orgueil tout seul, qui a produit tous ces systèmes monstrueux, subversifs de toute religion, de toute morale, comme de toute société?

Si leurs trop coupables auteurs eussent été humbles, ils n'auraient eu garde, sans doute, de blasphémer ce qu'ils n'entendaient pas. Oui, mais alors il eût fallu se contenter d'une renommée vulgaire; des hommes supérieurs les avaient devancés dans la carrière des talents, inspirés par la religion et surveillés par la décence. Or, ce qu'ils veulent avant tout, ce qu'ils veulent à tout prix, c'est de la célébrité; faut-il donc penser comme la foule et se traîner éternellement dans les routes battues? Et là-dessus, au risque d'empoisonner la génération présente et les générations à venir du venin de leurs écrits, ils iront, se surpassant les uns les autres en impiété, en obscénités, solliciter les suffrages d'une nation frivole par l'attrait de leurs nouveautés sacrilèges. Peu leur importe que la vertu soit outragée, que la vérité soit travestie dans leurs pages corruptrices, ils auront fait du bruit, et leur vanité sera satisfaite.

C'est donc à l'orgueil que nous devons tous les maux dont gémissent la vertu, la religion, l'humanité; c'est encore lui qui trouble les familles, sème la discorde entre les frères, nourrit ces haines héréditaires, éternise ces procès scandaleux où la cupidité a moins de part peut-être que la honte de céder et d'avouer ses torts; c'est lui qui provoque les vengeances, divise les amis, et leur met à la main un fer parricide pour laver dans le sang un affront qui l'eût été bien mieux dans les larmes d'une réconciliation généreuse. Et maintenant, flattez l'orgueil

des hommes, prônez-le dans vos discours, mettez-le dans vos livres, attisez-le dans le cœur de la jeunesse, faites-en le mobile des actions humaines : c'est un jeu sûr pour tout perdre et pour mettre le feu aux quatre coins de l'univers.

Or, s'il est vrai que les contraires se guérissent par les contraires, le moyen de fonder une paix inaltérable sur la terre serait donc d'y faire régner l'Humilité : c'est la noble tâche que poursuit l'Evangile, en foudroyant l'orgueil de ses anathèmes, et en comblant l'Humilité des bénédictions de sa douceur! Et voilà comment cette divine Religion, qu'on ose accuser d'intolérance, affermirait à jamais, si elle était entendue, la concorde parmi les hommes. Voilà comment ces vertus chrétiennes, qu'on ne rougit pas d'appeler anti-sociales, contribueraient cependant au bonheur de l'humanité. On a dit qu'une société de Chrétiens parfaits ne saurait subsister, et l'Humilité sans doute, dont la Religion fait une loi à ses enfants, a servi de prétexte à ce blasphème. Et voilà comment cette Humilité même serait le lien le plus ferme et le plus doux de toute société. Il y aurait peut-être moins de gloire, du moins d'une certaine gloire; mais il y aurait plus de bonheur, et le bonheur vaut bien mieux que cette gloire.

Mais vous voulez surtout, M. F., que je vous parle de cette paix délicieuse que l'Humilité fait couler dans le cœur du juste qui la pratique. Ah! c'est bien ici le triomphe de cette vertu que d'offrir à l'homme un

asile assuré contre toutes les tempêtes et les troubles de cette vie ! Non, mon Dieu, ce n'est pas sur les hautes montagnes, toujours voisines de la foudre et des orages, c'est dans les humbles vallées que vous aimez à répandre les eaux de votre sainte paix et de vos divines consolations ! *Emittis fontes in convallibus* [1]. Vous l'avez dit vous-même à vos disciples : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur;* apprenez-le, non d'une connaissance stérile, mais par une imitation fidèle, *et vous trouverez le repos de vos âmes*. Et véritablement, l'humble qui ne se croit rien, qui ne prétend à aucune distinction, à aucune préférence, l'humble qui ne fait dépendre son repos ni de la faveur ni de l'indifférence des hommes, mais ne recherche en toutes choses que le bon plaisir de Dieu, par quel endroit serait-il accessible aux agitations de l'âme et aux tourments de l'esprit ? Qu'on le néglige, qu'on l'oublie, qu'on le méprise, qu'on le calomnie, il le supporte sans murmure, il le souffre même avec joie. Dieu le permet ainsi pour des raisons connues de sa sagesse; on ne lui rend, après tout, que la justice qu'il mérite, ou plutôt on lui fait grace. Si on le connaissait plus à fond, on le jugerait sans doute avec moins d'indulgence ; d'ailleurs, son Maître n'a-t-il pas été traité avec plus d'indignité, et ne faut-il pas que le disciple ait quelque trait de ressemblance avec le Maître ? Il se console, il se repose dans ces pensées ;

[1] Ps. CII. 11.

et sa paix s'affermit et s'accroît par les causes mêmes qui pourraient l'altérer. Mais s'il est plus insensible à l'injure, avouons aussi qu'il a moins d'occasions de la souffrir. L'orgueil appelle les contradictions ; l'Humilité ne recueille que des suffrages ! Que pouvez-vous contredire dans celui qui ne vous demande que la dernière place, et qui se range d'abord pour vous laisser passer devant lui ?

De quels tourments, au contraire, le cœur du superbe n'est-il pas agité ? On compterait plutôt les vagues de l'Océan au fort d'une tempête, que les mouvements tumultueux d'une âme dominée par cette terrible passion. Vous connaissez l'histoire du favori d'Assuérus. Admis dans l'intime familiarité de son prince, comblé d'honneurs, de dignités, de richesses, le premier de l'empire après le grand roi, Aman possédait tous les biens qui peuvent assurer la félicité d'un mortel. Cependant sa femme et ses amis qu'il a rassemblés aperçoivent les traces d'un noir chagrin sur ce front où devait briller la sérénité la plus pure. Et quel nuage peut donc obscurcir les jours d'une vie que tout concourt à embellir ? craint-il pour son crédit, pour sa fortune, pour la faveur dont le prince l'honore ? Non, toutes ces choses sont en sûreté ; il leur expose lui-même avec complaisance l'opulence de sa maison, la grandeur de ses richesses, la multitude de ses enfants qui promettent des héritiers à son nom et à ses richesses, le haut degré de puissance où la bonté royale l'a placé au-dessus de

tous les grands de la cour, et le nouvel honneur qui l'appelle le lendemain à la table d'Esther; et toutefois il compte pour rien tous ces avantages : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto*[1]. Et le sujet d'un déplaisir si amer parmi tant de triomphes et de grandeurs? Le sujet! il va vous l'apprendre lui-même : c'est qu'au milieu de la foule prosternée sur son passage, un homme ne s'est pas mis à genoux devant lui : *Quandiù videro Mardochæum judæum sedentem antè fores regias!* Et depuis ce moment, il n'a plus de repos ni jour ni nuit, tous les plaisirs lui sont insipides. Mais il se vengera de cet affront et sur Mardochée, et sur tout un peuple, et, s'il le fallait, sur l'univers entier? Mais, quoi! y a-t-il donc là de quoi s'emporter avec tant de fureur? Et pour un seul qui s'est tenu debout, tous les autres n'ont-ils pas caché leur front dans la poussière? Et qu'importe enfin à un homme placé si haut dans la gloire, qu'un captif, un étranger, un malheureux juif lui ait refusé cette marque de respect? Qu'importe? et croyez-vous donc qu'il faille de si grands motifs pour troubler la paix d'un orgueilleux? Une parole, un geste, un regard, un air qu'il prend pour de l'indifférence ou du mépris, c'en est assez pour le blesser jusqu'au vif; il sentirait moins la pointe d'une épée au travers de son cœur. Et si nous interrogeons ces grands hommes que leurs talents ont immortalisés sur la terre, mais qui ne surent pas

[1] ESTHER. V. 13.

assez se défendre des inquiétudes de l'orgueil, ne nous diront-ils pas [1] que leur vanité fut toujours moins flattée de l'unanimité des éloges, que profondément blessée d'un seul trait de critique ou de malignité? Et celui de tous qui jouit le plus de sa renommée, quoi qu'il en fût le moins digne, celui qui vit sa statue couronnée sur le théâtre par la main de tous les arts, aux acclamations de tout Paris en délire, Voltaire, ne nous a-t-il pas révélé le supplice de son âme vaine et envieuse, quand il écrit à ses confidents, sur la fin de sa longue carrière, *que les amertumes et les souffrances en ont marqué* tous les instants [2], et que pour quelques branches de lauriers qui ombrageaient sa tête, trente couronnes d'épines l'avaient cruellement déchirée?

Mais vous-mêmes, M. F., d'où vient le plus souvent que votre âme est triste, et pourquoi vous troublez-vous? Avouez-le de bonne foi, vous n'êtes tristes que parce que vous pensez qu'on ne songe point à vous, et que l'on ne vous considère pas autant que vous croyez le mériter; vous êtes triste, parce que vous avez échoué dans une occasion qui vous promettait de l'honneur, parce que dans cette action publique vous n'avez pas obtenu les applaudissements que vous en attendiez; vous êtes tristes, et par la comparaison qu'on établit entre vous et vos concur-

[1] Racine, dans ses Lettres.

[2] Lettres de Voltaire à Mlle Bessière et à M. d'Argentan. — Voyez *Vie de Voltaire*.

rents, et plus encore par la préférence qu'on leur accorde sur vous; vous n'êtes donc tristes que par orgueil; avec l'Humilité, vous goûteriez donc au-dedans les douceurs d'une joie tranquille et d'une paix inaltérable. Or, quand l'Humilité n'aurait d'autre avantage que de nous élever au-dessus de ces faiblesses, elle serait encore digne de tous nos vœux, de toute notre étude et de toutes nos recherches; car c'est vivre véritablement que de jouir d'une tranquillité d'esprit toujours égale et toujours constante, et c'est mourir à toute heure que de vivre dans une éternelle agitation.

Je vous ai montré, M. F., le caractère et les effets de l'Humilité dans leur opposition avec ceux de l'orgueil; vous avez vu comment l'une nous perfectionne et nous console, et comment l'autre nous dégrade et nous tourmente. La première est tellement une puissance, que tout ce qui a été fait de grand et de durable a été fait par elle. L'orgueil, au contraire, est si bien une faiblesse que l'inévitable effet de son exaltation la plus extrême est de renverser le sens et de troubler la raison de ses victimes infortunées. Le monde lui-même en juge comme l'Evangile, à moins que quelqu'intérêt ou quelque passion ne pervertisse son jugement. Fénelon s'est placé plus haut dans l'estime des hommes et dans l'admiration des siècles, par l'humble rétractation de son erreur, que par les chefs-d'œuvre qu'enfanta son génie; et nous voyons souvent les plus beaux talents

et les plus nobles caractères se démentir honteusement pour avoir écouté les inspirations de l'orgueil. Mais ce serait peu de sentir la force et la douceur de l'Humilité, si ce sentiment ne passait dans nos œuvres par l'exercice fidèle de cette bienheureuse vertu. Vous apprécierez mille fois mieux ses avantages par les progrès que vous ferez dans sa pratique que par toutes les louanges que je pourrais lui donner. Réfugions-nous donc, M. F., dans l'Humilité comme dans un sûr asile; consultons-la comme notre conseil; embrassons-la avec amour comme le fondement de notre perfection et de nos espérances. Je ne vous ai parlé que des biens qu'elle apportait à la terre; mais elle n'a pas seulement les promesses de la vie présente; elle a de plus, elle a seule les promesses de la vie future. Comme la voie qui conduit à la vie est étroite, la porte aussi en est basse; abaissons-nous pour y entrer. Les fronts superbes se heurtent en voulant se redresser; à s'abaisser, on ne court aucun écueil; c'est au contraire un moyen sûr de s'élever, car le Royaume de Dieu est promis aux humbles de cœur, et le dernier miracle de l'Humilité est de donner un trône dans le Ciel à ceux qui se seront faits petits comme des enfants sur la terre. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'ÉGLISE

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE, LE JOUR DE NOEL 1827.

Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.

Voici qu'une grande tempête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte par les flots.

Matth. VIII. 24.

C'EST sous la figure d'une barque, battue de l'orage, d'une construction en apparence si faible qu'on dirait qu'un souffle va la submerger, et néanmoins si forte et si solide, qu'elle brave l'effort de la tempête; c'est, dis-je, sous cette figure que l'Evangile nous représente l'Eglise, qui prend aujourd'hui sa naissance dans le berceau de J.-C. Telle est donc la destinée de ce vaisseau mystérieux de naviguer par des vents contraires, d'avoir sans cesse à lutter contre les vagues menaçantes, et toutefois de continuer sa longue et laborieuse traversée, sans se briser contre les écueils, sans être

emportée par les courants, sur la mer agitée des opinions et des passions humaines ! Quel champ ouvert aux méditations du sage, qui voudrait embrasser d'un vaste regard toute la suite de l'Eglise chrétienne, depuis son établissement jusqu'à nos jours ; l'envisager dans ses diverses fortunes, dans ses conquêtes, dont chacune lui coûte un combat ; dans ses combats, dont chacun lui vaut une victoire ; dans sa paix elle-même, qui ne fut pas sans dangers, comme elle eut aussi ses triomphes ; enfin, dans cette marche auguste et solennelle qu'elle poursuit avec majesté depuis dix-huit siècles, à travers les peuples qui disparaissent, les âges qui se renouvellent, les empires qui tombent, sans qu'elle paraisse seulement s'apercevoir du mouvement des siècles, et du bruit de ces révolutions qui changent la face de l'univers ! Quel spectacle pour le Chrétien, et même pour le vrai philosophe, que de contempler, du rivage où il se place par la pensée, cette faible nacelle toujours battue par les flots, et toujours victorieuse des flots, toujours attaquée, et toujours subsistante, toujours prête à s'abîmer au fond de la mer, et toujours reparaissant miraculeusement sur cette mer furieuse dont elle semble se jouer ! Mais s'il y a ici, M. F., un grand spectacle, il s'y trouve encore une grande leçon. Ne nous laissons pas entraîner à l'admiration que fait naître ce magnifique tableau des combats et des triomphes des l'Eglise, sans en déduire les conséquences qui en découlent naturelle-

ment dans l'intérêt de notre foi. C'est le but que je me suis proposé dans ce discours, ne croyant pas m'écarter du mystère de J.-C. en célébrant les mystères de son Eglise. *Ave Maria.*

1re PARTIE. Il y a plus de dix-huit siècles que l'Eglise prit naissance dans une ville obscure de la Judée; elle était alors renfermée tout entière dans un berceau : qui eût dit que ce berceau portait les destinées du monde; que ce levain sanctifierait un jour la masse des nations; que cette semence imperceptible germerait insensiblement, étendrait au loin ses racines, et deviendrait enfin ce grand arbre qui couvre aujourd'hui de son ombre toute la terre? De grands empires, et le plus puissant de tous, l'empire romain, ont eu, je le sais, des commencements presqu'aussi faibles; mais les causes qui ont favorisé leur développement ne sortent point de l'ordre de la nature : un peuple faible a subjugué l'un après l'autre, par la force des armes, des peuples plus faibles que lui; ce ruisseau s'est grossi de toutes les eaux qu'il a rencontrées dans son cours; et voilà le secret de cette puissance universelle dont les Romains faisaient honneur aux oracles Sybillins ou au dieu du Capitole, et qui n'était au fond que le fruit de leur courage et l'œuvre de leur politique. Rien de tout cela n'a pu contribuer aux progrès de l'Eglise. Loin de trouver un appui dans les moyens humains, tout ce qui est humain s'arme contre elle. Elle est à peine née dans la crèche de Beth-

léem, que déjà la persécution menace ce berceau plus exposé et plus miraculeusement sauvé que celui de Moïse. Un coup de vent l'emporte de la Judée en Egypte; mais cette tempête, qui devait le briser, fait sa sûreté et devient son salut : la victime échappe aux fureurs du tyran trompé dans ses prévoyances homicides. Arrive le temps où J.-C. commence à se montrer aux hommes et à se manifester au monde; des disciples se joignent à lui, attirés par la persuasion de sa doctrine et de ses exemples; l'Eglise se forme et se développe comme d'elle-même par les paisibles triomphes d'une parole pleine de graces et d'une vie pleine de vertus; c'est à ce moment qu'elle touche à sa ruine : la foudre éclate sur le Golgotha; elle frappe le pasteur et disperse le troupeau. Vains efforts de la malice des hommes! ce troupeau dispersé se rallie, la multitude des croyants s'accroît de jour en jour; mais la proscription qui a frappé le Maître poursuit les disciples; le sang commence à couler dans le martyre de saint Etienne; dans toute autre cause ce serait un revers, dans celle-ci, c'est un présage de succès. Tandis que tout se soulève à la fois contre la nouvelle doctrine, et le fanatisme du peuple, et la jalousie des prêtres, et l'orgueil des Pharisiens, et l'incrédulité des Saducéens, et que les Juifs invoquent le secours des faisceaux romains contre ce qu'ils appellent une secte impie; la parole court et s'étend rapidement comme une flamme subtile ; on veut

l'enchaîner, et Paul la prêche dans les fers ; on veut l'étouffer dans les cachots, et les cachots, comme les places et les voies publiques, sont le théâtre de ses triomphes. Repoussé sur tous les points, l'Evangile pénètre de toutes parts ; on ne sait par où il se fait jour, et tout-à-coup on le voit briller ; il se montre en même temps dans tout l'univers. L'Asie, la Grèce se couvrent d'Eglises florissantes ; Athènes apprend le nom du Dieu inconnu qui se fait des adorateurs jusque dans l'Aréopage. Rome elle-même, cette reine des nations, est prise, sans qu'elle s'en doute, dans ce vaste filet jeté par un pêcheur ; Pierre y fixe sa chaire auprès du trône des Césars ; chaire sanglante, que le zèle des persécutions et le zèle du martyre laissent à peine un instant vacante ou occupée !

L'heure est venue où la nouvelle Babylone va s'engraisser du sang des Saints : il ne s'agit plus seulement d'arrêter les progrès de l'Evangile, il s'agit de purger l'empire d'une race odieuse et d'exterminer le nom chrétien. La persécution, jusqu'alors concentrée sur quelques points rares et isolés, dilate son foyer et met en feu toute la terre ; elle ne se ralentit par intervalle que pour jeter bientôt des lueurs plus terribles ; ses édits de proscription se succèdent ; une horrible émulation de carnage anime les empereurs, les proconsuls, les gouverneurs de provinces ; le monde entier se partage en bourreaux et en victimes ; le luxe d'une cruauté raffinée se dé-

ploie dans des supplices exquis, des tourments recherchés, multipliant la mort sous mille formes affreuses; les Chrétiens sont traqués comme des bêtes féroces, livrés eux-mêmes aux bêtes dans les amphithéâtres, broyés sous la dent des lions, brisés sur les chevalets, déchirés par les ongles de fer, jetés dans les bûchers, sur les grils ardents, dans les chaudières bouillantes; toutes les séductions se joignent à toutes les fureurs; ceux que la rigueur des tortures ne peut abattre, on essaie de les ébranler par la crainte de l'infamie, ou de les amollir par l'attrait de la volupté. Cet état dura trois siècles, pendant lesquels le sang fut répandu comme l'eau, et l'Eglise foulée comme la vendange sous le pressoir. Après une guerre si longue et si meurtrière, reste-t-il encore des Chrétiens? qu'est devenue l'Eglise? a-t-elle pu ne pas disparaître dans cette effroyable tempête? Attendez que le bras des persécuteurs soit lassé, que le tranchant des épées soit émoussé à force de massacres; laissez se dissiper la fumée des bûchers et les vapeurs du carnage qui nous cachent la lumière; demandez ensuite où est l'Eglise : vous verrez une Croix dominer le Capitole et aux pieds de cette Croix accourir la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, toute la force des nations. Demandez où sont les Chrétiens : ils sont partout; ils se sont múltipliés sous le fer qui les moissonne, comme ces arbres vigoureux qui poussent des rejetons plus nombreux et plus vivaces sous la hache

qui les dépouille de leurs rameaux. Et comment donc ont-ils vaincu ? Prier, souffrir, tendre la gorge aux bourreaux, dire aux maîtres de la terre : « Notre vie est à vous ; nous sommes vos sujets ; mais nous sommes Chrétiens, et notre âme est à Dieu : » c'est avec ces seules armes qu'ils ont vaincu le monde.

Constantin peut maintenant donner la paix à l'Eglise ; on ne dira pas qu'elle doit son salut à cette paix. Maintenant les Césars peuvent entrer dans son sein ; on ne prétendra pas qu'elle a besoin de leurs bras de chair pour se soutenir, après qu'elle s'est défendue par elle-même contre tous les efforts de leur puissance. Mais que parlé-je de paix ? peut-il y en avoir pour l'Eglise ? avons-nous oublié que sa destinée est de combattre, et de ne se sauver d'un danger que pour se voir exposée à des périls plus grands ? Ce n'est plus du dehors qu'elle entend gronder l'orage : à cette fois la guerre est au-dedans. Quand ses ennemis lui permettent de respirer, ses propres enfants déchirent ses entrailles, et tournent contre leur mère des mains qui devaient essuyer ses larmes et panser ses blessures. Je veux parler de l'hérésie, de l'esprit raisonneur, de l'esprit de secte et de système, plus redoutable mille fois que l'esprit de persécution. Car la violence n'opprime que l'homme, et l'hérésie entame la doctrine. L'Eglise a pu désarmer celle-là par sa constance ; celle-ci est un chancre qui la dévore sans qu'elle puisse y apporter de remède. Une nuée de sectaires inquiets,

indociles, amoureux des nouveautés et surtout d'eux-mêmes, habiles discoureurs, mais plus remplis de la science qui enfle que de la charité qui édifie, divisés sur tout le reste, et seulement unis par la fureur de tout brouiller et de tout détruire, s'acharnent à démolir pièce à pièce ce grand édifice de la Foi chrétienne, scellée de tant de sang et cimentée par tant de victoires. Pélage nie la grace; Macédonius la divinité du Saint-Esprit; Nestorius brise l'unité de personne en J.-C.; Eutichès mêle et confond ses deux natures. Mais avant tous, et plus que tous les autres, le trop célèbre Arius sape l'Eglise dans ses fondements, en attaquant la consubstantialité du Verbe; il a pour lui la protection des princes, obtient des édits, des formulaires favorables à sa doctrine impie, surprend par ses ruses et ses artifices la simplicité des évêques, plus exercés à mourir pour la foi qu'à discourir sur les articles de cette foi, et prépare enfin le triomphe du mensonge et de l'erreur par des voies si subtiles et si détournées, qu'un moment l'univers, au témoignage d'un docteur, s'étonna de se trouver Arien. Quelle apparence qu'une société se maintienne et se perpétue avec tant d'éléments de dissolution qui la séparent, pour ainsi dire, d'avec elle-même? Et ce fleuve majestueux dont le cours aurait fécondé la terre, s'il vient à diviser ses eaux, ne doit-il pas se perdre à la fin dans les sables stériles et les déserts arides des disputes et des controverses? Mais voici qu'au mo-

ment où tout paraît perdu, le salut arrive. Ce qui frappe le plus dans l'histoire de l'Eglise, c'est ce secours inattendu qui lui est envoyé toutes les fois qu'elle se trouve plus près de sa ruine. Athanase, Cyrille, Hilaire, Augustin, et tant d'autres grands noms qui honorent ses annales, défendent de leur voix et de leur plume éloquente la Foi menacée, et protègent de toute l'autorité de leurs vertus et de leur doctrine les anciennes traditions. A la soudaine apparition de ces grandes lumières, l'hérésie foudroyée cache son front dans la poussière, et tandis que l'Eglise continue de remplir la terre et les temps de sa présence toujours visible, c'est à peine si les noms et les systèmes de ses superbes ennemis sont parvenus jusqu'à nous.

A la suite des hérésies viennent les schismes, qui n'enlèvent plus seulement à l'Eglise quelques enfants égarés, faibles fractions de la famille catholique, mais de grands peuples et des chrétientés florissantes. Les liens affaiblis qui, depuis les entreprises de Photius, unissaient encore l'Orient au siège de Rome, achèvent de se rompre[1], et le nouveau peuple de Dieu a la douleur de voir une nouvelle Samarie ériger son autel contre l'autel de la nouvelle Jérusalem. L'Occident aura son tour; le voilà qui se partage[2] entre deux pontifes qui se disputent les droits de la suprême puissance. La confusion est à son comble; de chaque côté vous

[1] 1053. [2] 1370.

voyez des saints, des docteurs, des prophètes; de part et d'autre aussi, vous voyez partir des foudres et des anathèmes. En parcourant les pages où sont retracées ces divisions funestes, on a besoin de jeter un regard sur l'Eglise, encore pleine de force et de vie, pour s'assurer par ses yeux qu'elle n'a pas succombé dans ces violentes épreuves. Et quelle autre barque que celle de l'Eglise ne s'entr'ouvrirait pas à tant de secousses, et pourrait ne pas échouer quand la discorde est dans l'équipage et le désordre dans la manœuvre? Non, M. F., elle restera ferme; et dans ce péril extrême, semblable au pilote expérimenté qui, menacé d'un naufrage, pour sauver les passagers, fait jeter à la mer la surcharge du vaisseau, l'Eglise sauve les enfants fidèles en retranchant de son sein ceux qui veulent périr; elle est ainsi remise à flot; et toujours une au milieu des schismes et des hérésies qui cherchent à la déchirer, comme elle se conservera toujours pure au milieu des scandales qui pourraient la souiller, elle poursuit sa marche triomphante vers les rivages de l'éternité.

J'ai anticipé, M. F., sur la succession des époques, pour lier ensemble des évènements qui se rapprochent par leur ressemblance plus que par l'ordre des temps; mais combien de faits mémorables nous avons laissés derrière nous! Et qui donc pourrait énumérer toutes les tribulations de l'Eglise, et toutes les épreuves dont elle est sortie victorieuse?

et ces persécutions de détail qui la tinrent constamment sous la menace du glaive sur quelque point de la terre, et ces déplorables querelles du sacerdoce et de l'empire, où tant de fois elle pensa être envahie par la puissance séculière, et ces fréquentes irruptions des peuples du Nord qui lui causèrent tant d'alarmes, et les agressions plus menaçantes de cette horde de Barbares dont le prophète de l'Arabie avait déchaîné le fanatisme sur le monde chrétien? Il faudrait s'arrêter à chaque pas, et compter les époques par les années, pour suivre cette Fille du Ciel dans chacune des stations douloureuses où elle eut à essuyer les contradictions de la terre. Bornons-nous à la considérer dans cette longue période, dont il est difficile de déterminer les limites, et qu'on est convenu de désigner sous le nom de siècles de corruption et d'ignorance; reproche que ces siècles ont mérité sans doute, si on les compare, pour l'éclat des lumières et la vigueur de la discipline, aux âges qui les ont suivis ou précédés. Ceux qui ont voyagé sur la mer savent qu'il s'y fait quelquefois un calme plat, plus funeste encore que la tempête, calme effrayant, où le vent tombe tout-à-coup, où aucun souffle n'enfle les voiles, où le moindre malheur est de ne pouvoir avancer ni reculer sur des flots immobiles. Le vaisseau de l'Eglise a connu ce calme perfide. La paix acquise au prix de tant de sacrifices vient amollir les âmes et énerver les courages; ces athlètes

invincibles, que les fatigues et les combats n'avaient pu ébranler, ne peuvent résister aux douceurs du repos, et il parut alors qu'il était plus aisé peut-être de mourir que de vivre pour J.-C. Le nerf de la discipline s'affaiblit, les ténèbres s'étendent sur la face de l'Eglise, le nombre des docteurs et des voyants en Israël diminue de jour en jour, les Saints commencent à manquer, les Chrétiens adoptent les mœurs des nations qu'ils ont vaincues; les Conducteurs du peuple ressemblent au peuple lui-même; ce sol de la terre, qui devait la préserver de la corruption, s'affadit; ces lumières, qui devaient éclairer le monde, s'éteignent; disons-le à la gloire même de l'Eglise, puisqu'elle a pu survivre à sa propre ruine, le scandale vient du Sanctuaire, l'intrigue et la violence élèvent sur la Chaire de saint Pierre des pontifes indignes de ce haut rang. Combien de fois déshonorée dans ses ministres et souillée par les désordres de ses enfants, l'Eglise n'eut-elle pas à regretter cette guerre et ces persécutions qui lui valaient du moins des martyrs, et à détester cette paix plus meurtrière que le glaive qui ne lui apportait que des affronts. Toutefois, au milieu même de ces ténèbres et de ces scandales, il lui reste encore assez de forces, non-seulement pour ne pas périr et se dissoudre, mais pour étendre au loin son royaume par de nouvelles conquêtes sur l'infidélité : l'Angleterre, qui depuis... mais alors on la nomma l'Ile des Saints, achève de briser ses idoles et de

se convertir à la Foi qu'elle a reçue d'Augustin[1]; la Pannonie, la Saxe, la Germanie suivent bientôt cet exemple[2]; la Suède, la Norwège, la Russie, voisine du pôle, le Danemark et la Bohême, n'ont point de glaces si épaisses et de forêts si profondes que le rayon de l'Evangile n'y fasse sentir sa chaleur et pénétrer sa lumière[3]; la Pologne, à son tour, est appelée à jouir du même bienfait[4]; enfin la Hongrie, amenée par Etienne, son apôtre et son roi, à la connaissance de J.-C., ne fait plus de l'Europe entière qu'une même bergerie sous la garde du même Pasteur.

Un seul troupeau et un seul pasteur! cet état était trop prospère pour durer longtemps. Heureusement échappée aux ténèbres et à la corruption du moyen âge, par la renaissance des lettres qui favorise celle des mœurs, l'Eglise recommençait à voguer par un ciel serein et des vents propices, quand un nouvel orage se forma au Septentrion[5]. Ce n'est d'abord qu'un point inaperçu, une tache obscure qui se dessine à l'extrémité de l'horizon; mais ce point grossit, se rapproche, attire à lui les vapeurs de la terre, et de ses flancs entr'ouverts s'échappe la tempête qui heurte violemment l'Eglise, et dans ce choc terrible, la brise, la déchire et lui emporte une moitié de ses sujets. Elle avait déjà subi sa cruelle épreuve des hérésies; mais les erreurs de Luther et de Calvin lui portent un coup plus funeste, en ébranlant le prin-

[1] 606. [2] 774. [3] 851. [4] 1006. [5] 1517.

cipe de l'autorité. Les hérésies des premiers temps prenaient, pour ainsi dire, leur source dans un excès de foi ; celles des derniers temps ont leur racine dans l'incrédulité, et jettent les premières semences de cet esprit d'indépendance et de révolte qui ne tardera pas à porter son fruit. Cependant, à mesure qu'elle perd de son étendue, l'Eglise augmente sa force en resserrant les liens de son unité, ou plutôt elle répare ses pertes avec avantage, et ne se retire des bords qui la repoussent que pour porter ailleurs les trésors de sa fécondité. Les sectes séparées languissent et se dessèchent ; privées de cette sève nourricière dont ils ont rompu les canaux, elles ne peuvent donner la vie qu'elles n'ont pas pour elles-mêmes. L'Eglise seule est toujours féconde et toujours mère. Tandis que le nord de l'Europe se détache de son unité, des routes jusqu'alors inconnues lui ouvrent un passage jusqu'aux terres les plus reculées de l'Asie [1]; elle entre par cette voie dans les Indes, se répand dans le vaste empire de la Chine, pénètre dans des archipels ignorés, recueille rapidement au Japon la moisson d'élus qu'il doit donner au Ciel. Et comme s'il ne lui suffisait pas de l'ancien monde, où elle a fini de promener son flambeau, voici qu'un nouvel univers s'offre à ses conquêtes : elle voit venir à elle des enfants qu'elle n'a pas portés ; la Croix fleurit dans les déserts de l'Amérique [2]; elle triomphe sous la hutte du sauvage. Graces en soient rendues à ces ouvriers

[1] 1585. [2] 1628.

évangéliques, nouveaux apôtres de la Religion et bienfaiteurs de l'humanité, que des philosophes oisifs, les plus inutiles des hommes, s'ils n'étaient pas les plus dangereux, peuvent bien poursuivre de leur haine, dont ils peuvent bien calomnier les vertus et outrager la mémoire, mais à qui, d'ailleurs, je ne sache pas qu'aucun philanthrope ait disputé l'honneur d'aller verser son sang aux extrémités de la terre pour le plaisir de civiliser des barbares! Et c'est ainsi, M. F., que l'Eglise s'affermit par les efforts mêmes qu'on fait pour l'ébranler, qu'elle s'étend par les digues mêmes qu'on oppose à ses progrès, et que même dans sa vieillesse elle renouvelle les miracles des anciens jours, et conserve la force et la vigueur d'une jeunesse immortelle.

Vous raconterai-je maintenant, M. F., les dernières entreprises de l'homme contre ce vieux monument tant de fois frappé de la foudre? Vous rappellerai-je cette vaste conspiration ourdie avec tant de ruse et poursuivie pendant cinquante ans avec une obstination sans exemple; cette guerre commencée avec la plume et continuée avec le fer, guerre de dérision tout ensemble et de cruauté, préludant à ses succès par la moquerie, pour les confirmer ensuite par le meurtre et les ruines; guerre la plus violente qu'ait eu à soutenir l'Eglise, puisqu'ici, sur un plan plus circonscrit et dans un cadre plus resserré, nous voyons réunies et combinées les attaques de tous les genres et les persécutions de tous les siècles, et

l'ironie perfide de Julien, et les sophismes de Celse et de Porphyre, et les savantes cruautés de Néron, et les déchirements des hérésies et des schismes, et la séduction et la violence, et l'arme du ridicule et celle du raisonnement, et les prisons et l'exil, et les coups de la hache qui tue et ceux du marteau qui démolit? Hélas! et qui ne sait toutes ces choses? qui ne les a vues de ses yeux, ou entendu mille fois raconter? Contentons-nous de dire que, dans cette dernière et effroyable secousse qui semblait devoir arracher la terre à ses fondements, tout ce qui était humain, lois, mœurs, gouvernements, institutions, a été détruit et devait l'être, et que l'Eglise seule est restée debout; qu'au moment même où ses amis désespéraient de revoir ses fêtes et ses sacrifices, et que ses ennemis se promettaient une victoire complète, avouant que si elle résistait à ce coup leur raison en demeurerait confondue, elle se consolidait sur ses bases antiques; que moins respectée peut-être de ses enfants ingrats, ses malheurs l'ont rendue vénérable aux peuples retranchés de sa communion, et que, semblables à ces plantes dont les vents orageux dispersent les semences dans des contrées lointaines, étonnées de porter des fruits étrangers à leur sol, ses prêtres et ses pontifes, poussés par le souffle des révolutions sur les rivages où règne l'erreur, y ont déposé des germes de foi qui commencent à s'y développer, et font naître le consolant espoir de voir enfin se rapprocher et se rejoindre les pierres désunies

de la maison d'Israël. Nous avons suivi, M. F., dans sa marche, l'Eglise toujours attaquée et toujours triomphante; descendons maintenant aux conséquences que nous devons tirer de cette succession glorieuse de combats et de victoires : sujet d'une seconde et courte réflexion.

2e PARTIE. Le rapide exposé que vous venez d'entendre peut se réduire à un fait : la conservation de l'Eglise, malgré les principes les plus actifs de dissolution, et au milieu de toutes les causes de décadence et de ruine. Ce fait solennel ne peut être démenti; toute l'histoire est là pour l'attester, et nos yeux mêmes en sont témoins. Reste à savoir si ce fait est un miracle, ou s'il peut s'expliquer par des causes naturelles. Mais, M. F., qu'avons-nous besoin de raisonner quand les faits eux-mêmes raisonnent, quand la conséquence sort d'elle-même, non plus d'une froide discussion, mais d'une série d'évènements qui parlent et qui répondent à toutes les difficultés? Faut-il donc prouver la lumière; et celui qui n'aurait pas vu dans la conservation du vaisseau de l'Eglise, à travers tant d'écueils et tant d'orages, la main de Celui à qui les vents et la mer obéissent, celui-là serait-il persuadé par nos discours? Eh quoi! l'action seule du temps altère et mine insensiblement les ouvrages des hommes; les annales du monde nous montrent les empires les plus florissants tombant les uns sur les autres, rien que par la pente naturelle et le mouvement nécessaire de leur propre

caducité. Où sont les institutions qui ont duré dix-huit siècles, sans changement, sans altération, sans se ressentir de ces vicissitudes et de cette instabilité, triste mais inévitable condition des choses humaines? Hélas! de faibles mortels ne donnent pas l'immortalité, comme le Prométhée de la fable : ils peuvent tout pour la perfection de leurs ouvrages, mais ils ne peuvent leur donner la vie; et toutes les prévoyances de la sagesse ne pourront les sauver de cet arrêt de mort qui les condamne à périr comme leurs auteurs! N'eût-elle donc pas eu d'autre cause de décadence, le temps seul aurait usé l'Eglise; mais si à l'action lente et insensible du temps vous voyez se joindre l'action plus prompte et plus destructive des hommes, comment expliquerez-vous son inébranlable résistance? Et quel est donc ce monument extraordinaire que sa vieillesse n'altère point et que la force ne peut détruire, aussi ferme au-dedans qu'inattaquable au-dehors, qui voit passer et les siècles, et les peuples et les empires, et seul demeure immobile; qui voit changer les mœurs, les usages, les lois, les systèmes, et seul reste toujours immuable? Vous me citerez bien des sociétés religieuses qui se sont maintenues pendant un long espace de temps, parce qu'elles étaient ou tolérées par le pouvoir, ou protégées par la force publique; mais vous n'en citerez aucune, excepté l'Eglise, qui ait survécu à une suite presque non interrompue de persécutions. Et si vous pensez qu'ici les persécutions ne

prouvent rien, attendu qu'elles animent et perpétuent les sectes au lieu de les détruire, je n'userai point, si vous le voulez, de ce moyen, bien qu'il me paraisse décisif; mais je vous dirai : Au lieu de la violence, qui, selon vous, multiplie les sectaires, essayez d'attaquer *une société religieuse quelconque* par le mépris, et surtout par la liberté de tout écrire et de tout imprimer contre elle. Transportez, par exemple, à Constantinople, avec l'intempérance de la parole et de la pensée, ces ateliers d'imprimerie, ces presses périodiques, qui contribuent si efficacement à la diffusion des lumières et aux progrès de la civilisation; qu'un peuple d'écrivains philosophes y puisse impunément insulter les objets de la vénération publique, tourner en dérision l'Alcoran, couvrir de ridicule les visions du prophète, baffouer les croyances, les traditions, les enseignements, les pratiques du culte et les ministres qui l'exercent; inondez la capitale et les provinces de ces productions hardies; et pour rendre enfin cette philosophie populaire, faites la descendre des rangs élevés jusqu'aux dernières classes de la société, en multipliant vos livres sous toutes les formes, en les appropriant à toutes les intelligences, en les livrant à tous les prix, en les donnant même pour rien aux artisans, aux laboureurs, à qui préalablement vous aurez appris à lire; continuez sans relâche pendant un demi-siècle ces manœuvres savantes, tantôt à découvert, tantôt par des voies détournées, selon les temps et les cir-

constances. Attendez ensuite le succès. J'en atteste tous les hommes de bonne foi, le succès ne se fera pas si longtemps attendre ; et si après le temps écoulé il reste encore à Mahomet de fidèles croyants, je consens que vous n'ayez aucun égard à la preuve que je veux tirer de ce raisonnement en faveur de l'Eglise de J.-C.

Hâtons-nous donc, M. F., de conclure que si, dans une guerre de près de deux mille ans, toutes les puissances ont échoué contre toutes les faiblesses, il nous faut reconnaître, avec les sages de l'Egypte, que le doigt de Dieu est ici ; qu'il y a donc dans la construction de l'Eglise un principe surnaturel, une vertu invisible, une force divine et cachée qui la rend indépendante des évènements et supérieure à toutes les vicissitudes humaines ; qu'elle est donc l'héritière légitime des promesses, cette pierre ferme contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point ; cette pierre qui écrase tout ce qui lui résiste, et sur qui tout ce qui ose la heurter de front vient nécessairement se briser. Elle est donc aussi, comme parle l'Apôtre, la colonne et le fondement de la vérité, puisque sa destinée, comme celle de la vérité elle-même, est d'être nécessairement combattue par les hommes, sans que les hommes puissent jamais la vaincre et l'étouffer. Nous devons donc la croire quand elle nous enseigne, lui obéir quand elle nous commande, l'écouter quand elle nous conseille ; il ne nous est donc plus permis, quand elle a parlé,

de raisonner, de réclamer, de protester, de choisir entre les vérités qu'elle nous propose, puisqu'elle est la règle de la Foi et la maîtresse de la doctrine.

Nous conclurons ensuite que, dès que l'Eglise a triomphé jusqu'à ce jour de tous les genres d'épreuves, elle trouve dans le passé la garantie de son avenir; qu'heureuse de la paix, quand il plaît à son Chef de la lui donner, elle ne craint point la guerre, et que sans appeler de nouveaux combats, elle peut n'en redouter aucun; sa sûreté n'étant jamais mieux établie que dans le péril même; que les nouveaux ennemis qui pourraient s'armer contre elle, n'auront probablement pas plus d'astuce et d'esprit que les incrédules des derniers temps, plus d'instruments de supplice que les tyrans des premiers siècles, en un mot, plus de malice et de puissance que tous les adversaires qu'elle a déjà vaincus; qu'il lui importe peu, par conséquent, que sa cause soit abandonnée ou défendue par les hommes, quels que soient d'ailleurs leur pouvoir ou leur génie; et que si de grandes défections se déclarent, ce sont les transfuges qu'il faut plaindre, et non l'Eglise, qui n'a pas besoin de leur appui.

Nous conclurons encore que, puisque l'Eglise est bâtie d'un ciment indestructible, le grand secret de la politique, et le grand art, comme le grand intérêt des gouvernements qui veulent vivre et durer, est de s'appuyer sur cette pierre, et de lier ainsi, en fortifiant le trône par l'autel, les destinées pé-

rissables de l'un aux destinées immortelles de l'autre ; que c'est donc à cette politique chrétienne et à cette sagesse catholique, que la France a dû la gloire de présenter à l'admiration du monde une monarchie de quatorze siècles, exemple unique dans l'histoire des nations ; monarchie qui n'est enfin tombée que pour avoir laissé affaiblir les liens de cette étroite et antique alliance, et que l'Eglise a relevée, en se relevant elle-même, par une suite nécessaire de leur ancienne et indissoluble union.

Nous conclurons enfin que, si l'Eglise universelle a les promesses d'une éternelle durée, ces promesses toutefois ne sont attachées à aucune Eglise particulière ; que s'il est écrit que sa Foi ne périra point, la possession de cette Foi n'est assurée à aucun peuple de la terre ; qu'il est dit, au contraire, que Dieu *remuera* le chandelier de sa *place*, et qu'il peut ainsi abandonner les nations qui s'aveuglent et se corrompent dans sa lumière pour porter son jour à des yeux plus purs et plus dignes de le contempler ; qu'à cet égard nous avons de grands sujets de crainte, parce que nous avons sans doute abusé de grandes graces, et qu'il ne nous est permis d'espérer, qu'autant que nous nous efforcerons de mériter, par un attachement inviolable à la vérité catholique, la continuation des voies miséricordieuses de la Providence envers l'Eglise de France, fille aînée de l'Eglise de J.-C.

O sainte Eglise catholique, dont l'universalité

embrasse tous les peuples, et dont la perpétuité enferme tous les temps, création sublime au milieu de la première création, chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu entre tous ses chefs-d'œuvre ! Vous, dont la naissance a été le plus grand évènement des temps anciens et modernes, et dont la miraculeuse conservation est le plus admirable monument offert à la méditation des mortels ! Eglise sainte ! qu'avec joie j'ai parcouru la suite de vos annales ! qu'il a été consolant pour ma foi, de vous voir d'abord, faible et obscure, attirer bientôt à vous la foule des peuples, croître et grandir sous les coups de la tempête, vous enrichir par vos pertes, vous affermir par les résistances, et toujours plus forte que le temps et plus forte que les hommes, vous soutenir par votre propre vertu, ou plutôt par la vertu de Celui qui a posé vos inébranlables fondements ! Comment ceux qui vous voient peuvent-ils vous méconnaître, et ne pas découvrir sur votre front, couronné de blessures et de victoires, l'empreinte de votre céleste origine ? Ah ! loin que vos combats me scandalisent, ils fortifient ma foi ; je connais la haine que l'homme déchu nourrit dans son cœur contre la vérité, et je ne m'étonne plus qu'il vous ait déclaré la guerre. Vous me devenez plus vénérable par vos épreuves ; par vos douleurs, vous me devenez plus chère ! Avec quel abandon et quelle confiance, et mon esprit, et mon cœur, et ma vie présente, et mon avenir se re-

posent et s'appuient sur vous, ancre du salut, gardienne de la vraie Foi, dépositaire des promesses éternelles, arche mystérieuse destinée à recueillir les enfants de Dieu! Nouvelle *Jérusalem*, faite à l'image de celle du Ciel, *qu'ils soient bénis, ceux qui vous bénissent; que ceux qui vous maudissent....* Je ne prononcerai pas la malédiction du Prophète, mais je dirai : qu'ils soient comme Balaam, forcés de vous bénir, en voyant la belle ordonnance de vos pavillons, la majesté de vos tabernacles, et la solennité de votre marche au milieu des nations. Achevez d'accomplir sur la terre vos glorieuses destinées; et quand enfin la mesure des élus sera comblée, quand, brisé sous les coups de la puissance qui le créa, ce monde de poussière s'affaissera sous vos pieds, divine étrangère, chargée des dépouilles du monde et de l'enfer que vous aurez vaincu, vous monterez au Ciel, pour y triompher à jamais dans le repos de l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Mandement pour le Carême de 1847 : sur la CONDUITE DE L'AME CHRÉTIENNE, DURANT LE SAINT TEMPS DE CARÊME. 5

Mandement pour le JUBILÉ UNIVERSEL DE 1847, accordé par le pape PIE IX, à l'occasion de son Exaltation sur le Siège apostolique. 16

Mandement pour demander des PRIÈRES ET DES SECOURS EN FAVEUR DE L'IRLANDE. 26

Discours à l'occasion de son RETOUR DE ROME, le 3 novembre 1847. 32

Instruction pastorale pour le saint temps de Carême en l'an de grace 1848. PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE. 46

A l'occasion d'un SERVICE FUNÈBRE, pour le repos de l'âme des victimes des 22, 23 et 24 février 1848. 74

Discours à l'occasion de la PLANTATION DE L'ARBRE DE LA LIBERTÉ, A CAMBRAI, le 16 avril 1848. 76

Discours à l'occasion de la BÉNÉDICTION DU CHEMIN DE FER DE DUNKERQUE, le 3 septembre 1848. 81

Mandement qui ordonne des PRIÈRES PUBLIQUES POUR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE PIE IX. 86

Mandement promulguant l'encyclique de Notre Saint-Père le Pape PIE IX : sur la CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. 90

Instruction pastorale pour le saint temps de Carême en l'an de grace 1849 : sur LA PRIÈRE FAITE EN COMMUN DANS LES FAMILLES. 93

Discours en faveur de L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS ET JEUNES AVEUGLES DE FIVES. 114

Instruction pastorale pour le Carême de 1850 : sur l'ÉDUCATION DOMESTIQUE. 134

SERMONS.

Sermon sur L'EUCHARISTIE, prêché à la Cour, le 27 mars 1825. 175

Sermon sur L'ENFANT PRODIGUE, prêché devant le roi et sa famille, le 8 mars 1825. 204

Sermon sur LES SAINTS, prêché devant le roi et la famille royale, le 1er novembre 1827. 232

Sermon sur LA CONFESSION, prêché devant le roi et sa famille, le 22 mars 1825. 262

Sermon sur LES MYSTÈRES, prêché devant le roi et la famille royale, le 15 et 17 mars 1825. 293

Sermon sur L'HUMILITÉ, prêché devant le roi et la famille royale, le 16 décembre 1827, troisième dimanche de l'Avent. 326

Sermon sur L'ÉGLISE, prêché devant le roi et la famille royale, le jour de Noël 1827. 353

FIN DE LA TABLE.

Lille. Typ. L. Lefort. 1850.



